

REVUE SPIRITE **JOURNAL** **D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES**

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDE PAR ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ANNEE 1871

Janvier 1871

A nos correspondants

Depuis la fondation de la Revue spirite par notre regretté maître Allan Kardec, l'époque du renouvellement des abonnements a toujours été, pour la grande majorité de nos lecteurs, une occasion précieuse de manifester, par des actes et par des témoignages non douteux de sympathie, leur vif désir de coopérer activement au développement et à la propagation des principes fondamentaux de la doctrine.

Ceux de nos adhérents que leurs affaires et leur dévouement à la chose publique ont retenu parmi nous, malgré les douloureuses préoccupations du moment, n'ont pas voulu nous priver de leurs encouragements annuels, et leurs chaleureux souhaits de prospérité pour l'avenir, le spectacle de leur fermeté dans l'adversité, de leur persévérance dans l'intégrité de leurs convictions nous ont été de bien douces compensations à l'aridité de la tâche qui nous incombe et ont pu nous faire oublier momentanément les obstacles qui nous séparent depuis si longtemps de nos frères de la province et de l'étranger.

Ah ! Nous n'en doutons pas, pour eux la séparation leur est aussi cruelle qu'à nous-mêmes mais nous aimons à croire que, dignes émules de leurs frères de Paris, ils sont restés ce qu'ils étaient, les inébranlables et dignes soutiens de nos principes ; bien plus, nous sommes persuadés que les calamités qui nous frappent tous plus ou moins cruellement et dans nos sentiments patriotiques, et dans nos affections les plus chères, leur ont été l'occasion, longtemps attendue en vain, de répandre dans un terrain fertile et bien préparé la semence régénératrice et moralisatrice.

Que tous, présents et absents, veuillent donc bien agréer, au nom de la doctrine, nos vifs remerciements pour tout ce qu'ils ont fait et pour tout ce qu'ils ont tenté de faire. S'il en est qui semblent avoir moins bien réussi que d'autres dans leur propagande, aucun, certes, ne s'est oublié au point de laisser la lumière sous le boisseau, lorsque tant d'incarnés plongés dans l'obscurité poignante du doute ne demandaient qu'un éclair pour croire, qu'une parole de consolation pour espérer.

En temps ordinaire, souvent le bon semeur prêche dans le désert et seuls les échos voisins répercutent le bruit de sa voix mais lorsque chacun souffre dans sa famille, dans ses amis, dans les blessures faites à ses illusions, il n'est point de sourd qui ne veuille entendre, point d'aveugle qui ne cherche à percevoir le moindre rayon de lumière.

A tous ceux qui ont agi, nous adressons donc nos plus chaleureuses félicitations, car ils ont bien mérité de la doctrine et pourront se compter parmi les premiers au nombre de ceux qui ont posé les bases du bonheur des générations futures.

L'année 1870, ainsi que l'avaient prévu les Esprits, grosse de tempêtes et d'orages, disparaît derrière de sombres et sanglants nuages ; 1871 va se lever sans qu'une aurore bienfaisante soit venue dissiper les horribles ténèbres qui nous environnent ; cependant, l'espérance n'a pas fui nos coeurs, et nos esprits attendent sans défaillir l'heure de la délivrance, car nous comptons sur les promesses de ceux qui ne nous ont jamais trompés et qui, tout en nous prédisant la guerre, ont bien voulu nous faire pressentir les conséquences heureuses qui en découleraient dans un avenir prochain.

Quelle que soit donc l'issue de la lutte, nous en avons la ferme conviction, avant qu'il soit longtemps la France, si douloureusement frappée qu'elle soit, reprendra son rang à la tête des nations civilisées, et, comme un convalescent que la maladie a seulement débarrassé des germes impurs et désorganisateur, plus féconde que jamais en inventions utiles, en productions émancipatrices, elle imposera ses lois au monde, non plus parce qu'elle sera la force (son glaive est peut-être brisé pour bien longtemps, sinon pour toujours), mais parce que, plus que toute autre nation, elle sera la justice et la vérité.

A l'humanité entière nous souhaitons l'extinction des haines qui aujourd'hui ensanglantent notre sol,

qui demain peut-être mettront aux mains d'autres nations rivales.
A tous nos frères en spiritisme de tous les pays, salut cordial et fraternel.

Allan Kardec

Étude sur la nature du Christ *Œuvres posthumes¹*

La divinité de Jésus est-elle prouvée par ses paroles ?

Il est remarquable que saint Jean, celui des Évangélistes sur l'autorité duquel on s'est le plus appuyé pour établir le dogme de la divinité du Christ, est précisément celui qui renferme les arguments contraires les plus nombreux et les plus positifs ; on peut s'en convaincre par la lecture des passages suivants, qui n'ajoutent rien, il est vrai, aux preuves déjà citées, mais viennent à leur appui, parce qu'il en ressort évidemment la dualité et l'inégalité des personnes :

A cause de cela, les Juifs poursuivaient Jésus et cherchaient à le faire mourir, parce qu'il avait fait ces choses le jour du Sabbat. Mais Jésus leur dit : « Mon Père agit jusqu'à présent, et j'agis aussi. » (Jean, ch. V, v 16, 17.)

Car le Père ne juge personne ; mais il a donné tout pouvoir de juger au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père, qui l'a envoyé.

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui entend ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et il ne tombe point dans la condamnation mais il a déjà passé de la mort à la vie.

En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront, vivront car comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. (Jean, ch. V, v. 22 à 27.)

Et le Père qui m'a envoyé a lui-même rendu témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni vu sa face. Et sa parole ne demeurera pas en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé. (Jean, ch. V, v. 37, 38.)

Et quand je jugerais, mon jugement serait digne de foi, car je ne suis pas seul mais mon Père qui m'a envoyé est avec moi. » (Jean, ch. VIII, v. 16.)

Jésus ayant dit ces choses, leva les yeux au ciel et dit :

« Mon Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. Comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes LE SEUL DIEU véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.

Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'ouvrage dont vous m'aviez chargé. Et vous, mon Père, glorifiez-moi donc aussi maintenant en vous-même, de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût. Je ne serai bientôt plus dans le monde ; mais pour eux, ils sont encore dans le monde, et moi je m'en retourne à vous. Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.

Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde. Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est la vérité même. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde, et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité.

¹ Voir la revue de décembre 1870

Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole ; afin qu'ils soient tous ensemble, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous ; qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.

Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi ; afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. Père juste, le monde ne vous a point connu ; mais moi, je vous ai connu et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom et le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux. (Jean, ch. XVII, v. de 1 à 5, 11 14, de 17 à 26, Prière de Jésus.)

C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je quitte ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais c'est moi qui la quitte de moi-même ; j'ai le pouvoir de la quitter et j'ai le pouvoir de la reprendre. C'est le commandement que j'ai reçu de mon Père. » (Jean, ch. X, v. 17, 18.)

Ils ôtèrent la pierre, et Jésus levant les yeux en haut, dit ces paroles :

« Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi je savais que vous m'exauciez toujours ; mais je dis ceci pour ce peuple qui m'entourne, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé. (Mort de Lazare. Saint Jean, ch. XI, v. 41, 42.)

Je ne vous parlerai plus guère, car le prince de ce monde va venir, quoiqu'il n'ait rien en moi qui lui appartienne ; mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que, je fais ce que mon Père m'a ordonné. (Jean, ch. XIV, v. 30, 31.)

Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai moi-même gardé les commandements de mon Père, et que je demeure dans son amour. (Jean, ch. XV, v. 10.)

Alors Jésus jetant un grand cri, dit :

« Mon Père, je remets mon être entre vos mains. Et en prononçant ces mots, il expira. » (Saint Luc, ch. XXIII, v. 46.)

Puisque Jésus en mourant remet son âme entre les mains de Dieu, il avait donc une âme distincte de Dieu, soumise à Dieu, donc il n'était pas Dieu lui-même.

Les paroles suivantes témoignent d'une certaine faiblesse humaine, d'une appréhension de la mort et des souffrances que Jésus va endurer, et qui contraste avec la nature essentiellement divine qu'on lui attribue ; mais elles témoignent en même temps d'une soumission qui est celle d'inférieur à supérieur.

Alors Jésus arriva dans un lieu appelé Gethsémani et il dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici pendant que je m'en vais là pour prier ». Et ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à s'attrister et à être dans une grande affliction.

Alors il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi. »

Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi ; néanmoins qu'il en soit, non comme je le veux, mais comme vous le voulez. »

Il vint ensuite vers ses disciples, et les ayant trouvés endormis, dit à Pierre : « Quoi ! Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez afin que vous ne tombiez point dans la tentation.

L'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Il s'en alla encore prier une seconde fois, en disant : « Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. » (Jésus au jardin des Oliviers. Saint Matthieu, ch. XXVI, v. de 36 à 42)

Alors il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez. » Et étant allé un peu plus loin, il se prosterna contre terre, priant que, s'il était possible, cette heure s'éloignât de lui. Et il disait : « Abba, mon Père, tout vous est possible, transportez ce calice loin de moi ; mais néanmoins que votre volonté soit faite et non la mienne. » (Saint Marc, ch. XIV, v. 34, 35, 36.)

Lorsqu'il fut arrivé en ce lieu-là, il leur dit : « Priez afin que vous ne succombiez point à la tentation. » Et s'étant éloigné d'eux environ d'un jet de pierre, il se mit à genoux et fit la prière en

disant : « Mon Père, si vous voulez, éloignez ce calice de moi ; néanmoins que ce ne soit pas ma volonté qui se lasse, mais la vôtre. »

Alors il lui apparut un ange du ciel qui vint le fortifier. Et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières. Et il lui vint une sueur de gouttes de sang qui coulait jusqu'à terre. (Saint Luc, ch. XXII, v. de 40 à 44.) Et sur la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri, en disant :

« Eli ! Eli ! Lamma Sabachthani ? » C'est-à-dire : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Matt., ch. XXVII, v. 46.) Et à la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri en disant :

« Eloï ! Eloï Lamma Sabachthani ? » C'est-à-dire : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Marc, ch. XX, v. 34.)

Les passages suivants pourraient laisser quelque incertitude, et donner lieu de croire à une identification de Dieu avec la personne de Jésus ; mais outre qu'ils ne sauraient prévaloir sur les termes précis de ceux qui précèdent, ils portent encore en eux-mêmes leur propre rectification.

Ils lui dirent : « Qui êtes-vous donc ? »

Jésus leur répondit : « Je suis le principe de toutes choses, moi-même qui vous parle. J'ai beaucoup de choses à dire de vous mais celui qui m'a envoyé est véritable, et je ne dis que ce que j'ai appris de lui. (Saint Jean, ch. VIII, v. 25, 26.)

Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses et personne ne peut le ravir de la main de mon Père. Mon Père et moi nous sommes une même chose. » C'est-à-dire, que son Père et lui ne sont qu'un par la pensée, puisqu'il exprime la pensée de Dieu ; qu'il a la parole de Dieu.

Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider. Et Jésus leur dit : « J'ai fait devant vous plusieurs bonnes oeuvres par la puissance de mon Père pour laquelle est-ce que vous me lapidez ? » Les Juifs lui répondirent : « Ce n'est pas pour aucune bonne œuvre que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphème et parce qu'étant homme, vous vous faites Dieu. » Jésus leur répartit : « N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des dieux ? Si donc on appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu était adressée, et que l'Écriture ne puisse être détruite, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que mon Père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis fils de Dieu ? Si je ne fais pas les oeuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes oeuvres, afin que vous connaissiez, et que vous croyiez que mon Père est en moi, et moi dans mon Père. » (Jean, ch. X, v. 29 à 38.)

Dans un autre chapitre, s'adressant à ses disciples, il leur dit : « En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi, et moi en vous. » (Jean, ch. XIV, v. 20.) De ces paroles il ne faut pas conclure que Dieu et Jésus ne font qu'un, autrement il faudrait conclure aussi des mêmes paroles, que les apôtres ne font également qu'un avec Dieu.

Paroles de Jésus après sa mort

Jésus lui répondit : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père mais allez trouver mes frères et leur dites de ma part : Je monte vers mon Père et votre Père vers MON DIEU et votre Dieu. » (Apparition à Marie Madeleine. Saint Jean, ch. XX, v. 17.) Mais Jésus s'approchant, leur parla ainsi : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » (Apparition aux Apôtres. Saint Matth., ch. XXVIII, v. 18.) « Or, vous êtes témoins de ces choses ; Et je vais vous envoyer le don de mon Père qui vous a été promis. » (Apparition aux Apôtres. Saint Luc, ch. XXIV, v. 48, 49.)

Tout accuse donc dans les paroles de Jésus, soit de son vivant, soit après sa mort, une dualité de personnes parfaitement distinctes, ainsi que le profond sentiment de son infériorité et de sa subordination par rapport à l'Être suprême. Par son insistance à l'affirmer spontanément, sans y être contraint ni provoqué par qui que ce soit, il semble vouloir protester d'avance contre le rôle qu'il prévoit qu'on lui attribuera un jour. S'il eût gardé le silence sur le caractère de sa personnalité, le champ fût resté ouvert à toutes les suppositions comme à tous les systèmes mais la précision de son langage lève toute incertitude.

Quelle autorité plus grande peut-on trouver que les propres paroles de Jésus ? Lorsqu'il dit catégoriquement je suis ou je ne suis pas telle chose, qui oserait s'arroger le droit de lui donner un démenti, fût-ce pour le placer plus haut qu'il ne se place lui-même ? Qui est-ce qui peut raisonnablement prétendre être plus éclairé que lui sur sa propre nature ? Quelles interprétations peuvent prévaloir contre des affirmations aussi formelles et aussi multipliées que celles-ci :

« Je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé est le seul Dieu véritable. [...] C'est de sa part que je suis venu. [...] Je dis ce que j'ai vu chez mon Père. [...] Ce n'est point à moi à vous le donner, mais ce sera pour ceux à qui mon Père l'a préparé. [...] Je m'en vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi. [...] Pourquoi m'appelez-vous bon ? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon. [...] Je n'ai point parlé de moi-même, mais mon Père qui m'a envoyé, est celui qui m'a prescrit par son commandement, ce que je dois dire. [...] Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé. [...] La parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. [...] Je ne fais rien de moi-même, mais je ne dis que ce que mon Père m'a enseigné. Je ne puis rien faire de moi-même. [...] Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. [...] Je vous ai dit la vérité que j'ai apprise de Dieu. [...] Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. [...] Vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. [...] Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. [...] Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi. [...] Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? [...] Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Quand on lit de telles paroles, on se demande comment il a seulement pu venir à la pensée de leur donner un sens diamétralement opposé à celui qu'elles expriment si clairement, de concevoir une identification complète de nature et de puissance entre le maître et celui qui se dit son serviteur. Dans ce grand procès qui dure depuis quinze siècles, quelles sont les pièces de conviction ? Les Évangiles, il n'y en a pas d'autres, qui, sur le point en litige, ne donnent lieu à aucune équivoque. A des documents authentiques, que l'on ne peut contester sans s'inscrire en faux contre la véracité des évangélistes et de Jésus lui-même, documents établis par des témoins oculaires, qu'oppose-t-on ? Une doctrine théorique purement spéculative, née trois siècles plus tard d'une polémique engagée sur la nature abstraite du Verbe, vigoureusement combattue pendant plusieurs siècles, et qui n'a prévalu que par la pression d'un pouvoir civil absolu.

Double nature de Jésus

On pourrait objecter qu'en raison de la double nature de Jésus, ses paroles étaient l'expression de son sentiment comme homme et non comme Dieu. Sans examiner en ce moment par quel enchaînement de circonstances on a été conduit, bien plus tard, à l'hypothèse de cette double nature, admettons-la pour un instant, et voyons si, au lieu d'élucider la question, elle ne la complique pas au point de la rendre insoluble.

Ce qui devait être humain en Jésus, c'était le corps, la partie matérielle ; à ce point de vue on comprend qu'il ait pu, et même dû souffrir comme homme. Ce qui devait être divin en lui, c'était l'âme, l'Esprit, la pensée, en un mot la partie spirituelle de l'Être. S'il sentait et souffrait comme homme, il devait penser et parler comme Dieu. Parlait-il comme homme ou comme Dieu ? C'est là une question importante pour l'autorité exceptionnelle de ses enseignements. S'il parlait comme homme, ses paroles sont controversables ; s'il parlait comme Dieu elles sont indiscutables ; il faut les accepter et s'y conformer sous peine de désertion et d'hérésie ; le plus orthodoxe sera celui qui s'en rapprochera le plus.

Dira-t-on que, sous son enveloppe corporelle, Jésus n'avait pas conscience de sa nature divine ? Mais s'il en était ainsi, il n'aurait pas même pensé comme Dieu ; sa nature divine aurait été à l'état latent, la nature humaine seule aurait présidé à sa mission, à ses actes moraux comme à ses actes matériels. Il est donc impossible de faire abstraction de sa nature divine pendant sa vie, sans affaiblir son autorité. Mais s'il a parlé comme Dieu, pourquoi cette incessante protestation contre sa nature divine, que, dans ce cas, il ne pouvait ignorer ? Il se serait donc trompé, ce qui serait peu divin, ou il

aurait sciemment trompé le monde, ce qui le serait encore moins. Il nous paraît difficile de sortir de ce dilemme.

Si l'on admet qu'il a parlé tantôt comme homme, tantôt comme Dieu, la question se complique, par l'impossibilité de distinguer ce qui venait de l'homme et ce qui venait de Dieu.

Dans le cas où il aurait eu des motifs pour dissimuler sa véritable nature pendant sa mission, le moyen le plus simple était de n'en pas parler, ou de s'exprimer comme il l'a fait en d'autres circonstances, d'une manière vague et parabolique, sur les points dont la connaissance était réservée à l'avenir or, tel n'est pas ici le cas, puisque ces paroles n'ont aucune ambiguïté.

Enfin, si malgré toutes ces considérations, on pouvait encore supposer que de son vivant, il eût ignoré sa véritable nature, cette opinion n'est plus admissible après sa résurrection car, lorsqu'il apparaît à ses disciples, ce n'est plus l'homme qui parle, c'est l'Esprit dégagé de la matière, qui doit avoir recouvré la plénitude de ses facultés spirituelles et la conscience de son état normal, de son identification avec la divinité et cependant c'est alors qu'il dit : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu !

La subordination de Jésus est encore indiquée par sa qualité même de médiateur qui implique l'existence d'une personne distincte ; c'est lui qui intercède auprès de son Père ; qui s'offre en sacrifice pour racheter les pécheurs or, s'il est Dieu lui-même, ou s'il lui est égal en toutes choses, il n'a pas besoin d'intercéder, car on n'intercède pas auprès de soi-même.

Allan Kardec

Coup d'œil rétrospectif sur l'état du spiritisme en 1870

L'année 1870 vient de terminer sa carrière ! Au moment où elle disparaît derrière un nuage de fumée sillonné par les éclairs fulgurants de la poudre, et que son dernier jour s'achève au milieu des détonations formidables de milliers de bouches à feu et du crépitement lugubre des sinistres mitrailleuses, essayons de jeter en arrière un regard rapide et de nous rendre compte des événements accomplis depuis 1869 dans le domaine du Spiritisme !

Que sont devenus au milieu des hasards de la guerre, les individualités qui se comptaient par milliers dans les grands centres, par centaines dans les localités secondaires, par dizaines et par unités jusque dans les moindres hameaux ? Où sont-elles aujourd'hui toutes ces intelligences que leurs aptitudes avaient appelées à remplir dans le monde des fonctions si distinctes : militaires et civils, administrateurs et financiers, magistrats et littérateurs, commerçants et industriels, artisans et laboureurs, et que le Spiritisme avait réunies comme un faisceau formidable, comme un bélier invincible, pour anéantir jusqu'aux derniers vestiges de l'obscurantisme et de la routine, pour établir sur des bases indestructibles, les fondements des institutions progressives et solidaires auxquelles appartient l'avenir ?

Combien d'entre eux sont tombés sur la poussière de nos routes ? Combien ont ensanglanté les sillons de nos champs ? Combien qui, épargnés par la faux de la mort, ont été dispersés par le sort des combats ? Combien de prisonniers, de blessés, de malades, de souffrants du corps et de l'esprit ? Et cependant, nous osons affirmer que jamais peut-être, aucune époque n'a été plus favorable au développement rapide du Spiritisme, que jamais l'humanité n'a autant acquis et ne s'est autant épurée au creuset de l'adversité, que pendant la phase néfaste pour la France, que nous venons de traverser.

Qu'importe, en effet, à ceux qu'une puissante conviction réunit pour l'accomplissement d'une mission humanitaire, les obstacles qui les séparent du but, les barrières que la malveillance et l'aveuglement des hommes, que l'édification et l'écroulement des empires ont élevés entre eux. Il n'est point pour eux d'isolement absolu ; si leurs mains ne peuvent s'unir dans une fraternelle étreinte, si leurs poitrines étroitement embrassées ne peuvent battre à l'unisson, leurs intelligences, pour qui les distances et le temps n'existent point, agissent de concert quel que soit le coin du sol qui recèle leur

corps, et font progressivement accepter le triomphe de la justice sur la violence, et de la vérité sur le sophisme.

Esclaves du devoir, les spirites de France, tout en déplorant les conséquences funestes d'une lutte fratricide, ont saisi sans hésiter, les armes que la patrie envahie et violée a confiées à leurs mains essentiellement pacifiques, et ils ne sont pas les derniers à concourir à la délivrance du pays. Ils savent autant et mieux que tout autre, combattre et mourir pour les libertés nationales ; mais, en combattant jusqu'à leur dernier soupir, en versant jusqu'à la dernière goutte de leur sang, ils n'oublient point les préceptes du maître, et sur les ruines qui s'amoncellent sous leurs pas, ils travaillent sans relâche à l'édification d'un monument durable, où l'humanité puisse reposer ses membres endoloris et panser les blessures de son être intime.

S'il est sage de détruire un asile malsain et incommode, il est prudent, pour ne point rester sans abri, de se construire une nouvelle demeure avant l'anéantissement de la première. C'est à cette oeuvre que les spirites ont constamment coopéré depuis quinze ans pour eux-mêmes et pour l'humanité imprévoyante qui sentait crouler sous elle l'édifice vermoulu du passé, sans quitter son immobilité séculaire ; qui vivait sur un volcan sans se préoccuper de se créer une issue lorsque l'heure de l'éruption serait arrivée.

Examinons maintenant quelle part peut s'attribuer l'année 1870 dans ce gigantesque labeur de ces quinze années. L'année qui vient de s'écouler, entre autres résultats, a vu sortir de l'oubli un certain nombre d'ouvrages publiés à différentes époques et prouvant d'une manière incontestable, que s'il appartient à la seconde moitié du dix-neuvième siècle de revendiquer la diffusion universelle du Spiritisme, nombre d'esprits d'élite en avaient profondément élaboré les principes dès les siècles précédents et les avaient exposés dans des ouvrages spéciaux presque oubliés aujourd'hui.

Tel est : *L'An 2440*, ouvrage philosophique très curieux attribué à Mercier, l'auteur bien connu du *Tableau de Paris* ; tels sont, à une époque plus moderne, les nombreux ouvrages de la célèbre Mademoiselle Lenormand ; *l'Esquisse de la nature humaine*, par Chardel, etc. Parmi les ouvrages que cette année a vu éclore et qui, sous le nom du Spiritisme ou publiés sous son patronage, en popularisent les principes, nous citerons :

Le Spiritisme devant la raison (2ème partie), *Les Doctrines*, par monsieur V. Tournier. Dans un premier ouvrage intitulé : *Les Faits*, M. Tournier s'était attaché à démontrer la possibilité et la réalité du phénomène. Cette dernière publication, spécialement consacrée à l'examen rigoureux des doctrines popularisées par le Spiritisme, fait le plus grand honneur à l'érudition de l'auteur, et ajoute à la puissance d'irradiation de nos principes la consécration du talent honnête et éclairé.

Les Lettres aux Paysans sur le Spiritisme, par Marc Baptiste. Ce livre, écrit avec originalité et concision, s'attache surtout à donner de la cause et du but de la vie une idée juste, rationnelle, saisissante, conforme à la justice de Dieu, etc. D'une utilité incontestable, il a su trouver sa place dans la bibliothèque des Spirites sérieux qui savent découvrir partout où elles sont la logique et la vérité.

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec. Opuscule de circonstance et puisant tout son intérêt dans la mémoire de l'individualité qu'il consacre ; nous mentionnons cet ouvrage comme témoignage matériel de la reconnaissance du monde spirite pour l'organisateur de la doctrine.

Le Dictionnaire polyglotte, le compagnon de tous, par le colonel Louis Calligaris. Nul ne contestera l'importance humanitaire de cet ouvrage. Lien de conjonction entre l'Orient et l'Occident, il est sans aucun doute appelé à jouer un rôle important dans l'avenir des peuples européens.

Nous citerons encore : *les Esquisses contemporaines*, mélanges de poésie, dus à la plume sympathique de madame E. C., de Bordeaux. *Les Essais poétiques sur Dieu, l'Immortalité de l'âme et ses destinées*, par B. Joly, de Lyon. Etc.

Parlerons-nous des groupes et des sociétés de récentes fondations, des journaux spécialement consacrés à la vulgarisation de la doctrine, ou préconisant volontiers nos principes tout en traitant de matières diverses ? Notre feuille tout entière ne nous permettrait pas de tout citer.

Nous mentionnerons cependant la fondation du journal italien *l'Aurora*, publié à Florence et traitant magistralement toutes les questions de psychologie, phrénologie et de morale philosophique élaborées par la *Revue Spirite. El Alma*, journal spirite espagnol paraissant tous les quinze jours. *Le Médium*, organe anglais du spiritisme à Londres. *Le Vers luisant*, journal mensuel publié à Melbourne (Australie) et qui s'est fait à cette extrémité du monde l'avocat infatigable et éclairé de la philosophie spirite, et le défenseur, de ses adeptes. *Le Phare*, journal du Spiritisme publié par la société spirite, *L'Avenir*, de Liège (Belgique) ; *l'Harmonie sociale*, de Bruxelles, journal mensuel, dont la rédaction est confiée aux économistes les plus éminents de l'Europe et qui a bien voulu abriter dans ses colonnes les questions spirites qui cadrent le plus avec son genre de publication. Nous félicitons M. Godimus, le rédacteur en chef de cette feuille, d'avilir, un des premiers, compris le vrai rôle du spiritisme dans le grand concert de *l'Harmonie sociale*.

Parmi les sociétés de fondations nouvelles, nous citerons celle de Gand, créée par M. Mathias Schalbert sur des bases qui en assurent la vitalité et la prospérité. Les sociétés espagnoles de Salamanque, Saragosse, Andujar, Marbell, Cadix, San-Fernandez, Porto-Real, Algésiras, etc.... La société spirite de Beyrouth (Syrie), etc... Enfin, à Lyon, Marseille, Oran, Liège, Paris, des cercles se sont établis en différents points de la ville, mus par le désir de concourir solidairement au même but et qui, en alternant leur jour de réunion, permettent aux auditeurs de multiplier leurs moyens d'études.

Différents cercles déjà en pleine activité, à Blois, Montauban. Lille, Bordeaux, Paris, etc. , dans le but de créer des conférenciers, ont organisé des causeries qui, exerçant les membres participants au maniement de la parole, auront évidemment pour résultat d'obliger les adeptes à une étude plus complète, d'éclairer les ignorants et d'élucider par la discussion les questions controversées. Par ce moyen, nous n'en doutons pas, les spirites contribueront efficacement à hâter l'instant où, par des conférences régulières et savantes, le public pourra en étudiant la doctrine à sa véritable source, redresser ses opinions trop souvent faussées par la critique malveillante et par les commentaires des ignorants.

N'aurions-nous à constater que ces résultats, qu'il faudrait déjà s'en féliciter, mais l'année sur son déclin en aura produit d'autres non moins satisfaisants. La vulgarisation de la médiumnité guérissante dans les campagnes, l'acceptation des principes du spiritisme et leur pratique journalière près des souffrants par un certain nombre de médecins, ne sont point des résultats à dédaigner.

Dans un autre ordre d'idées, quelques considérations ne seront pas déplacées ici sur la situation morale de la Société anonyme et sur les causes qui, à notre avis, doivent en assurer la vitalité et la prospérité dans l'avenir.

La Société Anonyme n'a pas été une entreprise longuement élaborée et mûrie dans le silence du cabinet. Quelques jours ont suffi pour l'improviser lorsque les événements qui ont suivi le départ du maître sont venus faire une nécessité et un devoir de mettre ses oeuvres et l'avenir de la doctrine à l'abri des éventualités futures et des manoeuvres de la malveillance et de l'ambition.

Allan Kardec avait acquis la confiance du monde spirite par quinze ans de travaux persévérants. Ayant consacré son temps, sa santé et sa vie à son oeuvre il était en droit d'attendre la reconnaissance et le concours de tous ceux à qui il avait donné la consolation pour le présent, l'espérance en l'avenir et la satisfaction de leurs aspirations les plus intimes.

La Société anonyme était une inconnue émergeant de ténèbres profondes et n'ayant pour point d'appui que l'autorité d'un nom ; il est vrai que ce nom avait su remuer le monde matériel jusque dans ses fondements, et créer à l'Esprit un immense domaine, le monde invisible, pour étendre ses investigations jusqu'à l'infini.

Sur cette base la société s'est établie, et malgré son inexpérience, malgré les attaques de ceux qui voyaient la ruine du Spiritisme dans la mort matérielle de son fondateur, malgré toutes les tentatives faites pour semer la division parmi d'obscurs ouvriers assez dévoués pour travailler à la prospérité de l'oeuvre sous l'oeil du maître, mais incapables de se charger seuls de la lourde tâche sous laquelle ce dernier avait succombé, malgré tous les obstacles et toutes les haines, après une indécision de courte

durée, l'assentiment général a été acquis à la société naissante et à ses travaux, et si quelques individualités isolées persistent à le méconnaître, elle peut compter aujourd'hui sur le concours actif et éclairé de la grande majorité.

Si la guerre, avec son cortège inséparable de maux, est venue momentanément rompre les liens qui nous unissaient au monde spirite tout entier, loin de périliter, la doctrine, nous en sommes intimement convaincus, ne peut que puiser une nouvelle puissance de propagation dans la crise critique que nous traversons.

Soyons donc sans inquiétude sur l'avenir et la prospérité du spiritisme, et ne nous préoccupons que d'ouvrir bien grandes les portes de notre tente, pour y recueillir tous les malades, tous les désespérés, tous les souffrants qui ne manqueront pas d'y chercher un abri et des consolations lorsqu'une ère de repos et de calme permettra de sentir toute l'étendue des pertes supportées pendant l'orage dans le monde moral et dans le monde matériel.

La misère, la souffrance, les douleurs du corps et les maladies de l'Esprit, tels sont avec la logique et le raisonnement, les plus actifs pourvoyeurs de la doctrine. Quelle année donc plus que 1870 a pu réunir à nos rangs déjà pressés de nombreux adhérents ? Et si ce n'est que par les larmes et le sang répandus que l'humanité a gravi les sentiers ardu du progrès, quelle année plus que l'année actuelle a pu jusqu'ici contribuer davantage à l'émancipation des peuples ?

Nous pouvons donc conclure, et avec raison, que l'année 1870 a été le point de départ d'une ère nouvelle de rénovation universelle, et qu'à ce titre elle s'est acquis des droits à la reconnaissance de tous et à une page glorieuse dans l'histoire de l'humanité.

Variétés

Intelligence des animaux (deuxième partie)²

Les mammifères

Les mammifères au squelette osseux et articulé sont ceux qui, par leur intelligence, se rapprochent le plus de l'homme ; nous l'avons déjà expliqué dans la première partie de ce travail. Ils ont cinq sens dont ils se servent selon leurs aptitudes ou le milieu qu'ils ont choisi. Ceux des montagnes, obligés de fixer leur regard sur de grandes étendues, sont presbytes. Les timides font usage de l'ouïe pour éviter le danger. Les carnivores ont l'oreille courte et l'ouïe faible, mais leur vue est perçante.

Tenant le milieu entre les extrêmes, ils n'ont ni la pétulance de l'oiseau, ni la stupidité apparente du poisson, et encore moins l'apathie du reptile ; leur charpente est solide ; leur naturel a plus de consistance ; leur démarche modérée permet le développement des facultés, de même que l'action des sens.

Le singe n'est qu'un homme mal ébauché, presque dégradé, et cette dégradation se remarque en descendant jusqu'à la chauve-souris et ainsi de suite dans la série des êtres. La sociabilité des mammifères ne dépend pas de leur intelligence ; nous remarquons des races préférant la solitude, tandis que la brebis stupide vit en société. L'ours soigne ses petits avec la tendresse d'un chien, l'animal sociable par excellence ; quelques espèces s'appriivoisent, mais ne se domestiquent jamais : ce sont les plus solidement armés pour vivre et se défendre. L'homme ne tire parti que des races dont le degré d'intelligence est relatif aux hémisphères cérébraux.

On déduit le degré d'intelligence des mammifères d'après l'ensemble de leur organisation. Les rongeurs ont une grande variabilité de tempérament, et dans la nutrition leur fonction n'est pas la même que chez les ruminants, les pachydermes carnivores et les quadrumanes. Ces deux causes influent beaucoup sur leur intelligence qui est moins développée.

² Voir la Revue d'août, novembre et décembre 1870

Les rats sont au premier rang parmi les rongeurs. Il serait trop long de raconter les faits nombreux qui peuvent appuyer ce classement et que nos lecteurs connaissent bien certainement ; leur intelligence n'étant d'ailleurs douteuse pour personne, nous passons à un autre ordre d'idées.

Le lapin plus faible que le lièvre est plus intelligent ; il sait bien mieux échapper au chasseur. Les lapins domestiques ne sentent pas la nécessité de creuser un terrier, tandis qu'à l'état sauvage, ils en ont un, sinon plusieurs, pour fuir le danger ; ce n'est donc plus de l'instinct, mais bien de l'intelligence. On a remarqué chez eux l'esprit de propriété et les soins qu'ils prodiguent à leurs petits et à la vieillesse.

Le castor est tout à la fois charpentier, maçon, ingénieur, mineur et tous ces actes spontanés sont le fait de sa nature ; mais d'instinctifs qu'ils sont tout d'abord, ils deviennent intelligents comme les actes d'un enfant qui, après s'être occupé d'un art tout machinalement, produit par l'étude, par la comparaison et le jugement, des œuvres en dehors des premières conceptions et ces actes intelligents, le castor les produit. Jetez-le dans un milieu tout différent de celui où il est né, et vous le verrez s'emparer avec réflexion des difficultés de ce milieu pour les tourner et s'assimiler tous les éléments à sa portée, à ses besoins. L'histoire du castor faite par d'ingénieurs et savants naturalistes mérite d'être méditée par tous les penseurs.

Le chameau, le premier des ruminants, et le bœuf à sa suite, sont empreints d'une grande philosophie. Quelle gravité en regardant le ciel ! Voyez le taureau combattre généreusement pour son troupeau ; quelle différence entre le bœuf et lui, et combien son intelligence reflète l'organisation !

Le cerf fuit par instinct, mais il raisonne sa fuite, et en gagnant de l'expérience il sait, avec art, cacher son gîte s'il ne se sent plus en sûreté. Les chasseurs ont conservé de ce gibier royal des tours sans nombre par lesquels ils étaient complètement dépistés et qui supposent tous une grande rectitude de jugement.

L'éléphant, le roi des pachydermes, a l'œil petit et brillant et la réflexion empreinte dans tous ses mouvements doux et lents est plein d'amitié pour le maître ; comme ses yeux pétillent d'intelligence après avoir pensé et délibéré sans passion ; il entend l'expression des sons, le ton impératif de colère ou de satisfaction. Son cerveau a trois lobes, et le sensorium (partie du cerveau qui est le siège des sensations) chez lui s'étend dans la trompe ; c'est ce fait anormal qui le rend tout à la fois un prodige de grosseur et d'intelligence ; il a l'ouïe fine, il aime la musique, son odorat est exquis, il adore les parfums ; son toucher est d'une sensibilité, d'une délicatesse extrêmes, on peut dire de lui qu'il a le nez dans la main.

Énergie, vivacité, activité, tête très développée, pouls vif et fréquent à la moindre excitation ; cerveau avec circonvolutions, sens parfaits ; vue excellente, ouïe délicate, ses oreilles étant des conques auriculaires mobiles et grandes pour recueillir les ondes sonores, tel est le cheval. A son hennissement, à ses fosses nasales, on reconnaît la passion, l'allégresse, le désir et l'émulation. Tout a été dit sur ce noble animal à l'état sauvage, à l'état domestique, à l'état de guerre, dans ces trois milieux toujours intelligent, fier, brave et surtout attaché à son maître.

Et l'âne, au cœur excellent, au dévouement paisible ; cet amoureux de propreté qui évite la boue et l'eau ; quelle gaîté, quelle gentillesse ! Charmant quand il est jeune ; l'incurie seule du maître le dégrade en lui faisant une vie misérable ; il n'a jamais de vermine ; il est sobre comme les gens intelligents. Chez lui, œil, odorat, oreille, tout est bon comme sa mémoire, comme son attachement sincère.

M. Georges Leroy a fait une étude approfondie sur les facultés intellectuelles des mammifères carnassiers ; il nous dit qu'à l'état sauvage, loin de l'homme, ils sont guidés par deux intérêts : vivre et dormir ; mais à l'état factice, c'est-à-dire en voisinage avec l'homme, ce rival redoutable, leur vie est intéressée, active, pleine de mouvement et de crainte, comme les agitations d'un terrien civilisé. C'est l'expérience à acquérir pour l'intérêt de sa conservation qui fait revenir le carnassier sur lui-même et le force à réfléchir. Il compare et sait le danger qu'il évite ou affronte après décision bien prise ; qu'un buisson agité par le vent fasse bruire les feuilles mortes, il se retourne sans crainte, mais

qu'un homme à l'affût secoue le buisson, son expérience ne le trompe pas, il souffle bruyamment, car il a comparé les effets des bruits pour remonter à leur cause.

Le loup partage la poursuite du gibier avec la louve ; il y a ruse et travail à moitié. Le mâle déloge, poursuit et fatigue le gibier, et la femelle, placée à un détour convenu, reprend la poursuite en rendant la lutte inégale. Si ce n'est là, connaissance, jugement, induction, que l'on nous dise ce que ces animaux feraient de mieux s'ils étaient doués d'un langage articulé.

Le renard, plus faible, a un terrier. Il est plus rusé, plus patient, plus adroit que le loup ; avant de se livrer à la rapine, il veut avoir une connaissance approfondie des lieux où il se propose d'opérer. Nuisant aux plaisirs de l'homme, il redouble de prévoyance et de justesse dans sa manière de battre le pays. L'intérêt paternel, seul, peut le faire départir de sa prudente réserve. Il faut aller en Angleterre pour entendre les sportsmen raconter les ruses ingénieuses et intelligentes du renard pour déjouer les combinaisons d'une chasse.

Il ressort évidemment des citations qui précèdent que toute répétition d'actes rend le jugement plus prompt et plus facile. Donc, les animaux sont perfectibles. Si leur organisation impose une limite infranchissable, du moins tout être qui a de la mémoire et des sensations a l'avantage de la perfectibilité.

Et si nous nous laissions entraîner par le sujet que nous traitons, que n'aurions-nous pas à dire du chat, de ses sens exquis, du développement de son cerveau, de cet ami familier, saturé de réflexion, de finesse et de prudence ?

Nous ne pouvons finir cette étude sans parler du chien et des quadrumanes ; c'est ce que nous allons essayer de faire en quelques lignes. Il n'est pas de compagnon, d'ami plus dévoué que le chien. Quel cœur intelligent, que de patience sans plainte, comme il cherche dans vos yeux en attendrissant son rayon visuel ; quelle peine à, votre départ, quelle tristesse, quelle inquiétude pendant l'absence, quelle joie affolée au retour ! Il veille à notre chevet, nous suit et nous aide à la chasse ; fidèle dans la misère comme dans la prospérité, il prend avec la même reconnaissance l'aile de poulet ou le morceau de pain. Ses aboiements joyeux annoncent votre retour à la famille et votre visite à la fiancée. Dans la peine, dans l'abandon, redoublant de caresses, de fidélité, de tendresse, on comprend que dans ce cœur excellent il y ait tant d'intelligence.

Il est à remarquer que le chien a le sens vif, les impressions profondes ; il est physiologiquement classé au premier rang des animaux parmi ceux qui ont le cou court, par conséquent le cerveau rapproché du cœur, signe physiologique de manifestations intellectuelles.

Gall a dit dans ses études judicieuses sur le chien, qu'il a un langage en rapport avec son instinct et sa manière d'être. La mimique remplace la parole car, sans langage, comment élèverait-il ses petits ?

Ses mouvements continus, contrariés, indiquent évidemment que la volonté est maîtresse de l'instinct en se dominant elle-même. Regardez un chien lorsqu'il est en chasse, quelle analyse dans l'odorat et l'ouïe ! Le geste et l'expression des yeux sont les signes de la concentration intelligente. Au temps reculé des Arias, il protégeait nos pères contre les lions formidables de cette époque, car le chien était lui-même un géant ; depuis il a perdu sa taille, sa terrible mâchoire, pour rester un exemple salubre d'une amitié aussi vieille que l'homme.

Nous arrivons aux quadrumanes qui fermeront cette longue nomenclature ; ils sont tout près de l'homme, coude à coude, dans l'avant-dernier échelon de l'espèce animale. Ils nous ressemblent et ont des mains aux bras et aux pieds ; ils sont aussi pourvus de pouces, signe distinctif d'adresse. Leur cerveau a des lobes olfactifs et pourvu de circonvolution ; leur combinaison d'idées indique une intelligence supérieure ; ils sont observateurs et surtout imitateurs.

L'orang-outang est sérieux et ne s'amuse pas avec les singes de petite espèce ; apprivoisé, il aime la société de l'homme qu'il juge seul digne de sa confiance ; sa prédilection est pour les enfants. Il peut marcher sur ses pieds de derrière ; enlevé à l'état sauvage, à son climat natal, on doit aussitôt en faire un captif, et naturellement ses facultés s'amointrissent ; néanmoins, il accomplit en cet état des actes que le chien le plus appris ne saurait produire. Devant une difficulté, il examine la raison du fait ; au

lieu de se buter, il sait se dégager de l'obstacle ; degré remarquable d'intelligence que cette recherche des causes et cette résistance du moral contre les objets extérieurs.

Le chimpanzé a la forme générale plus correcte, la tête mieux conformée, le pied plus semblable au nôtre ; le pouce est presque parfait ; le volume de son cerveau et son organisation, dans son ensemble, le rapprochent de l'homme comme étant le premier des quadrumanes.

Les philosophes ont dit de l'homme, qu'il est une intelligence servie par des organes. Une autre définition bien juste, c'est que, si l'homme est positivement un animal par sa machine, il est aussi autre chose par le reflet divin qui brille en lui, reflet qui a son point de départ dans le premier mouvement intelligent de l'animalité, pour ressortir lumineux et empiètement dégagé dans cet instrument merveilleux que Dieu a mis en notre puissance, dans cet instrument perfectionné dont on retrouve le germe primitif dans le tube chylique du ver de terre.

La contemplation des œuvres divines offre sans cesse des points de vue nouveaux à notre conception ; ces œuvres ouvrent les mystères de leur loi devant les investigations de notre esprit qui, après avoir erré trop souvent à la recherche d'agents compliqués et de définitions séduisantes mais vides, revient comme ce gastronome fatigué, demander de nouvelles forces à la table modeste et le calme des idées aux saines appréciations de la vie.

Ah ! le maître Allan Kardec avait raison, la loi de vie est une pour toute la création, elle s'étale avec une luxuriante simplicité, et la loi de l'Esprit est aussi simple ; elle se présente à l'état rudimentaire, et, d'échelon en échelon, gravitant jusqu'à l'homme, elle s'arrête comme épreuve terrestre ; puis s'élançant au-delà de notre humble sphère, elle va s'étaler dans les splendides harmonies des mondes éthérés, poursuivant indéfiniment sa course à la conquête des problèmes divins, à la connaissance intime de ces points de repère, de ces nébuleuses qui nous appellent avec des regards voilés.

Le Christ a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu. »

Eh bien, cette étude nous a prouvé que la parole divine s'étalait partout abondante, dans l'air et sur la terre ; elle nous dit : Soyez humbles et aimez, protégez ces tout petits êtres qui, pour aider à former vos organes, vivent et meurent après avoir, par une filière sagement coordonnée, fait des prodiges d'amitié, d'amour et de désintéressement intelligents. Oui, soyez solidaires avec tous ces frères en douleur, et puisque vous les représentez aux yeux de Dieu par la structure et par l'intelligence, sachez, à l'exemple du Maître, dire à tous les humains : qu'il ne doit y avoir dans l'humanité qu'une table commune, où chacun viendra se substantier par la science, l'amour et la justice ; hommage bien dû à l'architecte des mondes.

Et maintenant, cher maître Allan Kardec, nous vous remercions pour votre appui moral ; puisse votre bon souvenir réunir bientôt en un faisceau toutes les volontés, afin que le travail, disséminé, serve au but commun !

Puisse cette étude incomplète, d'un néophyte qui s'essaie, procurer à nos frères spirites quelques aperçus nouveaux dans les rapports intimes de l'homme avec l'animalité ! Le contact perpétuel de toutes ces forces échelonnées doit être la source d'une multitude de phénomènes inexpliqués, une action du monde visible sur le monde invisible, enfin une des lois nécessaires à l'harmonie universelle.

La puissance de l'homme, sa suprématie sur les autres êtres de la création, doit essentiellement tenir à l'organe de transmission de toutes ses impressions au périsprit, dont la substance éthérée, puisée aux fluides cosmiques, est expansible de sa nature ; donc elle rayonne au dehors, et les animaux ne voient-ils pas l'homme comme entouré de cette auréole que sa volonté peut étendre avec force, imprimant à ses inférieurs l'intuition de sa pensée, la forme de ses impressions ?

Ce phénomène psychologique joue un rôle très important, ce nous semble, il domine les phénomènes de pathologie, même de physiologie jusqu'à un certain degré. Ce doit être un moteur puissant, utile à analyser, et notre étude avait pour objectif ce but : C'est que si, dans la conformation universelle de tous les éléments terriens, il y a unité de plan, il en est de même dans le monde invisible où, à l'aide de ce levier tout-puissant, les fluides les plus raréfiés, les plus impondérables, on peut soulever

presque tous les voiles d'incertitude qui arrêtent la science dans sa marche ascensionnelle vers la recherche du bonheur de l'humanité.

P.-G. Leymarie

Le spiritisme chez les Indiens peaux-rouges Hurons et Algonquins en 1759

Quelques jours avant l'investissement de Paris par les armées allemandes, nous recevions de la Librairie Progressive, de Londres, un exemplaire d'un ouvrage récemment publié en Amérique, richement illustré de portraits représentant les personnages marquants du spiritualisme aux Etats-Unis et ayant pour titre : *Modern American Spiritualism*, par Miss Emma Hardinge, bien connue à Chicago et à Boston par ses conférences spiritualistes, et dont nous avons déjà parlé ici à l'occasion d'un article des plus véhéments dans la forme, et des plus hostiles au fond à nos idées sur la réincarnation, publié sous sa signature dans le journal *The Banner of light*, de Boston. Les feuilles spiritualistes de l'Angleterre et du Nouveau Monde ne tarissent pas d'éloges sur ce livre, qui serait, paraît-il, un des plus complets et des mieux écrits sur la matière ; elles lui prédisent les plus grands succès et le signalent d'une façon toute spéciale à l'attention de leurs lecteurs.

Outre la biographie des personnes de distinction des deux sexes et les documents historiques les plus intéressants, cette étude contient le récit de nombreuses évocations d'Esprits, ainsi que de faits médianimiques les plus extraordinaires ; aussi, croyons-nous être agréables aux lecteurs de la Revue en commençant aujourd'hui la publication de quelques-uns des faits contenus dans ce remarquable ouvrage.

M. Alexandre Henry, qui fut fait prisonnier lors du massacre de la garnison de Macinac, pendant la guerre des Français contre les Indiens, en 1759, rapporte le fait suivant qu'il a extrait d'un livre écrit par sir Drake sur la captivité indienne :

Sir William Johnson venait d'adresser aux Indiens un message les invitant à se rendre au fort Niagara pour y conclure la paix. Cette affaire leur paraissant d'une trop haute importance pour que l'on s'en rapportât seulement à une décision humaine, il fut décidé que, avant de prendre une détermination, l'on consulterait la Grande Tortue,

L'évocation eut lieu au Sault Sainte-Marie. On se mit de suite à l'œuvre pour faire les préparatifs de cette solennité. Il fut d'abord construit une cabane gigantesque (ou wigwam) au milieu de laquelle on plaça une sorte de tente destinée au prêtre qui devait converser avec l'Esprit.

Cette tente se composait de cinq piliers provenant d'arbres de différentes espèces ; chacun de ces piliers avait environ neuf pieds de haut sur huit pouces de large ; les Indiens creusèrent le sol à une profondeur de soixante centimètres et y plantèrent ces piliers qu'ils scellèrent ensuite avec la terre extraite du sol ; puis ils les relièrent entre eux à la partie supérieure au moyen d'une traverse circulaire et formèrent ainsi un espace, d'une circonférence de un mètre vingt centimètres.

Pour couvrir cet édifice, ils étendirent des peaux d'élans fixées par le haut et reliées sur les côtés par des lanières de mêmes peaux, ne laissant qu'une ouverture destinée à laisser entrer le prêtre.

Les cérémonies ne commencèrent qu'à la chute du jour ; on alluma plusieurs feux autour de la tente, afin d'en éclairer l'intérieur, et presque toute la tribu se réunit dans la cabane (ou wigwam) ; j'y entrai aussi.

Le prêtre ne tarda pas à arriver, il était presque nu. Lorsqu'il approcha de la tente, on souleva les peaux d'élans afin de faciliter son entrée qu'il effectua en rampant sur les mains et sur les genoux ; à peine y eut-il seulement passé la tête que l'édifice massif et solidement construit qui vient d'être décrit se mit à trembler ; lorsqu'il fut entré, les peaux qui servaient de clôture retombèrent, et aussitôt on entendit des voix nombreuses sortir de l'intérieur, les unes mugissaient, d'autres aboyaient comme des chiens, d'autres hurlaient comme des loups, et à cet horrible concert se mêlaient des sanglots, des cris d'angoisse et de désespoir, et d'autres encore semblaient arrachés par les douleurs les plus aiguës. On entendit aussi prononcer des paroles, mais dans une langue inconnue à tous les assistants. Un morne silence succéda bientôt à ces bruits confus et épouvantables, puis une voix que l'on n'avait pas encore entendue prouva la présence dans la tente, d'un nouvel Esprit ; cette voix était faible et basse,

à peu près semblable au cri d'un jeune chien ; à peine fut-elle entendue des assistants, que les Indiens claquèrent des mains en signe d'allégresse et s'écrièrent de toutes parts que c'était le chef des Esprits : la Grande Tortue, l'Esprit qui ne mentait jamais.

De temps à autre, ils sifflaient après certaines voix qui se faisaient entendre et qu'ils reconnaissaient pour venir des Esprits méchants et menteurs qui ne prennent plaisir qu'à tromper les hommes ; ensuite pendant une demi-heure un concert de voix harmonieuses vint frapper les oreilles de l'assemblée ; aussitôt qu'elles se turent, le prêtre qui n'avait encore rien dit, s'adressa aux assistants et leur annonça la présence de la Grande Tortue et ses bonnes dispositions à répondre aux demandes qu'on désirait lui adresser. Les questions devaient être posées par le chef de la tribu, mais auparavant il introduisit dans la tente une quantité assez considérable de tabac afin de se rendre l'Esprit favorable, car les Indiens supposent aux Esprits la même passion qu'à eux-mêmes pour cette plante. Son offrande une fois acceptée, le chef pria le prêtre de poser à l'Esprit les questions suivantes :

« Les Anglais se préparent-ils à faire la guerre aux Indiens ? Y a-t-il, oui ou non, un grand nombre de troupes au fort Niagara ? »

Aussitôt ces questions posées par le prêtre, la tente se mit à trembler avec une telle violence, qu'à chaque instant je croyais qu'elle allait s'effondrer sur le sol. Ce n'était là que le prélude de la réponse de l'Esprit. Un cri terrible succéda à ce tremblement, telle fut la manière dont l'Esprit annonça son départ momentané. Un quart d'heure se passa dans le plus grand silence, et j'attendis avec impatience la suite de cette scène. Au bout de ce temps, la Grande Tortue manifesta son retour en faisant entendre sa voix. L'Esprit prononça un discours dans le langage que nous avons déjà entendu, et qui n'était intelligible que pour le prêtre. Voici la traduction qu'il nous donna de la réponse du Grand Esprit :

« L'Esprit vient, nous dit-il, de traverser le lac Huron, il a poussé jusqu'au fort Niagara, et de là à Montréal. Au fort Niagara il n'a trouvé qu'un petit nombre de troupes, mais en descendant le Saint-Laurent jusqu'à Montréal, il a vu la rivière couverte de pirogues remplies de soldats, leur nombre était aussi considérable que les feuilles sur les arbres ; ces troupes remontaient la rivière pour venir faire la guerre aux Indiens. »

Alors le chef posa au prêtre cette nouvelle question : « Si les Indiens allaient visiter Sir William Johnson, seraient-ils reçus en amis ? »

A quoi l'Esprit répondit, suivant l'interprétation du prêtre : « Sir William Johnson remplira leurs pirogues de présents ; couvertures, ustensiles de cuisine, fusils, poudre, plomb de chasse et barils de rhum d'une telle dimension, que le plus fort des Indiens n'en pourrait porter un ; puis il permettra à chacun de revenir chez lui sain et sauf. »

A cette heureuse réponse, la joie éclata de toutes parts, et au milieu des applaudissements des membres de l'assemblée, on n'entendait que ces cris « J'irai, j'irai aussi. » Les questions d'intérêt public étant ainsi vidées, chacun eut la permission de consulter l'Esprit sur ses intérêts personnels.

Je cédai, comme les autres, au désir de connaître ma destinée, et après avoir introduit dans la tente mon offrande de tabac, je demandai si je reverrais mon pays natal ; la tente se mit à trembler comme elle le faisait d'habitude, et, après que le prêtre eut répété ma question, l'Esprit répondit que je devais prendre courage, qu'il ne me serait fait aucun mal, et que plus tard je reverrais mon pays natal.

Il était près de minuit quand on cessa de consulter la Grande Tortue ; tous les Indiens se dispersèrent alors pour rentrer dans leurs cabanes respectives.

J'ajouterai que j'exerçai, pendant toute la durée de la cérémonie, une surveillance très attentive dans le but de surprendre l'artifice à l'aide duquel on aurait produit ces étranges manifestations, mais je dois avouer qu'il me fut impossible de rien découvrir qui me permît de croire à une mystification.

Drake rapporte dans son histoire que le résultat de l'expédition des Indiens au fort Niagara fut tel que l'avait annoncé l'Esprit qui ne ment jamais. Une note qu'il a annexée à ce compte rendu fait connaître que M. de Champlain a lui-même donné la description d'une expédition semblable dont on peut lire le récit dans *l'Histoire de la Nouvelle-France*, par M. Charlevoix.

Traduit par E. Bloche

Dissertations spirites

Les questions à l'ordre du jour³

Mes amis, je vais vous parler aujourd'hui des questions à l'ordre du jour, de celles qui menacent de troubler l'ordre et d'allumer la guerre civile dans notre pays. Quels sont les mobiles qui poussent tant de gens à se montrer mécontents de leur sort et les engagent à chercher la solution de tant de problèmes embarrassants, dans des idées nouvelles encore théoriques, puisqu'elles n'ont pas encore été appliquées sur la terre, et partout dignes d'être flétries du nom d'utopies. Je vais vous le dire : c'est que ces utopies sont des réalités dans certains mondes plus avancés que le nôtre, et qu'elles y sont la source du bonheur général. Beaucoup d'Esprits ont pu le constater dans l'erraticité ils ont admiré cet état plus parfait ; ils ont été séduits par ses résultats, et faute de lumières suffisantes, ils n'ont pas compris que chaque progrès devait venir en son temps. Ils ont cru que tout ce qu'ils voyaient était le fruit d'un système, en un mot, ils ne se sont pas rendus compte de ce fait que ce n'était pas le système qui était bon, mais les Esprits qui l'appliquaient. Ils n'ont pas compris que ces bons Esprits seraient aussi heureux avec nos systèmes arriérés et barbares, tandis que nous autres, Esprits arriérés et barbares, nous serions aussi malheureux que nous le sommes, même en étant régis par les systèmes perfectionnés dont la simplicité et les excellents résultats faisaient leur admiration.

Nous avons parmi nous beaucoup de ces Esprits, auxquels il a été donné d'aller s'instruire dans les mondes avancés, et qui, aveuglés par l'orgueil et la présomption, ont cru qu'ils avaient, comme Prométhée, dérobé le feu du ciel, et qu'ils avaient conquis le secret du bonheur. Ils l'ont placé dans la réalisation d'une certaine organisation matérielle, et non dans la conquête des perfections qui leur manquaient, et cette idée toute matérielle et terre à terre les a lancés dans la fausse voie qu'ils parcourent aujourd'hui. Ils sont revenus sur la terre avec la prétention de faire le bonheur de leurs contemporains. C'est une mission qu'ils n'ont pas reçue, mais qu'ils se sont donnée, et, aveuglés par leur orgueil, ils ne voient pas quels obstacles insurmontables s'opposent à la réussite de leurs projets. Au lieu de travailler à rendre leurs frères meilleurs, afin de les rendre dignes d'un bonheur plus grand que Dieu s'empresserait alors de leur dispenser, ils s'efforcent de les rendre pires en surexcitant chez eux l'égoïsme et les poussant à tous les excès ; ces hommes sont bien coupables assurément, cependant ils sont les instruments inconscients de la Providence, et l'humanité leur devra d'être entrée plutôt dans la voie du véritable progrès. Par eux les peuples seront poussés à exiger leur dû ; et ces exigences irrésistibles forceront tous les hommes instruits et capables, d'étudier le problème social et à le retourner sous toutes ses faces jusqu'à ce qu'ils lui aient donné une solution, ou que du moins ils aient réussi à le bien poser.

Voilà, mes amis, ce que je voulais vous dire sur ce sujet. Si vous voulez aider à l'œuvre divine, efforcez-vous d'instruire, d'éclairer et surtout de moraliser les masses. En agissant ainsi, vous aurez plus fait pour le bonheur du peuple que ceux qui cherchent aujourd'hui à lui donner les moyens de s'enrichir sans peine, méconnaissant cette loi divine qui veut que nul progrès, et partant nul bonheur ici bas, ne puisse exister véritablement sans avoir été acheté rudement par la douleur et l'effort.

Allan Kardec

Conséquences immédiates de la connaissance du Spiritisme⁴

Savez-vous quelle sera une des conséquences les plus immédiates du Spiritisme quand il sera largement vulgarisé dans tous les centres, lorsque non seulement on le connaîtra et le comprendra, mais lorsque la routine et les préjugés faisant place à la loi nouvelle, on le mettra sérieusement en pratique ? Ce sera l'extinction définitive de tous les germes révolutionnaires. Chacun, en effet, s'appliquera selon sa situation sociale, des raisonnements de nature à rapprocher tous les intérêts

³ Paris, 40 mai 1870. Médium, M. C.

⁴ Paris, 1870. Médium, M. A. Desliens

désunis, à fusionner les partis, à supprimer les haines. Le riche se dira qu'il a pu être pauvre ou qu'il pourra le devenir, et il sera compatissant. Le pauvre saura qu'il a été riche peut-être lui aussi, et que c'est l'abus qu'il a fait de la fortune matérielle qui est la cause de sa misère actuelle ; le savant se souvenant qu'il a été ignorant aura pitié de ceux qui ne savent rien, et leur tendra la main pour les élever jusqu'à lui et leur rendre facile la connaissance de la vérité ; l'ignorant s'apercevant que les hommes instruits sont arrivés lentement et courageusement à acquérir leurs connaissances, ne les enviera plus et suivra patiemment la route frayée pour obtenir le même bien-être. Chacun comprendra que la liberté est due à tous, non la liberté de faire ce que l'on veut, ce qui ne serait que de l'anarchie, mais la liberté de faire ce qui est réellement utile à soi et aux autres. Le spectacle des expiations proportionnées qui attendent les excès, les vices et les crimes quels qu'ils soient, seront un frein beaucoup plus puissant que des châtiments éternels qui n'effraient plus parce qu'on en comprend l'injustice et qu'on n'y voit qu'un paradis dont les délices inutiles et d'une insupportable monotonie seraient le supplice le plus affreux qu'on puisse s'imaginer. N'avoir rien à faire paraît bon à celui qui est accablé par la fatigue, mais être contraint de ne jamais rien faire serait aussi déplorable qu'atrophiant pour l'intelligence,

Le Spiritisme rectifiera toutes les idées fausses qu'on se fait du passé et de l'avenir. Le paresseux en le connaissant deviendra actif, parce qu'il n'aura plus en perspective l'inconnu mais une existence dont il sera le principal et pour ainsi dire l'unique artisan. Le proverbe populaire : Comme on bit son lit on se couche, trouve dans le Spiritisme une application de tous les instants. Si vous souffrez aujourd'hui en quoi que ce soit, c'est que le passé vous a créé cette souffrance ; si vous ne cherchez pas actuellement à en détruire la cause morale, vous en souffrirez encore dans l'avenir.

Le Spiritisme ne supprime donc ni la pénalité ni la récompense future, il les restreint seulement dans la limite de la vérité. Il dit au coupable : « Tu seras puni, mais seulement dans la limite de ta faute ; l'avenir te sera toujours ouvert et malgré des chutes regrettables avec le temps et la bonne volonté, tu parviendras au même degré que le plus élevé en sagesse et en connaissance des êtres créés ». Il dit au bon : « Tu seras récompensé par l'amélioration de ta situation ; la rétribution que tu recevras sera ton propre ouvrage, mais elle ne consistera ni en une oisiveté perpétuelle, ni en une éternelle et inutile contemplation ; tu seras d'autant plus actif, d'autant plus occupé que tu seras plus avancé, et c'est dans ton activité : même, dans l'utilité incontestable de tes actes pour toi-même et pour autrui, que résidera la source de ton bonheur ».

Clélie Duplantée

Les divergences d'idées et le progrès⁵

Tout s'enchaîne ici-bas ; lois matérielles, lois spirituelles, et l'on ne peut briser un chaînon de ces lois magnifiques sans que, aussitôt brisé, le chaînon se ressoude instantanément. Oui, le progrès s'opère malgré les dissidences, malgré les contradictions, malgré les divergences de pensées sur la même action, sur le même but. Le travail est la base de toute oeuvre humaine et rien ne s'accomplit sans que la foule nous apporte sa part de force, mais force séparée, afin que la collectivité d'efforts produise l'unité.

En médecine, rien n'est venu révéler le fait de telle guérison par tel remède ; il a fallu de longues études, des tâtonnements, des recherches infinies ; cent savants réunis ne pouvaient s'entendre, mais séparément chacun a fait son travail, son étude, et de cette masse de remarques judicieuses vient l'esprit de suite et, par conséquent, le progrès dans l'art de guérir.

Qui pouvait prédire le sort réservé aux découvertes de Volta, de Galvani ! Ils déduisaient de leurs remarques une expérience assez amusante ; le joujou est devenu loi, et la loi une science purifiée par les études de milliers de chimistes, de mécaniciens ingénieux et l'électricité a révolutionné tous les rapports commerciaux et industriels, et pourtant elle n'a donné que l'A B C de ce qu'elle promet.

⁵ Paris, 5 juillet 1870. Médium, M. P.-G. Leymarie

L'instruction, le goût de savoir est un besoin, une loi inhérente à notre nature. Pas de règle fixe pour indiquer sa marche ; mais c'est à vous filles et mères intelligentes de trouver, de forcer la loi à admettre l'obligation, d'obliger la coutume à vous classer définitivement au rang de femmes instruites, pouvant être revêtues de toutes les dignités par le savoir et l'intelligence mais préférant être la bonne et douce mère de famille, le bon guide, le conseil judicieux, la liberté, et la science incarnée, afin que le pays apprenne l'économie, l'épargne, le savoir politique, la solidarité sociale, une société enfin où la faim soit abolie, le travail et le bonheur pour tous sans exception.

Le Spiritisme, amis, est une loi vieille comme toutes les autres. Le maître n'a rien révélé ! Il est venu pour réunir les sanctions du passé et du présent en l'aidant du travail de tous, et la doctrine égalitaire, consolante, si vraie, si simple amène toutes les consciences à de nouvelles études, à ces recherches qui élèvent l'esprit vers ce Dieu souverain du monde étoilé, vers ce Dieu d'harmonie qui permet à l'homme de scruter les secrets de l'infini par la mesure de l'espace sans limites où tournent les nébuleuses, dans ces orbites effrayants pour le calcul, mais salutaires pour la pensée.

Oui, le travail de tous, c'est l'acquis universel pour former une société ; c'est la loi, le droit, le devoir de chacun ; qu'on ne s'étonne donc pas des divergences d'idées sur le même sujet, cela doit être en démocratie, en instruction, en philosophie ; il faut divergences d'idées pour le progrès, pour l'harmonie.

Baluze

Médiums japonais

Nous extrayons le fait suivant de la livraison du 1er août 1870, du journal : *The Spiritual Magazine* de Londres.

Dans un article intitulé : *Promenades à cheval à travers Yédo*, publié dans le numéro de mai du *Forthnightly Review*, sir A.B. Mitford raconte que, les devins appelés Itchiko (lire Aïtchiko) ont la prétention de donner des nouvelles des morts ou des personnes parties pour un pays lointain. L'Itchiko semble avoir quelque identité avec les médiums spirites.

Le métier de devin est exercé par des femmes dont l'âge varie de 15 à 50 ans. Elles parcourent les rues portant sur le dos une boîte à divination d'environ 30 centimètres carrés ; elles n'ont ni boutique ni échoppe, et elles errent par les rues en attendant que quelque client les invite à entrer chez lui.

La cérémonie de divination est très simple : un bol en porcelaine rempli d'eau, est posé sur un plateau. Le consultant, ayant écrit sur une bande de papier le nom de celui avec qui il désire communiquer, roule ce papier et le plonge dans l'eau en aspergeant trois fois l'Itchiko ou médium qui a le coude sur sa boîte et la tête penchée dans sa main et récitant des prières jusqu'à ce qu'il ait amené la présence de l'âme du mort ou l'Esprit de la personne absente, qui prend possession de lui et répond par sa bouche aux questions qui lui sont faites. Les révélations ainsi obtenues par l'Itchiko, sont tenues en grande estime par les personnes qui les ont provoquées.

Remarque : La seule identité que nous trouvons dans ce fait, est dans la croyance commune à l'existence des Esprits ; quant à la forme des évocations, l'identité que semble y trouver le rédacteur témoigne de sa parfaite ignorance du Spiritisme.

Poésie

Les Taupes - Fable

Sur la prairie en pleurs la nuit tombait brumeuse ;

Le grillon vers son trou cheminait pas à pas ;

Bientôt tout s'endormit dans la vallée ombreuse ;

Les taupes d'alentour seules ne dormaient pas.
 La troupe trépignait... la plus digne par l'âge,
 Lentement éleva ses pattes vers les cieux,
 Inclina son front soucieux,
 Et, tout à coup, grim pant sur un tas de feuillage,
 Prononça ce discours : « Les carottes, les choux,
 L'herbe tendre, mes soeurs, ne poussent plus pour nous ;
 Nous faudra-t-il bientôt errantes, fugitives,
 Lais sant à l'ennemi notre antique manoir,
 Tristement fouiller d'autres rives ? »
 Ces mots furent suivis d'un cri de désespoir.
 Elle reprit ainsi : « J'en ai la mort dans l'âme,
 Mais notre vigilance a découvert l'infâme ;
 Figurez-vous, mes soeurs, un animal sournois,
 Affamé, des rongeurs le pire,
 Un lapin, puisqu'il faut le dire,
 Jusque dans nos jardins rôdant en tapinois ;
 On l'a surpris mangeant la dernière laitue !...
 Malheur !... » Et tour à tour furieuse, abattue,
 La foule répétait : « Les carottes, les choux,
 L'herbe tendre, mes soeurs, ne poussent plus pour nous.
 Que le ciel trouve en nous un instrument docile,
 Dit la Reine, à l'instant formons-nous en concile. »
 Tu voudrais bien savoir ce qu'on délibéra,
 Cher lecteur ; rien n'en transpira.
 Seul, un renard prétend,
 — et j'incline à le croire,
 — Que les dames à robe noire,
 Doucette ment, sans bruit, jusqu'au trou du lapin
 Se creusèrent, sous terre, un tortueux chemin ;
 Puis, pendant son sommeil, accablé par le nombre,
 Le lapin fut exécuté.
 Le moyen de frapper un ennemi dans l'ombre,
 Les taupes, à coup sûr, ne l'ont pas inventé.
L'Esprit frappeur de Carcassonne

Le Tigre et l'Ours. Fable

Un tigre gouvernait. Sa robe mouchetée,
 Sa tête vers les cieux royalement portée,
 Ses ongles déchirants, son jarret assoupli,
 Fesaient de ce monarque un monarque accompli.
 D'un tel maître faut-il qu'un peuple se fatigue ?
 Excités par un léopard,
 Les loups secrètement formèrent une ligue ;
 Enfin de la révolte on leva l'étendard.
 Que de tristes horreurs !... On vit, sur les broussailles,
 Des sujets expirants palpiter les entrailles ;
 Détail ; n'en parlons plus. Un jour, à son réveil,
 Peut-être à jeun, le tigre assembla son conseil.

Nobles Seigneurs, dit-il, dès longtemps on m'outrage :
« Nés pour la servitude, au cri de liberté,
Ils bravent ma clémence et mon autorité ;
Comprends-tu leur orgueil, toi, des ours le plus sage ?
Avec les loups je veux en finir promptement.
Comme moi, n'est-ce pas, tu frémis sous l'injure !
Je suivrai ton avis, quel qu'il soit, je le jure ;
Et tu sais si jamais j'ai trahi mon serment ;
Ta franchise me plaît ; j'ai dit, qu'on obéisse. »
Sire, répondit l'ours, j'obéis, écoutez :
« Il faut pour en finir avec les révoltés,
En finir avec l'injustice ».
L'Esprit frappeur de Carcassonne

Avis

Nous informons ceux de nos lecteurs qui ont l'habitude de ne prendre la Revue spirite que lorsque l'année est complète, que le volume de 1870 est en vente à la librairie Spirite, 7, rue de Lille. Chaque exemplaire est expédié franco en province, contre un mandat de poste de 10 francs à l'ordre de M. Bittard.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desliens

Février 1871

Étude sur la nature du Christ

*Œuvres posthumes*⁶

Opinion des Apôtres

Jusqu'à présent nous nous sommes exclusivement appuyés sur les paroles mêmes du Christ, comme le seul élément péremptoire de convictions, parce qu'en dehors de cela, il ne peut y avoir que des opinions personnelles.

De toutes ces opinions, celles qui ont le plus de valeur sont incontestablement celles des apôtres, attendu qu'ils l'ont assisté dans sa mission, et que, s'il leur eût donné des instructions secrètes touchant sa nature, on en trouverait des traces dans leurs écrits. Ayant vécu dans son intimité, mieux que qui ce soit, ils devaient le connaître. Voyons donc de quelle manière ils l'ont considéré.

« 0 Israélites, écoutez les paroles que je vais vous dire : Vous savez que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous. Cependant vous l'avez crucifié, et vous l'avez fait mourir par les mains des méchants, vous ayant été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu et par un décret de sa prescience. Mais Dieu l'a ressuscité, en arrêtant les douleurs de l'enfer, étant impossible qu'il y fût retenu. Car David a dit en son nom : J'avais toujours le Seigneur présent devant moi, parce qu'il est à, ma droite, afin que je ne sois pas ébranlé. C'est pour cela que mon coeur s'est réjoui, que ma langue a chanté des cantiques de joie, et que ma chair même reposera en espérance ; parce que vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et que vous ne permettrez point que votre Saint éprouve la corruption. Vous m'avez fait connaître le chemin de la vie, et vous me remplirez de la joie que donne la vue de votre visage. » (Actes des Ap., ch. II, v. 22 à 28. Prédication de saint Pierre.)

« Après donc qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, et qu'il a reçu l'accomplissement de la promesse que le Père lui avait faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit Saint que vous voyez et entendez maintenant ; car David n'est point monté dans le ciel ; or, il dit lui-même : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied. Que toute la maison d'Israël sache donc très certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. » (Actes des Ap., ch. II, v. de 33 à 36. Prédication de saint Pierre.)

Moïse a dit à nos pères : « le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; écoutez-le en tout ce qu'il vous dira. Quiconque n'écouterà pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple. »

« C'est pour vous premièrement que Dieu a suscité son Fils, il vous l'a envoyé pour vous bénir, afin que chacun se convertisse de sa mauvaise vie. » (Actes des Ap., ch. III, v. 22, 23, 26. Prédication de saint Pierre.)

« Nous vous déclarons à vous tous et à tout le peuple d'Israël, que c'est par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, lequel vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts ; c'est par lui que cet homme est maintenant guéri comme vous le voyez devant vous. » (Actes des Ap., ch. IV, v. 1.0. Prédication de saint Pierre.)

« Les rois de la terre se sont élevés, et les princes se sont unis ensemble contre le Seigneur et contre son Christ. Car Hérode et Ponce-Pilate avec les Gentils et le peuple d'Israël se sont vraiment mis ensemble dans cette ville contre votre saint Fils Jésus, que vous avez consacré par votre onction, pour faire tout ce que votre puissance et votre conseil avaient ordonné devoir être fait. » (Actes des Ap., ch. IV, v. 21, 27, 23, Prière des Apôtres.)

⁶ Voir les numéros de décembre 1870 et janvier 1871

Pierre et les autres apôtres répondirent : « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. Le Dieu de nos Pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir en le pendant sur le bois. C'est lui que Dieu a élevé par sa droite comme étant le prince et le sauveur, pour donner à Israël la grâce de la pénitence et la rémission des péchés. » (V. Actes des Ap., ch. V, v. 29, 30, 31. Réponse des Apôtres au grand prêtre.)

C'est ce Moïse qui a dit aux enfants d'Israël : « Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi, écoutez-le. »

Mais le Très-Haut n'habite point dans des temples faits par la main des hommes, selon cette parole du prophète : « Le ciel est mon trône, et la terre est mon marchepied. Quelle maison me bâtirez-vous, dit le Seigneur ? Et quel pourrait être le lieu de mon repos ? » (Actes des Ap., ch. VII, v. 37, 48, 49. Discours d'Etienne.)

Mais Etienne étant rempli du Saint-Esprit, et levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus qui était debout à la droite de Dieu, et il dit : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu. »

Alors jetant de grands cris, et se bouchant les oreilles, ils se jetèrent sur lui tous ensemble et l'ayant entraîné hors des murs de la ville, ils le lapidèrent ; et les témoins mirent leurs vêtements au pied d'un jeune homme nommé Saül (plus tard saint Paul). Ainsi ils lapidaient Etienne, et il invoquait Jésus, et disait : « Seigneur Jésus, recevez mon Esprit. » (Actes des Ap., ch. VII, v. de 55 à 58. Martyre d'Etienne).

Ces citations témoignent clairement du caractère que les apôtres attribuaient à Jésus. L'idée exclusive qui en ressort est celle de sa subordination à Dieu, de la constante suprématie de Dieu, sans que rien n'y révèle une pensée d'assimilation quelconque de nature et de puissance. Pour eux Jésus était un homme prophète, choisi et béni par Dieu. Ce n'est donc pas parmi les apôtres que la croyance à la divinité de Jésus a pris naissance. Saint Paul, qui n'avait pas connu Jésus, mais qui, d'ardent persécuteur devint le plus zélé et le plus éloquent disciple de la foi nouvelle, et dont les écrits ont préparé les premiers formulaires de la religion chrétienne, n'est pas moins explicite à cet égard. C'est le même sentiment de deux êtres distincts, et de la suprématie du Père sur le fils.

Paul, serviteur de Jésus-Christ, apôtre de la vocation divine, choisi et destiné pour annoncer l'évangile de Dieu, qu'il avait promis auparavant par ses prophètes dans les écritures saintes, touchant son fils, qui lui est né, selon la chair, du sang et de la race de David ; qui a été prédestiné pour être fils de Dieu dans une souveraine puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection d'entre les morts ; touchant, dis-je, Jésus-Christ notre Seigneur ; par qui nous avons reçu la grâce de l'apostolat, pour faire obéir à la foi toutes les nations par la vertu de son nom ; au rang desquelles vous êtes aussi, comme ayant été appelés par Jésus-Christ ; à vous qui êtes à Rome, qui êtes chéris de Dieu, et appelés pour être saints ; que Dieu notre Père, et Jésus-Christ notre Seigneur vous donnent la grâce et la paix. (Romains, ch. I, v. de 1 à 7.)

Ainsi étant justifiés par la foi, ayons la paix avec Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur.

Car pourquoi, lorsque nous étions encore dans les langueurs du péché, Jésus-Christ est-il mort pour des impies comme nous dans le temps destiné de Dieu ?

Jésus-Christ n'a pas laissé de mourir pour nous dans le temps destiné de Dieu. Ainsi étant maintenant justifiés par son sang, nous serons à plus forte raison délivrés par lui de la colère de Dieu.

Et non seulement nous avons été réconciliés, mais nous nous glorifions même en Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur, par qui nous avons obtenu cette réconciliation.

Si par le péché d'un seul plusieurs sont morts, la miséricorde et le don de Dieu se sont répandus à plus forte raison abondamment sur plusieurs par la grâce d'un seul homme, qui est Jésus-Christ. (Romains, ch. V, v 1, 6, 9, 15, 17.)

Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers ; héritiers de Dieu et co-héritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui. (Romains, ch. VIII, v. 17.)

Si vous confessez de bouche que Jésus-Christ est le Seigneur et si vous croyez de coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés. (Romains, ch. X, v. 9.)

Ensuite viendra la consommation de toutes choses, lorsqu'il aura remis son royaume à Dieu, son Père, et qu'il aura détruit tout empire, toute domination, toute puissance, car Jésus-Christ doit régner jusqu'à ce que son Père ait mis tous ses ennemis sous les pieds. Or, la mort sera le dernier ennemi qui sera détruit ; car l'Écriture dit que Dieu lui a mis tout sous les pieds et lui a tout assujetti, il est indubitable qu'il faut en excepter celui qui lui a assujetti toutes choses. Lors donc que toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils sera lui-même assujetti à celui qui lui aura assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous. » (1^{re} Corinthiens, ch. XV, V. de 24 à 28.)

Mais nous voyons que Jésus, qui avait été rendu, pour un peu de temps, inférieur aux anges, a été couronné de gloire et d'honneur, à cause de la mort qu'il a soufferte ; Dieu, par sa bonté, ayant voulu qu'il mourût pour tous, car il était bien digne de Dieu, pour qui et par qui sont toutes choses, que, voulant conduire à la gloire plusieurs enfants, il consommât et perfectionnât par la souffrance, celui qui devait être le chef et l'auteur de leur salut.

Aussi celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, viennent à tous d'un même principe ; c'est pourquoi il ne rougit point de les appeler ses frères, en disant : « J'annoncerai votre nom à mes frères ; je chanterai vos louanges au milieu de l'assemblée de votre peuple. » Et ailleurs : « je mettrai ma confiance en lui. » Et en un autre lieu : « Me voici avec les enfants que Dieu m'a donnés. »

C'est pourquoi il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères, pour être envers Dieu un pontife compatissant et fidèle en son ministère, afin d'expié les péchés du peuple. Car c'est des peines et des souffrances mêmes, par lesquelles il a été tenté et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont aussi tentés. (Bar., ch. II, v. de 9 à 13, 17, 18.)

Vous donc, mes saints frères, qui avez part à la vocation céleste, considérez Jésus, qui est l'apôtre et le pontife de la religion que nous professons ; qui est fidèle à celui qui l'a établi dans cette charge, comme Moïse lui a été fidèle en toute sa maison car il a été jugé digne d'une gloire d'autant plus grande que celle de Moïse, que celui qui a bâti la maison, est plus estimable que la maison même ; car il n'y a point de maison qui n'ait été bâtie par quelqu'un. Or, celui qui est l'architecte et le créateur de toutes choses, est Dieu. (Hébr., III, v. de 1 à 4.)

Prédiction des prophètes concernant Jésus

Outre les affirmations de Jésus et l'opinion des apôtres, il est un témoignage dont les plus orthodoxes des croyants ne sauraient contester la valeur, puisqu'ils en excipent constamment comme d'un article de foi ; c'est celui de Dieu lui-même ; c'est-à-dire, celui des prophètes, parlant sous l'inspiration et annonçant la venue du Messie. Or, voici les passages de la Bible considérés comme la prédiction de ce grand événement.

« Je le vois, mais non pas maintenant ; je le regarde, mais non pas de près ; une étoile est procédée de Jacob, et un sceptre s'est élevé d'Israël, et il transpercera les chefs de Moab, et il détruira tous les enfants de Seth. » (Nombres, XXIV, v. 17.)

« Je leur susciterai un prophète, comme toi, d'entre leurs frères, et je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira ce que je lui aurai commandé. Et il arrivera que quiconque n'écouterà pas les paroles qu'il aura dites en mon nom, je lui en demanderai compte. » (Deutéronome, XVIII, v. 18, 19.)

« Il arrivera donc, quand les jours seront accomplis pour t'en aller avec tes pères, que je ferai lever ta postérité après toi, un de tes fils, et j'établirai son règne. Il me bâtira une maison, et j'affirmerai son trône à jamais. Je lui serai père et il me sera fils ; et je ne retirerai pas ma miséricorde de lui, comme je l'ai retirée d'avec celui qui a été avant toi, et je l'établirai dans ma maison et dans mon royaume à jamais, et son trône sera affermi à jamais. » (I, Paralipomènes, XVII, v. de 11 à 14.)

« C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe. Voici : une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel. » (Isaïe, VII, v. 14.)

« Car l'enfant nous est né, le Fils nous a été donné, et l'empire a été posé sur son épaule, et on appellera son nom, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Puissant., le Père de l'éternité, le Prince de la paix. » (Isaïe, IX, v. 5.)

« Voici mon serviteur, je le soutiendrai ; c'est mon élu, mon âme y a mis son affection ; j'ai mis mon Esprit sur lui ; il exercera la justice parmi les nations. Il ne se retirera point, ni ne se précipitera point, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre, et les êtres s'arrêteront à sa loi. » (Isaïe, XLII, v. I. et 4.)

« Il jouira du travail de son âme, et il en sera rassasié et mon serviteur juste en justifiera plusieurs, par la connaissance qu'ils auront de lui, et lui-même portera leurs iniquités. » (Isaïe, Lin, V. II.)

« Réjouis-toi extrêmement, fille de Sion ; jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem ! Voici : ton roi viendra à toi, juste et sauveur humble, et monté sur un âne, et sur le poulain d'une ânesse. Et je retrancherai les chariots de guerre d'Ephraïm, et les chevaux de Jérusalem, et l'arc du combat sera aussi retranché, et le roi parlera de paix aux nations et sa domination s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre. » (Zacharie, IX, v. 0, 10.)

« Et il (le Christ) se maintiendra, et il gouvernera par la force de l'Éternel, et avec la magnificence du nom de l'éternel son Dieu. Et ils reviendront, et maintenant il sera glorifié jusqu'aux bouts de la terre, et c'est lui qui fera la paix. » (Michée, V, v. 4.)

La distinction entre Dieu et son envoyé futur est caractérisée de la manière la plus formelle ; Dieu le désigne comme son serviteur, par conséquent son subordonné ; rien, dans ses paroles, qui implique l'idée d'égalité de puissance ni de consubstantialité entre les deux personnes. Dieu se serait-il donc trompé, et les hommes venus trois siècles après Jésus-Christ auraient-ils vu plus juste que lui ? Telle paraît être leur prétention. (A continuer)

Allan Kardec

Variétés

Le spiritisme chez les peaux rouges

M. Johnson, auteur de plusieurs ouvrages remarquables sur la vie et les moeurs des Indiens, raconte ainsi ses observations personnelles dans une lettre adressée au journal *The Détroit Daily Tribune*, dont il a été un des correspondants estimés :

J'énumérais, dans ma dernière lettre, les différents pouvoirs exercés par les Indiens Ches-a-Kees (conjurateurs) ; je dois ajouter, à ceux que j'ai déjà cités, celui d'influencer à distance, soit pour le bien, soit pour le mal, la volonté des autres Indiens. Ce pouvoir est fréquemment exercé par eux dans la destruction du bien d'autrui, ainsi que dans les rivalités entre guerriers, chasseurs et amoureux. Ils prétendent aussi que cette influence peut également s'exercer sur des objets matériels, tels que fusils, engins de chasse, etc., etc., et ce n'est, disent-ils, que par l'intermédiaire d'influences spirituelles contraires que le charme peut être rompu.

Ils possèdent aussi un charme très puissant pour se faire aimer des femmes ; chaque guerrier est muni d'un sachet d'amour, qui consiste dans une peau de martre contenant les poudres d'amour préparées par le Grand Drogiste. Si on répand une pincée de cette poudre sur les cheveux ou sur les vêtements d'une femme, elle se met aussitôt à soupirer et elle suit son enchanteur, douce comme un agneau.

L'Indien Wan-Chus-Co, qui mourut à Round-Island, près Macinac, en 1840, était le plus renommé des Ches-a-Kees pour sa faculté de voyant. La secte presbytérienne, alors dominante dans cette île, l'avait converti au christianisme. Les dix dernières années de sa vie furent d'une piété exemplaire.

J'allai le voir quelque temps avant sa mort. « Entre, entre, Nosis (petit fils), » me dit-il. Après que nous fûmes assis et que nos pipes furent allumées, je lui dis : Ne-me-tho-mis (grand-père), vous voilà bien vieux et bien faible ; vous n'avez plus longtemps à vivre ; dites-moi donc la vérité. Qui est-ce qui faisait mouvoir la loge des Ches-a-Kees et qui est-ce qui parlait à l'intérieur quand vous faisiez vos conjurations ?

Après un instant de pause : Nosis, me dit-il, vous êtes en partie de ma nation ; je vous dirai donc la vérité, car je sais que je dois bientôt mourir. Je vous ai déjà raconté que lorsque j'étais jeune j'avais, conformément à un usage dans ma tribu, jeûné pendant dix jours consécutifs. Pendant que mon

corps étai, ainsi affaibli par ce long jeûne, mon Intelligence, Ame ou Esprit, se développa d'une façon extraordinaire ; il me sembla que, dans sa vision, ma pensée embrassait une vaste étendue de pays ; puis des animaux, quelques-uns de taille et de forme effrayantes ; des serpents monstrueux et des oiseaux variés m'apparurent ! Ils me parlèrent le langage des hommes et me proposèrent d'être mes Esprits protecteurs. Pendant que mon Intelligence pensante embrassait ces diverses formes mouvantes, un Esprit supérieur me dit de choisir un Esprit du genre oiseau qui avait la forme et l'aspect du milan. Cet Esprit entra aussitôt en conversation avec moi, et il me dit de l'appeler dans les moments critiques, qu'il me viendrait en aide.

Quelques instants après, ma grand-mère étant venue m'apporter de la nourriture, je me levai et je mangeai. Ce fut pendant une expédition guerrière, que j'eus pour la première fois l'occasion de consulter l'Esprit que j'avais choisi pour protecteur. Nous nous dirigeons vers Chicago ; c'était urgent, car notre chef craignait d'être attaqué à l'improviste par nos ennemis, et nous n'avions plus de vivres. Notre chef m'ayant instamment prié de consulter l'Esprit, je consentis, et, après m'être préparé, j'entrai dans la loge aux Ches-a-Kees (conjurations), qui se mit aussitôt à trembler, prouvant ainsi la présence de l'Esprit.

« Dis-nous ! Où sont nos ennemis ? » S'écrièrent le chef et les guerriers.

Bientôt la vision de mon Intelligence pensante embrassa une grande étendue d'un pays qui m'était inconnu ; chaque objet était nettement visible devant moi. Je voyais nos ennemis dans leur village, ne se doutant pas du danger ; j'entendais leur conversation et voyais leurs actes ; je vis aussi que le gibier abondait dans une autre direction. En effet, le jour suivant, nous trouvâmes du gibier, de sorte que nous eûmes des vivres en abondance, et, quelques jours après, une douzaine de Scolps honoraient notre retour au village.

J'exerçais souvent mon pouvoir dans ma tribu, et, pour satisfaire les incrédules, je me laissais quelquefois attacher de toute façon, et toujours j'étais détaché par des mains invisibles. Souvent je voyais une lumière brillante à l'ouverture pratiquée à la partie supérieure de la loge, ainsi que des figures étranges ; tous les assistants entendaient parler les Esprits ; mais leurs paroles n'étaient compréhensibles que pour moi.

Dans l'année 1815, la garnison américaine qui occupait ce poste-ci, attendait, de Détroit, un navire qui devait apporter les provisions d'hiver ; comme il avait plus d'un mois de retard, tout le monde était inquiet, car on craignait de mourir de faim. L'officier qui la commandait me fit appeler et me pria de vouloir bien consulter mon Esprit protecteur sur la cause qui retardait l'arrivée des provisions d'hiver. Après m'être préparé, j'entrai dans la loge aux Ches-a-Kees, qui était entourée par des Indiens et par les blancs. J'avais à peine commencé à secouer ma shoshegwon (crécelle), qu'ils entendirent tous un frou-frou dans l'air, ainsi que des sons de voix. L'Esprit dirigea mon intelligence pensante vers l'extrémité sud du lac Huron que je vis avec ses baies et ses îles ; l'atmosphère paraissait brumeuse comme nos a été indiens ; ma vision se fixa un peu au-dessous de l'embouchure de la rivière Sainte Claire, où se trouvait le navire désemparé. Je vis les matelots occupés à le réparer ; mes sensations me dirent qu'il serait prêt dans deux jours et que dans sept jours le navire arriverait à Macinac par le chenal du Sud, qui n'était pas la route habituelle. A son arrivée, qui eut lieu au jour indiqué, le capitaine qui commandait le navire confirma tout ce que j'avais dit.

Je suis chrétien maintenant, Nosis, me dit-il, et il me reste bien peu de jours à vivre sur la terre ; c'est pourquoi je vous ai dit toute la vérité. Je ne puis ni vous expliquer ni vous décrire mon pouvoir ; je n'ai jamais tenté de faire mouvoir la loge ; J'étais en communication avec des Etres surnaturels, Intelligences pensantes ou Esprits, qui agissaient sur mon âme ou Esprit et qui me révélaient ce que je viens de vous dire. »

Ce qui précède n'est qu'un simple aperçu de la faculté de cet Indien à moitié civilisé.

6 août 1859 – William Johnson⁷

⁷ Tiré du livre intitulé : *Modern American Spiritualism*, par miss Emma Hardinge et dont nous avons déjà donné un extrait dans la Revue de janvier 1871. Traduit par Elle Bloche.

Un rêve de soixante-douze heures chez un homme éveillé

Le 27 janvier, M. le docteur Faure, qui raconte dans la Gazette des Hôpitaux le fait curieux qu'on va lire, fut appelé auprès de X..., employé chez un marchand de vins en gros.

Je trouvai, dit le docteur, cet homme, qui a une quarantaine d'années et qui est d'une constitution excellente, dans un état de malaise et de prostration extrêmes. Le pouls était élevé et très fréquent ; la peau couverte de sueur, violente céphalalgie, frisson, manque de sommeil, agitation, etc., etc. Il se plaignait surtout d'une douleur très intense que la moindre pression, que le poids même de ses couvertures exaspérait, dans la région abdominale à droite. Gêné pour me parler, par la présence de sa femme et de sa fille, il insista pour qu'elles sortissent de la chambre, et alors il s'exprima à peu près ainsi :

Le 20, je suis parti, de chez mon patron, avec le haquet chargé de pièces de vin comme d'habitude. J'ai touché sur ma route des notes pour 800 francs. Vers les cinq heures, au moment où je revenais vers la maison, dans une rue du quartier du Temple, un cocher de fiacre envoya, sans raison, un coup de fouet à la tête de mon cheval. L'animal se cabra ; je le saisis par la bride pour empêcher un malheur, et je reprochai à cet homme sa brutalité. Il descendit de son siège. Nous nous sommes colletés pendant quelques instants. Tout à coup il me lâcha, recula de quelques pas et me porta, de toutes ses forces, un coup de poing dans le ventre. Ce coup fut si violent, que je tombai aussitôt sans connaissance. Quand je revins à moi, je me trouvais dans la boutique d'un marchand de vin ; diverses personnes s'empressaient de me porter secours. On m'avait fait boire du vulnéraire, on me mouillait les tempes d'eau vinaigrée, etc. mais, alors, je vis un bien autre malheur. Dans la bagarre, mon cheval avait eu peur ; il avait reculé, et en reculant il avait poussé la voiture dans la devanture d'un magasin de glaces ; tout a été brisé. Le haquet était entré jusqu'aux roues dans la maison ; à chaque mouvement du cheval c'était un nouveau désastre. Je verrai toute ma vie cette boutique remplie de morceaux de glaces, mon cheval piétinant sur le trottoir dans du verre cassé, les plaques de marbre de la devanture brisées. Le cocher, cause de tout, avait pu s'enfuir avant qu'on eût pu prendre son numéro. Je dus une fois que ma voiture fut dégagée, pour qu'on me laissât partir, signer un papier par lequel je me reconnaissais responsable.

Depuis ce moment je souffre, je souffre beaucoup à l'endroit où j'ai été frappé ; on a beau mettre des cataplasmes avec du laudanum, rien n'y fait.

Le soir, j'ai rendu mes comptes et pensé mes chevaux comme d'habitude. Le lendemain, j'ai encore travaillé mais hier, j'ai dû rentrer et me coucher dans la journée, et je me sens très malade. D'un moment à l'autre, mon patron, à qui je n'ai rien dit, va apprendre cette belle nouvelle. Il n'a jamais voulu s'assurer, c'est lui qui payera d'abord, mais il exercera son recours contre moi. Il ne peut pas y avoir pour moi moins de cinq ou six mille francs de dégâts, et nous voilà ruinés. Ma fille et ma femme ne savent encore rien. Jugez quel coup cela va être pour tout le monde.

Et ce malheureux, en proie au plus violent désespoir, pleurait à chaudes larmes.

En sortant, dit le docteur, je pris des informations, et il me fut assuré qu'il ne s'était rien présenté d'extraordinaire dans sa conduite ; qu'il n'avait pas fait d'excès depuis longtemps, et que le mardi en question, particulièrement, il était dans un état parfaitement régulier. Sa femme, sa fille, son patron, tout le monde enfin était dans la plus complète sécurité.

Je conseillai de continuer les cataplasmes, la tisane rafraîchissante. On devait me prévenir en cas d'aggravation du mal. Huit jours se passèrent sans que j'entendisse parler de rien. Désireux de savoir comment s'était terminée cette malheureuse affaire, j'allai les voir un soir. Je fus assez surpris de les trouver tous les trois gais comme d'habitude.

En partant, je demandai au mari de m'accompagner un peu, sous prétexte du peu de sûreté de ce quartier. A vingt pas de chez lui, je lui dis : « Eh bien ! »

« Eh bien ! » me dit-il, « Monsieur le docteur, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que je vous ai raconté ; rien n'est arrivé. C'est un rêve que j'ai fait une nuit, et j'ai vécu pendant trois jours sous le coup de ce rêve. »

« Mais, lui dis-je, cette douleur si vive du ventre ? »

« Rêve, rêve. C'est dimanche matin, après une nuit d'insomnie et de tourments épouvantables, que je fis un somme d'une heure environ. Quand je me réveillai, ce rêve avait disparu. Il me tenait depuis la nuit du mercredi au jeudi. Ne pouvant pas croire que j'avais été aussi stupide de me martyriser ainsi l'esprit pour rien, je me suis levé, j'ai été parcourir tout le trajet que j'avais fait avec ma voiture le mardi, jour de l'accident. J'ai vu le magasin du miroitier parfaitement intact ; j'ai été chez le marchand de vin chez lequel j'étais sûr d'avoir signé un papier ; il m'a affirmé que rien de ce que je lui disais n'avait eu lieu qu'il n'y avait eu ni cocher, ni fiacre, ni dispute, ni glaces cassées, etc., etc⁸. »

Remarque : Nous ignorons quelle explication le docteur a pu donner du rêve de X... Peut-être l'a-t-il mis sur le compte de l'hallucination. Pour nous, nous pensons que les fluides ont joué un rôle considérable dans cette singulière manifestation ; il serait possible que, dans la nuit où le rêve a eu lieu, l'Esprit de X., dégagé pendant le sommeil ait été frappé par le tableau d'un accident de cette nature assez fréquent, du reste à Paris, arrivé déjà ou devant arriver à un de ses collègues ou à lui-même un jour. Nos lecteurs peuvent se rappeler cet autre rêve affreux rapporté dans la Revue (Mai 1868, page 152), et dont les effets se sont malheureusement réalisés dans les plus petits détails dix ans après. Ce rêve n'en avait pas moins été regardé par la victime et par la personne qui l'a rapporté, comme un simple cauchemar. Quand donc la science, qui ne voit partout que l'action de la matière, tiendra-t-elle compte de l'élément spirituel ? Lorsqu'elle voudra reconnaître l'action indépendante de l'esprit et le rôle important qu'il joue dans l'économie.

Signe des temps

Nous livrons à l'appréciation et à la méditation de nos lecteurs, les deux extraits suivants du journal *l'Emancipation* (de Genève), organe du protestantisme libéral en Suisse. En leur donnant la publicité de la Revue, nous nous bornons à les enregistrer comme un signe des temps - Opinion d'un journal orthodoxe sur la situation de l'église en général - On lit dans le *Témoignage*, organe de l'orthodoxie luthérienne qui se recommande par sa rédaction très soignée :

« Qu'on ne s'y trompe pas, toutes les voix qui demandent la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en dehors du cercle étroit de nos Églises libres, sont des voix ennemies. Le courant actuel de la civilisation, est franchement, ouvertement hostile à l'Évangile. On nous repousse, parce que notre influence est détestée. L'Église a cessé d'être la grande inspiratrice des âmes ; elle s'est associée à tout ce qui s'est fait en Europe contre la liberté, et l'émancipation sociale. Puissance conservatrice dans le plus mauvais sens du mot, elle est attachée au passé comme le lierre l'est aux ruines ; et aujourd'hui que le vieil édifice social tombe pierre par pierre, l'Église tombe avec lui. Il n'est peut-être pas une seule conquête de l'esprit moderne, pas un seul changement dans les rapports des hommes entre eux, qui ne se soit accompli sans elle et malgré elle. La haine, le mépris qui l'accable, est le châtement de son infidélité, et nous en portons aujourd'hui la peine. Voilà la vérité, telle qu'elle apparaît à tous les esprits que la passion n'aveugle pas. Ainsi l'Église, chassée de toutes ses positions officielles, est de nos jours condamnée à abandonner la direction des âmes. Le monde échappe à son action, à son influence. C'est la grande vaincue du dix-neuvième siècle.

Le Christianisme de l'Avenir : Le monde sera éternellement religieux, et le Christianisme, dans un sens large, est le dernier mot de la religion. Le Christianisme est susceptible de transformations indéfinies. Toute organisation officielle du Christianisme, soit sous la forme d'Église nationale, soit sous la forme ultramontaine, est destinée à disparaître. Un christianisme libre et individuel avec d'innombrables variétés intérieures, comme fut celui des trois premiers siècles, tel nous semble donc l'avenir religieux de l'Europe. Ils se trompent également ceux qui voient dans une sorte de déisme le terme final de toute religion. La religion est une chose sui generis ; la philosophie des écoles ne s'y

⁸ Extrait du Cosmos du 26 février 1870.

subsistera pas. Le déisme qui a la prétention d'être scientifique ne l'est pas plus que la religion ; c'est une mythologie abstraite, mais c'est une mythologie : il exige des miracles ; son Dieu intervenant providentiellement dans le monde ne diffère pas au fond de celui de Josué arrêtant le soleil. Ajoutons que des dogmes étroits, secs, n'ayant rien de plastique ni de traditionnel, ne prêtant à aucune interprétation, sont pour l'Esprit humain une bien plus étroite prison que la mythologie populaire. Herder, Fichte, Schleiermacher n'étaient pas assez orthodoxes pour une chaire de religion naturelle, au sens de Voltaire ; ils ont été d'excellents théologiens. Le principe religieux et nullement dogmatique proclamé par Jésus se développera éternellement, avec une flexibilité infinie amenant des symboles de plus en plus élevés, et en tous cas créant pour les divers étages de la culture humaine des formules appropriées à la capacité de chacun.

E. Renan

Le Credo de Cassien

Le quinze août dernier, nous recevions de Monsieur J.-A. Rolland, membre du groupe spirite Saint-Vincent-de-Paul, de Marseille, une lettre contenant la traduction française d'un poème en langue provençale, intitulé : *le Credo de Cassien*, et tiré d'un volume publié en 1856 par Victor Gélou, poète marseillais, décédé il y a environ deux ans.

Nos lecteurs trouveront certainement, comme monsieur J.-A. Rolland, que les idées développées par l'auteur dans son poème et la note en forme de profession de foi qui le précède, touchent de bien près à l'un des principes fondamentaux de notre doctrine aussi pensons-nous leur être agréables en leur mettant sous les yeux la traduction que notre honorable correspondant a bien voulu nous adresser.

Note de l'auteur

La croyance si consolante que je prête ici au vieux berger Cassien a été l'un des rêves les plus chers de mon adolescence et de ma jeunesse. Et dût-on prendre en pitié mon ingénuité, j'avouerai, sans honte, que cette croyance est devenue plus tard la persuasion de mon âge viril. En fouillant dans mes plus anciens souvenirs pour y chercher quelque sujet attrayant de composition, j'ai trouvé celui-ci et je l'ai mis en oeuvre. J'avais toujours été fort étonné de ne voir trace de ce système dans aucune de mes lectures. Mais depuis que ce poème est écrit, j'ai appris que Jean Reynaud avait publié dernièrement sur la même donnée un livre magnifique intitulé : *Terre et Ciel*. J'ai su que madame G. Sand, dans la conclusion de son ouvrage *l'Histoire de ma vie*, avait professé la même croyance et mon obscure musette aurait pu s'enorgueillir en songeant qu'elle avait entrevu les hautes régions de la vie future, de compagnie avec de tels Esprits !

Victor Gélou, novembre 1854

Credo

A périr tout entier que servirait de naître ! Dieu, qui voit l'infini, ne nous créa pas pour rien : en mourant nous renaissons ; l'homme qui disparaît va peupler les étoiles au fond du firmament.

Te souvient-il, Vidal, qu'en 1830 tu étais mousse chez des patrons pêcheurs ? Et que, loin d'avoir peur ni crainte du sorcier mal peigné, l'épouvantail du golfe, tu me recherchais partout. En cheminant tous deux le soir le long de l'étroit sentier, des choses du passé nous nous entretenions, et dans la sombre nuit je faisais luire à ton jeune esprit la croyance de maître Cassien.

Quoique tu fusses bien enfant, alors, tu te plaisais à m'entendre déployer les mystères de l'air ! Tu buvais tous mes mots, et très souvent : O Cassien, me disais-tu, il me semble que vous parlez d'or !... Maintenant tu es un savant ! Tu as fréquenté les écoles ; tu as dû apprendre dans certains lieux le mépris des gens de mon âge, et il doit te paraître folie de confier ta conduite au vieux qui ne sait ni A ni B.

Enfant, ne ris pas trop de Cassien, du gros pâtre ! Sa croyance est la seule où il puise l'espoir ! Il y a déjà cinquante ans qu'il lit dans les astres : son beau syllabaire à lui, peut guérir de la mort !... En guidant le troupeau de Louis de la Varruno, des collines de la Nerthe à la grotte de Bourbon, le soir il a deviné les secrets de la lune sur la batterie de Niolon.

Mûre avant le temps, ma tête, que tu vois blanche, a glané quelques graines dans chaque buisson. Mieux que le Marguillier qui ronfle sur son banc, j'ai souvent trouvé des objections au sermon du curé. Des entretiens des messieurs, des propos des hommes, des questions des petits enfants surtout, je me suis nourri ; tant qu'un secret nouveau se heurte à sa cervelle, le grand père ne veut pas mourir !

Il y a quatorze ans, Vidal, que tu partis comme novice, à bord du vaisseau *le Souverain* ; tu revins timonier, un marin de l'État doit avoir un certain jugement, lui qui, au sein des écueils, a bravé la tempête ! C'est pourquoi à tes heures de quart, lorsque le vent faiblissait, tu as bien dû fixer de tes yeux émerveillés les millions de millions de lumières du ciel, et ce spectacle, maître Vidal, ne t'aurait rien dit ?...

Ton major, me dis-tu, ne croit rien d'une autre vie, parce qu'en nous disséquant l'outil du médecin ne trouva jamais l'âme, et qu'une fois usée ta carcasse vaut autant que celle d'un chien !... Mais cette langue de feu qui stimule ton for intérieur et te crie : lance-toi, toujours tu monteras, ne serait qu'un mauvais et tout petit poisson perdu dans ton filet ! Mon fils, ton major a menti...

Les prêtres te disent : tu chanteras des grand-messes durant l'éternité, si tu vas en paradis ; mais songe que, de l'enfer la porte est si épaisse, qu'on ne passe qu'une fois sous ses pont-levis !... Le Seigneur, notre Père, ranimerait la braise pour nous faire brûler toute l'éternité ? Non, enfant ! Tout dévot qui arme Dieu d'une épée, s'il n'est pas un hypocrite est un naïf.

Ta mère t'a dit aussi : qu'au purgatoire on coule une lessive un peu forte, en ingrédients actifs, pour pouvoir sortir de la cuve aussi blanc que neige et digne de figurer devant les yeux de Dieu... Mais souvent, par malheur, ton linge est tellement encrassé que tu bous, au chaudron, un temps hors de raison ; d'autant plus que pour laver ta petite corbeille de guenilles, on te fait payer cher le savon !...

C'est différemment que les choses se passent. Je ne suis rien, et personne ne m'a jamais rien soufflé ; mais comme l'effroi ni l'ambition ne m'enlacent, je vois l'abus des excès et du manque de foi. Ton major, ton curé, ta mère sont des plaies ; l'un fait métier de toujours menacer, l'autre crève d'orgueil, et il faut sans cesse que ta mère se plaigne, car ils sont tous les trois dans une impasse !... Dieu envoya des cieux sa semence à l'aventure, comme le paysan qui sème son blé, le grain sous la voûte azurée partout se répandit, une partie s'arrêta ici et l'autre s'en fut là-bas. Notre graine en tombant rencontra notre terre, nous touchâmes à notre premier relais, là où tant de douleurs devaient nous faire la guerre, du berceau jusqu'au suaire.

Mais à peine le dernier soupir nous échappe, que nous sommes enlevés sans crocs ni poulies. Nous commençons alors notre seconde étape, et naissons de nouveau sur un globe plus grand. Là, on est déjà mieux. On a le corps en fer, deux mètres de haut, des bras et des muscles d'acier ; nous ne craignons plus les chirurgiens, les drogues et les remèdes, nous ne connaissons plus la maladie !...

Au lieu de reposer dans les greniers à foin, les derniers des valets dormiront étendus dans de superbes salles aux fenêtres à ogives, sur des lits préférables à ceux du marquis de Foresta !... Devant nos châteaux, le ruban des allées sera tout tapissé d'orangers en fleurs, et toute l'année nous cueillerons des paniers de dragées aux arbres de nos vergers !...

Là, tu ne rongeras plus la galette moisie, ni fèves moitié crues, ni jambons trop rancis, tu ne boiras plus d'eau croupie où l'on aura détrempé des morceaux d'Estocoffich. Pas le moindre roulis, de saint Michel à Pâques ; encore moins d'ouragans à engloutir le pont, vent en poupe, toujours, tu ne sentiras plus de tempêtes que dans les rêves de ton sommeil !...

Là-bas, il ne faudra pas que tout un peuple souffre pour engraisser jusqu'aux yeux quelques porcs à l'engrais ; là, il n'y aura plus ni riches ni pauvres, ni savants ni ignorants, ni beaux garçons ni laids ; nous serons tous égaux dessous la même bêche. Plus gais que des jeunes gens qui ont goûté au vin clair, nous aurons le bonheur écrit sur nos visages, comme si nous étions au cabaret.

Pour qu'ils goûtent enfin de la vache enragée, les riches mauvais coeurs garderont les moutons, nous leur ferons soupírer, toute une semaine, une petite ration et un pain sans croúton. Mais nous ne sommes pas des bourreaux !... Aprés deux ans d'épreuves nous leur tendrons les mains pour les mettre à l'abri. Alors, à leurs dépens, ils auront appris que l'homme n'est rien s'il n'a pas souffert.

A cinq cent mille lieues au-dessus du tonnerre, s'il nous prend fantaisie d'ouvrir les gazettes, nous y verrons le travail que fera notre ancienne terre pour se servir des forces de l'éclair. Comme nous applaudirons à ces assauts de courage de nos arrière-petits fils et arrière-neveux essayant de conquérir les cieux à l'abordage, si pourtant ils en venaient à bout !

A peine commençons-nous la première existence, malgré cela tu ne vois personne dire : J'ai déjà vécu, mais quand nous relâchons au port du bonheur, que d'amis s'élancent pour nous recevoir !... Comme nous nous souvenons alors de ce monde où nous avons perdu les clefs de l'avenir ! Aux centres des soleils et quand on est à l'abri de tout mal, il fait bon de se souvenir.

Là, tu retrouveras ta mère et ses caresses, ta blonde Madelon, tes collègues du bord, les Rovens, tes amis de jeunesse, ton inquiet de curé, ton paíen de major. Quel bonheur ! Quand tu passeras au milieu de l'heureuse famille, bras dessus, bras dessous, avec ton vieux Cassien, et que tu diras à ton docteur charmé de tant de merveilles : « Eh bien, major, il me semble que nous revoilà ! »

Alors des bonnes gens ne finiront plus la fête. Et les tigres, de quoi voudront-ils se rappeler ? Ils sembleront des étrangers, personne ne voudra leur tenir tête, car ils détournent toujours les eaux de leurs ruisseaux !... Laisse les harpavons te traiter d'imbécile, en te faisant chérir, malgré tout leur mépris, Vidal, place tes fonds mieux que le plus habile, au mille pour cent d'intérêt !...

Notre second repos peut s'appeler grande halte ! Nous nous y sommes traínés huit cents ans pour le moins, mais de tout l'univers nous devons suivre la carte, et nous allons plus loin chercher de nouvelles consolations... Une troisième fois nous refaisons le voyage, car, à peine avons-nous dormi, que nous nous réveillons, en haut, bien plus fiers et plus sages dans les cieux ouverts de l'infini.

Tu parles de Paris, de sa magnificence ! Des Indes, des trésors de la Californie !... Les théâtres de corail, les palais de topaze seraient nos cloaques si nous faisons du fumier ! Les étoiles d'en haut, comme celles des Mages, brûleront sur des cierges lors de nos processions, et pour nos fêtes, nous illuminerons et nous aurons des lunes pour lampions.

Dans le fond des mers, d'un seul coup d'épaule, mieux que de gros poissons nous plongerons. Nous traverserons l'espace, avec de larges ailes, plus vite qu'un boulet lancé par le canon ! Sans nous brûler nous vivrons dans la flamme, comme une pièce d'artifice nous serons rayonnants, notre corps sentira le parfum des giroflées, nous serons des tours de cristal !

Que nous feront alors ces belles inventions : ces bombes, ces vaisseaux, ces ballons, ces wagons, ces pistons, ces vapeurs, ces sonnettes électriques ! Autant de jouets de morts dans des mains d'enfants, autant d'instruments fabriqués pour se casser le cou, que le pauvre maudit et paye de son sang, et pour lesquels, quand il ne finit pas aux fous, l'inventeur est sûr de mourir de faim.

Comme nous rions, quand nous serons tout-puissants, de la jalousie des hommes et de leurs basses intrigues ! Si pour quelques pincées d'or ils grimpent à une bigue ; nous, nous trouvons à foison des monceaux de diamants. Si à la course ils gagnent des épauettes, des chapeaux galonnés, des mitres en satin, que sera tout cela, sinon de l'or faux sur une vieille veste d'arlequin !

Mais aussi quel bonheur d'oublier la colère, de jouir du printemps sans appréhender l'hiver, de dire aux capucins qui effrayèrent ta mère : « Révérends, soufflez donc sur vos brasiers d'enfer ». De dire à Madelon, alors que bat son coeur : « Dans neuf mille ans d'ici, gentille bien-aimée, comme aujourd'hui, je te mangerai les joues et je savourerai toujours fruits exquis !... »

Nous montons, nous montons toujours de planète en planète, du chemin de Saint-Jacques aux plaines du soleil. Nous laissons à main droite des masses de comètes, et à chaque station nous sommes, et plus forts et plus beaux. Quoique bien haut nous ne craignons pas que la tête nous tourne, nous sommes si légers que nous courrions sur un fil. Nous voyons tout, nous connaissons tout, nous pouvons tout, et pour tout dire enfin, Vidal, nous sommes avec Dieu !

Maître, je t'ai amarré à l'ancre d'espérance, va accomplir ta tâche parmi les affamés, et quand tu auras fini ta vie de souffrances viens rejoindre Cassien, aux pays embaumés. Du calice de fiel, tu peux écouler les gouttes, je t'ai préparé le bâton qui doit te soutenir, je pars premier, tu trouveras mes traces sur la route et tu me rejoindras à la brune.

Dissertation Spirites

*Il faut que les évènements suivent leur cours*⁹

Les grandes catastrophes du genre de celle qui pèse aujourd'hui sur vos têtes, mes chers amis, ont toujours été annoncées aux nations qu'elles doivent atteindre, par des missionnaires invisibles se révélant aux hommes par l'inspiration et la foi. Hélas ! Le nombre des fidèles qui, cette fois encore, ont écouté la parole du Seigneur, est bien petit ; mais, néanmoins, disséminés par toute la terre, ils portent dans leur cœur le grain de sénevé qui va se développer et grandir à l'ombre des malheurs qui frapperont le monde entier, car les rebelles et les orgueilleux qui ont persisté à marcher dans la voie de l'erreur doivent disparaître, afin que rien ne puisse plus entraver l'humanité dans sa marche vers l'ère de la justice.

Ne vous attristez donc pas outre mesure de ce qui se passe aujourd'hui, nous vous en avons constamment averti afin de vous prémunir contre un choc trop rude. Nous vous avons toujours montré l'espérance comme un phare lumineux à travers les sombres tableaux des calamités qui devaient frapper la terre et tout particulièrement votre chère patrie. Mais rassurez-vous et priez. La prière est le baume salubre des cœurs sensibles qui saignent à la vue de tant de souffrances et de malheurs, mais il faut, tout en les soulageant, vous habituer à leur contact et aider les plus faibles à porter leur fardeau, il faut, en un mot, vous cuirasser contre la douleur universelle dont vous subissez aujourd'hui seulement la première phase.

Efforcez-vous donc de ranimer le courage de tous ceux qui viennent à vous, donnez, prodiguez l'aumône de la foi qui soutient et fortifie dans les moments de lutte et d'accablement. Montrez la sublime espérance qui s'avance vers vous en vous tendant les bras et vous souriant à travers les sombres péripéties du drame terrible qui se déroule, et d'où sortira, nous en avons la certitude, votre régénération morale et sociale.

Soyez, chers Spirites, des exemples de résignation, de fermeté et de confiance, tel est votre rôle dans ces moments d'épreuves et il n'est pas le moindre.

La leçon que vous recevez est rude, mais les fautes pour ne pas dire les crimes sont bien grandes ! Si, comme nous, vous pouviez voir les cœurs à nu, combien vos douleurs seraient profondes, et votre découragement complet ! Mais nous savons qu'il n'en sera pas toujours ainsi et que bientôt le règne de la justice brillera d'un vif éclat, nous attendons ce jour avec patience, et vos souffrances et vos douleurs sont pour nous un indice certain qu'il est proche. L'heure de l'expiation est marquée comme celle de la naissance et de la mort, il faut que les événements suivent leur cours, mais l'heure de la rédemption doit venir à son tour. Le divin crucifié est de nouveau, en Esprit, au milieu de vous, il y est venu, attiré par les cris déchirants de ces pauvres mères désespérées qui s'adressent à lui dans leur détresse et demandent à Dieu pitié pour leurs chers enfants. Il y est venu, aussi à cause de vos souffrances, car, du haut du Golgotha, son amour immense semblable à un océan sans limite s'est répandu avec effusion sur cette malheureuse humanité comme si sa vie de douleurs et son sang n'étaient pas assez pour elle. Et si cette fois il ne donne pas au monde sa vie matérielle, il lui donne sa vie spirituelle, qui est la seule vraie, et qui sera votre salut à tous. Adressez-vous donc à lui avec confiance, il se penche vers tous ceux qui l'appellent, il les soutient, il les fortifie, car ses effluves sont le pain de vie des âmes.

Espérez donc ! Vous ne serez pas déçus dans votre espoir. L'AGONISANTE reçoit en ce moment un baptême nouveau et sanglant qui va la régénérer et la ramener à la vie réelle.

⁹ Paris, 29 décembre 1870. Médium, madame Delanne.

Non ! Elle ne périra pas la nation destinée à porter l'étendard du progrès, le Seigneur est revenu au milieu d'elle, son souffle puissant a passé sur elle et a réveillé les cœurs endormis. L'hydre du mal a voulu relever la tête, mais c'est en vain, cette fois l'égoïsme a dû céder à la misère, et surtout à la peur, l'orgueil s'avoue vaincu, la spéculation se tait, l'envie se cache, ce cortège hideux ne pouvant plus fixer la lumière éclatante du jour, rentre avec dépit dans son antre. Il entrevoit avec rage la vie nouvelle qui commence et qui lui échappera, car elle a pour base : la foi, l'amour et la fraternité.

Virginie

Leur tour viendra

Le 7 septembre dernier, nous recevions d'un de nos abonnés, juge de paix dans un de nos départements de l'ouest, la lettre et la communication suivantes. Cette communication est la seule, parmi toutes celles que nous avons reçues, qui fasse pressentir quelques doutes sur l'issue de la terrible lutte dont la dernière phase sera peut-être accomplie au moment où paraîtra la Revue¹⁰ :

« Messieurs,

Je vous adresse une communication obtenue par un médium de mes amis, alors que, réunis tous les deux lundi matin à six heures (5 septembre) et ignorant les événements de Paris, nous demandions des consolations à nos Esprits familiers. Les conseils qu'elle renferme m'ont paru sérieux, c'est pourquoi je m'empresse de vous l'adresser. Ah ! Que tous les peuples ne sont-ils spirités ! Agréez, mes chers frères, l'assurance de mon entier dévouement et de mes sentiments sympathiques. »

C. B.

Pauvres frères de la terre, que d'angoisses ! Que de désolations ! Mais que de crimes amoncelés sur la tête des responsables devant Dieu !

Ne vous bercez pas d'un espoir illusoire en ce moment, vous qui êtes mes amis privilégiés comme je vous ai déjà nommés par la permission de celui qui gouverne les mondes. Non, je vous le répète, ne cherchez pas de consolations dans une lueur d'espoir. Quels sont, hélas ! Les hommes qui peuvent vous consoler réellement ? La plupart sont animés d'un esprit de colère, de vengeance et de haine. Priez au contraire le Dieu tout-puissant, notre père à tous, qu'il ouvre ses bras paternels, qu'il vous reçoive, qu'il vous prenne sous sa sauvegarde, celle- là est à l'abri de tous les projectiles ennemis, ses remparts sont à l'abri de tous les boulets ; mais il ne soustraira au danger qui ne cesse de vous menacer que les hommes de bonne volonté, les croyants en la vérité, ceux enfin qui n'ont en vue, à la place de toutes les passions brutales, que le bien de leurs frères.

Destruction cruelle et féroce, vous ne perdrez rien pour attendre, faites vos ravages en ce moment. Oh vous le sentez bien, du moins une force irrésistible vous pousse à accomplir votre terrible tâche, mais que vos chefs ne s'enorgueillissent pas, leur tour viendra et plus terriblement encore.

Ce sont là, mes pauvres amis, les conséquences de l'orgueil des hommes que j'ai déjà blâmé devant vous, c'est la suite de tous ces vices qui ont couvert de honte le monde entier devant Dieu ; luxe effréné, désir exagéré de la possession, amusements luxurieux et frivoles. Et comment voulez-vous qu'après tant de fautes commises pour la plupart au nom de Dieu sous de faux prétextes, comment voulez-vous, dis-je, que la MORALE VRAIE ne vienne pas à son tour réclamer ce qui lui est dû, sa part de possession si minime aujourd'hui et qui devrait être si large

Ne perdez cependant pas courage, ô mes amis, cherchez toujours des consolations dans le Spiritisme inépuisable, cherchez-en surtout dans la prière, demandez à Dieu pardon pour ces misérables, cause de votre perte matérielle, ou plutôt demandez à Dieu qu'il fasse disparaître de votre globe toutes les causes de vos malheurs, les passions humaines.

Mais si, après tous ces revers inattendus, la vérité triomphe visiblement, comme il n'y a nul doute, remerciez le Créateur des peines et des afflictions profondes qui auront purifié votre terre, car dans sa sagesse infinie, Dieu a placé le remède à côté du mal.

¹⁰ Ch., le 6 septembre 1870

Préparez-vous : peut-être une nouvelle tâche vous incombera prochainement, laissez-vous aller aux inspirations, aux élancements du cœur, l'heure de la moralisation arrive à grands pas. Courage ! Mes amis, ce sera pour vous l'heure de la lutte, vous en sortirez victorieux, et votre victoire sera proportionnée aux efforts que vous ferez. Dieu vous tiendra compte de tous vos travaux, car il ne suffit pas pour lui plaire de ne chercher qu'à s'améliorer, il faut encore améliorer les autres. Les hommes sont tous solidaires et ne doivent chercher qu'à faire le bien. Encore une fois, malheur à ceux qui font le mal, plaignez-les et priez pour eux.

L'ange gardien Medium

*Opinion de l'Esprit du docteur X*** sur la prière¹¹*

Nous devons à l'obligeance de l'honorable Président du groupe spirite Gunita (un groupe modèle, groupe d'intimes qui fait autour de lui plus de bien que de bruit, ceci dit au risque de blesser sa modestie), de pouvoir donner à nos lecteurs la remarquable communication qui suit :

Evocation par le Président : « Nous vous prions de nous dire ce que vous pensez aujourd'hui de la prière, de l'usage qu'il convient d'en faire et de ses effets ? »

Réponse : « Ah vous voilà, mon bon ami, mon ancien client, vous avez donc toujours votre bonne tête ? Eh ! Eh ! Je crois parbleu bien que j'avais aussi la mienne, et une drôle de tête qui s'est permis de son vivant de répandre des idées à foison. »

« Jeune, l'amour fut mon école, mais je fus assez sage pour le marier à la science. Plus âgé, j'ai cru comme vous, cher ami Crouzet, je vous ai initié ou plutôt conseillé, et, je le vois, vous voulez faire la leçon à ce vieux têtue de docteur X... et lui faire croire à la prière. Bien vrai, vous êtes plus têtue que moi, car j'ai vu Allan Kardec et je suis de son opinion. Allons, vieil ami, ralliez-vous au vieux fou, au docteur émérite, car il va vous étonner. Naturellement j'ai appuyé mes objections de sérieuses pensées, et le maître Kardec m'a laissé débiter mes salameks en souriant, et puis, à bout d'arguments, j'ai dû me taire ; c'est ce qu'attendait notre malin professeur, et, prenant mon discours par la queue, il l'a retourné jusqu'à la tête, en me montrant par A + B, que j'étais un têtue, ce que je savais bien, parbleu !... »

« Et j'ai compris la puissance de la pensée réunie en faisceau, en unité. J'ai dit comme le maître : que toute pensée est une prière, et que réunis en communauté, des penseurs font une prière commune afin de préparer les auditeurs à de graves et sévères leçons. »

« J'ai compris que l'on ne devait pas rester muet devant les merveilles de la création, et que chaque fois on fait bien de chanter Hosannah !... Non seulement en son cœur, mais par la parole, par l'exemple, ce que l'on fait par l'action doit se répandre par la parole, et remercier le divin ouvrier ne peut être qu'un devoir doux au cœur, à l'esprit. »

« Tenez, je vois autour de moi bien des visages qui ont effrayé mon jeune âge, toutes les figures de la première République, les Girondins et les Montagnards, les Vergniaud et les Barnave, les Camill Desmoulins, le superbe et logique Danton, le fêté Robespierre, ce sentimentaliste politique, le raide Saint-Just, le morne Marat. »

« Il y a tout là-bas, ces beaux messieurs du Directoire ; le beau Barras, le renardeau Sieyès, les Cambacérès, Benjamin Constant et toute la pléiade napoléonienne, et puis encore toutes les folles et belles têtes de nos salons à cette époque : ma mère, les Beauharnais, les Condorcet, les Dumas et tant d'autres. On me prend par la main, cette fois je vais enseigner la prière, l'espoir à tous ces vaillants Esprits dont quelques-uns ont joué la France avec leur vanité. Aux forts, j'enseignerai les hautes conceptions ; aux désespérés, je montrerai Dieu, sa splendeur, sa bonté, sa justice infinie ; et mieux que sur terre, toujours docteur X..., n'ayant plus de corps à soigner, je vais, médecin de l'âme, réparer les brèches faites par le délire de toutes les passions poussées au paroxysme. Ce sont des Alliés que je prépare, que j'émancipe afin que leur mission s'accomplisse ! Tous ensemble, ils ont sapé un royaume de dix-huit siècles, ils doivent aller, tous ensemble, fonder la liberté, la solidarité,

¹¹ Groupe Carita. Paris, 22 juin 1870. Médium, M. P.-G. Leymarie.

et panser les plaies sociales par l'espérance, par le Spiritisme, cette haute incarnation de la fraternité.
Au revoir. »

Docteur X...

Nota : Le docteur X... est le même docteur dont il est fait mention dans l'article intitulé : Madame E. de Girardin, médium, inséré dans la Revue de 1859, page 277.

*Les déshérités*¹²

Vous souvient-il de vos premières années ? De ce temps heureux des illusions premières où tout sourit, où tout est radieux comme un beau soleil, temps heureux, je le répète, car il est le calme avant la tempête, il est l'ignorance et la croyance en tout ce qui est beau et bien.

Et pourtant, quand je reporte ma pensée vers les années de ma dernière jeunesse terrienne, je me demande pourquoi nous n'avions pas cette quiétude profonde des jeunes années. Le groupe de jeunes gens que je fréquentais était composé de fils de familles, favorisés par la fortune ; nul d'entre nous n'avait connu le besoin, nous avions jusqu'à nos seize et dix-huit ans toujours bu et mangé, notre sommeil s'étalait sur un lit moelleux, et nos parents nous entouraient de soins et d'amitié, pourtant de vagues désirs nous tourmentaient sans cesse, nous nous croyions des déshérités, parce qu'il y avait encore au-dessus de nous des choses qui attiraient notre soif de Tantale, nous étions sans cesse à envier et croire que nous appartenions à la classe des incomplets.

L'humanité est ainsi faite, depuis les premiers âges, époque pourtant où le lin, le Sédan et les faux-cols n'étaient pas à la mode, l'homme a couru après cet inconnu qui lui crie sans cesse par tous les échos : Cherche, désire, demande ; et, de fait, le terrien agit dans ce sens ; et, c'est pour cela que, clopin-clopant, il a secoué son inertie, comme le Juif errant, il marche, il marche depuis des milliers de siècles, de planète en planète, d'existence en existence, à la recherche de cet énigmatique fruit des Hespérides appelé le bonheur ; sans cesse il se croit un déshérité et il va de l'avant. Il émigre, il combat, il cherche des terres nouvelles ; il colonise, bâtit, déchire les flancs de la terre ; il veille, il fuit le sommeil, et après avoir fait fructifier il récolte la mort, laissant la tradition à sa famille.

Après lui, on travaille de nouveau, les empires se forment et s'écroulent, les innovations succèdent aux innovations, le progrès devient science, et la science conduit à bien des choses, à l'amertume, au matérialisme, à la négation des choses sacrées, des lois éternelles qui dominent et conduisent les mondes ; mais le savant est mortel, il passe à son tour en laissant son oeuvre, et après lui d'autres chercheurs trouvent encore, et les découvertes nouvelles conduisent à Dieu, à l'infini, aux lois primordiales, chacun veut butiner dans le champ glorieux où Dieu donne rendez-vous à toutes les intelligences.

Allons donc, déshérités de tous les temps, recueillez-vous ! L'heure est venue de vous reconnaître, de vous juger, de vous peser ; vous avez usé et mésusé de tout : de la pauvreté, de la richesse, de la vertu, de tous vos devoirs de famille et de citoyen, vous avez passé par des épreuves multiples, vous avez souffert et vous avez fait souffrir, mais vous avez vaincu l'ombre ; vous avez, de votre sang, fécondé le long voyage de l'humanité, et si de nos jours elle se réveille à la lumière qui l'inonde, elle vous le doit un peu. Revenez donc parmi nous, incarnez-vous, vous qui étiez les grands déshérités, car votre mission doit se terminer, vous devez couronner votre oeuvre, et ce sera en appelant tous les hommes aux grands combats de l'industrie et des échanges intelligents. Il ne devrait plus y avoir que les tournois de l'esprit, mais avant leur concours annoncé, il faut sacrifier encore à Bellone, comme on disait il y a cinquante ans, et de grandes batailles seules peuvent, à ce qu'il paraît, amener la paix et l'entente parmi tant de peuples divers. Chose bizarre et pourtant logique, les hécatombes humaines amènent les rapprochements, on fraternise après la tuerie, on se connaît après s'être déchiré, et l'on est près de se comprendre lorsqu'on s'estime.

Génération vermoulue, disparais donc puisque telle est la loi humaine, Mais laisse-nous pour toujours la place avec un ciel serein, avec l'amour, avec l'entente, la cordialité et l'unité de croyance,

¹² Médium, M. P.-G. Leymarie.

afin qu'il n'y ait plus de déshérités, et c'est alors que le Spiritisme pourra glaner hardiment, qu'ils nous reviennent donc les grands déshérités, ils prépareront les bons et beaux jours, avec eux nous enseignerons, nous éclairerons, et le but désiré atteint, nous reviendrons avec vous tous, messieurs, vers le but tant cherché par la patience humaine, c'est-à-dire, la connaissance de ce Dieu si grand et si magnanime, qu'il n'a que des sourires et des présents magnifiques à nous donner en échange de nos petites haines, de nos colères et de notre égoïsme entêté.

Sonnez

*L'harmonie*¹³

Lorsque le compositeur éminent qui a su se créer un nom, veut accroître encore l'aurole de gloire qui rayonne au front du génie, il quitte le cabinet d'études où il a appris l'art, pour aller écouter la grande voix de la nature qui seule possède l'harmonie.

En musique, les difficultés étonnent, on admire les trilles ingénieux, et les applaudissements enthousiastes accueillent la Diva qui a su exécuter avec humour et pureté de vocalise l'intention du compositeur, mais la grande musique, la musique qui passionne et qui parle le langage de la passion, celle qui fait palpiter le cœur, celle qui touche l'âme profondément, c'est la musique, simple et grande, recueillie par le compositeur dans la solitude des grands bois, c'est la reconstruction du rythme, primitif des airs, que nous apporte la tradition en la défigurant et en la modifiant. Allez dans les villages des anciennes provinces françaises qui ont encore conservé leur vieux langage, leurs costumes et leurs usages, et là vous trouverez la musique simple, émouvante, parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est fondée sur l'harmonie. Celui qui fait la musique : ce n'est pas l'homme intelligent qui l'inscrit sur son carnet pour réjouir vos oreilles et satisfaire vos sens, c'est le pâtre qui s'ignore, c'est le vent qui murmure sous les feuilles, c'est la feuille qui bruit, c'est l'insecte qui bourdonne. L'homme recueille les harmonies et les assemble, il ne les crée pas, il est d'autant plus vrai, d'autant plus grand, qu'il oublie davantage ce qu'il a appris dans les écoles pour reproduire simplement ce qu'il voit, ce qu'il entend.

Le musicien véritable, ce n'est pas celui qui compose des accords, qui les étudie sur le piano et les enchaîne les uns aux autres, celui-là est, si je puis dire, un compositeur de postiches, il vous fait entendre l'apparence musicale. L'harmoniste qui va saisir la musique sur le fait est, seul, véritablement musicien. Grattez l'art dans une composition, si vous n'y trouvez pas l'harmonie, vous n'avez que du clinquant, que de l'apparence, la vérité n'est pas là !

Savez-vous pourquoi la musique semble sans avenir aujourd'hui à ceux qui ne se contentent pas de placage ? C'est qu'on étudie trop, et que l'on ne lit pas assez dans le grand livre de la nature, c'est qu'on se renferme dans le silence de la méditation au lieu d'aller se plonger dans les harmonies infinies semées à profusion dans le livre éternel, c'est que l'on ferme trop souvent la porte à la vérité.

Rossini

*Responsabilité des somnambules*¹⁴

L'Esprit est-il responsable de tous les actes qu'il commet en état de somnambulisme ? Je n'hésite pas à répondre : Oui, il y a responsabilité toujours, mais le degré de cette responsabilité varie selon la part prise par le somnambule à l'acte accompli.

Ou c'est l'Esprit du somnambule lui-même qui agit, et alors la responsabilité est d'autant plus entière que les facultés de l'individu sont agrandies par le dégagement partiel de l'Esprit, ou c'est un Esprit étranger qui s'introduit comme un voleur dans la maison abandonnée, mais l'Esprit étranger ne pourrait pénétrer dans une demeure parfaitement close, on lui a laissé ouvertes une ou plusieurs issues, il en profite. Ne rendriez-vous pas responsable le domestique infidèle qui ouvrirait votre porte aux voleurs ou le négligent qui leur en laisserait l'accès libre ? Tel est le cas du somnambule

¹³ Cercle de la rue de Lille, Paris, 6 mai 1870.

¹⁴ Cercle de la rue de Lille. Paris, 13 mai 1870.

qui laisse violer son domicile corporel, ou il est d'accord avec l'étranger, et sa culpabilité est évidente, il est responsable comme complice, ou il a laissé négligemment prise sur lui par ses faiblesses, et il est au moins coupable pour n'avoir pas été assez vigilant. Ainsi, culpabilité et responsabilité dans tous les cas, mais culpabilité et responsabilité aggravées ou atténuées selon la part, plus ou moins active, prise par le propriétaire du corps aux actes commis à l'aide de ses organes.

Mais jusqu'où peut aller l'influence perverse des mauvais Esprits ?

Peuvent-ils absolument contraindre un incarné à leur servir d'instrument ? Peuvent-ils briser cet instrument lorsqu'il ne les satisfait plus ou lorsqu'ils le trouvent indocile à leurs désirs ? Evidemment, leur pouvoir est borné : premièrement, ils ne peuvent agir qu'autant que les Esprits supérieurs le veulent bien permettre, deuxièmement, qu'autant que leur victime lui donne prise sur elle. S'il en était autrement, s'il suffisait aux Esprits mauvais de vouloir pour agir, le monde serait bientôt dépeuplé. La vie humaine, Dieu merci, a des garanties plus solides que le bon ou mauvais vouloir des Êtres qui peuplent l'espace, et s'il est vrai de dire qu'ils prennent part aux actions humaines, tantôt pour les combattre, tantôt pour les favoriser, il est plus vrai encore que les actes qu'ils provoquent ne peuvent avoir lieu sans le consentement de l'individu qu'ils obsèdent.

Un homme se suicide ! Qui connaît le Spiritisme ne doutera, certes pas, qu'il ait pu être influencé par quelques Esprits, mais nul ne supposera qu'il s'est suicidé malgré lui, il a pu écouter de mauvais conseils, s'appuyer sur une amitié perfide, mais c'est parce qu'il l'a voulu qu'il a brisé volontairement sa vie. Nous serions loin de vous engager à nier l'intervention des Esprits dans les affaires humaines, nous affirmons, au contraire, que cette intervention est de tous les instants, mais ne vous laissez point trop aller à faire reposer sur les Esprits tous les méfaits, toutes les actions inexplicables ou inexplicables qui se commettent sur la terre. Les hommes ont assez du mal qui leur est propre sans encore les accabler du poids des méfaits des désincarnés. Avant de chercher la responsabilité des Esprits dans les actes qui s'accomplissent sous vos yeux, cherchez d'abord jusqu'à quel point va la responsabilité humaine, et vous reconnaîtrez bientôt que, le plus souvent, le vrai coupable c'est l'homme, et que l'Esprit dont on veut faire l'instigateur n'est presque toujours qu'un complice auquel on a fait les premières avances.

Clélie Duplantier

*L'unité religieuse*¹⁵

L'unité religieuse sera la conséquence inévitable des évolutions incessantes de l'esprit humain. Toutes les religions spéciales sont travaillées jusque dans leurs fondements par un souffle régénérateur qui, semant à profusion l'esprit d'émancipation, soulève partout sur son passage une armée généreuse et forte plus encore par la pensée que par le nombre, car si elle compte aujourd'hui les individualités qui la composent, si l'ennemi, c'est-à-dire la routine, l'erreur, l'ignorance, la superstition, concentre encore autour de son drapeau l'immense majorité des hommes, elle n'en est pas moins forte et vivace, elle n'en sera pas moins victorieuse parce qu'elle a en mains l'avenir et ses promesses et la vérité pour donner à son édifice des fondations indestructibles. L'ennemi, au contraire, sommeille sur un édifice vermoulu dont la charpente craque sous le faix des ans, et dont les bases sapées par la raison des uns et les railleries des autres, ne présentent plus qu'un faible point d'appui. Et puis la désertion s'en mêle, chaque jour l'armée du passé diminue de quelques champions et l'armée de l'avenir grossit d'autant. La division est dans le camp de la superstition, on discute les questions de forme, et mille petites guerres intestines naissent, grandissent et font dans le gros des combattants de formidables trouées, et tout cela au profit de l'unitarisme religieux.

Partout le dogme s'efface, partout se préparent les éléments d'une fusion universelle, partout l'innovation prépare la religion de l'avenir ; et celle-là, tous les hommes l'accepteront parce qu'ils n'y verront que des croyances progressives et aucun de ces dogmes qui viennent, comme des éteignoirs,

¹⁵ Cercle de la rue de Lille. Paris, 3 juin 1870.

recouvrir de ténèbres l'Esprit humain et qui veulent mettre des bornes à l'essor de la pensée de l'Etre vers l'infini.

Le Spiritisme est la croyance de l'humanité future, parce qu'il est essentiellement philosophique et qu'il se garde de la funeste influence du dogme. Quelqu'un écrivait récemment : « que la meilleure législation serait celle qui supprimerait la loi pour laisser la morale comme guide unique des actions de l'homme. » Cette législation pour laquelle l'humanité n'est malheureusement pas mûre, appartient encore à l'avenir, mais, à coup sûr, elle sera et gouvernera le monde, en commun avec la religion de l'avenir qui, elle aussi, sera universellement adoptée parce qu'elle n'aura pas besoin de dogmes pour imposer un frein à l'Esprit humain. L'enseignement fraternel, tolérant, progressif qu'elle promulguera, sera à la fois le principe législatif et le principe religieux, le meilleur et le plus acceptable parce que sa force sera dans son essence même, dans les vérités qui la constitueront, et non dans la pression humaine.

Channing

*Les mécontents*¹⁶

Il est difficile de contenter tout le monde et son père, dit un bon vieux proverbe, et on part de ce principe pour continuer ses travaux en prenant conseil de son bon sens, de ses aspirations et de l'opportunité du moment. On fait sagement, mais on pourrait ajouter, avec quelque raison, que le mécontentement chronique de l'humanité est encore un de ces agents indispensables à la bonne gestion des mondes et à l'ascension progressive et incessante des humanités sur la route de l'infini. Quelles sont partout les gens réfractaires au progrès, confits dans leur inertie et inutiles aux autres et à eux-mêmes ? Ce sont les satisfaits. Grâce à la sagesse avec laquelle tout, dans la nature, fut doué de mouvement, le nombre en est petit, sinon la décadence intellectuelle et morale des mondes ferait bientôt choir l'humanité au fond des ténèbres du passé, d'où elle a eu tant de peine à se tirer.

Le mécontent : c'est l'ami, par excellence, de la lumière et de l'activité progressive, ce qui est ne le satisfait pas, il agit pour essayer de faire mieux, pour chercher une satisfaction égoïste et, par son intervention involontaire, il contribue pour un peu à tirer de l'immobilité le char embourbé du progrès. Qui donc chercherait à mieux faire si chacun se contentait du sien ? Qui pousse donc l'homme à chercher encore, lorsqu'arrivé au but qu'il se proposait, il se préparait à contempler l'action chez les autres après avoir été actif lui-même ? C'est la critique mécontente qui déflore son œuvre, c'est l'activité voisine qui s'en empare pour le perfectionnement, c'est son mécontentement et celui de la galerie qui lui remettent à la main l'instrument que la fatigue en avait fait choir et qui remplacent dans son esprit la satiété du parvenu par l'insatiabilité de celui qui veut parvenir. Heureusement pour l'humanité, il y aura encore des chèvres et des choux qui lutteront, l'un pour vivre, l'autre pour se rassasier, et qui, toujours pressés par le besoin, par la nécessité, par les critiques du public, puiseront dans le mécontentement universel de nouvelles forces pour concourir encore et sans cesse à enrichir l'humanité intellectuellement et moralement.

E. Sun

Poésies

*DIEU !*¹⁷

Mot que sans y songer on prononce sans cesse
Dans le doute, la peur, la joie ou la détresse ;

¹⁶ Cercle de la rue de Lille. Paris, 10 juin 1870.

¹⁷ Extrait de la brochure intitulée : *Esquisses contemporaines*, par Madame E. C. de Bordeaux, auteur de *l'Education maternelle*.

Qu'on dit avec dédain, avec haine, avec foi ;
 Oui soulève le rire ou fait trembler d'effroi !...
 Dieu ! par tous invoqué : mot rempli de mystère !
 Juge, maître jaloux, implacable... ou bon père.
 Dieu d'amour, Dieu de paix, Dieu dont s'arme le bras
 Pour guider sans pitié tes enfants aux combats ;
 Qui dans l'éternité pratiques la vengeance
 Et nous fais un devoir de pardonner l'offense,
 Sans songer que depuis six mille ans, notre sort,
 Est d'expier d'Adam l'irréparable tort !
 Dieu juste, qui proscris l'enfant mort sans baptême
 Et reçois le pécheur lavé par le Saint-Chrême ;
 Par ta grâce efficace, absous qui tu choisis
 Ou, nous la refusant, à jamais nous maudis ;
 Verses, comme au hasard, santé, bonheur, richesses,
 Et sembles ignorer d'où viennent ces largesses.....
 Toi dont on parle tant, DIEU ! Qu'es-tu ? Notre esprit,
 Dans son étroit orbite, hélas ! Te circonscrit,
 Te prête ses défauts, te moule à son image,
 Prétend avoir des droits, à ton saint héritage,
 Et, te voyant trop haut, pour monter jusqu'à toi,
 A son niveau t'abaisse et réforme ta loi !
 Oh ! non, Dieu ! tu n'es pas... non, tu ne peux pas être
 Ce que l'homme orgueilleux t'ose faire paraître.
 Recueille-toi mon âme et cherche à pressentir
 Celui qu'en sa grandeur, rien ne peut contenir.
 Principe universel, source vive infinie
 Où tout, dans l'Univers, puise l'être et la vie,
 Sans jamais l'affaiblir, sans jamais y rentrer ;
 Que nul ne peut savoir, nul ne peut démontrer ;
 Fluide vivifiant, pensée, esprit, lumière,
 Créateur incréé ; toute cause première
 Je suis trop loin de toi pour te bien définir,
 Mais je te sens assez pour croire et te bénir !

Le ver de terre et le milan - Fable

Amis, pour ma franchise ayez quelque indulgence.
 Dans le creux d'un vieux chêne, à l'abri de l'hiver,
 Un jour le Milan et le Ver,
 En vrais amis, causaient de leur toute-puissance.
 Quant à moi, disait l'emplumé,
 De mon rôle j'ai le courage.
 De membres palpitants, mon trône est parsemé ;
 Tout tremble autour de moi ; donc, je gouverne en sage.
 De la pitié... vraiment ! Les lièvres, les lapins,
 Les grives, les perdreaux naissent pour mes festins.
 Tu peux voir mon aile et ma serre !
 En plein soleil, je fais mes quatre volontés.
 Moi, répondit le Ver, je gouverne sous terre ;
 Mais le sein de la terre a bien ses voluptés :

Dans les sentiers obscurs où le destin me pousse,
Comme vous, je suis roi ; sans crainte, sans secousse,
Loin des regards jaloux, je marche... et, par monceaux,
La tombe me fournit mes plus friands morceaux.
Que m'importe l'éclat dont le tyran s'honore !
Il dévore les siens, et moi... je le dévore.
L'emplumé ne dit mot. Potentats orgueilleux,
Répondez : « Quel était le plus puissant des deux ? »
L'esprit frappeur de Carcassonne

Avis

Nous prions ceux de nos abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard dans la réponse à leurs réclamations, de vouloir bien toujours s'adresser à l'Administration de la Société anonyme spirite, 7, rue de Lille, à Paris.

Pour le comité d'administration, le secrétaire-gérant : A. Desliens

Mars 1871

Étude sur la nature du Christ
*Oeuvres posthumes*¹⁸

Le Verbe s'est fait chair

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à celui qui était la lumière.

Celui-là était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même.

Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire telle que le Fils unique devait la recevoir du Père ; il a, dis-je, habité parmi nous, plein de grâce et de vérité. (Jean, ch. I^{er}, v. de 1 à 14).

Ce passage des Évangiles est le seul qui, au premier abord, paraît renfermer implicitement une idée d'identification entre Dieu et la personne de Jésus, c'est aussi celui sur lequel s'est établie plus tard la controverse à ce sujet. Cette question de la Divinité de Jésus n'est arrivée que graduellement, elle est née des discussions soulevées à propos des interprétations données par quelques-uns aux mots Verbe et Fils. Ce n'est qu'au quatrième siècle qu'elle a été adoptée en principe par une partie de l'Église. Ce dogme est donc le résultat de la décision des hommes et non d'une révélation divine.

Il est d'abord à remarquer que les paroles que nous citons plus haut, sont de Jean, et non de Jésus, et qu'en admettant qu'elles n'aient pas été altérées, elles n'expriment en réalité qu'une opinion personnelle, une induction, où l'on retrouve le mysticisme habituel de son langage ; elles ne sauraient donc prévaloir contre les affirmations réitérées de Jésus lui-même.

Mais, tout en les acceptant telles qu'elles sont, elles ne tranchent nullement la question dans le sens de la divinité, car elles s'appliqueraient également à Jésus, créature de Dieu.

En effet, le Verbe est Dieu, parce que c'est la parole de Dieu. Jésus ayant reçu cette parole directement de Dieu, avec mission de la révéler aux hommes, se l'est assimilée, la parole divine dont il était pénétré, s'est incarnée en lui ; il l'a apportée en naissant, et c'est avec raison que Jésus a pu dire : Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. Jésus peut donc être chargé de transmettre la parole de Dieu, sans être Dieu lui-même, comme un ambassadeur transmet les paroles de son souverain, sans être le souverain. Selon le dogme de la divinité, c'est Dieu qui parle, dans l'autre hypothèse, il parle par la bouche de son envoyé, ce qui n'ôte rien à l'autorité de ses paroles.

Mais qui autorise cette supposition plutôt que l'autre ? La seule autorité compétente pour trancher la question, ce sont les propres paroles de Jésus, quand il dit : « Je n'ai point parlé de moi-même, mais celui qui m'a envoyé m'a prescrit, par son commandement, ce que je dois dire ; ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé, la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. » Il est impossible de s'exprimer avec plus de clarté et de précision.

¹⁸ Voir les numéros de décembre 1870, janvier et février 1871

La qualité de Messie ou envoyé qui lui est donnée dans tout le cours des Évangiles, implique une position subordonnée par rapport à celui qui ordonne, celui qui obéit ne peut être l'égal de celui qui commande. Jean caractérise cette position secondaire, et par conséquent établit la dualité des personnes, quand il dit : « Et nous avons vu sa gloire, sa gloire telle que le Fils unique devait la recevoir du Père », car celui qui reçoit ne peut être celui qui donne, et celui qui donne la gloire ne peut être l'égal de celui qui la reçoit. Si Jésus est Dieu, il possède la gloire par lui-même et ne l'attend de personne, si Dieu et Jésus sont un seul être sous deux noms différents, il ne saurait exister entre eux ni suprématie, ni subordination, dès lors qu'il n'y a pas parité absolue de position, c'est que ce sont deux êtres distincts.

La qualification de Messie divin n'implique pas plus l'égalité entre le mandataire et le mandant, que celle d'envoyé royal entre un roi et son représentant. Jésus était un messie divin par le double motif qu'il tenait sa mission de Dieu, et que ses perfections le mettaient en rapport direct avec Dieu.

Fils de Dieu et Fils de l'homme

Le titre de Fils de Dieu, loin d'impliquer l'égalité, est bien plutôt l'indice d'une soumission ; or, on est soumis à quelqu'un et non à soi-même.

Pour que Jésus fût l'égal absolu de Dieu, il faudrait qu'il fût comme lui, de toute éternité, c'est-à-dire qu'il fût incréé, or, le dogme dit que Dieu l'a engendré de toute éternité, mais qui dit engendré, dit créé, que ce soit ou non de toute éternité, ce n'en est pas moins une créature, et, comme telle, subordonnée à son Créateur, c'est l'idée implicitement renfermée dans le mot Fils.

Jésus est-il né dans le temps ? Autrement dit ; fut-il un temps, dans l'éternité passée, où il n'existait pas ? Ou bien est-il co-éternel avec le Père ? Telles sont les subtilités sur lesquelles on a disputé pendant des siècles. Sur quelle autorité s'appuie la doctrine de la co-éternité passée à l'état de dogme ? Sur l'opinion des hommes qui l'ont établie. Mais ces hommes, sur quelle autorité ont-ils fondé leur opinion ? Ce n'est pas sur celle de Jésus, puisqu'il se déclare subordonné, ce n'est pas sur celle des prophètes qui l'annoncent comme l'envoyé et le serviteur de Dieu. Dans quels documents inconnus plus authentiques que les Évangiles, ont-ils trouvé cette doctrine ? Apparemment dans la conscience de la supériorité de leurs propres lumières.

Laissons donc ces vaines discussions qui ne sauraient aboutir, et dont la solution même, si elle était possible, ne rendrait pas les hommes meilleurs. Disons que Jésus est Fils de Dieu, comme toutes les créatures, il l'appelle son Père, comme il nous a appris à l'appeler notre Père. Il est le Fils bien-aimé de Dieu, parce qu'étant arrivé à la perfection qui rapproche de Dieu, il possède toute sa confiance et toute son affection, il se dit lui-même Fils unique, non qu'il soit le seul être arrivé à ce degré, mais parce que seul il était prédestiné à remplir cette mission sur la terre.

Si la qualification de Fils de Dieu semblait appuyer la doctrine de la divinité, il n'en était pas de même de celle de Fils de l'homme que Jésus s'est donnée dans le cours de sa mission, et qui a fait le sujet de bien des commentaires.

Pour en comprendre le véritable sens, il faut remonter à la Bible où elle est donnée par Dieu lui-même au prophète Ézéchiël.

Telle fut cette image de la gloire du Seigneur qui me fut présentée. Ayant donc vu ces choses, je tombai le visage en terre, et j'entendis une voix qui me parla, et me dit : « Fils de l'homme, tenez-vous sur vos pieds, et je parlerai avec vous. » Et l'Esprit m'ayant parlé de la sorte entra dans moi, et m'affermis sur mes pieds, et je l'entendis qui me parlait, et me disait : « Fils de l'homme, je vous envoie aux enfants d'Israël, vers un peuple apostat qui s'est retiré de moi. Ils ont violé jusqu'à ce jour, eux et leurs pères, l'alliance que j'avais faite avec eux. » (Ézéchiël, ch. II, vers. I, 2, 3.)

« Fils de l'homme, voilà qu'ils vous ont préparé des chaînes, ils vous en lieront et vous n'en sortirez point. » (Ch. III, v. 211.)

Le Seigneur m'adressa encore sa parole, et me dit : « Et vous, Fils de l'homme, voici ce que dit le Seigneur Dieu à la terre d'Israël : la fin vient, elle vient cette fin sur les quatre coins de cette terre. » (Ch. VII, v. 1, 2.)

Le dixième jour du dixième mois de la neuvième année, le Seigneur m'adressa sa parole et me dit : « Fils de l'homme, marquez bien ce jour que le roi de Babylone a rassemblé ses troupes devant Jérusalem. » (Ch. XXIV, v. 1, 2.)

Le Seigneur me dit encore ces paroles : « Fils de l'homme, je vais vous frapper d'une plaie et vous ravir ce qui est le plus agréable à vos yeux, mais vous ne ferez point de plaintes funèbres, vous ne pleurerez point, et des larmes ne couleront point de votre visage. Vous soupirez en secret, et vous ne ferez point le deuil comme on le fait pour les morts, votre couronne demeurera liée sur votre tête, et vous aurez vos souliers à vos pieds, vous ne vous couvrirez point le visage, et vous ne mangerez point les viandes qu'on donne à ceux qui sont dans le deuil. »

Je parlai donc le matin au peuple et le soir ma femme mourut. Le lendemain au matin je fis ce que Dieu m'avait ordonné. (Ch. XXIV, v. de 15 à 18.)

Le Seigneur me parla encore et me dit : « Fils de l'homme, prophétisez touchant les pasteurs d'Israël, prophétisez, et dites aux pasteurs : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Malheur aux pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes, les pasteurs ne paissent-ils pas leurs troupeaux ? » (Ch. XXXIV, v. 1, 2.)

Alors je l'entendis qui me parlait, au dedans de la maison, et l'homme qui était proche de moi me dit : « Fils de l'homme, c'est ici le lieu de mon trône, le lieu où je poserai mes pieds, et où je demeurerai pour jamais au milieu des enfants d'Israël, et la maison d'Israël ne profanera plus mon saint nom à l'avenir, ni eux, ni leurs rois, par leurs idolâtries, par les sépulcres de leurs rois, ni par les hauts-lieux. » (Ch. XLIII, v. 6, 7.) « Car Dieu ne menace point comme l'homme, et n'entre point en fureur comme le Fils de l'homme. » (Judith, ch. VIII, v. 15.)

Il est évident que la qualification de Fils de l'homme veut dire ici : qui est né de l'homme, par opposition à ce qui est en dehors de l'humanité. La dernière citation, tirée du livre de Judith, ne laisse pas de doute sur la signification de ce mot, employé dans un sens très littéral. Dieu ne désigne Ezéchiel que sous ce nom, sans doute pour lui rappeler que, malgré le don de prophétie qui lui est accordé, il n'en appartient pas moins à l'humanité, et afin qu'il ne se croie pas d'une nature exceptionnelle.

Jésus se donne lui-même cette qualification avec une persistance remarquable, car ce n'est qu'en de très rares circonstances qu'il s'est dit Fils de Dieu. Dans sa bouche elle ne peut avoir d'autre signification que de rappeler que, lui aussi, appartient à l'humanité, par là il s'assimile aux prophètes qui l'ont précédé, et auxquels il s'est comparé en faisant allusion à sa mort, quand il dit : JÉRUSALEM QUI TUE LES PROPHÈTES ! L'insistance qu'il met à se désigner comme Fils de l'homme, semble une protestation anticipée contre la qualité qu'il prévoit qu'on lui donnera plus tard, afin qu'il soit bien constaté qu'elle n'est pas sortie de sa bouche.

Il est à remarquer que, durant cette interminable polémique qui a passionné les hommes pendant une longue suite de siècles, et dure encore, qui a allumé les bûchers et fait verser des flots de sang, on a disputé sur une abstraction : la nature de Jésus dont on a fait la pierre angulaire de l'édifice, quoiqu'il n'en ait point parié, et que l'on ait oublié une chose : celle que le Christ a dit être toute la loi et les prophètes, l'amour de Dieu et du prochain, et la charité dont il a fait la condition expresse du salut. On s'est appesanti sur la question d'affinité de Jésus avec Dieu, et l'on a complètement passé sous silence les vertus qu'il a recommandées et dont il a donné l'exemple.

Dieu lui-même est effacé devant l'exaltation de la personnalité du Christ. Dans le symbole de Nicée, il est dit simplement : « Nous croyons en un seul Dieu, etc. » mais comment est-il, ce Dieu ? Il n'est nullement fait mention de ses attributs essentiels la souveraine bonté et la souveraine justice. Ces paroles eussent été la condamnation des dogmes qui consacrent sa partialité envers certaines créatures, son inexorabilité, sa jalousie, sa colère, son esprit vindicatif, dont on s'autorise pour justifier les cruautés commises en son nom.

Si le symbole de Nicée, qui est devenu le fondement de la foi catholique était selon l'esprit du Christ, pourquoi l'anathème qui le termine ? N'est-ce pas la preuve qu'il est l'oeuvre de la passion des hommes ? A quoi, d'ailleurs, a tenu son adoption ? A la pression de l'empereur Constantin qui en avait fait une question plus politique que religieuse. Sans son ordre, le concile de Nicée n'avait

pas lieu, sans l'intimidation qu'il a exercée, il est plus que probable que l'Arianisme l'emportait. Il a donc dépendu de l'autorité souveraine d'un homme, qui n'appartenait pas à l'Eglise, qui a reconnu, plus tard, la faute qu'il avait faite politiquement, et qui a inutilement cherché à revenir sur ses pas en conciliant les partis, que nous ne soyons ariens au lieu d'être catholiques, et que l'Arianisme ne fût aujourd'hui l'orthodoxie, et le Catholicisme l'hérésie.

Après dix-huit siècles de luttes et disputes vaines pendant lesquels on a complètement mis de côté la partie la plus essentielle de l'enseignement du Christ, la seule qui pouvait assurer la paix de l'humanité, on est las de ces discussions stériles qui n'ont amené que des troubles, engendré l'incrédulité, et dont l'objet ne satisfait plus la raison.

Il y a, aujourd'hui, une tendance manifeste de l'opinion générale à revenir aux idées fondamentales de la primitive Eglise, et à la partie morale de l'enseignement du Christ, parce que c'est la seule qui puisse rendre les hommes meilleurs. Celle-là est claire, positive, et ne peut donner lieu à aucune controverse. Si l'Eglise eût suivi cette voie dès le principe, elle serait aujourd'hui toute-puissante au lieu d'être sur son déclin, elle aurait rallié l'immense majorité des hommes au lieu d'avoir été déchirée par les factions.

Quand les hommes marcheront sous ce drapeau, ils se tendront une main fraternelle, au lieu de se jeter l'anathème et la malédiction pour des questions que la plupart du temps ils ne comprennent pas.

Cette tendance de l'opinion est le signe que le moment est venu de porter la question sur son véritable terrain.

Allan Kardec

Liberté, Égalité, Fraternité *Oeuvres posthumes*

Liberté, égalité, fraternité, ces trois mots sont à eux seuls le programme de tout un ordre social qui réaliserait le progrès le plus absolu de l'humanité, si les principes qu'ils représentent pouvaient recevoir leur entière application. Voyons les obstacles qui, dans l'état actuel de la société, peuvent s'y opposer, et à côté du mal cherchons le remède.

La fraternité, dans la rigoureuse acception du mot, résume tous les devoirs des hommes à l'égard des uns des autres, elle signifie, dévouement, abnégation, tolérance, bienveillance, indulgence ; c'est la charité évangélique par excellence et l'application de la maxime : « Agir envers les autres comme nous voudrions que les autres agissent envers nous. » La contre-partie est l'égoïsme. La fraternité dit : « Chacun pour tous et tous pour chacun. » L'égoïsme dit : « Chacun pour soi. » Ces deux qualités étant la négation l'une de l'autre, il est aussi impossible à un égoïste d'agir fraternellement envers ses semblables qu'il l'est à un avare d'être généreux, à un homme petit d'atteindre à la hauteur d'un homme grand. Or, l'égoïsme étant la plaie dominante de la société, tant qu'il règnera en maître, le règne de la véritable fraternité sera impossible, chacun voudra de la fraternité à son profit, mais n'en voudra pas faire au profit des autres, ou s'il en fait, ce sera après s'être assuré qu'il n'y perdra rien.

Considérée au point de vue de son importance pour la réalisation du bonheur social, la fraternité est en première ligne : c'est la base, sans elle il ne saurait exister ni égalité ni liberté sérieuse, l'égalité découle de la fraternité, et la liberté est la conséquence des deux autres.

En effet, supposons une société d'hommes assez désintéressés, bons et bienveillants pour vivre entre eux fraternellement, il n'y aura parmi eux ni privilèges ni droits exceptionnels, sans quoi il n'y aurait pas fraternité. Traiter quelqu'un en frère, c'est le traiter d'égal à égal, c'est lui vouloir ce que l'on voudrait pour soi-même, chez un peuple de frères, l'égalité sera la conséquence de leurs sentiments, de leur manière d'agir et s'établira par la force des choses. Mais quel est l'ennemi de l'égalité ? C'est l'orgueil, l'orgueil qui partout veut primer et dominer, qui vit de privilèges et d'exceptions, peut subir l'égalité sociale, mais ne la fondera jamais et la brisera à la première occasion. Or, l'orgueil

étant, lui aussi, une des plaies de la société, tant qu'il ne sera pas détruit, il opposera une barrière à la véritable égalité.

La liberté, avons-nous dit, est fille de la fraternité et de l'égalité ; nous parlons de la liberté légale et non de la liberté naturelle, qui est, de droit, imprescriptible pour toute créature humaine depuis le sauvage jusqu'à l'homme civilisé. Les hommes vivant en frères, avec des droits égaux, animés d'un sentiment de bienveillance réciproque, pratiqueront entre eux la justice, ne chercheront point à se faire de tort, et n'auront, par conséquent, rien à craindre les uns des autres, La liberté sera sans danger, parce que nul ne songera à en abuser au préjudice de ses semblables. Mais comment l'égoïsme qui veut tout pour lui, l'orgueil qui veut sans cesse dominer, donneraient-ils la main à la liberté qui les détrônerait ? Les ennemis de la liberté sont donc à la fois l'égoïsme et l'orgueil, comme ils le sont de l'égalité et de la fraternité.

La liberté suppose la confiance mutuelle, or, il ne saurait y avoir confiance entre gens mus par le sentiment exclusif de la personnalité, ne pouvant se satisfaire qu'aux dépens d'autrui, ils sont sans cesse en garde les uns contre les autres. Toujours dans la crainte de perdre ce qu'ils appellent leurs droits, la domination est la condition même de leur existence, c'est pourquoi ils dresseront toujours des embûches à la liberté, et l'étoufferont aussi longtemps qu'ils le pourront.

Ces trois principes sont donc, comme nous l'avons dit, solidaires les uns des autres et se servent mutuellement d'appui ; sans leur réunion, l'édifice social ne saurait être complet. La fraternité pratiquée dans sa pureté ne peut l'être seule, car sans l'égalité et la liberté il n'y a pas de véritable fraternité. La liberté sans la fraternité, c'est la bride mise sur le cou de toutes les mauvaises passions qui n'ont plus de frein, avec la fraternité, l'homme ne fait aucun mauvais usage de sa liberté : c'est l'ordre ; sans la fraternité, il en use pour donner cours à toutes ses turpitudes : c'est l'anarchie, la licence. C'est pour cela que les nations les plus libres sont forcées d'apporter des restrictions à la liberté. L'égalité sans la fraternité conduit aux mêmes résultats, car l'égalité veut la liberté ; sous prétexte d'égalité, le petit abaisse le grand, pour se substituer à lui, et devient tyran à son tour, ce n'est qu'un déplacement de despotisme.

S'ensuit-il que, jusqu'à ce que les hommes soient imbus du sentiment de la véritable fraternité, il faille les tenir en servitude ? Qu'ils soient impropres aux institutions fondées sur les principes d'égalité et de liberté ? Une telle opinion serait plus qu'une erreur, elle serait absurde. On n'attend pas qu'un enfant ait fait toute sa croissance pour le faire marcher. Qui, d'ailleurs, les tient le plus souvent en tutelle ? Sont-ce des hommes aux idées grandes et généreuses, guidés par l'amour du progrès ? Profitant de la soumission de leurs inférieurs pour développer en eux le sens moral, et les élever peu à peu à la condition d'hommes libres ? Non, ce sont, pour la plupart, des hommes jaloux de leur pouvoir, à l'ambition et à la cupidité desquels d'autres hommes servent d'instruments plus intelligents que des animaux, et qui, à cet effet, au lieu de les émanciper, les tiennent le plus longtemps possible sous le joug et dans l'ignorance. Mais cet ordre de choses change de lui-même par la puissance irrésistible du progrès. La réaction est parfois violente et d'autant plus terrible que le sentiment de la fraternité, imprudemment étouffé, ne vient point interposer son pouvoir modérateur ; la lutte s'engage entre ceux qui veulent saisir et ceux qui veulent retenir, de là un conflit qui se prolonge souvent pendant des siècles. Un équilibre factice s'établit enfin, il y a du mieux, mais on sent que les bases sociales ne sont pas solides, le sol tremble à chaque instant sous les pas, car ce n'est point encore le règne de la liberté et de l'égalité sous l'égide de la fraternité, parce que l'orgueil et l'égoïsme sont toujours là qui tiennent en échec les efforts des hommes de bien.

Vous tous qui rêvez cet âge d'or pour l'humanité, travaillez avant tout à la base de l'édifice avant d'en vouloir couronner le faite, donnez-lui pour assise la fraternité dans sa plus pure acception, mais pour cela il ne suffit pas de la décréter et de l'inscrire sur un drapeau, il faut qu'elle soit dans le coeur, et l'on ne change pas le coeur des hommes par des ordonnances. De même que pour faire fructifier un champ, il faut en arracher les pierres et les ronces, travaillez sans relâche à extirper le virus de l'orgueil et de l'égoïsme, car là est la source de tout mal, l'obstacle réel au règne du bien ; détruisez dans les lois, dans les institutions, dans les religions, dans l'éducation jusqu'aux derniers

vestiges des temps de barbarie et de privilèges, et toutes les causes qui entretiennent et développent ces éternels obstacles au véritable progrès, qu'on suce pour ainsi dire avec le lait et qu'on aspire par tous les pores dans l'atmosphère sociale ; alors seulement les hommes comprendront les devoirs et les bienfaits de la fraternité ; alors aussi s'établiront d'eux-mêmes, sans secousse et sans danger, les principes complémentaires d'égalité et de liberté.

La destruction de l'égoïsme et de l'orgueil est-elle possible ? Nous disons hautement et carrément OUI, autrement il faudrait poser un point d'arrêt au progrès de l'humanité. L'homme grandit en intelligence, c'est un fait incontestable ; est-il arrivé au point culminant qu'il ne saurait dépasser ? Qui oserait soutenir cette thèse absurde ? Progrèsse-t-il en moralité ? Il suffit pour répondre à cette question de comparer les époques d'un même pays. Pourquoi donc aurait-il plutôt atteint la limite du progrès moral que celle du progrès intellectuel ? Son aspiration vers un ordre de choses meilleur est un indice de la possibilité d'y arriver. Aux hommes du progrès il appartient d'activer ce mouvement par l'étude et la mise en pratique des moyens les plus efficaces.

Allan Kardec

Variétés

Manifestations spirites à San Francisco – La main sanglante

Il y a environ deux ans, le bruit se répandit à San Francisco qu'une famille, habitant une maison située au sommet même d'une des hautes montagnes qui environnent cet immense port de mer, tenait des séances spirites dans lesquelles il se produisait des manifestations extraordinaires, bien que d'une nature repoussante.

Le chef de cette famille, un respectable artisan, s'était récemment remarié à une femme des plus aimables et douée d'un excellent caractère. Parmi les enfants qu'il avait eus de sa première femme se trouvaient plusieurs filles, dont deux ou trois étaient médiums. La principale force médianimique paraissait cependant résider chez l'aînée, belle fille de dix-huit ans dont la conduite laissait beaucoup à désirer. Ces manifestations avaient fait renaître, chez les habitants du voisinage, des soupçons qui avaient existé à l'époque de la mort de la mère de ces jeunes filles. On disait que c'était son Esprit qui revenait accompagné de ceux de personnes décédées de mort violente dans la maison qu'habitait alors cette famille, de sorte que cette résidence avait acquis une très mauvaise réputation, et, en effet, il s'y était commis des crimes épouvantables, tels qu'assassinats, suicides, etc. Et comme les acteurs de ces sombres tragédies habitaient maintenant le monde invisible, on était persuadé que c'étaient bien leurs Esprits tourmentés qui se manifestaient journallement par le bris des meubles dont les éclats se trouvaient projetés çà et là avec une extrême violence. On entendait aussi, par moments, des bruits épouvantables auxquels se mêlaient des cris, des gémissements et parfois des rires moqueurs, les robes des dames étaient souvent épinglées ensemble ou déchirées par des mains invisibles.

Cette jeune fille était non seulement obsédée par d'horribles visions qui la faisaient tomber en syncope, mais ces spectres souillaient aussi son visage et ses vêtements de grandes tâches de sang. Ces hideuses manifestations étaient devenues si fréquentes et si terribles que sa pauvre belle-mère sollicita l'aide et les conseils des plus éminents spirites de la ville afin de chasser, s'il était possible, les bourreaux invisibles qui torturaient la malheureuse jeune fille.

La première fois que mes amis visitèrent cette famille, ils trouvèrent la jeune persécutée dans un état extrême de surexcitation nerveuse, elle avait le visage blême, d'une pâleur mortelle et paraissait souffrir des effets d'une maladie à laquelle les voisins attribuaient une origine honteuse. Pendant tout le temps que dura la séance, la jeune fille se tint assise à l'écart sans attacher le moindre intérêt à ce que disaient ou faisaient les autres assistants. L'heure de cette séance avait été fixée à midi par les dames, car on ne voulait pas de séances de nuit, les manifestations étant devenues bruyantes et dangereuses. On n'entendit d'abord que de légers coups frappés dans différents endroits de la chambre, mais la jeune fille manifesta bientôt des symptômes de terreur, tant par son attitude que

par le jeu de sa physionomie, elle se rejeta en arrière comme pour éviter l'approche de quelque objet effrayant, puis elle s'évanouit sur sa chaise ; alors, et pendant que tout le monde avait les yeux fixés sur elle, on vit soudain apparaître des taches de sang frais sur son visage qui, un instant avant, était blanc et décoloré, l'une de ses joues portait l'empreinte d'une main sanglante qui l'aurait frappée. En s'approchant d'elle, on s'aperçut que l'autre joue était également souillée de sang, et comme elle étendait les mains en avant dans l'attitude d'une personne qui cherche à repousser un agresseur, ses mains se trouvèrent également souillées de sang frais. Les dames ayant fait apporter de l'eau et une cuvette, elles lui lavèrent le visage et les mains, mais malgré la plus stricte surveillance exercée par tous les assistants, cet horrible phénomène se renouvela cinq fois en moins d'une heure ; chaque fois qu'il se produisait, les dames avaient soin de laver les parties tachées, et la jeune fille dont les yeux étaient presque toujours fermés ne quitta pas sa chaise un seul instant, ne faisant d'autre mouvement que celui d'étendre les mains en avant comme si elle avait voulu éviter le contact de quelque objet repoussant, c'était à ce moment qu'apparaissaient les taches de sang sur ses mains, sa gorge et son visage. Enfin, les assistants dégoûtés et épouvantés, voyant cette jeune fille complètement abattue, levèrent la séance. Les dames s'offrirent pour aider sa belle-mère à la conduire à sa chambre, elles se placèrent de chaque côté de la jeune fille pour la soutenir mais au moment même où elles arrivaient près de la porte, elles éprouvèrent une sorte de commotion électrique qui les fit reculer ; alors, on vit encore une fois très distinctement, la marque de la main sanglante, les doigts bien imprimés, sur le cou de la jeune fille.

Après plusieurs essais infructueux, elles finirent cependant par atteindre la partie supérieure de l'escalier qui conduisait à la chambre de cette jeune fille, mais le bruit d'une lourde chute attira le reste des assistants hors de la pièce où venait d'avoir lieu la séance, et en arrivant au haut de l'escalier précité, ils trouvèrent les dames appuyées contre le mur, terrifiées et épuisées. La jeune fille était tombée sur le carré, et le visage, le cou et la robe d'une des dames se trouvaient souillés de sang frais. Ayant enfin réussi, avec l'aide des autres assistants à porter la jeune fille dans sa chambre, on la mit sur son lit, à ce moment, une de ses jeunes sœurs dit qu'elle voyait l'Esprit de la fille espagnole qui était déjà couché sur l'oreiller, en effet, on vit quelques secondes après cet oreiller rouge de sang. La jeune sœur dit que ces tâches sanglantes étaient produites par l'Esprit de cette Espagnole qui avait eu, disait-on, la gorge coupée dans cette maison, elle ajouta que cet Esprit suivait sa sœur partout, ainsi que l'Esprit de leur mère qui poursuivait l'aînée pour la punir de son inconduite.

Cette relation n'est qu'un faible aperçu des étranges phénomènes qui se sont passés dans cette maison dans l'espace de quelques mois ; l'auteur la tient d'un négociant honorablement posé à San Francisco, qui avait été témoin de ces manifestations, et dont le témoignage seul serait considéré comme une autorité dans tous les tribunaux de l'État de Californie ; il a affirmé, en outre, que ce sang avait été plusieurs fois analysé, et qu'il était, en tout, semblable au sang humain.

Il est important de remarquer que ce n'est pas la première fois que des phénomènes de ce genre ont été observés. Outre les cas, assez fréquents, dans lesquels des réponses écrites, des dessins, etc... sont effectués sur l'épiderme des bras ou autres parties du corps de certains médiums, et qui paraissent être produits par une action temporaire du sang sur la surface affectée, plusieurs exemples sont rapportés dans lesquels le sang à l'état fluide a été positivement attiré à travers les veines par une force occulte et rendu visible sur la peau du médium.

Le journal *The Banner of light* rapporte ainsi sous le titre de Manifestations miraculeuses, un fait de ce genre.

Dans une récente visite que nous fîmes sur l'île Nantucket, nous y avons été favorisés par la présence d'un excellent médium, sir JOHN GARDNER, avec lequel nous fûmes témoins de quelques manifestations très remarquables.

A l'une des séances, nous reçûmes une communication d'un ami très regretté, assassiné en Californie il y a environ deux ans. Durant la communication, le médium ayant posé la paume de sa main sur la table, me pria quelques instants après de la lui retirer avec précaution, l'ayant fait,

j'aperçus, à mon grand étonnement, et, à la place où avait reposé sa main, trois gros caillots de sang frais de la dimension d'une pièce de cinq francs.

Le même phénomène se reproduisit pendant plusieurs séances sans que les recherches les plus minutieuses nous fissent découvrir à ce phénomène une autre origine que celle revendiquée dans la communication précitée, à savoir : une origine spirite.

Ce genre de manifestation n'est, du reste, pas rare avec M. Gardner qui est un médium doué d'une grande puissance médianimique¹⁹.

M. C. B.

La Guerre et le Spiritisme

Considérations générales sur les événements actuels

Lorsqu'on examine attentivement les derniers événements qui viennent de s'accomplir, et par suite desquels la France semble devoir être plongée pour bien longtemps encore dans un abîme de maux, l'esprit anxieux du chercheur se demande s'il se trouve en présence d'un grand peuple dégénéré, condamné à disparaître à tout jamais, et si la décadence ne sera point le dernier terme des revers qui s'appesantissent incessamment sur notre malheureux pays, ou si, du fond de l'abîme où t'ont précipitée les ambitions malsaines et les passions mal équilibrées, la première nation du monde intelligent ne se relèvera pas bientôt, régénérée par l'adversité, pour reprendre, plus jeune, plus vivace, plus productive que jamais, la place qu'elle a si glorieusement perdue.

Que de faiblesses en effet, que de lâchetés, que d'impuissance nous a révélées cette guerre impie, entre deux peuples qui ne devraient plus admettre que les luttes de l'intelligence, luttes sublimes où le vainqueur tend la main au vaincu pour l'attirer à lui, où l'athlète tombé se relève plus vigoureux, plus ardent, plus décidé à poursuivre la découverte de quelques-unes de ces vérités indiscutables, richesses inaliénables du mobilier intelligent de l'humanité.

Mais aussi, au milieu de nos désastres, que d'héroïsme, que de vertus civiques, de sentiments fraternels et émancipateurs ont surnagé ! Combien n'ont vu dans le fléau dévastateur qu'un orage nécessaire destiné à détruire les vieilles servitudes de l'esprit humain, à dénouer les chaînes de la routine et de l'obscurantisme, à briser sans retour avec le spectre sombre d'un passé souillé de sang et croulant sous les ruines !

Si quelques esprits déviés, jetés hors de leur voie par de coupables insinuations, n'ont vu dans les boucheries atroces qui signalent les batailles actuelles, qu'une ère de pillage et de désordre où la première place devait appartenir aux plus audacieux, d'autres individualités plus nombreuses et moins bruyantes, infiniment mieux douées, prévoyant que, quelle que fût l'issue des premières rencontres, une ère d'apaisement et de repos succéderait nécessairement à la période de l'agitation et du trouble, ont jeté dans le sol intelligent, violemment remué par la charrue providentielle, des semences saines et régénératrices qui ne tarderont pas, par leur rapide fructification, à prouver aux peuples étonnés que la guerre la plus fatale peut devenir la source des plus précieux bienfaits.

Entre des inconnus de la veille que la patrie violentée appelait sous le même drapeau, la guerre, en effet, a provoqué une solidarité de tous les instants, solidarité que rendaient d'ailleurs indispensable les souffrances et les besoins communs ; dans les campagnes, entre des populations rivales, divisées pour l'exploitation d'une mine, la propriété d'un bois, ou tout autre intérêt particulier, elle a créé la fraternité patriotique, cimentée par le sang versé sur les champs de bataille, baptisée par le fer et par le feu ; dans les grandes villes, la défense nationale a confondu tous les rangs, supprimé toutes les barrières, anéanti tous les préjugés. Sous le même uniforme, l'artisan et le grand seigneur, l'artiste, le commerçant et le bourgeois, en contact incessant, respirant le même air, courant les mêmes dangers, défendant la même cause, ont vu s'évanouir les préventions qui les divisaient ; la main rugueuse de l'ouvrier, durcie par le travail et la fatigue, a loyalement et chaleureusement serré la main blanche du romancier et du magistrat ! Et ces étreintes d'une heure ne seront point perdues !...

¹⁹ Traduit de l'ouvrage de Miss Emma Hardinge : *Modern American Spiritualism*.

Dans un repli caché du cœur se conservera la mémoire de la vie des camps, bienheureuse confusion sociale d'où émergera, avant qu'il soit longtemps et sans restriction, la fraternité universelle !

Sainte fraternité, ère bénie que les Esprits de l'espace, comme les hommes avancés de la terre, appellent de tous leurs vœux, secondent de toute leur influence, sous le souffle inspirateur des uns et la parole persuasive des autres, tu poseras les bases inébranlables de l'édifice éternel que te réserve l'avenir sur les ruines fumantes des villes que l'orage dévastateur a traversées, sur les foyers en deuil que la mort a visités ! A toi ceux que le malheur a touchés de son aile funèbre ! A toi tous les ambitieux désabusés, tous les orgueilleux que la ruine a faits humbles, tous les égoïstes dont la souffrance a rafraîchi l'âme desséchée !... Médecin tout-puissant des âmes faibles et des esprits forts, étends ta bienveillante influence sur notre pays en larmes, sur l'univers entier qu'agitent déjà de sourds et sinistres grondements, précurseurs de nouveaux orages, et si tu ne peux arrêter l'accomplissement des desseins providentiels, au moins pourras-tu, à coup sûr, donner à tous ceux qui en sont privés, le courage indispensable pour traverser sans faiblir les épreuves nouvelles nécessaires à l'épuration et au bonheur futur du monde terrestre.

Comme nous l'avons dit plus d'une fois déjà sous l'empire d'une profonde conviction, c'est aux époques fatales, aux ères de désastres et de ruines qu'appartiennent les plus grandes conquêtes morales de l'Esprit humain. C'est lorsqu'ils sentent crouler sous leurs pas vacillants l'édifice laborieusement construit de leur fortune, que l'homme, le peuple ou le monde menacés se tournent vers le foyer de toute véritable puissance, vers la source de tous les biens impérissables !... Qu'il l'appelle Dieu, Jéhovah, le Grand Esprit ou la nature, qu'il soit croyant ou qu'il se prétende athée, l'homme sent planer au-dessus de lui quelque chose d'infini et de tout-puissant auquel il a recours lorsque ses propres forces ne lui suffisent plus !... Il demande alors, il implore, il supplie, attendant pour se fixer dans sa croyance ou dans son incrédulité, que ses vœux soient exaucés ou repoussés par le grand inconnu.

Selon toute apparence, la France paraît toucher à une de ces époques où la ruine est imminente, où il semble que tout doit sombrer à la fois : honneur, fortune et vie !... Saura-t-elle comprendre, en abandonnant le sort des armes pour se remettre tout entière entre les mains de la Providence, que ce n'est ni au Dieu des armées de l'antique Israël, ni au Dieu vengeur et terrible du moyen âge, mais au Dieu-idée, au Dieu-intelligence de l'époque actuelle qu'elle doit s'adresser ? Se rendra-t-elle compte que devant le maître de toutes choses, il n'est plus de Français ni d'Allemands, qu'il ne voit de part et d'autre que des hommes égarés, aveuglés, entraînés par des passions sans frein à s'entredéchirer, lorsqu'ils devraient se tendre fraternellement la main, lorsqu'ils devraient se souvenir que si des différends peuvent survenir entre les princes qui gouvernent la terre, il est du droit et du devoir des peuples de s'unir pour combattre ensemble, non contre des hommes leurs semblables, mais contre l'erreur et le mal, les seuls ennemis qui s'opposent à leur bonheur définitif.

Sous la rude étreinte du malheur, sous le pied de fer de l'adversité, mieux encore qu'au début de cette campagne si fatale à nos armes, mais infiniment plus favorable peut-être à l'avenir moral de l'humanité tout entière, nous pouvons nous écrier avec quelque chance d'être entendus : Non, l'empire du bien n'appartient plus à la force ! Non, la direction suprême des intérêts humains n'appartiendra plus contre le droit et la justice aux nations militaires les plus formidablement organisées, et quelles que soient les apparences, un avenir prochain nous montrera les peuples inclinés sous une législation plus morale, plus intelligente, plus rationnelle !... Arrière l'épée flamboyante et tachée de sang !... Encore quelques années d'épreuves et de souffrances, et le glaive rentrera au fourreau pour n'en plus jamais sortir, et le plomb impuissant, la poudre réduite au silence, céderont la place au grand air de la liberté, à l'homme armé spirituellement de la parole intelligente, fécondante et rénovatrice.

Un moment d'erreur et de faux calculs a suffi pour lancer dans une lutte sacrilège deux vaillants peuples, mieux faits pour s'entendre et combattre en émules dans l'arène pacifique du progrès, que pour s'égorger au nom des intérêts mal entendus de quelques privilégiés.

Si la France a failli succomber dans cette hécatombe fratricide à jamais regrettable, c'est que les peuples comme les individus doivent payer sans merci jusqu'au prorata de leurs dettes passées, c'est

sans doute que la loi du talion s'appesantissant sur elle lui faisait une obligation de sentir s'incliner sa tête orgueilleuse sous le joug impérieux qu'elle n'avait pas craint, en des jours plus heureux, d'imposer à la nationalité allemande.

Mânes des antiques Germains tombés au jour de l'invasion française, dans les champs de Lutzen et de Bautzen, phalanges républicaines de la jeune Allemagne qui avez succombé en défendant vos libertés menacées, vos restes sanglants ne crieront plus vengeance contre les enfants si cruellement éprouvés de vos rivaux d'outre-Rhin ! Assez de sang généreux a coulé ! Assez de larmes amères ont été répandues de part et d'autre, pour effacer jusqu'à la dernière trace des injures du passé et de la revanche formidable de l'époque actuelle ! Soyons unis désormais. Votre colère apaisée, votre orgueil satisfait, la justice éternelle et le droit des gens violé, vous demandent aujourd'hui de mettre un frein au torrent dévastateur !

Dans votre triomphe, dû peut-être au moins autant à l'aveuglement dont les plus clairvoyants sont frappés aux jours d'épreuve, qu'à votre force réelle, n'oubliez pas que la main qui vous a élevé au faite de la prospérité, peut vous précipiter d'un souffle, au plus profond des abîmes prêts en apparence à nous engloutir, et rendre toute sa vigueur primitive à notre bras momentanément affaibli : Soyons unis et que la force morale, la puissance intelligente soient notre lot commun !...

Le lion traqué dans son repaire n'est jamais plus terrible qu'à l'heure suprême de l'agonie, et peut-être, si vous cherchiez à l'anéantir, ne succomberait-il pas sans vous faire payer bien cher une dernière et stérile victoire. Épuisés par un triomphe sanglant, votre patrie comme la nôtre, vos pères et vos mères, vos enfants orphelins et vos veuves éplorées, garderont longtemps le souvenir de cette campagne néfaste ! N'ajoutez pas de nouveaux deuils à vos deuils déjà si nombreux, ne ravivez pas la source des larmes à demi tariées, ne contraignez pas la France accablée mais non encore expirante, à vous anéantir sous ses ruines dans un dernier et formidable effort ! Oubliez, comme nous les oublions nous-mêmes, les inimitiés qui nous ont divisés ; jetons d'un commun accord un voile épais sur les événements douloureux qui viennent de s'accomplir, ne nous souvenons plus qu'au delà et en deçà du Rhin, il existait deux peuples ennemis, des Allemands et des Français, pour nous rappeler seulement que nous sommes au même titre les membres militants de l'humanité, luttant pour le triomphe sans limite des lois progressives de solidarité et de fraternité universelles auxquelles appartient l'avenir !...

Fléau cruel, mais nécessaire, la guerre en faisant le tour du monde, a commencé sur notre sol l'ère de transition pendant laquelle l'humanité soumise à de nombreuses épreuves, gravira d'un pas rapide le sentier ardu de la progression ! Hommes, quelle que soit votre nationalité, quels que soient les intérêts matériels qui vous séparent, unissez-vous et ceignez-vous les reins ! La terre soumise au creuset épurateur de la souffrance, sera bouleversée physiquement et moralement. Peut-être paraîtra-t-elle momentanément inférieure à elle-même, mais ne vous y trompez point ! Si pendant la période d'ébullition et de conflagration générale dans laquelle nous entrons, la scorie terrestre, la lie morale semble surnager et parvient à conquérir le premier rang, la victoire du mensonge et de l'iniquité sera de courte durée, et leur chute définitive sera d'autant plus profonde que leur triomphe momentané aura été plus assuré.

Aussi, nous vous le répétons, Esprits avancés de l'humanité, législateurs, magistrats, romanciers, et vous artisans et laboureurs, grandes intelligences qui remuez les masses, hommes obscurs qui vous attachez, dans le cercle large ou restreint où la Providence vous a placés, à accomplir votre tâche selon la parole du Maître, spirites avoués, spirites qui vous ignorez encore, mais que vos actes signalent à l'admiration et à la reconnaissance des générations futures, tendez-vous fraternellement la main et unissez vos efforts, car de ce jour s'ouvre l'ère de la lutte suprême du bien contre le mal, du droit contre la force, du savoir contre l'ignorance, de la lumière contre les ténèbres, de la justice et de la vérité contre l'injustice et l'erreur ; cette ère, signalée par l'écrasement de deux grands peuples, se continuera bientôt, sans doute, par d'autres fléaux contre lesquels la force armée sera impuissante.

Peut-être à la guerre succéderont d'autres maux plus terribles encore ! La mort n'a pas pour unique instrument, le carnage des champs de bataille ! La peste, la famine, les épidémies sans nombre qui

semblent prêtes à s'abattre sur le monde entier comme sur une proie assurée, ne sont pas ses moins formidables alliés, et s'il ne faut que le courage physique pour affronter les périls de la guerre, combien manqueront du courage moral pour lutter contre la souffrance, pour braver la contagion, pour résister patiemment aux atteintes de la misère et de la faim ! Combien n'auront point la force d'âme indispensable pour supporter le fardeau de la vie, privés ici-bas du compagnon d'existence, de l'ami, de l'enfant sur qui reposaient tous leurs plans d'avenir.

Pour toutes ces plaies morales et physiques, pour toutes ces souffrances de l'âme et du corps, pour ces malades et ces désespérés, il faudra des médecins et des consolateurs, et la sollicitude de l'infirmier et de la sœur de charité, il faudra les soins assidus qui réconfortent le corps, les paroles bienveillantes et consolatrices qui rassèrent l'esprit !

A l'œuvre donc ! Vous tous qui savez et qui croyez, vous qui êtes forts parce que vous espérez, car elle s'approche à pas précipités l'heure où, pour vous rendre dignes de votre mission, pour centupler la lumière que vous avez accepté de propager, il vous faudra communiquer votre savoir et votre croyance aux ignorants et aux incrédules, et votre force aux désespérés. Grâce à vous, grâce à votre concours désintéressé, à votre intervention de tous les instants, les grands centres et les cercles restreints projeteront partout la lumière intelligente qui est la force des mondes, et dissiperont à tout jamais les ténèbres profondes, l'ignorance abjecte qui causent tous nos maux en nous faisant méconnaître nos véritables intérêts.

Philosophes de toutes les sectes spiritualistes, professeurs des chaires universitaires de l'Allemagne et de la France, littérateurs consciencieux de tous pays, spirites enfin, qui, pour prix de vos travaux persévérants, avez entrevu quelques-unes des grandes lois éternelles encore inconnues et inappréciées des masses, reprenez votre plume savante, donnez l'essor à votre parole éloquente et persuasive, vous tous qui ne voyez dans la peine de mort et dans la guerre que des violations de la loi naturelle. Déjà la mort, la maladie, les souffrances sans nombre supportées par les armées belligérantes, le voile de deuil qui s'est étendu dans toutes les villes, sur la plupart des foyers des familles françaises et allemandes, ont préparé un sol fertile à la semence salutaire que vous allez répandre à profusion, car autant les heureux et les satisfaits sont, dans la prospérité, rebelles à écouter les vérités nouvelles, autant ces vérités trouvent des auditeurs attentifs et persévérants chez ceux qui espèrent y puiser quelques consolations pour leur désespoir, quelques adoucissements à leurs maux.

Faites entrevoir aux familles en deuil, aux amis douloureusement affectés par la perte de leurs amis que tout n'est point fini avec la mort d'ici-bas ! Dites-leur que ceux que nous avons connus et aimés, que ceux avec ou contre qui nous avons combattu ne reposent pas entièrement dans la fosse commune creusée sur le champ de bataille, ni dans l'étroit caveau du cimetière, et s'ils croient que la mort ne leur a laissé que des cadavres défigurés par la souffrance, des masses informes et sans nom, détrompez-les et attachez-vous à leur persuader que ce ne sont là que des enveloppes inertes que le mouvement a abandonné avec la vie, faites-leur toucher du doigt le néant de la mort, prouvez-leur enfin qu'avec le soupir suprême, leurs chers absents, quittant le corps périssable et la vie de lutte et d'angoisses de la terre, sont allés se reposer dans un monde meilleur où ils pourront les retrouver un jour.

Reprenez, avec plus d'ardeur que jamais, l'œuvre momentanément ralentie par la guerre actuelle, et le résultat de vos efforts, le spectacle des heureux que vous aurez contribué à faire, vous récompensera au centuple de vos travaux persévérants.

La guerre sanglante qui fauche les hommes sans apaiser les ressentiments qui l'ont provoquée, touche à sa fin, à nous de continuer la guerre intelligente et morale qui centuple les forces du vainqueur, qui donne au vaincu la vigueur spirituelle et ouvre l'intelligence aux vérités éternelles jusqu'alors ignorées.

Dans cette guerre sans précédents, plus les vaincus seront nombreux, plus nombreux seront les heureux dans la véritable acception du mot, plus les hommes approcheront de l'ère de rénovation, de solidarité et de pacification universelles qui transformera la terre d'épreuve et d'expiation où la Providence nous a placés, en un monde de progrès indéfini et de bonheur sans limite.

Prévisions sur la guerre actuelle, antérieures au Spiritisme

INVASION DU TERRITOIRE – BLOCUS DE PARIS

Depuis le commencement de la campagne, nous avons reçu, par les soins obligeants de nos correspondants, un grand nombre de documents, prophéties anciennes, communications récentes, différant quelque peu de forme et de détails, mais parfaitement concordants quant aux périls imminents qui nous pousseraient infailliblement au bord de l'abîme. Nos désastres font foi de l'authenticité de ces prévisions fâcheuses : il est vrai que d'après elles le succès devait faire place aux revers, et que nous devions prendre une éclatante revanche de notre abaissement.

De ce que cette partie des prévisions ne s'est pas encore accomplie, faut-il en conclure que les Esprits se sont trompés ou nous ont abusés ? Nous ne le pensons pas, et les quelques réflexions par lesquelles nous terminons cet article suffiront, nous n'en doutons pas, à dissiper les doutes que cet état de choses aurait pu provoquer dans l'esprit de quelques-uns de nos lecteurs.

Mais, tout d'abord, il nous paraît intéressant de signaler à l'attention du monde spirite, deux extraits d'ouvrages antérieurs à l'avènement du Spiritisme et qui décrivent la plupart de nos désastres avec une exactitude vraiment saisissante.

Nous devons l'un d'entre eux au bienveillant président du groupe Carita, M. Crouzet, qui partage tous ses loisirs entièrement consacrés à nos études, entre la mise en pratique des vérités spirites et la recherche des éléments qui peuvent concourir à agrandir l'autorité de la doctrine, nous sommes heureux de saisir cette occasion de féliciter M. Crouzet des services journaliers qu'il rend à notre cause, et de le signaler à la reconnaissance et à l'estime du monde spirite tout entier.

Aujourd'hui, nous écrivait-il récemment, je veux vous dire une petite anecdote racontée dernièrement dans un salon, par le curé d'une des communes voisines dont les habitants s'étaient réfugiés à Paris avant l'investissement.

Cet ecclésiastique disait qu'un de ses paroissiens, grand amateur de livres, avait acheté il y a une vingtaine d'années, dans une vente publique, au prix de quarante francs, un vieux bouquin datant de deux siècles et plus.

Rentré chez lui, le possesseur de cette rareté la parcourt et y trouve des prophéties dont l'une disait que pendant le dix-neuvième siècle, une grande puissance du Nord envahirait la France et viendrait assiéger Paris.

Le bibliophile fit en ce moment peu d'attention à cette prophétie, mais après la capitulation de Sedan et lorsque l'armée allemande se dirigea sur notre capitale, sa mémoire lui rappela ce qu'il avait lu, et il rouvrit son livre pour vérifier et bien lire les termes de la prédiction. Il me communiqua le texte, dit M. le curé, et j'y vis, outre ce que je viens de vous rapporter, que « Le blocus de Paris durerait cent trente-cinq jours, et que l'ennemi serait obligé de le lever au bout de ce terme à la suite d'une immense bataille tellement sanglante, que les eaux de la Seine seraient rougies par le sang des morts, et que le fleuve charrierait des cadavres. »

Or le 6 janvier, nous écrivait M. Crouzet, se trouvait être le cent dixième jour du siège, ce qui, suivant la prophétie, porterait la date de notre délivrance au 31 janvier... Dieu veuille qu'il ait bien vu.

Nota : Il est à remarquer que les pourparlers qui ont précédé la signature de l'armistice, terminés le 30 janvier, fixent la durée réelle du siège à 134 jours, il est vrai que, selon le vieux prophète, la levée du blocus serait due à une sanglante bataille, et que l'événement n'a point confirmé ses prévisions, mais nous reviendrons tout à l'heure sur les causes de cette contradiction plus apparente que réelle.

Un autre correspondant a bien voulu nous communiquer quelques extraits d'un ouvrage publié à Londres en 1854, sans nom d'éditeur, sous la signature Cœur de Roy, et intitulé *Hurrah ! Ou la révolution par les Cosaques*.

L'auteur, dit notre correspondant, Madame Louise B..., pensait que la Russie pousserait la Prusse et que le Nord tout entier se jetterait sur nous : la Prusse a devancé la Russie, voilà tout.

Nos lecteurs seront sans doute satisfaits de savoir que M. Cœur de Roy, bien que n'ayant aucune notion du Spiritisme moderne, puisque son livre est antérieur à l'apparition de la doctrine en Europe, partage la plupart de nos convictions sur la vie future, la réincarnation, etc... Nous nous proposons, dans un prochain numéro, d'analyser sous ce rapport son ouvrage, curieux à plus d'un titre. Nous publions ci-dessous les passages les plus remarquables concernant l'invasion prussienne.

Page 140 : « Déjà les rois sont ivres de colère, déjà les peuples sont impatients de se venger des humiliations que la France leur a, pendant si longtemps, infligées ; déjà la Prusse s'ébranle et dans Berlin bientôt sera sonné le boute-selle de l'invasion. »

Page 374 : « Sac de Paris, Famine, Fléaux, Anarchie, Chaos social.

Je vois l'armée du Nord entrant à Paris avec tous ses canons en avant, enseignes déployées, lances au poing, innombrable et orgueilleuse, encore tachée de sang. Sur sa route, elle n'a pas éprouvé de résistance, devant elle, les paysans ont fui comme des troupeaux, laissant leurs maisons ouvertes et leurs greniers pleins. Ce n'est pas dans un siècle, dans un demi-siècle que cette prophétie s'accomplira, c'est avant l'expiration des dix années qui vont s'écouler (1804). »

Page 376 : « Vaincre ou mourir ! crient les chefs aux soldats ! Que d'orgueil et de crainte dans ces deux mots ! L'homme qui va se battre est sanguinaire comme un fauve et peureux comme un insecte. Brillants dans les manœuvres, les civilisés attaquent ; ils tourbillonnent sur les flancs des carrés prussiens qui s'ouvrent de temps à autre, vomissent la mort et se referment aussitôt. »

Page 379 : « Beau jardin de Touraine, te voilà comme un désert, et toi, Normandie fraîche, te voilà desséchée ! Pleurez de la résine ardente, vignes de Bourgogne, et vous, sapins des Landes, pleurez du vin aigri (*sic*) ! Lyon et Saint-Étienne que vos ateliers crient ! Abats tes remparts, Strasbourg, et vous, Cévennes, hurlez ! »

Page 424 : « Quand je vois tout ce qui m'entoure hostile à la liberté, à la vérité, à la justice, quand je vois l'infinie poésie et l'infini bonheur délaissés pour des jouissances dégradantes et banales, alors je l'avoue, j'éprouve une suprême joie à m'enfoncer dans les mystérieuses solitudes de la vie future. Que les révolutionnaires vigoureux traitent d'utopie ces espérances d'outre-tombe ! Elles supportent mieux la discussion scientifique que les hypothèses cancanières de leurs journaux quotidiens. »

Page 425 : « Décadence dissolution ! Mort ! Telle est la destinée prochaine des nations civilisées de l'Europe ; mort par défaut d'air, d'aliment, de sang et de force, la plus inévitable des morts !... Que les nations bourgeoises en prennent leur parti ; qu'elles tombent à genoux, qu'on leur coupe les cheveux et qu'on leur fasse la toilette des morts. »

Page 426 : « Que les nations jeunes qui descendront du Nord recueillent les crânes de celles qu'elles ont exécutées, qu'elles étudient leurs sciences et leurs pensées, tout ce qu'elles ont fait, tout ce qu'elles ont pu faire : L'HUMANITÉ NE PROGRESSE QU'EN DÉVELOPPANT LA TRADITION DES MORTS ! »

Remarque : Dans cette prophétie comme dans celle qui la précède, l'événement est venu vérifier les faits avancés, les uns sont accomplis déjà, les autres sont en voie d'accomplissement, mais ici encore, comme dans les prévisions plus récentes, l'erreur côtoie la vérité ; car l'invasion qui, selon Cœur de Roy, devait avoir lieu en 1864 ne s'est réalisée qu'en 1870. Mais si nous nous souvenons que les médiums du moyen âge, comme les médiums de nos jours, ne sont point des instruments absolument parfaits, si, les livres du Maître à la main, nous faisons la part de l'influence involontaire de l'interprète, bien des choses seront expliquées.

Où est le médium absolument indépendant qui peut affirmer n'être qu'un simple organe de transmission ? Qui n'est convaincu, au contraire, de l'immense influence des aspirations, des passions, des secrets désirs du médium, surtout lorsque, comme individu ou comme patriote, il est personnellement intéressé au résultat ?

Cette influence est tellement positive, que souvent on a vu des médiums somnambules dire, pendant leur sommeil, à leur évocateur : « Commandez-moi formellement de transmettre strictement les paroles des Esprits, sinon le résultat obtenu ne sera qu'un mélange où ma propre pensée pourra avoir

une grande part, s'il s'agit d'avenir, de prévisions, en général admettez l'ensemble et écartez les détails ; acceptez les faits annoncés sous bénéfice d'inventaire ; mais repoussez impitoyablement les dates déterminées, car, au récit des événements qui nous sont indiqués, nous résistons difficilement au désir d'ajouter nos commentaires. »

Si les somnambules, si les voyants, dont l'état de dégagement est le plus complet, sont sujets à ces entraînements, on comprendra facilement combien, dans certaines circonstances, les révélations des médiums écrivains, intuitifs, auditifs et autres, peuvent prêter le flanc à quelques erreurs de détails ou de dates. Ce qui est indiscutable, c'est que, dans le cas actuel, l'ensemble des révélations faites soit au seizième siècle, soit à l'auteur Coeur de Roy, soit aux médiums de nos jours, est d'une identité parfaite, que tous les faits concordants que seuls on peut logiquement attribuer aux Esprits se sont réalisés et qu'il n'y a d'erreur que dans les détails, détails différents selon l'organe qui les a transmis, ce qui prouve surabondamment qu'ils sont uniquement le fruit des commentaires involontaires et de la participation indéfinie de la pensée du médium.

Nous trouvons une autre preuve de cette intervention de l'intermédiaire dans la nature même des détails erronés qui accompagnent et paraissent dénaturer la véritable prévision. L'auteur du seizième siècle est Français, on lui annonce une invasion du territoire français par un peuple du Nord, et un siège de Paris, levé à l'expiration du 135^e jour d'investissement. Qui n'en déduirait, comme lui, qu'une grande et sanglante bataille sera la cause évidente de ce fait ? Qui, en voyant annoncer la levée du siège sans que l'ennemi entre dans la place, n'en conclurait à la défaite de ce dernier. Voilà, évidemment à côté de la prophétie, les détails erronés dus à l'imagination du prophète.

Cœur de Roy est Français également, mais à la nature de ses pensées, il est facile de reconnaître en lui un exilé politique qui ne voit dans les vieilles nations, épuisées à son sens par l'asservissement monarchique, que dégénérescence, décrépitude, déchéance sociale ; les nations, à son avis, ne peuvent se relever que par la fusion avec les nations plus jeunes du Nord. On lui annonce l'invasion du territoire français, nos désastres et la chute de nos citadelles ; il en conclut l'anéantissement absolu de la nationalité et la régénération politique et sociale par l'immixtion dans nos affaires d'un peuple jeune encore dans l'essai des formes gouvernementales. Il est non moins évident que la date de l'invasion lui est personnelle, et peut-être d'ailleurs, n'a-t-il point tenu à la Prusse que cette partie des prévisions de Cour de Roy fût également confirmée par les faits.

Enfin les communications récentes, obtenues pour la plupart par des Français, peu de temps avant l'époque de nos revers ou pendant ces revers, devaient évidemment se ressentir du désir naturel à tout citoyen de voir les événements se terminer favorablement à ses aspirations patriotiques.

De ce que des inexactitudes se sont glissées dans les prévisions, de l'imperfection des instruments ; faut-il conclure au néant du monde des Esprits, et rejeter l'ensemble des enseignements régénérateurs que nous y avons puisés ? Non, certes, de ce que l'harmonie n'est point sortie de pied en cap du cerveau du premier compositeur, de ce que les premiers instruments n'ont pas rendu intégralement la pensée du musicien, on n'a point rejeté la musique au chaos ; la peinture n'est pas morte parce que le premier peintre n'a exprimé la nature que dans des ébauches informes. L'homme n'a point rendu l'art responsable de l'ignorance des artistes et de l'imperfection des instruments. Il s'est seulement attaché à instruire les uns et à perfectionner les autres.

Il en est de même dans la question qui nous préoccupe.

Si certains Esprits sont des artistes imparfaits, si les médiums ne sont que des instruments ébauchés, le Spiritisme, ses lois immenses et régénératrices, ses enseignements consolateurs et vivificateurs, n'en sont pas moins la source de toute vérité, de toute science, de tout perfectionnement ; vérité, science, perfection que nous déformerons d'autant moins que nous travaillerons davantage à rendre nos instruments plus parfaits par l'anéantissement de nos faiblesses et par l'acquisition des vertus qui nous font défaut.

Correspondance

Le Spiritisme en province et à l'étranger pendant la guerre

Séparés matériellement pendant de longs mois de nos frères de province, mais en communion intime de pensées avec chacun d'eux par nos croyances communes, par notre fermeté inébranlable en face du péril, par notre résignation devant la souffrance, par notre espérance en l'avenir, nous ne doutions pas, lorsqu'il nous serait à peu près permis d'échanger nos pensées, de les retrouver prêts à poursuivre l'accomplissement de l'œuvre commencée en des temps plus heureux.

Nos prévisions n'ont pas été trompées, bien au contraire, et les lettres déjà nombreuses qui nous ont été adressées, malgré la difficulté des communications, nous ont démontré une fois de plus que les époques d'épreuve et de souffrance affermissent les convictions ébauchées, et fertilisent les centres les plus réfractaires. Où nous avons laissé des adeptes sérieusement convaincus, mais hésitant à arborer ouvertement leur drapeau, nous avons trouvé des esprits virils ne craignant pas de monter sur la brèche ; et d'affronter le qu'en-dira-t-on pour répandre l'espérance dans les coeurs ulcérés par la souffrance, pour remplacer les ténèbres du doute par les lumières des vérités nouvelles, pour confondre le scepticisme et l'incrédulité.

Ces résultats, hélas ! Ne nous feront point combattre avec moins d'acharnement le fléau de la guerre ; mais ils nous sont une nouvelle preuve de la bonté infinie de l'Éternel qui fait, des maux les plus terribles provoqués par les passions humaines, les agents de l'amélioration et de la régénération de ses enfants.

Combien qui, peu fortunés, ont partagé avec plus pauvres encore, combien ont bravé journellement les dangers les plus sérieux, pour soigner les malades, panser les blessés, encourager les faibles et apaiser les ressentiments des violents. D'autres n'ont pu que prier pour les égarés de la terre et de l'espace, appelant sur les uns et sur les autres les bienfaisants conseils de ceux qui sont toute charité, toute vérité, toute justice. Quelques-uns enfin ont trouvé dans les périls de la guerre, la fin de leur existence terrestre ! Nous ne les plaignons point, soldats habitués au devoir et spirites éclairés, au seuil de la tombe ils ont trouvé place, à l'abri des vicissitudes de la vie terrestre, parmi les heureux de l'espace.

Obligés de restreindre nos citations par suite du peu d'espace dont nous disposons, nous signalerons cependant dès aujourd'hui à l'estime du monde spirite :

Un de nos correspondants de la Vaucluse, M. Vève, meunier à Monieux, que son dévouement à la propagation de nos doctrines recommandait à toute notre sympathie.

Le 16 septembre dernier, M. Vève nous écrivait la lettre suivante :

« Frères,

Profondément pénétré de cette solidarité fraternelle qui nous unit tous, je viens dans ces moments pénibles offrir de partager avec une de vos familles, le modeste foyer et le toit qui nous abritent. Encore éloignés du champ de carnage, cette épouse, ces enfants que vous m'enverriez pourriez, sous un ciel moins rigoureux, élever vers Dieu leur âme endolorie.

Comprenant trop bien que le devoir de l'époux est de rester près de l'épouse et l'enfant près du père, mon offre, bien entendu, n'aurait de valeur que dans le cas où un arrêt viendrait de force séparer toute famille qui ne pourrait subvenir à son alimentation pendant la durée du siège. Dans ce cas, époux, père, réunissant toutes les forces que la confiance en l'avenir met au fond de votre âme, embrassez votre chère famille que la nécessité vous arrache, et soyez persuadé que c'est un époux, que c'est un père qui la recevra.

A. Vève »

De tels sentiments, si noblement exprimés, se passent facilement de commentaires, aux yeux de M. Vève, il suffit d'être spirite pour avoir chez lui droit d'asile, il suffit d'être malheureux et éprouvé pour être digne de toute sa sollicitude.

Malheureusement nous ne pûmes faire profiter personne de l'offre généreuse de M. Vève, Paris était complètement investi, nos lignes de chemin de fer coupées ; sa lettre, arrêtée en route, ne nous est

parvenue que pendant l'armistice, mais nous ne doutons pas qu'il n'ait trouvé autour de lui des occasions, hélas ! trop nombreuses, de mettre en pratique ses charitables dispositions.

Un autre de nos correspondants, M. D., capitaine dans un de nos régiments de ligne, fait prisonnier à la bataille de Reischoffen après avoir combattu douze heures, interné à Ingolstadt (Bavière), préoccupé de mettre sa captivité à profit pour répandre autour de lui quelques notions de nos croyances, a vu le résultat dépasser son attente, et tant à Munich qu'à Ingolstadt, il a réussi à faire étudier attentivement nos doctrines et à les faire accepter par des hommes sérieux, intelligents et occupant dans ces localités les premières positions sociales.

Notre infatigable collaborateur belge M. Vandéryst, de Spa, s'est également empressé de nous tenir au courant du mouvement spirite en Belgique. Nous avons à nous féliciter des progrès accomplis par le journal *le Phare*. Dans un prochain article, spécialement consacré à la presse spirite de l'Étranger, nous nous empresserons de mettre nos lecteurs au courant des événements intéressant le Spiritisme, accomplis pendant la campagne.

Malgré le peu d'espace qui nous reste, nous ne pouvons résister au désir de terminer cet article par la publication de quelques fragments d'une lettre que nous adressait de Hambourg, le 5 février 1871, le capitaine B..., jeté par le sort des combats sur les bords de la Baltique par suite de la capitulation de Metz :

« Je vous aurais écrit plus tôt, nous dit-il, car j'y étais engagé moralement par l'affection que je vous porte, mais je vous savais investis ; puis j'étais trop triste et mon cœur était encore sous le poids de l'humiliation pénible de la capitulation. Vous ne sauriez croire tout ce qu'il y a d'amertume profonde dans l'âme du soldat qui a fait son devoir et qui s'est courageusement battu pour la défense de la patrie, d'être traîné en captivité.

Maintenant que le calme s'est fait en moi, que la période d'apaisement a remplacé les émotions tumultueuses de la première heure, et que Paris n'est plus si rigoureusement investi, je viens me rappeler à votre bon souvenir.

Cette consolation qui me suit et la résignation qui l'accompagne, prennent leur source dans la philosophie spirite que je professe. Aussi je reste calme au milieu des poignantes émotions de ces jours dévorés par la guerre, parce que je prévois que la France, malgré ses pertes matérielles, sortira de la lutte plus grande, plus glorieuse et plus libre.

Tous ces événements qui se succèdent avec un effroyable fracas, emportent dans la tourmente les institutions vieilles et les préjugés d'un autre âge. Cette guerre, qui paraît impie, a sa nécessité, et si nos yeux ne voient que les malheurs qu'elle porte, Dieu sait le bien qu'elle produira.

Pour panser sa plaie qui restera longtemps saignante, la France aura besoin de beaucoup de sagesse et d'une grande activité. Elle devra s'attacher, non plus à l'attrait des excursions lointaines et à la gloire éphémère des batailles, mais bien au développement intellectuel et moral de tous ses enfants. Ce n'est pas que nous en ayons fini avec la guerre, oh, non ! car notre planète est un lieu où viennent s'exercer les Esprits qui s'incarnent, et de même que la pratique de la charité nous rend généreux et bons, de même aussi l'homme acquiert l'énergie et le courage par l'activité des champs de bataille et le mépris de la mort.

Offrez mes souvenirs à madame Allan Kardec et dites-lui que je me souviens encore de la soirée spirite du 18 février 1869 touchant la situation actuelle.

« France, pauvre France, disait l'Esprit, préparez vos cœurs et surtout du courage ; femmes, faites de la charpie !... »

Vous en souvient-il ? Hélas ! La prédiction ne s'est que trop réalisée.

Capitaine B... »

Dissertations spirites

La liberté du docteur X...²⁰

J'ai toujours adoré la liberté, cette bonne liberté qui donne à l'homme d'esprit ce talent particulier, ce talent de fustiger les défaillances humaines. Au milieu d'un monde plus corrompu que corrupteur, être docteur est un mérite, mais surtout un mérite rare quand l'observation se mêlant aux habitudes du monde élégant, vous rend maître de l'auditoire qui s'habitue à écouter chacune de vos syllabes comme la parole de vérité, je ne dis pas parole d'évangile, car on a abusé de cette locution sacrosainte. Or donc, la liberté est bonne chose, c'est une Déesse mystérieuse qui a fait élection de domicile à Paris, cherchez-moi donc une autre ville au monde où l'originalité trouve meilleure galerie. Ayez une toilette excentrique, une barbe fourragée, un col impossible, ou bien une gravité raide comme G..., un rire comme T..., une insolence comme les X..., une suite sans suite dans les idées comme nos hommes politiques, et de suite vous êtes classé. Y... fait école, et le bon petit saint Z... aussi. Nos gouvernants sont révolutionnaires d'abord, moutons ensuite, partout figures de Janus goguenardant la veille, véritable et charmante fantasmagorie qui est bien la plus singulière liberté. Sur toutes ces lèvres, ayez le bon ton de savoir souligner le rictus indécent de la pensée qui déborde spirituelle, étourdie, bonne viveuse, incroyante, vive, attrayante, et vous êtes adulé.

Eh bien ! J'ai souligné toutes ces libertés de langage, ces prostitutions de la dignité m'ont intéressé comme un anatomiste, j'ai étudié les diverses espèces et emporté en riant un profond dégoût de ce monde bigarré, enragé, multicolore, sans drapeau, sans boussole, qui s'appelle le monde parisien, ce monde qui enseigne comme au théâtre tant de défauts, tant de ressources, tant de caprices. Et pourtant, dans ce milieu si étourdissant qu'il soit, j'ai trouvé de dignes coeurs, des femmes distinguées, des hommes choisis cherchant à étudier, à scruter cet Oracle profond que donne le poulx tumultueux du Géant parisien.

Que de vertus cachées, que de dévouements, que de charité vraie ! C'est étonnant, mais cela est, dans les grands courants on trouve toujours un côté calme et serein qui console, et ce milieu m'apprent l'espérance et la croyance en un monde meilleur.

Après avoir usé de cette vie et pris la jouissance qu'elle peut donner, j'ai voulu, du moins, demander aux Oracles des existences passées ce qu'elles étaient devenues. Delphine et tant d'autres furent mes soeurs dans ces recherches, et ce qui était curiosité devint fièvre ardente, car l'infini, Dieu, se trouvait partout. Mesmer nous avait initié, et le retour des tables, nos remarques personnelles, les médiums du grand monde nous firent découvrir des sources de jouissances continues. Il fallait me voir devant ces assemblées de repus, hommes et femmes, déclarer science en mains, nos études, nos recherches appuyées par des lèvres charmantes ; c'était une révolution, une liberté nouvelle parmi tant d'autres libertés. C'était un événement, un délire, une extase, une mode nouvelle, l'entraînement de l'imprévu, les duchesses, les grands seigneurs, les académiciens, les philosophes les interrogeaient, et nos affirmations corroborées par des preuves ont remué ce vieux levain de satisfactions en délire qui se demandaient avec angoisse ce qu'elles méritaient, si le docteur X... avait raison. Un archevêque m'appela nouveau Danton, une espèce de Marat voulant couper la tête aux idées catholiques. Cher docteur, me disait-il, les Esprits ou le diable, à leur tour, vous perdront la tête et ce sera bien fait, et pour l'amour du bon Dieu, dans vos allures ayez moins de liberté. »

A une autre fois.

Docteur X...

Une place à prendre²¹

Dans la conflagration générale qui du sol de la France menace de s'étendre sur l'Europe entière et, peut être, de mettre l'univers terrestre en cause, pendant que les souverains perdent ou gagnent des empires, il est de par le monde une place à conquérir à laquelle les belligérants ne me paraissent pas

²⁰ Cercle de la rue de Lille, 27 mai 1870. Médium, M. P.-G. Leymarie.

²¹ Paris, février 1871...Médium, M. A. D.

encore avoir songé. Il est vrai que, pour cette conquête toute pacifique, des torrents de sang ne seront point répandus, que des bataillons armés ne faucheront pas à la fois des milliers de vies humaines et n'anéantiront pas les richesses de la terre nourricière, et cependant, je vous le dis : au peuple qui le premier mettra en oeuvre ses forces vives pour cette entreprise appartiendra, non le gouvernement de la France, de l'Allemagne ou d'un État quelconque, mais l'immense empire du monde intelligent tout entier.

France, tu es digne de ce rôle, cette conquête est ton droit, rentre dans tes arsenaux tes canons impuissants, brise tes fusils et tes glaives formidables, plus de cuirasses d'acier, plus de casques polis, de lugubres mitrailleuses. Laisse aux peuples enfants, aux nations qui n'ont pas encore jeté leur gourme, l'empire de la force brutale et le hochet bruyant des conquérants sanguinaires. Leur gloire est fausse et vaine, leur couronne de clinquant, leur sceptre de carton doré.

Par tes intelligences d'élite, ô France ! Par les miracles de ton industrie, par les découvertes de tes savants, par les travaux illustres de tes grands hommes passés, présents et futurs, il t'appartient de démontrer l'instabilité de la puissance guerrière.

Ferme donc tes arsenaux, ô ma patrie ! Licencie tes armées permanentes, rends au sol, à l'industrie, aux arts, le bras désarmé de tes valeureux enfants, et, sans autre levier que ta philosophie, que l'application des idées libérales qui sont dans ton esprit et qui demandent à entrer dans tes lois, ayant la vérité et la justice pour point d'appui, tu soulèveras le monde.

Sans autres armes que ta plume éloquente, que ta parole persuasive, que ta logique saine et régénératrice, que l'esprit de fraternité et de solidarité, tu seras reine à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Londres, et la puissance de la pensée t'aura donné, sans faire verser une larme à un petit enfant, sans causer à l'humanité d'autre douleur que celles de l'enfantement du bien, du beau et du vrai, ce que ne conquerront jamais ni les fusils Dreyse ni les canons Krupp.

E. Sue

Poésie

La Prière - Sonnet

Pourquoi si bruyamment frapper votre poitrine ?

Avez-vous d'un baiser trahi comme Judas,

Frères ? vous rabaissez la majesté divine ;

Priez plus bas.

Laissez là votre haine et votre discipline ;

Ce blessé qui se meurt, ne le voyez-vous pas ?

Du bon Samaritain qui vers lui s'achemine

Suivez les pas.

Seul, sur notre passé verser de douces larmes,

A l'ange gardien confier nos alarmes

Le coeur en feu ;

S'élever jusqu'au ciel, retomber sur la terre,

Aimer, donner, souffrir, espérer et se taire,

C'est prier Dieu.

L'Esprit frappeur de Carcassonne

Pour le Comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P . G. Leymarie

Avril 1871

Profession de foi spirite raisonnée

Œuvres posthumes

Dieu

1. Il y a un Dieu, intelligence suprême, cause première de toutes choses

La preuve de l'existence de Dieu est dans cet axiome : Il n'y a point d'effet sans cause. Nous voyons sans cesse une multitude innombrable d'effets, dont la cause n'est pas dans l'humanité, puisque l'humanité est impuissante à les produire, et même à les expliquer ; la cause est donc au-dessus de l'humanité. C'est cette cause que l'on appelle Dieu, Jéhovah, Allah, Brahma, Fo-Hé, Grand-Esprit, etc., selon les langues, les temps et les lieux.

Ces effets ne se produisent point au hasard, fortuitement et sans ordre depuis l'organisation du plus petit insecte et de la plus petite graine, jusqu'à la loi qui régit les mondes circulant dans l'espace, tout atteste une pensée, une combinaison, une prévoyance, une sollicitude qui dépassent toutes les conceptions humaines. Cette cause est donc souverainement intelligente.

2. Dieu est éternel, immuable, immatériel, unique, tout-puissant, souverainement juste et bon.

Dieu est éternel, s'il avait eu un commencement, quelque chose aurait existé avant lui, il serait sorti du néant, ou bien il aurait été créé lui-même par un être antérieur. C'est ainsi que, de proche en proche, nous remontons à l'infini de l'éternité.

Il est immuable, s'il était sujet à des changements, les lois qui régissent l'univers n'auraient aucune stabilité.

Il est immatériel, c'est-à-dire que sa nature diffère de tout ce que nous appelons matière, autrement il serait sujet aux fluctuations et aux transformations de la matière, et il ne serait pas immuable.

Il est unique, s'il y avait plusieurs Dieux, il y aurait plusieurs volontés, et dès lors il n'y aurait ni unité de vues, ni unité de puissance dans l'ordonnance de l'univers.

Il est tout-puissant, parce qu'il est unique. S'il n'avait pas la souveraine puissance, il y aurait quelque chose de plus puissant que lui, il n'aurait pas fait toutes choses, et celles qu'il n'aurait pas faites seraient l'oeuvre d'un autre Dieu.

Il est souverainement juste et bon. La sagesse providentielle des lois divines se révèle dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, et cette sagesse ne permet de douter ni de sa justice, ni de sa bonté.

3. Dieu est infini dans toutes ses perfections

Si l'on suppose imparfait un seul des attributs de Dieu, si l'on retranche la moindre parcelle de l'éternité, de l'immuabilité, de l'immatérialité, de l'unité, de la toute-puissance, de la justice et de la bonté de Dieu, on peut supposer un être possédant ce qui lui manquerait, et cet être, plus parfait que lui, serait Dieu.

L'âme

4. Il y a en l'homme un principe intelligent que l'on appelle Ame ou Esprit, indépendant de la matière, et qui lui donne le sens moral et la faculté de penser.

Si la pensée était une propriété de la matière, on verrait la matière brute penser or, comme on n'a jamais vu la matière inerte douée de facultés intellectuelles, que lorsque le corps est mort il ne pense plus, il faut en conclure que l'âme est indépendante de la matière, et que les organes ne sont que des instruments à l'aide desquels l'homme manifeste sa pensée.

5. Les doctrines matérialistes sont incompatibles avec la morale et subversives de l'ordre social.

Si, selon les matérialistes, la pensée était sécrétée par le cerveau, comme la bile est sécrétée par le foie, il en résulterait qu'à la mort du corps, l'intelligence de l'homme et toutes ses qualités morales rentreraient dans le néant, que les parents, les amis et tous ceux qu'on aurait affectionnés, seraient perdus sans retour ; que l'homme de génie serait sans mérite, puisqu'il ne devrait ses facultés transcendantes qu'au hasard de son organisation, qu'il n'y aurait entre l'imbécile et le savant que la différence du plus ou moins de cervelle.

Les conséquences de cette doctrine seraient que l'homme n'attendant rien au delà de cette vie, n'aurait aucun intérêt à faire le bien, qu'il serait tout naturel de chercher à se procurer le plus de jouissances possibles, fût-ce même aux dépens d'autrui, qu'il y aurait stupidité à se priver pour les autres, que l'égoïsme serait le sentiment le plus rationnel, que celui qui est obstinément malheureux sur la terre, n'aurait rien de mieux à faire que de se tuer, puisque devant tomber dans le néant, il n'en serait ni plus ni moins pour lui, et qu'il abrègerait ses souffrances.

La doctrine matérialiste est donc la sanction de l'égoïsme, source de tous les vices, la négation de la charité, source de toutes les vertus et base de l'ordre social, et la justification du suicide.

6. L'indépendance de l'âme est prouvée par le spiritisme.

L'existence de l'âme est prouvée par les actes intelligents de l'homme, qui doivent avoir une cause intelligente et non une cause inerte. Son indépendance de la matière est démontrée d'une manière patente par les phénomènes spirites qui la montrent agissant par elle-même, et surtout par l'expérience de son isolement pendant la vie, ce qui lui permet de se manifester, de penser et d'agir en l'absence du corps.

On peut dire que si la chimie a séparé les éléments de l'eau, si elle a mis par là leurs propriétés à découvert, et si elle peut à volonté défaire et refaire un corps composé, le Spiritisme peut également isoler les deux éléments constitutifs de l'homme : l'Esprit et la matière, l'âme et le corps, les séparer et les réunir à volonté, ce qui ne peut laisser de doute sur leur indépendance.

7. L'âme de l'homme survit au corps et conserve son individualité après la mort.

Si l'âme ne survivait pas au corps, l'homme n'aurait pour perspective que le néant, tout aussi bien que si la faculté de penser était le produit de la matière, si elle ne conservait pas son individualité, c'est à dire si elle allait se perdre dans le réservoir commun appelé le grand tout, comme les gouttes d'eau dans l'Océan, ce n'en serait pas moins pour l'homme le néant de la pensée, et les conséquences seraient absolument les mêmes que s'il n'avait pas d'âme.

La survivance de l'âme après la mort est prouvée d'une manière irrécusable et en quelque sorte palpable par les communications spirites. Son individualité est démontrée par le caractère et les qualités propres à chacun, ces qualités distinguant les âmes les unes des autres, constituent leur personnalité, si elles étaient confondues dans un tout commun, elles n'auraient que des qualités uniformes.

Outre ces preuves intelligentes, il y a encore la preuve matérielle des manifestations visuelles ou apparitions, qui sont si fréquentes et si authentiques, qu'il n'est pas permis de les révoquer en doute.

8. L'âme de l'homme est heureuse ou malheureuse après la mort, selon le bien ou le mal qu'elle a fait pendant la vie.

Dès lors qu'on admet un Dieu souverainement juste, on ne peut admettre que les âmes aient un sort commun. Si la position future du criminel et de l'homme vertueux devait être la même, cela exclurait toute utilité de chercher à faire le bien ; or, supposer que Dieu ne fait pas de différence entre celui qui fait bien et celui qui fait mal, ce serait nier sa justice. Le mal ne recevant pas toujours sa punition, ni le bien sa récompense pendant la vie terrestre, il faut en conclure que justice sera faite après, sans cela Dieu ne serait pas juste.

Les peines et les jouissances futures sont en outre prouvées matériellement par les communications que les hommes peuvent établir avec les âmes de ceux qui ont vécu, et qui viennent décrire leur état heureux ou malheureux, la nature de leurs joies ou de leurs souffrances, et en dire la cause.

9. Dieu, l'âme, survivance et individualité de l'âme après la mort du corps, peines et récompenses futures, sont les principes fondamentaux de toutes les religions.

Le Spiritisme vient ajouter aux preuves morales de ces principes les preuves matérielles des faits et de l'expérimentation, et couper court aux sophismes du matérialisme. En présence des faits, l'incrédulité n'a plus de raison d'être, c'est ainsi que le Spiritisme vient redonner la foi à ceux qui l'ont perdue, et lever les doutes chez les incertains.

Création

10. Dieu est le créateur de toutes choses.

Cette proposition est la conséquence de la preuve de l'existence de Dieu (no 1).

11. Le principe des choses est dans les secrets de Dieu.

Tout dit que Dieu est l'auteur de toutes choses, mais quand et comment les a-t-il créées ? La matière est-elle de toute éternité comme lui ? C'est ce que nous ignorons. Sur tout ce qu'il n'a pas jugé à propos de nous révéler, on ne peut établir que des systèmes plus ou moins probables. Des effets que nous voyons, nous pouvons remonter à certaines causes, mais il est une limite qu'il nous est impossible de franchir, et ce serait à la fois perdre son temps et s'exposer à s'égarer que de vouloir aller au delà.

12. L'homme a pour guide dans la recherche de l'inconnu, les attributs de Dieu.

Dans la recherche des mystères qu'il nous est permis de sonder par le raisonnement, il est un critérium certain, un guide infailible : ce sont les attributs de Dieu.

Dès lors qu'on admet que Dieu doit être éternel, immuable, immatériel, unique, tout-puissant, souverainement juste et bon, qu'il est infini dans ses perfections, toute doctrine ou théorie, scientifique ou religieuse, qui tendrait à lui ôter une parcelle d'un seul de ses attributs, serait nécessairement fausse, puisqu'elle tendrait à la négation de la divinité même.

13. Les mondes matériels ont eu un commencement et auront une fin.

Que la matière soit de toute éternité comme Dieu, ou qu'elle ait été créée à une époque quelconque, il est évident, d'après ce qui se passe journellement sous nos yeux, que les transformations de la matière sont temporaires, et que de ces transformations, résultent les différents corps qui naissent et se détruisent sans cesse.

Les différents mondes étant des produits de l'agglomération et de la transformation de la matière, doivent, comme tous les corps matériels, avoir eu un commencement et avoir une fin, selon des lois qui nous sont inconnues. La science peut, jusqu'à un certain point, établir les lois de leur formation et remonter à leur état primitif. Toute théorie philosophique en contradiction avec les faits démontrés par la science, est nécessairement fausse, à moins de prouver que la science est dans l'erreur.

14. En créant les mondes matériels, Dieu a aussi créé des êtres intelligents que nous nommons Esprits.

15. L'origine et le mode de création des Esprits nous sont inconnus, nous savons seulement qu'ils sont créés simples et ignorants, c'est-à-dire sans science et sans connaissance du bien et du mal, mais perfectibles et avec une égale aptitude pour tout acquérir et tout connaître avec le temps. Dans le principe, ils sont dans une sorte d'enfance, sans volonté propre et sans conscience parfaite de leur existence.

16. A mesure que l'Esprit s'éloigne du point de départ, les idées se développent en lui, comme chez l'enfant, et avec les idées, le libre arbitre, c'est-à-dire la liberté de faire ou de ne pas faire, de suivre telle ou telle voie pour son avancement, ce qui est un des attributs essentiels de l'Esprit.

17. Le but final de tous les Esprits est d'atteindre la perfection dont est susceptible la créature, le résultat de cette perfection est la jouissance du bonheur suprême qui en est la conséquence, et auquel ils arrivent plus ou moins promptement selon l'usage qu'ils font de leur libre arbitre.

18. Les Esprits sont les agents de la puissance divine, ils constituent la force intelligente de la nature et concourent à l'accomplissement des vues du Créateur pour le maintien de l'harmonie générale de l'univers et des lois immuables de la création.

19. Pour concourir, comme agents de la puissance divine, à l'oeuvre des mondes matériels, les Esprits revêtent temporairement un corps matériel. Les Esprits incarnés constituent l'humanité. L'âme de l'homme est un Esprit incarné.

20. La vie spirituelle est la vie normale de l'Esprit : elle est éternelle ; la vie corporelle est transitoire et passagère : ce n'est qu'un instant dans l'éternité.

21. L'incarnation des Esprits est dans les lois de la nature, elle est nécessaire à leur avancement et à l'accomplissement des oeuvres de Dieu. Par le travail que nécessite leur existence corporelle, ils perfectionnent leur intelligence et acquièrent, en observant la loi de Dieu, les mérites qui doivent les conduire au bonheur éternel.

Il en résulte que, tout en concourant à l'oeuvre générale de la création, les Esprits travaillent à leur propre avancement.

22. Le perfectionnement de l'Esprit est le fruit de son propre travail, il avance en raison de son plus ou moins d'activité ou de bonne volonté pour acquérir les qualités qui lui manquent.

23. L'Esprit ne pouvant acquérir dans une seule existence corporelle toutes les qualités morales et intellectuelles qui doivent le conduire au but, il y arrive par une succession d'existences, à chacune desquelles il fait quelques pas en avant dans la voie du progrès et se purifie de quelques-unes de ses imperfections.

24. À chaque nouvelle existence, l'Esprit apporte ce qu'il a acquis en intelligence et en moralité dans ses existences précédentes, ainsi que les germes des imperfections dont il ne s'est pas encore dépouillé.

25. Lorsqu'une existence a été mal employée par l'Esprit, c'est-à-dire s'il n'a fait aucun progrès dans la voie du bien, elle est sans profit pour lui, et il doit la recommencer dans des conditions plus ou moins pénibles, en raison de sa négligence et de son mauvais vouloir.

26. A chaque existence corporelle, l'Esprit devant acquérir quelque chose de bien et se dépouiller de quelque chose de mal, il en résulte qu'après un certain nombre d'incarnations, il se trouve épuré et arrive à l'état de pur Esprit.

27. Le nombre des existences corporelles est indéterminé, il dépend de la volonté de l'Esprit de l'abréger en travaillant activement à son perfectionnement moral.

28. Dans l'intervalle des existences corporelles, l'Esprit est errant et vit de la vie spirituelle. L'erraticité n'a pas de durée déterminée.

29. Lorsque les Esprits ont acquis sur un monde la somme de progrès que comporte l'état de ce monde, ils le quittent pour s'incarner dans un autre plus avancé, où ils acquièrent de nouvelles connaissances, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'incarnation dans un corps matériel ne leur étant plus utile, ils vivent exclusivement de la vie spirituelle, où ils progressent encore dans un autre sens et par d'autres moyens. Arrivés au point culminant du progrès, ils jouissent de la suprême félicité, admis dans les conseils du Tout-Puissant, ils ont sa pensée et deviennent ses messagers, ses ministres directs pour le gouvernement des mondes, ayant sous leurs ordres les Esprit à différents degrés d'avancement.

Allan Kardec

Prévisions sur la guerre actuelle, antérieures au spiritisme (Suite)

Nostradamus – Olivarius – Le spiritisme moderne

Les quelques documents que nous avons publiés dans notre précédent numéro sur l'issue et l'avenir de la guerre actuelle, se sont accrus considérablement tant par suite de nos recherches personnelles que par les soins de nos bienveillants correspondants. Nos archives réunissent ainsi un grand nombre d'éléments de prévision, la plupart suffisamment explicites pour se passer de commentaires, quelques autres fort incomplets et insignifiants pris isolément, mais dans lesquels on reconnaît facilement les anneaux séparés d'une chaîne dont le groupement intelligent pourra peut-être un jour éclairer de la lumière de l'évidence, ce qui actuellement nous paraît encore obscur et incompréhensible.

En parcourant les Centuries de Nostradamus, et particulièrement les quatrains dont les commentateurs n'ont pas encore déchiffré l'énigme, au milieu de détails erronés ou plutôt insuffisants pour être clairs, nous avons pu discerner la prévision d'un mouvement révolutionnaire qui bouleverserait l'Europe et qui aurait pour conséquence l'invasion française et la chute de Paris, Rouen, etc. ; des discordes civiles en France, Italie, Espagne, et qui s'étendraient plus tard à l'ensemble des États européens, la chute du pouvoir temporel et le transfert du Saint-Siège de Rome à une localité indépendante du royaume d'Italie.

Dans les feuillets d'Olivarius publiés par mademoiselle Lenormand en février 1833, au milieu de prévisions d'événements concernant le monde terrestre tout entier et qui pour la plupart se sont réalisées, certains documents concernant l'avenir de la France, nous ont également paru s'appliquer incontestablement à l'époque actuelle.

Olivarius annonce sans équivoque la guerre d'Amérique, la lutte des États du Nord et de ceux du Midi.

Les révolutions qui ont agité la France depuis 1830, n'ont pas échappé à son intuition. Qui ne verrait la révolution de 1848 dans cette phrase : « Le sang du vieil roi de la cape, occis par le fer (Louis XVI), s'étant vu pourchassé de nouveau par malencontreux maillotins, traînant ses tristes et derniers ramiaux en exil, restera pendant le vent des saisons, abandonné des siens. »

Qui ne reconnaîtrait l'avènement du second empire dans cet autre passage : « L'Être surnaturel que la Gaule *itale* avait vu naître non loin de son sein (Napoléon I^{er}, né à Ajaccio, Corse) ne sera plus là pour entretenir par grand enthousiasme populaire, le courage a des soldats. Onc, l'un des siens, encore jeune (Napoléon III, son neveu), s'ouvrira à travers mille obstacles (la fuite de Ham et les tentatives avortées de Strasbourg et de Boulogne) un chemin sinueux pour capter la clef de la France, ains, s'en venir protéger les Gaulois. »

Entre autres passages, tirés du même ouvrage et concernant l'invasion du territoire français et la guerre actuelle, l'épuisement de nos compagnes, la chute de nos citadelles, nous citerons encore le suivant : « Le jour approche où les gardiens de vos libertés trembleront, où les moulins seront détruits, où il y aura peu de blé. Les portes des rues seront fermées, les villes s'environneront de bastions, ains relèveront leurs remparts. Un homme se lèvera à la voix de l'oiseau de proie (l'aigle),

ains tous les grands de la terre seront abaissés, la terreur occupera tous les sentiers, le rouge pourpre (symbole républicain) deviendra la couleur occidentale. Le noir figurera en maligne influence (le drapeau prussien est noir et blanc). La poussière retournera à la terre d'où elle est venue, etc. »

Ici se trouve un paragraphe concernant l'épuisement des finances, la mise en circulation de nouveaux billets (émission des petites coupures de la Banque), le cours forcé de papiers de réquisition (bons de pain, de vin, carte de boucherie du siège de Paris).

Mais après tous ces périls, Olivarius, d'accord en cela avec nombre de communications modernes, et démenti en apparence par l'événement, affirme que le Français ne perdra rien de sa force et de son courage, que le monde entier s'ouvrira bientôt devant lui, qu'il pourra choisir le lieu de son repos, et s'asseoir comme un autre Marius sur les ruines d'une autre Carthage.

A l'avenir appartient la solution de cette affirmation en apparence erronée.

« A la guerre, ajoute ailleurs Olivarius, se joindront d'autres fléaux, feu, peste, ravageant tout d'une manière cruelle, irréparable. Onc, famine à cause de la malice des hommes, ruinant villes, se faisant rempart dans Lutecia, l'appauvrissant par d'autres maux affreux.

... Et moi, Joraël, ange de la paix (Esprit protecteur du médium Olivarius), recommande à tous, ministres nés, ains à naître, de n'aller pas plus loin, de s'occuper essentiellement des besoins du peuple qui souffre, d'entretenir les greniers d'abondance, crainte de disette, soit factice, soit réelle. »

Nous pourrions multiplier les citations et démontrer plus évidemment encore que cette prévision ne peut s'appliquer qu'aux événements actuels, malgré des erreurs évidentes de dates et de personnages ; cependant, révolution, rétablissement de l'empire, invasion et siège de Paris doivent s'accomplir, dit Olivarius, de 1835 à 1855 voire après, c'est-à-dire pour quelques-uns dans une période indéterminée, et quant aux personnages qu'il met en cause, si leur intervention personnelle et directe dans nos affaires publiques, ne peut être affirmée, en ne peut douter du moins qu'ils n'y aient néanmoins été représentés par les membres influents de leur parti.

Certaines des prévisions dictées au médium Olivarius par l'Esprit Joraël, appartiennent encore à l'avenir, et il ne nous paraît pas encore opportun de chercher quant à présent à les tirer de l'obscurité où le prophète semble à dessein les avoir plongées. Ce qu'il nous importe de constater, c'est l'accord complet de ces prévisions et de celles du Spiritisme moderne, et de rechercher les causes qui, au moyen âge comme de nos jours, ont permis à quelques erreurs de se glisser au milieu d'incontestables vérités.

Parmi les prévisions modernes concernant les temps difficiles que nous venons de traverser, nous citerons encore une communication donnée à M. Mazurel, de Lille, le 4 mai 1870, et qu'il a bien voulu nous transmettre. Cette communication de l'Esprit de son père insistait surtout sur le spectacle qu'offrait alors le monde des Esprits, montrant partout, dans l'espace, des groupes s'occupant de l'étude des questions sociales et agissant avec vigueur, pour modifier ou accentuer certaines déterminations humaines.

L'Esprit prévoyait un cataclysme très prochain, et engageait son fils à ne risquer que de faibles capitaux dans des affaires à courte échéance. Il est à remarquer qu'à cette époque il n'était nullement question de la guerre, et que rien ne pouvait faire pressentir une crise commerciale prochaine.

Un autre de nos correspondants, M. Ch..., de Saint-Jean-d'Angely, nous fait parvenir une série de communications obtenues à des époques différentes, n'infirmant en rien les événements accomplis, mais les considérant conformément à la grande majorité des prévisions, comme des épreuves provisoires, après lesquelles la France, reprenant son libre essor reparaitra plus belle que jamais aux yeux du monde civilisé.

L'occupation de nos provinces, le morcellement de la France, selon différents Esprits, ne seraient pas de longue durée, et d'autres événements prochains pacifiant les peuples, régénérant les gouvernements épuisés, décevant les tentatives des ambitieux, feraient rentrer les nations dans leurs frontières respectives, et donneraient à l'Europe tout entière une législation uniforme qui assurerait à jamais un équilibre politique inébranlable, la pacification la plus absolue, et l'essor de toutes les libertés compatibles avec la justice, le droit et le devoir.

Plaise au ciel que ces prévisions soient promptement et entièrement réalisées !

Au nombre des causes des erreurs de détail et de dates qui se sont glissées dans les prévisions du moyen âge et de nos jours concernant la guerre actuelle, nous avons cité l'influence des passions, aspirations, secrets désirs patriotiques des médiums. Évidemment cette interprétation ne suffirait point pour expliquer tous les faits, et nous allons tout à l'heure essayer d'y ajouter quelques autres éléments pour la compléter, mais néanmoins elle n'est pas sans valeur, et nous en trouvons la preuve dans quelques réflexions que nous adressait récemment, au sujet de l'insuffisance de notre première explication, le médium auquel nous devons la communication publiée dans la revue d'octobre dernier, sous le titre : *C'est le destin qui passe*.

Il est bon de dire avant tout que notre correspondant a la fibre patriotique très développée.

Le jour même où le médium reçut cette communication, un autre Esprit, au milieu de conseils particuliers, glissa cette phrase relativement à la guerre : « Elle durera plusieurs mois, sera sanglante, ne mettra en relief que des tchetés et des trahisons, et se terminera par une PAIX HONTEUSE. »

A plusieurs reprises ce même Esprit, lié très intimement au médium sur la terre, lui tint le même langage avec persistance, ne cessant pas de prononcer le mot de paix honteuse.

Si le médium, de préférence aux enseignements d'un Esprit ami qui lui annonçait les malheurs de la France, a accepté ceux d'un Esprit qui se communiquait pour la première fois et lui était inconnu, mais lui affirmait la chute physique et la déchéance morale de nos adversaires d'outre-Rhin, n'est-ce pas parce que son esprit éminemment dévoué aux intérêts français, se complaisait aux prévisions qui le satisfaisaient davantage !

Mais une autre question se soulève ici. Le médium a choisi, par suite de ses tendances, il a préféré l'erreur séduisante à la triste vérité, donc l'un des Esprits, au moins, l'a trompé ou s'est trompé. Nous en convenons volontiers, et il en résulte ceci que les erreurs des communications de prévisions résultent non seulement des tendances des médiums, mais encore de l'ignorance ou de la malice des Esprits.

Comme l'enseigne le spiritisme, les Esprits n'étant que les âmes des hommes qui ont quitté la terre, sont loin de posséder la science infuse. Ils voient mieux que les hommes et de plus haut, mais l'avenir est encore bien obscur pour la plupart d'entre eux, et leurs prévisions, résultat et des faits qu'ils entrevoient et des déductions qu'ils en tirent personnellement, ne sont pas à l'abri des erreurs et ne peuvent avoir d'autres poids que celui d'une opinion individuelle un peu plus éclairée que les opinions terrestres. D'autres Esprits, que la mort n'a pas épurés, trompent sciemment les hommes auxquels ils se communiquent, comme ils trompaient sur la terre ceux avec lesquels ils étaient en relation.

S'ensuit-il qu'il ne faut avoir aucune confiance dans les enseignements des Esprits ? Non certes. De ce que certains hommes se plaisent à induire en erreur leurs concitoyens, refuse-t-on toute confiance aux hommes en général ? Loin de là, seulement on se tient sur ses gardes et on ne reconnaît dignes de foi que ceux qui ont fait leurs preuves. Qu'on agisse de même avec les Esprits, que le discernement et la prudence président à l'examen de leurs enseignements quels qu'ils soient, et la cause d'une foule d'erreurs sera ainsi écartée.

Mais, dira-t-on encore, comment des Esprits dont la supériorité est incontestable, qui, par leur élévation, connaissent évidemment l'issue définitive des événements, ne nous préservent-ils pas des mensonges des uns et des erreurs des autres ? C'est parce qu'ils respectent la liberté de nos pensées et de nos actes, c'est parce qu'en nous donnant le libre arbitre, Dieu a interdit à qui que ce soit toute mesure qui pourrait entraver l'exercice de ce libre arbitre et remplacer l'esprit de résistance et de lutte qui caractérise notre passage terrestre, par l'inertie et l'apathie qui seraient le résultat fatal de trop de clairvoyance en certaines circonstances. Si nous avions eu la certitude de nos malheurs, nous aurions évidemment renoncé à une résistance sans solution favorable, et cependant qui sait quels seront pour l'avenir, les résultats féconds de cette résistance inébranlable qui n'a pu céder qu'à la trahison et à l'imprévoyance.

Nous sommes encore enchaînés à un monde imparfait par notre infériorité cause de nos erreurs et de nos faiblesses. Grandissons sans cesse en intelligence et en moralité, éclairons notre esprit, armons nous spirituellement des armes pacifiques et indestructibles que le progrès nous met entre les mains, et à chaque pas nouveau sur la route de la progression, nous rapprochant sans cesse de la vérité, nous serons moins susceptibles de nous laisser séduire par le langage de l'erreur.

Revue de la presse

La liberté de penser au XIXe siècle

Nature du Christ

On lit dans le *Petit Journal* du 9 mars dernier :

On vient de juger à Londres un procès qui a depuis longtemps fort intéressé et surtout fort scandalisé l'Angleterre.

Le révérend Charles Voysey, ministre protestant à Healaugh, près de Tadcaster, dans le comté d'York, avait été interdit par la Cour de chancellerie de ce comté, pour avoir publié et expliqué en chaire des doctrines fort peu orthodoxes, contenues dans un ouvrage intitulé : *La Fronde et la Pierre*. Il était dit, dans cet ouvrage, que Jésus n'avait en aucune manière racheté nos péchés, qu'il n'avait fait aucun sacrifice, que Jésus ne souffrit nullement pour nous, et que la croyance dans des souffrances était tout simplement une croyance populaire des plus révoltantes. Un peu plus loin, le révérend Voysey disait que Jésus n'était pas plus Dieu que nous-mêmes, que chaque homme a la même dose de divinité contenue en lui, etc.

On comprend maintenant les motifs de son interdiction prononcée en décembre 1869. Il ne s'est pourtant point tenu pour battu, et il a, du consentement de l'archevêque d'York, interjeté appel de la décision qui le frappait. Devant la cour judiciaire chargée de décider de l'affaire, et composée du lord-chancelier, de sir Colville, sir Napier et sir Philimore, Mgr Voysey a présenté lui-même sa défense, mais sans succès, car la décision de la chancellerie d'York a été confirmée.

Pour notre siècle retardataire, ce sont en effet, aux yeux de l'orthodoxie et de la routine, des doctrines hardies que celles enseignées et publiées par le révérend Voysey (un protestant jugé par des protestants, cependant !) Il y a quelque cent ans, une telle audace aurait exposé le novateur à périr sur un bûcher.

Moins civilisés que leurs petits-neveux, nos ancêtres du moyen âge ne trouvaient rien de mieux pour arrêter l'essor de la liberté de penser, que de torturer et de brûler ceux qui, dédaignant les chemins battus, ouvraient à l'humanité de nouveaux et larges sentiers dans le domaine des connaissances inconnues. On brûlait les Vaudois et les Albigeois, on massacrait les Luthériens et les Calvinistes, on assassinait et on persécutait violemment tous ces princes de l'intelligence qui, osant toucher à l'arche sainte, éclairaient l'obscurité des dogmes, sapaient l'erreur, dégageaient la vérité des ténèbres, et arrachaient les populations à l'avilissement et à l'inertie où les avaient plongés les doctrines stupéfiantes et abrutissantes du passé.

Savonarole, Jean Huss, Waldo, Wiclef, et vous tous martyrs obscurs ou illustres de la Saint-Barthélemy d'odieuse mémoire, soldats de Jean Ziska tombés avec votre chef dans les plaines de la Bohême, comme les Socrate et les Jésus de l'antiquité, vous avez payé de vos biens, de votre liberté, de votre vie, la promulgation de vos doctrines régénératrices. Mais aux corps périssables, les croyances immortelles ont survécu. Les semences bienfaisantes ont fructifié dans les sillons sanglants tracés par la main de fer du fanatisme et du despotisme !...

De la coupe de ciguë de Socrate, de la croix de la victime du Golgotha, des bûchers de l'inquisition, sont nés la croyance en l'immortalité de l'âme, le christianisme et ses enseignements consolateurs, le protestantisme et le droit de discuter sa foi et de raisonner ses croyances.

C'est aux crimes des persécuteurs flétris par la vindicte universelle, c'est aux glorieux sacrifices des penseurs martyrs que notre génération doit toutes ses conquêtes intellectuelles, toutes ses découvertes scientifiques, toutes ses libertés philosophiques, religieuses et politiques. Et, chose

étrange ! L'humanité n'a jamais autant grandi, ne s'est jamais autant élevée que lorsque le joug impérial des puissants du jour, s'appesantissant sur elle, a tenté davantage d'arrêter sa marche ascendante, et de resserrer les mailles du réseau sous lequel ils pensaient l'emprisonner à jamais.

Sous les persécutions du paganisme, les doctrines du Christ et des premiers chrétiens sont devenues une puissance avec laquelle il a bientôt fallu compter, et qui n'a point tardé à anéantir jusqu'aux derniers vestiges du culte imagé au milieu duquel elle était née ! C'est aux bûchers innombrables de l'inquisition, c'est aux flots de sang dont ils ont couvert tous les champs de bataille de l'Europe que les protestants ont dû la propagation de leur doctrine, et ont pu devenir une puissance dans l'Église, un état dans l'État.

En tous temps et en tous lieux, la persécution a fait grandir les innovations. Néanmoins, seule, la puissance imprescriptible d'irradiation de la vérité, pouvait leur donner l'autorité et la durée.

Mais, n'est-il pas au moins bizarre de voir, de siècle en siècle, les victimes éclairées se transformer en juges aveugles, les opprimés devenir oppresseurs et persécuter ceux qui osent penser, après avoir subi la persécution pour avoir osé penser eux-mêmes ?

L'homme est si faible et si orgueilleux qu'après la vérité qu'il acquiert, il lui semble qu'on ne puisse faire davantage ! Aussi s'attache-t-il sans cesse à endiguer le flot intelligent qui bat son édifice en brèche, jusqu'à ce que les efforts incessants des hommes nouveaux, marée montante irrésistible, anéantissant des barrières impuissantes et des obstacles sans fondement, lui aient démontré la vanité de ses prétentions.

Dans notre siècle de libre discussion, où toutes les formes de la pensée trouvent un organe de publicité pour les répandre, et des intelligences pour les acclamer ou les critiquer, pour en faire jaillir toutes les conséquences heureuses, ou les anéantir à jamais, sous les démonstrations sans appel de la logique, du bon sens et de la raison, on n'ose plus s'attaquer à la vie, ni à la liberté des philosophes et des penseurs. Ne pouvant anéantir, ni faire disparaître leur corps, on essaye de bâillonner leur intelligence, de mettre leur esprit sous l'éteignoir et leurs enseignements sous le boisseau !

Qu'un prêtre sorte de l'orthodoxie, qu'un pasteur protestant s'écarte du chemin tracé, des sentiers battus, l'interdiction les attend au passage et les marque du sceau de la réprobation. Qu'importe qu'ils aient tort ou raison, ces parias de l'église et du temple ! Ce sont des hommes nouveaux, ils s'attaquent aux préjugés, aux erreurs séculaires de l'humanité, ils prouvent que le monde a marché, et prétendent remplacer les hochets de l'enfant par la robe virile du jeune homme ! Qu'ils soient impitoyablement rejetés et que l'accès de la chaire d'enseignement leur soit fermé !...

Telle est aujourd'hui la tactique nouvelle des oppresseurs de la liberté de penser. On essaye d'écraser le novateur sous la réprobation des croyants, et ses doctrines sous le ridicule. Mais la réprobation ne tue que les âmes malsaines, et le ridicule n'a de prise que sur les doctrines ridicules ! Pour toute intelligence vigoureuse et saine, pour toute pensée vivace et féconde, l'épreuve est un instrument de purification, de gloire et de propagation, et si parfois l'homme créateur succombe à la misère ou disparaît dans l'obscurité, l'idée créée fait son chemin, rencontre des connaisseurs qui l'admirent toute couverte de gangue qu'elle soit encore, et des lapidaires qui la taillent et la polissent, jusqu'à en faire une de ces brillantes et lumineuses vérités qui s'imposent à tous les aveugles et pénètrent les entendements les plus obtus.

Il suffit d'étudier tant soit peu sérieusement les tendances de notre époque, en philosophie, en religion, en politique, pour reconnaître que nous touchons à une de ces ères de rénovation ou d'innovation où la vérité crève de toutes parts les digues qu'on lui oppose, et prépare les bases d'un monde nouveau sur les vestiges du monde qui disparaît.

Dans cette ère évidemment prochaine, dont nous préparons les voies et dont nous atteindrons les frontières, s'il ne nous est pas permis d'y pénétrer, nous n'en doutons pas, la liberté de penser et d'exprimer sa pensée sera pleine et entière ; on n'interdira pas la chaire aux promulgateurs d'idées nouvelles, et le jugement individuel, le contrôle universel assez puissamment éclairés pour discerner la vérité de l'erreur, suffiront pour rejeter dans leur néant les déclamations erronées des sophistes, et ajouter au bagage intellectuel de l'humanité, les conquêtes nouvelles de ses intelligences d'élite.

Devant le cénacle imposant de la pensée humaine émancipée, des prétentions telles que celles du révérend Voysey, n'attireront pas l'interdiction sur la tête de leur auteur, mais orthodoxes ou non, elles seront l'objet d'un examen consciencieux et repoussées ou acceptées, selon qu'elles supporteront ou non le contrôle désintéressé et éclairé de la logique et de la raison.

Et, maintenant, devançant cette époque où la liberté de penser sera la loi générale, examinons rapidement les doctrines du révérend Voysey au point de vue des enseignements spirites.

Il suffit de se reporter aux articles publiés dans la *Revue spirite* de décembre 1870, janvier, février et mars 1871, sous le titre : *Etudes sur la nature du Christ*, pour se convaincre que, comme le révérend Voysey, notre savant maître Allan Kardec, se fût attiré, en cette occasion, les foudres de l'interdiction, car non seulement il avance, mais encore il démontre rigoureusement la non divinité du Christ. Nous renvoyons pour plus de détail à ces articles, et particulièrement à la page 8, lignes 9 et suivantes du numéro de janvier 1871, où la non divinité du Christ est prouvée jusqu'à l'évidence par ses propres paroles.

Loin de prétendre au titre de Dieu, le Christ semble, au contraire, avoir pris à coeur de protester contre ce rôle qu'il présentait sans doute qu'on lui attribuerait quelque jour. Lorsqu'il affirme si souvent et si évidemment qu'il n'est qu'un homme, qui pourrait se croire suffisamment autorisé à le démentir ? Il n'était évidemment pas Dieu, sinon en affirmant sans cesse le contraire, il eût sciemment menti ! Dieu serait-il donc susceptible de mentir ?... Quelle foi pourrions-nous alors avoir en ses paroles, et comment pourrait-on sérieusement reprocher à des hommes une faute dont un Dieu aurait pu se rendre coupable ? Ignorait-il sa nature divine ? Mais alors qu'aurait-il fait de sa toute-puissance, de sa prescience infinie, de sa clairvoyance sans limite ?

Les prophètes et les apôtres le désignaient à la vérité comme le fils bien-aimé de Dieu, mais ne sommes-nous pas tous les fils de Dieu qui nous créa ? A notre sens, cette qualification nous montre uniquement dans le Christ un Esprit d'élite, choisi plus particulièrement pour accomplir une mission toute de sacrifice et de dévouement, comme le titre de fille aînée de l'Église, donnée à la France du moyen âge par la papauté, désignait une nation éminemment catholique et particulièrement dévouée au Saint-Siège, entre toutes les nations catholiques.

D'autres parts, comme l'affirme saint Paul, ne sommes-nous pas tous des dieux, puisque par notre intelligence, nous participons à la nature divine ? Jésus-Christ était un Dieu et un homme comme nous-mêmes, mais un homme éminemment supérieur, mais un de ces Esprits d'élite choisis par la Providence, pour faire connaître à l'humanité les trésors de science morale et philosophique qu'ils ont acquis par une longue suite d'incarnations.

Comme nous l'enseigne l'Église, Jésus a-t-il racheté nos péchés dans l'acception littérale du mot ? D'accord ici encore avec le révérend Voysey, nous ne le croyons pas. Sa passion et sa crucifixion sont la sanction de ses enseignements, la preuve par excellence de l'aveuglement des hommes, trop souvent portés à éteindre le flambeau qui les éclaire, à déchirer l'appareil destiné à panser, à soulager et à guérir leurs plaies.

L'exemple du Christ, vivant enseignement de la loi d'amour et de charité, a été, pour une partie de l'humanité, ce qu'est pour l'aveugle l'opération de la cataracte. Elle se croyait impuissante contre ses passions ; elle sacrifiait aux dieux du vol et de l'assassinat, comme aux dieux bienfaisants de l'Olympe. Christ lui ouvrit de larges horizons et lui démontra l'existence d'un Dieu unique, doué de toutes les perfections et plein de miséricorde pour les faiblesses humaines. Il ne racheta point les péchés des hommes, car la nouvelle loi, comme l'ancienne, exige l'expiation et la réparation de la plus petite des violations de la loi naturelle, mais il leur enseignera les moyens de les expier et de les réparer.

Ses souffrances et ses mérites ne furent point destinés à payer nos dettes, mais à nous faire comprendre qu'il n'est point de persécutions qu'une conscience tranquille et pure ne puisse supporter, qu'il n'est point d'élévation morale qu'on ne puisse atteindre avec ses principes pour boussole et ses exemples pour guides.

Pourquoi les chrétiens ont-ils fait un Dieu du Christ ? Pourquoi l'humanité de tous les temps a-t-elle fait des dieux, des Esprits extraordinaires qui sont venus lui communiquer quelque étincelle du feu

sacré ? N'est ce pas encore par faiblesse et par impuissance ? N'est-ce pas parce que, ne se sentant ni la force ni la volonté de les égaier, elle essayait de cacher sa faiblesse à l'abri de la puissance surhumaine qu'elle leur attribuait ?

Du Christ, l'Eglise a fait un Dieu menteur, puisqu'il affirmait sans cesse n'être qu'un homme ! Un Dieu hypocrite, puisque sa toute-puissance le mettait à l'abri des faiblesses humaines, il ne pouvait avoir aucun mérite à supporter des souffrances purement humaines, à triompher d'épreuves à laquelle sa divinité ne pouvait succomber ! Un exemple sans influence sur la moralisation des masses, car quel homme oserait prétendre, sans présomption, à la pureté et à la force d'âme d'un Dieu ? Qui ne s'abriterait derrière la faiblesse humaine, pour se défendre de pouvoir accomplir des sacrifices qu'un Dieu n'a pas consommés sans hésiter ?...

Mais si, de ce Dieu tronqué, menteur, hypocrite et faible de l'Eglise, la philosophie moderne et le Spiritisme font le plus grand et le moins faible des hommes, s'ils entrevoient en lui une intelligence d'élite, un Esprit supérieur, une âme élevée et choisie entre toutes, mais une intelligence, mais un Esprit, mais une âme essentiellement humains, un homme enfin qui a conquis pas à pas son élévation et sa supériorité par des efforts humains, l'humanité reconnaîtra en lui un de ses enfants parvenu à une étape supérieure qu'elle peut atteindre un jour, qu'elle atteindra nécessairement en suivant des enseignements, fruit de sa longue expérience de la vie, et s'avancera d'un pas rapide dans la voie qu'il nous a tracée, pour acquérir ses vertus et jouir de son bonheur.

Du Christ, les religions du moyen âge ont fait un Dieu au front superbe, une statue d'argile et d'or, dont la base incessamment minée par le temps, menace ruine !... Les philosophes modernes, les novateurs auxquels l'avenir appartient, en ont fait un homme comme nous, mais un homme dont les pieds s'appuient sur la terre et dont la tête s'élève jusqu'aux cieux !...

La postérité jugera !

Variétés

Conversion du docteur Mapes au spiritisme - Le spiritisme et la science

Les expériences faites par des personnages illustres du monde scientifique sont, dans l'histoire du Spiritisme, les plus propres à instruire les autres hommes, c'est pourquoi nous publions ici quelques faits fournis au journal *the Banner of light*, par feu le docteur Mapes, homme aussi distingué comme chimiste agricole que l'était le professeur Hare dans la science de l'Électricité.

Le docteur Mapes était le contemporain et l'ami du professeur Hare, comme lui il voulait expliquer par des causes matérielles, tous les phénomènes du monde visible et du monde invisible.

Son attention s'étant portée sur les manifestations spirites, il les traita tout d'abord avec le mépris qu'elles rencontrent chaque jour auprès de ceux qui n'ont pas cherché à approfondir cette science. Puis, quand il vit plusieurs de ses confrères, qui occupaient une position égale à la sienne dans le monde social et dans celui des sciences, s'appliquer avec soin à cette sorte de Magie moderne, comme il l'appelait alors, il résolut d'employer toute la subtilité de son intelligence, à expliquer les phénomènes spirites par les lois de la physique naturelle, afin de démontrer à ses amis ce qu'il appelait leur erreur et de les détourner de cette science qui, disait-il, tout en reconnaissant leur capacité, les entraînait avec rapidité à l'imbécillité ou à la folie.

Les expériences qu'il fit pour atteindre ce but ne seraient pas assez remarquables pour figurer ici, si elles n'étaient une preuve de la patience et de la persévérance qu'il mit à rechercher les conditions nécessaires pour obtenir les manifestations dans les groupes spirites. Jetons donc un coup d'oeil sur le carnet de notes du savant docteur et nous serons largement indemnisés de notre peine.

Les extraits suivants sont tirés du *Banner of light*, du 12 mars 1859. Le docteur Mapes y est désigné sous le nom de Phoenix ou Vieux Spirite.

Le premier des articles qui parut dans ce journal n'est qu'une ébauche de ses opinions sceptiques et de sa philosophie matérialiste au sujet du Spiritisme, nous ne donnons ici que le second. L'auteur s'y

désigne toujours à la troisième personne, sous le nom de Phoenix. Cet article est intitulé : *UN VIEUX SPIRITE* :

Dans notre dernier article, nous avons donné quelques explications sur notre ami Phoenix, nous nous proposons aujourd'hui de remplir la promesse que nous avons faite.

Il (Phoenix) avait entendu parler du spiritisme et s'était mêlé à quelques groupes dans lesquels il n'avait rencontré que des personnes prédisposées à la croyance, ou des médiums de mauvaise foi qui ne faisaient qu'exploiter la crédulité des assistants. D'autres fois il avait affaire à des gens qui étaient tellement amis du merveilleux qu'ils traduisaient en aspirations divines, les rêveries les plus grossières de visionnaires insensés. Soirées sur soirées se passèrent ainsi sans produire aucun événement qui pût le convaincre que le médium agit réellement sous l'influence des Esprits. Les manifestations semblaient satisfaire tous les autres, mais il n'en était pas de même pour lui. »

De temps à autre il rencontrait des amis qui lui faisaient le récit de manifestations dont l'évidence et la précision semblaient s'opposer à toute discussion, aussi était-il porté à fréquenter toujours les réunions spirites malgré son insuccès.

Cependant, un soir, étant assis à l'extrémité d'une table autour de laquelle se trouvaient un médium et quelques amis qu'il avait amenés avec lui, il sentit nettement l'attouchement d'une main sur ses genoux, puis sur ses pieds. Il adressa alors des questions mentales à l'Esprit et en obtint des réponses positives au moyen des attouchements conventionnels qu'il avait prié l'Esprit d'employer pour se faire comprendre de lui. Il prit ensuite un alphabet, puis épelant les lettres, il fit désigner par l'Esprit au moyen d'un attouchement celles destinées à former la réponse à la question mentale qu'il lui adressait. Les réponses sur des faits qui n'étaient connus que de lui et de l'Esprit, furent satisfaisantes. Pendant cette soirée, toutes les questions qui furent ensuite posées par les assistants, obtinrent des réponses qui dénotaient d'une manière évidente pour tous, la présence d'une intelligence invisible.

Voici à peu près la conversation que Phoenix eut avec les Esprits, recevant toujours les réponses au moyen de coups frappés.

Demande : « Comment pourrais-je parvenir à satisfaire ma curiosité en ce qui concerne la vérité sur le Spiritisme ? »

Réponse : « Formez un groupe de douze personnes, employez les meilleurs médiums que vous pourrez rencontrer, et continuez vos séances jusqu'à ce que vous ayez obtenu des manifestations capables de vous satisfaire. Parmi ces douze personnes choisissez-en six dont la volonté soit positive et six dont la volonté soit négative. »

Demande : « Qu'entendez-vous par volonté positive et volonté négative ? »

Réponse : « Six volontés mâles et six volontés femelles. »

Demande : « Voulez-vous dire six dames et six messieurs ? »

Réponse : « Non, par volonté mâle ou positive, nous entendons un caractère ferme, semblable à celui de votre ami O... qui décide lui-même de ses propres actions sans prendre conseil de personne. S'il veut acheter une maison, par exemple, il l'achète sans vous demander votre approbation, s'il prend conseil de son médecin, il suit ses avis autant qu'il les peut comprendre et non au-delà, voilà ce que nous appelons volonté mâle ou positive.

La volonté femelle ou négative est celle d'une personne qui a besoin du conseil de ses amis et des amis de ses amis avant de prendre une détermination quelconque, ces caractères ne se suffisent pas à eux-mêmes, manquent de puissance d'exécution et se laissent promptement influencer par les préjugés.

Ces deux genres de volonté sont nécessaires dans la formation d'une réunion spirite pour arriver à des résultats satisfaisants. Quand vous vous serez réunis vingt soirées dans ces conditions, vous n'éprouverez plus de difficultés pour décider vos amis à continuer leurs séances. »

Phoenix résolut de se conformer aux prescriptions des Esprits. Comme il lui avait été dit qu'il importait peu que les volontés négatives fussent ou non croyantes, il parvint facilement à former cette première partie de la réunion, mais il éprouva de bien plus grandes difficultés pour former la seconde, composée des volontés positives, car il lui avait été recommandé de n'admettre, dans cette

partie du groupe, que des gens qui n'auraient aucune foi dans cette science, et la fermeté même de volonté de ces derniers lui donna beaucoup de peine pour les décider à lui sacrifier vingt soirées.

La première personne à laquelle il s'adressa fut son ami F. M. C., qui lui refusa net et lui dit qu'il allait se perdre de réputation en se livrant à cette absurdité. Phoenix insista, lui donnant à entendre que c'était un service qu'il lui rendrait s'il consentait à lui sacrifier vingt soirées, et son ami accepta de subir la torture tous les lundis dans la soirée pendant vingt semaines. Quant à O..., il se mit à rire sans ménagements à l'invitation de Phoenix et s'engagea à grand-peine pour les vingt soirées, lui affirmant qu'à la vingt et unième, il ne se présenterait pas à la réunion. Phoenix parvint néanmoins, avec beaucoup de difficultés, à réunir les six volontés positives. Madame Brown fut choisie comme médium et les séances commencèrent.

Les dix-huit premières soirées, les réponses furent insensées et n'eurent aucun rapport avec les questions posées, le seul phénomène à remarquer, ce furent les coups frappés, et sur ce point les volontés positives émirent diverses opinions, rappelant toutes les théories du muscle craqueur, de l'électricité et autres systèmes dont il avait déjà été question.

Quant aux volontés négatives elles voulurent trouver une merveilleuse concordance dans bien des réponses qui semblaient inadmissibles aux volontés positives.

Le dix-neuvième soir cependant, les tables tournèrent. Jusque là Phoenix avait été la risée de ses amis, et ils convinrent ensemble que, après avoir encore sacrifié une soirée à cette *momerie*, ils cesseraient complètement ce genre de réunions. On n'attachait plus aucun intérêt à rechercher davantage la cause des coups frappés que l'on entendait chaque soir, attendu que les réponses ainsi obtenues ne pouvaient satisfaire la majorité du groupe.

Le médium n'était pas encore entré dans la salle des séances quand on vit tout à coup cinq feuilles de papier se placer sur le plancher avec un ou deux crayons sur chacune d'elles. Le médium arriva, prit son siège, et quelques instants après on entendit distinctement le bruit des crayons écrivant sur le papier. Un des membres positifs du groupe regarda alors sous la table, et déclara avoir vu les crayons placés perpendiculairement sur le papier, mais qu'ils étaient retombés aussitôt qu'il les eut regardés. On releva aussitôt les feuilles de papier, et l'on y vit certains noms écrits très lisiblement. Alors, au moyen des coups frappés, on fit désigner par les Esprits les personnes à qui ces noms étaient destinés, et les volontés positives elles-mêmes furent obligées d'admettre que c'étaient bien là les noms de ceux de leurs parents tels que grand-père, mère, etc., qui, depuis leur mort, habitaient le monde des Esprits. Phoenix fut désigné ce soir-là pour poser les questions, et toutes les réponses qu'il obtint furent instructives et parfaitement en rapport avec les questions posées.

Enfin, le lundi suivant, c'était la vingtième soirée, chaque membre du groupe sentit reculer sa chaise tandis qu'il était assis. On entendit pincer d'une guitare que l'on plaça tour à tour sur les genoux des assistants, par-dessous la table, puis un harmonica que deux des membres de l'assemblée avaient placé en arrivant, à l'endroit le plus éloigné du médium, fut joué avec beaucoup de talent. Enfin, plus tard dans la soirée, on entendit tomber une poignée de monnaie sur le plancher, et elle fut empilée sans bruit dans le fond d'un verre placé à dessein sous la table.

Les résultats de cette séance furent tels, que les membres positifs eux-mêmes convinrent de ne pas encore suspendre leurs réunions qui continuèrent pendant plus de quatre ans, une fois par semaine.

Presque tous ceux qui formaient ce groupe étaient des hommes de science dont l'opinion avait beaucoup d'influence sur le peuple, et tous, sans en excepter le docteur Mapes, s'avouèrent convertis à cette nouvelle doctrine et devinrent de puissants propagateurs du Spiritisme. Il est à noter en outre, que la femme du docteur, qui était alors fort avancée en âge, devint un médium dessinateur des plus remarquables²². »

Remarque : Les expérimentateurs consciencieux qui, comme le docteur Mapes, prennent le Spiritisme suffisamment au sérieux pour en faire une étude approfondie et sensée, sont assez peu nombreux pour que nous signalions son exemple comme une ligne de conduite à suivre au monde

²² *Banner of Light* du 12 mars 1859

savant qui, sans examen, sans étude préalable, ne voit dans nos doctrines que des rêveries sans fondements, et dans nos adhérents, des recrues pour les maisons de santé.

Nous sommes loin d'exiger qu'on accepte aveuglément les enseignements des Esprits, ni qu'on croie sans preuve à leur existence et à leurs manifestations, mais nous serions heureux de voir les princes de l'intelligence ne pas nous condamner sans nous entendre, et ne pas juger notre cause indigne d'occuper quelques-uns de leurs précieux instants.

S'il est utile à l'humanité de chercher les moyens d'améliorer son existence terrestre, s'il est glorieux de découvrir un nouveau moteur qui centuple la richesse matérielle et diminue les fatigues du travailleur, si le médecin s'honore à juste titre de sonder les sombres arcanes de la maladie et d'y découvrir la cause physique du mal et les moyens de le combattre, qui contestera l'utilité de sonder les mystères de la vie future ? Quelle gloire égalera celle du savant, qui pourra dire : J'ai analysé méthodiquement la question, j'ai expérimenté le problème dans les conditions qui en permettent la solution, je sais le pourquoi et le comment des manifestations spirites, je puis éclairer de la lumière de l'évidence l'énigme jusqu'ici indéchiffrable de notre immortel avenir ?

Celui qui refuserait d'admettre une des lois physiques de la nature, parce qu'il ne la comprend pas, parce que, s'il en voit les effets, il ne peut faire agir les causes pour les reproduire à volonté ; celui qui refuserait d'admettre la chimie au nombre des sciences, parce que le mode de formation et de décomposition des corps lui est inconnu, serait, avec quelque raison, traité d'insensé et d'ignorant par les chimistes et les physiciens. On lui reprocherait à juste titre sa présomption et son ignorance, on le renverrait à l'école et au laboratoire, à l'étude des traités scientifiques et à l'expérimentation dont une longue pratique lui permettrait seule de juger en connaissance de cause, et cependant ce sont ceux-là mêmes qui savent combien de patience, de persévérance il faut dépenser pour arracher à la nature le plus petit de ses secrets, qui rejettent avec mépris et raillerie l'étude de questions aussi capitales que celles d'où doivent surgir le néant de nos espérances d'avenir, ou la constatation sans équivoque de notre éternelle progression et de notre immortalité sans limite.

Le Spiritisme ne recherche pas seulement ceux qui, préparés à la croyance par leurs tendances intellectuelles, acceptent à priori ses doctrines et toutes les conséquences philosophiques qui en découlent. Ceux auxquels il tient surtout, ceux qu'il compte parmi les plus inébranlables défenseurs de ses principes, ce sont les sceptiques, qu'une longue suite d'expériences et d'épreuves ont pu seules convaincre. Ce sont les volontés mâles du docteur Mapes, celles qui n'acceptent que ce qu'elles comprennent et qui règlent leurs actions d'après leur jugement et non d'après celui de leurs amis, qui nous sont précieuses. Et ces spirites-là nous les compterions bientôt par milliers dans nos rangs : savants, législateurs, littérateurs d'élite, génies de tous genres, si, comme le docteur Mapes, ils essayaient sérieusement quelques expériences concluantes, en étudiant avec persévérance le Spiritisme sur son terrain.

La constatation de l'immortalité de l'esprit humain, la gloire d'avoir triomphé d'un préjugé et d'avoir vulgarisé dans le monde du scepticisme des lois qui révolutionnent déjà le monde de la pensée et qui pacifieront un jour le monde militant, la conquête de mines scientifiques fécondes en découvertes nouvelles, tout cela vaut bien la peine de dépenser quelques heures à étudier les prétendues rêveries des spirites.

Organisez des groupes à la façon du docteur Mapes, messieurs les savants, nous ne vous demandons pas, pour vous convaincre, de renoncer à votre incrédulité. Une étude consciencieuse, des observations désintéressées et poursuivies avec la persévérance qui caractérise vos travaux scientifiques, suffiraient, nous en sommes persuadés jusqu'à l'évidence, pour faire de vous autant de champions convaincus et éloquents de la science, que vous accablez aujourd'hui de vos dédains impuissants.

Manifestations remarquables au moyen d'un piano

Nous extrayons d'un numéro du *Spiritual Telegraph* déjà ancien, le récit suivant, remarquable, tant par la nature spéciale des manifestations qu'il rapporte que par la manière dont elles ont été obtenues :

Chers amis,

Pour la satisfaction de vos nombreux lecteurs, je vous envoie un compte rendu d'une des nombreuses démonstrations que nous recevons de temps à autre par la médiumnité de madame Swain, une dame de cette ville qui, pour les différentes phases de la puissance médianimique résultant de l'influence des Esprits, est presque sans égale.

Me trouvant chez elle, il y a quelques semaines, en compagnie de cinq autres personnes, nous nous assîmes avec elle autour d'un lourd piano que je fermai et dont je mis la clef dans ma poche. Dans la chambre où nous étions réunis brûlait une lampe ordinaire.

Quelques instants après que nous fûmes assis, les touches du piano, mues par une force occulte firent résonner les cordes ou notes de l'instrument et des réponses nous furent, de cette manière, données à des questions que nous avions posées.

Ayant demandé à l'Esprit qui se communiquait de nous dire son nom, celui d'un de mes vieux amis, ancien armateur qui avait passé bien des années à la mer, fut épelé par l'Esprit en faisant mouvoir telle ou telle touche correspondant, d'après nos conventions, à telle lettre de l'alphabet.

Pour mieux me prouver son identité il imita, sur ma demande, à l'aide du piano, le bruit que produit le vent pendant la tempête dans les agrès d'un navire ainsi que celui de la vague qui vient se briser dessus, il imita aussi le craquement du gréement, le grincement des poulies, etc., en faisant en même temps mouvoir le lourd instrument comme un navire ballotté sur une mer houleuse et cela pendant que nous pesions dessus de tout notre poids, tantôt lourd, tantôt léger comme une plume.

Pour ne conserver aucun doute sur l'identité de mon ami, je lui parlai le langage des marins, car, je savais qu'aucune des personnes présentes ne connaissait la signification des termes employés par les hommes de mer.

Voyons, mon ami, dis-je à l'Esprit, figurez vous, que ce piano est un navire, nous appellerons l'extrémité à ma gauche "la poupe" et celle qui est à ma droite "l'avant". J'étais assis en face du piano, mon bras reposant dessus. Faites maintenant faire à votre navire une "embardée à tribord". Le piano se tourna immédiatement du côté opposé à celui sur lequel j'étais appuyé et il resta quelques instants incliné dans cette position, malgré tous nos efforts pour l'en empêcher, je lui demandai ensuite de faire exécuter une "embardée à babord" le piano reprit alors sa première position en conservant la même inclinaison.

Je lui demandai de nous montrer aussi comment faisait un navire qui fatiguait à l'ancre. L'extrémité du piano que nous étions convenus d'appeler l'avant, s'éleva et s'abaissa, puis ensuite celle qui représentait la "poupe" et le piano se penchait à droite et à gauche imitant parfaitement ainsi le tangage et le roulis d'un navire.

Tout cela s'est passé dans une chambre bien éclairée, le piano fermé avec une clef qui était dans ma poche²³... »

R.

Dissertations spirites

*Rôle des spirites dans les circonstances actuelles*²⁴

Bien des points noirs restent encore à l'horizon, et de terribles choses doivent s'accomplir avant d'arriver à la phase tant attendue et tant désirée de la régénération.

Cependant, ce temps n'est pas aussi éloigné de vous que vous pourriez le croire, il est des époques où le char du progrès fait plus d'étapes en un jour que dans d'autres temps en un siècle !

²³ Traduit de l'anglais par M. E. Blache

²⁴ X***, 3 mars 1871. Médium, M. C.

Tenez-vous à l'écart de toutes ces choses, vous qui avez vu la lumière spirite, tenez-vous à l'écart, si ce n'est pour tendre la main aux victimes de ce nouveau cataclysme qui menace la vieille société, comme la tempête menace de renverser une maison en ruines. Tenez-vous à l'écart, parce que vous n'avez rien à faire parmi les démolisseurs.

La charité seule vous réclame en ce moment. Travaillez en vue de l'avenir ; pansez les blessés, donnez du courage à ceux qui se laissent dominer par la crainte, séchez les pleurs des mères et des soeurs, et allumez dans tous les coeurs le flambeau de la foi sérieuse et raisonnée qui reste toujours là où elle a pris sa place, et qui ne peut que grandir au lieu de diminuer et disparaître, car elle est basée sur la raison pure et sur les lois éternelles.

Bénie soit mille fois la croyance qui a pour escorte, la charité, l'espérance, la résignation. Faire croire au Spiritisme par la puissance et la logique de ses enseignements, le faire aimer et respecter par l'exemple des vertus qu'il enseigne, tel est en ces temps d'épreuves terribles, le rôle du spirite véritablement convaincu du sacerdoce dont les Esprits supérieurs et Dieu l'ont investi, en éclairant son intelligence, en agrandissant le cercle de ses conceptions morales, en lui ouvrant toutes grandes les portes d'un monde où il n'osait jadis se hasarder qu'en tâtonnant. Soyez enfin par vos pensées, par vos paroles et par vos actions la preuve vivante de sa puissance émancipatrice et réorganisatrice. Communiquez à tous les consolations que vous avez retirées de notre sainte doctrine, afin que chacun se hâte de venir puiser à la même source. Le jour où tous auront compris les grandes vérités qui vous soutiennent, tous les maux qui, sur la terre, sont le fait de l'homme, auront disparu sans retour.

Allan Kardec

Pensées diverses²⁵

La brume qui s'élève des gouffres de l'Océan, peut pour un moment intercepter à vos yeux les rayons bienfaisants du soleil, mais elle finira toujours par se dissiper, et vous laisser la part de lumière que l'astre du jour vous envoie.

Les sophismes de l'erreur seront étouffés par la lumière éternelle, ils entraîneront dans leur chute les insensés qui les propagent.

Le matérialisme va tomber pour ne plus jamais se relever.

Les idées superstitieuses des religions vieilles sont près de s'engloutir dans les eaux régénératrices du baptême universel.

Que tous les hommes de bonne volonté voient et se reconnaissent !

Malheur à ceux qui ferment les yeux pour ne pas voir !

Malheur à ceux qui ne font aucun effort pour dessiller les yeux des malheureux qui sont dans l'obscurité !

Mais bienheureux ceux qui vivent de corps et d'esprit dans ces temps de prédilection, arrivés par la permission divine !

Comme le soleil pénètre à travers l'aube, ainsi la lumière de Dieu, vive et vivifiante, traversera bientôt les ténèbres épaisses dans lesquelles le monde terrestre est enveloppé !...

Hommes de la terre, ouvrez les yeux et voyez !

27 octobre 1870. Même médium

Si tu savais, ô pauvre France ! Ce qui t'est réservé et la mission divine que tu dois accomplir, tes cris de douleur se changeraient en chants de triomphe, tu jetterais tes vêtements de deuil pour revêtir les parures les plus belles !

Purifie-toi, si tu veux profiter de l'impulsion que tu dois donner aux autres nations

Abaisse ton orgueil au niveau de l'humilité la plus profonde, si tu ne veux laisser échapper ta proie.

Des ravisseurs rôdent autour de toi.

Fortifie-toi et mets-toi sous les remparts inexpugnables de la Providence.

²⁵ C..., 25 octobre 1870. Médium, M. X...

Mais, je te le dis en vérité, sache te rendre pure et digne de ta mission !

12 novembre 1870. Même médium

La vengeance poursuit, détruit et ne satisfait pas.

Le pardon soulage.

L'amour vrai crée, produit et rend heureux.

Dieu punira la vengeance parce qu'il aime le pardon, et il récompensera l'amour !

C. B.

Nécrologie

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons par les journaux spirites espagnols, dont nous étions privés depuis le mois de septembre 1870, la mort de senor don Prudencio Martinez, le cligne et respectable président de la Société spirite de Séville, et l'un des instigateurs les plus actifs de la fondation du journal *El Espiritismo*.

M. Martinez n'était pas seulement un spirite convaincu et un propagateur fervent de nos croyances, c'était encore un médecin distingué, sachant joindre au talent incontestable du savant, l'influence consolatrice et rassérénante du philosophe.

Médecin de l'âme et du corps, apôtre dévoué de nos enseignements, Séville perd en lui un citoyen vertueux, l'exemple de ses contemporains, et le Spiritisme un de ses plus fermes soutiens en Espagne.

Nous n'en doutons pas, les portes du tombeau ont été pour le docteur Martinez l'aurore de la délivrance, et de l'espace où, Esprit heureux, il réside aujourd'hui, il continuera, nous en sommes convaincus, avec plus d'activité que jamais, la tâche sacrée à laquelle il avait, sur terre, consacré ses dernières années.

Nous serions heureux de le compter au nombre des Esprits qui veulent bien nous prêter leur concours, bien certains d'augmenter ainsi la phalange de nos protecteurs et de nos instructeurs les plus éclairés, d'une âme d'élite, d'une intelligence supérieure, habituée à scruter les mystères du monde invisible, avec l'expérience et l'habileté du sage.

Poésie spirite

Les temps sont arrivés²⁶

O Dieu ! plein de bonté, je ressens ta clémence ;

Mon cœur méconnaissant ce qui conduit vers toi,

Guidé par ses passions, fit mépris de ta loi,

Sans cesse accumulant offense sur offense.

L'Esprit consolateur, des rayons de ta gloire

Émané, vient vers nous. A sa voix, mon Esprit

S'éveillant, reconnaît ce qui nous fut prédit.

Les temps sont arrivés Oui, nous pouvons le croire.

Des prophètes du Christ, messagers admirables,

O phalanges d'élite, ô vous tous immortels !

Non, vous ne venez pas renverser les autels ;

Vous venez les orner de rayons adorables !

L'humanité frémit, entendant le génie

²⁶ Poésie médianimique inspirée par les derniers événements à un vieillard de quatre-vingt-un ans

Qui de la vérité fait retentir la voix.
Le monde tout entier se soumet à ses lois.
Chacun à ses leçons reconnaît le Messie.
La régénération de ce monde s'opère ;
La sagesse éternelle, en voyant nos actions,
Veut bannir loin de nous nos funestes passions,
Extirper de nos coeurs toute racine amère.
Et ces calamités, dès longtemps annoncées,
Qui donc pourrait douter de leur éclosion ?
Peste, combats sanglants, choléra, contagion,
Eclairez des humains les âmes égarées.
Humilions nos coeurs ! La bonté, la justice
Du grand Dieu tout-puissant, confondant les pervers,
Suscita ces fléaux pour purger l'univers,
D'égoïsme, d'orgueil, d'ambition, d'avarice.
Acceptons sans regret, sans crainte, sans murmure,
Le péril où nous met le divin Créateur ;
Cette épreuve a pour but d'amener le bonheur,
De rétablir les lois que créa la nature.

Médium M. A. B***,
de Montastruc (Haute-Garonne)

Notices Bibliographiques

Mirette

Roman spirite par M. Elis Sauvage, membre de la Société des gens de lettres²⁷. Nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs de la *Revue spirite* que M. Elie Sauvage, dans son désir de vulgariser la doctrine, vient de réduire de moitié le prix de son roman de *Mirette*. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette décision et rappeler l'appréciation que notre maître vénéré, Allan Kardec, fit de cet ouvrage dans le numéro de la *Revue spirite* (février 1857), appréciation qui se résume ainsi :
« Ce livre peut être lu avec fruit par la jeunesse des deux sexes qui y trouvera de beaux modèles, de bons exemples et d'utiles instructions, sans préjudice du profit et de l'agrément qu'on en peut tirer à tout âge. Nous ajouterons que pour avoir écrit ce livre dans le sens où il est fait, il faut être profondément pénétré des principes de la doctrine. »

En préparation : Table alphabétique et analytique des 13 premières années de la Revue spirite.

Cet ouvrage, dont l'importance pour les recherches n'échappera à aucun de nos lecteurs, est le fruit des travaux persévérants d'un chercheur assidu et d'un profond penseur, M. Crouzet, dont le nom déjà bien connu du monde spirite et du monde des éprouvés surtout, est synonyme de science, logique et charité.

Comme son titre l'indique du reste, cet ouvrage n'est pas seulement un bénévolé memento destiné à guider les recherches, outre l'indication de la page et du volume où les matières sont traitées, il contient encore : le précis analytique, la quintessence des enseignements exposés dans la *Revue*. C'est, en un mot, un abrégé très complet de la doctrine, et très suffisant pour éviter de plus longues études à ceux qui n'exigent point la lettre et se contentent de l'esprit d'un ouvrage pour être éclairés. L'oeuvre de M. Crouzet peut donc atteindre un double but : faciliter les recherches dans la *Revue spirite* pour ceux qui en possèdent la collection complète, faire connaître, d'autre part à ceux qui ne

²⁷ 1 vol. in-12; librairie spirite, 7, rue de Lille, prix: 1 fr. 50, franco, 1 fr 80.

possèdent pas cette collection, en quelques pages à la fois concises et explicites, les travaux accomplis antérieurement à leur conversion au Spiritisme.

Ce volume, du format et de l'étendue d'une année ordinaire de la Revue, sera publié, par souscriptions, aussitôt que les adhérents seront assez nombreux pour assurer la rentrée des frais d'impression.

Nous serons obligés à ceux de nos lecteurs qui désireraient acquérir cet ouvrage, précieux à tant de titres divers, de bien vouloir nous faire connaître leur décision, leur recommandant expressément de ne point nous envoyer de fonds actuellement, le prix de vente devant être déterminé par le nombre même des souscripteurs.

Pour le Comité d'administration, Le secrétaire gérant : A. Desliens

Mai 1871

La mort spirituelle

Œuvres posthumes

La question de la mort spirituelle est un de ces principes nouveaux qui marquent les pas du progrès de la science spirite. La manière dont il a été présenté dans certaine théorie individuelle l'a tout d'abord fait rejeter, parce qu'il semblait impliquer, à un temps donné, la perte du moi individuel et assimiler les transformations de l'âme à celles de la matière dont les éléments se désagrègent pour former de nouveaux corps. Les êtres heureux et perfectionnés seraient en réalité de nouveaux êtres, ce qui est inadmissible. L'équité des peines et des jouissances futures n'est évidente qu'avec la perpétuité des mêmes êtres gravissant l'échelle du progrès et s'épurant par leur travail et les efforts de leur volonté.

Telles étaient les conséquences que l'on pouvait tirer à priori de cette théorie. Toutefois, nous devons en convenir, elle n'a point été présentée avec la forfanterie d'un orgueilleux venant imposer son système ; l'auteur a dit modestement qu'il venait jeter une idée sur le terrain de la discussion, et que de cette idée pourrait sortir une nouvelle vérité. Selon l'avis de nos éminents guides spirituels, il aurait moins péché par le fond que par la forme qui a prêté à une fausse interprétation ; c'est pourquoi ils nous ont engagé à étudier sérieusement la question ; c'est ce que nous allons essayer de faire, en nous basant sur l'observation des faits qui ressortent de la situation de l'Esprit aux deux époques capitales du retour à la vie corporelle et de la rentrée dans la vie spirituelle.

Au moment de la mort corporelle, nous voyons l'Esprit entrer dans le trouble et perdre la conscience de lui-même, de sorte qu'il n'est jamais témoin du dernier soupir de son corps. Peu à peu le trouble se dissipe et l'Esprit se reconnaît, comme l'homme qui sort d'un profond sommeil ; sa première sensation est celle de la délivrance de son fardeau charnel, puis vient le saisissement de la vue du nouveau milieu où il se trouve. Il est dans la situation d'un homme que l'on chloroforme pour lui faire une amputation, et que l'on transporte, pendant son sommeil, dans un autre lieu. A son réveil, il se sent débarrassé du membre qui le faisait souffrir ; souvent, il cherche ce membre qu'il est surpris de ne plus sentir, de même, dans le premier moment, l'Esprit cherche son corps ; il le voit à ses côtés, il sait que c'est le sien et s'étonne d'en être séparé, ce n'est que peu à peu qu'il se rend compte de sa nouvelle situation.

Dans ce phénomène, il ne s'est opéré qu'un changement de situation matérielle, mais, au moral, l'Esprit est exactement ce qu'il était quelques heures auparavant, il n'a subi aucune modification sensible, ses facultés, ses idées, ses goûts, ses penchants, son caractère sont les mêmes, les changements qu'ils peuvent subir ne s'opèrent que graduellement par l'influence de ce qui l'entoure. En résumé, il n'y a eu mort que pour le corps seulement, pour l'Esprit, il n'y a eu que sommeil.

Dans la réincarnation, les choses se passent tout autrement.

Au moment de la conception du corps destiné à l'Esprit, celui-ci est saisi par un courant fluidique qui, semblable à un lien, l'attire et le rapproche de sa nouvelle demeure. Dès lors, il appartient au corps, comme le corps lui appartient jusqu'à la mort de ce dernier, toutefois l'union complète, la prise de possession réelle n'a lieu qu'à l'époque de la naissance.

Dès l'instant de la conception, le trouble s'empare de l'Esprit, ses idées deviennent confuses, ses facultés s'annihilent, le trouble va croissant à mesure que le lien se resserre, il est complet dans les derniers temps de la gestation, de sorte que l'Esprit n'est jamais témoin de la naissance de son corps, pas plus qu'il ne l'a été de sa mort, il n'en a aucune conscience.

A partir du moment où l'enfant respire, le trouble se dissipe peu à peu, les idées reviennent graduellement, mais dans d'autres conditions qu'à la mort du corps.

Dans l'acte de la réincarnation, les facultés de l'Esprit ne sont pas simplement engourdies par une sorte de sommeil momentané, comme dans le retour à la vie spirituelle, toutes, sans exception, passent à l'état latent. La vie corporelle a pour but de les développer par l'exercice, mais toutes ne peuvent l'être simultanément, parce que l'exercice de l'une pourrait nuire au développement de l'autre, tandis que, par le développement successif, elles s'appuient l'une sur l'autre. Il est donc utile que quelques-unes restent en repos, pendant que d'autres grandissent, c'est pourquoi, dans sa nouvelle existence, l'Esprit peut se présenter sous un aspect tout différent, s'il est peu avancé surtout, que dans l'existence précédente.

Dans l'un, la faculté musicale, par exemple, pourra être très active, il concevra, percevra, et par suite exécutera tout ce qui est nécessaire au développement de cette faculté, dans une autre existence ce sera le tour de la peinture, des sciences exactes, de la poésie, etc., pendant que ces nouvelles facultés s'exercent, celle de la musique restera latente, tout en conservant le progrès accompli. Il en résulte que celui qui a été artiste dans une existence, pourra être un savant, un homme d'État, un tacticien dans une autre, tandis qu'il sera nul sous le rapport artistique et réciproquement.

L'état latent des facultés dans la réincarnation, explique l'oubli des existences précédentes, tandis qu'à la mort du corps, les facultés n'étant qu'à l'état de sommeil de peu de durée, le souvenir de la vie qu'on vient de quitter est complet au réveil.

Les facultés qui se manifestent sont naturellement en rapport avec la position que l'Esprit doit occuper dans le monde, et les épreuves qu'il a choisies, cependant, il arrive souvent que les préjugés sociaux le déplacent, ce qui fait que certaines gens sont intellectuellement et moralement au-dessus ou au-dessous de la position qu'ils occupent. Ce déclassement, par les entraves qu'il apporte, fait partie des épreuves, il doit cesser avec le progrès. Dans un ordre social avancé, tout se règle selon la logique des lois naturelles, et celui qui n'est apte qu'à faire des souliers, n'est pas, par droit de naissance, appelé à gouverner les peuples.

Revenons à l'enfant. Jusqu'à la naissance, toutes les facultés étant à l'état latent, l'Esprit n'a aucune conscience de lui-même. Au moment de la naissance, celles qui doivent s'exercer ne prennent point subitement leur essor, leur développement suit celui des organes qui doivent servir à leur manifestation, par leur activité intime, elles poussent au développement de l'organe correspondant, comme le bourgeon naissant pousse l'écorce de l'arbre. Il en résulte que, dans la première enfance, l'Esprit n'a la jouissance de la plénitude d'aucune de ses facultés, non seulement comme incarné, mais même comme Esprit, il est véritablement enfant, comme le corps auquel il est lié. Il ne se trouve pas comprimé péniblement dans le corps imparfait, sans cela Dieu eût fait de l'incarnation un supplice pour tous les Esprits bons ou mauvais. Il en est autrement de l'idiot et du crétin, les organes ne s'étant pas développés parallèlement avec les facultés, l'Esprit finit par se trouver dans la position d'un homme serré par des liens qui lui ôtent la liberté de ses mouvements. Telle est la raison pour laquelle on peut évoquer l'Esprit d'un idiot et en obtenir des réponses sensées, tandis que celui d'un enfant en très bas âge ou qui n'a pas encore vu le jour, est incapable de répondre.

Toutes les facultés, toutes les aptitudes, sont en germe dans l'Esprit, dès sa création ; elles y sont à l'état rudimentaire comme tous les organes dans le premier filet du fœtus informe, comme toutes les parties de l'arbre dans la semence. Le sauvage qui, plus tard, deviendra un homme civilisé, possède donc en lui les germes qui, un jour, en feront un savant, un grand artiste ou un grand philosophe.

A mesure que ces germes arrivent à maturité, la Providence lui donne, pour la vie terrestre, un corps approprié à ses nouvelles aptitudes, c'est ainsi que le cerveau d'un Européen est plus complètement organisé, pourvu d'un plus grand nombre de touches que celui du sauvage. Pour la vie spirituelle, elle lui donne un corps fluide ou périsprit, plus subtil, impressionnable à de nouvelles sensations. A mesure que l'Esprit grandit, la nature le pourvoit des instruments qui lui sont nécessaires.

Dans le sens de désorganisation, de désagrégation des parties, de dispersion des éléments, il n'y a de mort que pour l'enveloppe matérielle et l'enveloppe fluide, mais l'âme ou Esprit ne peut mourir pour progresser, autrement elle perdrait son individualité, ce qui équivaldrait au néant. Dans le sens de transformation, régénération, on peut dire que l'Esprit meurt à chaque incarnation pour

ressusciter avec de nouveaux attributs, sans cesser d'être lui-même. Tel un paysan, par exemple, qui s'enrichit et devient grand seigneur, il a quitté la chaumière pour un palais, la veste pour l'habit brodé, tout est changé dans ses habitudes, dans ses goûts, dans son langage, dans son caractère même ; en un mot, le paysan est mort, il a enterré l'habit de bure, pour renaître homme du monde, et pourtant c'est toujours le même individu, mais transformé.

Chaque existence corporelle est donc pour l'Esprit une occasion de progrès plus ou moins sensible. Rentré dans le monde des Esprits, il y apporte de nouvelles idées, son horizon moral s'est élargi, ses perceptions sont plus fines, plus délicates ; il voit et comprend ce qu'il ne voyait et ne comprenait pas auparavant ; sa vue qui, dans le principe, ne s'étendait pas au delà de sa dernière existence, embrasse successivement ses existences passées, comme l'homme qui s'élève et pour qui le brouillard se dissipe, embrasse successivement un plus vaste horizon. A chaque nouvelle station dans l'erraticité, se déroulent à ses yeux de nouvelles merveilles du monde invisible, parce qu'à chacune un voile se déchire. En même temps, son enveloppe fluïdique s'épure, elle devient plus légère, plus brillante, plus tard, elle serait resplendissante. C'est un Esprit presque nouveau, c'est le paysan dégrossi et transformé, le vieil Esprit est mort, et cependant c'est toujours le même Esprit. C'est ainsi, croyons-nous, qu'il convient d'entendre la mort spirituelle.

Allan Kardec

Deuxième anniversaire de la mort d'Allan Kardec

Deux ans se sont écoulés depuis que la dépouille mortelle du fondateur de la doctrine spirite a été confiée à la terre, depuis que l'âme du juste est retournée dans l'espace recevoir la récompense de toute une existence de labeurs féconds et d'un intarissable dévouement à l'humanité

Deux ans !... et il nous semble l'avoir quitté hier, tant ces jours de deuil pour ses adeptes, de liberté pour lui, se sont écoulés avec rapidité, tant nous avons le sentiment de sa présence au milieu de nous, tant les effluves sympathiques émanées de son être invisible, et dont nous nous sentions environnés, nous laissent persuadés d'avoir suivi sa voie autant que notre inhabileté et notre faiblesse nous le permettaient.

Et cependant que d'événements accomplis depuis cette séparation douloureuse, que d'épreuves sont venues s'abattre sur le monde terrestre tout entier, mais plus spécialement sur la France et sur Paris !... Que de larmes ont coulé !... Quels flots de sang se sont épanchés !... Un vent d'orage a soufflé sur le monde et au milieu de nous, et les phalanges serrées dont la puissante main du maître savait calmer les ardeurs intempestives, ou réchauffer le zèle chancelant, se sont dispersées à tous les coins de l'horizon, attendant des jours meilleurs pour reprendre la tâche violemment interrompue !...

La doctrine n'a point périclité cependant, loin de s'affaiblir, la croyance a grandi dans le silence et la douleur, et ceux qui puisent courage et résignation dans les enseignements consolateurs des Esprits sont au contraire plus nombreux que jamais, mais la chaîne immense qui faisait de tous les croyants une seule famille, sans distinction de castes, ni de nationalités, rompue tout à coup par la guerre, n'a pu réunir encore ses anneaux dispersés ! Chaque anneau lui-même, brisé par une lutte fratricide et impie, n'a pu, dans ces temps de trouble et d'émeute, trouver les quelques instants de calme et de paix nécessaires à sa réorganisation.

La guerre avec l'étranger, guerre déplorable à tous égards, puisqu'elle mettait en présence, l'instrument de mort à la main, des hommes faits pour s'entendre et marcher de concert au progrès, nous avait séparés de nos frères d'Allemagne et du monde entier par suite de l'investissement de Paris. La paix, quelque onéreuse qu'elle fût pour notre malheureux pays, nous laissait l'espoir de réparer bientôt par notre activité et la bienveillante sollicitude de nos correspondants, tant de temps perdu pour le triomphe des principes régénérateurs, lorsque la guerre civile est venue soudainement nous plonger dans un abîme de maux mille fois plus terrible encore.

Que tout le sang versé retombe sur les premiers instigateurs de ces rencontres, à jamais déplorables ! La France n'était-elle pas assez éprouvée, assez épuisée d'hommes et d'argent ? Lui fallait-il donc une fois encore, donner au monde le spectacle malheureusement trop fréquent de ses luttes intestines ?

Tous les Esprits avancés réprouvent la guerre entre les peuples que les intérêts matériels, que les passions violentes de l'ambition et de la jalousie poussent l'un contre l'autre, mais quelles ne doivent pas être l'horreur et la réprobation de l'humanité tout entière pour ceux qui n'hésitent point à pousser en deux camps ennemis, le frère contre le frère, le père contre le fils, le Français contre le Français ! Ah ! Quelle terrible responsabilité encourent ces hommes aveuglés, et quels ne seront pas leur désespoir et leurs regrets, lorsque, au seuil de l'éternité, ils verront la main implacable de la justice et de la vérité, inscrire en caractères ineffaçables, sur la page sanglante qu'ils se sont faite dans l'histoire des peuples, la dette de douleurs et de larmes qu'ils ont contractée envers l'humanité !...

Au milieu de tous ces conflits, il nous était impossible, comme les années précédentes, de songer à réunir les spirites de Paris, appelés par la loi ou par leurs convictions politiques dans l'un ou l'autre camp, pour célébrer le second anniversaire de la mort d'Allan Kardec, par une visite solennelle à son tombeau.

Mais nous en sommes persuadés, la date du 31 mars n'est point passée inaperçue dans la mémoire de ceux qui cachent au fond du coeur, le culte des grands Esprits, dont tous les instants, ont été consacrés au bonheur futur de l'humanité. Dans toutes les parties du monde, dans l'esprit de tous ceux qui ont connu Allan Kardec, de ceux plus nombreux encore qui doivent à ses oeuvres sinon le bonheur, du moins la résignation et la paix de l'âme, nous n'en doutons pas, une pensée d'affection, de respect et de reconnaissance, est allée saluer dans l'espace invisible, l'immortel auteur du *Livre des Esprits*.

Quelques-uns plus heureux sont allés isolément déposer sur la tombe du maître, leur tribut de vénération et d'amour.

Comme eux nous avons pu visiter la pierre funéraire qui tout en protégeant l'enveloppe terrestre de l'homme, symbolise si exactement son oeuvre, sa nature, son esprit. En face de ce majestueux mythe sépulcral, de ce colosse de pierre qui a subi la consécration du temps, tout en demeurant insensible à ses outrages, bien mieux que dans la foule, que dans l'imposante manifestation des années précédentes, nous avons senti la présence du premier apôtre spirite, et presque involontairement, en levant les yeux vers son buste vénérable, nous nous attendions à le voir apparaître, à l'entendre nous parler !... L'illusion a peu duré, sans doute, nous n'étions pas dignes de ce bonheur, mais à défaut de sa vue, à défaut de sa parole, nous avons pu recueillir sa pensée, par un des médiums auxquels il se communique volontiers !...

Nous sommes heureux de faire participer nos lecteurs, aux instructions qu'il a bien voulu alors nous transmettre²⁸.

Mes amis, tel j'étais sur terre, tel je suis demeuré comme Esprit, et je suis plus heureux du souvenir que vous m'avez gardé au fond du coeur que des plus imposantes cérémonies. Les honneurs de ce monde m'ont toujours laissé insensible, dans les derniers temps de ma vie, toute mon ambition se bornait à une modeste retraite où j'aurais consacré mes loisirs à assurer l'avenir de l'oeuvre, et la fondation des grandes institutions dont je voulais doter le Spiritisme. Dieu et les Esprits supérieurs préposés aux grands événements terrestres ne l'ont point permis. Ils prévoyaient sans doute les cataclysmes prochains qui eussent ruiné de fond en comble mes entreprises, et m'ont sagement retiré de ce monde au moment où il me semblait utile de commencer la grande lutte, lutte que dans leur sagesse, ils reconnaissaient prématurée.

Bénissez les événements qui vous ont dispersés. Grâce à eux, grâce à l'obscurité qu'ils ont momentanément jetée sur vous, vous passerez inaperçus dans la tourmente. Demeurez attentifs, suivez le courant, sans vous y mêler, laissez faire aux hommes de violence leur oeuvre de sang ; laissez-les amonceler ruines sur ruines, décombres sur décombres. Comme dans ces villes

²⁸ Paris, 31 mars 1871. Médium M. X.

immenses où certains quartiers sont livrés par les besoins de la salubrité publique, à la pioche du démolisseur, le monde moral a besoin d'être violemment fouillé, dans ses détours les plus sombres, pour que les nouvelles institutions sur lesquelles repose le bonheur des générations futures, s'appuient sur une base saine et incorruptible.

A réparer une maison qui tombe en ruine, à recréer un mur lézardé qui tremble sur ses assises séculaires, on ne fait qu'ajourner une chute imminente ! Le fard qui recouvre le visage d'une beauté fanée, dissimule momentanément les ravages du temps, mais ne peut en arrêter les progrès !...

Ces luttes violentes coûtent sans doute bien du sang et bien des larmes. Bien des existences sont fauchées dans leur fleur, bien des victimes innocentes succombent, bien des veuves éplorées, bien des orphelins privés de leur unique soutien élèvent les yeux vers le ciel pour demander vengeance et maudissent les auteurs de tant de maux ! Mais ne vous y trompez point, quelque nombreuses que soient les existences sacrifiées, quel que soit le parti qui succombe, quelle que soit l'issue de ces divisions provoquées peut-être davantage par l'ambition égoïste de quelques hommes que pour le triomphe désintéressé du droit des masses, la défaite sera pour les institutions du passé, le triomphe pour les doctrines modernes favorables à la régénération universelle.

Vous déplorez le spectacle terrifiant auquel vous devez assister bon gré mal gré ; mais que serait-ce, mon Dieu, si comme moi, vous n'y voyiez qu'un épisode douloureux, mais nécessaire de la violente tempête qui agitera bientôt le monde entier dans des convulsions et des déchirements sans nom ?... La guerre entre la France et l'Allemagne, comme la révolution espagnole, comme la guerre civile parisienne, comme les sourdes agitations qui parcourent la Russie, l'Angleterre et l'Autriche, ne sont que les préludes d'une conflagration générale qui de l'Europe embrasée s'étendra au monde terrestre tout entier !...

Dans cette période de vingt, de trente, de cinquante années peut-être, bien des peuples depuis longtemps asservis recouvreront leur autonomie, bien des civilisations disparues renaîtront de leurs cendres, tour à tour les principes les plus opposés s'élèveront au pouvoir et gouverneront les nations, mais, n'en doutez pas, l'avenir appartiendra aux hommes de paix, aux philosophes tolérants, aux politiques désintéressés qui sèmeront en silence les principes de solidarité et de fraternité, qui rapprocheront les partis au lieu de les diviser, et qui, pivots inaperçus du mouvement, sans ambition comme sans parti pris, travailleront pour le bonheur de tous et non pour le triomphe d'une coterie. Ils auront un parti cependant, et ce parti réunira tous les suffrages, car ils ne seront les agents, ni d'une famille, ni d'un individu, mais bien de l'humanité tout entière, purifiée et régénérée au creuset bienfaisant de l'adversité.

Allan Kardec

La réincarnation en Angleterre

Le principe de la réincarnation poursuivant sa marche lente mais continue à travers tous les obstacles, détache journellement quelques partisans de l'école américaine, et en raison du terrain conquis en quelques années, nous pouvons certainement affirmer que, dans un temps relativement très court, il n'existera plus aucune scission à cet égard dans la grande famille spirite terrestre.

Jadis, en Amérique, en Angleterre, cette croyance était tellement réprouvée, et repoussée de parti pris, que, loin d'en faire l'objet d'une discussion de nature à jeter la lumière sur la question, on se gardait d'en aborder l'examen tant les uns trouvaient dangereux pour la raison humaine, d'en faire une étude minutieuse, tant une croyance aussi puérile, aussi dénuée de sens, paraissait peu digne de l'attention des autres.

Mais comment pourrions-nous nous étonner de l'ostracisme qui, de nos jours encore, s'attache à toute idée nouvelle, quelque féconde qu'elle soit, lorsqu'il y a quelque cent ans, l'inventeur de la vapeur mourait dans une maison de fous, pour avoir osé tenter d'enrichir l'humanité d'une puissance nouvelle, fruit d'une étincelle de son génie, lorsque plus avant dans la nuit des temps, les grandes intelligences qui, éclairées du feu sacré, avaient touché du doigt, l'électricité et le magnétisme, par

crainte des bûchers de l'inquisition, laissaient à d'autres plus hardis, parmi leurs successeurs et leurs élèves, de s'illustrer en jetant sur leur découverte, la lumière de l'évidence.

La réincarnation est méconnue ! Et ceux qui la préconisent bafoués et injuriés, comment pourrait-il en être autrement ? Si la vapeur, l'électricité et le magnétisme, ces trois puissances qui se partagent aujourd'hui l'empire du monde physique, ont eu besoin pour acquérir droit de cité, du patronage des plus grands Esprits de notre siècle, comment un principe destiné à révolutionner le monde moral tout entier pourrait-il échapper à la loi commune ?

Mais les difficultés qui découragent l'erreur et la rejettent dans l'ombre et dans l'oubli, ne servent qu'à appeler l'attention de la foule sur les vérités, qu'à les mettre en relief, et les attaques des uns, l'indifférence affectée des autres, contribuent peut-être autant que les efforts des adeptes à la rapidité de leur propagation.

Il y a quelques années, les journaux de l'école américaine se seraient gardés comme d'un blasphème de citer quelque document relatif à la réincarnation, la conspiration du silence l'avait enveloppée de ses inextricables réseaux, mais, telle est la puissance d'irradiation de la vérité, qu'il a suffi d'une étincelle pour renverser l'échafaudage si laborieusement établi, et pour semer avec la rapidité de la foudre, la curiosité dans l'esprit de tous ceux qui n'en avaient point fait, jusqu'alors l'objet de leurs investigations.

Depuis ce temps, il n'est pas de journaux américains ou anglais, il n'est pas de réunions spiritualistes d'outre-Manche ou d'outremer, où cette base fondamentale de la doctrine ne soit discutée, critiquée, controversée, il n'est point de jour peut-être, malgré la partialité de nos adversaires, qui ne voie un certain nombre d'adhérents se rallier à nos principes.

Miss Emma Hardinge qui, naguère encore traitait d'odieuse et d'horrible, la croyance à la réincarnation, continue à rompre des lances en faveur des croyances américaines, mais nous le regrettons vivement, dans l'intérêt même de la vérité, jamais nous ne l'avons vue attaquer sérieusement le principe, et ses injures et son mépris, nous l'avouons humblement, nous ont paru infiniment moins concluants que ne l'aurait été à nos yeux la plus petite réfutation.

Dans une conférence récente, prononcée le 19 décembre 1870, à la salle Beethoven, Harley street, à Londres, usant toujours du même procédé, à une question directe, mademoiselle Emma Hardinge répond par une fin de non-recevoir. Ce n'est ni l'heure, ni le moment d'entrer en discussion à cet égard, dit-elle. La réincarnation, à son avis, est le résultat de l'opinion particulière d'un individu ou d'un Esprit, et s'il lui était permis d'entrer dans la discussion de la doctrine, elle croit qu'il ne lui serait pas difficile de la réfuter point par point, jusqu'à n'en pas laisser subsister un seul fragment. Mieux vaut s'appesantir sur la question des communications et sur le bonheur et la consolation qui en résultent.

Sans doute, miss Hardinge, nous goûtons comme il convient, le bonheur d'entrer en relation avec les Esprits, mais, ne vous en déplaît, dans le cas présent, la moindre petite argumentation ferait bien mieux notre affaire. Nous aimerions à vous voir attaquer le taureau par les cornes, au lieu de perdre votre temps à donner de grands coups d'épée dans l'eau. Vous avez l'éloquence qui séduit, et la conviction qui persuade, et nous regrettons sincèrement qu'elles ne vous servent point comme vous pourriez le faire facilement sans doute, à anéantir de fond en comble cette hydre de la réincarnation qui allume si fort votre courroux.

La réincarnation, une théorie particulière, dites-vous ! L'opinion d'un individu ou d'un Esprit ! Nous préférons encore vous taxer d'ignorance que de malveillance, car une étude, quelque légère qu'elle soit, de la question vous aurait appris sans doute que cette prétendue théorie individuelle, acceptée par des millions de spirites était le résultat de millions de communications émanées de milliers d'Esprits différents. Peut-être alors la question vous eût-elle paru mériter mieux que l'indifférence et l'injure, peut-être en eussiez-vous fait l'objet d'une étude sérieuse et d'une réfutation concluante !

Sur cette question qui les divise, miss Hardinge, réfléchissez-y mûrement, des millions de croyants sont en présence ! Ils attendent la lumière de l'évidence pour persister dans l'une ou l'autre voie. Ne les laissez pas incertains. Étudiez comme ils le méritent, quoi que vous en pensiez, l'argumentation et les faits qui font de la réincarnation, la clef du Spiritisme occidental, ne négligez dans votre

examen, aucune des conséquences qui en découlent, et lorsque vous posséderez jusqu'à un iota le pour et le contre, combattez les faits, combattez les principes, en exposant à vos auditeurs attentifs et les raisons qui plaident en faveur de la doctrine réincarnationiste, et les arguments que vous découvrirez pour l'anéantir.

Dans ces conditions, n'en doutez pas, vos conférences auront du retentissement et porteront leur fruit. Pour nous, comme nous le faisons toujours, lorsque nous discutons, nous aborderons carrément la question, nous combattons vos arguments, et de cette lutte courtoise, soyez-en sûre, résulteront la lumière et l'évidence. La vérité éclatera de quelque côté qu'elle soit, et nous aurons réussi à réunir dans une communion identique les spiritualistes américains et les spirites français.

Un tel résultat vaut bien sans doute quelques instants d'étude sérieuse. A l'œuvre donc, miss Hardinge, nous attendrons patiemment l'heure de la lutte, et quel qu'en soit le résultat, croyez que nous nous considérerons comme très honoré de vous avoir pour adversaire.

Variétés

Une aventure dans les forêts vierges de l'Amérique

Les adversaires du Spiritisme après avoir essayé en vain de combattre efficacement nos doctrines, dans le domaine de la discussion, repoussés jusqu'à leurs derniers retranchements par la logique et l'enchaînement des principes, s'attachent généralement en désespoir de cause à la négation des faits comme à leur dernière branche de salut. Plutôt que d'accepter l'explication simple, rationnelle et concluante que leur donne le Spiritisme de cette multitude de manifestations qui échappent aux investigations de la science ordinaire, ils préfèrent voir partout supercherie, superstition aveugle et grossière fantasmagorie. Ils divisent les spirites en deux catégories bien distinctes : des fripons qui exploitent la crédulité humaine, et des imbéciles qui se laissent prendre aux préjugés les plus grossiers.

Les manifestations modernes, les apparitions, les bruits insolites, pure jonglerie ou hallucinations évidentes d'esprits prévenus, prédisposés au merveilleux par les enseignements atrophiants des prétendus Esprits !

Ils n'expliquent rien, ils nient ! Si cette manière de discuter n'est pas concluante pour tous, elle a au moins le mérite d'être expéditive et péremptoire.

Il est cependant un certain ordre de faits, tels que les apparitions au moment de la mort, à des centaines de lieues de distance, qui sont de nature à faire réfléchir les plus incrédules, surtout lorsque ces faits ayant eu lieu avant la propagation moderne du Spiritisme, on ne peut accuser personne de les avoir inventés pour le besoin de la cause.

Parmi les nombreux documents de cette nature, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, nous choisissons aujourd'hui pour le soumettre à l'appréciation de nos lecteurs, un extrait de la *Renaissance, chronique des arts et de la littérature*, publiée à Bruxelles en 1840, par les soins de l'Association nationale pour favoriser les arts en Belgique.

Les précautions oratoires dont l'auteur entoure son récit, démontrent surabondamment combien il est loin de compter sur la crédulité de ses lecteurs.

En 1840 comme aujourd'hui encore pour ceux qui n'ont pas pénétré les mystères d'outre-tombe, on ne croyait guère aux revenants, mais cela tenait sans doute, comme de nos jours, à l'ignorance où l'on était des lois qui régissent le monde invisible et qui président à ses rapports avec le monde terrestre.

Encore quelques années d'étude, et ces faits réputés mystérieux ou impossibles, éclairés de la lumière de l'évidence, deviendront, nous n'en doutons pas, le point de départ d'une science nouvelle, féconde en importantes découvertes et en résultats régénérateurs.

Nous cédon sans plus de commentaires la parole à l'auteur de l'article :

« Nous le savons, on n'a plus foi aux apparitions surnaturelles. Notre époque est trop éclairée pour y croire. Elle ne fait plus qu'en rire. Les histoires de revenants ont même perdu leur succès jusque

dans les chambres d'enfants. Le royaume des épouvantes est dépeuplé. Les fées et les sylphes sont découronnés et ont perdu leur sceptre de fleurs. Les revenants qui se promenaient en paix dans les ténèbres du naïf moyen âge, se sont évanouis au grand jour de nos lumières. Les portes des cimetières ne s'ouvrent plus à l'heure de minuit, pour laisser sortir les morts enveloppés de leurs linceuls blancs, et les trépassés dorment en repos dans leurs sépulcres. Aussi, nous ne voulons pas briser une lance avec l'incrédulité de notre époque. Notre but est tout simplement de raconter dans les lignes qui suivent, un enchaînement de faits très simples, et nous laissons au lecteur à en tirer telle conclusion qu'il trouvera bon. Quant à la vérité de cette aventure, nous en pouvons garantir l'authenticité.

Le théâtre de notre histoire est la partie occidentale de l'Amérique, cette vaste solitude où vous pouvez marcher des journées entières à travers les forêts et les savanes, sans rien rencontrer, si ce n'est quelque hutte abandonnée, construite de troncs d'arbres grossièrement réunis. A l'époque où ce récit commence, cette solitude était plus profonde et plus effrayante encore qu'elle ne l'est aujourd'hui, car le pays était infiniment moins peuplé, la culture se bornant à une étroite bande de terre le long des côtes de l'Atlantique. Les terres non cultivées et les forêts non défrichées se développaient sur une étendue prodigieuse et n'offraient qu'à regret passage au voyageur dans leur dédale presque impraticable aux pas de l'homme, car le Peau-Rouge, cet enfant de la solitude, passe à travers les roseaux des marécages, sans faire plus de bruit qu'une panthère et sans laisser la moindre trace derrière lui. Il n'est donc pas étonnant que les régiments anglais, pendant la guerre américaine, visitassent fréquemment ces forêts antiques comme la nuit, et plus tristes encore à cause du terrible silence qui y régnait.

Dans le but de maintenir une communication avec les frontières du Canada, de n'être coupé ni du côté du sud, ni du côté de l'ouest, et de cultiver les relations d'amitié établies avec plusieurs tribus indiennes qui se réunissaient dans des endroits convenus, on détachait fréquemment des postes et des patrouilles bien avant dans les forêts, où ils restaient quelques jours pour être remplacés ensuite et venir rejoindre le gros de l'armée. Ces avant-postes eurent bientôt appris des Indiens, éparpillés çà et là dans ces retraites, comment au lieu de dresser des tentes, on peut, en très peu de temps, construire des huttes de troncs d'arbres. C'est dans une de ces huttes depuis longtemps abandonnée par ceux qui la construisirent, que les personnes dont nous allons raconter l'histoire trouvèrent un abri momentané contre le vent, l'orage et les animaux sauvages de ces forêts.

L'impression de mélancolie que nous fait le silence éternel de ces solitudes, tous les hommes la subissent profondément. Dans les âmes faibles, elle produit la terreur, dans les âmes fortes, elle fait naître une sorte d'enthousiasme religieux. Rien ne nous inspire mieux le sentiment de la faiblesse humaine et ne nous démontre mieux notre dépendance d'un être plus élevé. Cependant, il y a des moments où le silence de la nuit et de la nature, loin d'élever notre âme à des idées de ce genre, ne nous donne que le sentiment de notre isolement. Et cet isolement est d'autant plus intolérable qu'il est tout concentré en lui-même, et que nous ne sommes entourés que d'objets auxquels la voix de la nature qui parle en notre âme, ne peut s'adresser. Peut-être n'y a-t-il aucune espèce d'isolement aussi triste que celui qu'on éprouve en présence de personnes incrédules, qui n'ont foi à aucune des choses vers lesquelles la solennelle terreur des grandes forêts élève notre pensée.

C'était à peu près un sentiment de cette nature qu'éprouvait Henry Sherwood, au moment où il était assis dans une hutte abandonnée, dans le voisinage d'une forêt de sapins, près des frontières du Canada. En vain, son unique ami et compagnon, le capitaine William Dromond, essayait-il de lui inspirer cette insouciant gaité qui était propre à son caractère et qui ne l'avait pas abandonné, même dans la position où il se trouvait. C'était au milieu d'une belle nuit d'été : les rayons de la lune pénétraient par les fentes et les jours nombreux de la cabane qui leur prêtait son abri, et tombaient en bandes et en taches lumineuses sur la table devant laquelle ils étaient assis. Dans un coin se trouvait leur bagage. Dans un autre, ils s'étaient préparé un lit de feuilles sèches, le seul que cette pauvre mesure pût, leur donner et eût jamais possédé.

Les deux officiers avaient mission de se diriger vers le sud-ouest des frontières canadiennes, vers une de ces espèces de camps que les Indiens, amis des Anglais, occupaient dans le voisinage. Après

une route difficile et laborieuse, ils se trouvaient encore éloignés d'une journée de marche du but de leur voyage. Pendant deux jours ils avaient arpenté, la boussole à la main, ce profond désert d'arbres, sans rencontrer une seule créature vivante. Pendant deux nuits ils avaient bivouaqué sur ce sol inhospitalier, et il leur restait à y passer une troisième nuit avant d'arriver à leur destination. Mais il n'y avait en cela rien d'extraordinaire pour deux hommes habitués à coucher à la belle étoile et à battre ces forêts. Aussi le capitaine Dromond ne put comprendre l'étrange disposition d'esprit de son ami le lieutenant Sherwood, ni se rendre compte de son inexplicable mélancolie, car leur position lui paraissait toute naturelle et une chose réellement journalière. Cependant, le lieu où ils se trouvaient avait un caractère singulièrement sinistre : de gros arbres qui s'entrelaçaient de mille manières bizarres avec leurs branches fantastiques, et les abondantes lianes dont leurs troncs étaient entièrement enveloppés, et à travers lesquelles s'ouvraient çà et là des trouées où murmuraient de petites sources bienfaisantes, les entouraient comme un mur mobile. Un grand silence régnait, interrompu de moment en moment par le miaulement prolongé d'une panthère invisible. Enfin les calmes et mystérieux rayons de la lune, laissaient tomber sur les pyramides variées des sapins, une lumière blanche qui tranchait vivement sur le feuillage noir de leurs rameaux.

La nuit était fort avancée déjà, et Sherwood n'avait qu'à peine échangé deux ou trois mots avec son joyeux compagnon qui, n'ayant pu réussir à exciter la gaieté de son ami, avait enfin, de guerre lasse, pris aussi le parti de ne plus lui adresser la parole.

Ce qui augmentait encore l'incompréhensible mélancolie qui s'était emparée du lieutenant, c'était un souvenir auquel son esprit s'était arrêté avec d'autant plus de complaisance, qu'il s'était senti moins disposé à écouter les folies par lesquelles Dromond avait essayé vainement de lui faire partager sa gaieté soldatesque. Ce souvenir était celui des amis d'enfance que Sherwood avait laissés en Angleterre, et dont il n'avait depuis longtemps reçu aucune nouvelle.

Pendant que le lieutenant, les deux coudes posés sur la table, suivait ainsi en lui-même le cours de ses pensées, Dromond s'était mis à chanter à demi voix une vieille ballade anglaise. Puis, fatigué de chanter, il s'assit sur un bloc de bois qui lui servait de chaise, et, le dos appuyé contre la paroi de la cabane, tomba bientôt dans un assoupissement qui tenait à la fois du sommeil et de la veille. Par degrés, il s'endormit complètement.

La cabane n'avait d'autre ouverture que la porte d'entrée, et la table était posée près de la cheminée délabrée, dans laquelle brûlait un feu réjouissant. La flamme lançait ses teintes rouges autour du foyer et luttait avec les rayons blancs de la lune.

A peine Dromond venait-il de s'endormir, que la porte s'ouvrit et qu'un personnage, revêtu d'un uniforme d'officier, entra dans la hutte et s'avança vers le foyer, sans que ses pas fissent le moindre bruit sur les feuilles répandues sur le sol. Sherwood, toujours les coudes appuyés sur la table et le visage caché dans ses deux mains, n'avait rien vu, rien entendu, bien que le moindre mouvement que le vent nocturne imprimait au feuillage, arrivât distinctement à ses oreilles.

L'étranger, qui venait d'entrer ainsi, avait l'air d'être un jeune homme. Il avait la figure excessivement pâle, et vous eussiez dit, à voir la maigreur extrême de son visage, qu'elle provenait d'une de ces maladies longues et dévorantes, dont le siège est dans la poitrine. Il devait avoir été beau avant que cette maladie terrible ne l'eût attaqué. Mais maintenant il offrait une expression qui vous eût inspiré une sorte d'effroi, car vous n'eussiez pu le regarder sans vous sentir le cœur serré d'une émotion dont vous auriez eu de la peine à vous rendre compte.

Un moment arriva où Sherwood releva la tête, et avisa cette forme étrange, assise tranquillement devant le feu. Il crut rêver d'abord, mais il poussa bientôt un cri d'étonnement. Dromond, réveillé par ce cri, ne fut pas moins frappé que son ami à la vue de l'hôte inattendu qui se trouvait à côté d'eux.

Les deux amis, par un mouvement instinctif de la défense, saisirent aussitôt leurs pistolets, et Dromond demanda à l'inconnu : « Qui es-tu ? »

L'étranger ne répondit pas, mais il fixa sur eux un regard si pénétrant et si terrible, qu'ils répétèrent souvent, en racontant cet événement, qu'ils se sentirent pris d'immobilité et comme cloués au sol. La terreur que ce regard leur inspira, disaient-ils, dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Après que l'inconnu les eut regardés ainsi pendant quelques secondes, il leva une épée qu'il tenait de la main droite et qui étincelait à la clarté de l'âtre. Il l'examina avec l'attention la plus profonde, et poussa un soupir qu'on entendit à peine, et sortit lentement de la cabane.

A peine l'incompréhensible apparition fut-elle sortie, que Dromond reprit son sang-froid, comme si tout ce qu'il venait de voir n'eût été que le jeu d'un rêve. Il s'élança vers la porte et se jeta à la poursuite de l'étranger. Mais il ne vit rien, si ce n'est l'immense forêt, dont les branches se balançaient aux rayons de la lune. Aussi, il ne tarda pas à rejoindre son ami. Il croyait si peu aux choses surnaturelles que, sans doute, il eût persisté à s'imaginer que ce qui venait de se passer était tout simplement l'effet d'une hallucination, si, en rentrant dans la cabane, il n'avait pas vu les yeux de Sherwood en parcourir l'espace avec une sorte d'égarement et d'épouvante. Il essaya de rassurer le lieutenant. Mais celui-ci, bien que son courage eût été plus d'une fois mis à l'épreuve, tressaillait toujours de terreur, et eut la plus grande peine à revenir à lui-même.

Quand il se fut un peu remis, Sherwood dit à son compagnon :

« Cet homme était mon frère, je l'ai parfaitement bien reconnu. »

Le capitaine répondit à ces paroles par un grand éclat de rire.

« C'était mon frère, vous dis-je », reprit Sherwood d'un air sérieux, qui imposa à son jovial compagnon.

Aucun des deux amis ne put recueillir d'autre lumière sur ce qu'ils venaient de voir. Mais l'événement était si extraordinaire, que Dromond lui-même sentit singulièrement tomber son courage.

« Je ne reste pas plus longtemps ici », dit Sherwood.

« Ni moi ! » fit son compagnon.

Et tous deux, malgré les fatigues de la marche qu'ils avaient faite la veille par les sinuosités presque impraticables de la forêt, se remirent en route. Ils marchèrent toute la nuit et ne s'arrêtèrent, pour prendre quelque repos, que lorsque le soleil était déjà sur l'horizon.

Leur mission s'accomplit heureusement.

Peu de temps après, à leur retour à la frontière du Canada, ils trouvèrent des lettres arrivées d'Angleterre, dans lesquelles Sherwood lut que son frère était mort d'une fièvre nerveuse, pendant la nuit même où la mystérieuse apparition avait eu lieu dans la cabane isolée de la forêt²⁹. »

Un Meeting à Chicago

La ville de Chicago, l'une de ces grandes cités improvisées par la liberté sur le sol généreux des États-Unis d'Amérique, vient de donner au monde civilisé tout entier le spectacle d'une de ces actions grandioses qui s'inscrivent en caractères lumineux au frontispice du temple du progrès, comme une éternelle protestation du droit contre la force et des vertus fécondantes nées sous le souffle de la fraternité contre les passions atrophiantes et destructives du despotisme.

La ville de Chicago possède dans son sein de nombreux spiritistes, et nous aimons à croire qu'ils n'ont pas été les derniers à provoquer cette manifestation sans précédent dans l'histoire des peuples. Quoi qu'il en soit, si tous ceux qui ont participé au meeting de Chicago ne sont point des adhérents avoués de notre philosophie, nous les reconnaissons néanmoins comme des spiritistes de fait, et nous nous honorons de les compter au premier rang parmi les précurseurs immédiats de cette génération qui gouvernera le monde universellement pacifié, d'après les lois fécondes et rénovatrices issues du Livre des Esprits.

Des réunions comme celle de Chicago, des sentiments de fraternité et d'union tels que ceux manifestés par la population cosmopolite de cette ville, et en particulier par les émigrés français et allemands, font plus pour le triomphe de la régénération et de l'émancipation universelle, que les

²⁹ Extrait de la *Renaissance, chronique des Arts et de la Littérature*, publiée par l'association nationale pour favoriser les arts en Belgique. Tome II, Bruxelles, 1840-1841. Imprimerie de la Société des Beaux-Arts, place du Grand Salon.

plus terribles hécatombes humaines où s'écroulent les empires, et où les trônes chancellent sur leurs bases séculaires.

Le jour même de l'entrée des Prussiens à Paris, le 1^{er} mars, à l'heure où les troupes allemandes souillaient par leur présence momentanée le sol de l'héroïque cité qui venait de s'illustrer par cinq mois d'un siège rigoureux, dans toutes les classes de la société et sans distinction de nuance politique ni de langue, la population tout entière de Chicago protestait de la manière la plus énergique contre l'abus de la force dont le roi Guillaume et son ministre Bismark avaient fait preuve dans les conditions humiliantes du traité imposé à la France épuisée, mais non vaincue.

Un meeting immense fut organisé par la colonie franco-canadienne, qui compte dans la ville plus de vingt-cinq mille habitants, et les amis de la justice et de la liberté, à quelque nationalité qu'ils appartinssent, furent invités à y assister.

A cinq heures et demie de l'après-midi, le cortège, composé de 15 à 20 000 hommes au moins, s'ébranla de la place de City-Hall, bannières déployées, aux acclamations d'une foule immense, dont les hurrahs se mêlaient aux chants nationaux français et américains.

On déboucha enfin sur la magnifique avenue qui borde le lac et où la manifestation devait avoir lieu. Tout à coup, à l'autre extrémité de l'avenue (à 3 milles environ), une colonne interminable s'avança marchant à la rencontre de la colonne française. A cette vue, une certaine émotion se manifeste dans la foule. A n'en pas douter, ce ne pouvait être qu'une contre-manifestation organisée par la colonie allemande, forte de 80 000 résidents dans la ville seulement.

On n'en continua pas moins la marche entre deux haies de curieux sympathiques, et aux cris de : Vive la République ! Enfin les têtes des deux colonnes se touchent presque !... Que va-t-il arriver ? Une collision, sans doute.

Il y eut alors un moment de silence solennel ! 200 000 poitrines manifestant et assistant, retenant leur souffle, de sorte qu'on percevait seulement le bruit des vagues se brisant sur les bords du lac, puis, tout à coup, des rangs de ce qu'on avait pu croire une manifestation hostile, éclata l'immortelle Marseillaise, en même temps que sortaient de toutes les bouches les cris de : Vive la République ! Vive la France ! Auquel répondit celui de Vive l'Allemagne ! Ce fut une de ces scènes inénarrables dont le souvenir restera éternellement dans l'esprit de ceux qui ont eu le bonheur de la contempler.

Les fanfares et les vivats ayant cessé, l'honorable M. Kaddisch, doyen de la colonie allemande de Chicago, s'avança vers M. Georges de Loynes, vieillard de 98 ans, représentant la colonie française, et s'exprima ainsi :

« Frère,

Quand la force brutale, au service de la tyrannie, écrase le droit, enchaîne la liberté sur un point quelconque du globe, il est bon que sur un autre point mieux favorisé, le droit proteste, que la liberté crie vengeance, que l'idée s'affirme plus haut que jamais. (Hurrahs prolongés.)

C'est pourquoi, nous, vos frères d'Allemagne, comme vous citoyens de la République universelle, et comme vous vaincus aujourd'hui par l'insolente victoire d'un despote sanguinaire, nous avons voulu venir vous saluer ici au nom de la liberté et de la fraternité humaine !

Oui, je le répète, et je ne suis en cela que l'écho de tous les hommes libres d'Allemagne établis dans cette glorieuse république, il n'y a ici que des vaincus de la grande idée qui, bientôt, malgré les rois et les empereurs, malgré les diplomates et les courtisans, malgré les canons Krupp et les fusils chassepots, sortira triomphante et fécondée par le sang des martyrs.

En ce moment, la ville sainte entre toutes, le berceau de l'émancipation humaine... est occupée par l'ennemi. Ces hommes, nés sous la même latitude que nous, parlant la même langue... nous le déclarons solennellement ici, à la face du ciel et de la terre, et au nom de l'Allemagne libre, nous les répudions, nous ne les connaissons pas. Entre eux et nous, il ne saurait y avoir rien de commun, car ils sont esclaves et nous sommes libres. (Hurrahs prolongés.)

Pour nous comme pour vous, frères de France, il n'y a ni frontières, ni nationalités.

Nous abjurons toutes ces fictions inventées afin de diviser les hommes et de les opprimer.

Un vrai républicain n'a pas de patrie, ou plutôt sa patrie, c'est le monde entier, partout où il y a des hommes, c'est-à-dire des égaux, des frères. Il ne renie que les tyrans et ceux qui les aident dans l'accomplissement de leurs crimes.

De ceux-là, il n'en est pas un seul dans cette immense assemblée. (Non ! non !)

Non. Et c'est pourquoi nous grandissant au-dessus des épreuves du présent, et élevant nos cœurs vers cet idéal d'aujourd'hui qui sera réalité demain, nous allons confondre nos rangs avec les vôtres, frères de France, frères de tous pays, au nom de la République universelle. »

A ce moment, les deux doyens d'âge s'embrassent avec effusion, les drapeaux s'agitent, les musiques, toutes ensemble comme par une entente magique, entonnent la Marseillaise, tandis que Français, Allemands, Irlandais, Italiens, Américains, etc., confondus dans un même sentiment, font retentir l'air du cri Vive la République universelle ! Proféré dans toutes les langues.

Quelle place tiendra dans l'histoire des peuples la grande manifestation républicaine cosmopolite de Chicago ? Nous l'ignorons, mais à coup sûr elle est plus digne d'attirer l'attention des hommes que les entrées triomphales les plus splendides, que les champs de bataille les plus sanglants ! Dans quels coeurs resterait-il assez de place pour la haine, la vengeance et l'oppression, s'il était donné à tous de comprendre et de goûter la leçon généreuse donnée au monde par les républicains de Chicago ?...

Correspondance

Prévisions selon le spiritisme

Nous recevons de M. Marc Baptiste, le spirituel et judicieux auteur des *Lettres aux paysans sur le Spiritisme*, une série de communications obtenues par un excellent médium de Montauban, M. P..., concernant le mouvement révolutionnaire actuel et traitant plus particulièrement de l'avenir moral et de la transformation prochaine de la France.

Obtenues dans une période de dix-huit mois depuis janvier 1869 jusqu'aux préliminaires de la guerre avec la Prusse, par leur caractère sérieux et l'ensemble des faits qu'elles annoncent, les uns accomplis dès à présent, les autres évidemment en voie d'accomplissement, elles nous ont paru de nature à intéresser nos lecteurs et à éclairer quelques points laissés dans l'obscurité par les prévisions que nous avons précédemment publiées. La victoire de la France affirmée dans ces communications comme dans toutes celles qui nous sont parvenues sur le même sujet, ne nous paraît plus ici en contradiction avec les faits, car il s'agit non d'un triomphe matériel, non de l'anéantissement d'un compétiteur armé, mais de la chute des préjugés antiques et de la proclamation d'institutions plus en rapport avec le développement actuel des intelligences.

Quant à ceux qui verraient une cause de chute plutôt que d'élévation dans les dissensions intestines qui déchirent actuellement notre malheureux pays, s'ils réfléchissent que les crises les plus terribles qui torturent le malade sont souvent celles auxquelles il doit une santé plus florissante que jamais, ils n'y verront que des souffrances nécessaires, une amputation énergique destinée à anéantir les germes impurs au profit du tronc vivace et vigoureux, et à préserver l'avenir de toute rechute en faisant disparaître à jamais les causes du mal.

L'espace ne nous permettant pas de citer toutes les communications que nous avons sous les yeux, nous nous bornerons à regret à reproduire les plus remarquables :

24 janvier 1869 : « Les temps sont proches et plus proches que vous ne le pensez, où cette grande famille dispersée sur la surface de votre planète va être régénérée. Des liens nouveaux vont unir tous les peuples, les nations ne seront plus dispersées, elles n'en feront qu'une qui s'appellera la nation terrestre, les barrières qui les séparent vont être supprimées, tous les peuples vont se tendre une main fraternelle, il n'y aura plus parmi vous de parias, mais bien des Esprits incarnés comprenant tous leur mission terrestre. »

Louis

14 février 1869 : « Dieu bon et miséricordieux, aie pitié de tes enfants, ils sont à la veille de s'entretuer. Epargne-leur les crimes qu'on veut leur faire commettre. Les grandes armées sont sur le point de fondre les unes sur les autres, aie pitié de ces nobles coeurs qui ne demandent qu'à aimer. Certainement s'ils pouvaient opter entre la paix et ce terrible fléau qui les menace, ils n'hésiteraient pas. Ils veulent le bien, l'amour de leurs semblables, en un mot, le progrès, on veut les entraîner dans un affreux abîme. Ils comprennent que si tes regards se détournent d'eux, l'humanité aura encore beaucoup à souffrir. Ils veulent marcher dans la voie que tu leur as tracée. Fais que les ennemis du genre humain restent confondus dans leurs complots et que ton règne s'établisse à jamais sur cette planète. »

Louis

11 avril 1869 : « Despotés, tremblez ! Dieu détourne ses regards, les peuples que vous tenez dans la servitude auront un vengeur inexorable : la justice divine.

L'heure des comptes sonnera bientôt, et en attendant votre punition dans la vie spirituelle, vous allez tous être dispersés et errants sur ce globe où vous serez considérés comme des lépreux. »

Victor

12 juin 186 : « La victoire appartiendra au droit, les ennemis de la liberté chercheront en vain à vous ravir ce bien précieux. Vous, spirites, ayez confiance en l'avenir. Il faut que le règne de Dieu arrive, aucune puissance humaine ne sera assez forte pour l'entraver. Le despotisme a fait son temps. La liberté reposant sur la charité, va succéder à la tyrannie. Soyez certains que rien ne peut empêcher ce grand événement d'arriver. Attendez-vous donc, je vous le répète, à une grande révolution. »

Lamennais

26 février 1870 : « Le moment du combat est proche, la France en donnera le signal. La transformation s'étendra non seulement sur elle, mais encore dans le monde entier. Le foyer de la vérité a son germe dans votre patrie, le brasier qui couve va se répandre sur tout le globe, la flamme divine luira aux yeux de tous les peuples, et le bandeau qui obscurcit encore leur vue, tombera comme par enchantement. Ce sera alors le règne de la charité et de la fraternité universelles.

Louis

20 mars 1870 : « France, pays des coeurs généreux, c'est de ton sein que doit sortir la régénération prédite par les envoyés de Dieu. Attends-toi à de grands événements qui réduiront en poussière le travail des monarchies qui se sont succédé depuis des siècles.

Tu es destinée à devenir libre, de ton sein, le flambeau vivifiant de la liberté rejaillira sur le monde entier. On a voulu créer des voies de communication de peuple à peuple pour faciliter les moyens de commerce, mais qu'est-ce que tout cela en comparaison des moyens que le divin maître se propose d'employer ? La vapeur, l'électricité ne sont rien auprès de sa toute-puissance. Sa volonté seule suffit pour embraser à la fois le coeur de tous ses enfants de ce brasier de liberté auquel vous aspirez. L'étincelle divine est partie de son foyer, elle est lancée dans le monde et soyez persuadés que ce ne sera pas en vain. »

Lamennais

30 avril 1870 : « France, ma chère patrie terrestre, on te procure, depuis quelque temps, de vives émotions. Tu es appelée à combattre l'hypocrisie et le mensonge. Arme-toi de pied en cap pour terrasser les mauvais Esprits incarnés, ennemis du genre humain. La victoire est dans tes mains, sache en profiter. Plus de tyrans, vive à jamais la liberté et la République ! Tel est le cri qui doit jaillir de ta poitrine. »

Lamennais

7 mai 1870 : « Je suis la justice et la vérité ! Voilà ce que certains hommes osent dire.
La justice, dites-vous ? Mais sachez, hommes pleins d'orgueil, qu'elle ne réside qu'en Dieu.
La vérité ? Mais pouvez-vous parler ainsi sans que la rougeur monte à votre front ?
Hommes perfides et trompeurs, vous pensez abuser les masses par vos fausses promesses !
Détrompez-vous, les Esprits sont là pour vous démasquer et inculquer à leurs frères incarnés le sentiment de leurs véritables devoirs.
Vous tendez des pièges pour reconquérir le terrain qui commence à vous échapper, et vous prétendez agir au nom de la justice et de la vérité ?
Vous êtes de grands coupables, et, un jour, vous expierez dans des tourments affreux tout le mal que vous aurez fait.
Peuple, relève la tête, revendique hardiment tes droits, tes oppresseurs voudraient te tenir à jamais sous leur joug, montre-leur que tu es vraiment digne de tes destinées, en marchant constamment dans la voie du progrès.
Camille Desmoulins

9 juillet 1870 : « Le rêve de certains ambitieux ne s'accomplira pas. Ils travaillent dans l'ombre pour asservir ceux qui souffrent depuis trop longtemps.
Les nuages s'amoncellent, les éclairs sillonnent l'espace, le tonnerre gronde, la foudre éclate.... et le ciel redevient serein.
Peuple, voilà l'image réelle des événements qui t'attendent.
République universelle, sois une sauvegarde contre les empiétements des ennemis du genre humain. »
Danton

10 juillet 1870 : « Mes amis, que d'inquiétudes, que de troubles dans les familles. Dieu envoie souvent de grands maux pour vous éprouver, mais soyez convaincus que tout a sa raison d'être.
Ce n'est que par la souffrance que l'humanité peut progresser. Comment pourrait-elle apprécier le bonheur, si elle ignorait la souffrance ?
Spirités, ayez confiance en celui qui conduit toutes les destinées, il ne peut se tromper.
La vraie victoire réside dans le triomphe des bonnes idées et non dans le succès des forts résultant de la force brutale. »
Louis

30 juillet 1870 : « Dans l'avenir, vous apprendrez beaucoup de choses nouvelles. Une simple lueur de la vérité vous est apparue. Le voile se déchirera davantage et vous comprendrez des lois dont votre imagination ne peut se faire la moindre idée. Encore quelque temps et vos yeux seront éblouis par le flambeau de la vérité. Il éclairera toutes les nations et vous verrez alors tous les hommes se serrer dans une même étreinte.
Voilà donc que le règne de la vérité et de la fraternité universelle s'avance à grands pas. Gloire en soit rendue au Très-Haut. »
Donnat

Remarque : Nous ne saurions mieux terminer cet article qu'en publiant pour le compléter la lettre suivante où l'un de nos correspondants nous paraît résumer avec beaucoup de sens et de logique, l'influence du Spiritisme sur la rénovation qui s'opère³⁰ :

« Chers messieurs et frères en croyance,
Pendant six mois les cruelles épreuves de la patrie nous ont séparés les uns des autres, sans altérer aucun des liens spirituels qui nous unissent pour travailler à l'oeuvre commune de rénovation religieuse, morale et philosophique.

³⁰ St-G**, 24 mars 1871.

Au mouvement des Esprits qui jettent quelques regards sur le présent et se préoccupent des nécessités de l'avenir, on sent jusqu'à l'évidence que cette rénovation ne fait de doute pour personne, malgré la diversité des tendances doctrinaires. Nous devons en conclure que si le concours de tant de voix diverses n'est pas toujours un appui pour nos principes, il n'en résulte pas moins un accord général sur l'urgence d'une régénération morale, d'une transformation générale, et qui, pour tous les esprits sincères, n'a d'autre objectif que le nôtre, le bonheur de l'humanité et le salut de tous.

Beaucoup, sans doute, sont dans l'erreur, quant aux moyens à mettre en oeuvre pour atteindre ce double but, mais ils ont le pressentiment d'un ordre de choses nouveau, et ils finiront inévitablement par sortir du cercle où ils se meuvent pour arriver au centre du foyer de lumière où s'exercent nos intelligences et nos cours.

Il n'en est pas moins vrai qu'un trouble profond existe dans toute notre organisation sociale, que des terreurs puérides et des craintes légitimes l'assiègera, que le sentiment général du peu de solidité des assises de nos vieilles institutions nous portant à en chercher de plus équitables, la plupart en cherchent les éléments avec une ardeur qui les égare au point de leur faire prétendre jusqu'aux extrêmes limites d'une perfection idéale, dont nous ne pouvons encore jouir présentement faute de dignité et de lumières. D'un autre côté, le monde de l'immobilité ancré à ses formules dogmatiques, à son droit divin, persiste à se réfugier dans l'infailibilité traditionnelle, le vieux monde politique divinise la force brutale et dogmatise le principe autoritaire. De tout cela il résulte et il résultera bien évidemment une conflagration générale d'intérêts et de passions qu'ignorent seuls, ceux qui ne sont pas avertis et ceux qui ne veulent pas voir.

Tout ce qui pense, tout ce qui croit, tout ce qui aime, sent un inconnu immense pénétrer le laborieux travail qui s'accomplit au fond de la conscience de l'humanité.

C'est pour éclairer ce travail que le Spiritisme vient révéler les lois en vertu desquelles il peut aboutir. Ce besoin général de science, de droit, de justice et de liberté, quel corps de doctrine peut mieux le servir et en assurer le triomphe prochain que le Spiritisme, par la connaissance et l'application des principes et des lois qui gouvernent le monde moral et le monde physique ?

Le respect du droit, l'autonomie de la conscience individuelle, le progrès moral et intellectuel, le règne de la justice et de l'amour, voilà l'avenir dont le Spiritisme est la base aux larges assises. Admis, connu, pratiqué, tous les problèmes sociaux se résoudraient sans secousses par une suite rapide de transformations, dont la réalité nous échappe, faute de points de comparaison avec ce qui est. La grande masse des hommes ignorant la plupart des lois naturelles qui les gouvernent, et le progrès s'accomplissant à leur insu, et même malgré leur volonté, le monde doit se préparer bon gré mal gré aux commotions violentes et inévitables faute de foi, faute de lumières, faute d'amour, il a créé pour un temps la fatalité.

Nous pleurerons tous, mais une immense consolation surgit déjà dans les âmes éclairées qui dégagent des événements douloureux qui vont avoir lieu, les conséquences qu'un avenir peu éloigné montrera aux sociétés régénérées, auxquelles appartient l'avenir. »

T***

Dissertations spirites

*Châtiment des peuples*³¹

Permettez-vous qu'un nouveau venu puisse causer quelques instants avec vous ?

Selon moi, tous les peuples qui n'ont pas su moralement approprier aux temps leurs relations extérieures et leur organisation intérieure, sont fatalement voués à des révolutions terribles, pour les uns, c'est la décadence, les dissensions intestines, pour les autres, c'est l'exil, la séparation violente de ceux qui devraient former un corps homogène.

Deux exemples contemporains serviront à appuyer ma pensée.

³¹ Paris. Medium M. Leymarie.

Les Etats-Unis appelés à de si hautes destinées ! Ce vaillant peuple, emblème du travail matériel, qui semblait défier les mauvais jours, cette agrégation de tous les émigrants de la terre avait élevé un autel au dieu dollar, et vraiment l'Europe était étonnée.

Mais on ne peut tout conjurer, la grande famille américaine, si âpre au gain qu'elle semble oublier les causes morales qui l'ont faite ce qu'elle est, conservait une plaie honteuse : l'esclavage, c'est-à-dire des générations d'hommes voués au travail forcé, des machines humaines vendues comme le coton, et cette plaie devint la pierre de touche de cette union qui semblait indissoluble. C'est qu'au milieu de leurs richesses, ils avaient oublié les grandes lois humanitaires, lois de progrès, de fraternité.

La liberté, l'égalité, inscrites au frontispice de leur Constitution, étaient un mensonge, puisqu'ils avaient des esclaves. Et voyez pourtant ce que devient une vérité méconnue. A l'époque de la séparation, la question noire était dominée par le préjugé, aujourd'hui, c'est elle qui fait irruption en maîtresse, elle s'impose, elle devient un fait, un droit, nul n'osera au nom de Jésus et de son Evangile, revendiquer l'esclavage, et telle est sa force morale et expansive, que les Etats-Unis ne grandiront désormais qu'en faisant la plus large part aux questions négligées, ils ne peuvent exister qu'à la condition de modifier dans un sens moral et leur politique extérieure et leur organisation intérieure.

La Pologne a aussi sa couronne d'épines, son aristocratie a été arrogante et fière à l'excès, pour elle, les privilèges et les splendeurs ! C'était le gouvernement de quelques-uns, adoptant les lois spirituelles venues de Rome, mais conservant cette autre plaie : la servitude blanche, soeur aînée de la servitude noire.

Aussi que pouvait-elle faire, cette Pologne, représentée par quelques Palatins ? Elle n'était pas une âme complète, car un corps ne peut être sain et robuste, si les pieds sont emprisonnés et endoloris. Au jour des grandes épreuves, quand leurs ennemis fauchèrent le sol sacré de la patrie, il eût fallu le concours intelligent de ses vingt-cinq millions d'habitants, mais au lieu d'intelligences, ils avaient des machines souffreteuses, sans volonté. On ne foule pas un vrai peuple qui sait sa valeur morale, un peuple libre et intelligent ! Mais une nation d'esclaves subit le sort qu'elle a imposé !...

Dieu leur a dit : « Vous avez faussé le sens évangélique, chez vous, le serf n'est plus un homme, c'est une marchandise qui souffre et gémit, vous n'avez pas compris votre mission. Vous parlez de liberté et vous conservez l'esclavage ! L'homme, c'est une créature, et vous l'abandonnez, vous la ravalez. Vous serez châtiés jusqu'à la sixième génération ! Errants loin de votre pays, vous implorerez longtemps et vainement justice et secours. Vos malheurs seront un enseignement, et le monde apprendra plus par vos efforts souvent renouvelés que par votre prospérité mensongère des anciens jours.

Puissance morale que j'invoque, tu transformes ce que tu touches, c'est toi qui enseignes que les grandes libertés enfantent les grands principes. Tout peuple qui étayera ses lois et ses actions sur sa puissance féconde, sera tellement fort, qu'il pèsera plus que tout autre dans la balance des nations. »

Un esprit

*Les influences invisibles*³²

Les influences sont partout, devant, derrière, tout autour de vous, vous ne pouvez leur échapper, elles se marient avec la colonne formidable d'air qui vous environne, elles vous pressent en parlant à vos sens et à vos consciences. Les unes par les mille conduits de votre machine humaine formée de tous les éléments minéraux et végétaux de la création, vous engagent aux désirs, aux satisfactions égoïstes et personnelles, les autres, au contraire, effluves toutes-puissantes qui jaillissent comme la lumière des domaines éthéréens, viennent glisser doucement à travers les organes sensibles et dominateurs de votre être par le cerveau où tout vibre, et la conception s'élabore, et la conscience des actions s'analyse et se synthétise, tout devient précis, clair, abondant.

³² Paris, juillet 1870. Médium, M. Leymarie.

Vous avez à choisir entre ces influences diverses et dans votre libre arbitre, vous pouvez obéir à l'une ou à l'autre de ces tendances diverses, vous pouvez y glorifier l'instinct de la brute qui vous brûle constamment, ou bien, regardant de plus haut, paralyser ces instincts grossiers, et l'esprit, dominant alors, vous donne la teinte harmonique de toutes choses. Dieu se retrouve avec sa justice, sa grandeur, sa bonté, son amour, et vous communiquez à vos frères les enseignements divins, vous êtes avec le droit, avec les lois que Dieu a répandues à profusion, et joyeux, vous marchez dans la vie fiers d'avoir été utiles, et heureux surtout d'être un exemple vivant par l'étude, le travail, la famille, les devoirs du vrai citoyen.

Tout vient des fluides impondérables, et la lumière est l'agent de toutes ces forces, sans elle plus de vigueur et de vie, tout s'étiole et meurt. C'est elle qui combine le travail des atomes et des gaz. Sous sa fluidité vivace, la sève devient verdure, devient fruit, la pensée devient gaie, forte, obéissante à la loi divine.

Ne vous est-il pas arrivé quelque soir, de contempler ces yeux des mondes éthérés ? Ces regards silencieux parlaient profondément à votre âme, et ces rayons lointains, venus de centaines de millions de lieues, après des trajets de plusieurs siècles, ne vous ont-ils pas inspiré cette pensée consolante que tout se tient dans l'univers, dans la profonde immensité, par la loi de solidarité, loi utilitaire qui se répercute à travers les espaces sans limite ! Eh bien ! Pensez, amis, que ces rayons ont leur bienfaisance, leur apport modeste. Votre soleil vous donne la chaleur, tous les gaz, les carbones nécessaires à la vie animale, minérale, végétale, mais encore les plus petits pensent à vous, et les étoiles les plus éloignées, les nébuleuses invisibles à l'instrument, vous apportent par le rayonnement des atomes, des parties infinitésimales qui se mêlent non seulement à tous les agents terriens, mais aussi à votre essence fluide spirituelle. C'est la loi des compensations, des attractions indéfinies qui, par la vue, forcent l'Esprit à rechercher les grandes causes des forces prodigieuses de l'infini, et, par conséquent, l'amènent à la connaissance de Dieu.

Je vous le disais en commençant : vous obéissez à une infinité d'influences. Étudiez-les pour discerner celles qui vous sont salutaires, et combattre celles qui peuvent vous être nuisibles.

Bernard

*L'harmonie céleste*³³

Ecoutez, chers amis, je faisais un voyage tout là-haut dans la constellation de la Grande Ourse, et j'admirais au loin en suivant la polaire, le groupe de Cassiopée, et, transporté dans cet assemblage de lumineuses étoiles, je me laissais aller à analyser la symétrie de ces mouvements énormes. Tous ces mondes mus par la force invisible, allaient, venaient dans l'infini, avec la même vitesse mathématique éclairant merveilleusement l'espace de leurs soleils bleus, orange, or, vert émeraude. Toutes les combinaisons, toutes les transformations de la lumière harmonieusement unies aux mouvements cadencés des sphères énormes et aux mille sons bizarres qui traversaient l'étendue sans limite, ressemblaient aux décors innommés, aux girandoles sans pareilles d'un incommensurable salon musical ayant à la fois pour spectateur et pour acteur l'orchestre semé à profusion par la Providence dans l'immensité des espaces.

Lancez un objet sphérique dans l'air, faites que cet objet soit mû avec une grande vitesse, aussitôt un son se fait entendre : c'est le chant de la petite sphère.

Mais transportez-vous comme moi dans Cassiopée ! Là des millions d'étoiles tournent majestueusement entraînant autour d'elles des millions de planètes, humbles satellites, et tout ce tourbillonnement est une harmonie transcendante que Dieu perçoit continuellement, car ces mondes dans leur course incessante composent l'orchestre du souverain directeur des mondes.

J'ai visité Orion et la Chèvre et cent autres nébuleuses, et partout j'ai trouvé l'orchestre harmonieux éclairé par des feux innombrables. Cependant, j'avais quitté la terre où de petits êtres, d'invisibles atomes se livraient une guerre acharnée pour des intérêts plus mesquins, plus atomiques qu'eux-mêmes, et je me disais : Sagesse divine, combien tu dépenses avec grandeur, avec prestige ! Atome

³³ Paris, Août 1870.

je fus, et je ne te comprends qu'après avoir cent fois vécu. Je ne comprends l'harmonie de l'univers que depuis qu'il m'est possible, cent fois plus rapide que la lumière, de parcourir les espaces sans limites.

Et maintenant, atomes terriens, répandus sur cet atome invisible que de Cassiopée, je n'ai pu découvrir, disputez-vous et désolez-vous ! Suppliez le Dieu des batailles qui, impassible dans le rayonnement des mondes, a le temps pour lui, sachant que tout se refond et se complète par la mort et la vie.

Docteur Demeure

*Marche du progrès*³⁴

Le progrès fait sentir son influence sur tous les sentiments qui peuvent animer le coeur de l'homme. Il est la consécration et le créateur par excellence de la liberté bien entendue.

L'homme naissant est esclave, et sa lutte de tous les instants avec les obstacles sans cesse renaissants qui l'entourent, a pour but de les dégager des mille liens inextricables qui l'enchaînent à la matière. Il est l'esclave de la nécessité, et c'est cette nécessité qui, tout en le couvrant de chaînes, l'amènera peu à peu à conquérir toutes les libertés. La faim le presse ! Esclave de la faim, il cherche aussitôt le moyen de l'apaiser. D'autres êtres vivants frappent ses yeux, il les tue pour s'en repaître, de là la destruction des animaux et l'anthropophagie.

Dès que la vie pastorale l'a mis à même de satisfaire plus rapidement cette nécessité, d'autres besoins se font sentir : le froid, la chaleur, les intempéries des saisons sont les nouveaux tyrans auxquels il lui faut se soustraire, et il s'ingénie jusqu'à ce qu'il trouve les moyens de s'en délivrer, et ainsi des autres nécessités matérielles.

Mais l'homme n'est pas seulement un corps, il est Esprit aussi, et lorsque la matière est repue, il faut encore à l'intelligence sa nourriture. L'Esprit désire, mais il ne désire pas toujours juste, en cherchant à se satisfaire, il souffre des difficultés qu'il rencontre, il veut plus que son corps inhabile ne peut lui procurer, et il devient, jusqu'à plus ample développement industriel, l'esclave des imperfections organiques. Il recherche les causes qui mettent obstacle à son désir, et finit par en triompher, mais un désir apaisé laisse entrevoir un horizon nouveau, provoque de nouveaux désirs, de nouvelles luttes, de nouveaux triomphes, et l'homme grandit sans cesse, laissant tomber, à mesure qu'il progresse, les liens qui enchaînaient son corps et les voiles qui dérobaient à son Esprit, le spectacle des sublimes vérités, et il devient d'autant plus libre, qu'il se connaît mieux, qu'il se rend mieux compte de ce qui l'entoure, et qu'il évite les déceptions en multipliant ses moyens de perception et de compréhension.

Savoir, s'instruire, telle est la clef qui vous rendra maître de la liberté. Le sphinx prétendu invincible est toujours là, présentant à l'homme le problème indéchiffrable de sa destinée. Etudiez, instruisez-vous, répandez à profusion les connaissances que vous acquérez, et le sphinx vaincu vous laissera désormais gravir sans lisières la route du progrès indéfini, au sommet de laquelle vous trouverez le bonheur et la liberté.

E. Sue

Pour le Comité d'administration, Le Secrétaire gérant : A. DESLIENS

³⁴ Paris, 17 mars 1871. Médium, M. X**.

Juin 1871

Des hommes doubles et des apparitions de personnes vivantes

Oeuvres posthumes

C'est un fait aujourd'hui constaté et parfaitement expliqué que l'Esprit s'isolant d'un corps vivant peut, à l'aide de son enveloppe fluidique périspiritale, apparaître dans un autre endroit que celui où est le corps matériel ; mais, jusqu'à présent, la théorie, d'accord avec l'expérience, semble démontrer que cette séparation ne peut avoir lieu que pendant le sommeil, ou tout au moins pendant l'inactivité des sens corporels. Les faits suivants, s'ils sont exacts, prouveraient qu'elle peut se produire également à l'état de veille. Ils sont extraits de l'ouvrage allemand : *Les phénomènes mystiques de la vie humaine*, par Maximilien Perty, professeur à l'université de Berne, publié en 1861. (Leipzig et Heidelberg.)

1. Un propriétaire campagnard fut vu par son cocher dans l'étable, les regards tournés vers les bestiaux au moment où il était à communier dans l'église. Il raconta cela plus tard à son pasteur qui lui demanda à quoi il avait pensé au moment de la communion. Mais, répondit-il, si je dois dire la vérité, je pensais à mes bestiaux. Voilà votre apparition expliquée, répliqua l'ecclésiastique.

Le prêtre était dans le vrai, car la pensée étant l'attribut essentiel de l'Esprit, celui-ci doit se trouver où se porte la pensée. La question est de savoir si, à l'état de veille, le dégagement du périsprit peut être assez grand pour produire une apparition, ce qui impliquerait une sorte de dédoublement de l'Esprit, dont une partie animerait le corps fluidique et l'autre le corps matériel. Ceci n'aurait rien d'impossible si l'on considère que lorsque sa pensée se concentre sur un point éloigné, le corps n'agit plus que machinalement, par une sorte d'impulsion mécanique, ce qui arrive surtout aux personnes distraites, il n'est animé que de la vie matérielle, la vie spirituelle suit l'Esprit. Il est donc probable que l'homme en question avait éprouvé à ce moment une forte distraction, et que ses bestiaux le préoccupaient plus que sa communion.

Le fait suivant rentre dans cette catégorie, mais présente une particularité plus remarquable.

2. « Le juge de canton, J... à Fr..., envoya un jour son commis à un village des environs. Après un certain laps de temps, il le vit rentrer, prendre un livre dans l'armoire et le feuilleter. Il lui demanda brusquement pourquoi il n'était pas encore parti, le commis disparaît à ces mots, le livre tombe par terre, et le juge le pose ouvert sur une table comme il était tombé. Le soir, lorsque le commis fut de retour, le juge lui demanda s'il ne lui était rien arrivé en route, s'il n'était pas revenu dans la chambre où il se trouvait en ce moment. Non, répondit le commis, j'ai fait la route avec un de mes amis, en traversant la forêt, nous avons eu une discussion à propos d'une plante que nous avons trouvée, et je disais que si j'étais à la maison, il me serait facile de montrer la page de *Linnée* qui me donnerait raison. C'était justement ce livre qui était resté ouvert à la page indiquée.

Quelque extraordinaire que soit le fait, on ne saurait dire qu'il est matériellement impossible, car nous sommes loin de connaître encore tous les phénomènes de la vie spirituelle, toutefois, il a besoin de confirmation. En pareil cas, il faudrait pouvoir constater d'une manière positive l'état du corps au moment de l'apparition. Jusqu'à preuve contraire, nous doutons que la chose soit possible, lorsque le corps est dans une activité intelligente.

Les faits suivants sont plus extraordinaires encore, et nous avouons franchement qu'ils nous inspirent plus que des doutes. On comprend facilement que l'apparition de l'Esprit d'une personne vivante soit vue par une tierce personne, mais non qu'un individu puisse voir sa propre apparition, surtout dans les circonstances relatées ci-après.

3. Le secrétaire de gouvernement Triptis, à Weimar, se rendant à la chancellerie pour y chercher un paquet d'actes dont il avait un grand besoin, s'y voit déjà assis sur sa chaise habituelle et ayant les

actes devant lui. Il s'effraie, rentre chez lui, et envoie sa domestique avec l'ordre de prendre les actes qu'elle trouverait à sa place ordinaire. Celle-ci y va, et voit également son maître assis sur sa chaise.

4. Becker, professeur de Mathématiques à Rostok, avait des amis chez lui à table. Une controverse théologique s'élève entre eux. Becker va à sa bibliothèque chercher un ouvrage qui devait décider la question, et s'y voit assis à sa place habituelle. En regardant pardessus l'épaule de son autre soi-même, il s'aperçoit que celui-ci lui montre le passage suivant dans la Bible ouverte : « Arrange ta maison, car tu dois mourir. » il retourne vers ses amis qui s'efforcent en vain de lui démontrer la folie d'attacher la moindre importance à cette vision. Il mourut le lendemain.

5. Hoppack, auteur de l'ouvrage : *Matériaux pour l'étude de la psychologie*, dit que l'abbé Steinmetz, ayant du monde chez lui, dans sa chambre, se vit en même temps dans son jardin à son endroit favori. Se montrant d'abord lui-même du doigt, puis son semblable il dit : « Voici Steinmetz le mortel, celui là-bas est immortel. »

6. F..., de la ville de Z..., qui fut plus tard juge, se trouvant dans sa jeunesse à une campagne, fut prié par la jeune fille de la maison d'aller lui chercher un parasol qu'elle avait oublié dans sa chambre. Il s'y rendit, et vit la demoiselle assise à sa table à ouvrage, mais plus pâle que quand il l'avait quittée, elle regardait devant elle. F... malgré sa peur, prit le parasol qui était à côté d'elle et le rapporta. En voyant ses traits bouleversés, elle lui dit : « Avouez que vous avez vu quelque chose, vous m'avez vue. Mais ne vous en inquiétez pas, je ne suis pas près de mourir. Je suis double (en allemand Doppelgaenger, littéralement : quelqu'un qui marche double), j'étais en pensée auprès de mon ouvrage, et j'ai déjà souvent trouvé mon image à côté de moi. Nous ne nous faisons rien. »

7. Le comte D... et les sentinelles prétendirent voir une nuit l'impératrice Elisabeth de Russie, assise sur le trône, dans la salle du trône, en grand costume d'apparat, pendant qu'elle était couchée et endormie. La dame d'honneur de service, qui s'en était aussi convaincue, alla l'éveiller. L'impératrice se rendit aussi dans la salle du trône, et y vit son image. Elle ordonna à une sentinelle de faire feu, l'image disparut alors. L'impératrice mourut trois mois après.

8. Un étudiant, nommé Eiger, devint très mélancolique après s'être vu souvent dans l'habit rouge qu'il portait ordinairement. Il ne voyait jamais sa figure, mais les contours d'une forme vaporeuse qui lui ressemblait, toujours dans le crépuscule ou au clair de la lune. Il voyait l'image à la place à laquelle il venait d'avoir longtemps étudié.

9. Une institutrice française, Emilie Sagée, perdit dix-neuf fois sa place, parce qu'elle paraissait partout en double. Les jeunes filles d'un pensionnat à Neuweike, en Livonie, la voyaient quelque fois au salon ou au jardin, tandis qu'elle se trouvait en réalité ailleurs. D'autres fois, elles voyaient devant le tableau, pendant la leçon, deux demoiselles Sagée, l'une à côté de l'autre, exactement pareilles, faisant les mêmes mouvements, avec cette seule différence que la véritable Sagée seule tenait un morceau de craie à la main, avec lequel elle écrivait sur le tableau.

L'ouvrage de M. Perty contient un grand nombre de faits de ce genre. Il est à remarquer que dans tous les exemples cités, le principe intelligent est également actif dans les deux individus, et même plus actif dans l'être matériel, ce qui devrait être le contraire. Mais ce qui nous semble une impossibilité radicale, c'est qu'il puisse exister un antagonisme, une divergence d'idées, de pensées et de sentiments.

Cette divergence est surtout manifeste dans le fait n°4, où l'on avertit l'autre de sa mort, et dans celui du n°7, où l'impératrice fait tirer sur elle-même.

En admettant la division du périsprit et une puissance fluidique suffisante pour maintenir au corps son activité normale, en supposant aussi la division du principe intelligent, ou un rayonnement capable d'animer les deux êtres et de lui donner une sorte d'ubiquité, ce principe est un et doit être identique, il ne saurait donc y avoir d'un côté une volonté qui n'existerait pas de l'autre, à moins d'admettre qu'il y ait des jumeaux d'Esprits, comme il y a des jumeaux de corps, c'est-à-dire que deux Esprits s'identifient, s'unissent pour s'incarner dans un même corps, ce qui n'est guère supposable.

Dans toutes ces histoires fantastiques, s'il y a quelque chose à prendre, il y a aussi beaucoup à laisser, et la part à faire de la légende. Le Spiritisme, bien loin de nous les faire accepter aveuglé-

ment, nous aide à faire la part du vrai et du faux, du possible et de l'impossible, à l'aide des lois qu'il nous révèle touchant la constitution et le rôle de l'élément spirituel. Ne nous hâtons pas cependant de rejeter à priori tout ce que nous ne comprenons pas, parce que nous sommes loin de connaître toutes ces lois, et que la nature ne nous a pas encore dit tous ses secrets. Le monde invisible est un champ d'observations encore nouveau dont il serait présomptueux de prétendre avoir sondé toutes les profondeurs, alors que de nouvelles merveilles se révèlent sans cesse à nos yeux. Toutefois, il est des faits dont la logique et les lois connues démontrent l'impossibilité matérielle. Tel est, par exemple, celui qui est rapporté dans la *Revue spirite* du mois de février 1859, page 41, sous le titre de *Mon ami Hermann*. Il s'agissait d'un jeune Allemand du grand monde, doux, bienveillant et du caractère le plus honorable qui, tous les soirs, au coucher du soleil, tombait dans un état de mort apparente, pendant ce temps, son Esprit se réveillait aux Antipodes, en Australie, dans le corps d'un mauvais chenapan qui finissait par être pendu.

Le simple bon sens démontre qu'en supposant la possibilité de cette dualité corporelle, le même Esprit ne peut être alternativement, pendant le jour un honnête homme dans un corps, et la nuit un bandit dans un autre corps. Dire que le Spiritisme accrédite de pareilles histoires, c'est prouver qu'on ne le connaît pas, puisqu'il donne les moyens d'en prouver l'absurdité. Mais, en même temps qu'il démontre l'erreur d'une croyance, il prouve que souvent elle repose sur un principe vrai, dénaturé ou exagéré par la superstition, c'est à dépouiller le fruit de l'écorce qu'il s'attache.

Que de contes ridicules n'a-t-on pas faits sur la foudre avant de connaître la loi de l'électricité ! Il en est de même en ce qui concerne les rapports du monde visible et du monde invisible, en faisant connaître la loi de ces rapports, le Spiritisme les réduit à la réalité, mais cette réalité est encore trop pour ceux qui n'admettent ni âmes, ni monde invisible, à leurs yeux, tout ce qui sort du monde visible et tangible est de la superstition, voilà pourquoi ils dénigrent le Spiritisme.

Allan Kardec

Remarque : La question très intéressante des hommes doubles et celle des agénères qui s'y rattache étroitement, ont été jusqu'ici reléguées au second plan par la science spirite, faute de documents suffisants pour leur entière élucidation. Ces manifestations si bizarres qu'elles soient, si incroyables qu'elles paraissent au premier abord, sanctionnées par les récits des historiens les plus sérieux de l'antiquité et du moyen âge, confirmées par des événements récents, antérieurs à l'avènement du Spiritisme ou contemporains, ne peuvent donc aucunement être révoquées en doute. *Le Livre des Médiums*, à l'article intitulé : *Visites spirituelles entre personnes vivantes*, la *Revue spirite*, en de nombreux passages, en confirment l'existence de la manière la plus incontestable. D'un rapprochement et d'un examen approfondi de tous ces faits, résulterait peut-être une solution au moins partielle de la question et l'élimination de quelques-unes des difficultés dont elle semble entourée.

Nous serions obligés, à ceux de nos correspondants qui voudraient bien en faire l'objet d'une étude spéciale, soit personnellement, soit par l'intermédiaire des Esprits, de nous communiquer le résultat de leurs recherches, dans l'intérêt bien entendu de la diffusion de la vérité.

En parcourant rapidement les années antérieures de la *Revue*, et en rapprochant les faits signalés et les théories émises pour les expliquer, nous en sommes arrivés à conclure qu'il conviendrait peut-être de diviser les phénomènes en deux catégories bien distinctes, ce qui permettrait de leur appliquer des explications différentes et de démontrer que les impossibilités qui s'opposent à leur acceptation pure et simple sont plutôt apparentes que réelles³⁵.

La faculté d'expansion des fluides périspiritaux est aujourd'hui surabondamment démontrée par les opérations chirurgicales les plus douloureuses, accomplies sur des malades endormis, soit par le

³⁵ Voir, à cet effet, les articles de la *Revue spirite* de janvier 1859, *le Follet de Bayonne* ; février 1859, *les Agénères*, *Mon ami Hermann*; mai 1859, *le Lien entre l'Esprit et le corps*; novembre 1859, *l'Âme errante* ; janvier 1860, *l'Esprit d'un côté et le corps de l'autre* ; mars 1860, *Étude sur l'Esprit des personnes vivantes*; *le Docteur* , *V... et Mlle S...* ; avril 1860, *le Fabricant de Saint-Petersbourg*; *Apparitions tangibles*; novembre 1860, *Histoire de Marie d'Agréd* ; juillet 1861, *Une Apparition providentielle*, etc., etc.

chloroforme et l'éther, soit par le magnétisme animal. Il n'est pas rare, en effet, de voir ces derniers s'entretenant avec les assistants de choses agréables et gaies, ou se transportant au loin en Esprit, pendant que le corps se tord avec toutes les apparences d'horribles tortures, la machine humaine, immobilisée en tout ou en partie se déchire sous le scalpel brutal du chirurgien, les muscles s'agitent, les nerfs se crispent et transmettent la sensation à l'appareil cérébro-spinal, mais l'âme qui, dans l'état normal, perçoit seule la douleur, et la manifeste extérieurement, momentanément éloignée du corps soumis à l'impression, dominée par d'autres pensées, par d'autres actions, n'est que sourdement avertie de ce qui se passe dans son enveloppe mortelle et y demeure parfaitement insensible. Combien de fois n'a-t-on pas vu des soldats blessés grièvement, tout entiers à l'ardeur du combat, tout en perdant leur sang et leur force, lutter longtemps encore sans s'apercevoir de leurs blessures ? Un homme, fortement préoccupé, reçoit un choc violent sans en rien ressentir, et ce n'est que lorsque cesse l'abstraction de son intelligence qu'il reconnaît avoir été heurté à la sensation douloureuse qu'il éprouve. A qui n'est-il pas arrivé dans une puissante contention de l'Esprit, de traverser une foule tumultueuse et bruyante, sans rien voir et sans rien entendre, bien que, cependant, le nerf optique et l'appareil auditif eussent perçu les sensations et les eussent transmises fidèlement à l'âme ?

A n'en pas douter, par les exemples qui précèdent et par une multitude de faits qu'il serait trop long de rapporter ici, mais que chacun est à même de connaître et d'apprécier, le corps peut, d'une part, accomplir ses fonctions organiques, tandis que l'Esprit est entraîné au loin par des préoccupations d'un autre ordre. Le périsprit, indéfiniment expansible, conservant au corps l'élasticité et l'activité nécessaire à son existence, accompagne constamment l'Esprit pendant son voyage lointain dans le monde idéal.

Si nous nous souvenons, en outre, de sa propriété bien connue de condensation, qui lui permet de se rendre visible sous les apparences corporelles pour les médiums voyants, et plus rarement pour quiconque se trouve présent en l'endroit où s'est transporté l'Esprit, on ne pourra plus mettre en doute la possibilité des phénomènes d'ubiquité.

Il est donc démontré pour nous qu'une personne vivante peut apparaître simultanément en deux localités éloignées l'une de l'autre, d'une part avec son corps réel, de l'autre avec son périsprit condensé momentanément sous les apparences de ses formes matérielles. Néanmoins, d'accord en cela, comme toujours avec Allan Kardec, nous ne pouvons admettre l'ubiquité que lorsque nous reconnaissons une similitude parfaite dans les agissements de l'être réel et de l'être apparent. Tels sont, par exemple, les faits cités précédemment sous les n°1 et 2. Quant aux faits suivants, inexplicables pour nous, en leur appliquant la théorie de l'ubiquité, ils nous paraissent sinon indiscutables, tout au moins admissibles en les envisageant à un autre point de vue.

Aucun de nos lecteurs n'ignore la faculté que possèdent les Esprits désincarnés d'apparaître sous l'apparence matérielle en certaines circonstances et plus particulièrement aux médiums dits voyants. Cependant, dans un certain nombre de cas, tels que dans les apparitions visibles et tangibles pour une foule ou pour un certain nombre de personnes, il est évident que la perception de l'apparition n'est pas due à la faculté médianimique des assistants, mais à la réalité de l'apparence corporelle de l'Esprit, et dans cette circonstance, comme dans les faits d'ubiquité, cette apparence corporelle est due à la condensation de l'appareil périsprital. Or, si le plus souvent les Esprits, dans le but de se faire reconnaître, apparaissent tels qu'ils étaient de leur vivant avec les vêtements qui leur étaient le plus habituels, il ne leur est pas impossible de se présenter soit vêtus différemment, soit même sous des traits quelconques, tel, par exemple, le Follet de Bayonne apparaissant tantôt sous sa forme personnelle, tantôt sous les traits de l'un de ses frères mort comme lui, tantôt sous les apparences de personnes vivantes et même présentes. L'Esprit avait soin de faire reconnaître son identité, malgré les formes variées sous lesquelles il se présentait, mais il n'en eût rien fait, n'est-il pas évident que les témoins de la manifestation eussent été persuadés qu'ils assistaient à un phénomène d'ubiquité ? Si, considérant comme un précédent ce fait, qui est loin d'être isolé, nous cherchons à expliquer de la même manière les faits n° 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9, il nous sera peut-être possible d'en accepter la réalité, alors qu'en admettant l'ubiquité, l'incompatibilité des pensées, l'antagonisme des sentiments,

et l'activité de l'organisme des deux parts, ne nous permettent point de les regarder comme possibles.

Dans le fait n° 4, au lieu de supposer le professeur Becker en présence de son sosie, admettons qu'il ait eu affaire à un Esprit lui apparaissant sous sa propre forme, tout antagonisme disparaît et le phénomène rentre dans le domaine du possible. Il en est de même du fait n° 7. On ne comprend pas Elisabeth de Russie, faisant tirer sur sa propre image, mais on admet parfaitement qu'elle fasse tirer sur un Esprit ayant pris son apparence pour la mystifier.

Certains Esprits prennent parfois un nom supposé, et se parent du style et des formes d'un autre pour obtenir la confiance des médiums et l'accès des groupes, qu'y aurait-il d'impossible à ce qu'un Esprit orgueilleux se soit plu à prendre la forme de l'impératrice Elisabeth et à s'asseoir sur son trône pour donner une vaine satisfaction à ses rêves ambitieux ? Et ainsi des autres faits.

Nous ne donnons cette explication que pour ce qu'elle vaut, ce n'est à nos yeux qu'une supposition assez plausible et non la solution réelle des faits, mais telle qu'elle est, elle nous a paru de nature à éclairer la question en appelant sur elle les lumières de la discussion et de la réfutation. C'est à ce titre que nous la soumettons à nos lecteurs. Puissent les réflexions qu'elle provoquera, les méditations auxquelles elle pourrait donner lieu, coopérer à l'éducation d'un problème que nous n'avons pu qu'effleurer, laissant à de plus dignes de dissiper l'obscurité dont il est encore entouré³⁶.

Les moitiés éternelles

L'un de nos correspondants nous adresse la question suivante, qu'il a traduite d'un journal spirite américain, et nous prie de la soumettre à l'appréciation des Esprits.

Question : Des Esprits nous ont enseigné deux théories ou doctrines distinctes relativement à la dualité des germes de l'Esprit qui constituent la base de tous les êtres humains. La première de ces théories enseigne que ces germes sont projetés par les anges ou Esprits supérieurs, sous une forme double, une moitié étant mâle et l'autre femelle, que chacune de ces moitiés cherche à s'incarner le mieux qu'elle peut, mais qu'il leur est quelquefois seulement permis de le faire à certaines époques et dans certaines nations, ces deux moitiés devant néanmoins toujours se réunir dans le monde spirite par une union finale et éternelle pour ne plus former qu'un seul être ou un ange complet.

La seconde théorie enseigne que les germes qui produisent les êtres humains sont doubles, mais qu'une moitié seulement s'incarne, tandis que l'autre (par goût ou nécessité) reste toujours à l'état d'Esprit, mais que cette moitié non incarnée acquiert les connaissances terrestres, nécessaires à son développement, par l'intermédiaire de sa moitié incarnée, et finalement qu'elles sont inviolablement et inséparablement réunies en un être complet, lorsqu'elles ont passé ainsi par tous les degrés de développement.

Pourrions-nous connaître votre opinion et celle des Esprits à cet égard et savoir laquelle de ces deux théories est vraie, ou si elles sont vraies toutes les deux selon les cas et les circonstances ?

Réponse : Nous ne pensons pas qu'il convienne d'accorder aucun crédit à l'une ou à l'autre de ces théories, opinions particulières de quelques Esprits peu avancés. Jamais les Esprits supérieurs ne nous ont entretenus de ces idées, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire vu leur importance, si elles avaient eu quelque fondement. Néanmoins pour l'acquit de notre conscience, nous avons sollicité leur opinion qui s'est trouvée parfaitement identique à notre conviction intime.

Cependant, comme nous ne prétendons pas être à l'abri de l'erreur, comme nous reconnaissons que nous pouvons nous tromper ou être trompés, et qu'en définitive une négation pure et simple ne saurait être considérée comme une solution sans appel, nous nous sommes fait un devoir de soumettre la question au contrôle de la logique et de la raison.

Sans recourir à la question des origines, qu'il ne nous appartient pas encore de traiter à fond et qui nous entraînerait beaucoup trop loin, nous nous sommes demandé si ces théories pourraient

³⁶ Note de la Rédaction.

s'accorder avec la justice et l'impartialité divines, et si elles étaient nécessaires ou utiles pour expliquer le mécanisme de la création.

La première théorie repose sur la création de germes mâles et de germes femelles destinés à se réunir un jour pour former un être complet. S'il en était ainsi, le germe mâle s'incarnerait constamment comme homme, le germe femelle comme femme. Il en résulterait tout d'abord des différences sexuelles entre les Esprits désincarnés, ce que l'enseignement général nous démontre être faux, en outre, ne pourrait-on accuser Dieu de partialité, lui reprocher d'avoir plus favorisé une moitié plus que l'autre, etc. ? Il nous paraît beaucoup plus simple, plus logique et plus juste d'admettre que les Esprits n'ont point de sexe, et qu'ils s'incarnent tour à tour comme homme et comme femme, qu'ils passent par toutes les formes de l'existence et de l'épreuve, et acquièrent ainsi les connaissances nécessaires à leur incessante progression.

Quant à la seconde théorie, qui suppose qu'une moitié seulement des Esprits s'incarne et que l'autre moitié demeure dans l'espace, elle nous paraît tout aussi inadmissible que la première. Il nous semblerait souverainement injuste de faire supporter à l'une des moitiés de l'être tout le fardeau des luttes de l'existence, tandis que l'autre moitié n'aurait qu'à en recueillir les fruits.

Enfin, le terme de moitié d'Esprit nous paraît incompatible avec la nature même de l'être spirituel essentiellement indivisible. Si l'on admettait que le corps est animé par une moitié d'Esprit, il n'y aurait pas de raison pour ne pas subdiviser cette moitié à l'infini, et accorder à chacune soit le gouvernement du cerveau, soit celui du coeur, soit telle ou telle autre partie de l'organisme humain.

Non, il n'existe pas d'union particulière et fatale entre deux âmes. L'union existe entre tous les Esprits par la sympathie et la similitude du but à atteindre, mais à des degrés différents, selon le rang qu'ils occupent, selon la perfection qu'ils ont acquise, plus ils sont parfaits plus ils sont unis, mais il ne saurait y avoir absorption de l'un dans l'autre, sans que l'individualité de l'un au moins soit annihilée, ce qui nous paraît inadmissible.

A notre avis, la théorie des moitiés éternelles n'est qu'une figure destinée à peindre l'union de deux Esprits sympathiques. C'est même une forme usitée dans le langage journalier pour exprimer l'affection à toute épreuve de deux êtres qui semblent faits pour s'entendre. C'est là un terme familier qu'il ne faut pas prendre à la lettre.

Outre que ces théories porteraient atteinte à la justice et à la bonté infinies de Dieu, elles entraveraient le libre arbitre de l'homme, dont les affections ne seraient plus dirigées par la sympathie et la communauté des aspirations, mais par une attraction fatalement créée dès son apparition dans la vie.

Elles sont, en outre, parfaitement inutiles à expliquer le mécanisme de la création, elles compliquent l'oeuvre du maître sans la rendre plus claire.

Or, c'est surtout dans la simplicité, dans l'uniformité que réside la grandeur du suprême artisan des mondes. C'est pourquoi nous sommes d'avis qu'il convient de rejeter cette idée que deux Esprits créés l'un pour l'autre, doivent un jour fatalement se réunir dans l'éternité, après avoir été séparés dans le temps.

Variétés

Intervention des Esprits dans les affaires humaines - Apparition d'un esprit en Australie

Souvent nous avons vu des incrédules, cédant devant les preuves évidentes des manifestations des Esprits, persévérer néanmoins dans leur indifférence, et se demander quelle pouvait en être l'utilité et comment leur propagation pourrait contribuer à élever le niveau moral des masses. Il serait superflu d'entrer ici dans des considérations qui pourraient nous entraîner trop loin, et nous renvoyons ceux qui désireraient s'éclairer à cet égard, aux ouvrages du maître, où la question est traitée avec une largeur et une lucidité de nature à satisfaire les Esprits les plus difficiles. Nous nous contenterons de soumettre à leurs méditations, un récit emprunté au *Reynolds Miscellany*, journal

périodique publié à Londres, et dans lequel l'apparition d'un homme assassiné, met la justice sur les traces du meurtrier.

Cet exemple n'est pas sans précédent et en feuilletant les annales judiciaires de notre époque, il nous serait facile d'y puiser d'assez nombreuses anecdotes de ce genre, pour faire constater une fois de plus la réalité du monde des Esprits. Tel n'est point ici notre but, mais nous pensons avec quelque raison que, si les assassins qui cherchent avant toute chose à effacer toute trace de leurs attentats pour échapper à la justice humaine, pouvaient craindre de voir les ombres de leurs victimes, se dresser pour les désigner à la vindicte publique, les crimes seraient beaucoup moins nombreux. La certitude du châtement épouvante davantage le criminel que sa gravité, la peine de mort ne l'effraie pas, car il espère toujours pouvoir y échapper, une pénalité moins violente, mais certaine le terrifierait bien davantage.

Il n'appartient sans doute pas aux Esprits d'éclairer la justice humaine dans ses tentatives pour punir les coupables, et il nous paraît évident que toute sollicitation à cet égard serait superflue. Ce rôle ne leur conviendrait pas davantage que celui d'indiquer les moyens de faire fortune à la Bourse ou de tirer de bons numéros à la loterie, mais la connaissance de leur existence, des lois qui régissent l'humanité et qui assurent à l'homme de bien une récompense certaine, au malfaiteur une punition inévitable serait pour eux un plus puissant encouragement à rentrer dans la bonne voie, et un frein plus sérieux contre leurs mauvaises passions que les législations les plus sévères.

Le coupable, dont nous allons raconter l'histoire, devait croire sans doute avoir assez bien caché les traces de son crime pour s'assurer l'impunité, et cependant l'apparition de sa victime devait bientôt le livrer à la justice humaine. Il paya de sa vie la dette qu'il avait contractée envers la société : il avait joué sa tête contre la richesse, il avait perdu.

Il savait s'exposer à ce péril avant la consommation du crime, et la mort, qu'il supposait sans doute le conduire au néant, ne lui avait pas assez inspiré d'effroi pour l'arrêter. Mais n'eût-il pas hésité, n'eût-il pas renoncé à son entreprise sinistre, s'il avait été certain de retrouver sa victime de l'autre côté du tombeau, d'y être exposé à sa vengeance et de ne pouvoir échapper à la justice divine s'il parvenait à dérouter la justice humaine ? Nous laisserons à nos adversaires, hostiles ou indifférents à la propagation de nos doctrines, le soin de répondre à cette délicate question.

Depuis plusieurs années, un colon libre nommé John Fisher, qui exploitait une concession de terre dans un district éloigné, et passait pour être possesseur d'une assez forte somme d'argent, disparut tout à coup du marché voisin où il avait l'habitude de venir vendre ses bestiaux et ses autres produits agricoles. Une enquête fut faite par ses amis, et son principal domestique, ou plutôt son gérant (assistant), un forçat qui était chez lui depuis plusieurs années, déclara que son maître avait, pour affaires, quitté pour quelque temps la colonie, et que son retour aurait lieu dans quelques mois. Cet homme était généralement connu comme le confident de Fisher, aussi son assertion fut-elle acceptée, malgré la surprise exprimée par quelques colons voisins sur le départ subit et clandestin de Fisher, qui jouissait d'une bonne réputation et auquel on ne reconnaissait pas de dettes dans la colonie. Un mois s'écoula et on oublia Fisher, son gérant continua à exploiter la ferme, achetant et vendant et dépensant beaucoup d'argent. Si on le questionnait, ce qui était rare, il exprimait sa surprise de l'absence prolongée de son maître, disant qu'il l'attendait tous les jours.

Quelque temps après la disparition de Fisher, un colon de ses voisins qui, un samedi soir, revenait tard du marché, eut l'occasion de passer à un demi-mille de distance de sa maison. Comme il chevauchait le long de la clôture qui séparait la ferme de la grande route, il vit très distinctement un homme assis sur une traverse (rail), et reconnut immédiatement Fisher, son voisin absent. Ayant arrêté son cheval, il l'appela par son nom, mais celui-ci quitta son siège et s'éloigna à travers champs dans la direction de sa maison.

Le colon, l'ayant perdu de vue dans l'obscurité, continua son chemin, et, arrivé chez lui, il informa sa famille et ses voisins du retour de Fisher, qu'il avait vu, disait-il, et auquel il avait parlé.

La nouvelle se répandit de ferme en ferme, et les colons voisins allèrent le jour suivant chez Fisher pour souhaiter la bienvenue à leur vieil ami. Après plusieurs questions, le gérant déclara que Fisher n'était pas de retour, affectant de rire de ce qu'avait dit le colon, qui, disait-il, avait sans doute bu un

verre de trop pendant qu'il était au marché. Les colons ne furent pas satisfaits des réponses du gérant, leur suspicion endormie fut réveillée par ce qu'ils crurent être une apparition surnaturelle, et ils s'adressèrent au magistrat, qui ordonna immédiatement que des recherches fussent faites.

Plusieurs indigènes, renommés pour leur sagacité et leur fidélité, sont attachés à la police de Poramatta comme constables, et rendent des services signalés pour la recherche et la poursuite des rôdeurs de buissons (*bushrangers*) et autres criminels évadés. L'un d'eux, connu sous le nom de Sam, fut chargé de l'examen de la ferme et de la maison de Fisher,

Le colon qui avait vu l'apparition montra la place où Fisher était assis. Le nègre ayant examiné cet endroit de la clôture, y découvrit une tâche qu'il gratta et sortit en disant : « C'est du sang d'homme blanc ». Alors, sans hésitation, il se mit à courir à la manière des francs-lévriers, vers un étang peu éloigné de la maison. Une écume légère et noire flottait à la surface ; il la prit dans le creux de sa main, la sentit, la goûta, et s'écria : « Graisse d'homme blanc ». Parcourant ensuite le champ dans toutes les directions, comme pour retrouver une piste, Sam conduisit sa chasse dans un petit taillis, où il enfonça dans la terre, à différents endroits, une baguette de fusil, dont il sentait le bout chaque fois qu'il la retirait de la terre, continuant ainsi jusqu'au moment où il dit, en désignant un endroit « Homme blanc, là ! » On creusa, et bientôt on découvrit un cadavre, dans un état très avancé de décomposition, ayant le crâne fracturé, et que tous les colons reconnurent pour être celui de Fisher.

Le gérant criminel fut immédiatement arrêté, et jugé à Sydney, sur des preuves accidentelles, suffisantes cependant pour le faire condamner, il fut condamné à mort.

Il fit, avant l'exécution, l'aveu complet de son crime, et déclara qu'il avait assassiné Fisher environ trois mois avant que le colon n'eût cette apparition, qu'il l'avait frappé pendant qu'il était assis l'endroit même où il était apparu, qu'il avait d'abord traîné le cadavre dans l'étang, mais que, craignant qu'il ne fût découvert, il l'avait enterré, après plusieurs jours d'immersion, dans le taillis où le constable noir l'avait découvert.

Intelligence des animaux - Le corbeau d'Auteuil

Nous empruntons à un petit journal populaire le récit suivant :

Nous l'avons dit et répété vingt fois : il faut faire la guerre aux préjugés populaires.

Il en est un qui consiste à croire que le corbeau est un oiseau de mauvais augure. Quelle sottise ! En quoi la vue d'un ou de deux corbeaux peut-elle influencer sur les affaires que vous avez à traiter ? Et pourquoi certaines personnes se mettant en voyage, retournent-elles sur leurs pas si elles ont aperçu un certain nombre de ces noirs oiseaux ?

Ce sont pourtant les Romains, ces grands hommes aux naïves croyances, qui nous ont légué ces traditions ridicules, la foi aux superstitions insensées est le côté faible des héros antiques.

Le rire de Diogène, ce Rabelais d'Athènes, n'y put rien, les Grecs, les Romains regardèrent les augures sans rire, et dans nos campagnes, il se trouve encore des gens assez simples pour redouter l'aspect d'un corbeau. S'ils savaient l'histoire, ils se consoleraient en pensant qu'ils ont cela de commun avec les plus grands généraux et les plus habiles diplomates du vieux monde.

J'entreprends aujourd'hui de réhabiliter le corbeau dont on ignore trop les mérites. Cet oiseau, vivant parfois jusqu'à cent ans, est nécessairement doué d'une expérience qui développe la portée de son intelligence ou de son instinct, comme on voudra.

On ne saurait nier que les animaux, quel que soit leur genre d'entendement, arrivent, à force de répéter les mêmes actes, à en tirer des déductions et à se tenir des raisonnements. Il est à remarquer qu'il en est absolument ainsi des hommes dont l'expérience est le fruit de l'habitude et de l'éducation.

De plus, chaque espèce (les chiens, par exemple) enseigne certaines traditions à sa progéniture (instruction des hommes), il est curieux de voir une mère lice apprendre à chasser à sa lignée.

Or, le corbeau, en raison de sa longévité (ou pour toute autre cause), est parvenu à savoir bien des choses qui forment le fonds commun de toute la race, et qui se lèguent de père en fils : la crainte salutaire du chasseur, notamment.

Qu'un homme soit muni d'un instrument agricole ou d'un bâton, le corbeau ne le fuira point, que cet homme ait un fusil, le corbeau s'envolera à tire-d'aile. Mais ce qu'il y a de plus étrange, ce qui accuse une intelligence évidente, c'est que cet animal ne prendra pas la fuite, si l'homme muni d'une arme à feu est un gendarme, il sait que celui-ci ne tire jamais sur le gibier.

Ces faits seuls suffiraient à prouver l'élévation intellectuelle du corbeau. Mais c'est assez parler de son intelligence, passons à son courage. Il ne craint rien.

Les oiseaux de proie le respectent, car il sait se venger, outre que seul il se défendrait à outrance, au moindre appel d'un frère, tous les corbeaux du pays accourent, et s'ils ne sont pas arrivés à temps pour le sauver, ils le vengent.

On a vu des nids d'aigles détruits par les corbeaux, outrés des déprédations de ces rois de l'air.

Ce qui distingue surtout le corbeau, ce qui rend si sottes les craintes qu'il inspire, c'est qu'il est l'ami de l'homme.

Il s'apprivoise facilement, apprend à parler, et parle mieux et plus à propos que les autres oiseaux parleurs. Il fut le perroquet de l'antiquité, mais perroquet intelligent et souvent spirituel, témoin celui du savetier de Rome qui lança une si amusante épigramme à César triomphateur.

La reconnaissance est la vertu la plus marquée du corbeau, on en cite mille preuves. Je veux vous en donner une inédite et touchante, en vous en garantissant l'authenticité. Le héros de notre anecdote vit toujours à Auteuil.

Voici le fait :

Un jour une bande d'écoliers trouva sur son chemin un corbeau blessé et traînant de l'aile.

Les gamins se mirent à lui jeter des pierres : ces bourreaux en petits sabots (cet âge est sans pitié, a dit La Fontaine) allaient l'achever, quand l'un d'eux, bonne nature, voulut sauver cette pauvre bête. Il la ramassa, la soigna et la guérit.

Depuis lors le corbeau est devenu l'inséparable compagnon de l'enfant, il le suit partout, sauf à l'école où il ne peut entrer, mais il le conduit jusqu'à la porte et vient le chercher au départ.

Le trait original de la chose, c'est que chaque fois qu'il passe près de l'endroit où il a été à demi lapidé, il s'y arrête, se couche, bat de l'aile, pousse des couacs plaintifs et revient combler de caresses son petit sauveur.

N'est-ce pas que c'est à la fois touchant et très bizarre ?

On ne saurait donc nier que le corbeau a la mémoire du cœur, chose assez rare chez les hommes.

D'où vient alors que ceux-ci le regardent comme un présage sinistre ?

Espérons que peu à peu ce préjugé s'en ira où tant d'autres s'en sont allés par ce temps de lumières et de progrès, c'est un vœu auquel s'associeraient nos amis les corbeaux, s'ils le connaissaient.

L M.

Remarque : Nous sommes heureux d'ajouter cette nouvelle preuve de l'intelligence des animaux au dossier considérable que nous possédons sur cette matière. Voici un animal qui réfléchit, qui compare, qui fait preuve de discernement et de jugement, qui a le sentiment de la solidarité et de la fraternité, qui est reconnaissant et dévoué, qui se souvient et qui aime, et vous lui refuseriez l'intelligence ? Qu'est-ce donc que l'intelligence si ce n'est la faculté de sentir et de raisonner, de juger, de connaître et de comprendre ? Est-ce autre chose que le don inné de sympathie et d'antipathie ? Que le penchant naturel qui attire vers ce qui est bon et éloigne de ce qui est mauvais ?

Comment d'ailleurs, dans cette distribution de lumière que Dieu a faite au monde, sans compter, comment voudrait-on que les bêtes soient absolument exclues du partage ? Cela serait-il juste ? Cela est-il possible ? Comprendrait-on une pareille solution de continuité ? Comprendrait-on que tout commence et que tout finisse à l'homme ? Pour nous, après les plus grands esprits qui ont éclairé l'humanité des lueurs de leur génie, après les Pythagore et les Descartes, nous croyons fermement à cette échelle infinie des êtres qui monte de degré en degré, d'échelon en échelon, de sphère en sphère, jusqu'à Dieu, principe, but suprême et fin de toutes choses. Nous croyons à cette chaîne aux millions d'anneaux qui relie l'animal à l'homme, l'homme à l'ange (Esprit) et l'ange au Créateur.

Ah ! Soyez-en certains, les bêtes ne sont pas aussi déshéritées qu'on le pense ! A un degré inférieur, sans doute, elles réfléchissent quelques rayons échappés du foyer central. Elles ont des préférences, des dégoûts, des sympathies, des antipathies ; elles discernent qui les aime et qui les hait, elles distinguent le bon du méchant, elles ont une âme !...

Le spiritisme partout

Restitution opérée à la suite de l'apparition d'un Esprit

Si le Spiritisme s'est surtout popularisé depuis quinze ans, si la multiplicité des manifestations et les travaux d'hommes compétents ont permis d'en faire en quelques années une doctrine satisfaisant aux aspirations les plus intimes des Esprits avancés de notre époque, et donnant une solution rationnelle et logique, de milliers de problèmes insondables jusqu'alors, il suffit néanmoins de parcourir l'histoire de tous les peuples et de tous les temps, pour retrouver partout des traces de l'existence des Esprits et de leur immixtion dans les affaires humaines.

L'antiquité avait ses apparitions, ses évocateurs et ses médiums, le moyen âge et la renaissance sont féconds en récits mystérieux, en légendes populaires, basés sur des faits qu'on ne saurait expliquer autrement que par les lois enseignées par les Esprits. On ne saurait parcourir les auteurs d'une époque quelconque sans découvrir une foule de documents spirites d'une authenticité incontestable. C'est en nous livrant à ces recherches, dans le but d'enrichir nos archives, que nous avons découvert le récit suivant³⁷, que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs :

« ... Le lendemain matin, je n'avais pas encore repris ma gaîté naturelle, lorsque je reçus la visite d'un de mes amis de province, le colonel Le Crosnier, qui commandait la gendarmerie à Lyon. Il remarqua ma tristesse, et quand il en sut la cause :

- Si la pensée de la mort vous effraye à ce point, me dit-il, que serait-ce donc si, comme moi, vous aviez vu la mort en personne ?

- Comment, colonel, vous avez vu la mort ?

- Oui, ou au moins un des habitants de son empire, un spectre, un fantôme, une ombre, comme il vous plaira de l'appeler,

- Savez-vous que votre plaisanterie n'est point divertissante !

- Mais je vous jure que je ne plaisante pas.

- Vous avez donc vu une apparition ?

- Comme vous le dites.

- Vous m'effrayez et vous piquez ma curiosité.

- Je suis prêt, répondit le colonel, à la satisfaire.

- Il est grand jour, répliquai-je, les Esprits ne reviennent point à cette heure, racontez-moi votre histoire.

- J'étais, me dit le colonel, en 1792, au camp de Verberie, Nous bivouaquions fort mal à notre aise. Par bonheur, je découvris dans la campagne un moulin abandonné. Je m'y établis avec mon domestique, et un capitaine de mon régiment nommé Robert. Nous nous couchâmes tous trois au premier étage du moulin.

Mes deux compagnons dormaient déjà, j'allais en faire autant, lorsque j'entendis un bruit sourd, semblable à celui d'une trappe qu'on soulève lentement et avec effort, et en effet, il y avait une trappe au milieu du plancher, qui servait à descendre les sacs de farine. Je regarde, je crois voir à travers l'obscurité quelque chose de blanc qui s'élève insensiblement, et qui demeure immobile devant mon lit. Je crus que quelqu'un de mes camarades voulait m'effrayer. Je parlai, point de réponse. Je parlai de nouveau, même silence. Impatienté, je menace le fantôme, s'il ne déclare qui il

³⁷ Extrait des *Mémoires d'une femme de qualité sur Louis XVIII, sa cour et son règne* (comtesse de Ceyla, favorite de ce souverain), publiés en 1829 chez Mame et Delaunay Vallée, libraires, rue Guénégaud, 25. Le passage dont il s'agit est extrait du IV^e volume, pages 143 et suivantes.

est, de me précipiter sur lui. Et, en effet, je saisis mon épée et je m'élance, mais tout avait disparu, et je vais me heurter violemment contre le mur opposé.

Robert, éveillé, me demanda la cause de tout ce tapage. Je n'eus pas le temps de lui répondre, la figure blanche avait reparu. Je l'interrogeai de nouveau, cette fois, elle me répondit.

- Elle vous répondit, m'écriai-je avec un effroi involontaire, et comment était sa voix ?

- Elle était douce et à demi étouffée. Voici ce qu'elle me dit : Tu as entendu parler de moi, je me nomme François. J'étais boulanger à Paris. Je fus massacré par le peuple en 1788, dans l'une des premières émeutes de la Révolution. Ce moulin m'appartenait. On en dispute la propriété à ma sœur, les titres lui manquent pour établir son droit : dis-lui que ces titres sont chez le notaire de Verberie. Dis-lui aussi qu'elle a tort de préférer le premier de ses fils au second, il lui arrivera malheur si elle continue de négliger ainsi un de ses enfants pour l'autre.

Cela dit, le fantôme disparut. Mon camarade avait entendu ces paroles tout comme moi.

Le lendemain matin, nous étions à la porte du moulin avec quelques camarades, à qui nous racontions notre histoire de la nuit précédente. Une petite charrette s'arrête auprès de nous, une femme en sort, pousse un cri et tombe évanouie à mes pieds.

Revenue à elle, cette femme me dit que, la nuit dernière, je lui étais apparu en songe, habillé comme je l'étais en ce moment, et que je l'avais engagée à venir me trouver au moulin, lui promettant de lui apprendre où elle trouverait les papiers qui lui manquaient. Je lui rapportai mon entrevue avec son frère, elle confessa qu'elle était injuste envers son second fils, et prit la résolution de le mieux traiter. Nous allâmes ensemble chez le notaire de Verberie, et nous trouvâmes dans son étude les titres de propriété du moulin.

- Et vous avez vu ce que vous me contez là ? Demandai-je au colonel.

- Je vous le jure, me répondit-il. La chose est surnaturelle, incroyable, impossible ; mais elle est vraie.

- Je répétais ce récit à Louis XVIII, il me dit : Si la raison nous défend d'admettre les faits merveilleux, elle nous ordonne d'autre part de nous fier au témoignage de nos sens, et à celui des hommes graves. Pour moi, je crois fermement que mon infortuné frère m'est apparu, et m'a parlé plus d'une fois. »

Correspondance

Bienfaits et progrès du spiritisme

Nous avons maintes fois entretenu nos lecteurs des transformations opérées par les croyances spirites sur ceux qui recherchent un refuge contre le doute, une espérance pour l'avenir, une consolation dans la douleur. Loin de pousser au suicide ou à la folie, que de fois n'ont-elles pas détourné l'arme fatale au moment où un malheureux cherchait dans la mort un refuge à son désespoir, combien d'esprits fourvoyés et faussés par la lutte formidable avec l'épreuve, n'ont-elles pas raffermis et rassérénés ? Combien d'âmes généreuses qui, par la perte de leurs plus chères affections, erraient sans but dans la vie, traînant leur isolement et leur douleur comme le boulet du forçat, ont, grâce à la doctrine, retrouvé l'espérance de revoir un jour leurs chers disparus, l'énergie qui les avait abandonnées, et se sont consacrées sous son égide au sauvetage des âmes égarées et perverties ?

La lettre suivante que nous publions sans commentaires, est un exemple de plus des bienfaits du Spiritisme.

Nous sommes heureux, en la soumettant à l'appréciation de nos lecteurs, de féliciter notre correspondant du bon emploi qu'il a su faire de son temps et de ses croyances, pendant la période difficile que nous venons de traverser.

« Messieurs,

Vous m'aviez engagé à vous écrire pour vous tenir un peu au courant de ce qui surviendrait ici de favorable à notre croyance, et cependant, depuis longtemps déjà, aucune lettre de moi n'est venue

vous dire : Voilà la tâche accomplie. Vous avez dû croire que je ne m'occupais plus de rien. Hélas ! Messieurs, c'est que je me suis vu constamment aux prises avec toutes les douleurs et toutes les difficultés de la vie, et que je devais conserver toutes mes forces pour lutter encore, pour lutter toujours !...

Ma conviction sincère dans la mission que Dieu m'a donnée, m'a aidé à surmonter douleurs et combats. Aujourd'hui, je profite de quelques instants de répit pour vous dire que mon humble concours vous est bien acquis. C'est une de reconnaissance et d'amour que je paye. Elle m'est sacrée !...

Pendant de longues années, j'ai étudié pour les miens et pour moi, mais je n'osais pas entrer franchement dans la lice. A chaque victoire nouvelle, j'applaudissais, sincèrement mais silencieusement. Puis, un jour vint où Dieu m'enleva ma fille bien-aimée, mon unique enfant !... L'immense et affreuse douleur qui envahit tout mon être, me laissa brisé et sans force. Je croyais que je n'avais plus rien à faire sur terre, j'aurais voulu mourir.

Mais alors mon doux ange vint m'apporter la mission de consoler ceux qui souffrent, de me vouer à l'idée régénératrice de notre bien-aimée croyance. Elle me dit que moi qui étais désespéré, je devais montrer l'espérance, que moi qui pleurais, je devais consoler, que moi enfin qui avais perdu une partie de mon coeur, je devais enseigner l'amour.

Puis sa douce voix me donna pour devise trois mots sublimes :

Crois, aime, espère. De ce jour-là, messieurs, une douce confiance entra dans mon coeur. Ma fille était toujours près de moi, je pouvais encore être utile. J'avais un devoir à remplir, je fus fort et courageux. Je voulais convaincre, mais pour cela, il fallait que je fusse convaincu. Il fallait, n'est-ce pas, que mes actions fussent en concordance avec mes paroles.

Oh ! Il m'a bien fallu lutter, bien souvent, sous les coups répétés de l'adversité, j'ai senti mon coeur près de défaillir, bien souvent, en parlant d'espoir et de résignation, j'avais les yeux pleins de larmes. Mais qu'importait ma souffrance personnelle, lorsque je parvenais à ramener un sourire sur des lèvres décolorées par la douleur, lorsque je voyais l'espoir renaître dans une pauvre âme endolorie ? Hélas ! Messieurs, j'ai fait peu, bien peu, c'est vrai, et cependant Dieu m'a béni, car je n'espérais pas autant encore.

Aujourd'hui à M... l'idée prédomine, et les personnes que j'ai eu le bonheur de convaincre, font à leur tour tout ce qui dépend d'elles pour convaincre leurs amis. Espérons donc que la récolte sera abondante. En retournant à L..., je laissais ici ma mère et mon frère pour continuer notre chère œuvre, j'étais tranquille.

Ce qui me peinait en retournant à L..., c'est que je craignais ne plus pouvoir m'y occuper du Spiritisme, autant à cause de mes nouvelles occupations que parce que toutes mes anciennes relations étaient brisées. Mais là encore, et contre toute attente, je me vis bien vite au plus fort du combat.

Plus d'une fois, on m'a jeté à la face mon titre de spirite comme une injure. Au lieu de répondre, j'ai pensé que mon devoir m'ordonnait, par tous les moyens possibles, de faire respecter ce titre et ceux qui le portaient. Je désire avoir réussi, je n'ose pas dire que je le crois. Mais peu de temps après, et justement à cause du ridicule qu'on croyait avoir déversé sur moi, j'entrais en relation avec des personnes qui tenaient à s'éclairer. Heureux de la circonstance qui se présentait, je la saisis avec empressement, et là encore j'espère avoir déterminé de sérieuses convictions. Mis en relation avec un honnête travailleur, père d'une nombreuse famille, j'ai vu avec joie la croyance se faire jour ; et après plusieurs entretiens, j'ai reconnu que partout aujourd'hui on recherche la vérité.

Ainsi, ce travailleur infatigable qui n'a pas une minute de repos, dont les veilles sont souvent troublées par les ennuis journaliers, et à qui il semble qu'il ne reste pas un instant pour penser, cet homme, messieurs, m'a rempli d'admiration lorsque je lui ai entendu m'exposer, sans le savoir, toutes nos idées sur la pluralité des mondes et sur les lois de la nature. Mais cet homme avait au coeur une crainte, aujourd'hui grâce au Spiritisme, cette crainte n'existe plus, car, à présent, il est convaincu que si Dieu le rappelle à lui, il pourra encore veiller sur sa chère famille. Si vous aviez entendu quels accents de joie il sut trouver dans son coeur pour me dire : « Oh ! C'est bien vrai, n'est-ce pas, ce que vous me dites là ? Je pourrai encore veiller sur mes enfants, les conseiller. Ah !

Laissez-moi à mon tour vous dire que lorsqu'on croit et pense ainsi, c'est un devoir de convaincre les autres.

Bénie mille fois la croyance qui a pour escorte la charité, l'espérance, la résignation. Que j'ai déjà vu souvent tous les bienfaits du Spiritisme, que je voudrais convaincre tous ceux qui m'entourent, que je regrette de ne pas savoir plus pour mieux instruire ! Mais, néanmoins, croyez bien que tous mes efforts, tous mes instants seront consacrés à atteindre un seul but : faire pénétrer la croyance dans tous les coeurs, faire aimer, faire respecter le Spiritisme.

Cette lettre commencée depuis longtemps était demeurée inachevée. La tristesse profonde qui envahissait tous les coeurs m'ôtait tout mon courage. Depuis un mois je suis ici pour soigner un père et une mère malades, je vois partir autour de moi tous ceux qui sont en état de porter les armes. Voyant tous ceux qui m'entourent dans le chagrin et la tristesse, je n'avais plus qu'une seule pensée : consoler tous ceux que je pouvais, et faire croire à tous ceux que j'aime tant, que j'étais presque insensible à leur départ. Ah ! C'est à présent que notre tâche à nous autres est d'encourager tous ceux qui souffrent !

Dieu nous envoie une grande et terrible épreuve, mais nous avons la conviction profonde qu'un bien immense en résultera. Que la sainte volonté de Dieu soit faite !

Oh ! Que de fois dans le jour, je bénis mon cher Spiritisme. Que je lui dois de consolations et de tranquillité intérieure. Hélas ! Sans sa connaissance, que serais-je devenu ? Et où aurais-je pu puiser pour reconforter tous les amis que j'ai dans la peine, si je ne pouvais leur donner mes convictions et mes croyances !...

Que celui qui veut réfléchir à présent a de quoi faire ! Faites au moins, ô mon Dieu, que ces réflexions ne soient pas stériles. »

E. M***.

Nécrologie

Mort du compositeur Auber

M. Auber vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. L'art français perd en lui un de ses plus brillants et de ses plus populaires représentants. Né à Caen en 1782, et fils d'un marchand de gravures et d'estampes, il fut destiné au commerce, mais son goût pour la musique décida bientôt de sa vocation future. Elève de Chérubini, il composa d'abord divers morceaux de musique religieuse, des quatuors et des concertos pour basse.

En 1813, il débute au théâtre Feydeau par un opéra, le *Séjour militaire*, qui ne rencontre que l'insuccès. Eloigné du théâtre par ce premier échec, il revient bientôt à ce genre de composition, l'opéra comique, la *Bergère châtelaine*, ouvre la longue série de ses succès. *Leicester*, *le Maçon*, *Fiorella*, font à Auber une renommée que le succès de la *Muette de Portici*, jouée pour la première fois en 1828, porte à son comble.

A partir de ce jour, Auber compose cette longue suite d'opéras comiques, dont nous ne citerons que les principaux : *le Philtre*, *le Serment*, *Gustave III*, *le Lac des fées*, *l'Enfant prodigue*, *Zerline*, *Fra-Diavolo*, *la Fiancée*, *Lestocq*, *le Cheval de bronze*, *Actéon*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *les Diamants de la couronne*, *Zanetta*, *la Part du diable*, *la Sirène*, *Haydée*, *la Circassienne*, *la Fiancée du roi de Garbe*, et enfin *le Rêve d'amour*, sa dernière oeuvre.

Depuis 1829, il était membre de l'Académie des beaux-arts, où il avait succédé à Gossec. En 1842, il succéda dans la direction du Conservatoire de musique, à son maître Chérubini.

En la personne d'Auber vient de s'éteindre une des grandes figures de notre siècle, l'un des rares athlètes encore debout qui, ayant vu éclore l'ère des libertés publiques avec la grande révolution, après avoir vaillamment combattu pour leur développement, s'en vont dans un monde meilleur, recueillir le fruit de leurs longs et laborieux travaux.

Une crise de l'humanité fiévreusement agitée par l'anéantissement de préjugés vieillis et par l'enfantement d'une nouvelle organisation sociale, a vu naître Auber. La France revêtait la robe

virile, lorsqu'il entrait dans la vie, au moment où son corps épuisé l'abandonne, où son âme toujours jeune, où son esprit toujours actif malgré le fardeau des ans, aborde les horizons mystérieux du monde invisible, c'est encore au milieu des douleurs de la lutte, des espérances de la délivrance et de l'émancipation, des défaillances de l'agonie, qu'il quitte sa patrie terrestre.

Le corps caduc du vieux compositeur a été livré à la terre, il s'y désagrège lentement et de la forme sous laquelle nous le connaissions, il ne restera bientôt plus que quelques os blanchis, que quelques débris informes, mais cette grande intelligence qui avait su dérober à la science musicale ses plus merveilleux secrets, ce cœur ardent et passionné qui savait faire jaillir tour à tour le rire, les larmes, l'amour et la haine, de son merveilleux archet, cet Auber dont l'enveloppe corporelle ne nous révélait qu'une pâle et fugitive image, plus vivant que jamais est allé se retremper à la source intarissable de toutes les harmonies, et vivre de la grande vie que l'immensité accorde aux intelligences d'élite.

N'en sera-t-il pas de même de notre malheureux pays, et la période d'agitation et de troubles à laquelle nous assistons aujourd'hui, est-elle autre chose que la suprême lutte du colosse social, brisant d'un effort désespéré les entraves qui enchaînent son âge mûr après avoir protégé sa jeunesse, pour jouir enfin plus largement, plus dignement, des privilèges de la force et de la virilité appuyés sur la justice et sur le droit ?

Auber était-il spirite dans l'acception littérale du mot ? Nos études et les horizons immenses qu'elles ouvrent aux travaux des penseurs, ont-ils été l'objet de ses investigations ? Nous l'ignorons, mais à coup sûr si ce n'était pas un spirite avoué, nous ne pensons pas nous tromper en reconnaissant en lui un grand Esprit, profondément convaincu des principales vérités qui sont la base de notre croyance. Sans une immense foi dans l'avenir, sans une grandiose conception de la nature et de la puissance de Dieu, nul Esprit, quelque vaste et intelligent qu'il soit, ne saurait faire de grandes choses, et si parmi les savants dont l'humanité reconnaissante honore les travaux, il est de soi-disant athées, à notre avis, un examen scrupuleux et impartial, ferait reconnaître plus de véritable conviction sous leur athéisme que sous le masque hypocrite de nombre de prétendus croyants. Et en effet, s'ils ne croient pas au Dieu banal et tout de convention des croyances religieuses modernes, c'est qu'ils le trouvent tellement mesquin, tellement petit, tellement humain, qu'ils préfèrent le renier et reporter toutes leurs aspirations sur l'être innommé qu'ils conçoivent dans leur for intérieur. Leur Dieu, c'est l'idéal qu'ils poursuivent, dont ils cherchent la révélation dans le creuset du chimiste, sous le scalpel du médecin ou sous l'archet du musicien, et s'ils ne le révèlent pas à la foule, c'est que leur Esprit a peine à le concevoir, c'est que les termes leur manquent pour le raconter, et que le livrer informe et abrupte aux discussions oiseuses de la foule, leur semblerait une profanation.

Auber d'ailleurs croyait au magnétisme, profondément convaincu de l'influence réciproque des fluides humains les uns sur les autres, il aimait à s'entourer de jeunes gens, sentant son sang circuler plus rapide, et la sève ardente de la jeunesse parcourir encore ses veines, au contact de riches organisations à peine effleurées par les luttes de la vie. Aussi fut-il une de ces personnalités exceptionnelles qui savent conserver jusqu'au dernier moment, sinon toute la vigueur corporelle, au moins toute la jeunesse, toute la gaîté d'esprit de l'adolescence, unies à la sérénité d'âme de l'âge mûr.

Nous ne connaissions pas personnellement M. Auber, mais persuadés que, si son Esprit était suffisamment détaché des liens de la matière, un entretien avec lui pourrait être fécond pour nous en documents intéressants, nous avons sollicité son évocation et nous avons été assez heureux pour en obtenir la communication suivante³⁸ :

Je m'empresse volontiers, messieurs, de me rendre à votre appel et de satisfaire à votre désir, parce que je sens que vous obéissez non à un sentiment de vaine curiosité, mais à l'ardent besoin de vous instruire sur les mystérieuses arcanes de la vie future.

Je vous l'avouerai tout d'abord avec franchise : je ne fus pas ce qu'on appelle un croyant, bien que je ne saurais non plus être compté parmi les incroyables de parti pris. J'avais mes heures d'enthousiasme

³⁸ Paris, 16 mai 1871. Médium, M. ...

et mes heures de découragement, et certains de mes amis peuvent se rappeler sans aucun doute que je passais volontiers d'un scepticisme outré à toutes les ardeurs irraisonnées d'une foi en apparence inébranlable. J'étais de ces Esprits, plus nombreux qu'on ne saurait l'imaginer, qui, privés des poétiques croyances de leur enfance, mais dévorés du besoin d'aimer et de croire, s'emparent avec ardeur de toutes les rêveries philosophiques pour les rejeter bientôt en reconnaissant leur vanité et se lancer à la poursuite d'autres chimères.

C'est peut-être à cette mobilité, à cette inconstance de mes idées religieuses que j'ai dû les quelques succès grâce auxquels mon nom est sorti de l'obscurité. Je n'étais point capable d'un travail persévérant et assidu. Mon esprit primesautier, très impressionnable, savait rapidement surprendre l'harmonie et déchiffrer la phrase musicale au milieu du brouhaha de la foule, plus volontiers que dans le silence du cabinet. Aussi étais-je toujours muni d'un calepin sur lequel je notais mes impressions et où je puisais largement lorsqu'il s'agissait de livrer une nouvelle oeuvre à l'appréciation du public.

Mais cette ardeur d'investigations philosophiques s'était bien ralentie dans ces dernières années. Je me sentais sur le seuil de l'inconnu et j'attendais paisiblement l'heure où, laissant mon corps à la terre, mon Esprit pourrait enfin déchiffrer l'énigme de notre immortel avenir. Le Spiritisme me laissa indifférent ; j'en ignorais les doctrines profondément morales, les aspirations éminemment philosophiques, et ne le connaissant que par les attaques de la presse, je n'y voyais qu'une grossière jonglerie incapable de m'arrêter un instant. Je reconnais mon erreur aujourd'hui et je la regrette, car votre croyance sera évidemment pour notre art une source d'inspirations originales longtemps inépuisable. Mais à chacun son oeuvre en ce monde, ma vie a été activement et laborieusement remplie, à d'autres d'exploiter cette nouvelle mine féconde en jouissances intellectuelles, en découvertes philosophiques, scientifiques, politiques et industrielles qui inaugureront le vingtième siècle.

Le monde est aujourd'hui agité, secoué, torturé par la conception de choses nouvelles. Il meurt sous sa forme actuelle pour renaître après les convulsions suprêmes d'une terrible agonie, à des institutions et à des croyances plus en rapport avec ses aspirations, et tous ceux qui, comme moi, ont reçu l'inspiration sur les ruines croulantes du passé, doivent céder la place à la génération destinée à illustrer l'avenir.

Quels panoramas grandioses j'aperçois à travers les voiles transparents qui masquent encore l'avenir à vos yeux. Encore quelques années pendant lesquelles le vieillard moderne achèvera de mourir, pendant lesquelles l'enfant inhabile grandira et saisira les rênes du gouvernement du monde, et il vous sera donné d'assister en spectateurs actifs à l'accomplissement de la plus grande et de la plus complète rénovation dont l'humanité ait encore été témoin.

Bien lente est la marche du progrès pour ceux qui en préparent les voies sur la terre, chacun des artisans de la régénération achève sa journée sans jouir du fruit de ses travaux, mais du haut de l'espace où le temps n'existe plus, combien les résultats des travaux humains apparaissent rapides et satisfaisants. Chacun des efforts des hommes d'élite, quelque infructueux qu'ils apparaissent momentanément, sont loin d'être perdus pour la délivrance de l'humanité.

Poursuivez donc, sans vous décourager, votre oeuvre d'émancipation, et si le concours du vieil Auber peut vous être agréable ou utile, croyez que je serai heureux de venir quelquefois me rappeler à votre bon souvenir. »

Auber

Dissertations spirites

*Questions et Problèmes*³⁹

³⁹ Paris, 21 octobre 1868. Médium, M, D.

Question : La privation, dès la naissance, d'un sens, entraîne-t-elle l'absence absolue des sensations attachées à ce sens pendant le sommeil ? Ainsi l'aveugle-né ne saurait-il éprouver, dans ses rêves les sensations fournies par la vision ? Le sourd également, pour les phénomènes qui regardent l'audition ?

Réponse : Les sourds entendent-ils ? Les aveugles voient-ils ? Tous ceux qui sont privés de l'exercice d'une faculté par l'état anormal d'un organe, peuvent-ils jouir de l'exercice de cette faculté, pendant le sommeil ? Qui en douterait ? Et comment n'avez-vous pas trouvé la solution de cette question à toutes les pages des instructions des Esprits !

La surdité, le mutisme, la privation de la vue dès la naissance, sont, vous le savez, des punitions, conséquences de fautes commises dans une existence antérieure. Si la faculté est à l'état latent, c'est parce que l'organe matériel qui pourrait lui permettre de prendre l'essor, s'oppose comme une porte verrouillée à la sortie du prisonnier. Ce n'est pas que la faculté soit anéantie !

Ah ! S'il y avait des Esprits incapables de voir et de sentir, d'entendre et de se faire entendre dans leur plus grand état de liberté, s'il était des êtres qui n'eussent jamais possédé ces facultés, il est évident que le sommeil ne pourrait faire que ce qui n'est pas, soit ; mais, il s'agit simplement ici d'ouvrir une porte fermée ! Or, n'est-ce pas l'office du sommeil d'engourdir les gardiens de l'âme pour laisser la pauvre prisonnière respirer l'air d'une semi-liberté ? L'Esprit est plus ou moins libre pendant cet état, l'un n'a que la promenade du préau, l'autre celle du jardin, un troisième qui a acquis la confiance de ses gardiens jouit d'une liberté complète, n'ayant d'autre chaîne que la promesse qu'il a donnée de rentrer bientôt au gîte. Mais les uns et les autres sont libres, leurs sens ne sont plus obstrués, leurs sensations sont complètes. Le croiriez-vous ! J'irai jusqu'à, dire que les organes les plus inaptes au service des sens pendant la veille, lorsque cette ineptie est la conséquence d'une expiation, sont ceux qui, pendant le sommeil, laissent le plus de latitude aux sens enchaînés par eux. Et vous avez déjà expérimenté la chose. Des sourds-muets sont venus se communiquer pendant leur sommeil, ont-ils pu le faire autrement qu'en entendant et en se faisant comprendre ? Des idiots et des fous font de même et dans cet état leur raison est intacte. Et que deviendrait le pauvre Esprit à demi dégagé par l'assoupissement de son fardeau matériel, si privé, selon les cas, de mémoire, de vision ou d'audition, il lui était impossible de regagner sa demeure ?...

Je gagerais avec vous qu'un aveugle somnambule verrait ! Se servirait-il des mêmes termes que vous pour exprimer quelque chose ? Ce n'est pas probable, car le sens dégagé par l'émancipation de l'âme, n'ayant pas reçu l'éducation du vôtre, ne pourrait apprécier les mêmes choses avec les mêmes mots, mais il verrait et apprécierait, et il rendrait compte de son appréciation de manière à ne laisser aucun doute, et cela serait, je pense, assez concluant.

J'ai dit que l'être privé d'un sens, jouissait plus particulièrement de l'exercice de ce sens pendant son sommeil, la chose est évidente.

La privation est une souffrance, on ne souffre que lorsqu'on sent qu'on est privé, lorsqu'on comprend la différence qu'il y a entre la possession et la privation. Ne croyez-vous pas que l'âme qui voit la nuit, souffre bien davantage de ne pas voir le jour, que celle qui serait pendant toute son existence dans une nuit complète ? N'en est-il pas de même pour les autres sens ?

Croyez-moi, l'aveugle voit, la nuit, pendant le sommeil de son corps, aussi bien que celui qui est amputé possède alors tous ses membres au complet et, si on me demande comment la chose peut se faire, je dirai simplement que, pendant la vie, chaque organe matériel a sa doublure dans le périsprit. Le corps, alanguie par le sommeil, ne laisse à l'âme que son enveloppe plus épurée, et c'est avec les organes de cette enveloppe qu'elle perçoit pendant le sommeil, ce que l'imperfection de son corps lui défend d'éprouver pendant la veille.

Morel Lavallée

*Influence du médium sur les communications qu'il obtient*⁴⁰

⁴⁰ Boston, 9 septembre 1869. Médium, M. X.

Question : L'auteur de *Ecce Homo*⁴¹ dit que l'on ne peut accorder aucune confiance aux communications obtenues par les médiums extatiques, parce que, dit-il, la pensée du médium est active, et aussitôt que le mobilier cérébral du médium intervient, chose qui a lieu chaque fois qu'une action physique se produit, toute preuve de manifestation d'Esprit (désincarné) disparaît.

L'Esprit qui prétend se servir de l'organisme du médium, du *Banner of Light* a-t-il quelque chose à répondre à cette assertion ?

Réponse : Les théories ne sont toujours que des théories, la communication des Esprits avec les hommes et le mode par lequel elle s'opère, sera toujours un thème incomplètement exploré pour la spéculation, en raison de la pauvreté et du peu de clarté de votre langage. Vous ne comprendrez jamais entièrement le mécanisme des phénomènes spiritualistes tant que vous habitez la matière. Soumis aux lois qui régissent le monde terrestre, vous ne pouvez en franchir les limites quel que soit le plumage de votre âme.

L'auteur précité semble vouloir établir des lignes de démarcation très tranchées entre les différentes phases de la médiumnité, il ignore évidemment que toutes ces phases sont les branches d'un même arbre, un tronc ayant les mêmes racines puisant leur vie à la même source et tendant au même résultat, savoir la démonstration de la vie future.

Il prétend qu'on ne peut avoir aucune confiance dans les communications obtenues par les médiums extatiques ! Eh bien, j'irai plus loin encore, et je n'hésite pas à dire qu'il n'y a aucune phase de la médiumnité qui mérite une confiance absolue, et voici pourquoi : c'est que les phénomènes, dans leurs différentes phases de manifestations, dépendent de la nature humaine, or la nature humaine est loin d'être infaillible. Si, comme Esprits incarnés, vous commandez aujourd'hui aux organes de votre corps matériel, êtes-vous certains de pouvoir le faire demain ? Etes-vous à l'abri des infirmités du corps qui obstruent le libre exercice des facultés de l'Esprit ? Êtes-vous à l'abri des variations et des transformations de la pensée ?...

Jugez, comparez, faites des théories, vous n'arriverez pas dans cette existence à connaître la vérité absolue, parce que vous n'êtes que des oiseaux de passage. Votre pensée vole maintenant avec la rapidité de l'éclair, et dans quelques années, une seconde dans l'éternité, elle sera peut-être dans une région éloignée.

Médiumnité ! Tout ce que vous en savez appartient au monde physique, c'est-à-dire à la vie humaine, et toutes les manifestations des Esprits, toutes leurs communications vous arrivent par cette voie qui n'est pas infaillible ! Qu'ils sont loin de vous instruire comme ils pourraient le faire, s'ils pouvaient agir et se faire comprendre sans le secours d'un organisme physique.

Pouvez-vous vous-mêmes toujours manifester votre pensée d'une manière parfaite et sans lacune ? Non certes !... Oh dira le sceptique, je puis toujours être moi. C'est une erreur et à celui qui prétendrait le contraire, je répondrai qu'il n'est lui-même qu'autant que son corps matériel le lui permet, car si j'adresse la parole à quelqu'un, ce n'est pas le corps que j'interpelle, mais bien l'être intérieur ou Esprit, qu'il soit incarné comme homme ou comme femme. Or, aucun Esprit, soit homme, soit femme tant qu'il est régi par les lois physiques, ne peut être certain de manifester sa vie intérieure d'une manière parfaite, à l'aide d'organes corporels que l'âge, la maladie, ou toute autre cause accidentelle peuvent altérer.

Si vous ne pouvez vous manifester d'une manière absolue à l'aide des organes de votre propre corps, comment voulez-vous qu'un Esprit puisse le faire d'une manière parfaite à l'aide du médium ?

Pensez-vous que l'art de la musique, la gloire du vieux monde et du nôtre, soit arrivé chez vous à son apogée ? Non, vous progressez, vous passez par différents degrés d'existence, mais vous ignorez où vous atteindrez, car ni la fin, ni le commencement des choses ne vous sont connus. Les médiums extatiques méritent donc autant de confiance que les autres, comme par toutes les autres phases de la médiumnité, les communications obtenues par ce moyen peuvent être entachées d'erreur, mais elles ont la même valeur devant le jugement, la logique et la raison. Vous ne pouvez

⁴¹ Ouvrage de controverse, contestant la réalité des manifestations des Esprits par l'intermédiaire des médiums extatiques, voyants, somnambules, etc.

tout savoir ici-bas, dans votre ardent désir de savoir, vous le voudriez sans doute, mais le père en sagesse ne le permet pas⁴².

Remarque : Nous avons été heureux de retrouver dans cette communication, instructive à tous égards, les idées que nous émettions naguère, à propos des prévisions des Esprits, et concernant l'intervention involontaire de la pensée du médium dans les communications. Quant au mode de manifestation, quel qu'il soit, il est bien évident pour nous qu'il peut être sujet à l'erreur et qu'il convient d'en accueillir les résultats avec la même réserve, soit qu'ils proviennent d'un médium mécanique ou intuitif, écrivain ou parlant.

La pensée qu'un compositeur a confiée à une série d'accords musicaux, peut être révélée à la foule aussi bien par la voix humaine que par la vibration des instruments, et de même que ces derniers, l'instrument humain peut défigurer ou interpréter d'une manière incomplète la pensée du maître, mais le public ne s'y trompe guère ! L'expérience lui permet de séparer le bon grain de l'ivraie, et tout en applaudissant l'oeuvre du musicien, il siffle outrageusement les dissonances de l'interprète.

Faisons de même à l'égard des Esprits, et nous appuyant sur la logique et sur la raison, sur les principes établis et sur le contrôle universel, nous pourrions facilement séparer l'erreur de la vérité, rejeter l'une et profiter de l'autre, qu'elle nous vienne d'un médium extatique, d'un somnambule ou par tout autre intermédiaire.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire gérant : A. Desliens

⁴² *Banner of light*, 9 septembre 1869.

Juillet 1871

Avis

L'abondance des matières, la multiplicité des articles d'actualité par lesquels nous ne voudrions pas nous laisser déborder, nous obligent à remettre à un prochain numéro la publication des articles posthumes d'Allan Kardec.

Nous ajournons également, bien à regret, le compte rendu de plusieurs ouvrages intéressants, et des travaux accomplis par la presse spirite à l'étranger pendant la période de dix mois qui vient de s'écouler. Félicitons seulement, en passant, la rédaction du *Phare* qui a su défendre avec fermeté la bannière du maître, et se tenir constamment à la hauteur des événements. Nous reviendrons prochainement sur les heureuses innovations qu'elle a su introduire dans sa manière de faire.

Les groupes spirites ne sont pas non plus restés inactifs, les sociétés liégeoises ont organisé un centre de direction, dont nous attendons beaucoup pour l'avenir. A Rochefort, une bibliothèque a été organisée, un groupe de cinquante membres fondé. A Genève, madame Bourdin et ses amis ont poursuivi avec succès leurs intéressants travaux. Une communication de l'archevêque de Paris, que nous publions plus loin, laissera nos lecteurs juges des progrès accomplis.

Que n'avons-nous plus de place pour répondre à toutes les exigences du développement de la doctrine !... Mais tout vient à point à qui sait attendre, aussi ne désespérons-nous pas de voir un jour le Spiritisme à la place que lui assigne son influence prépondérante sur les destinées futures de l'humanité.

La Rédaction

Variétés

Le Spiritisme et la presse

Sous la signature Ch. Monselet, nous extrayons du *Monde illustré* du 13 mai dernier, le paragraphe suivant :

« Par où sont passés les spirites ?

On n'en entend plus parler depuis le commencement de la guerre.

Ce serait cependant bien le moment pour eux de se manifester et de nous faire quelques communications sur les événements.

Il doit y avoir dans l'air, à l'heure qu'il est, une multitude d'Esprits qui ne demandent pas mieux que de causer. Que ne les interroge-t-on comme autrefois ?

Il serait infiniment intéressant d'avoir l'opinion de M. de Talleyrand sur M. de Bismark par exemple, ou celle du grand Frédéric sur M. Thiers, ou celle du peintre David sur le peintre Courbet. »

Ch. Monselet

Est-ce bien par sollicitude pour le Spiritisme et par intérêt pour les spirites que M. Ch. Monselet veut bien appeler l'attention de la foule sur nos modestes travaux ? Hélas ! Il est permis d'en douter, car quelque sympathie que le spirituel chroniqueur du *Monde illustré* éprouve pour nous, il n'a pas été sans doute jusqu'à consacrer à l'étude de nos croyances quelques-uns de ses précieux instants, autrement certes il ne confondrait pas spirites et Esprits au point d'ignorer quels sont ceux qui se communiquent et ceux qui reçoivent les communications.

Mais depuis quand est-il bien nécessaire à la plupart des critiques qui, par état, ne devraient rien ignorer, de connaître les productions nouvelles de l'esprit humain pour les railler et les ridiculiser ?

Ceux qui ont vu dans Salomon de Caus un pauvre fou, digne des cabanons de Bicêtre, peuvent bien renfermer le Spiritisme tout entier dans l'armoire des frères Davenport. Les spirites ? Des niais et des jongleurs ! A quoi bon lire les sottises des uns et les mensonges des autres. Quelques bons mots font justice d'une pareille misère. Qu'importe qu'ils frappent juste ou non ! Quelques brocards agréables sur le Spiritisme, cela fait bien dans une chronique, c'est un cliché tout fait pour combler les lacunes de la mise en pages et varier le fait divers.

Qu'y a-t-il derrière cette tête de Turc sur laquelle toute la phalange de la littérature légère a frappé tour à tour à coups redoublés ? Peut-être la branche de salut destinée à arracher l'humanité à l'abîme sur les bords duquel elle chancelle mais c'est bien là le moindre des soucis de la gent moqueuse qui depuis un demi-siècle sape incessamment les vieilles croyances de l'humanité, et invite la masse ignorante à s'abreuver à longs traits à la coupe ardente du matérialisme. Peut-être une nation tout entière y périra-t-elle ? Peut-être tout un peuple s'ensevelira-t-il sous les ruines embrasées de ses édifices, sous les débris croulants de ses institutions ? ...

Sous la satire des sceptiques l'esprit religieux a été anéanti, le respect de la famille amoindri, l'amour de l'or exalté, les aspirations sensuelles déçuplées. On a détruit les principes d'équilibre et de stabilité sans lesquels la vie sociale est impossible. C'étaient des rouages usés, dira-t-on, mais encore ils faisaient aller la machine, en les livrant à la pioche du démolisseur, fallait-il au moins les remplacer par quelque chose, on n'a rien reconstruit et tout s'est détraqué. Qu'est-ce que cela peut faire ? Le monde peut sombrer !... Qu'importe ! On a fait de l'esprit, on a provoqué le sourire du lecteur oisif, n'est-ce pas suffisant ?...

Et pendant ce temps-là que faisait le Spiritisme ? Pourquoi donc aucun bruit ne s'élevait-il autour de lui ?

C'est qu'il avait compris que la polémique devait céder la place à l'action. C'est que les spirites, profondément convaincus de la puissance moralisatrice de leurs doctrines, descendaient de la lutte orale à la lutte active. Ce qu'ils avaient commencé à propager par la puissante irradiation de la démonstration logique et rationnelle, ils le continuaient par les actes de la vie journalière. A l'armée, soldats ou gardes nationaux, ils donnaient l'exemple du respect à la loi, de l'obéissance aux chefs, du courage dans les combats, de la miséricorde après la lutte, vieillards auxquels la faiblesse des ans interdisait la défense armée du territoire envahi, mères de famille, épouses ou filles, ils enseignaient la résignation dans l'adversité, prodiguaient aux affligés les paroles de consolation et d'espérance, relevaient les courages abattus, soutenaient les esprits défaillants, ouvraient leur bourse et leur âme à toutes les infortunes, pensaient sur les champs de bataille et dans les ambulances les blessures du corps, et s'attachaient partout à guérir ou à soulager les plaies incurables des âmes, où certaine littérature avait semé le ver rongeur du doute et de l'incrédulité. Voilà ce que faisaient les spirites, et peut-être la situation de notre malheureux pays serait-elle tout autre, si au lieu de chercher à les noyer sous le ridicule, on leur eût fraternellement tendu la main pour les soutenir dans leur oeuvre régénératrice.

Réduits à leurs propres forces, ils ont essayé de faire beaucoup de bien, et ne sont arrivés qu'à adoucir quelques maux. Nous verrons bientôt ce qu'ils eussent pu faire s'ils eussent rencontré l'appui qu'une connaissance consciencieuse de la puissance moralisatrice de leurs principes eût dû leur créer dans la partie éclairée et intelligente de la société.

Il est tellement évident aujourd'hui pour les écrivains sérieux, que nous devons aux enseignements désagrégeants de l'école matérialiste la plus grande partie de nos maux, qu'ils s'accordent tous, sans distinction de croyance philosophique, à jeter sur elle la responsabilité des événements accomplis.

C'est ainsi que dans le numéro du *Bien public* du 3, juin, M. H. Vrignault explorant rapidement, mais d'une main habile et sûre, les plaies béantes de notre malheureux Paris, aperçoit au fond de tous nos désastres la haine creusant dans le monde social de profondes démarcations, complotant de nouveaux dangers. Et cette haine, à qui doit-elle en grande partie son essor, selon M. Vrignault ? A l'école matérialiste, à ceux qui depuis de longues années « ont tout raillé, tout nié, tout blagué » (sic), et c'est à la panser et à la guérir, dit-il, qu'il faut aujourd'hui s'appliquer.

Plus loin, il ajoute :

Qu'a-t-on fait depuis un siècle pour les classes laborieuses ?

Des phrases, des discours !

Qu'a-t-on fait d'elles ? Des instruments d'ambition. Lui dire la vérité, l'instruire, la moraliser, assurer sa vieillesse contre la faim, qui donc y a songé ? Il est temps ! La justice frappe à cette heure, c'est son droit.. ...

L'heure viendra bientôt où la charité devra agir, non pas la charité maladroite, humiliante, celle qui jette enliassant un morceau de pain, mais la charité intelligente et forte, qui cherche les douleurs à la source des douleurs. Que tous s'y mettent, que ceux qui n'iront pas avec le coeur, y aillent par intérêt, par égoïsme. Des crises comme celles que nous traversons, laissent des traces immenses, et les haines qu'elles sèment sont terribles ; les représailles, quand vient l'heure, affreuses. Empêchons que cette heure ne vienne jamais, et pour cela, au lieu de nous empresser d'enlever toutes les traces de la lutte, nous disons les traces morales, au lieu de passer en gens avides d'oubli le pinceau sur ces cicatrices, laissons-les à nu ; souvenons-nous, et voyant chaque jour l'effet du mal, allons résolument le chercher à sa source, au germe, et guérissons-le.

H. Vri gnault

Interrogeons enfin Alexandre Dumas fils, soit dans ses écrits antérieurs où il prévoit la crise, soit dans la longue et remarquable analyse qu'il fait actuellement des événements accomplis. N'est-ce pas encore à l'école matérialiste tout entière qu'il s'adresse, lorsqu'à propos du but philosophique des représentations théâtrales, il considère le drame, la comédie et le vaudeville, comme un puissant moyen de moralisation et d'instruction, tandis que Francisque Sarcey, son adversaire, n'y voit qu'un amusement pour les masses, qu'une distraction pour l'intelligence.

N'avait-il pas le don de la seconde vue lorsqu'il s'écriait alors : « On n'a perdu que trop de temps (pour l'éducation et la moralisation des masses) et dans un an, dans six mois peut-être, le drame ne sera plus au théâtre, il sera dans la rue. »

Ces paroles prophétiques échappées à l'auteur du Fils naturel, dans un de ces rares instants de la vie humaine où l'avenir s'entrouvre momentanément sous nos regards étonnés, ne se sont que trop réalisées, mais quels que fussent ses pressentiments, il était loin sans doute de prêter au drame de la rue les sombres couleurs et l'horrible mise en scène sous lesquelles il s'est déroulé devant nous.

Il y a un peu plus d'un an, Alexandre Dumas fils apercevait l'abîme où pouvaient s'engloutir la puissance, la richesse, la liberté et jusqu'à l'autonomie de la France. Écoutons-le aujourd'hui s'entretenir avec nous des moyens de salut qui nous restent :

Il y a d'un côté, dit-il, les gens qui possèdent, les gens qui travaillent et les gens qui savent.

Il y a de l'autre côté les gens qui ne possèdent pas, les gens qui ne travaillent pas et les gens qui ne savent pas.

Il faut que ceux qui possèdent viennent en aide, sous toutes les formes possibles, à ceux qui ne possèdent pas, il faut que ceux qui travaillent fassent travailler ceux qui ne travaillent pas ou les exterminent impitoyablement s'ils s'y refusent. L'oisif doit disparaître du monde.

Il faut que ceux qui savent, enseignent, instruisent, élèvent ceux qui ne savent pas, et les subordonnent en attendant au nom du droit, de la justice, de la nature et de la société, parce que celui qui ne sait pas, quelle que soit la raison de son ignorance, est inférieur et doit être soumis à celui qui sait.

L'être autonome et conscient sachant d'où il vient et où il va, ce qu'il veut et doit faire de sa vie et de la vie du groupe dépendant de lui, ayant son idéal et son absolu enfin, n'existe pas en France ou du moins est très rare.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'ergoter, de discuter, de philosopher, d'analyser, de s'en remettre aux autres et d'attendre un homme-ange, il s'agit, car l'épreuve est décisive et nous sommes tous plus ou moins atteints dans nos profondeurs, il s'agit de nous dégager de nos habitudes, de nos moeurs, de nos conventions d'hier, de remonter aux sources primitives de la véritable humanité et de nous poser simplement, mais résolument ces questions :

Faut-il décidément, oui ou non, qu'il y ait un Dieu, une morale une société, une solidarité humaine ? L'homme doit-il travailler, savoir, progresser ? La femme doit-elle être respectée, ralliée, associée ? La vérité est-elle le but ? La justice est-elle le moyen ? Le bien est-il l'absolu ?

Oui ! Oui ! Mille fois oui !

Les États, les sociétés, les gouvernements, les familles, les individus peuvent-ils, pour être valables, durables et féconds, se passer de ces éléments ?

Non ! Non ! Mille fois non !

Alors il faut que cela soit ainsi et que soient EXTERMINÉS tous ceux qui ne voudront pas que cela soit, fussent-ils nos frères, fussent-ils nos fils. »

Alexandre Dumas fils⁴³

Tels sont le langage et l'attitude des porte-flambeaux littéraires de la France, des maîtres de la pensée, lorsque l'orage dévastateur a fait son oeuvre et qu'il convient de construire un édifice social inébranlable sur l'immense effondrement du passé.

Les uns, comme Ch. Monselet, raillent avec esprit, ceux qui seuls au milieu de l'incrédulité générale et du scepticisme politique, social et religieux, qui ont causé tous nos malheurs, ont su conserver une conviction inébranlable en la justice éternelle, et puiser dans la pureté de leur morale et de leur enseignement une fermeté que n'ont pu faire chanceler ni les péripéties de l'investissement par l'étranger, ni les périls de l'insurrection.

D'autres, comme H. Vrignault, déplorent nos désastres, et en accusent la légion militante des penseurs qui n'ont rien fait pour instruire et moraliser les classes laborieuses. N'en faudrait-il pas accuser plutôt ceux qui ont étouffé dans un sourire les innovations des Nemours, des Ballanche et des Jean Reynaud, ceux qui, après avoir raillé impitoyablement les systèmes philosophiques créés de pied en cap par les penseurs éminents du dix-neuvième siècle, ont essayé d'anéantir sous le ridicule, la science doctrinale et expérimentale qui venait donner aux travaux des partisans de la pluralité des existences de l'âme, la sanction et la consécration du fait ?

Après l'école des théosophes, après *la Philosophie de l'univers* de Nemours, après *Terre et Ciel* de Jean Reynaud, procédant par induction et allant à la vérité par la logique et la justice, le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec est venu, s'appuyant sur les manifestations des Esprits, non plus affirmer, mais démontrer rigoureusement la pluralité des existences et la réincarnation, la raison des inégalités sociales, etc. ; il a fait connaître d'où venait l'homme et où il allait, ce qu'il venait faire sur la terre, quels étaient enfin ses moyens d'action pour assurer son bonheur et l'avenir progressif de l'humanité.

Mais le sourire qui avait attaché aux précurseurs de la philosophie spirite, le stigmate morbide du rêveur et de l'utopiste, se changea en un immense éclat de rire, lorsqu'une intelligence d'élite osa proclamer, les preuves à la main, les relations du monde des Esprits et du monde terrestre.

On fit danser des tables, on s'amusa des Esprits frappeurs, le Spiritisme eut momentanément la vogue qui s'attache à toute farce colossale et ingénieuse, mais nul n'osa le prendre au sérieux et ne pensa à se demander quels résultats il pourrait produire si la philosophie était acceptée et pratiquée par les masses.

Quelques temps d'études sérieuses, consciencieuses, sans parti pris, eussent convaincu tous les gens de bonne foi et en eussent fait autant de propagateurs ardents de la doctrine, mais qui eût pu supposer que la gangue informe renfermait le plus pur et le plus précieux des diamants ? On s'abstint par dédain, par respect humain, par indifférence, et, plus tard, ne se souvenant plus des lutteurs près desquels on était passé sans leur tendre la main, on s'écriait : « Qu'a-t-on fait depuis un siècle pour moraliser les masses ? »

Un troisième enfin, contemplant l'abîme au fond duquel nous nous précipitons, s'écrie : « Il faut à tout prix sortir de là, et pour cela il nous faut un Dieu, une morale, une société, une solidarité

⁴³ Le Puys, 8 juin 1871.

humaine, il nous faut le travail, le savoir, la progression ; il nous faut le respect et l'émancipation de la femme ; la vérité doit être notre but, la justice notre moyen, le bien notre absolu !... »

C'est bien, il nous faut vraiment tout cela pour vivre, mais comment parviendrez-vous à faire accepter ce novum organum à ceux qui s'entendent répéter depuis un siècle : Votre Dieu n'est qu'une fiction, votre morale mensonge, les gens vertueux des dupes, le but de la vie, c'est d'acquiescer et de jouir, la société n'est qu'une banque immense où vous versez votre sueur, votre santé et votre vie, tandis que d'autres y puisent sans fatigue la richesse et le plaisir, la solidarité, c'est la ligue des forts contre les faibles, etc., etc.

Suffira-t-il de dire : il faut, à ceux qui, ne voyant la vérité, la justice et le bien que dans un mirage lointain, désespèrent de jamais les atteindre. Ils avaient une croyance, une résignation, une espérance incomplètes et faussées, il est vrai ; une raison bornée et aveuglée par les sophismes mais, pour marcher à l'aventure, ils n'en avaient pas moins un but, quelque incertain qu'il fût, et un guide boiteux et aveugle, mais sur lequel ils pouvaient appuyer leur faiblesse.

Vous leur avez été la lueur trompeuse qui dirigeait leurs pas, vous les avez plongés dans la nuit du doute, vous leur avez fermé le livre de la connaissance aride mais saine, en leur ouvrant les horizons fallacieux d'une fausse science et d'un enseignement décevant, et vous pensez aujourd'hui qu'il suffise de leur dire : Vois, sache, progresse, pour qu'ils voient, qu'ils sachent et qu'ils progressent en effet.

Pour atteindre ce but, pour obtenir ce résultat, il faut plus que de la volonté et de la contrainte, il faut de la persuasion, étayée sur la conviction et la vérité. Sur le socle impérissable d'où le scepticisme a renversé le Dieu de convention du passé, il faut montrer à la foule le Dieu bon, le Dieu juste, le Dieu miséricordieux, et surtout le Dieu vrai de l'avenir. Par la connaissance de son passé, par la justification de son présent, par les espérances de son avenir, vous lui ferez un devoir facile et agréable à accomplir, du travail, de la vraie solidarité et du respect à la Ici. Faites-lui concevoir enfin l'égalité absolue des hommes devant l'éternité ; montrez-lui spiritement tous les membres de l'humanité égaux à l'origine, s'élevant successivement à tous les étages de l'édifice social par leur mérite et leurs travaux, montrez-lui la richesse comme un moyen et non comme le but, faites-lui reconnaître que tout homme est tour à tour riche et pauvre, puissant et faible, homme et femme ; qu'il n'y a d'acquisitions réelles que celles de l'intelligence, de richesses impérissables que celles du coeur, et vous aurez réorganisé la société sur des bases indestructibles, car le frein qui maintient la foule dans le droit chemin ne sera plus dans la loi, mais dans le coeur de chaque individu.

Étudiez le Spiritisme, messieurs les littérateurs et les philosophes, messieurs les législateurs et les savants, et vous y trouverez tout cela et plus encore !... Peut-être alors, M. Ch. Monselet pensera-t-il qu'il y a quelque chose de mieux à faire que de demander aux grands hommes passés leur opinion sur les hommes d'aujourd'hui ; sans doute, M. H. Vrignault reconnaîtra qu'on eût beaucoup fait en écoutant jadis les spirites, et qu'on peut tout refaire aujourd'hui avec leurs doctrines, quant à M. Alexandre Dumas, nous en sommes convaincus, il renoncera certainement à l'impitoyable extermination de ceux qui ne pensent pas comme lui (la violence n'a jamais rien prouvé, nous en avons fait la trop récente et trop cruelle expérience) pour puiser uniquement dans l'invincible irradiation du vrai, la réorganisation du travail et de la richesse, du savoir et de la justice.

Peut-être alors trouvera-t-on, comme nous, plus de puissance moralisatrice dans la plus petite conséquence du principe de la réincarnation que dans toute la phraséologie banale et coulissière du *Fils de Giboyer*, de la *Dame aux Camélias* et de presque tout le théâtre contemporain.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons d'un de nos correspondants de Spa (Belgique), sous la signature de Pis, un extrait du *Chroniqueur de Francfort*, qui vient à point pour corroborer l'opinion que nous exprimions tout d'abord, c'est-à-dire que la plus grande partie de nos désastres sont dus aux enseignements démoralisateurs de l'école matérialiste.

Écoutons plutôt M. de Pis, dont nous partageons entièrement la manière de voir :

M. Sarcey (du Gaulois), dit-il, après avoir écrit : « C'en est fait de Paris !... Qui sait si ce n'est pas le commencement d'une immense jacquerie ?... » ajoute : « Dans cet écroulement, tâchons de rester

fermes. Ramassons toutes les forces de notre esprit. De grands devoirs nous restent à remplir. C'est une de ces occasions où l'on est bien taché de ne pas croire, on se réfugierait au moins dans un recours consolant vers une puissance supérieure. Fions-nous au bon sens et à la raison. »

Autant de mots, autant de naïvetés funestes.

M. Sarcey est à coup sûr un honnête et galant homme, nul plus que lui probablement ne déplore les malheurs qui nous accablent, et je ne lui crois pas la moindre sympathie pour les jacques qui nous font peur. Comment, dès lors, ne prend-il pas garde que saisir, pour se proclamer athée, juste le moment où le sang coule, où la splendide capitale de la France sombre pour ainsi dire dans un océan de feu ; et cela parce que la matière a détrôné l'esprit, parce que toute barrière morale a disparu contre l'envahissement des passions les plus atroces, exaltées jusqu'au délire..., c'est justifier d'un seul coup le mal dont on se plaint ?

Vous êtes bien fâché, dites-vous, de ne pas croire à l'existence d'un Être supérieur ; car cette croyance aurait du moins, à vos yeux, ceci de bon, qu'elle pourrait vous consoler. C'est un peu égoïste, ce que vous débitez là ; essayez cependant. La foi vient à l'homme souvent à l'heure où il s'y attend le moins, témoin saint Paul sur la route de Damas...

Dieu, d'après M. Sarcey, peut cependant sans trop de désavantage être remplacé par notre raison au milieu des épreuves qui nous affligent.

Entendons-nous bien. Il y a deux espèces de raisons : la raison vraie, unique, invariable, absolue ; et la raison variable et mobile à l'excès... La première s'appelle Dieu, la seconde se nomme Intérêt... Vous êtes riche, vous êtes puissant et vous voulez jouir, c'est juste, vous avez raison (raison Sarcey, c'est entendu) ; mais ce prolétaire qui grouille dans le ruisseau et que vous écrasez parfois sous la roue de vos équipages, il se relève un jour, et, groupant autour de lui l'armée des besogneux, il envahit vos hôtels, il souille vos tapis, il vole votre argent, il boit le vin de vos caves, il fait griser les soldats, et, tout ce beau monde s'installant chez vous, ils vous hurlent en chœur : « Hors d'ici ! Chacun son tour ! » N'ont-ils pas raison également ?... car si Dieu n'existe pas, ainsi que vous avez eu l'obligeance de le leur apprendre, ils seraient, ma foi ! bien bons de s'abstenir, eux, leurs femmes et leurs petits, de toucher aux jouissances de ce monde, aux seules fins de vous en laisser une plus grosse part.

Mais la conscience, me direz-vous !... Pardon, laquelle, s'il vous plaît ? Croyez-vous que la conscience de l'homme qui force votre serrure pour s'emparer de votre or, de vos bijoux, et cela dans le but de s'en servir comme vous vous en servez vous-même, raisonne exactement comme la vôtre ? Il veut prendre, vous demandez à retenir. Qui vous mettra d'accord ?

Donc, en supprimant Dieu, vous supprimez en même temps distinction entre le bien et le mal, ou, pour mieux dire, l'athéisme étant admis, il n'y a, plus ni mal ni bien, lesquels ne sauraient exister sans l'idée de loi, mais la loi, de son côté, ne pouvant pas exister sans une sanction, où la prendrez-vous ? Aurez-vous toujours des gendarmes à votre service pour châtier le crime, et des prix Monthyon pour récompenser la vertu ?

Arrière donc, journalistes professeurs d'athéisme ! Ce sont vos doctrines qui pervertissent, oblitérent le sens moral chez ces masses d'infortunés que leurs appétits, nullement contenus, lancent à l'assaut de la civilisation. Vous ne voulez pas croire à Dieu : il vous faudra bien croire à l'incendie !

De Pis.

Nécrologie

Pierre Leroux

Pendant les troubles qui bouleversaient Paris et dont la commotion se faisait sentir jusque dans les montagnes de la Kabylie et nos possessions plus lointaines de la Cochinchine, le Spiritisme et la philosophie perdaient, l'une un de ses plus savants précurseurs, l'autre un de ces hommes que Dieu

suscite au sein des nations lorsque l'humanité sent le besoin de se plonger tout entière dans les effluves vivifiantes d'une croyance rajeunie et d'institutions sociales régénérées.

Pierre Leroux était, en effet, de ceux qui sentaient chanceler les croyances surannées de notre époque, de ceux qui criaient le plus ardemment naguère aux promoteurs de l'école matérialiste détruisant ce qui existe sans le remplacer par autre chose, Vous creusez sous les pas de la génération qui s'élève un abîme où elle ira fatalement s'engloutir un jour. Nous n'en voulons pour preuve que l'article qu'il publiait sous le titre du *Ciel sur la terre*, il y a plus de vingt ans, dans les premiers numéros de la *Revue indépendante* et que reproduisait, il y a quelques jours, le numéro du *Journal des Étrangers* du 30 mai dernier.

C'est à Pierre Leroux que la doctrine doit encore les meilleurs travaux que nous possédions sur le Spiritisme dans l'antiquité. Son livre de *l'Humanité*, publié en 1840, renferme en effet les documents les plus précieux sur la croyance des anciens à la réincarnation. Mettant à contribution Virgile, Platon, Pythagore, Apollonius de Tyane, Moïse, les sectes juives, le Christ et, en un mot, tous les historiens de l'antiquité, il démontre jusqu'à l'évidence l'authenticité de ce principe et en développe toutes les conséquences sur lesquelles sont basées nos convictions.

Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous permette pas d'analyser dès à présent ce remarquable ouvrage, mais nous nous ferons certainement un devoir d'en publier prochainement un compte rendu très développé, afin d'appeler l'attention et l'admiration du monde spirite sur les travaux de cet éminent philosophe.

Nous n'avions pas l'honneur de connaître personnellement Pierre Leroux de son vivant, cependant nous n'ignorions pas qu'il traînait misérablement les dernières années de sa vie dans une petite ville d'Allemagne, sollicitant en vain un modeste emploi pour gagner honorablement de quoi vivre indépendant. Peut-être les générations futures lui élèveront-elles des statues !... Ses contemporains, dont il a essayé de décupler les richesses intellectuelles et morales, ont passé indifférents et oublieux auprès de cette grande intelligence méconnue !...

Désireux de payer un juste tribut de sympathie et de reconnaissance à cet infatigable pionnier du progrès, nous avons sollicité un entretien avec son Esprit. Il a bien voulu nous donner une communication que nous livrons sans commentaires à l'appréciation de nos lecteurs⁴⁴ :

Chose bizarre et cependant essentiellement conforme à l'immuable justice du Père Éternel des êtres, des rares sympathies que m'aient créées mes travaux, celles qui subsistent après ma mort corporelle sont peut-être les seules que j'aie dédaignées de mon vivant, car je ne compte pas pour des sympathies les exhibitions de mes vieux articles par ceux qui ne voient en ma mort, en mon nom, en mes oeuvres qu'un moyen d'exploiter l'actualité.

C'est une bien belle chose que la mort. Pendant la vie, entouré de jaloux et d'envieux qui souvent ne vous repoussent que parce qu'ils ne vous ont pas compris, ou, mieux encore, parce qu'ils ne vous ont pas précédé, le novateur qui n'a pour capital monnayé que ses idées, voit l'ombre et le silence se faire autour de lui. Meurt-il de faim, de dégoût et de misère, qu'importe ! On ne le connaît pas. L'insuccès l'a tué ! Pourquoi le niais devançait-il son époque ? Pourquoi entrevoyait-il les lumières de l'avenir lorsque tout était encore obscurité autour de lui ?

Mais il est mort, la thèse change ! Qui fut plus grand que lui, qui parla mieux et avec plus d'esprit, qui fut plus vrai et plus juste !

De toutes ces exhumations menteuses du talent de Pierre Leroux, nulle ne m'a touché, car elles ne devaient avoir que la durée de l'éclair. Et, en effet, l'insurrection s'anéantissait à peine sous les ruines qu'elle avait creusées, que, dans le bruit du canon, dans la clameur des mourants et les cris de triomphe des vainqueurs, le grand homme s'est abîmé comme ces machines qui, au théâtre, disparaissent par une trappe après avoir produit leur effet.

Avant-hier Pierre Leroux n'était rien, car il était homme ! Hier, il mourait et on le portait aux nues !... Aujourd'hui, il est mort ! Qui s'en souvient ?...

⁴⁴ Paris, 15 juin 1871. Médium M. Desliens.

Pardon, messieurs, de répandre ainsi ma bile et de laisser s'échapper au dehors l'excès de mon humeur atrabilaire, vous me comprenez, vous au moins, et si vous ne les approuvez pas, vous excusez néanmoins les violences de mon âme froissée par l'injustice humaine.

Vous le dirai-je ! Je n'étais point spirite ! Je n'avais point cherché l'application, la démonstration pratique des lois que j'avais entrevues. J'avais deviné le sphinx, et cela m'avait suffi, dans mon égoïsme philosophique, j'avais oublié qu'une oeuvre n'est vraiment utile qu'après que la théorie, destinée au monde savant, est confirmée par la pratique qui seule porte le progrès à la connaissance des masses. Par vous je vivrai dans l'avenir, par Allan Kardec, par l'école spirite qu'il a fondée, mon oeuvre et celles de mes devanciers seront arrachées à la mort de l'oubli, la plus terrible et la plus inexorable des morts !... Permettez-moi donc de me faire l'écho de toute une pléiade de penseurs pour vous remercier d'avoir découvert le toit qui leur donnera l'immortalité sur la terre, et leur permettra de se glorifier dans les espaces d'avoir été pour une petite part, les précurseurs à demi clairvoyants et les pionniers infatigables de la législation, de la philosophie, de la vie sociale de l'avenir.

Devant les événements qui s'accomplissent aujourd'hui et qui sont la conséquence fatale des sophismes du passé, je suis heureux de ne plus faire partie de cette humanité, toujours railleuse même sur des ruines, et qui ricane devant le sang qu'elle a fait couler, devant les incendies qu'elle a allumés, lorsqu'elle devrait se frapper la poitrine et s'écrier : C'est ma faute !

Et l'étranger, qui nous contemple comme un peuple de sages contemplerait un peuple de fous, en apercevant notre paille qui flamboie en sinistres lueurs sur l'horizon de nos monuments écroulés, oublie la poutre immense qui bientôt s'abattra sur lui pour le broyer, lui, son machiavélisme administratif et les mille petits rouages qui n'en font un peuple fort que par son égoïsme et par son orgueil. Mais vienne la pomme de discorde, et de tous ces nains ambitieux acharnés les uns contre les autres, il ne restera bientôt plus que la cendre vouée à l'exécration des peuples qu'ils auront failli engloutir avec eux.

Dans la chronique universelle de l'humanité, il est des siècles entiers qu'on voudrait biffer et détruire comme inutiles. Il s'est accompli dans ce monde, des erreurs qu'un enfant même semblerait ne devoir plus commettre. Que de routes étroites, tortueuses, sombres, impraticables, écartées du but, ont été choisies par l'humanité, alors même qu'elle cherchait la vérité et que, devant elle, le droit chemin s'ouvrait large comme l'avenue qui mène au palais d'un souverain. Plus majestueuse et plus splendide que toutes les autres, elle est éclairée le jour par le soleil et la nuit par des feux innombrables, et les hommes passeront par un obscur chemin qui se trouve là de côté....

Que de fois, mus par une pensée divine, ils ont cependant trouvé le moyen de s'égarer, de prendre en plein jour le chemin de traverse, d'épaissir le brouillard à leurs yeux, à ceux des autres, de se précipiter au fond de l'abîme pour se demander ensuite l'un à l'autre : où est le but ? Où est la route ? La génération présente voit tout cela, elle s'étonne des erreurs commises, elle raille impitoyablement l'imprévoyance des générations qui l'ont précédée, mais ne voit pas que cette chronique est faite justement pour diriger son doigt sur le chemin qu'elle doit prendre, elle, cette génération présomptueuse qui entame fièrement une suite de nouvelles erreurs que railleront plus tard celles qui la suivront.

Telle est l'humanité ! Puisse la France profiter de la leçon sanglante et terrible qu'elle s'est attirée !... Mais, hélas ! Combien de ces leçons devront frapper encore et la France et le monde, avant que tous les hommes soient unis dans un même but commun : la conquête de tous les progrès, la destruction de tous les rongeurs qui s'opposent à leur marche rapide et heureuse vers la suprême félicité.

Pierre Leroux

Correspondance

Depuis longtemps privés de relations régulières avec nos correspondants de la France et de l'étranger, nous avons vu avec joie prendre fin les événements qui, en nous confinant dans un cercle

restreint d'opérations, nous privaient de l'échange journalier de nos sympathies et de cette communion de pensées qui fait la force de ceux qui, devant leur époque, doivent s'attendre à rencontrer sur leur route autant d'épines, de ronces, de déboires de la part des uns, qu'ils ont de consolations, d'encouragement et d'appui bienveillant à cueillir dans le coeur des autres.

Notre attente n'a pas été trompée, et la circulation était à peine rétablie, l'administration des postes était encore désorganisée, que déjà les lettres arrivaient de toutes parts à notre bureau de la rue de Lille, sauvé des flammes par la vigilance inquiète d'un spirite, M. X., lieutenant de vaisseau. Disons en passant que M. X., occupant le quartier avec ses marins, déjoua, grâce à une surveillance de tous les instants, deux tentatives d'incendie dirigées contre ce qui restait encore de la rue de Lille, ce qui aurait eu pour résultat de condamner à l'anéantissement ce qu'on a pu sauver de ce malheureux quartier. Nous sommes heureux de nous faire en cette circonstance, auprès du lieutenant X., l'écho du monde spirite européen pour la part qu'il a prise au sauvetage de nos documents.

Les témoignages bienveillants d'inquiète sollicitude, les bons souvenirs, les remerciements chaleureux qui sont venus nous récompenser de nos efforts pour continuer sans interruption l'oeuvre du maître, nous ont bien payé au centuple des quelques fatigues et des difficultés que nous avons dû surmonter, pécuniairement et moralement parlant, pour maintenir la *Revue* à flot. Qu'importe après cela que quelques-uns nous méconnaissent. L'amertume du calice disparaît sous le tribut d'éloges dans lequel il a été enseveli.

Le temps matériel nous manque pour répondre individuellement comme nous le voudrions, à tant d'honorables marques d'estime, et même pour nous acquitter brièvement de notre dette par la voie de la presse, c'est à peine si le cadre tout entier de la *Revue* suffirait,

Aussi sollicitons-nous, avec l'espérance d'être entendus, l'indulgence du grand nombre, que nous prions de bien vouloir recevoir collectivement ici l'assurance de notre profonde gratitude et de nos sincères remerciements. Peut-être l'avenir nous réserve-t-il d'autres épreuves, soit individuellement, soit collectivement, mais sous quelque forme qu'elles se présentent, quel que soit le péril qu'il lui faille affronter, la Société anonyme restera fidèle à son poste, tenant tête à l'orage et soutenant fermement le drapeau du maître. Si la récompense est venue la surprendre et l'émouvoir profondément avant même l'accomplissement de sa tâche, elle s'engage à se montrer digne du mandat d'honneur dont le monde spirite a bien voulu l'investir, en se maintenant sur la brèche au premier rang, partout où notre cause devra être défendue, partout où l'humanité souffrante et militante réclamera notre concours.

Dans cette correspondance venant grossir nos archives d'une foule de documents précieux, combien n'avons-nous pas vu d'exemples de la force d'âme puisée par nos adhérents dans l'incommensurable puissance consolatrice de la doctrine. Combien de malheureux sauvés du désespoir, combien ont échappé aux étreintes vertigineuses de la folie, grâce aux sages prévisions des Esprits, qui dès longtemps avaient préparé les palliatifs de tous ces maux. Nombre de ces pages intéressantes trouveront certainement place dans quelque prochain numéro de la *Revue*.

Cependant malgré le peu d'espace dont nous disposons, nous ne pouvons résister au désir de citer quelques extraits d'une remarquable appréciation de la situation par le capitaine B**** :

« N'ayons pas trop d'amertume, dit-il ; car, parmi les nombreuses victimes que la tourmente emporte, il y avait beaucoup de bois mort et de plantes parasites. Les richesses que l'ennemi nous prend en se retirant, voilent un partage déguisé, un don secret que notre égoïsme ne peut comprendre. Dieu a voulu établir l'équilibre matériel entre ses enfants, et ce que la France riche et prospère n'aurait pu se résoudre à donner par charité, il l'y contraint par la violence.

En emportant nos milliards, la Prusse emportera une part de nos vices, car j'ai la certitude que si nous sommes moins riches, nous serons plus vertueux. Nous avons pendant vingt ans ravagé l'Allemagne, et je crois que nos revers, comme peine du talion, étaient dans les décrets divins. La plupart des Esprits, honteux des ruines avaient jadis apportées sur une terre étrangère, auront peut-être voulu les réparer en défendant dans une nouvelle incarnation le sol qu'ils avaient si souvent envahi.

Que de réflexions à faire sur nos épreuves et sur nos revers ! Quand je porte mes regards en arrière, que je contemple le présent et que j'interroge l'avenir, je trouve que tout ce qui nous avait été prédit vient de s'accomplir. Nous allons donc entrer dans une période de calme et d'apaisement pendant laquelle chacun pansera ses plaies morales et physiques, jusqu'au jour où les hommes plus confiants chercheront à s'aimer et à se connaître.

Je ne vous dirai pas toute la joie que me causait notre chère doctrine, vous la goûtez aussi chaque jour. Sous la tente en Afrique, ou en captivité en Allemagne, j'ai toujours été parfaitement heureux. Je n'étais jamais seul, mes amis de l'espace venaient pendant nos longues soirées de bivouac, causer mentalement avec moi et deviser de la campagne. Souvent, pendant le combat, je sentais la présence d'un de ces chers invisibles, qui me remplissait de quiétude.

Ma médiumnité mentale a pris un peu de développement, et mes frères spirituels préfèrent parler qu'écrire. Qu'il fait bon vivre avec eux. Mon cœur est constamment en fête, et le bonheur depuis que je connais cette philosophie ne me quitte plus.

B. »

Parmi les nombreux documents de cette correspondance que nous pourrons prochainement publier, nous devons citer en première ligne quelques communications remarquables et un certain nombre de pièces de vers auxquels nous devons mesurer largement les éloges. Mais, quelques-uns d'entre eux, nous l'avouons à regret, nous ont moins heureusement impressionnés. Une prière en particulier, quelques compositions poétiques bien qu'éminemment patriotiques et très satisfaisantes sous le rapport de la confection du vers, conséquences logiques de l'indignation française, en présence des violences de l'occupation étrangère, nous eussent sans doute paru plus justifiées par les événements si elles fussent émanées de toute autre plume que de celle d'un spirite.

Peut-être les auteurs ont-ils un peu oublié que le Spiritisme était par nature essentiellement cosmopolite, qu'au-dessus de toutes les formes religieuses et de toutes les nationalités, il ne voyait dans l'humanité que des hommes auxquels sa tolérance était due, qu'ils fussent d'ailleurs vainqueurs ou victimes, persécuteurs ou persécutés.

Le Dieu des armées n'est plus de notre temps, nous ne pouvons plus croire, nous qui connaissons toute l'étendue de sa justice et de son infatigable bonté, qu'il place le glaive dans la main de quelques-uns de ses enfants pour éprouver les autres, et qu'il convienne aux vaincus de solliciter sa protection et l'appui de son bras pour accomplir une oeuvre de vengeance.

L'époque du favoritisme religieux disparaît à nos yeux dans les ténèbres du moyen âge, il n'y a plus à cette heure de fille aînée de l'Église et de nations bien-aimées de Dieu, mais des hommes coupables qui se châtient les uns par les autres des fautes qu'ils ont commises.

Au lieu de rejeter sur la violence de l'étranger la cause unique des maux qui nous affligent, ce qui serait par trop commode, ne serait-il pas plus sage et plus juste d'examiner sérieusement le passé, et de s'écrier : C'est ma faute, en reconnaissant dans les erreurs, peut-être dans les crimes d'autrefois, l'origine du châtement du présent.

Lorsque touchés des malheurs du pays, malheurs que nous supportons pour notre faible part, nous élevons notre âme vers la source de toute miséricorde, plaignant peut-être plus encore l'instrument qui a frappé que les victimes des désastres, nous ne sollicitons qu'une seule chose : la lumière et le progrès pour tous, sans distinction de culte, de nationalité ni de race. Nous demandons aux puissances supérieures de nous aider dans notre oeuvre de pacification générale, de multiplier nos moyens d'action pour extirper tous les sentiments de haine et développer les principes d'humanité, de solidarité, de fraternité par lesquelles les armées n'auront plus de raison d'être, et qui réduiront un jour les armes détenues précieusement dans nos arsenaux, à l'état de souvenir d'une époque de barbarie lointaine.

Il est bon de s'intéresser à l'avenir de son pays et de vouloir sa grandeur et sa prospérité, mais les spirites ne sont pas seulement des Français, ils sont encore les citoyens du monde, et s'ils doivent désirer une revanche, c'est celle qui, reposant sur l'oubli des injures et la pratique du bien, permettra

à la France de tenir le premier rang dans le monde civilisé par l'exemple de tous les progrès humanitaires.

Réfutations

La réincarnation et l'école spiritualiste américaine

Nous lisons dans le *Banner of Light* du 6 mai :

Nous avons reçu une brochure de 16 pages, intitulée : *Un appel aux chefs du Spiritualisme en Angleterre et en Amérique*, qui est extraite du journal spirite *Aurora*, publié à Florence.

Dans cette brochure se trouve un appel en faveur d'Allan Kardec et de la réincarnation, avec une protestation contre le traitement cavalier du sujet, par miss Emma Leardinge (aujourd'hui madame Witten⁴⁵) et autres.

Cela ressemble à un appel aux spiritualistes pour reconnaître Allan Kardec comme le Swedenborg du Spiritualisme, et ses enseignements comme une autorité et un article de foi. Nous n'avons aucune objection à faire à ceux qui l'appellent maître, comme l'auteur de la brochure qui trouve bon de le faire, mais nous ne sommes pas préparé pour avoir un maître, ni un chef, et nous refusons sérieusement d'être reconnu comme tel, préférant gouverner notre propre barque sans nous occuper de celle des autres⁴⁶.

Remarque : Nous avons lu avec un vif intérêt dans *Aurora* les articles publiés jadis par M. Parisi en faveur de la réincarnation. Nous sommes heureux de lui témoigner de nouveau toute la reconnaissance du monde spirite réincarnationniste, pour le nouvel effort qu'il vient de faire en faveur de notre thèse. De quelque attaque qu'ils soient l'objet, ses travaux ne seront point perdus. Ils sont le grain de sable dont l'apport mille fois répété constitue le ciment des grands édifices.

Déjà de nombreuses sympathies sont acquises en Amérique et en Angleterre au principe de la pluralité des existences.

Quelques conférenciers en ont fait l'objet de leurs études, et certains d'entre eux n'ont pas craint de plaider ouvertement en sa faveur. D'autre part, les Esprits sont loin d'y être aussi hostiles que veulent bien le dire certains spiritualistes, et le *Banner of Light* lui-même a publié plusieurs communications confirmant l'authenticité de cet enseignement.

Ce que nous demandons de concert avec M. Parisi, ce n'est pas qu'on accepte la supériorité de nos doctrines, ni la suprématie d'Allan Kardec, mais qu'on veuille bien nous répondre par des raisons et non par des qualificatifs victorieux peut-être dans une dispute, mais que la discussion philosophique ne saurait admettre. Ce n'est pas en taxant d'odieux un enseignement accepté par des millions d'adeptes et proclamé par des milliers d'Esprits, qu'on prouve son insanité, mais en le réfutant victorieusement et logiquement.

Analysez consciencieusement chacun des arguments par lesquels la réincarnation s'affirme, discutez-les, substituez-y quelque chose qui justifie mieux la situation de l'homme sur la terre, sans toucher à l'intégrité des lois naturelles, sans amoindrir la justice, la bonté et la toute-puissance de Dieu, et nous qui n'avons, quoi qu'on dise, d'autre maître et d'autre guide que la vérité et le bien, nous adhérons à l'enseignement quel qu'il soit qui se rapprochera le plus du vrai absolu.

Allan Kardec est notre maître comme sont nos maîtres tous ceux qui, bienfaiteurs de l'humanité, ont su attacher quelques nouveaux fleurons à la couronne intelligente de l'homme. Nous l'admirons et le vénérons à ce titre, comme nous admirons et vénérons tous ceux dont les travaux nous ont ouvert

⁴⁵ Miss Emma Hardinge s'est mariée à Londres au mois de novembre 1870, avec M. Britten, originaire lui-même de Londres. Les partisans américains du spiritualisme lui reprochent d'avoir réclamé la bénédiction nuptiale du ministre de l'Eglise épiscopale anglaise. Ils considèrent cette action comme étant anti-spiritualiste. (Note de la rédaction du *Banner*)

⁴⁶ Traduit du *Banner of Light* du 6 mai 1811, par E. Blache.

des horizons encore inexplorés. Si nous proposons à nos compétiteurs l'étude des doctrines qu'il a coordonnées, ce n'est point pour reconnaître un chef dans l'homme, mais afin que, soumettant l'oeuvre au droit commun, ils la rejettent ou l'acceptent selon qu'après une étude approfondie l'auront jugée satisfaisante ou non.

Etudiez les doctrines d'Allan Kardec comme nous étudions les vôtres, messieurs les spiritualistes, et ne reconnaissant pour chef d'école que la vérité appuyée sur la logique et la raison, il n'y aura bientôt plus aucune séparation entre les Kardécistes de l'école française et les Spiritualistes de l'école américaine.

Réponse au magnétiseur de Genève

Dans son numéro d'avril 1871, le rédacteur du journal le *Magnétiseur*, de Genève, M. Ch. Lafontaine, reproduit l'article du *Banner of Light*, intitulé : *Un Charmeur de reptiles*, que nous avons publié en novembre 1870, et en fait l'objet de quelques réflexions concernant nos doctrines, dans lesquelles le Spiritisme et ses adhérents ne sont point épargnés. Nos lecteurs en jugeront en prenant connaissance de ces réflexions et de l'article suivant :

Un cheval boiteux guéri par une prière et..... par le magnétisme.

Un de nos amis, que nous connaissons depuis vingt ans, nous contait, il y a quelques jours, qu'il y a soixante ans, voyageant à cheval pour ses affaires, son cheval s'était mis à boiter dans la dernière journée. Arrivé à l'auberge, il envoya chercher le maréchal vétérinaire, qui pensa que le cheval avait un fer mal placé. Il y remédia et fut très étonné que le cheval boitât tout aussi bas après le changement qu'il avait opéré.

Notre ami se désolait dans la cour de l'auberge, car il désirait partir le lendemain, et il en voyait l'impossibilité.

Un homme s'approcha de lui et lui proposa de guérir à l'instant son cheval : il accepta avec joie.

L'homme mit la main sur la croupe du cheval du côté où il boitait, et, au bout d'un instant, il récita une prière, passa le pied plusieurs fois sur la jambe et le pied malade du cheval, tout à coup il s'arrêta et dit : « Votre cheval est guéri ». On fit marcher le cheval, il ne boita plus et parut très content et très dispos.

Ces deux faits ne nous étonnent nullement, dit M. Lafontaine ; nous avons produit nous-même des faits analogues. Seulement, nous ne les attribuons pas aux mêmes causes que ceux qui les racontent, c'est en cela que nous différons avec eux.

Pour nous, l'action de l'homme sur le cheval boiteux est toute magnétique. Quand un animal ou un homme est atteint d'une douleur dans une jambe ou dans un bras, nous posons une main soit sur l'épaule, soit sur la hanche, nous nous concentrons en nous-même pour émettre le fluide vital, comme l'homme qui prie se concentre dans sa prière, qui le met dans le même état que celui dans lequel nous nous trouvons. Lui et nous, agissons avec une volonté intense, le fluide envahit le malade, il ramène la circulation interrompue par n'importe quelle cause, il rétablit l'équilibre chez l'homme ou chez l'animal. C'est un fait des plus simples, des plus naturels, et qui se présente chaque jour, il n'est donc point nécessaire d'attribuer aux Esprits ou à des causes surnaturelles ces effets journaliers.

Nous avons guéri des chevaux, des chiens, en passant les mains sur les membres douloureux ou gonflés. Quant aux charmeurs de serpents, c'est aussi par un acte magnétique, la fascination et l'émission du fluide, tant par les yeux que par le son, que ces effets s'obtiennent. Les reptiles sont eux-mêmes de grands magnétiseurs, de grands fascinateurs, la couleuvre, le crapaud, par le regard, attirent l'oiseau et le font descendre de branche en branche jusqu'au moment où ils peuvent le saisir.

Nous avons fait souvent des expériences sur les reptiles et nous pourrions nous donner, nous aussi, comme charmeur et possédant des Esprits à nos ordres. Mais en vérité, les hommes sont étonnants, ils préfèrent toujours chercher en dehors et dans un autre monde ce qu'ils ont eux-mêmes, ils prétendent être religieux en s'appelant Spiritualistes ou spirites, et ils ne comprennent pas que leur manière de faire est la négation même du Spiritisme, avec tous leurs bons ou mauvais Esprits. Qu'ils se persuadent donc une bonne fois qu'ils ont en eux un Esprit, une âme, qui, dans certains moments,

dans de certaines conditions, jouit de facultés qui lui sont inhérentes, et qui sont bien supérieures à celles que les Spiritistes présentent et accordent à leurs Esprits qu'ils divisent en supérieurs et inférieurs.

Descendez des nuages et remontez des caves où vous prétendez rencontrer des revenants, laissez cela aux siècles antérieurs et marchez en avant avec votre raison et votre bon sens. Etudiez-vous, et vous reconnaîtrez que vous possédez en vous une âme, un Esprit bien supérieur à tous ceux que vous inventez tous les jours.

Ch. Lafontaine

Remarque : Nous ne sommes point de ceux qui, une théorie étant admise, veulent à tout prix en trouver l'application dans tous les phénomènes naturels, et nous sommes plus disposés à blâmer qu'à féliciter ceux qui, croyant servir la cause du Spiritisme, font intervenir les Esprits à tous propos et s'écrieraient volontiers comme dans le souper ridicule de Boileau *Aimez-vous les Esprits, on en a mis partout*. Nous nous attachons à laisser, au contraire, à leur place dans l'univers, chacun et chaque chose, et nous ne doutons pas que tout n'en irait que mieux si tous les hommes usaient de la même discrétion.

Si M. Lafontaine s'était donné la peine d'étudier les remarquables articles publiés par Allan Kardec dans la *Revue Spirite* sur le but et le rôle de la prière, et d'autre part sur la médiumnité guérissante, il s'apercevrait sans doute que dans le cas particulier dont il s'agit, nous ne voyons comme lui dans la prière qu'un moyen de concentration, et en quelque sorte un état physiologique plus favorable à l'émission du fluide vital, magnétique ou périsprital, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner. Si l'étiquette est différente, la liqueur et ses propriétés sont les mêmes.

Comme Deleuze, dont M. Lafontaine ne déclinera sans doute pas l'autorité, nous nous disposons à l'intervention magnétique par la prière, non parce que nous pensons que la prière guérit, mais parce que nous considérons le recueillement qui en est la conséquence, comme la meilleure préparation à l'acte que nous allons accomplir. Que M. Ch. Lafontaine lise nos articles sur les guérisseurs, et il n'ignorera plus que si nous reconnaissons dans certaines guérisons l'intervention d'un tiers invisible, nous n'hésitons pas à attribuer uniquement à l'homme la grande majorité des cures magnétiques.

Nous sommes donc tout disposés à accorder au *Magnétiseur* de Genève, qu'il peut avoir raison en ne faisant remonter aux Esprits ni la guérison du cheval boiteux par la prière, ni la fascination exercée sur les serpents par un charmeur, mais en conclure que le Spiritisme est une fiction, c'est s'abuser étrangement sur la nature et l'étendue des croyances spirites, et s'exposer comme le chien de la fable à quitter la proie pour l'ombre.

Certes, personne ne reconnaît plus que les spirites l'existence de l'âme ou Esprit individuel, et l'étendue des facultés et de la puissance d'action de cet Esprit, mais c'est justement en raison de leurs études spéciales de cette question, qu'ils ne peuvent attribuer uniquement à l'homme quelques-uns des événements dont la terre est le théâtre.

Nous sommes peut-être plus magnétistes que M. Lafontaine lui-même, car nous voyons intervenir le magnétisme dans tous les rapports de l'homme avec la matière, de l'homme avec l'homme, de l'homme avec les Esprits et avec Dieu, mais le fluide magnétique n'est et ne sera jamais pour nous qu'un agent de transmission, aussi incapable de faire quelque chose par son propre pouvoir, que l'électricité d'écrire une dépêche intelligente sans le concours d'aucune intelligence.

Le magnétisme n'est donc qu'un agent, agent émané de l'homme lorsqu'il ne produit que des résultats humains, mais qu'il faut bien faire remonter plus haut, lorsque les actes dont il est l'intermédiaire échappent à la possibilité agissante de l'homme réduit à ses propres forces.

Jusqu'à ce que M. Lafontaine nous ait démontré que c'est uniquement dans le magnétisme que les somnambules ignorants dans l'état normal, puisent des connaissances bien supérieures à leur acquis, jusqu'à ce qu'il nous ait expliqué pourquoi nombre de somnambules, et surtout de somnambules consultant pour les maladies, semblent s'effacer pour se faire l'écho d'un médecin invisible et dont ils parlent souvent à la troisième personne, jusqu'à ce qu'il ait trouvé dans la puissance illimitée du fluide magnétique l'explication des visions et apparitions de personnes mortes depuis longtemps,

dont les somnambules peuvent être l'objet ; jusqu'à ce qu'enfin il nous ait fait comprendre, magnétiquement parlant, comment ils peuvent décrire ces personnes qu'ils n'ont jamais vues, et raconter des particularités de leur existence qu'ils n'ont jamais connues, nous croirons aux Esprits et à leurs rapports avec les hommes.

Et les bruits insolites, et les maisons hantées, et les manifestations typtologiques, et les soulèvements dans l'espace de meubles pesants, etc., etc., que nous en dira M. Lafontaine ? Où est le magnétiseur qui les ait jamais produits, ou qui, plus simplement, leur ait trouvé dans le magnétisme une explication inattaquable ?

Ils démontreront peut-être que le magnétisme est le levier grâce auquel ces manifestations ont lieu ! D'accord, mais qui fait mouvoir ce levier ?

Qui veut trop prouver ne prouve rien. Laissons à chacun son domaine d'exploration, mais qu'il nous soit permis en terminant de rappeler à M. Lafontaine que le magnétisme a pour adhérents tous les partisans du Spiritisme.

La réciproque est loin d'être vraie, mais nous ne doutons pas qu'un jour les magnétiseurs, se rappelant les luttes de leur origine et l'intolérance qui les frappait, cherchant la vérité partout où elle se trouve, ne soient aussi spirites que les spirites sont dès aujourd'hui magnétistes.

Questions et problèmes

Le spiritisme et la science : Traitement de la Petite vérole par les Esprits. Opinion de feu le docteur Sydney Doane sur la vaccine.

Combien de fois n'avons-nous pas vu les incrédules du monde savant, interroger des Esprits spéciaux, qui, sur la manière de traiter certaines maladies, qui, sur telle ou telle découverte scientifique, qui, sur les résultats probables de telle exploitation industrielle ? N'ayant reçu aucune réponse, ou peu satisfaits de la solution obtenue, ils en ont conclu soit que les Esprits n'existaient pas, soit qu'il importait peu d'entrer en rapports suivis avec eux, vu le peu de valeur des résultats. Ils ont fait du Spiritisme un assemblage de morale banale à l'usage des sots, des ignorants et des crédules, et tout a été dit !...

Et cependant, avec un peu de persévérance et de bonne volonté, dans cette philosophie des naïfs d'esprit et des simples de cœur, peut-être eussent-ils trouvé le mot de l'énigme de la vie future, cet éternel problème, objet des incessantes préoccupations des penseurs de tous les temps ! Peut-être, à une époque si fertile en événements, où l'existence s'use si vite, où tant d'êtres inconscients du but de la création s'en vont dans l'inconnu sans comprendre la vie terrestre et sans croire à la vie immortelle, peut-être serait-il sage de chercher un guide capable de maintenir tous ces aveugles dans la voie du vrai et du juste, d'arrêter tous ces sourds sur la pente fatale où l'incrédulité les pousse et où, si l'on n'y prend garde, ils sombreront quelque jour, entraînant dans leur ruine des nations tout entières !... N'est-ce pas là une oeuvre grande et belle, bien digne de ceux qui ont reçu du ciel la mission d'éclairer l'humanité dans sa marche ascendante vers l'infini.

Certes, nous sommes de ceux qui voudrions voir les masses populaires gravir jusqu'aux sommets, à la suite de nos brillantes pléiades scientifiques, les sentiers ardues de la connaissance, mais n'est-ce pas exposer l'humanité aux chutes effroyables, aux sanglants holocaustes dont nous venons d'être les témoins, que l'entraîner à ces hauteurs où les esprits les plus sérieux ne sont pas exempts de vertige, sans autre balancier que le scepticisme, sans autre guide que les appétits passionnels du matérialisme ?... Oui, il faut à tous l'instruction, la science, mais avec la puissance morale pour frein, mais avec la croyance sensée, rationnelle, logique, pour appui et pour soutien. Avec la connaissance des lois scientifiques qui donnent la puissance d'agir et la faculté de jouir, il faut celle des lois morales qui enseignent où il convient de s'arrêter pour ne point violer la justice et abuser de la possession.

Ce frein que ne peuvent plus donner les croyances arbitraires et intolérantes du passé, cet appui qui s'est effondré dans les ruines fumantes encore de nos derniers désastres, et que le matérialisme

impuissant ne peut ressaisir, vous le trouverez peut-être en nous, messieurs les savants lorsqu'il vous conviendra d'exhumer nos doctrines de l'oubli solennel où vous les avez ensevelies, lorsque vous voudrez procéder scientifiquement, méthodiquement, à l'étude de nos croyances et de nos découvertes. Vous vous apercevrez évidemment alors qu'il n'est pas de sciences auxquelles le Spiritisme n'ouvre d'immenses horizons encore inconnus pour la plupart. Et comme résultats, non des révélations des Esprits, mais des travaux combinés et solidaires des Esprits savants et des savants terrestres, nous verrons surgir, à côté de la médecine, de la physiologie, de l'optique, de la physique ordinaires, la médecine, la physiologie, l'optique et la physique spirites.

Les Esprits ne sont point venus pour livrer à l'humanité la connaissance toute faite des mystères inexplorés de la nature, par les preuves mêmes qu'ils nous donnent de leur existence, ils décuplent l'étendue de nos champs d'exploration, mais c'est à nous qu'il appartient de nous instruire et de nous enrichir en exploitant les mines qui se découvrent à nos yeux.

Néanmoins, tout en cherchant surtout à nous éclairer sur les mystères de nos destinées spirituelles, en bien des circonstances, d'une manière spontanée et quelquefois sur sollicitation, certains Esprits s'attachent à traiter de main de maître les questions scientifiques les plus abstraites.

Tel est, par exemple, l'Esprit du docteur Sydney Doane, dont nous publions ci-joint une remarquable instruction sur la petite vérole : extraite de l'un des derniers numéros du *Banner of Light* de Boston. Nous livrons sa méthode sans commentaire à la libre discussion du monde savant, espérant qu'en raison des ravages actuels de la petite vérole dans nos campagnes, elle pourra être utile à quelques-uns de nos correspondants.

*Communication*⁴⁷ : Je sais à peine par où commencer la réponse que je dois faire à une question si nouvelle, si toutefois je puis appeler ainsi ce qui m'amène ici. Mais, pour être compris, je dirai d'abord que la personne qui m'a prié de venir se nomme Albert H. Standish. Il a été jadis un de mes clients à New York, c'était à cette époque un homme d'une foi solide dans la doctrine orthodoxe. Il me fait savoir aujourd'hui, par le télégraphe spirituel, qu'il est devenu un adepte fervent du Spiritisme, et que sa conversion à la doctrine enseignée par les Esprits a eu lieu à la suite d'une vision où on lui a prédit que s'il ne prenait pas une voie différente à celle, qu'il suivait, il serait attaqué de la petite vérole dans le courant du printemps de l'année 1871 et qu'il en mourrait.

Comme il ne veut pas mourir, il a pensé qu'il serait sage d'évoquer son vieil ami le docteur Sidney Doane, à son avis, passé maître dans l'art de guérir cette affreuse maladie, et qui, sans doute, a dû faire encore des progrès à cet égard depuis qu'il est dans le monde des Esprits. En conséquence, il me prie de vouloir bien lui donner, par l'intermédiaire du *Banner of Light*, quelques instructions sur ce qu'il aurait à faire dans le cas où la prédiction qui lui a été faite viendrait à se réaliser :

« Mon ami, comme vous avez votre libre arbitre, c'est-à-dire, comme vous êtes libre de suivre ou de négliger mes avis, je veux bien vous donner mes conseils en conséquence, la petite vérole présente généralement certains symptômes avant-coureurs auxquels il est presque impossible de se tromper, surtout lorsqu'on s'attend à recevoir la visite d'un pareil hôte.

Si toutefois vous éprouviez ces premiers symptômes qui sont : une douleur aiguë à la base du cerveau, une fraîcheur aux mains et aux pieds, une grande chaleur à l'estomac accompagnée de nausées, il vous restera encore assez de temps pour vous procurer une grande chambre bien aérée, dans une maison située tout à fait à l'extrémité de la ville, procurez-vous également deux personnes, ayant déjà eu cette maladie, pour vous soigner ; si votre chambre n'est pas assez bien aérée, faites pratiquer un trou dans le mur, et s'il y a une cheminée, pratiquez-y une ouverture que vous laisserez toujours ouverte. Baissez la partie supérieure de vos fenêtres en ayant soin de ne pas établir un courant d'air sur vous, maintenez dans votre chambre une température de 65° Fahrenheit (environ

⁴⁷ Cette communication est encore une preuve irrécusable de l'existence des Esprits et de l'identité du docteur Sydney Doane, car elle fut faite en réponse à un pli cacheté dont le médium n'avait pu prendre connaissance. Inutile d'ajouter que la solution, quelle que soit d'ailleurs sa valeur médicale, répondait de tout point à la question proposée. Les détails concernant l'évocatrice sont de la plus stricte exactitude.

18° centigrades), pas plus, pas moins, au moyen d'un feu de bois, pas autre chose. Prenez ensuite beaucoup de tisane chaude, mangez spécialement de la soupe à la farine de maïs, préparée à l'eau et très claire, mettez peu ou point de sel dans votre nourriture.

Si les boutons s'obstinaient à ne pas sortir, faites tremper dans l'eau chaude un drap, que vous ferez ensuite tordre et dans lequel vous vous enveloppez bien en vous faisant couvrir de plusieurs couvertures pour provoquer une transpiration abondante, buvez eu même temps de la tisane faite avec de la ciguë, et du safran, vous aurez soin que votre chambre soit toujours assez obscure pour que vous ne puissiez pas voir votre main devant vous. Ces précautions, bien observées, préserveront la peau et rendront les boutons moins sujets à prendre une mauvaise tournure, ainsi que cela arrive parfois quelques heures après leur sortie, quand la chambre est trop éclairée.

Continuez ainsi, sans prendre aucune nourriture solide pendant quatorze jours et vous pourrez être certain, à moins que l'heure de quitter votre enveloppe matérielle soit arrivée, de surmonter la maladie et de mieux vous porter après qu'avant. »

Question (faite par un des assistants) : Si le mal venait à sortir intérieurement, est-ce qu'en enveloppant la personne malade de la manière que vous venez d'indiquer, on ferait revenir le mal au dehors ?

Réponse : Quelquefois, mais pas toujours.

Q. : Je connais à New York un médecin allemand qui pratique avec beaucoup de succès, il prétend que la petite vérole et ses analogies ne sont que des développements sanitaires de la nature, et il s'engage à le prouver par la pratique, son opinion est que c'est le mode de traitement qui occasionne la mort. Les médecins, dit-il, prennent le résultat pour la cause, cela est-il exact ?

R. : C'est mon opinion, aussi vous avez dû remarquer que je n'ai pas dit à mon ami d'appeler un médecin.

Q. : Votre système est bon, j'ai quelque expérience de cette maladie.

R. : Toutes ces maladies ne sont que le résultat des efforts que fait la nature pour se débarrasser de certains détritiques qui se sont amassés dans le corps et qui sont nuisibles aux organes.

Q. : La médecine n'a-t-elle pas pour habitude de se rejeter sur les causes ?

R. : C'est vrai, et si les praticiens voulaient étudier un peu plus le grand livre de la nature et un peu moins les livres écrits, ils auraient moins de décès à enregistrer pour cause de maladies.

Q. : Le système d'envelopper le malade dans un drap trempé dans l'eau chaude et que l'on fait tordre ensuite, est-il bon dans les cas de rhumatismes ?

R. : Admirable dans certains cas, mais dans d'autres il agit d'une manière tout à fait différente. Les rhumatismes et la petite vérole sont deux classes de maladies bien distinctes.

O. Êtes-vous partisan de la vaccine, et doit-on se faire vacciner ?

B. Jamais ! Jamais ! Jamais ! De toutes les pratiques introduites dans la médecine, c'est la plus condamnable, c'est une entrave apportée aux efforts que fait la nature pour vous débarrasser des humeurs qui vous sont nuisibles, ceux qui souffrent de cette pratique se nomment légion, vos maisons de fous sont remplies de ses victimes, et la consommation qui domine dans les États de la Nouvelle-Angleterre a, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, pour cause la vaccine. Je le répète, la majorité des maladies qui affligent l'humanité sont dues à cette pratique, et le docteur Jenner, aujourd'hui dans le monde des Esprits, déplore sa venue sur la terre, pour les ignorants, la petite vérole est une malédiction, mais pour ceux qui comprennent la nature, ses lois et son travail, c'est une bénédiction. En conséquence, nous ne pouvons conseiller d'imprégner le système organique d'un virus dont les résultats seront pernicieux pendant toute la vie, en tenant à l'écart le médecin envoyé par la nature avec la sonde et le scalpel pour chasser la maladie⁴⁸.

Docteur Sidney Doane

⁴⁸ Traduit du *Banner of Light* du 1^{er} avril 1871, par E. Bloch.

Dissertations spirites

*Monseigneur Darboy, Archevêque de Paris*⁴⁹

Le médium : Je vois l'archevêque de Paris entouré des otages qui, comme lui, ont été victimes du mouvement révolutionnaire.

Nous sommes sur une place publique au milieu de laquelle s'élève une tribune. De cette tribune, l'archevêque domine une foule d'Esprits et de vivants dont les uns lui font bon accueil, tandis que d'autres semblent encore le menacer. Il paraît calme et s'adresse à la foule. Je lis ces mots qui m'apparaissent au-dessus de sa tête :

Mes amis, les grands événements qui viennent de s'accomplir se déroulent ici d'une manière bien différente que sur la terre.

Sur la tête de chacun de nous vous avez écrit victime, et ici nous lisons justice, mais ce mot a aussi une signification différente de celle que vous lui attribuez.

Le principe des existences successives, en nous éclairant sur le passé, dénoue le lien des consciences. Dans ce grand livre immortel de la réincarnation, nous lisons d'anciennes pages écrites avec du sang, et c'est alors que nous pouvons nous appliquer cette parole du Christ : Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée.

Que d'existences nous avons déjà parcourues depuis celle qui a signé cette page sanglante, combien d'autres encore ont essayé de l'effacer ! Enfin, nous voilà quittes envers notre conscience, nous avons subi la peine du talion !...

Qu'il y a de tristes souvenirs à parcourir dans ce grand livre ouvert à nos yeux ! Celui qui attriste le plus mon âme, revit dans cette ligne qui semble écrite en lettres de feu : Inquisition !...

Si je vous fais cet aveu, c'est qu'en même temps qu'il peut servir à votre instruction, je sens le besoin d'une confession sincère.

Il y aura plus tard des scènes qui terrifieront le monde entier et qui arracheront ce cri de toutes les poitrines : Horreur ! Horreur ! Et nous dirons encore ici : Justice ! Justice !

Ce sera la contrepartie du drame qui vient de se passer sous vos yeux. Rien ne reste impuni : persécuteurs et persécutés se châtent et se pardonnent, parce que tout doit entrer dans le grand ordre de l'unité.

Les révolutions sociales sont terrible, mais elles doivent amener inévitablement un grand changement moral, elles doivent ébranler les trônes pour unir les peuples : elles doivent persécuter le clergé pour le ramener à une saine doctrine. Le riche subira des échecs dans ses projets ambitieux et des pertes considérables dans ses calculs financiers, ce qui l'amènera à comprendre plus facilement les inquiétudes et les privations de la classe ouvrière. Il ne regardera plus le peuple comme une chose à son usage, et le peuple lui-même verra se rapprocher de lui toutes ces classes de la société qui semblaient le regarder de si haut, il s'instruira davantage, ce qui élèvera ses sentiments à un degré plus digne, parce que l'instruction tempérera ses passions.

C'est alors seulement que le calme se fera dans les esprits, et que la sécurité affermira le règne de la fraternité et de la solidarité. C'est le vœu du peuple, et le cri du peuple est la voix de Dieu !

Le Brigadier Pons

Comme l'Église, le Spiritisme a payé son tribut à l'insurrection. Un excellent spirite, M. Pons, ex-garde de Paris à la caserne des Célestins, arrêté et mis au nombre des otages après les événements du 18 mars, a succombé comme ont succombé l'archevêque de Paris, l'abbé Deguerry et tant d'autres. Nous avons appris sa mort en même temps que sa captivité, et connaissant ses sentiments d'humanité et ses convictions, nous voyions en lui une victime. Comme l'archevêque de Paris, dans une communication qu'un de nos correspondants de Montauban, M. de C., a bien voulu nous

⁴⁹ Genève, 11 juin 1871. Médium, Madame Bourdin. Cette remarquable communication a été obtenue par la vision au moyen d'un verre d'eau.

adresser, il ne voit que justice et réparation dans les événements accomplis. Voici d'ailleurs cette communication :

« Merci de l'intérêt que vous et d'autres amis me portez. J'ai quitté la vie en victime, c'est vous dire que si, dans cette existence, j'ai eu quelques défaillances, elles m'ont été en partie pardonnées.

J'avais l'intuition du sort qui m'était réservé, et je n'ai jamais voulu faire part de mes craintes à ma femme, mais je dois dire qu'en raison de ma foi, j'attendais avec calme le moment de ma délivrance. J'ai quitté cette captivité qui prend l'homme à son enfance, et aujourd'hui je jouis de cette liberté que vous ignorez encore. Que les oeuvres du Créateur sont belles et grandes ! Quelle harmonie ! Quel ravissement n'éprouve-t-on pas à la vue de tant de merveilles ! Songez tous à vous améliorer pour jouir de la vraie vie. Je ne regrette nullement le monde terrestre, il n'y a ici-bas qu'égoïsme et souvent méchanceté, tandis que dans le milieu aérien, tout n'est qu'amour.

Je prends à tâche d'inculquer les idées qui m'ont été données, elles ont fait souvent ma consolation, et elles m'ont donné le courage qui manquait à beaucoup de ceux qui sont morts par la fusillade.

A. Pons

Poésie spirite

*La Mort*⁵⁰

Pourquoi craindre la mort ? Pourquoi la dernière heure
Serait-elle pour nous un moment plein d'effroi ?
Pourquoi tant se troubler de ce qu'il faut qu'on meure ?
Pourquoi tant regretter cette triste demeure,
Si Dieu, de la quitter, nous a fait une loi ?
Quand tout autour de nous change et se renouvelle ;
Quand tout meurt pour renaître et pour mourir encor ;
Quand tout puise en la mort une force nouvelle,
Pourquoi voudrions-nous, prisonnière immortelle,
Enchaîner pour toujours notre âme à notre corps ?
Eh qu'est donc cette mort que si fort on redoute ?
C'est l'Esprit affranchi du joug matériel,
Qui, par le repentir, par la foi, par le doute,
Par la douleur, s'élève en parcourant la route
Qui, du plus bas degré, nous conduit jusqu'au ciel.
Notre existence est double ; et la mort, la naissance,
Sont, pour celui qui sait, un seul et même mot !
Lorsque l'on meurt ici, là-haut on recommence ;
Et l'Esprit qui descend, c'est l'homme qui s'avance
Et qui vient pratiquer ce qu'il apprit là-haut.
Tour à tour homme, Esprit ; voilà la destinée,
Jusqu'à ce que, lavé des souillures du cœur,
Par la lutte grandi, l'être, vers l'Empyrée
S'élève sans effort, sur l'aile diaprée
De l'ange, pur Esprit, messenger du Seigneur !

V. Tournier (de Carcassonne)

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desliens

⁵⁰ Extrait du *Phare* du 1^{er} avril 1871.

Août 1871

**Controverses sur l'idée de l'existence
d'êtres intermédiaires entre l'homme et Dieu**
Œuvres posthumes

N., 4 février 1867

Cher Maître,

Il y a quelque temps que je n'ai donné signe de vie, ayant été très occupé tout le temps de mon séjour à Lyon, je n'ai pu me rendre un compte aussi parfait que je l'aurais voulu de l'état actuel de la doctrine dans ce grand centre. Je n'ai assisté qu'à une seule réunion spirite, cependant, j'ai pu constater que, dans ces milieux, la foi première est toujours ce qu'elle doit être dans les cœurs vraiment sincères.

Dans différents autres centres du Midi, j'ai entendu discuter cette opinion, émise par quelques magnétiseurs, que, bien des phénomènes dits spirites, sont simplement des effets de somnambulisme et que le Spiritisme n'a fait que remplacer le magnétisme, ou plutôt s'est affublé de son nom. C'est, comme vous le voyez, une nouvelle attaque dirigée contre la médiumnité. Ainsi, selon ces personnes, tout ce qu'écrivent les médiums est le résultat des facultés de l'âme incarnée, c'est elle qui, en se dégageant momentanément, peut lire dans la pensée des personnes présentes, c'est elle qui voit à distance et prévoit les événements, c'est elle qui, par un fluide magnético-spirituel, agite, soulève, renverse les tables, perçoit les sons, etc., tout, en un mot, reposerait sur l'essence animique sans l'intervention d'êtres purement spirituels.

Ce n'est pas une nouveauté que je vous apprends, me direz-vous. J'ai, en effet, entendu moi-même, depuis quelques années, soutenir cette thèse par certains magnétiseurs, mais aujourd'hui on cherche à implanter ces idées qui sont, selon moi, contraires à la vérité. C'est toujours un tort de tomber dans les extrêmes, et, il y a autant d'exagération à tout rapporter au somnambulisme, qu'il y en aurait de la part des spirites à nier les lois du magnétisme. On ne saurait ravir à la matière les lois magnétiques, de même qu'à l'Esprit les lois purement spirituelles.

Où s'arrête la puissance de l'âme sur les corps ? Quelle est la part de cette force intelligente dans les phénomènes du magnétisme ? Quelle est celle de l'organisme ? Voilà des questions pleines d'intérêt, questions graves pour la philosophie comme pour la médecine.

En attendant la solution de ces problèmes, je vais vous citer quelques passages de Charpignon, ce docteur d'Orléans, qui est partisan de la transmission de la pensée. Vous verrez qu'il se reconnaît lui-même impuissant à démontrer dans la vision proprement dite, que la cause vient de l'extension du sympathique organique, comme le prétendent plusieurs auteurs.

Il dit, *page 289* : « Académiciens, doublez les travaux de vos candidats ; moralistes, promulgez des lois pour la société, le monde, ce monde qui rit de tout, qui veut sa jouissance au mépris des lois de Dieu et des droits de l'homme, déjoue vos efforts, car il a à son service une puissance que vous ne soupçonnez pas, et que vous avez laissé grandir de telle sorte que vous n'êtes plus maîtres de l'arrêter. »

Page 323 : « Nous comprenons bien jusqu'ici le mode de la transmission de la pensée, mais nous devenons impuissants pour comprendre par ces lois de sympathie harmonique, le système par lequel l'homme forme en lui-même telle ou telle pensée, telle ou telle image, et cette sollicitation d'objets extérieurs. Ceci sort des propriétés de l'organisme, et la psychologie trouvant dans cette faculté remémorative ou créatrice, suivant le désir de l'homme, quelque chose d'antagoniste avec les propriétés de l'organisme, la fait dépendre d'un être substantiel différent de la matière. Nous commençons donc à trouver dans le phénomène de la pensée quelques lacunes entre la capacité des lois physiologiques de l'organisme et le résultat obtenu. Le rudiment du phénomène, si l'on peut

s'exprimer ainsi, est bien physiologique, mais son extension vraiment prodigieuse ne l'est plus ; et, il faut ici admettre que l'homme jouit d'une faculté qui n'appartient à aucun des deux éléments matériels dont jusqu'à présent, nous l'avons vu composé. L'observateur de bonne foi reconnaîtra donc dès ici, une tierce partie qui entrera dans la composition de l'homme, partie qui commence à se révéler à lui, au point de vue de psychologie magnétique par des caractères nouveaux, et qui se rapportent à ceux que les philosophes accordent à l'âme.

Mais l'existence de l'âme se trouve plus fortement démontrée par l'étude de quelques autres facultés du somnambulisme magnétique. Ainsi la vision à distance, quand elle est complète et nettement dégagée de la transmission de pensée, ne saurait, à notre avis, s'expliquer par l'extension du sympathique organique. »

Puis, *page 330* : « Nous avons, comme on le voit, de grands motifs pour avancer que l'étude des phénomènes magnétiques avait de grands rapports avec la philosophie et la psychologie. Nous signalons un travail à faire, et nous y convions les hommes spéciaux. »

Dans les passages suivants, il est question des êtres immatériels et de leurs rapports possibles avec nos individus.

Page 349 : « Il est hors de doute pour nous, et précisément cause des lois psychologiques que nous avons esquissées dans ce travail, que l'âme humaine peut être éclairée directement, soit par Dieu, soit par une autre intelligence. Nous croyons que cette communication surnaturelle peut avoir lieu dans l'état normal, comme dans l'état extatique, qu'il soit spontané ou artificiel. »

Page 331 : « Mais nous revenons à dire que la prévision naturelle à l'homme est limitée et ne saurait être si précise, si constante et si largement exposée que les prévisions qui ont été faites par les prophètes sacrés ou par les hommes qui étaient inspirés par une intelligence supérieure à l'âme humaine. »

Page 391 : « La science et la croyance au monde surnaturel sont deux termes antagonistes, mais, hâtons-nous de le dire, c'est par suite des exagérations qui ont surgi des deux côté. Il est possible, suivant nous, que la science et la foi fassent alliance, et alors l'esprit humain se trouvera au niveau de sa perfectibilité terrestre. »

Page 396 : « L'Ancien, comme le Nouveau Testament, ainsi que les annales de l'histoire de tous les peuples, sont remplis de faits qui ne peuvent s'expliquer autrement que par l'action d'êtres supérieurs à l'homme ; d'ailleurs, les études d'anthropologie, de métaphysique et d'ontologie, prouvent la réalité de l'existence d'êtres immatériels entre l'homme et Dieu, et la possibilité de leur influence sur l'espèce humaine. »

Voici maintenant l'opinion d'une des principales autorités en magnétisme, sur l'existence d'êtres en dehors de l'humanité. Elle est extraite de la correspondance de Deleuze avec le docteur Billot : « Le seul phénomène qui semble établir la communication avec les êtres immatériels, ce sont les apparitions. Il y en a plusieurs exemples, et comme je suis convaincu de l'immortalité de l'âme, je ne vois pas de raisons pour nier la possibilité de l'apparition des personnes qui, ayant quitté cette vie, s'occupent de ceux qu'elles ont chéris, et viennent se présenter à eux pour leur donner des avis salutaires. »

Le docteur Ordinaire, de Mâcon, autre autorité en cette matière, s'exprime ainsi :

« Le feu sacré, l'influence secrète (de Boileau), l'inspiration, ne proviennent donc pas de telle ou telle bosse, de telle ou telle texture, ainsi que le prétendent les phrénologues, mais d'une âme poétique, en rapport avec un Génie plus poétique encore. Il en est de même pour la musique, pour la peinture, etc. Ces intelligences supérieures ne seraient-elles pas des âmes dégagées de la matière, et s'élevant graduellement à mesure qu'elles s'épurent, jusqu'à la grande, à l'universelle intelligence qui les embrasse toutes, jusqu'à Dieu ? Nos âmes, après diverses migrations ne prendraient-elles pas rang parmi ces êtres immatériels ?

« Concluons, dit le même auteur, de ce qui précède : que l'étude de l'âme est encore dans son enfance, que puisque du polype à l'homme il existe une série d'intelligences, et que rien ne

s'interrompt brusquement dans la nature, il doit rationnellement exister de l'homme à Dieu une autre série d'intelligences. L'homme est le chaînon qui unit les intelligences inférieures associées à la matière, aux intelligences supérieures immatérielles. De l'homme à Dieu, se trouve une série semblable à celle qui existe du polype à l'homme, C'est-à-dire, une série d'êtres éthérés plus ou moins parfaits, jouissant de spécialités diverses, ayant des emplois et des fonctions variés.

Que ces intelligences supérieures se révèlent tangiblement dans le somnambulisme artificiel ;

Que ces intelligences ont avec nos âmes des rapports intimes ;

Que c'est à ces intelligences que nous devons nos remords lorsque nous avons mal fait, notre satisfaction, lorsque nous avons fait une bonne action ;

Que c'est à ces intelligences que les hommes supérieurs doivent leurs bonnes inspirations ;

Que c'est à ces intelligences que les extatiques doivent la faculté de prévoir l'avenir et d'annoncer des événements futurs ;

Enfin que pour agir sur ces intelligences et les rendre propices, la vertu et la prière ont une action puissante. »

Remarque : L'opinion de tels hommes et ce ne sont pas les seuls, a certainement une valeur que personne ne saurait contester, mais ce ne serait toujours qu'une opinion plus ou moins rationnelle, si l'observation ne venait la confirmer. Le Spiritisme est tout entier dans les pensées que nous venons de citer ; seulement, il vient les compléter par des observations spéciales, les coordonner en leur donnant la sanction de l'expérience.

Ceux qui s'obstinent à nier l'existence du monde spirituel, et qui ne peuvent cependant nier les faits, s'évertuent à en chercher la cause exclusive dans le monde corporel ; mais une théorie, pour être vraie, doit rendre raison de tous les faits qui s'y rattachent, un seul fait contradictoire la détruit, car il n'y a pas d'exceptions dans les lois de la nature. Cela est arrivé à la plupart de celles qui ont été imaginées dans le principe pour expliquer les phénomènes spirites, presque toutes sont tombées une à une devant des faits qu'elles ne pouvaient embrasser. Après avoir épuisé, sans résultat, tous les systèmes, on est forcé d'en venir aux théories spirites, comme les plus concluantes, parce que n'ayant point été formulées prématurément et sur des observations faites à la légère, elles embrassent toutes les variétés, toutes les nuances des phénomènes. Ce qui les a fait accepter si rapidement par le plus grand nombre, c'est que chacun y a trouvé la solution complète et satisfaisante de ce qu'il avait inutilement cherché ailleurs.

Cependant beaucoup les repoussent encore, elles ont cela de commun avec toutes les grandes idées nouvelles qui viennent changer les habitudes et les croyances, et qui toutes ont trouvé longtemps des contradicteurs acharnés, même parmi les hommes les plus éclairés. Mais un jour vient où ce qui est vrai doit l'emporter sur ce qui est faux, et l'on s'étonne alors de l'opposition qu'on y a faite, tant la chose paraît naturelle. Ainsi en sera-t-il du Spiritisme ; et ce qui est à remarquer, c'est que de toutes les grandes idées qui ont révolutionné le monde, aucune n'a conquis en si peu de temps un aussi grand nombre de partisans dans tous les pays et dans tous les rangs de la société. Voilà pourquoi les spirites, dont la foi n'est point aveugle, comme leurs adversaires le prétendent, mais fondée sur l'observation, ne s'inquiètent ni de leurs contradicteurs, ni de ceux qui ne partagent pas leurs idées, ils se disent que la doctrine ressortant des lois mêmes de la nature, au lieu de s'appuyer sur une dérogation à ces lois, ne peut manquer de prévaloir lorsque ces lois nouvelles seront reconnues.

L'idée de l'existence d'êtres intermédiaires entre l'homme et Dieu, n'est pas nouvelle, comme chacun le sait, mais on se figurait généralement que ces êtres formaient des créations à part, les religions les ont désignés sous les noms d'anges et de démons, les païens les appelaient des dieux. Le Spiritisme, venant prouver que ces êtres ne sont autres que les âmes des hommes, arrivées aux différents degrés de l'échelle spirituelle, ramène la création à l'unité grandiose qui est l'essence des lois divines. Au lieu d'une multitude de créations stationnaires qui accuseraient chez la Divinité le caprice ou la partialité, il n'y en a qu'une essentiellement progressive, sans privilège, pour aucune créature, chaque individualité s'élevant de l'embryon à l'état de développement complet, comme le germe de

la graine arrive à l'état d'arbre. Le Spiritisme nous montre donc l'unité, l'harmonie, la justice dans la création. Pour lui, les démons sont les âmes arriérées, encore entachées des vices de l'humanité, les anges sont ces mêmes âmes épurées et dématérialisées, et entre ces deux points extrêmes, la multitude des âmes parvenues aux différents degrés de l'échelle progressive, par là, il établit la solidarité entre le monde spirituel et le monde corporel.

Quant à la question proposée : Quelle est, dans les phénomènes, spirites ou somnambuliques, la limite où s'arrête l'action propre de l'âme humaine, et où commence celle des Esprits ? Nous dirons que cette limite n'existe pas, ou mieux qu'elle n'a rien d'absolu. Dès l'instant que ce ne sont point des espèces distinctes, que l'âme n'est qu'un Esprit incarné, et l'Esprit une âme dégagée des liens terrestres, que c'est le même être dans des milieux différents, les facultés et les aptitudes doivent être les mêmes. Le somnambulisme est un état transitoire entre l'incarnation et la désincarnation, un dégagement partiel, un pied mis, par anticipation, dans le monde spirituel. L'âme incarnée, ou si l'on veut l'Esprit propre du somnambule ou du médium, peut donc faire, à peu près, ce que fera l'âme désincarnée, et même davantage si elle est plus avancée, avec cette différence, toutefois, que par son dégagement complet, l'âme étant plus libre, a des perceptions spéciales inhérentes à son état.

La distinction entre ce qui, dans un effet, est le produit direct de l'âme du médium et ce qui provient d'une source étrangère est parfois très difficile à faire, parce que très souvent ces deux actions se confondent et se corroborent. C'est ainsi que dans les guérisons par imposition des mains, l'Esprit du médium peut agir seul ou avec l'assistance d'un autre Esprit, que l'inspiration poétique ou artistique peut avoir une double origine. Mais de ce qu'une distinction est difficile, il ne s'ensuit pas qu'elle soit impossible. La dualité est souvent évidente, et, dans tous les cas, ressort presque toujours d'une observation attentive.

Allan Kardec

La morale universelle du baron d'Holbach

Nous lisons dans ce livre intéressant, imprimé dans le dernier siècle, le passage suivant :

Ce serait méconnaître les principes les plus évidents de la raison ou de la morale, que de croire que l'homme ne dût rien à son ennemi. Ce serait dégrader le guerrier et le supposer une bête féroce que de penser que, né dans des nations policées, il pût ignorer les maximes humaines et justes qu'elles ont établies entre elles, et qui demeurent en vigueur même au milieu du tumulte des combats. Enfin, ce serait regarder le militaire comme un vil automate, comme un bourreau sans pitié, comme un sauvage furieux, que d'imaginer qu'il ne pût pas savoir jusqu'où son courage doit le pousser contre les ennemis que sa patrie lui désigne.

Il n'y a que des sauvages stupides, dépourvus de raison, de prévoyance et de vertu, qui se persuadent que tout est permis contre des vaincus, et que l'on ne doit mettre aucun terme à sa fureur et à sa vengeance. Les insensés n'ont donc pas vu que les armes sont journalières, que celui qui use cruellement de sa victoire peut bientôt tomber à son tour entre les mains d'un ennemi dont il n'a fait que redoubler la rage ? Les aveugles ne s'aperçoivent pas que leurs guerres continuelles, et toujours impitoyables, ont presque réduit leurs nations, jadis nombreuses, à de chétives hordes, incapables de se défendre contre une poignée d'Européens.

Déjà depuis longtemps la voix sainte de l'humanité, la raison, l'intérêt éclairé ont détourné les nations de nos contrées, de leur férocité primitive. Plus les peuples se sont instruits, et plus ils ont montré de modération dans la guerre. Si des faits récents fournissent des exemples d'atrocité, ils sont dus à des nations qui n'ont point encore été suffisamment guéries de l'ignorance et de la frénésie de leurs ancêtres sauvages.

Grâce aux préceptes de la raison, qui ont adouci peu à peu les souverains et les guerriers, les hommes ne sont plus si cruellement acharnés à leur destruction réciproque. Le soldat entend le cri de l'humanité au sein même du carnage, au milieu du bruit des armes. Il accorde la vie à l'ennemi désarmé qui la demande, il serait déshonoré s'il frappait son adversaire abattu à ses genoux.

Qu'une discipline sévère mette un frein puissant à la licence, à la cupidité, à la débauche d'une soldatesque toujours ignorante et barbare. Que ses chefs, vraiment nobles et désintéressés, dont l'honneur doit être le mobile unique, n'aillent pas s'avilir par une avarice sordide. Est-il rien de plus honteux que la conduite abjecte de ces généraux d'armées, entre les mains de qui la guerre est un trafic, et qui, se rabaissant au métier cruel et bas des traitants et des usuriers, cherchent à exprimer des veines des peuples le peu de sang que la guerre y a laissé.

Tout est lié dans la vie sociale, c'est en rendant les grands meilleurs que l'on pourra corriger les petits. C'est en abolissant les privilèges injustes, les lois gothiques, les coutumes onéreuses, que l'on rappellera les uns et les autres à la vertu. Une bonne éducation surtout doit apprendre aux riches, aux nobles, aux puissants, qu'ils doivent se faire aimer de leurs inférieurs, qu'ils doivent se montrer reconnaissants pour les biens qu'ils en reçoivent ; qu'ils ne peuvent s'acquitter envers eux qu'en leur montrant de l'équité, de la bienfaisance, de l'humanité, qu'en les élevant jusqu'à eux avec l'aide du savoir. Ils doivent être imbus de ces maximes et cesser de mépriser des citoyens dont l'existence est nécessaire à leur propre bonheur, et sans lesquels ils ne jouiraient de rien, ils sentiront ce qu'ils doivent à ces hommes, ils reconnaîtront que toute profession de laquelle la société recueille des fruits, doit être plus estimée que celle qui ne produit aucuns biens désirables.

Remarque : Cette haute leçon nous vient du dix-huitième siècle. Pouvons-nous réellement dire que la société se soit amendée ? Nos lois ont-elles aplani les causes qui ont dicté les pages que nous avons copiées ? La guerre s'est-elle faite sous d'autres conditions, et les belligérants bien convaincus de l'intérêt suprême de l'humanité, ont-ils abdiqué leur férocité primitive Les préceptes de la raison dirigent-ils tous nos actes, et l'éducation, l'instruction, ont-elles bien réellement modifié, les privilèges injustes ? C'est une question que nous posons nos lecteurs, espérant bien en la réponse de quelques-uns.

Pour nous il y a beaucoup à faire, et nous ne doutons pas que désormais, l'on ne fasse des efforts bien grands pour donner aux hommes la conviction que tout est lié dans la vie sociale. Nous devrions établir une concordance sérieuse dans l'enseignement, puisque nul ne doit être étranger aux grandes notions de droit, de justice et d'abnégation si bien décrits dans le livre de la Morale universelle, on obtiendrait ainsi un résultat sérieux qui détruirait les séparations, les haines, tous ces ferments de discordes qui ont produit les derniers événements, nous aurions éloigné de nos lèvres cette coupe amère où fermentent l'égoïsme, la présomption, l'orgueil, l'intérêt particulier avant l'intérêt général ; nous ne léguerions pas à nos enfants sinon à nous-mêmes, le renouvellement d'exécrables tragédies.

Comment voulez-vous enseigner le respect des autres, à des hommes auxquels on n'a su inculquer des croyances sérieuses ? Dieu ne peut être pour eux qu'un mythe trompeur, fantastique, une illusion bonne pour bercer les esprits malades ; en général, nos élèves de lycées bourrés de latin et de grec, et, n'ayant que de légères notions scientifiques, ne connaissent que très imparfaitement les grandes lois qui régissent l'univers, le doute s'est emparé de leur âme, car ils ont la persuasion que rien n'est bon ni mauvais, il y a des conventions, mais voilà tout. Joignez à ces principes ceux qu'ils ont pu recueillir dans le milieu où ils ont vécu, et vous aurez alors la génération prétentieuse et ignorante de ces derniers temps, cette génération qui n'a pu ni su défendre le sol de la patrie.

Considérez maintenant l'instruction de l'ouvrier des villes et des villages, le catéchisme l'occupe trois ou quatre ans, lorsqu'après la première communion, le métier le réclame, il sait tout au plus lire et écrire, additionner quelques chiffres ; quelle science nouvelle va-t-il recueillir dans l'atelier, ou l'état de charretier ? Précisément ce sera l'inverse de tout ce que l'on promet en haut lieu où trop souvent, hélas ! Les beaux discours remplacent les actes. Et vous voudriez avoir des hommes, là où vous avez semé l'indifférence. Pour relever les consciences, leur indiquer la route vraie où ne sombre jamais le principe qui fait les mondes comme les nations, il faut une base solide, un point de repère où l'intelligence égarée puisse revenir avec entière confiance.

Enseignez donc à tous les hommes les lois généreuses que Dieu jette à profusion partout où la pensée peut les prendre pour les analyser, tous ces effets différents remontant vers la même cause,

vous aurez donné à l'élève la preuve indéniable qu'un principe seul régit toutes les forces de la nature, et que rien ne se perd ou se détruit dans l'univers, l'atome restant indéfiniment le même malgré les mélanges innombrables auxquels il a dû participer, de cette connaissance résultera pour l'étudiant la certitude d'un être prévoyant, puissant à l'infini, judicieux et sage à l'extrême ; l'homme, animal perfectionné, méritera toute son attention, il avouera que l'instrument est admirablement organisé pour raisonner avec harmonie, il voudra désormais que sa pensée ne soit plus un exécutant maladroit.

Mais entre le corps, l'exécutant et le principe qui régit les sphères, il y a un lien mystérieux, une affinité toute puissante acceptée par la science, une solidarité intime unissant toute chose. Ce lien, cette affinité, qui l'expliquera, sinon les principes posés par Allan Kardec ? Les ouvrages du maître nous donnent la clef de cet espace mystérieux, le sens de l'union fluidique de tous les êtres, chaîne immense commencée à l'atome et se terminant à l'homme pour notre terre, pour continuer indéfiniment au delà du milieu ambiant où nous subissons nos épreuves.

Telle est la loi primordiale, de son étude seule peut sortir la régénération de l'humanité, l'homme se connaissant lui-même après avoir étudié sa savante et merveilleuse organisation, possédera la connaissance de ses devoirs envers lui-même ; il découvrira ce qu'il doit à ses semblables, à ses associés dans la vie : connaissant le but et appréciant les forces intelligentes mises entre ses mains, il ne les emploiera qu'avec un discernement éclairé, sachant fort bien que ces armes toutes-puissantes pour le bien, se retournent contre celui qui en fait un mauvais emploi.

Voilà le frein sérieux présenté à nos passions désordonnées. Le Spiritisme seul pouvait nous ouvrir la vie infinie, équitable, solidaire ; cette vie est plus qu'une espérance, elle est une certitude basée sur la science pure, elle engendre tout ce qui aime et se dévoue pour l'accomplissement de la fraternité universelle.

Le Spiritisme ne repose donc pas, comme veulent le faire croire des casuistes ignorants ou malintentionnés, sur des bruits de tables et quelques apports, il demande l'étude patiente, attentive, consciencieuse, scientifique. il est pénible de penser que des adeptes puissent prêter le flanc à des insinuations ennemies, en ne se montrant pas avant tout des hommes très éclairés, capables de défendre leur cause sur des données que la science ne peut récuser.

Terminons cet article par une belle pensée d'Holbach.

« Je suis homme, et les hommes qui m'entourent sont des êtres comme moi. Je suis sensible, et tout me prouve que les autres sont comme moi, susceptibles de sentir le plaisir et la douleur, je cherche l'un et je crains l'autre, donc des êtres semblables à moi éprouvent les mêmes désirs et les mêmes craintes. Je hais ceux qui me font du mal, ou qui mettent des obstacles à mon bonheur ; donc je deviens un objet désagréable pour tous ceux dont mes volontés ou mes actions contrarient les souhaits. J'aime ceux qui contribuent à ma propre félicité, j'estime ceux qui me procurent une existence agréable, je suis prêt à tout faire pour eux ; donc, pour être chéri, estimé, considéré par des êtres qui me ressemblent, je dois contribuer à leur bien-être, à leur utilité. »

P. G. Leymarie

Variétés

Un sermon dans le progrès - Il y a deux dieux

Ce n'est certes pas là une idée nouvelle, et nos lecteurs convaincus le savent aussi bien que nous-mêmes. Il y a le Dieu des armées, le Dieu cruel et vindicatif du passé, le Dieu qu'on offense et qui venge ses offenses sur l'humanité, le Dieu enfin que les hommes ont créé à leur image, en l'affublant de tous leurs vices, de toutes leurs faiblesses et de toutes leurs vanités. A ce Dieu-là nous ne croyons pas, et nous pensons faire oeuvre pie en essayant pour notre faible part d'arracher l'espèce humaine à son empire pour lui faire adorer notre Dieu à nous, le Dieu des coeurs élevés et des esprits éclairés, le Dieu du juste, du beau et du vrai, le Dieu de la miséricorde, de la fraternité et de la solidarité universelles.

Dans la lutte entre le passé et l'avenir, entre le Dieu fait à l'image des passions terrestres et le Dieu idéal auquel nous aspirons par tout notre être, notre choix n'était pas douteux, mais nous ne nous attendions certes pas aux alliés que le bon sens et l'horreur de la destruction devaient nous créer dans un camp dont certes la bienveillance est loin de nous être acquise.

Aussi avons-nous été aussi émus que surpris en lisant dans le *Phare* du 16 avril dernier, la publication in extenso d'un sermon prononcé par un brave curé de campagne sur cette délicate question. Aurait-il l'approbation de ses supérieurs, s'il venait à leur connaissance qu'il se soit permis de parler avec son cœur plutôt qu'avec les dogmes ? Nous sommes vivement portés à en douter, aussi pour lui éviter les persécutions que pourraient lui causer et sa hardiesse généreuse et notre compromettante sympathie, plus discret encore que le correspondant du *Phare*, à qui nous devons ce récit, nous garderons-nous de faire connaître et son nom, et le village où il réside. Il nous suffit de lui témoigner ici toute notre admiration pour son dévouement à éclairer ses concitoyens, et de le signaler à la bienveillante attention de nos lecteurs, comme un de ces alliés qui, sans s'abriter sous notre drapeau, contribuent de concert avec nous à la régénération et à l'émancipation de l'humanité. Bien longtemps le curé de ... avait cru à l'existence d'un seul Dieu, d'un seul Être suprême, mystérieux et immuable qui crée, dirige et gouverne toutes choses connues et inconnues.

Il s'était trompé, et les derniers événements accomplis depuis l'envahissement de notre territoire le lui firent bien voir.

Il dut reconnaître qu'il existait deux Dieux, et ce fut la naïve question d'un enfant qui le convainquit de cette vérité.

Écoutez-le plutôt, racontant sa découverte à ses paroissiens :

A ma dernière instruction chrétienne, dit-il, je prenais pour texte le cinquième commandement de Dieu : HOMICIDE NE SERAS. Un enfant, impatient de savoir, me demanda :

- HOMICIDE, qu'est-ce que c'est, monsieur le curé ?

- Un meurtrier, mon enfant, un homme qui en tue un autre.

- Ils vont en enfer, ceux-là, monsieur le curé ?

- Oui, le bon Dieu damne ceux qui tuent.

Alors, pourquoi maman dit-elle comme ça : les Prussiens, ils n'iront pas en enfer parce que petit bon Dieu il bénit leurs fusils ?...

O redoutable naïveté de l'enfance ! Ma réponse devait m'effrayer. Pourtant, je la fis :

Mon enfant, c'est parce qu'il y a deux Dieux : un qui détruit et un qui crée.

Et en lequel faut-il croire, monsieur le curé ?

En celui qui crée.

Je vous le dis en vérité, mes chers paroissiens, ce que j'ai annoncé à l'innocent enfant m'a soulagé. Oui, il y a deux Dieux. L'un ennemi de l'autre. Or, il est écrit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois. Voici celui qui se complaît dans la colère, dans la haine, dans le sang, dans la destruction, c'est le Dieu de la mort. Voici celui qui préside à la paix, à la fraternité, à l'entente universelle, celui-ci c'est le Dieu de la vie. Choisissez le vôtre.

Si vous aimez les larmes et le deuil, la ruine et la misère, embrassez la religion du Dieu des massacres, faites-vous soldat et tuez, tuez, tuez, tuez. Votre souverain, l'Élu du Dieu de la Mort, sera content de vous...

Si vous aimez le bonheur et la joie du foyer, la prospérité et la paix, reniez le Dieu de la Mort et proclamez la religion de l'Autre, brisez votre carabine, cassez vos sabres et anéantissez vos canons... le monde changera de face.

Mères de famille, c'est à vous que je m'adresse ! Quand après vingt ans de soins, de dévouement, de tendresse, d'alarmes, de nuits d'insomnie, de veilles douloureuses ; quand après vingt ans de sacrifices et on ne sait avec quelles anxiétés de mère, vous avez réussi à nourrir, élever, instruire, voir grandir un enfant adoré ; quand enfin l'heure bénie va sonner où l'adolescent va devenir un homme et vous rendre toute fière, tout orgueilleuse de votre fils ; quand vous en êtes là, ô mère, et que tout à coup un autre, un inconnu, surgit devant vous qui vous dit : donne-le ici, que je le fasse tuer pour mon compte..., quel est le coup de foudre qui puisse égaler celui-là ?

Jeunes fiancées, c'est à vous que je m'adresse ! Quand l'amour a parlé, quand l'homme qui résume votre bonheur sur terre et n'attend plus que le jour de demain pour unir votre destinée à la sienne et que tout à coup quelqu'un se dresse entre vous et lui, et vous crie : je te le prends, j'en ai besoin, fais-en ton dieu. Ô fiancée, quel désespoir peut égaler le vôtre !

Femmes, vous toutes, qui que vous soyez, c'est à vous que je m'adresse ! La guerre vous arrache vos enfants, vos époux, vos frères, vos amis, vos soutiens. En vous les tuant, la guerre vous tue aussi. Les hommes sont aveugles, ô pauvres femmes ! Il y a des malheureux qui les grisent avec ces mots de gloire, d'honneur, de renommée et autres blasphèmes. .. Les hommes y croient et courent au feu... peu en reviennent. Mais vous, femmes, vous qui restez, vous pouvez mesurer toute l'étendue du malheur et du deuil qui vous couvrent.

Allez, ne pleurez plus, agissez. On ne peut pas ainsi continuellement s'entretuer sans se demander à la fin du compte à quoi cela aboutit... Et moi qui connais l'histoire de l'humanité depuis qu'elle est sortie du limon de la terre, si vous me demandiez quels sont les résultats heureux de toutes les guerres d'ambition nationale qui se sont produites depuis que le monde est monde, je devrais vous répondre : néant !

Ô mes paroissiens ! Ô mes amis ! Ô mes frères ! N'adorez pas le Dieu qui bénit les armes homicides, maudissez-le, car le bonheur n'est pas en lui. Maudissez-le, vouez-le à la haine universelle, Lui, ses sectaires et ses grands vassaux oints ou pas oints, et leur puissance tombera !... Le monde renaîtra sous l'action vivifiante de la paix et, à dix-huit siècles de distance, vous serez enfin convaincus que dans ce seul précepte : Aimez-vous les uns les autres, réside le bonheur de l'humanité tout entière. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Remarque : Que l'exemple du curé de ... soit suivi, que de la chaire du prêtre et du philosophe, que de la plume du littérateur tombent ainsi des paroles de paix et de vérité, et bientôt, faute d'éléments, la guerre aura disparu de la surface du globe et avec elle l'anarchie et les révolutions sanglantes. Puissent ses vœux qui sont les nôtres, se réaliser prochainement pour le plus grand bonheur de l'humanité.

Les hommes doubles

Nous recevons de M. le docteur X... le récit des faits suivants

Je viens de lire dans la Revue spirite un aperçu sur les hommes doubles, cet article m'a remis en mémoire un fait qui peut s'y rapporter.

En 1861, j'étais en station à Terre-Neuve, un de mes amis, chirurgien d'un autre navire, M. L. P., actuellement médecin dans la banlieue parisienne, tomba malade d'une fièvre typhoïde, je le soignai pendant sa maladie, arrivé à la période décroissante du mal, il croyait, fait étrange, être un homme double. Chaque fois qu'on me laisse seul, me disait-il, je crois voir un autre moi-même couché à mes côtés. Cela dura cinq jours.

Était-ce une hallucination causée par la fièvre ?... A cette époque je l'avais jugé ainsi, je ne me permettrais pas d'avoir la même opinion aujourd'hui.

Remarque : Ce fait vient corroborer les neuf exemples cités dans les oeuvres posthumes d'Allan Kardec (Revue spirite, juin 1871) prouvant que l'Esprit s'isolant d'un corps vivant, peut, avec l'aide de son enveloppe fluidique périspiritale, apparaître dans un autre endroit que celui où se trouve le corps matériel.

Chaque jour apporte une pierre à l'édifice spirite, à l'explication des phénomènes indiquant les rapports du monde invisible avec le monde visible, comme aussi la loi de ces rapports, le ridicule, relégué à l'arrière-plan, s'empare des contes erronés et sans consistance, qui ne supportent pas l'analyse sérieuse ; il est donc essentiel que nos nombreux correspondants nous envoient sans cesse cette multitude de faits, coïncidences affirmant d'autant mieux un phénomène aident à l'éclairer.

La discussion est la meilleure des épreuves, nous applaudirons sans cesse à tout effort venant converger vers le même but, c'est-à-dire, celui qui peut apprendre aux indifférents que les lois

spirites supportent la contradiction ; ne veulent-elles pas, avant tout, être l'expression entière de la raison et de la vérité ?

Vision et apparition au moment de la mort

M. le docteur X... nous adresse en même temps les deux autres manifestations que voici :

Il y a quelques mois, je soignais un jeune enfant de l'âge de trois ans, malade de fièvre typhoïde, cette maladie se termina fatalement.

Jusqu'au jour de sa mort, cet enfant conserva toujours sa pleine connaissance, néanmoins, sa mère le croyait mieux portant, et, quelques heures avant le dernier soupir, se mettant sur son séant, sans aide, il l'appela, lui désignant joyeusement, avec la main, la porte ouverte donnant sur le palier, en s'écriant : « Maman, maman, Ise, ise. » Il appelait de ce nom une petite fille nommée Louise, qui jouait autrefois avec lui, morte depuis un an à peu près.

Aussitôt, il se laissa retomber sur son lit en perdant connaissance, il rendait le dernier soupir une heure et demie ou deux heures après cette vision.

Deuxième manifestation :

Il y a six mois environ, une dame Me... de Brest, attendait son fils, marin dont elle venait d'apprendre l'arrivée du navire à Cherbourg.

Cette dame entend, au milieu de la nuit, monter l'escalier qui conduit à sa chambre, croyant reconnaître le pas de son fils, elle s'étonne qu'il ne lui ait, selon son habitude, annoncé son retour par une lettre. Voici le récit tel qu'il me fut raconté par cette dame :

J'entendis les pas s'arrêter à ma porte, puis... plus rien !... Je crus m'être trompée... A peine étais-je sur mon oreiller, que les mêmes pas se firent en tendre sur les marches et s'arrêtèrent à ma porte qui s'ouvrit pour me laisser voir mon fils, il entre : j'étais d'autant plus certaine de le reconnaître, qu'un bec de gaz, placé en face de ma fenêtre, éclairait assez l'appartement. C'était donc bien lui, pourtant, il me fut impossible de parler ni d'allumer la bougie, mon fils s'approcha de mon lit, je n'ai pu comprendre ce qu'il me disait, ou bien le souvenir de ses paroles me fait-il défaut, ce que je sais, c'est que, ne pouvant faire un mouvement et comme dans un rêve, je vis enfin mon fils se diriger vers la porte de sa chambre et entrer chez lui, je l'entendis se déshabiller avec son bruit ordinaire, jeter ses souliers sur le plancher, et même, résonner les boutons de cuivre de sa veste sur le dossier de la chaise.

Ensuite, le lit craquait en gémissant sous un poids, c'était l'effet produit par une personne qui se couche.

Enfin, je pus sortir de mon lit, je croyais réellement mon fils malade, la manière tout étrange de son arrivée, sans m'avoir embrassée, m'engageait à aller dans sa chambre ; mon étonnement fut bien grand, le lit était non seulement intact, mais il n'y avait personne. La peur m'empêcha de me recoucher, car j'avais en même temps un pressentiment bien naturel, il devait être arrivé malheur à mon fils.

Trois jours après, une lettre m'apprenait sa mort : il était décédé à l'hôpital de Cherbourg le soir même de son apparition.

Remarque : Nous remercions M. le docteur X. des manifestations qu'il a bien voulu nous adresser ; pour nous, elles sont la preuve sans cesse renouvelée de l'existence des Esprits, comme aussi, de l'exemple du désincarné se transportant instantanément aux lieux où les êtres chéris et préférés l'attendent. On a beau répondre : c'est une hallucination, ou bien un rêve, un mirage trompeur, ce que nous savons bien, c'est que ces exemples d'êtres dématérialisés se renouvellent partout et toujours, en imitant parfaitement, au moyen de l'agent périssprital les gestes, la physionomie, le son de la voix. Les négateurs ont beau faire la sourde oreille, les faits sont là non seulement dans toute leur réalité, mais aussi avec leur incontestable brutalité ; peu importent les négations, fuir un fait n'est pas répondre, puisqu'il s'impose, donc mieux vaut l'étudier sous toutes ses phases en constatant le phénomène. La science est ainsi faite ; c'est que, étant assise, étayée d'après certaines données,

elle refuse toute immixtion étrangère dans son cénacle, aussi la voyons-nous piteusement accepter quelquefois ce que l'opinion publique lui impose comme vérité vieille et incontestable.

C'est douloureux à constater, l'Église, conservatrice des préjugés, est reléguée par les esprits éminents et les penseurs, aux temps gothiques où la foi excluait la raison et le pourquoi ; nos académies, qui prétendent s'appuyer sur la science, sont routinières au possible, c'est un fait, pleines aussi de préjugés, veulent-elles attendre que notre époque les condamne irrévocablement ?...

Heureusement une génération de penseurs se lève, et les derniers événements, cette lugubre condamnation de l'immobilité et du préjugé, les forceront bien d'éclairer leur lanterne.

Autre preuve de l'existence des Esprits donnée par une jeune enfant

Nous extrayons du *Banner of Light*, du 17 avril 1871, le récit suivant :

Ma jeune soeur (demeurant à East Bridge water, Massachussets) a une petite fille âgée de trois ans, nommée Eva. Ma soeur aînée a perdu, il y a un an environ, une petite fille âgée de cinq ans, nommée Etta.

Peu de temps après la mort de cette dernière, et pendant la nuit, alors que tout était tranquille, Eva s'écria tout à coup : « Regarde, maman ! Qu'est-ce donc cela ? Mais regarde !

- Je ne vois rien, répondit la mère.

- Regarde là-haut, dit-elle en montrant le plafond avec son doigt, oh ! Maman, regarde... Etta !

- Etta ! Que veux-tu dire ? De quelle Etta parles-tu ? demanda la mère.

- C'est Etta à ma tante Emilie, répondit l'enfant, je vois aussi les anges.

- Comment est-elle Etta ?

- Oh ! bien belle, dit-elle, et les anges sont tout blancs ! Oh ! Regarde, maman, des fleurs, là, sur le lit », dit-elle puis elle tressaillit et dit : « Maman, Etta est partie ». puis elle se rendormit.

Un an s'écoula, Eva parlait bien de temps en temps d'Etta, jamais pourtant de manière à laisser supposer qu'elle la voyait. Cependant, il y a quelques jours, étant à jouer dans la chambre à coucher, elle se mit à parler, comme si elle était en compagnie d'autres enfants, qui partageaient ses rieuses occupations.

Tout à coup, elle appela sa mère, elle accourut de la chambre voisine, pour venir voir Etta, qui, disait l'enfant, était venue jouer avec elle, en se faisant accompagner par une autre petite fille, dont elle ne savait pas le nom, elle ajouta qu'elles s'amusaient beaucoup. « Où sont-elles donc ? Lui dit sa mère, car je ne vois personne que toi. Mais là, maman, à côté de moi, ne les voyez- vous pas ? » La mère ne voyait rien, tandis que l'enfant insistait en répétant qu'Etta était près d'elle, et que même elle avait apporté de petites boucles rouges, qu'elle (Eva) ne pouvait saisir, elle ajouta que Etta à leur prochaine visite promettait de faire dire le nom de sa petite amie. Quelques instants après, Eva s'étant levée, se dirigea vers la porte de la cuisine, en parlant à ses compagnes invisibles, qu'elle semblait tenir par la main. Arrivée à quelques pas du seuil, elle dit à sa mère : « Là, Etta est partie ». Depuis, Eva a souvent parlé de cette visite d'Etta, avec la conviction de la voir bientôt, pour jouer ensemble.

Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que Eva questionnée sur le costume de son amie, répondait : « Mais elle a une robe brune. » Ma soeur s'est alors rappelée que, peu de temps avant sa mort, Etta, vêtue d'une robe brune, faite par sa mère, avait assisté aux funérailles d'une compagne de jeux ; et que étant morte peu de temps après, elle fut enterrée avec la même robe brune, mise ainsi pour la deuxième fois. Eva ne pouvait avoir connaissance de ce fait, car jamais il n'en avait été question devant elle. Tous commentaires deviennent donc inutiles.

Signé : J. Madisson Allen
Quincy, Massachussets, 6 mars 1871.

Cette manifestation vient ajouter un exemple frappant, au fait d'apparition relaté plus haut, comme une infinité d'autres, dont sont remplies nos correspondances, elle affirme une vérité, que nient tous les ignorants des lois qui régissent le monde invisible. La *Revue* pourrait être constamment remplie de la relation de ces faits de médiumnité, voyante, mais son format exige que nous ne nous

étendions pas trop longuement, sur un seul phénomène, afin de laisser une place plus large à nos correspondants.

Correspondance

La femme spirite

Nous recevons la lettre suivante :

M..., le 26 juin 1871

Messieurs,

C'est avec un bien vif sentiment de plaisir et de reconnaissance, que nous avons reçu l'envoi de notre chère *Revue*. Pour nous, c'était la colombe apportant le rameau d'olivier, c'était le retour de l'ami longtemps attendu et que l'on craignait de ne plus revoir.

Merci donc, mille fois merci de votre bon souvenir. Hélas ! Si vous saviez comme souvent, nous avons regretté cette absence complète de toutes bonnes paroles d'espoir et de consolation, combien nous nous sentions défaillir sous les coups répétés de l'immense désastre qui a tout envahi.

Le *Journal de Lyon* cessait de paraître en même temps que votre *Revue*, les ténèbres se faisaient donc plus épaisses autour de nous, le foyer d'où nous recevions la lumière s'était éteint, il nous fallait continuer notre route sans guide et sans soutien.

Dieu pourtant, dans son infinie bonté, ne nous a pas tout à fait abandonnés. Hélas ! Que serions-nous devenus sans notre bien-aimée croyance, elle nous a aidé à surmonter toutes nos douleurs, toutes nos tristesses, toutes nos angoisses.

Le coeur navré mais l'âme sereine, nous avons assisté à l'affreuse catastrophe de notre France chérie, nous comprenions que de cet immense cataclysme, devait sortir une ère nouvelle et régénératrice. Mais, mon Dieu, quels monceaux de mort s ! Pauvre France ! Pauvre peuple le châtement est-il assez sévère ? La leçon te servira-t-elle ? Oui, je l'espère, mais il y a bien à faire encore pour cela, le mal était trop invétéré pour laisser voir une grande et prochaine amélioration.

Ah ! la vraie cause du mal, c'est qu'aujourd'hui la foi et la morale sont lettres mortes, pour régénérer la France, il faut non seulement guérir les causes physiques, mais surtout améliorer, tout ce qui touche à notre moralité. La main de la femme peut vaillamment aider à guérir nos plaies si profondes et si douloureuses. Allons, Mesdames, mes soeurs en croyance, à l'oeuvre pour tout de bon cette fois, c'est à nous qu'incombe la grande et noble tâche de sauver notre patrie, c'est de nos mains que la France régénérée, assainie, refaite, doit reprendre sa mission glorieuse à la tête des nations.

Le vieux proverbe « Ce que femme veut, Dieu le veut » doit se réaliser, prenons donc notre courage tout entier, afin de continuer l'oeuvre d'admirable charité dont nous donnons la preuve évidente depuis un an, les blessures de quelque part qu'elles viennent nous sont familières, celles de l'ordre physique ont été pansées et guéries, il nous reste celles de l'ordre moral, si profondes, celles-là, nous devons doucement et avec sang froid les calmer, nous devons couper, extirper, pour cicatriser, chasser la gangrène, est l'oeuvre des mères, des épouses, des filles, des soeurs et des fiancées, ce sont toutes ces bienveillantes charités qui doivent répondre à notre prière, ne sont-elles pas l'âme de la patrie, le coeur de la France ?

Cette mission noble et belle sera comprise, puisque pour relever l'honneur du pays, il nous faut des hommes forts et surtout des croyants, les corps seront fortifiés par une sage hygiène, tandis que notre exemple, nos conseils éclairés, doivent grandir les âmes en les habituant au sacrifice, cette empreinte divine du devoir.

Allons, mes soeurs, en avant, à nous la lutte, nous triompherons si notre volonté est sincère. Désormais, arrière le luxe et les plaisirs frivoles, n'avons-nous pas aussi été coupables ?... Dieu nous a donné pour réparer le mal la plus belle et la plus douce des missions : faire le bien, nous dévouer, être l'abnégation entière, aimer, soulager, consoler, voilà notre devise, cette mission l'avons-nous remplie ?... Non !...

Une éducation menteuse et malheureuse nous a dit : amusez-vous, parez-vous, pour nous incliner devant la mode, cette souveraine du jour, nous nous sommes élancées dans le tourbillon de frivoles plaisirs, entraînées par les perfides conseils et les énervantes instructions reçues tous les jours, inoculation lente propre à former des coeurs sans volonté et sans but.

Ces causes multiples nous ont conduits à l'abîme, au déshonneur, à la honte !... Pauvres femmes, nous pleurons aujourd'hui les êtres aimés, disparus dans la tourmente !... Nous devons, nous, les indifférentes et les prodiges, oublier la futilité qui abaisse, pour nous mettre à l'oeuvre, car la France, notre mère, ne peut attendre, nous seules pouvons la sauver et la grandir, quelle que soit la difficulté de la tâche à accomplir.

Instruisons-nous, que rien ne nous soit étranger, l'histoire, la science, la médecine, la physiologie, l'astronomie, les lois aussi bien civiles que psychologiques, ne doivent pas nous être inconnues ; on ne peut bien guérir le mal qu'en appréciant le remède avec certitude. Non seulement nous aurons augmenté notre savoir, mais nous aurons aussi le droit d'être le professeur de nos filles, en participant aux travaux de nos fils, nous serons le conseiller judicieux, les mots humanité et patrie grandiront en passant par le timbre persuasif de notre voix, nos époux retrouveront, au sein de nos familles, ces conversations sérieuses qu'ils vont chercher loin d'elles dans un milieu bruyant, ils resteront près de la mère heureuse d'avoir conquis celui qui échappait à l'unité de la famille.

L'unité de la famille, l'exemple permanent et salulaire, c'est la fille et le fils s'imprégnant de bonnes influences, c'est la France régénérée par un sang hématosé, venant de chaque partie de ce grand corps, glorieusement remplir les maîtresses veines, pour reprendre aux poumons assainis l'air pur ; cet air, essence de toute liberté, cet air qui rougira le sang des artères nationales de chaudes et fortes effluves.

Rester courageuses et fières en remplissant sa mission, c'est être respectées en devenant respectables. Saluons cette aurore nouvelle chères soeurs, notre devise de charité, d'amour, d'abnégation, de dévouement, sera notre récompense future par le bonheur répandu autour de nous, ce sera le triomphe de notre volonté, se rassérénant sans cesse par l'amour de Dieu et de l'humanité, amour qui comprend tous les autres.

Notre pensée doit se résumer dans une communauté d'action, obéissant à cette devise toute divine : L'union fait la force. Puisse mon appel être entendu, messieurs, et nos soeurs vous envoyer leurs réflexions à ce sujet.

E. M.

Remarque : On ne saurait mieux plaider une meilleure cause, nous remercions notre aimable correspondant pour le chaleureux appel adressé à nos soeurs spirites, nous ne saurions trop les engager à nous donner leur avis, afin de concerter nos efforts communs.

Nous sommes fiers de prouver à nos détracteurs que le Spiritisme n'est pas la chose enfantine dont ils émaillent leurs lazzis quotidiens ; nos femmes comprennent d'autant mieux leur devoir, qu'elles ont la certitude du but à atteindre notre doctrine fortifie tous les nobles sentiments, elle les élève jusqu'au sacrifice, et le devoir devient une douce chose, pour qui sait la valeur des actions et leur influence sur le résultat d'une existence.

Nous nous empresserons de répondre à toute lettre ayant pour but le sujet tout brûlant d'actualité que M^e E. M... a bien voulu traiter.

Le zouave Jacob

Nous recevons de Saint-Étienne la lettre suivante :

Je vous adresse, sous ce pli, une note découpée dans un journal de cette ville, concernant le zouave Jacob. C'est sans doute une calomnie ! Je pense que la *Revue spirite* jugera à propos d'éclaircir ce fait. »

Agréez, etc.

J. C .

Le 24 juillet 1871

D'Alger nous arrivent aussi les réflexions que voici :

J'ai vu M. F..., il est impressionné par un article qui a paru dans le Figaro du 7 juillet. Le journaliste dit, dans une histoire arrangée avec son style de circonstance, que le jongleur Jacob, guérisseur de toutes les maladies, a été arrêté et reconnu pour un espion prussien et fusillé sur place.

Nous voudrions bien savoir si dans cette narration il y a l'ombre de vérité, nous devons nous trouver en face d'une grosse calomnie.

Agréez, etc.

C.

Le 20 juillet 1871

De Spa, 7 juillet 1871.

Messieurs,

Ce matin dans le Figaro :

Vous n'avez pas oublié le zouave Jacob, le fameux guérisseur qui a occupé les badauds de Paris, dans un temps bien heureux où les badauds étaient moins dangereux qu'aujourd'hui. Eh bien ! Savez-vous ce qu'est devenu ce charlatan ? Il faisait partie du 20^e corps dans l'armée de la Loire, et il a été fusillé le 28 novembre, comme traître et espion. Depuis trois mois, ce misérable allait chaque jour rendre compte aux Prussiens de la situation de l'armée française.

(Figaro du 7 juillet.)

Remarque : Une nombreuse correspondance nous arrive de tous côtés, pour nous demander des renseignements sur le zouave Jacob, tous les journaux hostiles au Spiritisme comme aux spirites ayant reproduit l'article malheureux cité plus haut.

Ce que nous savons bien, c'est que le zouave Jacob était à Londres fin juillet 1870, nous avons, depuis cette époque, vu des lettres de lui, lettres où il racontait les réceptions fraternelles que lui faisaient les sociétés spirites, si nombreuses dans la cité londonnienne. Comme à Paris, il recevait chaque jour beaucoup de malades, et opérait très souvent, les guérisons fluidiques qui appartiennent à sa faculté médianimique.

M. Jacob est de retour à Paris depuis quelques jours seulement, il a, rue du Faubourg du Temple, 25, une salle où quotidiennement il reçoit gratuitement les malades, à trois heures de l'après-midi.

L'article du Figaro l'a fait sourire, comme spirites, nous espérons qu'il n'ira pas demander à cet élégant et correct journal ce que signifie sa prose à effet, les journaux qui nous chérissent auront donc encore frappé un grand coup d'épée dans l'eau.

Que dire des écrivains s'escrimant sur la réputation des gens quand ils sont morts ? (Puisque les morts ne parlent pas, dit-on) mais, dans le cas dont il s'agit ici, ce bienveillant journal nous donne la mesure que, dans une certaine presse, peuvent atteindre les évocateurs malencontreux des gens bien portants.

Ces lignes étaient à peine écrites, que nous recevions d'un de nos abonnés, l'impartial de l'Est, contenant le récit suivant :

« On n'a pas oublié le zouave Jacob, le fameux guérisseur qui a tant occupé les badauds de Paris. Eh bien ! Sait-on ce qu'est devenu ce charlatan ? Il faisait partie du 20^e corps dans l'armée de la Loire, et il a été fusillé le 28 novembre, comme traître et espion. Depuis..., etc., etc. » Et en terminant : « Triste fin pour un thaumaturge ! »

Le *Petit Journal* du 25 juillet et le *Petit Moniteur universel* du 26 reproduisent le raconter de l'Impartial de l'Est.

Est-ce un mot d'ordre confraternel dans les journaux dont on connaît l'allure ?... Pendant ce temps le zouave Jacob, un vieux soldat qui a vingt ans de service, ne répond pas à de pareils procédés ! Il continue tranquillement ses séances. Pour lui, sans doute, la calomnie doit se retourner contre les calomniateurs.

Le médium guérisseur de Sans (ESPAGNE)

Sous ce titre, on nous adresse de Barcelone la relation suivante que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Chers frères,

C'est avec douleur et satisfaction en même temps, que nous portons à votre connaissance un fait qui intéresse nos croyances.

Un de nos frères, résidant à Sans, village voisin de Barcelone, se croyant doué de la faculté médianimique guérissante, se mit à l'exercer.

Au début, son humble demeure suffisait à contenir les malades qui venaient réclamer son aide, mais leur nombre devint bientôt tellement grand, qu'il fut obligé de donner ses séances dans un champ contigu à son habitation, là, les malades accouraient par milliers.

A-t-il réussi à guérir ? Nous ne pouvons l'assurer, puisque nous prenons actuellement des renseignements dont nous ferons connaître ultérieurement les résultats.

La population affirme, non pas une guérison, mais un grand nombre de guérisons, cela est naturel dans la masse qui grossit volontiers un fait. Les spirites, hommes calmes et réfléchis, ne peuvent écouter cette affirmation sans que sa réalité et sa valeur ne soient bien sérieusement démontrées.

Pourtant, ce qui est certain, c'est que, par suite de ces événements, notre frère, sur l'ordre de la première autorité civile de Barcelone, vient d'être arrêté, interné dans une prison, où il est mis au secret par décision des tribunaux. Quant au délit, personne ne le connaît ou n'a pu le définir.

A Barcelone, on est fortement ému de cette affaire, les uns affirment la réalité des guérisons, les autres la nient, pourtant, personne ne cherche à faire une enquête sérieuse. La presse, au lieu de s'intéresser à une inégalité frappante, débite gratuitement ses insultes et ses calomnies, il est pénible de voir des écrivains intelligents, prêts à défendre leurs libertés, ne pas protester pour la liberté de penser, et tromper grossièrement les lecteurs sur les intentions d'un citoyen arraché à sa famille, à son foyer, pour le faire vivre dans une prison remplie de criminels de tous ordres.

Pourtant, ce malheureux homme est un très grand criminel, puisqu'il se permet d'aimer profondément ses semblables, sa foi en Dieu et dans l'avenir de l'humanité, annoncé par le Messie Jésus-Christ, mérite bien le contact des scélérats, et sans doute la réprobation des honnêtes gens.

Nous soumettons ce fait à votre appréciation, afin que vous puissiez le discuter. Pensez-vous que le publier soit chose utile ? ...

Remarque : Une persécution ne peut empêcher un médium de posséder la faculté guérissante, les autorités espagnoles, en faisant incarcérer un homme qui n'a qu'un but, celui de soulager ses semblables, marche réellement contre l'effet qu'elles veulent obtenir.

Les spirites, tout en regrettant l'internement d'un frère, doivent remercier ces autorités pour le bien qu'elles font à la doctrine, ils répandent l'idée, ces messieurs, et en frappant sur l'un des nôtres, en ne s'appuyant pas sur la loi, qui doit pour tous être également appliquée, ils réveillent simplement l'opinion publique, ceux qui ont des notions injustes à notre sujet voudront connaître cette croyance, cette puissance sérieuse, qui s'affirme en tous lieux par les mêmes effets nous révélant une seule et même cause.

De l'étude attentive des phénomènes, de la loi si simple qui en est le moteur, des conséquences scientifiques, philosophiques, sociales et morales qui en ressortent, découle pour tout esprit sérieux, qu'il n'y a plus ici un jeu d'optique, mais une vérité primordiale, une loi sérieuse dont l'application doit faire réfléchir les hommes sincères, tous ceux qui demandent le bien général avant l'égoïste satisfaction du chacun pour soi.

Si notre correspondant de Barcelone confirme la réalité des guérisons obtenues par le médium enlevé de vive force, nous pourrions revenir sur ce sujet avec plus de développements, nous défendrons alors, au nom de la science spirite, le droit pour tout médium guérisseur d'exercer librement et gratuitement sa mission, en attendant que notre législation puisse consacrer, en connaissance de cause, le devoir pour tous de respecter l'homme de dévouement qui voudra consacrer son temps et sa santé au soulagement de ses semblables.

Ligue de l'enseignement

M. Vauchez, secrétaire de la ligue de l'enseignement, nous envoie une petite note adressée aux journaux, nous avons cru devoir l'insérer dans notre *Revue*.

Le Cercle parisien de la ligue de l'enseignement a repris ses travaux. On peut dès à présent s'adresser au Secrétaire général, M. Emmanuel Vauchez, de midi à trois heures, au siège de la Société, 175, rue Saint-honoré.

M. Vauchez reçoit les communications, dons de livres, souscriptions, cotisations, demandes de concours, en un mot tout ce qui a rapport à l'oeuvre d'apaisement que le cercle a entreprise.

Éclairer, moraliser, rapprocher les hommes, rétablir entre toutes les classes par un actif dévouement, les liens qu'on a brisés, telle est la tâche utile imposée aux amis sincères de l'instruction généralisée avec intelligence. Il n'est donc pas besoin de longs discours pour en faire sentir l'utilité, les calamités se sont avec une suffisante éloquence assez abattues sur nous.

Nous faisons donc un pressant appel à tous ceux qui ont dans le coeur la passion de la patrie, l'amour du prochain et le sentiment du devoir.

Celui qui s'abstient aujourd'hui en se désintéressant de ces questions vitales prouve son infériorité morale, la société devant être secondée par l'élan généreux de tous ses enfants, le manque d'initiative devient un crime que tôt ou tard on devra cruellement expier.

Remarque : M. Vauchez a raison, cent fois raison, spirite convaincu, il apprécie à leur juste valeur nos droits et nos devoirs, et en se dévouant à l'oeuvre entreprise par Jean Macé, oeuvre à laquelle participent presque tous les spirites, notre frère accomplit un bon travail, un saint travail.

Ce n'est pas en vain que la guerre, sous toutes ses formes, aura déchiré la France, rien ne nous a manqué moralement et physiquement, le fer, le feu, le projectile perfectionné, la haine ardente et farouche secondée par l'ignorance, nous ont fait une longue et minutieuse visite. Nos âmes éplorées se sont demandées pourquoi tant d'abaissement, pourquoi ce déchirement de la commune patrie ; et, ceux qui jadis condamnaient en riant gauleusement la guerre faite à l'ignorance, ont avoué enfin, mais avoué sournoisement, que l'éducation des masses avait été propre à former des sauvages.

C'est un aveu que nous devons constater pour notre punition et notre honte, puisque nous sommes tous solidaires, peu importe ce qu'individuellement nous avons tous pu faire pour le bien commun, l'humanité est elle-même une individualité puissante dont tout l'organisme est en constante corrélation, on ne peut impunément négliger la jambe ou le bras ; là où le mal existe, le corps est malade, l'inoculation malsaine a bientôt tout gangrené.

Le Spiritisme demande la lumière, ce fier et digne philosophe nommé Allan Kardec en a saturé ses ouvrages, il appelait à lui les humbles, les souffrants, les âmes endolories et énervées, il a éclairé les sombres replis de nos coeurs, il savait, comme un chirurgien merveilleux, sonder la profondeur de nos plaies, tout en nous donnant un glorieux et salutaire remède ; le baume est là, plein d'attraits et de consolantes vérités, mais pour bien l'utiliser, ne faut-il pas savoir lire et comprendre ? Peut-on analyser la doctrine, en sentir la grandeur, sans une certaine gymnastique de la pensée que les écoles de villages ne peuvent enseigner ?

Donc, nous devons applaudir à toute oeuvre qui doit relever les masses ignorantes, de leur abaissement moral, et répéter dans tous les groupes que l'appel chaleureux de la ligue de l'enseignement doit être entendu, puisque une simple cotisation annuelle peut aider à constituer des bibliothèques dans tous les villages.

L'instruction est non seulement un droit pour chacun de nous, mais elle est une nécessité indispensable dans une société comme la nôtre, où l'avenir ne peut appartenir qu'au savoir. Il n'est plus permis de croire que le manouvrier ou le paysan doit tout ignorer. A ce sujet, M. Romuald Dejernon s'exprime ainsi dans un livre intitulé *Instruction et liberté*.

On ne peut prétendre, comme cela se faisait autrefois, qu'on peut être agriculteur sans avoir étudié l'agriculture, il est aujourd'hui avéré que de toutes les professions manuelles, il n'en est pas une qui soit plus attrayante, mais qui exige plus de raisonnement, d'intelligence que celle d'agriculteur ; comme aussi il faut qu'on sache, que pour produire avec un bénéfice un kilogramme de pain ou de

viande, ou un litre de vin, il faut des connaissances plus étendues que pour exercer certaines professions très recherchées. Le travail rural, comme tout travail, est d'autant plus lucratif, qu'il est fait avec plus d'intelligence, et la preuve de ce principe nous est journallement donnée par le paysan instruit qui s'enrichit où le paysan ignorant se ruine.

L'homme des champs doit comprendre que tout progrès vient de l'idée, et que, pour l'art agricole comme pour tout autre, le travail intellectuel est au-dessus de l'effort physique, etc.

P.G. Leymarie

Dissertations spirites

*Les athées après la mort*⁵¹

La justice divine s'est appesantie sur Paris, cette cité de l'opulence et de la corruption, les causes les voici :

Les effets prendront des dimensions considérables dans notre monde anxieux, jamais autant de désordres n'avaient engendré autant de ruines, jamais le délire n'avait atteint un pareil degré chez un aussi grand nombre d'hommes, jamais aussi, répression n'a été plus sanglante et n'a atteint de semblables proportions.

Les cadavres sont détruits, les Esprits restent, ils n'ont été ni tués ni châtiés, mais libérés de la chair, la liberté leur sera mille fois plus dure que la prison corporelle, ayant accompli librement un décret providentiel, ils sont par conséquent responsables.

Si la justice divine exigeait la catastrophe qui fait verser des larmes aux hommes de coeur, du moins elle ne frappe pas ceux qui restent, elle frappe sur ceux qui s'en vont.

Les convoitises ont semé des ruines morales et matérielles, détruire et posséder ne semblent-ils pas le code de tous les corrompus ? Le dilemme des hommes de la matière était insensé, pervers, ils ont eux-mêmes préparé leurs angoisses cruelles et leur douloureux supplice. Vaincre ou mourir fut leur dernier mot, le dernier cri jeté dans la bataille. Vaincre ou mourir ! Ah ! Malheureux, votre victoire n'eût-elle pas été un crime, un deuil public plus grand comme résultat que les ruines semées par votre défaite, la mort a pu engloutir votre haine et votre individualité, cette mort cherchée, désirée comme un refuge suprême, vous ne l'aurez même pas, car rien ne meurt, l'atome vit, la pensée fait de même.

Vous qui êtes tombés avant, pendant et après le combat, que pensez-vous du néant ? Vous êtes aujourd'hui face à face avec vous-mêmes, vous pouvez comme l'idée biblique vous dire : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

Autour de vous tout est noir, ténébreux, c'est le silence absolu où vous pouvez seulement percevoir votre personnalité, ne voir que soi, cette ombre silencieuse et consciente, quel sinistre tableau ! Quelle affreuse situation dans cette sombre geôle, où l'inconnu vous donne ce système cellulaire inattendu. Être son propre geôlier, son surveillant incessant, mais c'est un néant redoutable, où seul dans l'espace, on se juge, se condamne et se fait bourreau de soi-même !...

On aimait le bruit, voilà le silence, vous adoriez le plaisir facile, vous possédez la tristesse insondable ! Vous chérissiez la clarté, vous avez obtenu la nuit, la liberté vous était chère, et voici des fers que personne ne brisera.

Sainte espérance, visite les déshérités, ouvre-leur ; vérité lumineuse éclaire leur conscience, afin qu'ils puissent bientôt recommencer une épreuve.

Un Esprit

*La patience dans la peine*⁵²

⁵¹ Paris, 28 mai 1871. Médium X...

⁵² Paris, rue de Lille, 7, 18 juillet 1871. Médium M. Leymarie.

La patience dans la peine est une grande vertu, c'est le dire de tous les dogmes, les religions le commentent avec une constance qui ne s'est jamais démentie. Dans ma vie apostolique, je disais aux malades de corps et d'esprit : Heureux celui qui sait plier ses impressions et les apaiser avec l'aide de la patience, elle seule donnant la résignation, cette fille du ciel qui nous sourit les yeux pleins de larmes, puis ma voix, mes gestes, indiquaient une force, une conviction ardente à ce sujet, mon profond amour pour mes frères en souffrances, imprimait à mon accent la persuasion patiente et résignée.

Aujourd'hui dans le monde où je suis, je parle autrement, non seulement je recommande la patience, mais je demande aussi la conviction éclairée, l'Esprit peut faiblir devant une certaine somme de douleur, il peut se laisser abattre, tomber dans ces noires obsessions qui sont le germe de tout mal, lorsqu'il ne connaît pas sa nature intime, le but qu'il doit poursuivre, enfin, les conséquences imposées à l'Esprit incarné. Mais si l'on a su ne pas s'arrêter à de simples réflexions en se décidant à lire les ouvrages du maître Allan Kardec, on est surpris de trouver alors en soi cette tendance innée de l'ascension infinie de l'élément spirituel.

Alors notre pensée se transforme, elle demande aux grandes inspirations cette force que les enseignements religieux ne peuvent donner, et que certaines philosophies sans bases et sans but ne sauraient concevoir. La vie de l'erraticité, cette étude incessante des grandes lois de l'univers, domine nos instincts grossiers, puisque nos douleurs ont une cause, ne doivent-elles pas nous exciter à juger consciencieusement le résultat vers lequel nous sommes paternellement entraînés : la vie, pour l'homme habitué à penser, n'est plus alors que la résultante d'une suite successive d'existences, elle devient la chaîne mystérieuse reliant avec une harmonieuse connexion, les travaux successifs des existences accumulées d'un être pensant, non seulement elle les relie à la vie présente, mais aussi à celles qui lui succéderont, en se développant sur un plan solidaire et régulier, l'ordre divin ayant dans le résultat tout égalisé et synthétisé.

Donc, patienter judicieusement sera s'inspirer des lois divines, en leur demandant le secret de tout voir sans colère et sans haine, ce sera prendre l'affliction pour ce qu'elle est, une épreuve sérieuse où l'âme se retrempe. Si, malgré le besoin, les séparations et les désillusions, si, contre les défaillances de l'instrument terrien, l'Esprit sait prier, aimer, donner tout ce qu'il y a de bon en lui, n'imitera-t-il pas cet homme de grand cœur, ce Christ qui pardonnait à tous ses ennemis ? Comme le crucifié évangélique, n'aura-t-il pas fait oeuvre de martyrologe charnel et spirituel, méritant ainsi de progresser au delà de toute expression ?

Remplissez donc votre devoir, ô vous qui me demandez quelques mots, souriez à ceux qui croiront vous atteindre moralement, souriez à l'oubli comme à la solitude. Si Dieu est en vous, de sérieuses consolations vous viendront des bons Esprits, vous serez fortifiés, si vous aimez plus vos frères en douleurs que vous ne vous aimez vous-mêmes.

Devant la compréhension de la nature, de l'infinie grandeur qui la créa sans bonds ni éclats, que sont les biens illusoire de la terre ? Peuvent-ils être comparés aux lois majestueuses, déduites par de patientes et laborieuses recherches ? Doivent-ils peser un fétu de paille devant les conséquences spirites, venant corroborer toutes les découvertes scientifiques, en leur donnant une consistance, une consécration admirable ?

L'oeuvre d'Allan Kardec est une sublime révélation venant simplifier nos devoirs, notre point de vue, elle trace avec exactitude et sans menteuses hypothèses, la solidarité incontestable unissant dans tous les actes de la création les êtres et les sphères, et cela sans solution de continuité de l'atome jusqu'à Dieu.

Curé D'Ars

*Le passé s'en va*⁵³

Ceux qui réprouvent le présent et les progrès des générations nouvelles sont bien le passé avec son obéissance immense, celle de la croyance au mal.

⁵³ Paris, médium, M. P. – L.

L'histoire de l'homme est pleine de ces pages effrayantes auxquelles nous osons à peine croire, les souffrances de vos pères sont si terribles que leur souvenir nous ferait frémir d'indignation, s'il n'était dans les vues divines de nous purifier par la douleur.

Les théogonies anciennes sont pleines de croyances en ce Dieu du mal qui a pesé pendant tant de siècles sur la conscience humaine. Interrogez toutes les religions, et toutes vous répéteront que la fatalité ou plutôt un Dieu vengeur a voulu que l'homme souffre, car la souffrance lui était agréable. Aux uns, il fallait ou des holocaustes humains ou des hécatombes sanguinaires ; aux autres, il a fallu pour dominer, une peur effroyable, sans cesse renouvelée, qui pût faire trembler les forts et les opprimés. Le diable a eu son règne séculaire, comme tant d'autres royautes du moyen âge, il est déchu de sa grandeur ; on l'a discuté, il est mort pour jamais.

Et pourtant, c'est cette vieille parodie du mal qu'on veut ressusciter ! Taisez-vous, hommes qui jetez un défi à Dieu et à son travail intelligent ; vous voulez enrayer l'ordre, l'harmonie, la transformation de la pensée, l'avancement de l'humanité, lorsque tout vous dit qu'il faut marcher pour vivre.

Dites au Spiritisme de disparaître, et il vous répondra en vous tâtant le pouls : c'est la fièvre qui vous agite, mais la fièvre n'est pas la santé. Passé, comme tout ce qui vieillit, tu tombes ; dis à tes enfants que désormais le pain blanc est la nourriture des plus pauvres, que la laine a remplacé les haillons, que la vapeur et l'électricité rendent les peuples frères, que le savoir intelligent a remplacé l'obéissance aveugle, et que l'on croit aujourd'hui en d'autres espérances. Ce que l'on désire, ce sont d'autres existences, jusqu'à ce que l'homme, chrysalide sans cesse renaissante, puisse dignement se présenter devant son Père, le maître du monde.

Vous tous, adorateurs du passé qui s'en va, vous les entendez ces voix amies qui viennent apporter de nouvelles révélations, devant lesquelles la liberté, la fraternité, la solidarité sont un devoir. Ces voix sont celles des envoyés de Dieu. Bénissez-les donc pour le bien qu'elles vous désirent et pour le mal qu'elles vous empêcheront de réaliser.

Mais ils entendent, et ils sont sourds ! Ils voient et pourtant ils ferment les yeux ! Mourez donc pour renaître et venir donner la main à la génération présente avec laquelle vous avez de telles affinités que, sans elle, vous ne pourriez vous approcher de Dieu.

Bernard

Bibliographie

L'évangile selon le spiritisme

Cinquième édition.

Nous informons nos lecteurs et nos nombreux correspondants que nous venons de faire réimprimer une nouvelle édition de *L'Évangile selon le Spiritisme*, par Allan Kardec.

On peut donc se procurer la cinquième édition de cet ouvrage à la librairie spirite, 7, rue de Lille, à Paris, au prix de 3 fr. 50 c. franco.

Voces populi, par Nemo

Notre librairie vient aussi de publier, sur une question à l'ordre du jour, une petite brochure intitulée : Sur la réorganisation de l'armée en France. *Voces populi* recueillies par Nemo⁵⁴.

Bien que cet ouvrage ne soit pas précisément écrit au point de vue spirite, il renferme cependant quelques considérations philosophiques et morales qui seront goûtées de nos lecteurs.

Nos frères de l'armée y trouveront certainement des idées conformes aux leurs en ce qui concerne les réformes à introduire dans l'organisation militaire du pays, nous sommes donc persuadés, qu'à tous les points de vue, la lecture de ce petit travail les intéressera.

Nous ajouterons en terminant que, si la librairie spirite a édité cet ouvrage un peu en dehors du cadre qu'elle s'est tracé, cela tient à ce que l'auteur, spirite et partisan convaincu de l'enseignement

⁵⁴ Brochure in-8., 4 pages, 1fr. franco.

obligatoire, a voulu apporter sa pierre à l'édifice en abandonnant à la société anonyme le produit de la vente de son ouvrage.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desliens

Septembre 1871

La musique céleste *Œuvres posthumes*

Un jour, dans une des réunions de la famille, le père avait lu un passage du *Livre des Esprits* concernant la musique céleste. Une de ses filles, bonne musicienne, se disait en elle-même : Mais il n'y a pas de musique dans le monde invisible, cela lui semblait impossible, pourtant elle ne fit pas connaître sa pensée. Dans la soirée, elle écrivait elle-même spontanément la communication suivante :

Ce matin, mon enfant, ton père te lisait un passage du *Livre des Esprits*, il s'agissait de musique, tu as appris que celle du ciel est bien autrement belle que celle de la terre, les Esprits la trouvent bien supérieure à la vôtre. Tout cela est la vérité, cependant tu te disais à part et à toi-même : Comment Bellini pourrait-il venir me donner des conseils et entendre ma musique ? C'est probablement quelque Esprit léger et farceur. (Allusion aux conseils que l'Esprit de Bellini lui donnait parfois sur la musique.) Tu te trompes, mon enfant, quand les Esprits prennent un incarné sous leur protection, leur but est de le faire avancer.

Ainsi Bellini ne trouve plus sa musique belle, parce qu'il ne peut la comparer à celle de l'espace, mais il voit ton application et ton amour pour cet art, s'il te donne des conseils c'est par satisfaction sincère, il désire que ton professeur soit récompensé de toute sa peine, tout en trouvant son jeu bien enfantin devant les sublimes harmonies du monde invisible, il apprécie son talent qu'on peut nommer grand sur cette terre. Crois-le, mon enfant, les sons de vos instruments, vos voix les plus belles, ne sauraient vous donner la plus faible idée de la musique céleste et de sa suave harmonie.

Quelques instants après, la jeune fille dit : « Papa, papa, je m'endors, je tombe. » Aussitôt elle s'affaissa sur un fauteuil en s'écriant : « Oh ! Papa, papa, quelle musique délicieuse !... Eveille-moi, parce que je m'en vais... »

Les assistants effrayés ne savaient comment la réveiller, elle dit : « De l'eau, de l'eau. » En effet quelques gouttes jetées sur la figure produisirent un prompt résultat ; tout d'abord étourdie, elle revint lentement à elle, sans avoir la moindre conscience de ce qui s'était passé.

Le même soir, le père étant seul, obtint l'explication suivante de l'Esprit de saint Louis.

Lorsque tu lisais à ta fille le passage du *Livre des Esprits* traitant de la musique céleste, elle était dans le doute, elle ne comprenait pas que la musique pût exister dans le monde spirituel, voilà pourquoi, ce soir, je lui ai dit que c'était la vérité ; cela n'ayant pu la persuader, Dieu permit pour la convaincre qu'il lui fût envoyé un sommeil somnambulique. Alors son Esprit se dégageant de son corps endormi, s'élança dans l'espace et fut admis dans les régions éthérées, son extase était produite par l'impression de l'harmonie céleste, aussi s'est-elle écriée : « Quelle musique ! Quelle musique ! » Mais se sentant de plus en plus emportée dans les régions élevées du monde spirituel, elle a demandé à être réveillée en t'en indiquant le moyen, c'est-à-dire de l'eau.

Tout se fait par la volonté de Dieu. L'Esprit de ta fille ne doutera plus, quoiqu'elle n'ait pas, étant réveillée, conservé la mémoire nette de ce qui s'est passé, son Esprit sait à quoi s'en tenir.

Remerciez Dieu des faveurs dont il comble cette enfant, remerciez-le de daigner de plus en plus, vous faire connaître sa toute-puissance et sa bonté. Que ses bénédictions se répandent sur vous et sur ce médium heureux entre mille !

Remarque : On demandera peut-être quelle conviction peut résulter pour cette jeune fille de ce qu'elle a entendu, puisqu'elle ne s'en souvient pas. Si, à l'état de veille, les détails se sont effacés de sa mémoire, l'Esprit se souvient ; il lui en reste une intuition qui modifie ses pensées, au lieu de

faire de l'opposition, elle acceptera sans difficulté les explications qui lui seront données, parce qu'elle les comprendra, et qu'intuitivement elle les trouvera d'accord avec son sentiment intime.

Ce qui s'est passé ici, pour un fait isolé, dans l'espace de quelques minutes, pendant la courte excursion que l'Esprit de la jeune fille a faite dans le monde spirituel, est analogue à ce qui a lieu d'une existence à l'autre, lorsque l'Esprit qui s'incarne possède des lumières sur un sujet quelconque, il s'approprie sans peine toutes les idées qui se rapportent à ce sujet, bien qu'il ne se souvienne pas comme homme, de la manière dont il les a acquises. Les idées, au contraire, pour lesquelles il n'est pas mûr, entrent avec difficulté, dans son cerveau.

Ainsi s'explique la facilité avec laquelle certaines personnes s'assimilent les idées spirites. Ces idées ne font que réveiller en elles celles qu'elles possèdent déjà, elles sont spirites en naissant comme d'autres sont poètes, musiciens ou mathématiciens. Elles comprennent du premier mot, et n'ont pas besoin de faits matériels pour se convaincre. C'est incontestablement un signe d'avancement moral et du développement spirituel.

Dans la communication ci-dessus il est dit : Remerciez Dieu des faveurs dont il comble cette enfant ; que ses bénédictions se répandent sur ce médium heureux entre mille. Ces paroles sembleraient indiquer une faveur, une préférence, un privilège, tandis que le Spiritisme nous enseigne que Dieu étant souverainement juste, aucune de ses créatures n'est privilégiée, et qu'il ne facilite pas plus la route aux uns qu'aux autres. Sans aucun doute la même voie est ouverte à tout le monde, mais tous ne la parcourent pas avec la même rapidité, et avec le même fruit, tous ne profiteront pas également des instructions qu'ils reçoivent. L'Esprit de cette enfant, quoique jeune comme incarné, a déjà sans doute beaucoup vécu, et il a certainement progressé.

Les bons Esprits, le trouvant alors docile à leurs enseignements, se plaisent à l'instruire comme le fait le professeur pour l'élève en qui il trouve d'heureuses dispositions, c'est à ce titre qu'il est heureux médium entre beaucoup d'autres qui, pour leur avancement moral, ne retirent aucun fruit de leur médiumnalité. Il n'y a donc dans ce cas ni faveur, ni privilège, mais bien une récompense, si l'Esprit cessait d'en être digne, bientôt il serait délaissé par ses bons guides, pour voir accourir autour de lui une foule de mauvais Esprits.

Allan Kardec

Les Hommes Doubles

Notre numéro de juin 1871 renferme un article sur les hommes doubles, dû aux *oeuvres posthumes* d'Allan Kardec, nos lecteurs ont comme nous remarqué ces phénomènes. Plusieurs de nos correspondants nous ayant présenté des observations très sensées à ce sujet, nous exprimions à l'un d'eux le désir d'avoir son étude complémentaire sur le périsprit, étude que sa lettre pleine d'ingénieuses remarques faisait pressentir, ayant reçu en réponse les observations suivantes, et tenant à bien préciser car le fait en vaut la peine, nous donnons ici la correspondance échangée :

Dans l'article des hommes doubles, vous dites : ce qui semble impossible, c'est qu'il puisse exister un antagonisme, une divergence d'idées, de pensées, de sentiments.

Comme plus loin vous faites appel à l'opinion de chacun, je vous offre très discrètement et très humblement la mienne.

L'homme est un, il est vrai, mais il n'est vraiment un que lorsqu'il a pris une détermination et qu'il agit dans le sens déterminé.

Comme de sa nature il est essentiellement relatif, le schéma de son unité⁵⁵ varie, il est en rapport à chaque instant avec l'unité de l'instant, c'est un vrai daguerréotype moral et intellectuel.

Supposez-vous un instant, vis-à-vis d'une question personnelle dont vous discutez le pour et le contre : vous avez devant vous, deux schéma qui selon moi doivent être visibles pour un médium

⁵⁵ Schéma veut dire plan et succession des états d'un être ou d'un organe.

voyant, schéma qui varient de forme au fur et à mesure que vos arguments, à vous, penchent d'un côté plutôt que de l'autre ; schéma, dont l'un persiste quand vous adoptez une détermination, et persiste seul pour vous, tandis que le schéma que vous avez abandonné peut encore être visible pour le médium voyant.

L'Esprit qui reprend possession de son corps après le sommeil, se trouve naturellement dans un état à ne pouvoir considérer le même phénomène du même aspect que dans l'état de sommeil, et par ce fait, deux manières de voir différentes au point de voir fusiller votre idée (voir le numéro 7 des faits de l'article *Hommes doubles*, juin 1871), quand cette idée est sur votre tronc et que vous avez le sentiment de votre individualité vivante.

Les orgueilleux, les hypocrites, les menteurs, les lâches de toute espèce fusillent journellement le schéma que leur ange gardien est chargé d'offrir à leurs saintes aspirations, et qu'il fabrique avec ces mêmes aspirations, et que leur aveuglement pour le prince de ce monde (le corps) leur fait lâchement abandonner, trahir, fusiller.

Pour bien saisir cela, il faudrait un complément à l'étude du périsprit.

D. G.

A ces observations, nous répondîmes qu'il s'agissait non seulement de la matérialisation des pensées diverses d'un incarné, réfléchi par un médium voyant, mais encore de l'apparition à un être incarné, de son image agissant, parlant, écrivant d'une manière complètement opposée à celle de l'être normal.

Votre explication rend parfaitement bien compte de la manifestation du clerc d'huissier par exemple, elle nous paraît beaucoup moins satisfaisante pour ne point dire inapplicable en d'autres cas. Que notre esprit dégagé de la matière par le sommeil ou un état pathologique quelconque, prévienne nos amis sur notre mort prochaine, nous le concevons parfaitement ; mais que nous venions nous annoncer cette nouvelle à nous-mêmes, parfaitement éveillés, agissant en hommes éveillés, voilà ce que nous ne pouvons comprendre, même après votre ingénieuse explication.

Veillez donc, comme vous le dites, monsieur, nous donner une étude complémentaire sur le périsprit, puisque vous avez entrevu cette étude, etc...

Voici la réponse de M. D. G.

Mes chers messieurs et amis,

Vous me demandez de vous faire part de ma manière de voir sur le périsprit. C'est très difficile, il me faudrait un volume et des plus gros.

Permettez-moi de vous indiquer seulement la marche des études à faire. Ceux d'entre nous qui sont familiers avec l'histoire naturelle, qui ont quelques notions d'anatomie comparée, qui de plus se sont familiarisés avec les épîtres de saint Paul, me comprendront assez pour suppléer à ce que je serai forcé d'omettre, car je n'ai pas le temps d'être long.

Vous savez tous que la série animale compose une échelle dont les échelons se suivent de très près et constituent un petit progrès. Il faut sauter plusieurs échelons pour voir des différences marquées.

On enseigne aujourd'hui et depuis plusieurs années, que le système nerveux est un système de perfectionnement et rien de plus. Remarquez qu'avec le système nerveux, les organes des sens, le squelette, les muscles, autre système de perfectionnement, se développent concurremment : système de perfectionnement, c'est très bien, mais pour qui ? Qui est-ce qui se perfectionne ? Voilà ce qu'on oublie de nous dire ou de chercher, la conséquence de cet oubli est que l'homme le plus savant est le cerveau le mieux organisé. Il n'en est pas ainsi pour vous, n'est-ce pas ? Il faut donc chercher ce qui se perfectionne. Or, si Dieu nous a aimés avant que nous fussions, si Dieu a terminé en l'homme son oeuvre visible, tangible ; si de la première oeuvre à l'homme tout se suit, tout s'enchaîne, si l'homme est le résumé de la création, s'il est le microcosme, il faut bien que depuis les ozoaires, les céphalopodes, les gastéropodes, jusqu'aux mammifères, la même pensée créatrice de Dieu se soit développée. D'où il suit que la création de l'homme est la résultante d'un plan de création combiné d'avance, et à l'exécution duquel ont concouru toutes les forces de la nature.

Maintenant si l'homme possède en lui tous les animaux antérieurs, il est un composé de plusieurs animaux. Mais un gastéropode est-ce un animal comparativement à l'homme ? Non, ce n'est qu'un estomac, le gastéropode devient une entité, une monade dans la monade collective, homme, et cette monade conserve dans l'homme les mêmes attributs que dans le gastéropode, elle ne fait qu'absorber, son rôle sert à alimenter l'animal tout entier.

En suivant la série animale, on peut se faire une idée des perfectionnements successifs que Dieu introduit dans son oeuvre. Mais la remarque la plus importante à faire, c'est que la pensée divine se traduit en fait, estomac ; que cet estomac est vivant, et qu'il est armé de nerfs qui le mettent en rapport avec le milieu. Le nerf est donc le conducteur de la sensation de l'estomac, le conducteur de la sensation produite par le milieu.

L'Être estomac redevient idée, c'est-à-dire que tout ce que Dieu a pensé en le faisant, se refait ici invisiblement par la matière.

On peut en dire autant des muscles, des organes des sens et de la génération, etc., etc. Et, voyez quelle source féconde de sensations et par conséquent d'idées, car chaque organe est un appareil complet, chaque organe donne naissance à une monade, laquelle a ses rapports avec l'organe et le milieu, et au fur et à mesure que l'organisme se complique avec l'organisme entier, c'est ici la chose la plus difficile à comprendre, et pourtant la plus essentielle, la clef de voûte de tout le système. La pensée de Dieu se faisant chair dans l'organe, l'organe devient ainsi susceptible de reproduire l'idée divine faite chair par le système nerveux, idée qui n'est autre chose que l'instinct, ou bien idée que l'instinct représente, ou bien idée qui est formulée par l'instinct. C'est ce que saint Paul veut dire, première épître aux Corinthiens, verset 45 : « Le premier homme, Adam, a été fait avec une âme vivante. »

Cette âme vivante, cet instinct, cet ensemble de monades, c'est ce que les Juifs ont appelé Néphech, c'est ce que je vous propose d'appeler périsprit.

Dans la première épître de saint Paul, au chapitre VI, verset 19 (aux Corinthiens,) il dit : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous et qui vous a été donné de Dieu et que vous n'êtes point à vous-mêmes. »

Permettez-moi d'appeler votre attention sur les paroles soulignées, non pas que je veuille laisser les autres de côté, j'y reviendrai bientôt.

Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit ? Vous savez que le Saint-Esprit ou l'Esprit Saint, ou Dieu, c'est la même chose, donc le corps est le temple de Dieu. Christ lui-même a dit : « Celui qui parlera contre le Christ ne sera pas puni, mais malheur à celui qui blasphémera contre le Saint-Esprit ou l'Esprit-Saint. »

Si mon corps qui est un composé de la série animale est le temple de Dieu, chaque série représente une partie du temple de Dieu. La pensée de Dieu est dans chacune des parties qui le constituent.

Maintenant si le corps ne nous appartient pas, car il est dit : Et vous n'êtes point à vous-mêmes. En effet, il ne peut être le temple de Dieu et nous appartenir. Si donc le corps ne nous appartient pas, chacun des échelons de la série n'appartient pas non plus à l'animal qu'il représente. Tous ces organismes sont des instruments faits par Dieu et qui lui appartiennent, et dont il se sert pour accomplir son oeuvre.

Quelle est cette oeuvre ?

Si l'homme est le dernier mot de son oeuvre visible, et si ce dernier mot est une âme vivante, une âme animale, comme dit ailleurs saint Paul, il est évident que cette âme doit se développer dans cette série d'organismes, de sorte que si, depuis sa création, cette série existe, depuis sa création un courant d'âme vivante, de Nephech, de fluide périsprital, va de la terre à l'homme. Et comme on ne sait pas où commence la vie, dans l'eau, dans l'air, sur la terre, on peut dire que de toute la nature, un courant de fluide vital, animal, périsprital, d'âme vivante, de Nephech, se dirige vers l'humanité. Les corps meurent et se renouvellent par les lois matérielles et physiologiques de la génération, mais le fluide suit la route que la pensée de Dieu lui a tracée à travers tous ces organismes et arrive à l'homme, mais à l'homme animal, à l'âme animale, à l'âme vivante.

Voilà pourquoi saint Paul dit :

Vous n'êtes point à vous-mêmes. En effet, notre route est tracée, et il faut que nous la suivions. Quelle est donc cette route ? Cette route est toute tracée dans la même épître de saint Paul aux Corinthiens, au même chapitre XV, verset 45. Mais le dernier Adam (Jésus-Christ) est un Esprit vivifiant.

46. Mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est animal, et ce qui est spirituel vient après.

47. Le premier homme étant de la terre, est terrestre, et le second homme, qui est le Seigneur, est du ciel. Tel qu'est celui qui est terrestre, tels seront les terrestres, et tel qu'est le céleste, tels seront aussi les célestes, et comme nous avons porté l'image de celui qui est terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste.

50. Voici donc ce que je vous dis, mes frères : C'est que la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, et que la corruption ne possédera point l'incorruptibilité.

Pour que cela soit ainsi, que faut-il ? Il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé. Le premier Adam créé, Dieu lui parle et lui donne des commandements, il le suit pas à pas comme une mère suit son enfant, à chaque défaillance il le reprend, la sollicitude d'une mère pour son fils n'est pas plus grande que la sollicitude de Dieu pour cette âme vivante, qui commence à le connaître comme l'enfant reconnaît sa mère.

Toute l'histoire de la race sémitique est la preuve de la sollicitude constante de Dieu pour le premier Adam, et, chose qui prouve combien tout a été conçu d'avance, combien le plan a été déterminé d'avance, c'est que les envoyés de Dieu pour parler à l'homme Adam, ont tous prédit à époque fixe l'arrivée de l'Adam spirituel.

Mais pourquoi ce retard ?

Un mot qui répondra en même temps à une objection de M. Buchner.

A chaque échelon de série, la monade, l'archée de Van Helmont, l'âme secondaire, l'âme animale, l'âme organique de Stahl, l'âme vivante, enfin le périsprit correspondant à cette série, se fortifie non seulement dans un instinct, mais acquiert une certitude d'action, une intelligence dans les rapports avec le milieu qui semble ne plus être de l'instinct. Voici un point capital : C'est toujours de l'instinct qui voit mieux, qui saisit plus promptement et réagit de même. Instinct parce qu'il n'a pas encore la vue d'en haut, tout lui vient par les sens, mais intelligence parce que tous les échelons antérieurs lui ont servi, et que le temps d'arrêt dans un échelon lui permet d'en saisir tous les progrès.

L'âme animale, périspritale, se développe donc en moyen d'instruction, mais elle conserve en même temps ses acquis, et les développe dans chaque série, à chaque échelon.

L'échelon âme animale, avant d'arriver à l'échelon âme spirituelle, comprend l'espace renfermé depuis Adam animal jusqu'à Adam spirituel, c'est-à-dire d'après les chronologues (auxquels je tiens fort peu), environ quatre mille ans. L'âme animale progresse donc pendant ces quatre mille ans, elle progresse en intelligence, c'est-à-dire que ses rapports avec ses frères, ceux avec le milieu, ceux avec la divinité, se dessinent, prennent une forme plus accentuée. Les sciences commencent, mais au point de vue moral, c'est presque toujours la crainte d'un châtement prochain et matériel, corporel, qui force à l'obéissance. Certainement quelques précurseurs ont défriché le terrain, mais combien c'est loin d'être général, et remarque importante à faire, c'est que les précurseurs ne s'adressent qu'aux haut placés, aux directeurs des peuples en quelque sorte pour les prévenir par l'intelligence, car ils n'ont rien prévu de ce qui va arriver. Mais comme les peuples sont préparés autrement par les souffrances, les douleurs, les privations de toute espèce ! Comme le Christ que les Pharisiens veulent lapider plaît à la foule qui le suit, et se nourrit de ses paroles ! Et pourtant les Pharisiens sont les dépositaires des prophéties du Christ (grand enseignement aux démocrates qui veulent instruire le peuple, c'est-à-dire le démoraliser pour ne pas être obligés de se moraliser), le bon Dieu y pourvoira. Le Spiritisme prendra les masses, et celles-ci, je l'espère, cette fois, laisseront les scribes et les pharisiens de toute espèce.

Je crois que je sors de la question, je vous en demande pardon, mais la pente est si douce, si naturelle, l'âme animale profite de toutes les occasions pour reprendre l'empire.

Je continue donc :

L'action de Dieu sur l'homme pendant ces quatre mille ans, action qui porte le nom de Providence dans le christianisme actuel, est désignée chez les Juifs sous le nom de Rouah, seulement cette notion du Rouah chez les Juifs sert à préciser l'action de Dieu pour transformer la Nephech, l'âme vivante d'Adam, l'âme animale. Saint Paul dit : « L'Esprit nous travaille à notre insu, il agit en nous intérieurement ». Jésus dit : « Si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos coeurs. » Les Juifs ont donné le nom de Nichema à la Nephech ainsi transformée par le Rouah. Nichema chez les Juifs répond donc à l'âme humaine actuelle, âme qui a ses pieds dans l'argile et la tête dans le ciel, âme dont parle toujours saint Paul au même chapitre XV : « Tel qu'est celui qui est terrestre, tels sont aussi les terrestres, tel qu'est aussi le céleste, tels seront aussi les célestes. »

Pour conclure, car n'oublions pas pour quelle question cette explication est advenue :

L'âme humaine a du terrestre, elle a aussi du céleste. Dans la vie, ce qu'on appelle communément vie, ce qui se fait le jour en état de veille, est plus particulièrement lié en nous à ce qui tient du terrestre, et, dans l'état du sommeil, c'est-à-dire d'émancipation de l'âme, celle-ci, d'ordinaire, lorsqu'elle est dans la bonne voie, tend à se rapprocher du céleste. Ces deux tendances du même être le mettent réellement dans la même situation que s'il avait deux natures et il peut parfaitement se faire que la conduite du réveillé ne soit pas en rapport avec les résolutions prises pendant le temps des bonnes inspirations. Avec cette double tendance qui équivaut réellement à une double nature, je crois qu'on doit pouvoir expliquer tous ces faits de double existence qui paraissent se contredire. Ce phénomène est acquis à la science sous le nom de double conscience. (Voir *Dictionnaire de Nysten*, édité par Robin et Littré, au mot Conscience.)

Je m'arrête ici, il y en a peut-être assez pour vous faire saisir ce que j'entends par Nephech, Périsprit, Nichema, leur ascension vers le céleste par le Rouah, dont Jésus est la personnification la plus élevée et sur les traces duquel nous devons tous marcher.

Le Périsprit, dont on comprend ainsi l'origine, participe de toutes les forces dont la terre est animée, il participe de toutes les forces organiques que Dieu a répandues avec profusion sur notre globe, mais il n'est encore qu'intelligence, c'est-à-dire science de rapport des êtres entre eux et avec le milieu. Il faut la culture divine pour transformer la Nephech en Adam spirituel, et pendant la route, la Nephech s'appelle Nichema, comme on dit un collégien, un étudiant. Ce n'est pas encore l'homme spirituel, il est en train de le devenir.

Remarque : Nous engageons vivement nos lecteurs à s'intéresser à cette question complexe et attachante ; elle doit développer chez les spirites surtout, le profond désir de savoir et d'étudier les phénomènes merveilleux dont nous sommes la source permanente. Certains théâtres, dit-on, savent amuser le public par le jeu de fantasmagories et de tableaux féériques, mais est-il bien utile d'aller chercher l'imprévu et l'étrange dans la fiction grossière, tandis que le premier homme venu porte en lui et autour de lui, le principe sans pareil de toutes les transfigurations, les merveilles de l'étendue illimitée, le foyer permanent où la volonté s'active et se divinise.

Nous remercions bien vivement M. D. G. pour son étude scientifique et psychologique, non seulement elle offre de nouveaux éléments de discussions, mais elle éclaire aussi à un nouveau point de vue, la question qui nous intéresse. Nous espérons que les adeptes chez qui ces études élevées sont en honneur, voudront bien discuter ce rayonnement périsprital, cette flamme subtile qui nous fait jouir du don d'ubiquité ; les hommes doubles, les agénères, sont des agents de discussions très importants, ils passionneront tous les nobles esprits, ils imprimeront à nos travaux un caractère prévu par le maître, celui de l'analyse au point de vue scientifique, des rapports du corps perfectionné de l'homme (temple du Saint-Esprit qui est en nous et qui nous a été donné de Dieu, et que nous ne sommes point à nous-mêmes), avec les perfectionnements successifs que Dieu introduit dans son œuvre. Comme le dit si justement M. D. : « L'Etre estomac redevient idée, c'est-à-dire que tout ce que Dieu a pensé en le faisant, se refait ici invisiblement par la matière. »

Réflexion profonde, bonne à méditer par tous ceux qui aiment les grandes leçons que nous offre la physiologie, nous partageons aussi cette conviction de saint Paul : « Que le premier homme, Adam,

a été fait avec une âme vivante », ce Nephech des Juifs, et ce périsprit, ensemble de monades matérielles, réunion d'instincts et d'âmes vivantes.

Nous adressant à M. D. G., nous lui disons :

Nous regardions comme inexplicable que notre Esprit, dégagé de la matière par sommeil ou état pathologique, pût venir nous annoncer sa propre mort pendant son réveil, dans sa plénitude d'action : vos ingénieuses et savantes explications, monsieur, ne nous semblent pas avoir complètement éclairé ce problème.

Saint Paul, dans son épître aux Corinthiens, a-t-il eu la conscience profonde de la portée de ses paroles ? A-t-il pu, à dix-huit cents ans de notre discussion fraternelle, découvrir la valeur de ses assertions, et leur application rationnelle aux découvertes pathologiques et psychologiques actuelles ? Était-il un génie inconscient, un orgueilleux fondateur de l'Église qui s'étaye sur l'homme de la route de Damas ? Médium parfait, a-t-il été un instrument sublime, ou bien un Nichema ou âme humaine au pied d'argile, dont le périsprit a pu servir à de grands enseignements ? N'était-il pas d'une manière bien tranchée un homme double, dont les fluides périspritaux avaient une très grande faculté d'expansion, est-ce l'ascète, le professeur d'anathème qui a parlé, ou bien la condensation de son second être en masse corporelle simulée ?

Adeptes du Spiritisme, pouvons-nous faire triompher un système d'idées préconçues, et parce que nous serions ou sages ou érudits, donner aux paroles de saint Paul plus d'extension qu'elles n'en méritent ? Appuyé sur la Genèse mosaïque, il a dû croire, comme l'auteur du Pentateuque.

« *Ceux qui, en divers temps, recensèrent les Écritures, firent, on ne peut en douter, de nombreuses additions dans les livres sacrés, afin d'y mettre plus de clarté ou de connexion.* » C'est Huet, évêque d'Avranches, l'un des plus grands érudits du dernier siècle, qui avoue ces interpolations faites à la Bible en maintes circonstances. Des autorités. attribuent la rédaction des cinq ouvrages de Moïse, ou du Pentateuque, au prophète Samuel, les livres des prophètes n'ont jamais été acceptés par les Sadducéens, dont la prétention était de conserver la pureté primitive de la religion hébraïque. Enfin, l'exégèse moderne constate non seulement cette altération, mais aussi l'introduction d'écrits apocryphes, qui rendent très douteux la valeur historique des livres saints.

Ne devons-nous avec Bonnet, affirmer hautement comme il le dit dans sa *Palingénésie philosophique*, que l'histoire de la création ne peut être vraie dans le sens littéral, en d'autres termes qu'elle est un roman génésiaque, et le fruit de l'imagination ?

Avons-nous le droit de penser que saint Paul, adepte du système cosmogonique préconçu dont toutes les parties doivent, dans la pensée de Moïse, s'harmoniser les unes avec les autres et avec l'idée première de ce système, eût pu formuler les rapports que vous savez ingénieusement tirer de ses paroles ? Ne croyait-il pas que Dieu résidait dans la profondeur des cieux, inaccessible à tous les regards, et les Esprits fidèles, habitant selon leur mérite, les diverses régions de l'Empyrée, tandis que les anges rebelles étaient précipités dans l'abîme ? Sa conviction n'était-elle pas qu'un jour viendrait, où la création, consumée par un feu descendu d'en haut, il serait créé une nouvelle terre et des cieux nouveaux ?

Or donc, Moïse et saint Paul, n'avaient aucune notion exacte des lois physiques, ils ne pouvaient conséquemment soupçonner l'existence d'un fluide invisible répandu dans l'espace, et dont les vibrations mystérieuses donnent naissance à la lumière et aux êtres. En disant : « *Mais la terre était toute nue, et le souffle de Dieu était porté sur les eaux.* » Et Dieu dit : « *Que la lumière soit, et la lumière fut.* » Cette lumière du second verset n'est évidemment que celle dont les Chaldéens, les Perses et les Aryas ont illuminé leur Empyrée et leurs cieux supérieurs, celle que saint Paul contemplait lors de son extase au troisième ciel, celle qui nous sera donnée sous le nom de gloire céleste ou éternelle.

Malgré leurs inspirations, ces hommes célèbres n'ont aucune idée de la majestueuse étendue et de l'importance de l'Univers. Vraiment on peut admirer le génie de Moïse, en tant qu'homme ordinaire, et le lire devient une torture, s'il est donné comme auteur inspiré.

Mettons en rapport les idées formellement professées dans les livres des deux Testaments, où l'on sent palpiter à chaque ligne, le canevas de quelques croyances védiques primitives.

Permettez-nous, monsieur, de vous faire remarquer qu'il ne s'agit pas de tenir peu au dire des chronologues, nous ne parlons pas toujours aux érudits, nous devons préciser afin que l'erreur disparaisse de nos coutumes, et faire ainsi la guerre aux préjugés, ces ennemis de tout progrès.

Si dans nos idiomes actuels nous retrouvons en substance le sanscrit, source de toutes les langues anciennes et modernes, et cela malgré ses transformations nécessaires, il est clair que rigoureusement, au nom de la philologie et de l'ethnographie, nous devons, dans ces idiomes, retrouver les traditions historiques, religieuses, littéraires et législatives de l'antiquité, quoique affaiblies et transformées par la marche séculaire de l'humanité.

Nous trouverions ainsi les traditions indoues, importées en Grèce par les populations de l'Asie mineure, en colonisant ce pays, elles ont laissé une trace ineffaçable du génie du grand et premier groupe humain ; en dégagant l'histoire de la poésie et du rêve, nous trouverions dans la prosopopée grecque la trace des souvenirs de leur antique origine.

La question philologique s'unit ainsi à la science géologique pour reporter la venue de l'homme avant le diluvium, soit cent mille ans, peut-être plus, et nous ne pouvons qu'être vrais, en donnant aux livres des Vedas une antiquité de vingt mille ans, fait incontestable pour toute personne éclairée et exempte de préjugés.

Ici, nous sommes bien en arrière de la chronologie indoue, qui reporte à des millions d'années l'antiquité des ouvrages védiques, l'ultramontanisme à son tour, donne quatre mille ans d'existence à l'humanité, ces extrêmes sentent-ils pas la démoralisation et la foi aveugle ?

Parcourir les monuments de la littérature indienne, c'est retrouver l'idée de la matière existant de toute éternité avec Dieu, jamais nation n'agita plus d'idées, de questions et de problèmes, après tant d'époques millénaires, le progrès scientifique, la pensée développée n'ont rien fait perdre aux spéculations philosophiques des indous, embrassant morale, législation, métaphysique et psychologie.

Ils disent : « Brahma est tout à la fois le sacrificateur et la victime. De sorte que le prêtre, qui officie tous les matins aux cérémonies du Sarrameda, sacrifice universel symbolique de la création, en présentant son offrande à Dieu, s'identifie au sacrificateur divin, qui est Brahma. Ou plutôt c'est Brahma, victime dans son fils Christna, qui est venu mourir sur la terre pour nous sauver, qui accomplit lui-même le sacrifice solennel.

« L'âme, qui retourne animer un nouveau corps, dit le Vedanta, abandonne sa forme première, et, comme la goutte d'eau qui traverse l'air pour venir donner la force et la vie aux plantes sur lesquelles elle tombe, elle pénètre dans l'embryon animal, qu'elle vient animer et vivifier. » Le sage Platon, vieil écho de l'Orient, avait les mêmes idées.

Ils disent aussi : « Les âmes sont des étincelles qui retournent à l'éternel foyer d'où elles sont descendues.

Lorsque la nuit profonde, pendant laquelle le germe de toute chose se régénérait dans le sein de Brahma, se dissipa, une lumière immense parcourut les espaces infinis, et l'Esprit céleste apparut dans toute la force de sa puissance et de sa majesté ; à sa vue, le chaos se changea en une matrice féconde, d'où allaient sortir les mondes, les étoiles resplendissantes, les eaux, les plantes, les animaux et l'homme... »

Ils reconnaissent un sixième sens défini ainsi par le philosophe Sankya : « Un organe par affinité, participant aux propriétés des autres, et qui sert tout à la fois à la sensation et à l'action⁵⁶. »

Le philosophe Aristote ne pensait pas autrement, donc rien de nouveau sur la terre, le périsprit est vieux comme le monde.

⁵⁶ Nota : Ces citations sont tirées du remarquable ouvrage de M. Jacolliot, intitulé : *La Bible dans l'Inde*.

Variétés

*Un voleur aperçu en rêve*⁵⁷

Chers messieurs,

Lors de mon dernier voyage à Anvers, je rendais visite à une vieille connaissance, la famille G... La dame de la maison me conta une histoire assez curieuse qui lui était arrivée récemment. Depuis longtemps elle remarquait qu'elle était volée de différentes manières. L'argent disparaissait dans son secrétaire, et en dernier lieu une somme de 1 000 francs, bien qu'elle eût eu la précaution de changer deux fois la serrure.

N'étant pas très riches, ces pertes successives ne laissèrent pas de causer beaucoup de désagréments à ces braves gens ; un des enfants de la maison était vaguement accusé d'être le voleur, mais madame G... ne put le croire ; elle était sur le point d'en devenir malade, lorsqu'elle fit une prière ardente, et là-dessus elle s'endormit.

Soit dans un rêve ou dans une vision, elle aperçut son voleur (qui n'était autre que son maître ouvrier) plonger les mains dans un coffre renfermant des bijoux et des billets de banque spécialement marqués, et qu'elle reconnut pour lui appartenir. Réveillée en sursaut, elle fait appeler le commissaire de police du quartier qui, séance tenante, arrête le voleur dans son domicile, après avoir trouvé chez lui le coffre et les valeurs marquées, telles que madame M. G... l'avait annoncé.

Un voyage interrompu

Nous lisons dans le Courrier des États-Unis :

Un habitant de Wilkes County, Caroline du Nord, avait vendu dernièrement une pièce de terre à un voisin, moyennant 1 000 dollars payés comptant. Quelques jours après, le vendeur eut à faire un voyage. Il partit en confiant à sa femme, pendant son absence, les 1 000 dollars qu'il venait de toucher.

En revenant, il s'arrête pour passer quelques jours chez un de ses amis demeurant à une douzaine de milles de Wilkes County.

Mais la première nuit ne fut pas tranquille pour le voyageur, agité par d'affreux cauchemars, il rêva que des malfaiteurs avaient dévalisé sa maison après avoir égorgé sa femme et ses deux enfants.

Ce songe fit une telle impression sur son esprit, qu'il se leva de grand matin et pria un marchand colporteur, qui avait passé la nuit dans la même maison, de l'accompagner jusque chez lui, où il craignait qu'un malheur ne fût arrivé. Les deux hommes se mirent en route, et chemin faisant le colporteur fut mis au courant du rêve qui avait si fort agité son compagnon.

Les voyageurs franchirent rapidement les douze milles qui les séparaient de Wilkes County, et pénétrèrent dans la demeure de l'homme qui avait eu, la nuit précédente, un songe si singulier. Le premier objet qui frappa leurs regards, fut le cadavre de sa femme, étendu dans un bain de sang, près d'elle, deux hommes étaient assis à une table, comptant de l'argent. Le maître de la maison et le colporteur, qui avaient eu la précaution de s'armer, firent feu sur les deux assassins avant qu'ils eussent le temps de se mettre en défense, et les couchèrent morts à côté de leur victime. Un de ces personnages était l'homme qui avait acheté la terre, l'autre était son fils.»

Remarque : Les matérialistes auront beau faire et nous traiter d'illuminés, les faits de seconde vue prouvant l'émancipation de l'âme, se reproduisent sans cesse et partout, mais ordinairement la presse européenne ne les rapporte pas.

Intelligence des animaux

L'Indépendance belge du 13 juin 1871, rapporte le fait suivant : Le Rév. Charles Nott, de Saint-Louis, communique au *New York Indépendant* le fait suivant : « Dans sa jeunesse, un de mes amis possédait un renard que l'on gardait dans une sorte de tanière creusée dans la cour, la chaîne qui

⁵⁷ Spa, 10 août 1871.

l'attachait était d'une longueur généreuse. Un soir d'automne, le chariot de la ferme chargé de blé, revenant des champs, passa près de la tanière, il en tomba par hasard un épi à l'endroit où le renard pouvait l'atteindre.

On le vit alors s'élançer, saisir l'épi et le rapporter dans sa tanière. Mystère !... puisque le renard ne mange pas de blé.

Mais le lendemain matin le problème fut résolu, car on vit le renard hors de sa demeure, émietter le blé, en le laissant tomber bien en vue des poulets, puis, rentrer dans son gîte, où il attendit les événements. Les poulets arrivèrent et se mirent à manger le grain, le renard se précipita sur l'un d'eux et l'emporta chez lui, là il déjeuna à son aise dans sa salle à manger. Il est évident que ce renard raisonnait profondément, et que chez lui ce n'était pas seulement une preuve d'instinct. »

Remarque : Pour les esprits superficiels, sans doute, ces faits d'intelligence sont et seront toujours des rêves, des contes bleus ; mais pour l'observateur attentif, pour celui qui scrute avec soin les actes des animaux, il en ressort cette vérité profonde, c'est que tous les êtres qui nous précèdent jouissent à des degrés divers, et selon leur avancement, de facultés intelligentes d'autant plus développées, qu'ils sont plus rapprochés du biman, cette tête de ligne de la chaîne animale sur notre planète.

Phénomène physiologique – La Jeune fille de Saucourt

Nous recevons de Charmes (Vosges), le fait suivant : « Il y a ici, près de Charmes, dans un petit village (Saucourt), une jeune fille qui vit depuis plus de douze ans sans prendre de nourriture. Elle ne boit ni ne mange absolument rien, cependant, sans être forte, elle vient toutes les semaines à Charmes, à pied, faire son petit marché. J'ai recueilli de sa bouche la confirmation et l'assurance de ce fait que personne, du reste, ne met en doute.

Les médecins de la localité, constatent ce phénomène sans pouvoir en donner une explication scientifique ce phénomène physiologique les laisse assez froids. La fable d'Épiménide, ce philosophe crétois qui, étant entré dans une caverne, y fut pris d'un sommeil qui dura cinquante-sept ans, ne serait-elle donc pas aussi absurde qu'on le pense ? il mourut âgé de deux cent quatre-vingt-neuf ans, selon la tradition des Crétois qui lui offrirent après sa mort des sacrifices comme à un Dieu.

J'ai voulu vous signaler ce fait extraordinaire dans la pensée que, peut-être ce qui est une énigme pour la philosophie, ne se soustrairait pas aux investigations de la psychologie.

Recevez, etc. »

X....

Nous attendons de nouvelles explications de notre correspondant pour donner notre avis sur ce fait qui se renouvelle fréquemment. Une prochaine *Revue* renfermera nos observations à ce sujet.

Les Néo-Calédoniens

Nous donnons cet extrait d'un chapitre du livre intitulé : *La Nouvelle-Calédonie et ses habitants*, par le docteur de Rochas, chirurgien de la marine impériale :

Ces sauvages sont éminemment superstitieux, ils pratiquent la croyance aux Esprits ou à des Esprits dont il serait trop long de faire la nomenclature, et de caractériser l'espèce et les propriétés, la foi dans les prodiges, la confiance dans les sorciers sont vivaces parmi eux.

Ils ont aussi le dogme de l'immortalité de l'âme et la croyance dans un autre monde peuplant les bois, les cimetières, une foule d'autres lieux, d'êtres extraordinaires, âmes des ancêtres ou Esprits incréés.

Les apparitions sont fréquentes, mais les maladies réputées à possession, le sont davantage encore, et rappellent à la fois les possessions des temps anciens et les hallucinations des temps modernes.

Un individu, mâle ou femelle, bien portant, est sensément pris tout à coup d'un délire ébriéiforme : son oeil devient hagard, sa physionomie revêt un aspect étrange, il s'agite et parle d'une façon déréglée, il montre du doigt les êtres fantastiques qu'il voit et qu'il entretient, puis, revenant à la

raison, il raconte les choses étranges qu'il a vues : « J'ai vu, dit il, le père, le frère d'un tel, mort depuis tant d'années, j'ai vu tels ou tels Esprits, j'ai assisté à une grande fête chez nos ancêtres, etc. »

Remarque : Telle est l'appréciation du docteur de Rochas sur des faits pathologiques qui eussent dû vivement l'intéresser. Un docteur, et surtout un voyageur, ne peut froidement remarquer un cas de maladie générale, sans chercher quelle en est la cause ; la pathogénésie est un art qui, dans ce cas, eût dû tenter un savant, et en son nom ce n'est pas être bien perspicace que de dire : « Ces sauvages sont éminemment superstitieux ». Avec des déductions pareilles on ne peut mériter le nom d'observateur, nous savons pourtant que les faits relatés ici ont plus d'importance que généralement on ne le croit : dans tous les pays et à toutes les époques, ils se sont reproduits avec plus ou moins d'intensité, ou pour mieux dire, ce phénomène naturel s'est produit constamment avec les mêmes symptômes, sans trouver un observateur pour les analyser et les relater.

Pour qui veut bien se donner la peine de lire les ouvrages d'Allan Kardec, et les faits similaires décrits dans la *Revue spirite*, il y a cette conviction sensée, raisonnée, que les cas d'apparition des Esprits, de possession, de vision médianimique, etc., rentrent dans l'ensemble d'une loi parfaitement définie, et surtout en parfait accord avec la raison et avec la science.

Tous les jours nous voyons des personnes réputées folles, être guéries par la volonté et le fluide magnétique d'un médium guérisseur : l'agent périsprital (cette nouvelle force dite force psychique, par des savants) a toujours existé, et, pour tous ceux qui sauront sa puissance et les résultats qu'on peut en obtenir par une étude attentive, il y aura une source continue de remarques et d'applications intelligentes.

Dans notre publication, nous aurons bien souvent lieu de revenir sur ce sujet intéressant, et de prouver que par l'instruction seule, on peut, au lieu de pratiques superstitieuses, de foi ardente dans les sorciers, d'actes de possession si habilement exploités, faire rentrer tous ces cas extraordinaires dits miraculeux, dans le domaine de la raison et de la déduction rationnelle.

Nous avons à notre portée des instruments de progrès jadis inconnus, ces instruments tout puissants pour le mal sont employés avec adresse par de puissants adversaires partisans avoués de l'ignorance, reprenons ces instruments pour les intelligenter, le bien que nous en recueillerons nous fera oublier la main perfide qui s'en servait. Le Spiritisme, n'est-il pas la science, la lumière, le pardon ?

Revue de la Presse

Causerie de la Gazette de Spa

Sous ce titre, nous lisons dans la *Gazette de Spa* (Belgique), et sous la signature d'un beau nom, Raoul de Montaigle, un article assez vague commençant par ces mots : « Pour être de son siècle, il faut se tenir au courant de ses agitations, se trouver en plein dans sa vie... N'est-ce pas ? C'est entendu. »

Là-dessus, le signataire, tout fier de son titre et croyant que le pavillon couvre la marchandise, nous donne dans trois colonnes la juste mesure de son profond savoir, aussi en profite-t-il pour dire « Allan Kardec le nébuleux, le vague, le confus, qu'est-il devenu ? un faux Dieu, un intrigant, un imposteur..., etc., etc. »

Et voilà comment on écrit l'histoire dans la *Gazette de Spa* du 1^{er} juillet 1871. Il faut avouer que de pauvres jeunes gens sont bien à plaindre quand ils endossent la lourde responsabilité d'un métier pareil, éreinter quelque chose ou quelqu'un pour divertir une galerie, comme ce doit être triste ! C'est avoir l'esprit étroit, ou bien ne posséder que des notions peu exactes sur chaque chose.

L'article entier est la millième édition des clichés parisiens dans ces temps néfastes où, pour moraliser les lecteurs, on déshabillait la vérité pour l'affubler de racontars honteux, énervants, nourriture indigeste qui a pu mathématiquement atrophier un pays comme la France. La calomnie ne prouve rien, et s'il faut le dire, le rédacteur de *Causerie* trouve le mot pour rire, mais il ne possède pas le fameux *Castigat ridendo mores* ; pour corriger les moeurs et amuser, il faut avoir

beaucoup étudié, connaître les lois qui président à la marche de l'univers, tous les rapports qui régissent la vie organique et inorganique en ses débuts, lorsqu'on a pu déduire de ces simples données la raison qui nous fait agir, vivre, penser, lorsqu'on a meublé sa cervelle de vérités indéniables, éternelles, essentielles, on présente à ses abonnés non des bulles de savon, mais bien des raisons sensées et un enseignement continu. Faire sourire l'être intime, cet élément fluide dont s'amuse énormément la spirituelle rédaction de la *Gazette de Spa*, n'est pas si facile qu'on le pense, cet élément-là se vivifiera toujours avec les oeuvres bien coordonnées, héritage, que seuls les maîtres en toutes choses nous ont laissés.

Donc, il reste pour nous, spirites, un fait bien avéré : la rédaction de la *Gazette de Spa* ne connaît pas le premier mot du Spiritisme, rien des sciences sérieuses, même rien de ce qui fait une originalité dans le journalisme, c'est un journal de baigneurs. Belges, renvoyez-la à l'école.

Après cela étonnez-vous donc que le public frivole de ces messieurs répète les créations ou les palinodies du savant qui signe Raoul de Montaigne. Allan Kardec n'a rien créé, rien imaginé, après avoir immensément étudié, beaucoup appris, il a coordonné l'enseignement du Spiritisme dans le *Livre des Esprits*, ouvrage lu dans le monde entier, puisqu'il arrive à sa 18^e édition. Bien plus, il ne faisait en ceci qu'une oeuvre de consciencieuses recherches, il offrait les déductions philosophiques et raisonnées d'une loi universelle vieille comme le monde, et surtout en concordance parfaite avec les bases actuelles de la science. Lire la *Genèse* d'Allan Kardec, c'est avoir la preuve de ce fait, mais il faut prendre la peine de la lire

Croyez-vous que M. de Montaigne y consacrerait ses précieux instants ? Comme il est de l'école de la Sainte-Ampoule et du savoir universel sans étude, il préfère se former la main, le sceptique ! et sur qui et avec quoi ? Sur qui, sur le *Phare* son voisin ; sur quoi, sur un article intitulé : *Mes Mémoires*, chapitre CXXIII... d'Alexandre Dumas, le grand Dieu des journaux futiles.

Ainsi, M. Raoul de Montaigne n'est pas heureux, non seulement il nous montre son ignorance au sujet du Spiritisme, mais pour obéir à ses supérieurs, il profite de l'insertion du chapitre CXXIII des *Mémoires* d'Alexandre Dumas dans le *Phare* (de Liège), pour débiter la calembredaine suivante, et cela après avoir jeté maints coups de griffe à notre confrère.

Dans le corps du journal, *Phare* (de Liège), j'ai lu encore la suite d'un article intitulé : *Mes Mémoires*, qui est au chapitre CXXIII, et qui n'est point signé.

C'est très gai décidément, ce *Phare* est un chérubin de journal, et je m'y abonnerai dès aujourd'hui.

Dans ces *Mémoires*, il y a une petite fille qu'on magnétise et qui lit dans l'avenir des événements politiques de la plus haute importance.

Ainsi, elle prophétise ou plutôt elle voit à travers l'impénétrable voile du temps, qu'Henri V entrera dans sa bonne ville de Paris, qu'il régnera sur les Français, que la comtesse de Chambord mourra poitrinaire, que le nouveau roi épousera une fille du peuple, etc., etc. Voilà ! ! ! Si M. Thiers ne s'abonne pas au *Phare* et si le comte de Chambord n'en fait pas son Moniteur, etc. Et plus loin : « 0 grands enfants ! ô illuminés inoffensifs ! 0 successeurs de tous les mystiques, qui trompent depuis des milliers d'années, de bonne ou de mauvaise foi, le troupeau des pauvres humains, etc. »

Et toute cette sublime inspiration suivie d'un article intitulé *l'Esprit parisien*, qui fait honneur au Signataire Jean-de-Dieu ; nous prions ce dernier de vouloir bien donner sur les doigts à M. Raoul de Montaigne. Que diable ! il est bon d'être ignorant et inconséquent, mais cela ne doit pas aller jusqu'à faire endosser à l'organe du Comité de l'union des groupes spirites liégeois, ce qui appartient de droit aux opinions absolues d'Alexandre Dumas.

Allons, pendez-vous, beau Crillon, le Spiritisme vivra sans vous.

L'indépendant de l'Oise – Article nécrologique – M. Alfred Dreux

L'article nécrologique suivant, que nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, a été puisé dans un des derniers numéros du remarquable journal *le Progrès de l'Oise*. M. Valliez, son honorable directeur, a cru devoir accorder une place aux pensées émises dans cet article, pensées en parfaite concordance avec les enseignements spirites : cela prouve sa grande indépendance et sa rectitude de jugement. Nous constatons avec bonheur que ce représentant de la

presse pense tout autrement que la direction de la *Gazette de Spa*, le soin de ridiculiser et de proscrire nos idées, n'appartient du reste qu'aux intelligences peu éclairées et à nos adversaires intéressés, ou de parti pris.

Nous connaissions M. Dreux comme un vaillant esprit et un chercheur profond, à son égard on ne saurait mieux dire que ne l'a fait l'auteur de l'article, notre ami M. Honoré Lescot :

M. Alfred Dreux, auteur des Réformes sociales, vient de mourir le 29 juillet, à Ribécourt, où il exerçait les fonctions de greffier de la justice de paix depuis une dizaine d'années. Inhumé le 31, son convoi était suivi d'une grande affluence de gens qui se disaient avec regret : « C'est un malheur ! à trente-cinq ans, c'est mourir trop jeune. »

M. Dreux avait les allures franches et la conversation spirituelle, mais si parfois il devenait humoriste ou mélancolique, c'est qu'il souffrait d'une maladie organique qui le minait depuis plusieurs années. Lui-même n'espérait pas de guérison, puisqu'il le dit dans la préface de son ouvrage :

« Surtout qu'il soit bien entendu que je suis sans prévention comme sans haine contre qui que ce soit, que je suis content de ma position et ne brigue aucune place ni aucun emploi, qu'affecté d'une maladie qui ne pardonne point et qui me laisse peu d'illusion, je n'ai d'autre ambition que celle de voir mon malheureux pays se relever et redevenir le foyer de la liberté et le phare de la civilisation. »

Quand un homme finit sa carrière après avoir beaucoup amassé pour ses héritiers, on dit de lui : « Il a bien fait, il a gagné beaucoup d'argent ». Nous tous qui sommes les héritiers des bonnes idées que M. Dreux a amassées dans son ouvrage sur les réformes sociales, nous pouvons infiniment mieux honorer sa mémoire.

Parmi les améliorations qu'il propose, s'il en est qui ne paraissent pas réalisables aujourd'hui, elles le seront un jour, peut-être plus tôt qu'on ne pense, car un grand travail intellectuel se fait dans les campagnes.

Après avoir rempli sa tâche, M. Dreux a eu la satisfaction de voir son livre se répandre sur tous les points de la France, et de recevoir de nombreuses félicitations par de hautes sommités politiques.

Un député de l'Aisne, M. Edmond Turquet, je crois, dans une lettre bien flatteuse, lui assurait une grande récompense morale.

S'il n'a pas eu cette récompense avant de mourir, l'aura-t-il après ? Son Esprit, si pénétrant, peut-il mourir comme son corps ? Non, ce qui est immatériel ne meurt point. Or, l'Esprit (que l'on appelle aussi âme ou intelligence) peut donc, après comme avant la désincarnation, recevoir la récompense de son travail, Il peut même s'intéresser encore aux affaires de son pays comme à ses parents et à ses amis.

Etant surtout débarrassé d'un corps infirme et souffrant, détaché des intérêts et des besoins matériels, il doit être bien plus libre de suivre ses penchants et ses aspirations.

L'homme qui souffre sur la terre subit son purgatoire en attendant le ciel...

Lorsqu'il est assez avancé pour reconnaître ses erreurs, il revient sur la terre afin de les réparer dans une existence nouvelle. Telle est la loi du progrès moral par la réincarnation et la pluralité des existences. Aussi, l'homme qui souffre avec sagesse et résignation, doit espérer une vie meilleure, et celui qui a travaillé comme M. Dreux, au bien de l'humanité, par les Réformes sociales, doit attendre la récompense morale qui lui est promise.

H. L.

Correspondance

Le spiritisme à Marseille

Nous recevons de Marseille la lettre suivante :

Messieurs,

Dimanche 23 juillet, les spirites formant le groupe de M. Georges, sous le patronage de Vincent de Paul et Brunat, s'étaient réunis pour fêter dans un modeste festin le quatrième anniversaire de sa fondation, cinquante membres environ avaient répondu à cette invitation. Cette fête fraternelle offrait le cachet tout exceptionnel de l'union par une même communion de pensées.

M. C., d'Aix, dans un discours concis, a prononcé quelques paroles de circonstances vivement applaudies, le toast de M. Georges, en souvenir de nos frères et de nos sœurs partis pour le monde des Esprits, a produit une sensation réelle. Enfin, dans une hymne spirite, plusieurs jeunes demoiselles ont bien voulu nous faire apprécier leur talent et leur bonne volonté.

Des communications de diverses natures ont complété l'ensemble de la fête. Avant la séparation, un désir souvent exprimé a terminé la réunion, on a décidé la formation d'un groupe central d'après la pensée émise par M. H..., naturellement ce moyen de propagation spirite a trouvé un écho parmi nous, un rendez-vous fut pris immédiatement.

Rolland

Le 27 juillet, il a été pris la décision suivante :

A l'unanimité, et vu le nombre croissant des adeptes suivant les études du groupe spirite de Marseille, il est indispensable de transférer le lieu de réunion dans un local plus spacieux.

Donc, un groupe central est formé pour s'occuper spécialement de propagande spirite, donner des conférences, créer une bibliothèque, et fonder un journal quand les fonds en caisse le permettront.

Une souscription est ouverte, des engagements mensuels ont été pris par chacun des membres, en raison de cet axiome : A chacun selon ses forces.

M. le docteur C... a bien voulu mettre ses appartements à notre disposition en attendant qu'un local nous soit affecté. Nous faisons donc un chaleureux appel à nos frères spirites, à tous ceux qui ont à coeur de voir progresser la grande oeuvre régénératrice.

Rolland

Remarque : Nous avons répondu au groupe de Marseille en applaudissant à sa décision. Nous lui avons, à notre point de vue, indiqué le moyen de réunir de franches et sérieuses adhésions, en engageant moralement tous les spirites à étudier non seulement les lois fluidiques qui régissent le monde des Esprits, mais aussi les résultats psychologiques, dans leur rapport d'affinités naturelles avec tous les matériaux composant la nature entière.

Il nous faut aujourd'hui des convictions éclairées par le rayonnement des études scientifiques, et nous ne saurions jamais assez le répéter, c'est en donnant à nos adversaires la certitude que nous sommes des gens désireux de s'instruire, appuyant leur croyance sur la raison, sur le critérium de preuves répétées et concordantes, que nous serons respectables.

Un Esprit incarné doit, s'il est spirite, avoir la conscience de sa mission, des simulacres seuls ne suffisent plus. Les religions ont ébloui les yeux par les cérémonies pompeuses, par l'étalage de riches ornements, pour le vulgaire, ce pouvait être la récréation de l'homme matériel, mais pour le penseur, c'était tout au plus la carapace embryonnaire de l'oeuvre de rédemption. Le temps des vains spectacles est passé, si les Esprits attardés se plaisent à ces mirages, respectons toutes ces manières primitives d'exprimer les aspirations, l'homme est une chrysalide incessante, selon son avancement, il est un peu plus ou un peu moins enfant ; nous devons donc, nous qui avons le bonheur de connaître quelques vérités, les répandre autour de nous afin que les incarnations attardées se spiritualisent avec conscience, et l'on ne peut-être conscient, qu'en analysant froidement et sans parti pris toutes les lois qui régissent le monde matériel et le monde spirituel.

Le groupe de Marseille prend une généreuse initiative, s'il fonde une bibliothèque, c'est, avec juste raison, son devoir et son droit, ce sera le noyau central vers lequel convergeront toutes les idées, ce sera le point de départ d'une organisation forte et solide, elle permettra dans une époque peu éloignée d'entendre des professeurs érudits, défendant avec conviction nos croyances libérales, moralisatrices, surtout consolantes par leurs promesses évidentes et indéniables, surtout quand on sait les étayer sur ce qui est acquis scientifiquement.

Un journal n'est viable qu'à une condition, c'est qu'il puisse représenter non seulement une assemblée d'hommes, mais aussi une pensée supérieure qui fasse époque, il doit indiquer un but indépendant d'égoïstes personnalités, c'est-à-dire un but général et humanitaire ; enfin il doit convier toutes les aptitudes au bon travail, celui de l'émancipation des masses, par l'acquis progressif et sagement ordonné, par cette persuasion, que la nation être collectif ne prendra sa place avancée parmi les autres peuples, qu'au moment où chaque individualité aura rempli sa mission d'intérêt général, par un jugement sain, judicieux, puisé à la source des connaissances utiles.

Puissent les divers groupes avec lesquels nous avons l'honneur d'être en rapport, nous adresser leur avis sur le but du groupe Georges, comme aussi sur les réflexions qu'il nous a suggérées.

Voici quelques extraits des instructions dictées par les Esprits dans la réunion marseillaise :

« Dans ces derniers jours, des milliers d'entre vous ont disparu de la terre pour rentrer dans le monde des Esprits avant le terme de la vie humaine. O vous qui êtes dans le nombre de ces morts, pourquoi mutuellement vous accuser d'injustice, tous vous avez commis des actes de cruauté, semblables en tout point à ceux de l'animalité, spectacle navrant propre à combler de tristesse, l'être qui aime ardemment l'humanité.

Enfants d'une même nation, vous devriez vous aimer les uns les autres, les noms de nationalité devraient donc disparaître devant vos actes, ne sont-ils qu'une fiction semblable à ces frontières qui séparent les peuples ?... Nous devons croire que ces grands mots ont fait leur temps et ne signifient absolument rien. L'orgueil, la passion, la fausse et inutile ambition de l'homme quelle que soit sa nation, sont le mobile de tous les maux comme de toutes les guerres.....

Avant de vous quitter, frères et amis bien-aimés, permettez-moi de vous recommander le calme et la réflexion, efforcez-vous bien surtout, de rentrer chacun sérieusement en vous-même, pour retrouver peu à peu le chemin de la véritable liberté... de cette liberté dont vous balbutiez à peine le nom, sans savoir en apprécier les bienfaits inestimables. »

J.

Nota : Cette communication trop longue pour être entièrement insérée, fut obtenue pendant le sommeil magnétique du médium.

Un autre Esprit est ensuite venu donner une communication, commentait de la précédente ; il constate que toutes les guerres sont des meurtres, et que toutes absolument sont des guerres civiles.

Puis il ajoute : « Si ma voix pouvait être entendue, je dirais au vainqueur quel qu'il soit : Non, vous n'avez pas vaincu, car la justice ne vous guide ni les uns ni les autres. La victoire n'est pas dans un simulacre de tuerie atroce, mais dans le combat moral qui saura bien effacer votre passage, elle seule peut faire disparaître votre souvenir, car les armes meurtrières doivent réciproquement vous anéantir. » ... « Ce temps viendra, espérons-le... Ceux qui voudront s'égorger pourront en attendant remplir leur horrible mission, mais il ne faut pas qu'une pression injuste contraigne les amis de la paix et du cosmopolitisme universel, à accepter un moyen qui répugne à leur conscience. Pourquoi nommer lâches ceux qui pensent autrement que vous ? En vérité, ils sont en définitive plus avancés que l'homme de combat, et, quand chacun pensera ainsi et ressentira le même dégoût, le monde entier aura fait dans le progrès un pas immense. »

Un Esprit familier

Nous avons une lettre venant rectifier bien sagement la suscription de nos lettres adressées jusqu'ici au groupe Georges à Marseille, nous accueillons avec une satisfaction d'autant plus grande la remarque de notre frère G. qu'elle est une sanction de notre pensée intime.

Nous écrivions ainsi : A M. Georges, président du groupe G., etc.

Nous devons désormais dire : A Messieurs les membres du groupe spirite Saint-Vincent-de-Paul et Brunat, 27, rue des Petits-Pères, etc. et voici pourquoi.

Ce groupe s'est développé malgré la malveillance, il a librement grandi en atteignant sa septième année, aussi célébraient-on, non sa naissance, mais la quatrième année de sa formation régulière.

Il a été décidé que, pour conserver au groupe son caractère cordial et fraternel, sa physionomie égalitaire, et pour éloigner toute prédominance, tout envahissement, le titre présidentiel était aboli, une liste volontaire dressée par l'assemblée, et composée de membres actifs, aura pour mission la direction des soirées spirites : le vote a eu lieu à l'unanimité.

Pas de comité directeur, mais au premier jour de chaque mois, aura lieu une réunion spéciale et générale pour toutes les questions d'ordre administratif, emploi des fonds et améliorations futures ou actuelles, afin de ne pas, dans les autres réunions, entraver les travaux, par des dissertations étrangères, ou l'absence de membres tièdes ou indifférents. Nos frères veulent ainsi mettre toutes les aptitudes en évidence.

Dissertation spirite

*Berlioz*⁵⁸

Où suis-je ?... Que désirez-vous ?... Quelle force m'attire et me dit : Regarde, écoute, vois, entends ?...

Ce que je vois ?... un salon... quelques personnes assises... une table où l'on écrit... En bien ! Que peut avoir de commun un disparu de la terre, avec vous ?... Mon commerce avec les vivants n'est donc pas fini ? Mes déboires voudraient-ils recommencer ?... C'est que je ne veux plus revivre parmi vous, j'ai tant souffert !.. .

Je parlais, j'agissais, je critiquais, j'écrivais comme vous, mais j'étais un vivant bien mort ! Mes pensées, ils les bafouaient ! Ma musique avait son charivari à chaque audition, et si j'ai recueilli quelques applaudissements à l'étranger, ma patrie, la France... ce pays des générosités de l'esprit, de l'existence intelligente, la France, cette reine, a ridiculisé son enfant, un de ceux qui l'aimaient !...

Rien derrière moi... un souvenir rétrospectif parfois, une fleur sur ma tombe, peut-être la statue de marbre pour moi, et la célébrité pour mes écrits !... Eh ! Que m'importe ! J'ai jeté à tous mes mélodies, ma jeunesse, mon génie, j'ai tracé mon sillon !... Qu'un nouveau labour le couvre !... Vous le voyez, je suis bien mort à la terre, et qu'aurais-je désormais de commun avec vous ?...

La vie !... Elle est là-haut, dans l'immensité ! Oh ! mon rêve était vrai !... Ici, dans l'espace, on peut chanter, car toutes les harmonies se confondent !... Les mouvements des planètes innombrables, de leurs satellites émeuvent tous les atomes, toutes les molécules de l'immensité ! C'est une musique infinie, un accord sans pareil ! c'est un instrument sans limite, où Dieu, cet éternel harmoniste, fait tout résonner, tout resplendir...

Si j'avais la tête en repos, quelles belles pages j'écrirais pour les célestes concerts ! Et quel auditoire de connaisseurs, quels parrains artistiques, quel parterre de rois, de tous les génies, pour applaudir les instrumentistes et les chanteurs de l'erraticité, interprétant la pensée de Berlioz.

Si ce n'est pas un rêve, je demande justice aux amis invisibles qui, tant de fois, m'ont consolé dans mes nuits d'insomnies, qu'ils ne me laissent plus réveiller, ou, si c'est le réveil, si c'est la réalité, si je puis être un des seconds de l'harmoniste universel, je veux désormais descendre à votre appel, et consolé, raffermi, je vous apporterai des consolations et des forces que je me sens disposé à mettre à votre disposition.

Dieu de bonté, éclaire-moi, élève-moi, ôte-moi ce voile qui m'empêche de voir dans ton rayonnement, et désormais il n'y aura pas un être plus heureux que Berlioz.

Retraite de M. Desliens

⁵⁸ Paris, 21 mars 1869. Médium M. X.

Nous avons reçu la démission de M. Desliens, des formalités administratives en ayant empêché l'insertion dans la *Revue* du mois d'août, nous la donnons ici textuellement :

Paris, 27 juin 1871.

Messieurs les membres de la Société anonyme du Spiritisme, 7, rue de Lille, Paris.

« Messieurs,

Pendant les péripéties du siège de Paris et plus tard pendant l'insurrection communale, malgré les difficultés impérieuses du moment, j'ai tenu à accomplir mon devoir jusqu'au bout, en rédigeant mensuellement les articles nécessaires à la publication régulière de la *Revue spirite*.

Mais ce n'est pas sans des fatigues que vous comprendrez, que j'ai pu à la fois défendre le pays menacé, et contribuer comme spirite agissant, au développement de la doctrine. Assez gravement indisposé, dès le commencement de mars dernier, je dus bientôt m'abstenir de longues marches, par suite d'un affaiblissement général qui m'obligea à garder la chambre pendant plus de six semaines. Néanmoins, avec bien des efforts, je parvins encore à satisfaire à la tâche que je m'étais imposée après le départ du maître.

Aujourd'hui, la correspondance reprend de toutes parts, et ma santé plus chancelante que jamais, ne me permet pas de remplir mon mandat dans toute son intégrité, aussi, viens-je vous prier d'accepter ma démission, comme secrétaire-gérant de la *Revue spirite* et comme membre administrateur de la Société anonyme, au moins pendant le temps nécessaire à la réparation de mes forces épuisées.

Ce n'est pas sans une émotion pénible que je renonce bien malgré moi, vous en êtes persuadés, à nos chers travaux. Il me faut, certes, subir la douloureuse contrainte de la nécessité, pour cesser de prendre une part active à la lutte, au moment où les efforts réunis de tous les membres de la grande famille spirite seraient indispensables.

Qu'il me soit au moins permis de remercier chaleureusement ici, nos nombreux correspondants qui, oubliant ma faiblesse et mon inexpérience pour ne considérer que la grandeur de l'oeuvre, ont bien voulu accueillir avec bienveillance mes efforts pour contribuer à la propagation de la doctrine. Qu'ils en soient bien persuadés, de près ou de loin, comme rédacteur de la *Revue spirite* et membre de la Société anonyme du Spiritisme, ou dans toute autre situation, je n'en serai pas moins un des partisans convaincus de la philosophie spirite et un de ses plus ardents défenseurs.

Veillez agréer, je vous prie, messieurs les membres de la Société anonyme du Spiritisme, l'assurance de ma parfaite considération. »

A. Desliens

Aux abonnés

Le départ du maître a laissé de grands travaux à accomplir, tous les spirites sans distinction quelle qu'elle soit, doivent contribuer à l'oeuvre commune, celle de la régénération progressive de l'humanité.

Allan Kardec savait prévoir, mieux que nous tous il appréciait la marche à suivre pour fonder une chose durable, et la mettre à l'abri de compétitions plus ou moins égoïstes ; avant son départ, il regrettait bien vivement de n'avoir pu établir son impersonnalité, il craignait (puisqu'il avait dû agir comme fondateur) que l'un de ses successeurs ne voulût imiter ce que forcément il avait été, c'est-à-dire un être personnel, assumant sur lui toute la responsabilité de l'oeuvre, base unique peu solide quand il s'agit du Spiritisme, oeuvre complexe et multiple qui exige le concours de dévouements absolus.

Il avait donc jeté les bases d'une société qui devait embrasser tous les élans, tous les savoirs, centre solide où toutes les forces fussent venues converger, bien plus, chaque membre admis à l'administration, devait savoir en y entrant qu'il devenait impersonnel, et que, partie d'un tout, il ne

pouvait s'en distraire pour se poser en président, en demi-dieu, chose que tout spirite doit réprouver, puisque le maître l'a formellement condamnée.

Si quelques spirites ont fondé une société anonyme, à capital variable, etc., c'est que les lois et l'obligation où l'on était de se soustraire à toute influence ennemie, les ont obligés quoiqu'à regret, d'accepter un titre dont quelques dissidents se sont fait une arme contre eux. Ce cas était prévu, comme aussi il était dit que toute oeuvre contraire à l'existence de la société anonyme ne serait pas viable. Nos bons guides, et parmi eux le maître Allan Kardec, avaient donc raison, la société malgré son titre, est prospère et prospérera, cela doit être, puisque son existence repose sur une loi que les aveugles seuls persistent à nier, et qui peut donc prétendre se mettre au-dessus de l'une des lois primordiales de la nature ?

Sans intérêt autre que celui de la doctrine, qu'on le sache bien une fois pour toutes, la société espère que d'autres dévouements, se joindront à elle, après la phase d'épreuve, vient la période d'action ; donc, il dépend des spirites seuls de voir la société anonyme réduire le prix de ses œuvres, nous pourrons alors mettre dans toutes les mains la consolation certaine et l'assurance du but de la vie par les déductions raisonnées et scientifiques.

La *Revue* doit aussi progressivement se modifier, elle a dû, dans le principe, être purement philosophique et relater les faits psychologiques avec de lumineux commentaires du maître, aujourd'hui, tout en restant imprégnée de ce grand caractère, elle doit ouvrir plus largement ses pages aux recherches scientifiques, une multitude de brochures judicieusement conçues nous sont adressées, elles attaquent les préjugés académiques, en faisant de savants rapports entre tous les éléments physiologiques qui constituent l'être, ce composé de tous les êtres. Ce sont de nouveaux éléments qui constituent une nouvelle phase du Spiritisme, et auxquels pour notre part nous ferons un fraternel et bienveillant accueil.

Un rapport de la Société anonyme 1869-1870, contenait un paragraphe ainsi conçu : « Désormais, en effet, l'existence et l'avenir de la société ne reposent spécialement sur la tête d'aucun individu ; l'un de nous peut mourir, disparaître, changer de manière de voir, sans que la société en souffre, puisque le groupe qui la compose remplaçant, au fur et à mesure des besoins, les vides qui peuvent se former dans son sein pour une cause quelconque, sera constamment maintenue dans la voie tracée par les statuts qu'elle s'est imposés pour quatre-vingt-dix-neuf ans. »

Ainsi, M. Desliens, secrétaire-gérant de la *Revue spirite*, nous adresse non-seulement sa démission comme secrétaire-gérant, mais aussi comme administrateur de la société anonyme ; il exprime ses regrets et motive sa démission sur les fatigues du siège de Paris et sa faible santé.

Nous succédons à M. Desliens, et comme lui nous devons rester impersonnel, nous faisons partie d'un groupe d'administrateurs, désintéressés et surtout spirites dans l'acceptation du mot, et si nous avons à traiter la partie active de la rédaction, il n'est pas moins vrai que nous représentons dans notre dire la pensée commune de nos collègues, sous la direction imprimée à nos idées par le mouvement général du Spiritisme.

Nous ne voulons pas être exclusif, et chaque fois qu'un spirite, eût-il des divergences d'idées avec nous, voudra nous soumettre un travail, il peut être assuré que la rédaction ne veut et ne doit pas s'imposer, elle accueillera fraternellement toutes les oeuvres, elle les discutera, non à un point de vue personnel, mais bien au point de vue de l'utilité générale et de l'intérêt de la doctrine, la *Revue spirite* reproduira avec bonheur les études sérieuses qui auront pour but la concordance de l'enseignement, basée sur des preuves scientifiques.

La désunion doit être un mot oublié, relégué à l'arrière-plan, nous ne savons pas si nos guides nous donneront des inspirations assez puissantes, pour engager tous nos frères de France et des autres pays à faire non seulement des études actives, mais aussi à entrer en communication suivie avec la *Revue spirite* ; mais ce que nous savons bien, c'est que nul parmi nous n'a le droit de rejeter l'homme qui vient à nous, en vertu de la devise du maître : « Hors la charité, point de salut. »

Ancien médium de la Société parisienne des études spirites sous Allan Kardec, nous sommes assez connu de tous nos frères pour qu'on ne se méprenne pas sur notre dire. Nos lecteurs peuvent être

assurés que l'humilité et surtout la fraternité accompagneront sans cesse toutes nos paroles et nos actions.

P. G. Leymarie

Bibliographie

Sous presse :

Trilogie Spirite, c'est-à-dire scientifique, psychologique et morale, par Augustin BABIN.

En préparation :

Lettres à Marie sur le spiritisme, par Mare BAPTISTE, auteur des *Lettres aux paysans*.

Une nouvelle édition, revue et augmentée, des *Fables et poésies diverses*, par l'Esprit frappeur de Carcassonne.

Pour le Comité d'administration. Le Secrétaire-gérant : P. G. Leymarie

Octobre 1871

Réflexions au sujet de la réincarnation

Oeuvres posthumes

Puisque l'incarnation est une nécessité de la vie spirite, on peut s'étonner avec raison que tous les Esprits ne soient pas d'accord sur ce point, et c'est aux yeux de certaines personnes une objection d'une certaine gravité. La réponse sera facilement comprise de quiconque a fait du Spiritisme une étude sérieuse. Nous avons examiné la question en elle-même, au point de vue philosophique, abstraction faite de tout enseignement des Esprits, nous avons trouvé dans ce principe la seule solution possible de certains problèmes moraux et psychologiques, et notre raisonnement a été basé, non sur des hypothèses, mais sur l'observation des faits, puisque cette doctrine donne la raison de ces faits qu'aucun autre système philosophique ou religieux ne peut résoudre, en bonne logique nous devons admettre la théorie qui explique de préférence à celle qui n'explique pas, sans nous occuper de l'opinion des Esprits, qui n'a pour nous de valeur qu'autant qu'elle est parfaitement rationnelle, et que nous n'y trouvons aucune trace d'ignorance ou de faux jugement. Nous sommes donc loin d'accepter sans contrôle tout ce que disent les Esprits, parce que nous savons qu'il en est dont les idées sont bornées au présent, comme chez beaucoup d'hommes de la terre. Ils croient que leur situation actuelle doit durer toujours, ils ne voient pas au delà d'un certain horizon, ils ne s'inquiètent ni d'où ils viennent, ni où ils vont, et pourtant ils doivent subir la loi de la nécessité. La réincarnation est pour eux une nécessité à laquelle ils ne songent que lorsqu'elle arrive, ils savent que l'Esprit progresse, mais de quelle manière ? C'est pour eux un problème, alors si vous le leur demandez, ils vous répondront selon l'état de leurs connaissances, les uns vous parleront de cinquième et de sixième ciel, d'autres de la sphère du feu, de la sphère des étoiles, de la cité des élus, qui n'est autre chose pour eux qu'une idée vague des mondes meilleurs.

Ce qui prouve l'ignorance de ces Esprits, c'est le tableau bizarre que quelques-uns font de la progression future, car tous reconnaissent la nécessité de cette progression, ils ne diffèrent que sur la manière dont elle s'opère, leurs idées, sous ce rapport, sont plus ou moins empreintes des préjugés terrestres, et reposent quelquefois sur des principes évidemment absurdes, comme par exemple sur celui des sphères concentriques ayant la terre pour foyer, et qui sont comme des échelons pour les Esprits, idée empruntée aux anciens systèmes astronomiques. Il suffit qu'un Esprit émette une théorie semblable, ou toute autre hérésie scientifique notoire, pour donner la nature de son savoir et la valeur que l'on doit attacher à ses opinions. Au reste, en cela comme en beaucoup d'autres choses, la contradiction est quelquefois plus apparente que réelle, et peut résulter, soit de l'interprétation des termes, soit de la manière de présenter l'idée. La même pensée se trouve souvent dans les choses les plus disparates à première vue et qui sont plus contradictoires pour la forme que pour le fond, témoin la doctrine biblique de la création de la terre, or il est encore plus facile de reconnaître le principe de la réincarnation dans les figures employées par certains Esprits, que les six périodes géologiques dans les six jours de la Genèse.

On conçoit que des Esprits peu avancés puissent ne pas comprendre cette question, mais alors comment se fait-il que des Esprits d'une infériorité morale et intellectuelle notoire parlent spontanément de leurs différentes existences et de leur désir de se réincarner pour en prendre une nouvelle, tandis que parmi ceux qui contestent le principe, il en est qui sont manifestement plus intelligents ? Il se passe dans le monde des Esprits des choses qu'il nous est bien difficile de comprendre, et qui par cela même nous semblent des anomalies. N'avons-nous pas parmi nous des gens très ignorants sur certaines choses, et qui sont éclairés sur d'autres ? des gens qui ont plus de jugement que d'instruction ? Nous savons encore que les Esprits forment des groupes, des familles qui sont comme les nations chez nous, et que les individus puisent des idées dans le milieu où ils se

trouvent. Nous savons enfin que certains Esprits, plus intelligents, que bons, se plaisent à flatter les préjugés des hommes, que leur désir est de les maintenir dans l'ignorance tout en ayant l'air de les instruire. Ils savent profiter de la facilité avec laquelle on ajoute foi à leurs paroles, et pour inspirer plus de confiance, ils font parade de leur faux savoir en habillant leurs discours de phrases redondantes et ampoulées qui peuvent séduire ceux qui ne vont pas au fond des choses, mais si on les pousse à bout par le raisonnement, ils ne soutiennent pas longtemps leur rôle. Comme en définitive leur système sur la progression des Esprits ne résout nullement les difficultés, il n'y a qu'à leur poser carrément les questions que nous avons formulées, et l'on verra si leur solution est plus logique. Encore une fois si nous acceptons celle que nous donnons dans nos livres, ce n'est pas seulement parce qu'elle vient des Esprits, mais encore, et surtout, parce qu'elle est d'accord avec les faits observés, qu'elle ne contredit aucune des données de la science, et qu'elle explique tout.

Allan Kardec

Variétés

Production d'un phénomène de photographie d'un esprit, au Pueblo, de Los Angeles (Californie)

Monsieur le rédacteur,

Un phénomène de photographie d'un Esprit, qui s'est produit récemment dans notre ville, a mis toute la population en émoi, aussi voit-on, depuis, des groupes se former de tous côtés et les vérités révélées par le Spiritisme se propager comme un feu dévorant.

Je vous envoie le compte rendu de notre city marshall (prévôt), M. Francis Baker, qui, soit dit en passant, était substitut de notre ancien city marshall feu W. C. Warren, lequel est apparu d'une façon inattendue sur la plaque destinée à reproduire les traits photographiés de M. Baker.

Tout à vous pour la vérité.

Thos. A. Garey

Compte rendu de M. Francis Baker :

Je me trouvais pour affaires, le 4 juin dernier, à la photographie de V. Wolfenstien, lequel m'invita à m'asseoir en me disant qu'il allait faire mon portrait, ce que je fis sans penser à rien de particulier. M. Wolfenstien fit une épreuve qu'il emporta dans un cabinet obscur d'où il sortit quelques instants après, en disant, qu'il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, que probablement ses produits chimiques étaient altérés, car l'image qu'il venait de produire, était toute noire. Il prit une seconde plaque et nous recommençâmes l'épreuve, après quelques secondes, il l'emporta dans le cabinet obscur pour la développer. Il sortit, quelques instants après, et vint me demander d'un air très étonné, si j'étais spirite, lui ayant répondu que oui. « Eh bien ! Regardez ce portrait », me dit-il. A mon grand étonnement, je reconnus le portrait de W. C. Warren avec lequel j'avais été en relation d'affaires officielles, et qui fut tué d'un coup de feu l'automne dernier en accomplissant les devoirs de sa charge.

La nouvelle de ce phénomène se répandit bientôt par la ville, et une foule de monde vint assaillir la galerie photographique de M. Wolfenstien en criant : « Humbug » (blague), alors M. Wolfenstien les invita à se retirer en leur annonçant une nouvelle expérience pour le vendredi 7 juin, les engageant à nommer une commission d'examen qui serait chargée de le surveiller.

Le mercredi suivant, j'allai chez un autre photographe, M. Godfrey, propriétaire de la galerie du Rayon de soleil, qui se donnait comme expert, pour trouver la ficelle des phénomènes de cette nature, je lui dis de se préparer, d'apporter ses propres plaques et de surveiller attentivement M. Wolfenstien. Étaient présents M. et madame Keller, George Hansen, M. Ducommun, docteur Montgomery de los nictos, W. W. Maxy du Monté, Georges Lord de San Bernardino, John Mayer, Thomas A. Garey, la femme de W. C. Warren et deux autres dames ainsi que beaucoup d'autres que je ne connaissais pas. Après que le comité eut examiné tout ce qui concernait l'appareil, la chambre noire, etc. , et qu'il se fut assuré qu'il n'y avait rien autre que les accessoires nécessaires, M. Godfrey

prit une de ses propres plaques, alla avec M. Wolfenstien et M. Georges Hansen faire des préparations. La plaque fut ensuite placée dans la chambre noire, et l'épreuve fut obtenue en présence de tout le monde. La plaque fut portée dans le cabinet noir par les mêmes personnes, et quand elle fut développée, le portrait de l'Esprit s'y trouvait plus visible encore que la première fois, sa main droite indiquant le ciel, tandis que, dans le premier portrait, la main reposait sur mon épaule. Sa femme déclara que c'était le meilleur portrait qu'elle eût jamais vu de son mari. Elle est catholique et ne croit pas au Spiritisme.

Votre, etc.,

Francis Baker

Le journal de la localité rend compte du phénomène dans les termes suivants :

Aujourd'hui, un certain nombre de citoyens, bien connus, se sont rendus à la galerie photographique de M. Wolfenstien, et une plaque a été préparée au Sun Beam Gallery (rayon de soleil), par M. Godfrey qui l'a apportée lui-même. On a obtenu un portrait, que tous ceux qui étaient présents ont reconnu comme étant celui de feu le marshall Warren venu sur l'épreuve du portrait du marshall Francis Baker⁵⁹.

Remarque : Il y a trois ans environ que M. J.-W. Edmunds, avocat, assistait à un procès qui se débattait au tribunal de Brooklyn (Etats-Unis) ; là, il eut l'apparition de l'Esprit d'un homme qui se tenait debout derrière le jury, il disait à M. J.-W. Edmunds : « Cela n'est pas juste, ma famille ne doit point recouvrer cet argent. C'est moi qui me suis tué. »

L'avocat, après avoir pris des renseignements, sut alors que le procès auquel il assistait avec indifférence était la revendication de la fille d'un homme suicidé ou tué par accident, la plaignante demandait à la compagnie d'assurances la somme de 2,000 dollars (10,000 francs), chose à laquelle cette dernière se refusait, prétendant qu'il y avait cas de suicide.

Après des contestations entre les parties adverses, la compagnie fut condamnée. M. J.-W. Edmunds avait, pendant les débats, reçu de l'Esprit l'inspiration de quatre demandes à adresser à un docteur aliéniste, témoin dans l'affaire, et qui l'avait soigné comme fou pendant sa dernière existence, le défenseur ayant mal adressé les questions présentées par M. Edmunds, il ne put y être directement répondu par le jury, mais le docteur, interpellé après le prononcé du jugement, se déclara pour les raisons claires et logiques présentées par M. Edmunds. Il était clair que si le juge et le jury eussent entendu et vu comme ce dernier, au lieu de condamner, ils eussent acquitté la compagnie d'assurances.

Plus tard, un procès criminel fut intenté dans la ville de New York, à M. Mumler, photographe spirite qui reproduisait le visage des Esprits. M. J.-W. Edmunds fut appelé comme témoin, il prouva que dans certains cas on peut voir les Esprits, et que, si ces derniers peuvent se rendre visibles pour l'oeil matériel, ils peuvent tout aussi bien se rendre visibles à la chambre noire, il raconta l'apparition du suicidé de Brooklyn.

Cette explication publique fit acquitter le photographe, mais reproduite par les journaux, elle eut un grand retentissement, la polémique s'empara du fait en le commentant à divers points de vue, en tout cas, les injures les plus triviales lui furent adressées.

Quinze jours après, deux dames, dont l'une était la fille, l'autre la soeur du suicidé, vinrent rendre visite à M. J.-W. Edmunds, elles avaient assisté à l'audience du tribunal de Brooklyn, et en lisant le compte rendu de l'affaire du photographe Mumler devant la cour de New York, elles avaient compris, bien qu'il ne fût pas désigné nominativement, que M. J.-W. Edmunds parlait de leur père et de leur frère, et elles venaient chercher de plus amples détails.

Elles prirent copie des questions écrites sous la dictée de l'Esprit de leur parent le suicidé, et certifièrent que le signalement, l'âge, l'endroit où avait été trouvé le corps, donnés par M. J.-W. Edmunds, étaient conformes à la vérité. Pourtant ce monsieur n'avait jamais vu ni entendu parler de cet homme, ce qui exclut tout acte contraire à l'honnêteté, à la raison.

⁵⁹ Traduit du *Banner of Light* du 42 août 1871, par E. Moche.

La *Revue* a souvent expliqué ces phénomènes, elle ne peut donc se répéter puisqu'ils sont adoptés aujourd'hui comme loi d'observation. Nous désirerions néanmoins, qu'un médium photographe voulût bien s'occuper de la reproduction des traits d'un Esprit, l'enveloppe périsspritale conservant son identité, rien n'est contradictoire dans ce fait de la reproduction sur la plaque sensibilisée, d'un habitant de l'erraticité, et, pour nous Français, ce serait l'objet de nouvelles investigations dans ce domaine scientifique, qu'explorent hardiment nos frères Américains.

Nous avons hésité jusqu'à présent à relater ici les phénomènes de photographies d'Esprits, obtenues par le photographe Mumler depuis quelques années, photographies dont il nous avait adressé un spécimen il y a dix-huit mois environ, mais le fait obtenu au Pueblo de Los Angeles, dont nous donnons plus haut le récit détaillé, ne saurait nous laisser indifférents, surtout devant cette circonstance, que feu W.-C. Warren, l'Esprit dont la photographie a été reproduite, ainsi que deux des membres de la commission, les honorables MM. Ducommun, horloger, d'origine suisse, et Keller étaient parfaitement connus de notre collaborateur M. Elie Bloche qui, avec son ami M. Arthur, a habité deux ans le pays où s'est révélé le phénomène.

M. J.-P.-B., à G. ; vous êtes photographe, spirite et médium, vous avez de plus, croyons-nous, des médiums sous la main, essayez, puisque le fait est possible en Amérique, il doit l'être aussi en Europe, vous devez donc un jour ou l'autre l'obtenir.

Nous engageons également les spirites, lorsque l'occasion se présentera pour eux de se faire photographier ou d'accompagner quelqu'un pour cet objet, chez un photographe, à essayer mentalement et à l'insu de ce dernier l'évocation d'un Esprit qui leur est cher l'expérience tentée ainsi de tous côtés, devra nécessairement faire surgir des médiums possédant cette faculté médianimique, nous croyons que, pour plus de succès, le jour et l'heure de l'épreuve doivent être fixés d'avance. (Voir à ce sujet le Livre des Médiums, page 368, § 16.)

Guérisons médianimiques - Un cas de folie furieuse

Depuis trois mois nous savions de source certaine, qu'un fait de guérison médianimique avait eu lieu à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie), pourtant nous ne l'avions pas inséré dans la *Revue*, et voici pourquoi :

Le fait était récent, pour nous, il n'était donc pas avéré, que l'effet fluidique eût eu un complet résultat, nous voulions qu'il fût bien constaté que le malade n'avait pas seulement senti un soulagement partiel, mais que, guéri et en parfaite santé, il avait repris le cours habituel et normal de la vie.

Le 28 août 1871, M. P. Michellier,, de Saint-Michel-de-Maurienne, nous envoyait le procès verbal de cette guérison, signé par quinze personnes honorables, toutes ont été les témoins du fait, et même elles sont amies de M. P. E. le malade mis en cause.

Nous voulons être précis, prudents et sérieux à l'extrême, trop souvent on est enclin à nous croire les jouets d'une illusion et de trop prêcher pour notre Saint, seulement les objections qu'on nous fait ne sont pas sérieuses, ce sont pour la plupart des lieux communs, des redites qui sentent l'amour propre, des épithètes qui n'appartiennent ni aux gens éclairés, ni à la discussion honnête. Dans ces conditions le silence est d'or, et bien qu'ayant des preuves de guérisons médianimiques nombreuses, nous les laissons reposer en attendant le jour où nos correspondants débarrassés des préjugés qui les entravent, voudront bien ne plus se couvrir du voile de l'anonymat.

Nous remercions les signataires courageux du compte rendu de la guérison médianimique de M. P. E., ce dernier est un négociant connu de tous les habitants de sa localité, il est fâcheux qu'il n'ait pas voulu livrer son nom à la publicité, néanmoins tout Saint-Michel-de-Maurienne eût pu certifier sa guérison radicale.

Voici textuellement le procès-verbal :

Nous soussignés ..., domiciliés à Saint-Michel-de-Maurienne (Savoie), certifions que madame Bourdin, de Genève, a guéri médianimiquement le sieur P. E., marchand de vins en gros de cette ville dans les circonstances suivantes :

Dans la nuit du 16 au 17 juillet dernier, le sieur P. E. fut atteint d'une frénésie furieuse qui jeta la terreur chez ses voisins et la douleur dans le coeur de tous ses amis. Il eut des crises tellement fortes qu'il brisa ses meubles et en jeta les débris par la fenêtre qui, fort heureusement, se trouve sur un jardin clos.

Dès le premier jour, M. le maire et M. Charvoz, adjoint et président de la société de l'union, ordonnèrent qu'il y eût constamment plusieurs membres de ladite société à la porte du domicile du malade, afin d'éloigner les curieux dont la présence ne faisait qu'aggraver l'état de surexcitation dans lequel il se trouvait.

Au moment où les autorités, bien convaincues de l'inefficacité de la science médicale, décidèrent l'envoi du malade dans une maison de santé, les nombreux amis de M. P. E. demandèrent, par dépêche, madame Bourdin, cette dame, spirite dévouée et médium guérisseur, ne craignit pas la distance et arriva le 19 juillet au soir.

Le lendemain matin, elle se rendit au domicile du malade qui était dans un tel état, que madame Bourdin fût obligée de rester dans le corridor jusqu'à midi, de cet endroit, elle le magnétisait spirituellement, ce dont il ressentit les effets instantanément, quoique sa porte fût fermée et qu'il n'eût pas encore vu madame Bourdin, il sentait sa présence et son action. Il devint furieux, prétendant qu'il n'avait besoin de personne pour le guérir, même réponse avait été faite au médecin qui était venu lui offrir un calmant au début de sa maladie.

Dans l'après-midi du 20 juillet, madame Bourdin, accompagnée de plusieurs amis du malade, munis d'un corset de force, entra dans la chambre de M. P. E. qui, devant elle, ne fit aucune résistance et endossa lui-même le corset, tout en ne pouvant supporter la présence du médium, elle lui prit la main malgré lui, et aussitôt il s'endormit... En se réveillant, il était soulagé.

Dès ce moment, elle fut la confidente et l'amie intime de son malade qui ne l'appelait que du nom de mère.

Après l'avoir guéri de cette obsession furieuse, madame Bourdin avait à terminer une autre tâche, son malade s'étant roulé sur des débris de vitres cassées, avait dans les chairs des morceaux de verre, ce qui le faisait horriblement souffrir, après avoir extrait tous les fragments, notre médium guérisseur repartit pour Genève, au grand regret de son malade qui était alors en pleine convalescence.

Depuis le 2 courant, M. P. E. est en parfaite santé, s'occupant de son commerce comme si les événements que nous venons de relater, n'eussent pas eu lieu.

Puis suivent les signatures de messieurs :

MICHELLIER jeune (François), PITRE (Richard), BERNARDET (François), BERNARDET (Stanislas), MICHAUD (Claudius), ARGENTER (Auguste), JUILLARD (Charles-Félix), DIDIER (Louis), CHAPELIER (L.), FORTIN (P.), GROS (Charles), Mademoiselle MORONDY, Madame MORONDY, madame MICHELLIER.

Approuvé : P. E. »

La Société Anonyme, au nom du Spiritisme, remercie madame Bourdin de son dévouement, notre honorable soeur comprend sa mission et son apostolat par l'enseignement continu, par l'exemple permanent, la fatigue lui semble douce quand il s'agit du bien de ses frères incarnés, les aimer, les soulager, leur apprendre la solidarité qui unit intimement tous les êtres, telle est sa loi, telle est la femme spirite. Certes, ce n'est pas notre soeur qui conseillera l'ignorance, la futilité et la connaissance intime de ces mille riens dont les femmes actuelles remplissent leur vie, aux époques néfastes, il faut des coeurs et des volontés viriles, madame Bourdin doit, pour nos enfants, être un exemple éloquent.

Merci à M. P. Michellier, notre frère en Spiritisme, au nom de tous nos amis, pour l'empressement et le soin qu'il a mis à nous adresser les relations et la preuve du fait.

Autre fait de guérison médianimique – Douleurs rhumatismales

M. Maeder, rue de Châlons, 16, nous adressait la lettre suivante :

Messieurs,

On a tant dit et tant écrit pour et contre la faculté guérissante de l'ex-zouave Jacob, qu'il est de mon devoir et dans l'intérêt de la vérité, de vous signaler un cas de guérison instantanée qui m'est personnel.

Souffrant depuis plusieurs jours, d'une douleur rhumatismale qui m'empêchait de marcher, je me suis rendu en voilure, jeudi 4 du courant, chez M. Jacob, rue du Faubourg du temple, 25 ; ce médium guérisseur m'a soulagé instantanément, en quelques minutes, de sorte que j'ai pu aisément revenir à pied et sans boiter jusqu'à mon domicile.

M. Jacob me prédit que ma jambe allait enfler, que pourtant je n'avais rien à craindre, cela ne serait rien, tout s'est parfaitement réalisé, le lendemain matin l'enflure n'existait plus.

Vous laissant libre de publier cette lettre, si vous le jugez utile.

Agréez, messieurs, etc.

Maeder,
Paris, 6 août 1871

Guérisons par le magnétisme, par M. Gérard

M. Gérard, directeur de la *Revue magnétique* de Paris, écrivait le 22 juillet 1871, à M. Ch. Lafontaine, directeur du journal le *Magnétiseur de Genève*, une longue lettre insérée dans le numéro de ce journal du mois d'août, et dont nous avons cru devoir extraire les passages suivants :

Fait prisonnier à Sedan, j'ai pu pénétrer en Belgique, comme officier, j'ai choisi Namur pour ville d'internement, là, j'ai cherché à utiliser mes loisirs en me présentant dans les hôpitaux, désirant y faire du magnétisme sur nos blessés français (ils étaient 800). Partout où je voulais faire du magnétisme dans les amputations on me riait au nez, et, sans mon grade, j'eusse été mis à la porte.

Les jésuites sont en grand honneur dans ce pays-là, et rien ne se pratique sans leur permission, aussi a-t-on agi envers moi comme on l'eût fait pour Satan, etc.

Un jour pourtant, un cas de tétanos se déclara chez un malade atteint au bras, tous les moyens ayant échoué, le docteur Bribozias fait appeler M. Gérard qui endormit aussitôt le malade, et lui demanda alors ce qu'il fallait faire ? Le malade répondit : « Tout est inutile, il est trop tard, hier vous m'auriez guéri. »

Devant le docteur stupéfait, le magnétiseur continua son action, et aucune contraction ni trémens ne se produisirent. Tout à coup, le malade dit, en étendant la main : « Je guérirai ! Mais de suite il faut me couper le bras à cinq centimètres au-dessus de la plaie. »

L'opération faite sous l'influence du sommeil magnétique réussit parfaitement ; pendant la section, le malade qui causait disait aux médecins présents :

« Messieurs, toutes les fois que vous vous trouverez dans un cas semblable, n'hésitez pas, supprimez la cause et l'effet disparaîtra, l'amputation du membre ne sera pas toujours nécessaire, si vous supprimez de suite les nerfs froissés, mais si vous attendez, comme dans ce cas-ci, magnétisez votre client et enlevez-lui le membre qui est cause de l'affection que vous ne savez pas combattre. »

Vingt-huit jours après et sous l'impression de soins magnétiques, l'amputé sortait de l'hôpital très bien portant. Mais de ce jour les portes des hôpitaux furent fermées pour M. Gérard. Notez que ce militaire-là était endormi, et que son Esprit dégagé causait en homme expert. Pourquoi ?

Un officier du 56^e de ligne, M. Duchateau, était amputé à la cuisse, l'os du fémur avait une nécrobiose, donc mort certaine selon les docteurs et les pronostics. M. Gérard le fit réclamer par une dame du monde qui, soi-disant, était sa parente : chez elle, notre magnétiseur fit l'expérience des applications de la main sur les amputations, et même de la valeur de l'eau magnétisée, alors, malgré la cuisse tuméfiée et verdâtre, et l'odeur insupportable du pus, un mieux sensible se manifestait en trois jours, le guérisseur faisait cesser la dose d'opium, et huit jours après, toute mauvaise nature de plaie avait disparu, vingt-cinq jours plus tard pleine convalescence. L'amputé ayant fait ensuite sur le verglas une chute qui produisit une fracture de l'extrémité de l'os, le même procédé guérit en quinze jours toute trace de l'accident.

La dame n'avait pas, dans le principe, parlé de l'essai auquel elle prenait part, ces trois cures firent tant de bruit dans la libre Belgique, que les malades riches et pauvres arrivaient en quantité. Conséquences : 53 francs d'amende et de frais, à la suite d'un procès intenté par les médecins belges à M. Gérard, l'homéopathie est aussi proscrite dans ce pays de liberté, nul ne peut l'employer, sinon condamnation pour médecine illégale et homicide volontaire.

Remarque : La sottise humaine nous joue de ces tours-là, vérité en deçà, erreur au-delà !... Quand donc saurons-nous nous débarrasser de ces entraves, de ces préjugés qui nous abaissent et font de certains hommes de science, des égoïstes ambitieux que la génération actuelle ridiculise et rejette. Travaillez donc en vue du bien général, messieurs, votre position, votre considération seront d'autant plus élevées, que vos sentiments seront en accord avec le mouvement généreux et progressif qui entraîne les masses.

Messieurs les rieurs pourraient-ils nous dire pourquoi dans le fait de Saint-Michel-de-Maurienne, M. P. E. est réputé comme fou par la science, et pourquoi ce malade devait être interné, hélas ! Comme tant d'autres !... Avis aux parents qui, dans un cas pareil, n'ont pas assez de volonté pour s'opposer à cet emprisonnement, à cette mort violente de l'être aimé, la patience, la douceur seules suffisent, et avant une décision trop souvent funeste, l'emploi du magnétisme, nous en offrons la preuve, peut donner un résultat inespéré. Sans M. Bourdin, médium guérisseur, M. P. E. serait séquestré, oublié, de plus, fou par contrainte.

Laissons donc ces violences, inutiles trop souvent, aux vengeances politiques ou particulières, tous les journaux sont remplis depuis quelques années de ces faits de séquestration qui outragent la liberté, les spécialistes ne voyant en toutes choses, qu'une preuve de ce dont ils font une étude constante, il est urgent que l'opinion publique seule puisse réagir contre ces monomanies doctrinales qui peuvent, à un jour donné, nous atteindre individuellement.

Dans le cas de M. P. E., il y avait cas de possession, un Esprit s'était momentanément incarné en s'assimilant à l'Esprit de M. P. E., par conséquent il y avait subjugation ou obsession momentanée (lire le Livre des Esprits, p. 208). Mais ici au lieu d'un obsédé par faiblesse ou selon son désir, nous avons un homme de bien, et, après avoir ressenti l'influence du fluide magnétique, sa volonté a pu aider à éloigner toute mauvaise impression.

M. P. E. avait, dans sa frénésie furieuse, l'insensibilité physique et la connaissance de la pensée, son exaltation émoussait la sensibilité du corps pour la porter sur l'Esprit, l'effet magnétique a su agir sur le système nerveux de la même manière que certaines substances chimiques.

La magnétisation ordinaire est un vrai traitement suivi, régulier et méthodique. Donc, tout magnétiseur éclairé est apte à guérir. Mais chez un médium guérisseur la faculté est spontanée, et combien de personnes sont guérisseurs sans connaître un mot du magnétisme ? Ce qui est bien certain pour tout homme studieux et attentif, c'est qu'en certaines circonstances, ce qui constitue la médiumnité guérissante, est une puissance occulte, d'autant plus que le médium a recours à révocation ou prière mentale.

La puissance magnétique réside en l'homme, ce qui est évident, l'Esprit a donc pour agent le périsprit, et, sans ces deux puissances fluidiques nous ne serions que des animaux inconscients. Que l'on ne vienne pas crier au prodige, à l'illusion, car en nous et autour de nous, des merveilles incessantes se découvrent à qui veut les étudier, ce fluide périsprital n'est qu'un complément logique et rationnel des problèmes à résoudre, l'un des mille qu'on rencontre en analysant notre épiderme. S'il nous était donné, avec des instruments d'une plus grande puissance, de pouvoir pénétrer dans l'intime constitution des profondeurs du corps, nous aurions tellement à étudier, que plusieurs existences ne sauraient y suffire. C'est un champ à couches complexes d'où la raison humaine ne peut espérer sortir glorieusement, le pourquoi et le comment de toutes choses, science qui ne peut nous appartenir que par une succession d'autres vies.

Un magnétiseur peut bien ne pas croire aux Esprits, mais ceux-ci ne s'occupent pas toujours de ces différences, surtout si celui qui magnétise, le fait en vue du bien, notre périsprit pouvant aller, au-

delà de nos prévisions, chercher les molécules du fluide sympathique que lui offre l'habitant de l'erraticité.

Mais, celui qui, moins fier de sa faculté, sait qu'elle réside non seulement en lui mais hors de lui, appelle des effluves puissantes, des interventions produisant ce qu'autrefois on regardait comme un miracle, un rayonnement fluidique qui guérit comme à Saint-Michel-de-Maurienne, ou bien qui renvoie bien portants les perclus ou les paralytiques, comme le fait journallement, rue du Temple, 25, le zouave Jacob.

Nous pourrions citer à l'appui de notre dire, des faits constants dont notre correspondance est remplie, mais l'heure vient où le voile se déchirera, où la science mise à la portée de tous éclairera les misères insondables de l'humanité, devant son rayonnement, les petits imitant les premiers nés de la création, s'élanceront de leur abîme pour regarder la lumière et se purifier dans ses effluves vivifiantes. Dieu sera compris, la loi sainte, égalitaire, solidaire, universelle, aura convié le monde au banquet de la vie, tous les hommes communieront au calice fortifiant de savoir, de l'intelligence, de l'amour, pour chasser les inégalités injurieuses selon Dieu, toutes les mesures imméritées et dégradantes.

Spirites, vous êtes conviés à la grande fête universelle préparez-vous !...

Dissertations spirites

*Évocation de l'esprit d'A. G. capitaine de la garde mobile, tué à la bataille du Mans*⁶⁰

C'est avec peine que je me réveille, car je me sens fatigué, où suis-je ?... Il fait noir, sans doute je puis encore dormir... J'ai fait un nouveau rêve... Combat et blessure après un entraînement énergique.... Allons, reposons-nous et pensons à ceux qui m'aiment, à toi, bonne mère, à vous, mes amis !... A quelle époque nous reverrons-nous ?... Douces espérances !... Au revoir, visions chéries !...

Mais on ne peut dormir !... Qui m'éveille ?... Qui donc m'appelle ?... C'est une voix consolante, elle dit... Viens, c'est comme l'attraction de la mère absente !... Serait-ce celle qui attend l'ami de cœur, l'absent ?... Allons, soldat, au devoir et que le repos me rende fort pour demain. Dans cette diable de guerre nos chefs ont perdu la tête, et les soldats doivent avoir des jarrets infatigables... Quelles courses, oh ! mon Dieu !... Ah ! Ah ! Ah !... C'est à en rire de pitié... Si l'on n'était Français et poursuivi par les Prussiens.

J'ai dit, oh ! Mon Dieu !... Tiens, quelqu'un dit à mon oreille : Tu es Esprit, mon cher, je suis ton frère et je vis aussi, je te parle, donc on ne meurt pas entièrement !... Allons, je rêve et ne puis me lever, quel cauchemar et comment le chasser ?... Esprit fantastique de mon frère, tu ferais mieux si tu vis, d'aller consoler notre pauvre mère, de lui donner un bon et doux rêve plein de moi, de toi, d'espérance et !... Fiche-moi la paix.

Non !... Je ne dormirai pas !... Eh bien ! réfléchissons, où suis-je ? Je ne vois rien, n'entends rien, ne sens rien, chose singulière, ma main palpe mon corps et tout fuit sous elle !... Elle traverse la matière !... Cependant je suis réveillé et subis un phénomène étrange !... Enfin, il faut bien pourtant que je me souvienne !... Ah je me rappelle, en avant ! En avant ! La compagnie me suivait !... Puis un froid subit, là !... J'ai pensé à ma mère, j'ai senti comme un écrasement, un déchirement !... Puis plus rien !... Suis-je blessé ? Peut-être !... Qui donc me soigne ?... Mais qui me soigne ?... silence !... Suis-je mort ? Allons donc, les morts ne reviennent pas.

Pourtant je m'entends, je cause, donc je vis... Tout là-bas je vois briller une lumière... Elle grandit, elle respire !... Et, une ombre lumineuse apparaît entourée d'autres auréoles est-ce donc la suite du rêve ?... Elles approchent, comme leur voix est douce et harmonieuse !... Que disent-elles ?... Juste... Lève-toi viens parmi nous, sors de l'ombre pour rentrer dans la réalité !... Esprit courageux,

⁶⁰ Paris, 23 août 1871. Médium, M. X.

la mort c'est la vie, Esprit d'A., viens étudier dans nos rangs les lois universelles que tu as méprisées... Juste, lève-toi...

Ce n'est donc pas un rêve ! Dieu existe donc , pour nous démontrer notre survivance et notre immortalité !... Oh ! Pardon !.. Pardon ! Dieu promoteur des forces éternelles !...

A. G.

25 août 1871

Remarque : L'Esprit évoqué, était de son vivant un grand cœur, bon fils, fidèle ami, il aimait à faire le bien, il est mort en défendant son pays et en entraînant son bataillon qu'il précédait dans une charge contre les Prussiens. Matérialiste et ne croyant pas en l'immortalité de l'âme, nous le voyons, avant son réveil, subir encore l'étreinte du passé en se dégageant péniblement : c'est bien là, une phase habituelle de l'Esprit, non dématérialisé.

Dans l'état d'affaissement où était cet Esprit, il fallait une réaction énergique pour lui donner le sentiment de sa position, matérialiste, il eût encore pu rester longtemps dans cet état si son dégagement n'eût été provoqué par l'évocation d'un ami et du médium.

Cet exemple corrobore les études antérieures à ce fait, toutes confirment l'action fluidique de la pensée des incarnés sur l'Esprit qui attend son réveil, pensons à nos amis de l'espace, car la solidarité qui unit toute chose, a relié les mondes et leurs habitants par des attaches indestructibles, fils électriques qui unissent toutes les parties de l'univers, au nom de l'amour et de la communion de pensées.

Coup d'œil sur la situation sociale⁶¹

Au sommet de la société romaine il y avait le patriciat, à la base l'esclavage. Dans l'intervalle, le client se mouvait auprès du patron, le colon auprès de l'esclave. La force vive, le centre de gravité, le pouvoir résidaient au sommet, écrasant de leur poids tout ce qui se trouvait en dessous.

Plus tard, au patriciat succéda la féodalité, au client le vassal, au colon le serf. L'esclave disparut graduellement sous le souffle du christianisme. Le serf n'était point un esclave. Appartenant à, l'homme, l'esclave était soumis à tous les caprices du maître, appartenant au sol, le serf possédait certains droits, certaines garanties, sa position était plus tolérable, il avait une famille et l'esclave n'en avait point. L'esclave était une marchandise, le serf était taillable mais relativement libre et capable de propriété.

Le patriciat était une puissance souveraine en tant que collectivité : le Sénat était tout, individuellement le sénateur n'était rien. Sous la féodalité, au contraire, le pouvoir fractionné, individuel, n'était pas centralisé. Chaque baron suzerain gouvernait à ses risques et périls, avec plus ou moins d'efficacité et d'autorité. Ce morcellement et cet éparpillement du pouvoir fut une des causes qui facilitèrent la résistance et l'émancipation des classes inférieures.

Au moyen âge, à côté et en face du pouvoir féodal, se dressait l'Église dont le pouvoir, dans l'antiquité, rentrait dans les attributions du patriciat. Le Christianisme qui s'était développé en dehors et malgré le patriciat, traversa les temps de confusion qui marquèrent la chute de la domination romaine, comme il avait traversé l'ère des persécutions. L'Église seule et sa constitution restèrent intactes au milieu des ruines du passé. C'était l'instrument dont Dieu devait se servir pour imprimer une nouvelle direction à l'esprit humain. En voyant l'Église fonctionner, les barbares respectèrent son autonomie et s'inclinèrent devant son autorité. Il ne peut y avoir de fusion véritable entre des races d'origines différentes, si un lien moral ne les rattache fortement l'une à l'autre. C'est le Christianisme, dont les principes sont le ferment de l'esprit moderne qui a servi de soudure entre les races latines et les races barbares.

A l'époque de l'effondrement du monde romain, il était en possession de l'administration des cités. Dans ces temps calamiteux où croulait la plus parfaite organisation sociale qui eût encore existé sur la terre, si on en excepte les classes vouées à la culture du sol, c'est autour de lui que vinrent

⁶¹ H..., juillet 1871. Médium, M. J.

s'agglomérer les débris de la société brisée, dans ses rangs mêmes les classes instruites, et sous son abri les classes intermédiaires nées depuis peu à l'industrie. Gardien des traditions antiques, dépositaire de la science, le Christianisme cultiva l'esprit des masses et fit naître en elles le désir de l'indépendance. Âpre et tenace dans la défense de ses droits et de ses privilèges, il communiqua cette qualité, car alors c'en était une, à ceux qui l'entouraient.

L'Église était une puissance souveraine fortement constituée, plus fortement constituée que le pouvoir féodal auquel elle imposa sa consécration. Son unité d'action et son mode de recrutement caractérisaient sa puissance et sa force. Ayant pour point d'appui une morale supérieure, elle prit place, libre et indépendante, en face du pouvoir temporel. Elle voulut la domination et lutta pour la prépondérance, elle devint l'arbitre des princes et des rois, mais ce ne fut pas sans de continuelles et sanglantes contestations, qui contribuèrent aussi à l'affranchissement des esprits et à l'avènement d'une troisième puissance, celle des masses, des vaincus, des exploités, du Tiers-état en un mot.

Issu du Christianisme, rempli de son esprit, ayant pour noyau ces débris de la société antique que la conquête avait amoncelés pêle-mêle sans plus de distinction des rapports sociaux qui les délimitaient, le Tiers-état s'alimentait par en bas, dans le servage. Il contint d'abord, puis, uni à la royauté, il amoindrit et finit par étouffer le principe féodal.

Le caractère de la royauté se modifia pendant le cours des luttes qu'elle eut à soutenir contre la féodalité. Il fallait arriver à l'unité du pouvoir, à l'unité d'action. Pour y parvenir, la royauté se laissa pénétrer par cette doctrine de l'Église que toute autorité émane de Dieu. Cette doctrine du droit divin conduisit la royauté à la monarchie absolue. Dès lors l'unité du pouvoir était établie, le droit devenait fixe, c'était un progrès véritable, un acheminement vers un sort meilleur.

Mais bientôt surgirent des contestations nouvelles : à qui appartiendrait l'instrument du pouvoir ? À la royauté ou à la collectivité ? Dans la lutte qui s'ensuivit, le principe de la monarchie absolue sombra, mais le Tiers-état disparut en même temps.

Le Tiers-état était un ordre, comme tel il était subordonné dans ses rapports sociaux, circonscrit dans son action, excepté par en bas, du côté du servage, source vivifiante qui lui apportait sans cesse des afflux nouveaux. La bourgeoisie actuelle n'est pas un ordre, c'est le produit de l'amalgame des ordres et des classes dont se composait la nation, rien ne la limite, le Tiers-état ayant brisé les barrières sociales dans son mouvement d'expansion. De nos jours, il n'y a plus de privilèges, l'individu est émancipé, les droits politiques et civils sont égaux pour tous, l'instrument du pouvoir est dans les mains de la volonté nationale.

En marchant, le temps amène ainsi le progrès et rend les conditions de l'existence plus douces, plus supportables, je ne dis pas qu'il détruit des injustices, car la position de chacun est la conséquence des faits antérieurs. Nous avons tous passé par une étroite filière, ceux qui nous ont précédés ont frayé la route, écartant les ronces, nous devons élargir cette route, adoucir ses pentes, aplanir les aspérités qui nous blessent afin de faciliter la marche à ceux qui nous suivent. Il y aurait inhumanité à ne point le faire, et nous nous exposerions à la peine du talion.

(A continuer)

Le père du médium

*Le credo selon le spiritisme*⁶²

Pour être sauvé il vous faut la foi, non la foi aveugle, mais la foi raisonnée, la foi basée sur les enseignements des Esprits et sanctionnée par le contentement de votre raison et de votre conscience. La conséquence de la foi c'est de croire, c'est pourquoi le catholicisme a imposé comme dogme principal : la Foi en Dieu, la Foi en Jésus-Christ et la Foi en l'Église. Mais nous, nous ne vous imposons pas la foi, nous vous la recommandons comme étant indispensable à votre avancement. L'homme qui a la foi, glorifie Dieu parce qu'il croit en lui, à la sublimité de ses oeuvres et à son infailibilité.

⁶² C. 14 novembre 1870. Médium, M. N.

Vous pouvez avoir le Credo catholique, mais vous n'avez pas le Credo selon le Spiritisme, il est ainsi conçu :

« Je crois en Dieu, le seul père tout-puissant et ayant créé par cette toute-puissance le ciel, tous les mondes connus et inconnus supérieurs ou inférieurs à la Terre.

Je crois en ce père créateur, qui a peuplé tous ces mondes d' êtres destinés à reconnaître sa toute-puissance, à glorifier son nom.

Mais je crois aussi que ce Dieu tout-puissant est infini en bonté, en amour, parce qu'il veut que tous les êtres se perfectionnent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au bonheur suprême, à la félicité réservée à toutes les créatures.

Je crois que ce seul et même Dieu nous a envoyé en Jésus-Christ, le modèle le plus parfait, afin de nous le donner comme exemple et nous rassurer sur les écueils de toutes sortes qui se présentent devant nous.

Je crois que Jésus-Christ, non son fils unique, mais l'un des plus avancés, titre qu'il a mérité par ses travaux et par son amour, a accompli sur la Terre la mission qui lui a été donnée par notre Père près duquel il réside maintenant et jouit de la félicité parfaite des élus.

Je crois aussi que l'homme possède sa volonté, son libre arbitre d'opter entre le bien et le mal.

Mais je crois que Dieu, s'étant préoccupé de la faiblesse de sa créature, lui envoie ses conseils et ses sages avis, par l'intermédiaire de ses bons Esprits qui sont dans la voie du progrès et dans le séjour de l'erraticité.

Je crois donc en vous, ô mon Dieu !

Je crois en cet Esprit, le plus pur modèle de la perfection, Jésus-Christ !

Je crois aussi à l'efficacité de nos bonnes inspirations que vous nous transmettez par vos bons Esprits.

J'ai la Foi, ô mon Dieu !

J'ai l'Espérance d'être récompensé selon mes oeuvres.

Mais donnez-moi aussi une étincelle de votre amour qui me permette d'aimer tous les hommes comme mes frères, c'est une condition essentielle à mon salut.

Je crois donc à la Charité.

Je crois à la communion de pensées, à la solidarité de toutes les créatures incarnées ou désincarnées.

Je crois à mon existence individuelle devant se prolonger même au delà du tombeau.

J'ai foi en vous, ô mon Dieu, j'implore votre pitié et j'espère en l'avenir. »

Un Esprit Protecteur

*Instruction populaire*⁶³

Goethe monte à la tribune et s'exprime ainsi :

L'instruction a été jusqu'ici un privilège, dans le grand nombre des nations où elle n'était ni gratuite ni obligatoire, les savants monopolisaient le savoir, moyen bien facile de gouverner et d'écraser les ignorants, passée à l'état légendaire, la science se transmettait aux générations, et cela sans progrès sensible, si un Génie en mission sur la terre, venait à un moment donné, fournir une nouvelle découverte à la science, il était aussitôt traité comme un insensé, il servait de risée à cette masse prévenue, qui aime les livres légendaires, ignorant que la nature ouvre ses trésors infinis à qui sait les lui demander. L'instruction religieuse ne sait aussi pas marcher à son but, elle approfondit les mots sans en découvrir le sens général, créant des phrases nouvelles, de nouveaux dogmes, elle ne sait s'appuyer que sur les anciens docteurs, sa forme théologique est un cercle sans issue, tandis que la science religieuse prêchée par le bon maître dans toutes ses actions, était la pratique substantielle qui fuit le langage incompréhensible, langage qui fanatise les masses sans développer leur conscience, sans grandir leur esprit.

⁶³ Communication au verre d'eau : Genève, 13 août 1871. Médium madame Bourdin.

L'instruction sérieuse fera disparaître les dogmes, les prêtres de toutes les confessions perdront leur prestige, car les formules extérieures n'auront plus leur raison d'être, Dieu gagnera des âmes. Dépouillée de mots incompréhensibles, la doctrine spirite dont la simplicité répond à toutes les aspirations, convaincra le monde entier, attendez donc avec patience, ne voyez-vous pas déjà les dernières convulsions du fanatisme et de l'ignorance, moribonds qui, dans une dernière étreinte, se rattachent à toutes les branches sèches d'un arbre vermoulu ?

Attendez, vous dis-je, et les peuples demanderont à grands cris la liberté politique et la liberté de conscience, dans leurs ténèbres, ils ont vu poindre une clarté qui grandit et se développe chaque jour, ils sont las de marcher depuis si longtemps à tâtons dans le chemin de l'ignorance. L'instruction se simplifiera parce que le progrès se développe maintenant avec rapidité, et, pour le suivre ce progrès, les recherches inutiles seront mises de côté, chacun apportera sa pierre à l'édifice, de nouveaux gaz, de nouvelles forces se découvriront aussi bien dans la couche atmosphérique qui nous environne que dans le sein de la terre. D'autres chercheurs découvriront des mines riches et abondantes, ou bien donneront avec intelligence des écrits utiles. Les choses sérieuses remplaceront les romans, cette absinthe des esprits inutiles : la simplicité de l'instruction sera son mérite, sa valeur réelle, vienne encore une révolution, une secousse politique, et ce grand projet des invisibles se réalisera.

Goethe descend de la tribune, et le tableau disparaît.

*Le Mal moral*⁶⁴

Ne vous souvenez-vous pas de ces paroles qui vous ont été communiquées : que les Esprits désincarnés recevaient le contre-coup des misères et des joies sérieuses des pauvres incarnés ? Cela est vrai, je l'affirme. Pendant vos épreuves, nous souffrions aussi, nous, notre cœur saignait, car la sensibilité ne nous a point abandonnés avec notre corps. Vous savez bien, du reste, que l'Esprit, tout en laissant de côté son corps, ne se dépouille nullement de ses caprices, de ses qualités, de ses défauts. Je vous le confirme, nous tous, protecteurs des habitants de votre planète, missionnaires chargés par Dieu de veiller sur eux selon nos pouvoirs, et conformément à sa permission, nous avons passé non par des épreuves, mais nous avons été réellement attendris, car mieux qu'à vous, il nous était donné de voir la profondeur du mal.

Mais si nous avons rencontré de la douleur, nous avons aussi acquis le mérite proportionnel à nos efforts à vous soulager. Aujourd'hui que nous voyons vos malheurs disparaître peu à peu, nous nous complaisons dans les sentiments de reconnaissance envers la toute-puissante miséricorde de notre maître qui est aussi le vôtre. Nous jouissons enfin, non de ce bonheur inactif dont on vous a parlé souvent dans les traités du catholicisme, mais de ce bonheur toujours actif, toujours reconnaissant et augmentant sans cesse selon les travaux que nous ne cessons de faire dans le but de vous être utiles. Nous avons donc travaillé pour vous et tout en agissant de la sorte nous avons aussi travaillé pour nous. Les sentiments de solidarité qui font, vous le voyez, vivre les bons Esprits sur la terre, ne suivent pas leurs corps dans la tombe, ils ne sont point étouffés par la vie matérielle, mais ils survivent à la matière puisque, comme toutes les vertus, ils accompagnent cet être invisible, mystique et surtout perfectible que l'on nomme Esprit, jusque dans son séjour inconnu.

Je tiens donc à vous dire, mes amis, que, Esprits chargés par Dieu de vous améliorer, nous commençons à ne plus être aussi inquiets sur votre sort, une intuition divine nous avertit que nous devons nous tranquilliser sans pourtant jamais vous abandonner, car si le pauvre convalescent est livré à lui seul, n'est-il pas vrai qu'il court les risques de faire une rechute plus nuisible que sa première maladie ? Les passions ne vous ont point quittés, elles vont vous laisser, je l'avoue, quelques instants de répit (je dis : instants, car que sont les années, les siècles même dans l'éternité ?), mais peut-être se lèveront-elles plus tard aussi farouches, aussi brutales que dans le passé. C'est pour cela que nous ne vous abandonnerons pas. Nous allons travailler à vous fortifier contre ces ennemis tenaces et importuns. Suivez nos conseils et pendant que ces terribles passions s'avouent

⁶⁴ C. le 13 juillet 1874. Médium, M. B.

vaincues momentanément, profitez de leur défaite, agissez absolument comme si vous vouliez les anéantir. (Cette expression ne doit s'appliquer qu'à cette occasion.) Oui, il faut anéantir le mal. Et remarquez bien, le mal ne réside pas dans la matière, mais bien dans l'Esprit. Plus vous le réduirez, plus vous aurez de force quand il reviendra. Car ce ne sera plus vous qui le craignerez, c'est lui qui vous redoutera, il ne vous attaquera plus qu'en hésitant, il cherchera les parties faibles, et pendant ce temps-là, si vous êtes forts dans votre intérieur, vous pourrez, non pas l'attendre et vous mettre en garde, mais l'attaquer et le battre avant qu'il ait songé à se ruer sur vous.

Je vous avertis longtemps d'avance, car je vous aime et j'ai toujours peur pour vous. Si vous me portez vous aussi cette affection qui m'est indispensable, vous ne succomberez pas, parce que le secours que je vous procurerai sera d'autant plus efficace que votre confiance en moi sera plus forte. Paix entre nous, mais guerre acharnée et destructive contre l'ennemi commun : le MAL MORAL.

Votre protecteur : LEBRUN.

Poésie spirite

Les Couleurs

De la guerre civile éteignant les cratères,
Un renard gouvernait lapins, lièvres, chevreaux,
Daims, chamois, loups, tigres, panthères,
Sangliers, coursiers et taureaux.
Un renard ? Vous croyez sans doute
Qu'il fut sur le pavois porté par ses amis
Ou par un coup d'État ; on sait ce qu'il en coûte.
Il était l' élu du pays.
Quel renard ! il comptait parmi les plus honnêtes ;
Ferme, agile, au travail prêt en toute saison,
Il plaçait sur ses yeux de magiques lunettes,
Les lunettes de la raison.
Depuis huit jours à peine, il était aux affaires ;
Déjà de la patrie il calmait les douleurs,
Quand un beau marcassin cria : « De nos bannières
Il importe, à l'instant, de choisir les couleurs ;
C'est là qu'est le salut. » Une vieille fouine
Opina pour les fleurs qui parent l'aubépine,
L'imprudent amandier, la ronce, et caetera...
« Aimez-vous mieux le lis ? on vous en donnera. »
Les lapins d'applaudir. « Fouine, ma mignonne,
J'ai longtemps savouré ce que ton cœur nous donne ;
Assez de tes chansons... Vive le cramoyi ! »
Je ne sais qui parlait ainsi.
Une intéressante gazelle,
A sa flamme toujours fidèle,
Modérant un regard de feu,
Doucement pria pour le bleu.
Vint le tour d'un cheval connu par sa vaillance ;
A l'Assemblée il dit de sa puissante voix :
« Le bleu nous vient du ciel ; le blanc c'est l'innocence,
Et le rouge en ma veine éclata maintes fois.
Prenez les trois couleurs ; quand le fer nous désole
La prudence est de les unir ;

Le passé les connaît, qu'elles soient le symbole
Et la gloire de l'avenir. »
Après ces beaux discours chacun pinça sa corde ;
L'ours avait approuvé... le tigre s'irrita...
Bref, messieurs, ce fut la discorde
Qui l'emporta.
Donnant à sa franchise une grâce sévère,
L'éléphant par ces mots apaisa leur colère :
« Mes amis, que chacun renonce à son drapeau ;
A votre honneur voudrais-je infliger une injure ?
Essayons, je vous en conjure,
Essayons, sans regrets, du régime nouveau.
Tout est sombre... le temps n'est plus à la parade ;
Aux bons gouvernements les couleurs ne sont rien.
Si le chef nous trahit, hélas ! qu'on le dégrade ;
Aimons-le s'il nous conduit bien ! »

L'Esprit frappeur de Carcassonne
Août 1875

Bibliographie

*Précis sur la cosmogonie et l'histoire universelle*⁶⁵

Un instituteur, spirite très dévoué, nous adresse cet ouvrage de M. J. Roman, de Grenoble ; un tableau synoptique est joint à ce volume intéressant à tous les titres, quoique publié en 1862, ce tableau, résumé exact de la marelle de l'humanité, est une espèce de pyramide où se confondent au sommet trois lignes diversement coloriées, la ligne centrale bleue, représente la loi suprême ou cause première ; la ligne du culte, coloriée en noir, et la ligne rouge figurant la loi ou l'activité humaine, s'inclinent graduellement sur la ligne centrale, jusqu'au point où doit se faire la jonction des races, le point unitaire qui est le départ de l'humanité dans les époques d'harmonie terrestre.

L'ouvrage de M. J. Roman éclaire vivement le tableau synoptique, non seulement ce volume de 188 pages est intéressant au point de vue spirite (quoique l'auteur soit spirite sans le savoir) mais il attache le lecteur par sa sobriété dans le style, sa concision et son originalité savante. Pour nous, c'est un excellent livre que les bibliothèques de nos frères doivent posséder.

Il établit intelligemment l'existence d'une cause première, produisant tout avec un nombre très restreint de lois, ces lois sont elles-mêmes modifiées avec une sagesse excessive, avec une bonté, une suprême puissance et une perfection basées sur la plus haute justice.

Puis il montre cette cause renfermant en elle tous les principes éternels, tous les rapports analogiques qui soumettent les êtres sous la même loi, il définit la hiérarchie de l'immense échelle de la vie.

Rien ne se faisant de rien, et la vie défiant la mort qui n'existe que factivement, tout converge donc vers Dieu, suprême bonté, le mal ne venant que de notre faiblesse et de notre ignorance.

Selon l'auteur, tous les êtres peuplant la terre sont des créations médiates de la cause première, et le produit, comme les astres, de la faculté créatrice du grand ordonnateur. L'homme imite le maître, il fait des ébauches informes, puis du bloc grossier, il sort l'outil, le meuble, le palais, la statue, et le moral suit exactement la transformation physique.

⁶⁵ Cet ouvrage se trouve à la Librairie spirite, 7, rue de Lille. Prix : 5 fr. pour la France et l'Algérie; pour l'Étranger : 6 fr. franco.

Au terme où nous sommes, l'humanité ne marche pas au hasard, elle est conduite par la loi immuable dans la route du vrai, mais il faut connaître la loi. Ici M. Roman établit les rapports suivants :

« Les périodes qui marquent le développement physique et moral de l'individu, se font remarquer dans les intervalles de trois à sept ans, de sept à dix ans, de dix à quinze ans, de quinze à vingt et un ans, de vingt et un à trente ans, et ainsi de suite jusqu'à cent ans, où l'on peut fixer la durée de la vie de l'homme. Ces périodes sont autant de révolutions dans le développement de l'individu, et sont en parfait rapport analogique avec les révolutions humanitaires qui s'effectuent dans la marche de l'humanité. »

L'auteur dit aussi que dans le grand livre de la nature, se trouvent les jalons de l'histoire du passé, du présent et de l'avenir, mais pour bien le lire, il faut dire adieu à tous les préjugés, et ne pas confondre une révolution locale avec une grande et profonde secousse sociale purement humanitaire.

M. Roman partage la marche de l'humanité en cinq périodes : la famille devenant tribu et patriarcat, modification qui produit la première révolution, la deuxième révolution se fait sous l'esprit de la petite cité, de la grande cité, du grand patriarcat, une troisième révolution ou période, sous l'esprit de nationalité pour en constituer les divers degrés, la quatrième période régularise par 89 l'esprit de nationalité ; enfin pour entrer dans la constitution de la grande famille et dans l'esprit humanitaire, il faut la cinquième révolution, celle qui s'accomplit actuellement pour détruire l'esprit subversif, en abordant la période d'unité et d'harmonie.

M. Roman termine ainsi son ouvrage : « Frères, lisez, relisez cette esquisse de ma pensée, sans préjugé, avec bienveillance, car je n'ai en vue que la sainte vérité et le bonheur de tous. Le temps est venu où l'homme doit enfin synthétiser et aborder les grandes questions humanitaires, pour faciliter nos neveux à marcher dans la voie de la destinée. Si mes faibles lumières m'ont permis de faire un peu, faites plus, car c'est ainsi qu'on marche vers le progrès, qu'on atteint les grandes vérités. »

Le lendemain de la mort ou la vie future selon la science, par Louis Figuier - (Prix : 3 fr. 50 cent.)

Nous avons lu attentivement cet ouvrage, le titre en est attrayant pour nous spirites, et tous les adeptes qui ont en leur possession les *Revue*s des années 1860 et 1861, doivent relire deux articles d'Allan Kardec, l'un en septembre, page 274, l'autre en décembre, page 369, de l'année 1860, au sujet de *l'Histoire du Merveilleux*, par Louis Figuier.

Ces quatre volumes promettaient beaucoup, nos adversaires s'écriaient : Enfin ! voilà, une réfutation sérieuse du Spiritisme, le Maître avait cru trouver dans ces volumes des objections péremptoires, dignes d'une réponse, les trois premiers présentaient simplement l'intérêt de recherches érudites sur l'histoire d'Urbain Grandier, les religieuses de Loudun, les convulsionnaires de Saint Médard, etc., etc. ; le quatrième volume traitait spécialement des tables tournantes et des Esprits frappeurs.

Comme personne ne s'était jamais porté garant des jongleries racontées dans les trois premiers volumes, non plus que de l'intégrité de ces faits, les spirites doivent savoir gré à M. Figuier d'avoir rassemblé des preuves qui leur éviteront désormais de nombreuses compilations. Plus que tout autre un spirite a intérêt à démasquer la fraude, l'auteur, en ne se plaçant pas à un point de vue impartial, exempt de préjugés, commentait inconsidérément la nouvelle doctrine philosophique, en ne voyant le Spiritisme que dans les tables tournantes. M. Figuier, comme homme positif, devait avoir tout vu, tout étudié, il ne pouvait avoir produit quatre volumes qu'en parfaite connaissance de cause, pas le champion convaincu des esprits sages, qui condamnaient l'égarement spirite, et le débordement imprévu de la passion du merveilleux ? Allan Kardec lui reprochait, à juste titre, son ignorance profonde des phénomènes, sa critique peu judicieuse n'obéissant qu'à une opinion personnelle et préconçue, par conséquent sans poids. Et, comme le Spiritisme repose entièrement sur l'existence en nous d'un principe immatériel, sur l'existence de l'âme, Allan Kardec demandait à M. Figuier s'il pourrait placer en tête de son livre la profession de foi suivante :

1° Je crois en Dieu, auteur de toutes choses, tout-puissant, souverainement juste et bon, et infini dans toutes ses perfections ;

2° Je crois à la Providence de Dieu ;

3° Je crois à l'existence de l'âme survivant au corps, et à son individualité après la mort, j'y crois, non comme à une probabilité, mais comme à une chose nécessaire et conséquente des attributs de la divinité ;

4 Admettant l'âme et sa survivance, je crois qu'il ne serait ni selon la justice, ni selon la bonté de Dieu, que le bien et le mal fussent traités sur le même pied après la mort, alors que, pendant la vie, ils reçoivent si rarement la récompense ou le châtement qu'ils méritent ;

5° Si l'âme du méchant et celle du bon ne sont pas traitées de même, il y en a donc qui sont heureuses ou malheureuses, c'est-à-dire qui sont récompensées ou punies après la mort. »

Il est évident que, ne pas admettre un Esprit en soi, c'est ne pas en concevoir hors de soi, on ne peut donc admettre l'effet sans en accepter la cause.

M. Figuiet pensait bien à toute autre chose à cette époque antédiluvienne, il se serait bien gardé d'avouer pareille folie, lui, le savant, il eût donné au Spiritisme sa raison d'être ! Et comme la conséquence des cinq questions d'Allan Kardec est l'admission des faits spirites, notre adversaire n'aurait pas voulu inscrire une pareille profession de foi, une théorie que les faits prouvent incontestablement. Les Esprits qui peuplent l'espace, que sont-ils, sinon les âmes des êtres qui ont vécu précédemment sur la terre ou dans les autres mondes ? Donc, on admet les Esprits si l'on croit à l'âme, à sa survivance, à son individualité. M. Figuiet avait-il des préjugés respectables ? Était-il un juge compétent et impartial, en rejetant à priori et sans connaître les phénomènes ? N'avait-il pas des idées préconçues, lorsqu'il disait à l'égard des tables parlantes et des Esprits frappeurs :

« Cet amour du merveilleux n'est pas particulier à notre époque, il est de tous les temps et de tous les pays, car il tient à la nature même de l'esprit humain. Par une instinctive et injuste défiance de ses propres forces, l'homme est porté à placer au-dessus de lui d'invisibles puissances s'exerçant dans une sphère inaccessible, etc., etc. »

Implicitement il reconnaît ainsi que l'homme est tout, qu'il peut tout et que rien n'existe au-dessus de lui, M. Figuiet faisait clone alors une profession de foi athée ou matérialiste, idée qui ressort nettement, du reste, de la lecture de *l'Histoire du merveilleux et du surnaturel* : l'intention bien explicite de l'auteur est de rendre service à bien des gens, en leur donnant la parfaite conviction de la non-existence d'agents surnaturels, et qu'on peut tout expliquer avec la seule connaissance de notre organisation physiologique, il nie donc le merveilleux en l'expliquant à sa manière, confondant sans cesse dans la même réprobation le principe et l'abus du principe. Ses quatre volumes sont oubliés, tandis que le *Livre des Esprits* en est à sa dix-septième édition ; les adeptes ont souri à cette époque à tous les efforts du contradicteur bienveillant malgré lui, gratter sa pensée pour trouver immédiatement le point vulnérable, telle était avec Allan Kardec l'opinion de tous les spirites.

Le Maître posait huit autres questions à ce sceptique, afin qu'il démontrât, non par une simple négation, mais par une démonstration mathématique, physique, chimique, mécanique, physiologique ou tout autre :

1° Que l'être qui pense pendant sa vie ne doit plus penser après sa mort ;

2° Que s'il pense, il ne doit plus vouloir se communiquer à ceux qu'il a aimés ;

3° Que s'il peut être partout, il ne peut pas être à nos côtés ;

4° Que s'il est à nos côtés, il ne peut pas se communiquer à nous

5° Que par son enveloppe fluidique, il ne peut pas agir sur la matière inerte ;

6° Que s'il peut agir sur la matière inerte, il ne peut pas agir sur un être animé ;

7° Que s'il peut agir sur un être animé, il ne peut pas diriger sa main pour le faire écrire ;

8° Que pouvant le faire écrire, il ne peut pas répondre à ses questions et lui transmettre sa pensée.

M. Louis Figuiet, à cette époque de 1860, sortait sans doute des derniers échelons de l'humanité, ayant seulement appris le latin et le grec, il n'est pas étonnant que sur les phénomènes hors de sa portée il n'eût que des données embryonnaires, depuis, onze époques géologiques l'ont transformé, dans ses innombrables existences, il a recueilli diverses notions, visité le soleil, dont il fait une sphère d'âmes épurées et rayonnantes, grâce à cette découverte, il crée de toutes pièces un système

inconnu, sous ce titre alléchant : *Le lendemain de la mort ou la vie future selon la science*. Le *Figaro*, journal spiritualisé, par conséquent rédigé par des hommes surnaturels, daignant annoncer aux quatre points cardinaux la séculaire et douloureuse gestation de M. Louis Figuier, nous nous sommes empressés de lire ce volume édité par la librairie Hachette ; comme spirites, nous avons la conviction que notre ancien adversaire allait nous écraser une seconde fois, jeu innocent bien permis aux hercules.

Comme préambule de l'introduction, nous lisons ce passage lugubre :

« Lecteur, tu dois mourir. Tu mourras demain peut-être. Qu'arrivera-t-il de toi, et que seras-tu au lendemain de ta mort ? Je ne te parle pas de ton corps, il n'a pas plus d'importance que les vêtements qui te couvrent, ou le linceul qui enveloppera tes restes..... Mais ton âme, où ira-t-elle ? ce qui, en toi, a senti, a aimé, a souffert, a été libre, que deviendra-t-il le lendemain de ta mort ? tu n'admet pas sans doute que ton âme sera anéantie avec ta vie, le jour de ton trépas, et qu'il ne restera plus rien de ce qui a palpité dans ton sein, de ce qui a vibré aux émotions du bonheur ou de la tristesse, aux douces affections, aux mille passions et agitations de la vie. Mais où ira cette âme sensible qui doit subsister par delà tombeau, que deviendra-t-elle, et que seras-tu, lecteur, au lendemain de ta mort ? »

Telle est la question que l'on tente d'approfondir dans ce livre.

Vraiment, il y a de quoi se demander si l'on est bien éveillé ? Comment ! On avait dit en quatre volumes et en s'adressant à tous les lecteurs, que l'âme et tout ce qu'on lui attribue, même après la mort, ressortait simplement du merveilleux, chose qu'on n'admettait que dans les contes de Barbe-Bleue. Ne voulant pas survivre à son corps, on cherchait à dégoûter les autres de cette espérance. Et, comme M. Louis Figuier ne peut se prévaloir de son ignorance au sujet du *Livre des Esprits*, puisque dans une courte notice de son ouvrage de 1860, il dit de ce livre : « La philosophie en est surannée, et la morale endormante ». Nous sommes étonnés de voir dans le *Lendemain de la mort*, son entrée en matière suivie de l'énonciation des principes du premier livre d'Allan Kardec ; il lui prend tout sans vergogne, tout sans restriction. Mais le maître n'avait rien inventé, il avait pris les communications concordantes d'une multitude d'Esprits, pour les classer et en composer ce livre intelligent dans lequel M. Louis Figuier a glané comme un affamé.

La bienveillante figure du philosophe que nous vénérons doit, à l'état d'Esprit, sourire à cette récolte abondante, à cette vision du chemin de Damas de Louis Figuier ; en effet, ne répond-il pas après une multitude de vies et de réflexions dont son aïe a profitées, non-seulement aux cinq premières questions d'Allan Kardec, mais aux huit dernières ? Dire que cela soit sans réticences, serait ne pas être dans le vrai, les lecteurs vont en juger.

La mort d'un fils bien-aimé a fait du matérialiste un croyant, et, pour prouver les lois de la vie, de la mort, qui ne sont plus au-dessus de notre portée (comme tout change !), pour prouver la succession de la vie depuis l'animalcule jusqu'à l'homme, et de l'homme à Dieu, il demande des preuves aux sciences exactes, à la réincarnation (terme essentiellement spirite, celui-là), aux communications, enfin, sans en citer la source, à toutes les conclusions logiques, irréfutables, développées par les spirites bien avant l'ouvrage de Louis Figuier, *l'Histoire du merveilleux*.

Certes, il est très respectable de prendre les meilleures pensées contenues dans un livre, de les répandre, d'en donner un commentaire sensé ; et, à ce point de vue, nous eussions donné notre assentiment complet au *Lendemain de la mort*. Mais que penser d'un auteur qui, pour ainsi dire, prend non-seulement votre bourse, mais veut attenter à votre vie ? Tel est pourtant le fait de M. Louis Figuier, de l'erraticilé il fait l'habitation planétaire, par conséquent l'homme planétaire ; de l'Esprit dégagé de la matière il crée l'être surhumain, etc., etc. ; il change la couverture du livre, croyant en avoir changé l'esprit ; bien plus, il en fait sa création à lui, sa doctrine enfin (voir 1^{re} édition, page 28, § 4) ; il a tout coordonné, tout synthétisé, ce vaste esprit ignore l'existence d'Allan Kardec, dont il ne dit mot, il invente la réincarnation, le brave homme ; et comme la mort de son fils ne lui a donné que de dévotes et pieuses intentions, il laisse dans l'ombre les illettrés, afin de ne pas se mettre à la remorque d'une philosophie banale.

Pour mieux tromper son public au sujet des spirites et de leur doctrine (et c'est là ce qui nous fait un devoir de démasquer certaines manœuvres plus qu'équivoques), l'auteur reconnaît les manifestations, l'existence de l'ange gardien, mais à l'instar de l'Église, il dit : que le médium est un individu halluciné ; en somme, comme depuis 1860, l'auteur de *l'histoire du merveilleux* dans les temps modernes, a subi de nombreuses transformations, il est à la veille de devenir ange, et c'est en raison de cet état de grâce, sans doute, que lui, le privilégié, l'homme de science, la probité littéraire incarnée, s'exprime ainsi, page 205, au chapitre intitulé : *Rapport avec les êtres surhumains*, au sujet de ces illettrés, partisans de cette philosophie banale dont il a entretenu autrefois ses lecteurs. Nous copions textuellement :

« Ce même préjugé populaire des revenants, on le retrouve agrandi et devenu le partage de gens en apparence éclairés, mais, au fond, tout aussi ignorants en philosophie que les simples habitants des campagnes ; et, de plus, livrés à un mysticisme qui aveugle leur esprit et en exclut tout raisonnement : nous voulons parler des spirites.

On appelle spirites les partisans d'une superstition nouvelle qui a pris naissance en Amérique et en Europe, vers l'année 1855, à la suite de la maladie morale des Tables tournantes. Ces bonnes gens s'imaginent pouvoir, à leur volonté et selon leur caprice, faire descendre sur la terre les âmes des morts, celles des grands hommes ou celles de leurs proches et de leurs amis. Ils évoquent l'âme de Socrate ou de Confucius, aussi bien que celles de leurs parents et de leurs amis, et ils s'imaginent naïvement qu'à leur appel ces âmes viennent converser avec eux. Un individu, que l'on nomme Médium, est l'intermédiaire entre l'évocateur et l'âme évoquée. Le médium, sous l'influence d'une hallucination qui lui est habituelle et dont il n'a pas conscience, écrit sur le papier les réponses que fait l'âme évoquée, ou plutôt écrit tout ce qui passe par sa pauvre tête, s'imaginant, de bonne foi, transmettre les réponses venues de l'autre monde. Les gens qui l'écoutent acceptent comme des révélations d'outre-tombe ce qui n'est que la pensée pure et simple du médium ignorant.

Il y a dans le Spiritisme une idée vraie et respectable, c'est la possibilité pour l'homme de se mettre en rapport avec les âmes des morts (il est bon de souligner cette étrange contradiction, nous verrons que l'auteur n'explique rien à ce sujet), mais les moyens grossiers que mettent en oeuvre les partisans de cette doctrine mystique, portent tout homme éclairé et raisonnable à répudier toute solidarité avec eux. Nous ne faisons mention ici du Spiritisme que comme étant une expression plate et bourgeoise du préjugé populaire des revenants. Le Spiritisme a sans doute de plus hautes prétentions, mais nous ne saurions lui accorder autre chose, par respect pour la science et la raison. »

Nous avons souligné ces derniers mots, afin que nos lecteurs puissent remarquer combien la fatuité et l'outrecuidance peuvent égarer certains esprits, et, nous le demandons à tous les gens sensés, vit-on jamais un compilateur non classé comme homme scientifique, dire plus platement et bourgeoisement qu'il prétend parler au nom de la science.

Quant à nous, moins prévenus, et surtout plus sûrs du but à atteindre et des moyens à employer, certains d'avoir en main une oeuvre moralisatrice, scientifique, fraternelle et solidaire au dernier point, nous dirons à tous les spirites : Lisez le *Lendemain de la mort* ; si, du moins, vous ne pouvez y prendre ce que tous vous savez aussi bien que M. Louis Figuier, vous trouverez, en répandant ce livre, le moyen de forcer bien des personnes étrangères et réfractaires aux lois de la réincarnation, à s'occuper de notre oeuvre commune. Malgré lui, celui qui se dit notre adversaire est notre ami, et nous devons malgré ses prétentions, ses manies, le regarder comme un frère inconscient. En 1860, son livre était utile, son dernier ouvrage ne l'est pas moins ; la presse futile qui aide notre contradicteur apparent, nous sert de porte-voix ; au nom de toutes ces bonnes gens, au nom des partisans de cette superstition nouvelle, merci, messieurs, merci.

Dans un prochain article, nous analyserons chaque chapitre de cet ouvrage qui, n'en déplaise à son auteur, n'a sa raison d'être que parce qu'il répond enfin aux questions à lui posées par Allan Kardec dans la *Revue* de septembre et octobre 1860, pages 274 et 369.

Pour le Comité d'administration. Le Secrétaire-gérant : P. G. LEYMARIE

Novembre 1871

Le lendemain de la mort ou la vie future selon la science

Par Louis Figuier
(Deuxième article)

M. Louis Figuier est donc un croyant à la loi de réincarnation, il peut se tromper, dit-il, et prendre les rêves de son imagination pour des vues sérieuses, il a crainte de s'égarer dans un domaine ténébreux. Sa sincérité est son excuse, il espère pourtant entraîner les savants qui s'occupent de sciences exactes, à l'étude de la grande question des destinées de l'homme après cette vie, il veut, par un concours de travaux, rendre le plus grand des services soit à l'humanité, soit à la philosophie naturelle. Pour notre compte, nous savons que M. Figuier n'a pas rêvé, ni même rien imaginé, sa sincérité peut donc dormir en paix, le *Livre des Esprits* lui donne l'absolution complète.

Après avoir fait une charge sur le matérialisme, et l'avoir rendu responsable des instincts brutaux, de l'incendie de Paris, il regarde la croyance en l'immortalité de l'âme comme le nœud de la civilisation, de la société et des mœurs, il s'appuie sur les trois éléments de l'école de Montpellier : 1° le corps ou substance matérielle ; 2° la vie ou force vitale de Barthez ; 3° l'âme ou sens intime de Lordat. Il fait des différences entre l'âme et la vie en général, sur l'habitat particulier de chaque être. Il nomme triple alliance l'union du corps, de l'âme, de la vie chez tous les êtres depuis l'infusoire jusqu'à l'homme : après la mort, la substance matérielle organisée, végétale ou animale, tombe sous l'empire des forces chimiques. La vie éteinte ne peut se rallumer, comme la chaleur, la lumière, l'électricité, elle a ses causes productrices et de destruction ; le corps et la vie ont donc des qualités négatives qui se dissocient et disparaissent, mais, il n'en est pas de même de l'âme : il cite les tables de Duvillard et les conditions physiques de la vie, détestables en tous points, cet état est, selon lui, anormal pour l'âme, puisque l'ordre, l'harmonie, la tranquillité, règnent dans le monde physique.

L'âme subit donc un état de transition, état intermédiaire qui la conduit à s'incarner dans un corps nouveau pour progresser moralement, et faire suite à l'espèce humaine dans la hiérarchie des êtres : cet être est l'ange des chrétiens, l'ange de Jean Raynaud que M. Figuier nomme Être surhumain, réservé à la destruction comme tout ce qui est matière. De ce que la vie est infinie dans l'eau, dans la végétation, dans l'air, il déduit qu'au-dessus de la couche d'air il y a l'éther où vit l'être surhumain, c'est le ciel ordinaire de toutes les religions, donc, la mort n'est plus une fin, mais un changement, une métamorphose. (C'est on ne peut plus spirite.)

Puis, dans sa description des phases de la mort et de l'échelle de perversion, épuration et ascension par la réincarnation, nous retrouvons *l'ABC du Spiritisme* bien autrement et logiquement expliqué dans le *Livre des Esprits*, pages 66 à 71, n°149 à 165 et dans la *Genèse*, pages 211, 219, 221 : il en est de même pour la réincarnation de l'enfant en bas-âge où il est tant soit peu diffus.

Puis invoquant le témoignage des sens pour les phénomènes célestes, et pour expliquer le système planétaire, il relate les cosmogonies diverses, les rapports des astres avec la terre, leur habitabilité, (idée que Flammarion a brillamment expliquée dans son beau livre, *la Pluralité des mondes habités* et que M. Figuier prend entièrement). Ici, M. Figuier, ne sachant lui-même si la théorie qu'il avance au sujet du soleil est possible, met en doute le dire de Fourier qui prétendait que l'humanité serait assez forte pour produire un effet assez grand pour redresser le globe sur son axe : l'auteur fait une excellente généralisation des phénomènes planétaires, pour en tirer la preuve de leur habitabilité, soit au moyen de leur position sur le plan de l'écliptique, soit en raison de leur grandeur, de leurs doubles mouvements de rotation sur elles-mêmes et autour du soleil, soit enfin, de leurs conditions atmosphériques, les conditions étant identiques doivent donner les mêmes résultats : l'homme, terme ultime du progrès, se reproduit exactement, mais il acquiert d'autres facultés en rapport avec la supériorité de la planète, nomme homme planétaire, le type supérieur de toutes les métamorphoses animales, celui qui laissant son corps à la matière terrestre pour s'incarner dans un type

planétaire supérieur, aboutit enfin à l'être surhumain, être qui, dit-il, vit dans l'éther de la planète où il doit progresser. Jusqu'ici, sauf quelques changements de mots, et les emprunts continuels, on ne saurait être plus spirite que ne l'est l'auteur.

La vie de l'être surhumain se fait par quelque chose comme de l'hydrogène pur respiré dans le fluide éthéré, ces êtres prodigieusement légers n'ont plus de pesanteur, là le travail doit être inutile puisqu'on ne doit plus manger à son point de vue, et dans ce milieu, les êtres voyagent avec une rapidité cent fois supérieure à celle de l'électricité, plus de sommeil bien inutile ici, puisqu'ils jouissent constamment de la lumière de l'astre radieux. Leurs sens sont plus exquis, plus perfectionnés, ils sont un vrai clavier sensorial atteignant des proportions du télescope et du microcosme dans la vision. Le lecteur doit s'apercevoir que M. Figuiet est ici tout à fait dans le champ des suppositions. Le périsprit d'Allan Kardec est délaissé par notre auteur qui, certes pour sa contemplation, a bien fait un mot mieux approprié que le sien, le fluide semi-matériel, cette essence quintessenciée, a pour elle de larges et profondes études, le mot est consacré pour les savants et les spirites, qui en savent plus à ce sujet que n'a l'air de le penser l'auteur du *Lendemain de la mort*.

M. Louis Figuiet continue ainsi : donc, perfectionnement de l'être surhumain dans des rapports merveilleux, pour lui, pas de sexe, d'ailleurs, la religion chrétienne en a jugé ainsi, c'est l'individu androgyne chez lequel la tendresse devient le résultat de la sérénité, tous ceux qui se sont aimés sur terre s'y retrouvent, ces êtres fortunés reçoivent sans cesse le cortège de nouveaux bataillons venus des mondes inférieurs ; ici-bas, la reproduction, en haut, la permanence éternelle. Voilà bien des suppositions gratuites pour nous, vieux spirites habitués aux confidences de nos amis invisibles, nous pouvons certifier qu'Allan Kardec n'admettait pas ce genre d'idées sans les avoir au moins préalablement discutées, choses que M. Figuiet n'a certes pas fait (du reste il copie), s'il a fondé sur des bases solides et sûres, c'est que toutes ses déductions logiques, reposaient sur des concordances que la science ne peut récuser, à moins qu'il n'y ait un système de parti pris, ce qui, chez nos adversaires, était évident en ces dernières années. (Voir le *Livre des Esprits*, pages 74 à 82, n°166 à 190.) Pouchet cite une idée du naturaliste Bremser ; ce dernier prétendait que chez l'homme la matière et l'esprit sont en proportions égales, l'une et l'autre se dictant mutuellement des lois. La Bruyère a dit aussi : « Rien de plus rare en ce monde que l'esprit de discernement », M. Figuiet ajoute, que rien n'est plus vrai lorsqu'on étudie l'homme, en un mot, la mémoire n'a chez lui ni la puissance, ni l'étendue, ni la certitude, elle est précaire, quoique supérieure aux autres animaux ; à l'état d'être surhumain, cela se rectifie, car on apprend alors un nombre incalculable de données nouvelles au moyen d'une langue parfaite, exacte comme l'arithmétique qui est une langue universelle, nos hommes de génie ne peuvent donc être que des infirmes d'esprit, auprès des conceptions infinies des êtres surhumains ; ils connaissent les secrets du mouvement et la cause de la marche des planètes, en un mot, ils ont pénétré le grand pourquoi. Tout est donc justice, utilité, notre reconnaissance doit être sans borne. Pour les êtres surhumains, le temps ne compte pas, et leur nature se rapproche de celle de Dieu : ils attendent paisiblement l'arrivée des êtres aimés, en assistant avec une parfaite sérénité aux révolutions et aux grands mouvements de l'univers. (Voir le *Livre des Esprits*, page 71 et n° 163 et page 108, n° 223, etc)

L'être surhumain produit par l'âme humaine, est lui-même mortel, son corps vit, donc il meurt, c'est la logique, le flambeau de la vie s'éteignant dans l'éther comme sur les planètes. Mais que devient cette âme ? M. Figuiet pense que de la planète à l'homme, tous les degrés ont des transitions imperceptibles, tellement les nuances sont bien ménagées, donc, les mêmes effets et les mêmes causes doivent avoir lieu de l'homme à Dieu ; seuls les ignorants peuvent nier ce fait (*Livre des Esprits*, pages 111 à 146.).

L'être surhumain étant mort, son âme, perfectionnée par des facultés et des sens nouveaux, entre dans un corps plus exquis pour une vie nouvelle qui est celle de l'archange ou archi-humain, pour ce passage, il doit exister une douleur physique et morale. Là, tout moyen d'induction manque à M. Figuiet qui ne nous explique pas non plus la nature de l'archange, mais soyons certains que son imagination ne s'arrêtera pas en si bon chemin, en effet, il ajoute qu'il doit y avoir une multitude de transformations successives, où leurs ailes qui figurent pour l'homme leurs merveilleuses

puissances, s'accroissent sans cesse, tandis que leurs sens s'affinent, que l'âme s'élargit et se divinise pour engendrer encore plus de tendresse et de bonheur devant la mort à laquelle ils sont condamnés, ces morts successives augmentent le bonheur des élus, ces étapes se terminent enfin comme les transformations pour arriver après un cycle immense au soleil l'astre roi.

Il y a des spirites studieux, des esprits sensés qui commentent tous les jours la grande loi de l'erraticité, celle de la réincarnation, ce sujet est la gloire de notre époque, nous sommes rattachés tout autant par nos convictions éclairées que par les communications incessantes reçues de nos chers invisibles, à cette doctrine bien-aimée, nous le demandons à tous nos frères ? Allan Kardec, tous les esprits sérieux, ont-ils jamais accepté les conceptions imagées des créateurs de systèmes ? Ils honoraient ces études, tout en les réservant comme un passe-temps agréable, mais nul, parmi nous, eût-il jamais voulu livrer à la publicité de telles élucubrations ? Eh bien ! nos insulteurs passés, présents et futurs, après avoir pris le résultat de nos recherches dans nos livres, oublient toute mesure : nous sommes émerveillés, ahuris de leur voir faire dans l'espace de sublimes tours de trapèze, et cela, au nom de la science qui nous accusait d'aimer le merveilleux. M. Louis Figuier, quelle leçon vous vous donnez à vous-même ! il est vrai que, médium inspiré, ce ne sont plus les Esprits inférieurs qui vous éclairent, vous laissez cette tourbe dédaignée aux spirites, à cette expression plate et bourgeoise du préjugé populaire des revenants, à leurs moyens grossiers, à la pauvre tête de ces bonnes gens, tout cela, vous avez eu l'amabilité de l'écrire. Mais, quant à vous, un grand esprit qui nie toute solidarité avec nous, un savant dont les découvertes ont fait avancer l'humanité, adouci ses douleurs, décuplé son savoir, vous avez, esprit conciliateur, trouvé la possibilité pour vous, homme, de vous mettre en rapport avec les âmes des morts, et d'en recevoir tout spécialement ce qu'autrefois vous nommiez dédaigneusement, philosophie surannée et morale endormante.

Puisque vous avez eu votre vision du chemin de Damas, ne pourriez-vous, Être privilégié, nous initier, afin que nous puissions avoir comme vous la compréhension vraie des communications toutes spéciales données par les archanges, car, sachez-le, le Spiritisme malgré ses hautes prétentions (cela est de votre crû), cherche la vérité en toutes choses, et malgré votre ostracisme, il ne vous demande pas une explication merveilleuse de votre soudaine illumination : un peu plus de comment et pourquoi ferait bien mieux son affaire. Vos confrères de 1860 nous appelaient charlatans, de leur part, ne craignez-vous pas la réciprocité ?

M. Louis Figuier nous explique le soleil d'après les dernières remarques scientifiques, l'idée d'attraction a détrôné le mot de tourbillons de Descartes, sans donner néanmoins la raison d'un phénomène tout à fait inexplicable en lui-même, et dont on ne connaît que la loi mathématique ou mode extérieur de manifestation : tout cela, est un mystère pour le commun des mortels, mais l'auteur n'ayant jusqu'ici pris ses arguments sérieux que dans *le livre des Esprits*, qu'il se garde bien de nommer ! nous gratifie d'une conception à lui, ce dont il est tout heureux, la voici :

Après avoir passé en revue les divers phénomènes produits par, l'action solaire, il définit l'axiome suivant : « La chaleur et la vie étant la manifestation d'une même puissance, la cause de la vie réside comme la cause de la force mécanique, dans l'astre roi, dans le soleil. Les âmes dématérialisées, rayonnantes individualités, sont des âmes sans corps, dont la quintessence s'unit intimement à la masse gazeuse et brûlante du soleil, le trône de feu est le trône des âmes, le soleil est une agrégation d'âmes rayonnantes qui nous envoient leurs effluves vitales à travers l'espace, ce sont les émanations des purs Esprits engendrant ici-bas toutes les existences, tout vient de la lumière, tout va vers elle. »

C'est le cas d'employer pour cette supposition grandiose le *sinon e vero, e bene trovato* que nous avons si souvent appliqué aux conceptions semblables de bien des spirites et aux dictées de certains Esprits systématiques, seulement, malgré leur vraisemblance, il était sage de les laisser dormir dans nos cartons. Le *Lendemain de la mort* n'a pas la primeur de ces rêves brillants, suppositions gratuites, tant qu'elles ne peuvent être contrôlées sévèrement, nous désirerions néanmoins que l'auteur eût non seulement pressenti, mais aussi dit la vérité.

Ainsi, la réflexion solaire, sa cause, serait expliquée, elle serait inépuisable, car pas d'effet sans

cause. Pouillet a calculé que si le soleil, substance oxygénée, avait la chaleur spécifique de l'eau, dix mille années suffiraient pour l'éteindre ; s'il était de houille, il serait, selon Tyndall, éteint en cinq mille années, mais comme il existe depuis des millions d'années, c'est qu'il doit être inépuisable, ensuite, les terrains tertiaires et quaternaires ayant produit les mêmes plantes et les mêmes animaux qui habitent actuellement la terre, et tous les systèmes astronomiques offrant des lacunes à ce sujet, l'auteur prétend que le système des âmes subtiles, exquises, sans alliages matériels, suffit seul à expliquer le soleil, il serait donc l'asile des âmes ou Esprits purs et ardents, dont les émanations sans cesse renouvelées viennent remplacer les flots de lumière envoyés à travers l'espace.

M. Figuier ne dit pas pourquoi l'âme resplendit, s'il en a vu ? Il sait pertinemment que les ouvrages spirites et la Berne possèdent des documents, très étendus à ce sujet ; nous réserve-t-il la seconde surprise, le complément de tout son système, de toute sa conception ; viendra-t-il nous confirmer ce fait, qu'il est bon de prendre, pour se les approprier, les études de cette expression plate et bourgeoise, etc., a moins que l'être surhumain ou son archange ne vienne spécialement inonder de lumière ce savant privilégié. Il termine son chapitre des habitants du soleil par quelques pages de la *Palingénésie*, de Chartes Bonnet. (1770, In-8 Genève.)

Page 203, l'auteur traite des rapports de l'être surhumain avec l'homme, il s'adresse d'abord au sentiment vulgaire qu'il regarde comme l'expression des grandes vérités morales ; page 205, il répudie le Spiritisme composé de gens peu éclairés, vulgaires, livrés à un mysticisme aveugle, mais auxquels il prend toute sa conception !...

De par la locution la nuit porte conseil, il prétend que le fait des communications vient des songes et par le sommeil. Néanmoins, comme il a étudié la question sous toutes ses phases sans doute, ce chercheur ardent et convaincu prétend que les êtres purs (M. Louis Figuier, par exemple), ceux qui ont la religion du souvenir peuvent seuls recevoir ces précieuses manifestations. Puis il cause de la force morale nommée conscience, elle ne serait qu'une impression produite par un être qui fut cher. Donc, un homme sans conscience est celui dont l'âme vicieuse est indigne des conseils suprêmes des êtres surhumains ou anges gardiens, il cite quatre faits qui lui prouvent surabondamment que les mystérieuses impressions des êtres surhumains ne se manifestent qu'à ceux qu'ils aiment et pour imprimer une salutaire direction à leurs actes. (Voir le *livre des Esprits*, page 203 à 239).

Les facultés intellectuelles augmentent par la perte des êtres chéris, toutes les manifestations supérieures exigent un certain temps, quelques jours ; si la manifestation avec l'être aimé ne peut avoir lieu, c'est que l'être surhumain, dans certains cas, ne peut être en deux lieux à la fois, donc, malgré son existence heureuse, il n'aurait pas le bonheur parfait, il y aurait une goutte de fiel dans toute sa félicité. Parfois, les communications cessent tout d'un coup, parce que l'être surhumain montant en grade dans la hiérarchie céleste, sa nouvelle métamorphose ne permettrait plus des visites quotidiennes, etc... Puis il prétend que dans les campagnes, les communications sont habituelles, leurs appels naïfs attirent les invisibles, et, pour terminer, il cite une belle page du livre de la *Philosophie de l'univers*, par Dupont de Nemours, auquel il prend le titre d'êtres surhumains.

Les spirites qui liront ce chapitre XIV, auront la conviction que l'auteur l'a traité bien à la légère, le sujet lui est peu familier, et, en entrant à toutes voiles dans cet égarement du dix-neuvième siècle, pour nous servir de l'expression du M. Figuier en 1860, dans son traité *ex professa* il définit bien mal les attributs de l'âme. (Voyez *livre des Esprits*, page 176, *livre des médiums*, page 5 à 154, seconde partie.) Mais il y a tant de choses qu'il n'explique pas, le temps manque à cet homme supérieur. Peut-on avoir la prétention de savoir une chose si compliquée sans l'étudier longuement et avec minutie ? sans entrer dans les phases diverses et multiples du phénomène de la loi de réincarnation ?

Vraiment, M. Escande aurait-il raison, même aujourd'hui, en appliquant au *Lendemain de la mort*, le jugement sévère et les justes appréciations qu'il donnait en 1861 sur *l'Histoire du merveilleux*, du même auteur. (Voir *Revue spirite* de 1861, p. 109 et suivantes.) Nous citons :

Ce livre a de grandes prétentions, et il n'en justifie aucune. Il voudrait passer pour érudit, il affecte la science, il affiche un luxe apparent de recherches, et son érudition est superficielle, sa science incomplète, ses recherches hâtives, mal digérées. M. Louis Figuier s'est donné la spécialité de

recueillir, un à un, les mille petits faits qui poussent, au jour le jour, autour des académies, comme ces longues rangées de champignons qui naissent, du soir au matin, sur les couches cryptogamifères, et il en compose ensuite des livres qui font concurrence à la *Cuisinière bourgeoise* et aux traités du *Bonhomme Richard*. Rompu à ce travail de compositions faciles, inférieur au travail de compilation de ce bon abbé Trublet dont Voltaire s'est spirituellement moqué, et qui lui laissent forcément des loisirs, il s'est dit qu'il ne lui serait pas plus difficile d'exploiter la passion du surnaturel qui enfièvre plus que jamais les imaginations, qu'il ne lui était difficile d'utiliser les pariages presque toujours oiseux de la seconde classe de l'Institut. Habitué à rédiger des revues scientifiques avec des redites d'autrui, avec des abrégés de comptes rendus qu'il abrège à son tour, avec des thèses et des mémoires qu'il analyse, habile à brocher plus tard en volumes ses réductions de réductions, il s'est donc mis à l'œuvre, et fidèle à son passé, il a compulsé, à la hâte, tous les traités sur la matière qui lui sont tombés sous la main, les a émiettés, puis il a repétri ces miettes à sa façon, et en a composé un livre, après quoi nous ne mettons pas en doute qu'il ne se soit écrié avec Horace : *Exegi monumentum* : « Moi aussi j'ai élevé mon monument, et il sera plus durable que l'airain ! »

Et il aurait raison d'être fier de son griffonnage, si la qualité se mesurait à la quantité ! etc...

Escande, rédacteur de la *Mode nouvelle*

M. Figuier manque d'autorité, mais surtout de proportions, il n'ajoute aucun argument à ceux que présente la *Genèse* d'Allan Kardec, quoiqu'il soit pourtant tourmenté de l'immense désir de mieux faire que notre maître à tous, mais il ne fallait pas non plus chercher à s'approprier les faits spirites en tronquant quelques-uns, en écartant les autres, en éliminant les spirites eux-mêmes ; on peut, ainsi obtenir un succès facile, passager, mais durable, non. On aura distrahit le lecteur qui fait un passe-temps de toute lecture, pour chasser la légion qui préfère le fonds au brillant de la forme, et encore a-t-il la forme ? le lecteur jugera.

(A suivre.)

Lettre d'un Spirite

M. Charles Lomon

A M. Louis FIGUIER, à propos de son livre : *le Lendemain de la mort*

Monsieur,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, mais j'ai lu à peu près tous vos ouvrages, et c'est après la lecture attentive de votre dernier volume, *le Lendemain de la mort*, que je prends la liberté de vous envoyer quelques réflexions sur ce sujet. Permettez-moi d'abord de vous féliciter du pas immense que vous avez fait dans la voie spiritualiste. Dans ce dernier livre, vous vous élevez haut au-dessus du matérialisme de la plupart de vos confrères et de votre indifférence passée. Déjà le succès de votre ouvrage est assuré. Ce succès vous prouve que les idées généreuses et hardies ne demandent qu'à être semées dans la foule, et que les Esprits sont prêts à les recevoir.

C'est en laissant à votre intelligence, à votre cœur, au temps, le soin de la résoudre que je vous ferai cette question. Pourquoi vous arrêter là ? Vous avez franchi un abîme, un seul pas vous reste à faire, sera-t-il dit que vous ne l'avez pas fait ?

A l'époque où parut *l'Histoire du Merveilleux*, il semblait que la seule idée d'une communication entre l'homme vivant et l'Esprit dégagé de son corps, dût vous faire bondir d'indignation ou éclater de rire, et cependant vous admettez aujourd'hui la réalité de cette communication. Bien mieux, vous admettez la réincarnation progressive, et votre système sur ce point est un extrait presque textuel des ouvrages d'Allan Kardec.

Dans une autre partie de votre livre, celle qui a trait à la pluralité des mondes habités, vous empruntez vos arguments à l'admirable livre de Flammarion, et vous ne trouvez pas de plus solide appui pour étayer l'ensemble de votre système que quelques pages de Dupont de Nemours, de Jean

Raynaud et d'André Pezzani, les deux premiers précurseurs et le dernier, soutien déclaré du Spiritisme.

Votre livre tout entier, de la première page à la dernière est spirite, si bien, qu'il ne me paraît pas douteux que la moitié de vos lecteurs le soient eux-mêmes, et cependant vous intercalez dans ce beau et bon livre une page injurieuse pour le Spiritisme.

La doctrine spirite a toujours été reconnaissante pour ceux qui ont bien voulu l'insulter, ce qui lui a valu chaque fois des adhésions nombreuses. Le seul ouvrage, au point de vue scientifique, qui ait paru contre elle, est *l'Histoire du Merveilleux* ; il renferme tant de faits probants en faveur de notre doctrine, qu'il nous a valu quelques milliers de frères de plus, bien plus, c'est un des livres que nous mettons entre les mains des indifférents et des indécis, pour les amener à risquer une expérience.

Ce n'est donc pas pour le Spiritisme que je regrette cette page du *Lendemain de la mort*, ce livre devant nous amener des convictions nombreuses, mais c'est pour vous qui semblez ainsi, tout en acceptant la doctrine spirite, craindre le ridicule jeté sur elle par des écrivains plus nombreux que sérieux.

Évidemment, une telle considération n'a pu vous arrêter, elle ne serait pas digne de vous, et je ne veux pas rester un seul instant sur cette pensée, ce qui vous arrête, sans doute, c'est que vous connaissez mal une partie de cette doctrine, et que vous la jugez comme vous la connaissez.

Cependant, il est facile de vous rendre compte du peu de chemin que vous avez à faire pour être complètement spirite, vous croyez à la communication de l'être surhumain avec l'homme terrestre, mais en ajoutant que cette communication n'est pas facile, qu'elle n'est possible qu'aux âmes pures et élevées. Puisque vous admettez dans la composition de l'être surhumain un certain organisme matériel, il faut bien qu'outre l'affinité d'Esprit, il y ait un certain rapport de corps à corps pour la communication. Il résulte de là, que de deux personnes également aptes à recevoir les intuitions de leurs amis de l'éther, l'une parviendra facilement à converser avec eux, tandis que l'autre ne le pourra pas ou ne le pourra que d'une manière très imparfaite.

Il est alors naturel et vraisemblable que les amis du second se serviront de l'intermédiaire du premier pour communiquer avec lui, il n'y a rien là qui ne rentre dans notre système ou qui n'en découle logiquement ; or, cette première personne, si je ne me trompe, ressemble singulièrement à un médium.

Mais il y a ici, dans votre livre, une lacune qu'il importe de combler. En reconnaissant que les âmes peu élevées (et vous m'accorderez que c'est le plus grand nombre) sont obligées de se réincarner sur la terre, vous ne dites pas si cette réincarnation a lieu immédiatement après la mort ou après un intervalle plus ou moins long. La première hypothèse est inadmissible, car l'Esprit ne saurait subir avec fruit une nouvelle existence, s'il n'avait le temps de reconnaître ses erreurs passées, et de prendre de meilleures résolutions pour l'avenir.

Il y a donc nécessairement une période pendant laquelle ces Esprits restent sur la terre, errants et sans corps, ce qui vous donne la clef des phénomènes matériels, tels que déplacements et suspensions d'objets pesants, phénomènes que vous ne pouviez admettre, ne les ayant ni étudiés ni compris.

Si maintenant vous me répondiez qu'après tout je n'énonce là que de pures hypothèses, je vous répondrais : N'êtes-vous plus l'expérimentateur exercé, le physicien, le chimiste habile que vous fûtes si longtemps ? N'êtes-vous plus l'observateur que vous étiez naguère encore ? Et, si vous n'avez rien perdu de ces facultés, où trouverez-vous jamais une meilleure occasion d'en tirer parti ? Vous avez perdu un fils chéri !... Hâtez-vous de chercher à vous mettre en rapport avec lui, sans doute, il n'est pas loin, il attend avec impatience le moment de vous décrire les splendeurs de sa nouvelle position, la voie est tracée, soyez-vous même l'observateur et le médium.

La médiumnité, cette admirable faculté, est tellement répandue sous ses différents modes et à ses divers degrés, que probablement vous réussirez, si vous avez de la patience. Comment n'en aurait-on pas pour retrouver un fils bien-aimé ? Le jour de la réussite sera pour vous, Monsieur, une double joie débordant du cœur du spirite et du père ; ce jour-là, je vous le garantis, vous ne regretterez ni votre temps ni votre peine. Si vous proclamez hautement votre nouvelle croyance,

vous aurez contre vous tous les ennemis du progrès, mais vous aurez avec vous des milliers d'honnêtes gens, votre conscience et Dieu..

Maintenant quelques observations scientifiques.

1° La chaleur fournie par le soleil en une heure, est égale à celle que produirait la combustion d'une couche de houille qui l'envelopperait en entier sur une épaisseur de 27 kilomètres. Vous savez mieux que moi que c'est en un an que cette formidable quantité de chaleur est lancée par l'astre radieux.

2° Vous mettez Saturne au même rang que Jupiter, sous le rapport de l'inclinaison de l'axe sur son orbite, l'axe de Saturne est un peu plus incliné que celui de la terre : 27° environ.

3° En faisant le soleil le séjour des Esprits les plus avancés de notre monde, vous ne faites que répéter l'enseignement des Esprits. Mais votre système des émanations spirituelles pour expliquer la permanence de la chaleur solaire est : 1° inutile, car les expériences et les calculs de Fourier et de Poisson sur la période ignée de notre globe, reportés au soleil, lui donnent quelque chose comme trois ou quatre quadrillions d'années, à vivre de la vie ignée que nous connaissons ; ce fait nous dispense de rechercher pourquoi nous ne le sentons pas se refroidir en quelques milliers d'années ; 2° inadmissible, 1° parce que les rayons du soleil ont les mêmes propriétés essentielles que nos foyers artificiels, qui n'ont certes rien à démêler avec les Esprits ; 2° parce que le germe d'âme, par cela seul qu'il est créé immortel, ne peut être perdu ; la terre et tout le cortège du soleil, quelque riche que nous le supposions en dehors des connaissances actuelles, n'interceptent qu'une quantité insignifiante de la chaleur et de la lumière solaire. La presque totalité de ces germes, créés pour le progrès indéfini, resterait donc éternellement lancés dans l'espace, sans pouvoir progresser et sortir de l'état latent ; ils seraient inutiles, en un mot, ce qui est absolument contraire à tout ce que nous connaissons de la manière d'opérer du Grand Ouvrier.

Charles Lomon
Toulouse, septembre 1871

Variétés

Une victime de nos discordes civiles : Apparition de l'esprit d'Henry Sarcy, preuve incontestable de sa présence

Le 23 mai 1871, une division de l'armée de Versailles cernait le quartier Montmartre et toutes les voies aboutissant à la mairie de la rue Drouot. Les défenseurs de la barricade du boulevard abandonnaient leur poste, ils brisaient leurs fusils et déchiraient leurs vêtements. La fusillade et le canon ne faisaient plus entendre leur triste fracas.

Aussitôt les curieux se mirent aux fenêtres pour contempler les restes des fureurs de la bataille. Paris est ainsi fait, que les femmes et même les enfants, affrontent à un moment donné cet inconnu terrible, palpitant d'intérêt, qui toujours sut agiter la fibre secrète de ce que, dans un certain monde, on appelle la Babylone moderne, et que nous appellerons désir inné, ardent, d'une ville impressionnable et de prime-saut, élément indéfinissable qui est le propre de Paris, son originalité, sa vitalité, son expression : la tête de la France respire à l'aise dans cette atmosphère agitée, c'est elle qui fait battre plus ou moins vite le pouls du monde entier.

M. et Mme Sarcy, négociants, rue Drouot, n°2, étaient montés à l'entresol de la maison Renard, poussés par ce besoin irrésistible dont nous avons parlé ; madame Sarcy appela son fils Henri pour le faire assister à l'étrange spectacle que présentaient les boulevards. Ce jeune homme de quinze ans lisait et ne voulait pas monter chez M. Renard, il avait horreur des batailles, son père n'avait pu précédemment le décider à traverser la rue pour aller à la mairie Drouot, tellement il pressentait son triste sort. Madame Sarcy ayant insisté, Henri ne voulut pas contrarier sa bonne mère qu'il aimait à l'adoration, en montant très vite, il l'écarta bien involontairement et lui en demanda pardon, à l'instant même une balle, venue de la barricade de la rue Montmartre, ricochait sur une glace, et coupait les veines jugulaires d'Henry Sarcy qui, noyé dans son sang, mourait quelques minutes

après, ses yeux regardant le ciel.

Dépeindre le désespoir des parents serait impossible, ils perdaient un fils unique, un beau garçon, d'une intelligence supérieure, distingué, à l'œil grand et vif, qui excitait la sympathie de tous ceux qui le voyaient pour la première fois. Au lycée, il était aimé, et les professeurs disaient de lui : « H. Sarcy n'est pas comme les autres, il est sérieux, rêveur, studieux, il a toujours les yeux fixés sur les étoiles. » En effet, cette aimable et douce nature cherchait parmi les puissantes phosphorescences de l'espace, quelle était la sphère promise à ses secrètes et intuitives aspirations.

Son corps, tout ce qui restait de lui aux yeux du vulgaire, fut embaumé, puis transporté quelques semaines après au Cateau, au milieu d'un concours immense de population, les personnes amies, même les plus hauts dignitaires de la République, envoyaient des marques de sympathies aux parents éplorés.

Après l'enterrement et ces journées amères pour le cœur des parents, mais douces à l'Esprit de l'homme par le concours unanime de tant de marques d'intérêt, M. Sarcy eut pendant son sommeil une apparition bien frappante : son fils Henri venait le consoler ; il le voyait beau, bien portant, alerte, heureux et vif, c'était bien lui le bien-aimé, le chéri, le désiré, le consolateur : « Père, disait-il, ma mère et toi vous vous abandonnez trop au chagrin, ne craignez-vous pas de m'affliger beaucoup ; pourquoi me plaindre, puisque je suis heureux ? Vous vouliez mon bonheur et je suis heureux, ne me regrettez donc pas et séchez vos larmes, etc. » Puis, l'Esprit d'Henri ajouta : « Père, fais attention à toi !... fais attention !... Prends-garde, car tu es sur une mauvaise pente, au bout il y a la ruine. Père, on te vole. »

M. Sarcy s'étant réveillé sur cette recommandation, fut vivement impressionné ; et, après en avoir causé avec madame Sarcy, il partit pour Paris, où arrivé la nuit, il constatait un détournement considérable de marchandises, et le lendemain matin, assis dans la soupente du magasin, il assistait au vol journalier de son homme de confiance ; cloué sur son siège, il n'osait bouger, lorsqu'une force inconnue lui dit : « Descends ! » M. Sarcy obéit, et, dans sa douleur, doublée par cet événement, il adressa des paroles paternelles au voleur pour l'engager à lui rendre ses marchandises ; « Vous les payerez comme un emprunt. » Mais l'homme n'avoua ni le jour même, ni le lendemain ; bien au contraire, le surlendemain, sa femme vint insulter violemment M. Sarcy, prétendant qu'il calomniait son mari. Cette triste scène attira un sergent de ville, qui força les deux parties à se présenter devant le commissaire de police ; là, l'homme malhonnête soutint avec aplomb son système de défense, et quoique l'officier de paix fût certain de l'honorabilité de M. Sarcy, il dut s'adresser au procureur de la République.

M. Sarcy, fort ennuyé, se disait : « Mais je n'ai pas de témoins, puisque je voulais éteindre cette affaire... Si j'étais condamné faute de preuves !... » Nous devons tous comprendre les appréhensions d'un honnête homme, et la peine terrible qu'il éprouvait. Il prit (le matin même du jugement.) le portrait de son fils, l'embrassa... Il disait, en pleurant : « Mon cher petit Henri, tu vois la peine de ton père, trouve donc un moyen de le tirer de là. » Quelques instants après, un négociant de la rue Paradis Poissonnière se présentait devant M. Sarcy, qu'il ne connaissait pas, venait lui offrir ses services, et, après avoir entendu tout ce qui arrivait, il déclara à M. Sarcy que son voleur avait fait chez lui des détournements importants, et qu'il se mettait complètement à sa disposition, car il avait des preuves en main.

Satisfait, consolé, et remerciant Dieu d'un tel secours, M. Sarcy assista en paix au jugement qui condamnait l'homme de confiance à six mois de prison, le Tribunal ayant jugé le voleur sans avoir besoin de preuves plus évidentes.

Nous trouvons que ce fait est assez explicite par lui-même, pour ne pas entrer dans de longues considérations ; M. et Madame Sarcy trouveront la consolation et l'espérance dans les livres d'Allan Kardec, et dans la pratique éclairée de cette doctrine, tous les éléments nécessaires au progrès continuels promis aux constantes et sérieuses études. Ce sont eux qui nous autorisent à décrire ce fait d'apparition, et même à les nommer, ce dont nous les remercions avec empressement. Ils nous permettent aussi de transcrire ici une lettre de leur fils, écrite le 5 mai 1871, dix-huit jours avant sa mort.

« Le Cateau, 5 mai.

Mon cher Marx,

Tu le vois, j'ai été au devant de ton désir ; probablement tu as reçu ma lettre datée du 3 mai, je reçois la tienne à l'instant, nous avons donc écrit le même jour, et me fais un plaisir de répondre à ta triste lettre, n'est-il pas du devoir d'un ami d'en consoler un autre ou de s'attrister doucement avec lui ?

Je comprends ta mélancolie, oh ! oui, je la comprends, car vois-tu j'en suis atteint autant que toi, et lorsque je suis seul, le soir, au milieu des champs, revenant d'une promenade solitaire, je sens mon cœur tout triste, mon être erre dans l'espace et se transporte au milieu de mes affections, puis, j'ai d'autres sujets d'être triste !...

Comme je m'épancherais dans notre bonne amitié, oui, j'aimerais à me rappeler quelques beaux jours passés ici, car, cher ami, cette douce tristesse, cette mélancolie est propre à notre âge, elle lui appartient, on dirait que l'enfant, en devenant homme, se sent accablé de tristesse, avant d'entrer dans une vie parsemée de tant de maux, avant de quitter sa première et innocente forme : enfin, que veux-tu, c'est un passage ennuyeux et charmant tout à la fois, mais il faut le traverser.

Le motif de cette mélancolie est dicté par les regrets que tu portes à la mémoire de ton pauvre père ; je ne veux point essayer de la troubler en te consolant, car il est de ces choses que l'on n'oublie jamais, et ce serait un crime de vouloir effacer de ton esprit une perte aussi cruelle. Ami, ne te décourage pas, raidis-toi contre le malheur, surtout en pensant à celui qui n'est plus ; sois philosophe, non au point de vue de cette vaine philosophie rieuse et moqueuse devant le malheur, et dont notre siècle pullule, mais de cette douce philosophie qu'inspire le souvenir des êtres qui nous chers.

Au seuil de la vie, tu reçois l'attaque d'une première infortune, un lâche se rebuterait, mais un brave supporte tout avec calme, il continue sa route, malgré d'incessantes blessures, et ne s'arrête qu'au moment où la fatigue l'accable, quand l'heure dernière a sonné, quittant sans regrets une vie qui, pour un moment de plaisir, lui donne mille contrariétés, enfin je vais le quitter, heureux d'avoir pu encore une fois causer avec toi.

Je t'embrasse, cher Marx, ton ami dévoué,

Henry Sarcy »

Cette bienveillante lettre nous console, nous attendrit, la dernière lettre de cet enfant de quinze ans qui ne put, en mourant, prononcer un seul mot, semble un suprême adieu à ses parents chéris, à ce monde qu'il jugeait comme un homme, comme un Esprit sérieux ayant assez vécu, ayant fini le dernier cycle de ses existences terrestres. Si tous nos futurs jeunes hommes pensaient ainsi, nous aurions une génération énergique, sérieuse, aimante, pratiquant ses devoirs avec une consciencieuse solidarité, les yeux tournés vers le ciel, vers ces myriades de mondes, nous travaillerions tous à la conquête de notre domaine, en remplissant ici-bas ce stage douloureux, mais glorieux, de nos transformations successives vers la lumière, vers Dieu.

M. et madame Sarcy n'ont pas le droit de pleurer amèrement : pour eux leur fils unique, leur charmant et doux Henri vit dans la paix et la sérénité ; en dehors des travaux auxquels il coopère dans l'erraticité, il viendra souvent leur dire : « Chère maman, bon père, je suis près de vous !... courage et confiance, souriez à votre peine, elle seule peut vous ouvrir les portes de ces mondes infinis où votre heureux fils se promène, où son Esprit apprend la science éternelle. »

Les mémoires d'un empoisonné

Le journal *le Droit* publie sous ce titre la relation suivante qui est spirite dans ses diverses phases, à part toutefois le suicide, nous ne pouvons pas certifier que le fait soit réel, mais nous ne pouvons croire qu'un journal sérieux veuille égayer ses lecteurs avec des histoires controuvées.

A cinq heures du matin hier, des gardiens de la paix faisant une ronde dans le quartier des Champs Elysées, ont aperçu, gisant dans la cour extérieure du chalet de la rue de Marignan, un homme mis avec distinction.

Ils ont immédiatement pénétré près de lui et se sont assurés qu'il avait cessé de vivre.

Les papiers trouvés sur lui ont fait connaître qu'il s'était donné la mort en absorbant un toxique dont on n'a pu définir la nature. Ces papiers consistaient en une lettre adressée à un négociant du quartier de la Villette, qu'on suppose être son père, et en quelques feuillets d'agenda sur lesquels le suicidé avait consigné, minute par minute, ses impressions à l'approche de la mort.

En voici quelques extraits :

Dix heures du soir. Il faut en finir ! J'escalade la grille d'un chalet inhabité, pour terminer tout... là, dans un coin ignoré. Une horloge sonne dix heures.

Dix heures cinq minutes. Me voici, dans le coin, là, bien enveloppé dans mon manteau. L'air est humide et froid. Chose étrange, je vais mourir et je crains le froid. Je prends du papier et un crayon pour tracer mes sensations. Fantaisie de moribond. La lumière du bec de gaz qui arrive jusqu'ici me permettra d'y voir. Qu'importe si c'est mal écrit ! Qui lira cela ?...

Dix heures dix minutes. Tout est prêt. Je prends le flacon. Dire que ces quelques gouttes de liquide vont dans un instant séparer mon âme de mon corps ? N'est-ce pas bizarre ?... Que sommes-nous donc ?

Dix heures douze minutes. Je ne puis m'empêcher de penser encore à... ; non, n'y pensons plus. Le malheur, la fatalité ont tout fait. Rêves de bonheur, feuilles tombées, feuilles flétries..., marchons sur tout cela. Allons !...

Dix heures quinze minutes. C'en est fait, le liquide est avalé et la fiole jetée au loin. Que se passe-t-il en moi ? Rien, que de l'étonnement d'une situation nouvelle, de la curiosité... Attendons.

Dix heures dix-huit minutes. Rien encore... Une bouffée d'air arrive jusqu'à moi avec des chants et de la musique. Ce sont les cafés chantants des Champs Elysées... Ils s'amusent là bas. Ah !

Dix heures et demie. Une douleur âcre, pénétrante, atroce, m'a traversé la moelle des os et a mis en déroute mes idées. C'est le premier effet du poison. Mes cheveux ont dû se dresser sur ma tête... C'est passé. La réflexion me revient, avec elle cette musique, triste de loin.

Passé dans mon esprit un vers d'Alfred de Vigny, vers mélancolique, des monosyllabes.

Oh ! Que le son du cor est triste au fond des bois ! »

Une douleur encore. Sentiment de brûlure. L'estomac s'insurge. Il faut bien qu'il se soumette.

Dix heures quarante minutes. Douleur passée ; calme relatif. Le monde semble s'éloigner de moi, se rapetisser, se déformer. J'ai vu en un instant, comme dans un brouillard, toute ma vie... Les détails de ma petite enfance que j'avais oubliés. Tout. Pauvre mère ! Ah ! ton enfant souffre bien !...

Dix heures trois quarts. Que de choses dans la vie, manquées, perdues, foulées aux pieds... On marche à tâtons... Si l'on pouvait voir... si l'on savait !... Non, je n'ai aucun regret... non, pour tout au monde, je ne retournerais pas... A cette distance la vie me semble laide, froide, pleine d'ennui... Je n'en veux plus.

Dix heures cinquante minutes. Souffrance plus vive. Le sang bout dans ma tête. Obligé de m'arrêter.

Onze heures. J'ai eu une espèce de syncope, comme un avant-goût de la chose. Ce n'est pas si dur que l'on croit. En revenant à moi, il m'a semblé que j'avais eu une existence toute nouvelle. Mon corps léger, impondérable, traversait les murailles, planait dans l'air. Toute une vie dans une minute. Comme les idées vont vite !

Onze heures cinq minutes. Les douleurs s'apaisent. Commencement de somnolence, d'engourdissement. C'est le commencement de la fin.

Onze heures huit minutes. Aucune sensation désagréable, aucune crainte... froid aux extrémités... Je ne puis soulever les membres inférieurs, je crois qu'ils sont déjà, morts... Que devient l'âme ?... Va-t-elle de globe en globe avec des corps nouveaux, dans des milliards de mondes... pendant des milliards de siècles ?... Que m'importe ? Je suis venu au monde sans y penser ; je n'ai pas à m'occuper de ma sortie...

Onze heures un quart. Que disent-ils ?... cris... non... rien... mes idées se sont un instant troublées... L'écheveau s'emmêle... Le froid a gagné le bas-ventre, je le sens qui monte. Difficulté de vivre... mieux où je suis... tête lourde... rien... Ah ! ce rideau noir... là... Oh ! il y a quelque chose derrière... j'ai vu... comme une aube qui blanchit..., Oh ! Je saurai !..., sang à la tête... aux yeux... la barque

agitée... mer houleuse... lumière... »

Le reste des caractères crayonnés, une page environ, était complètement indéchiffrable.

Le Droit

L'assemblée des vieux catholiques à Munich

La *Revue spirite* étant une encyclopédie de faits spirites et spiritualistes, ne saurait laisser passer, sans les consigner dans ses annales, les actes saillants de cette nature, qui dénotent un progrès quelconque dans la marche de l'humanité, nous avons pensé que le programme arrêté par l'assemblée des vieux catholiques, à Munich, devait trouver place dans notre recueil, au moins comme un signe des temps.

Voici textuellement les divers articles de ce programme :

I. Connaissant nos devoirs religieux, nous maintenons la foi catholique telle qu'elle se trouve dans la Bible et les traditions, de même que nous voulons le vieux culte catholique. Nous nous considérons comme des membres de l'Église catholique, et nous ne nous laisserons pas éloigner ni de l'Église, ni des droits qui en résultent pour nous. Nous déclarons nulles et non avenues les mesures ecclésiastiques prises contre nous à cause de notre fidélité à nos croyances.

Nous protestons contre les dogmes élaborés sous le pontificat de Pie IX, et notamment contre celui de l'infaillibilité et de la juridiction suprême du Pape.

II. Nous voulons, avec l'aide de la science théologique et canonique, une réforme de l'Église, pour faire disparaître les abus d'aujourd'hui, et nous voulons surtout que le peuple catholique puisse participer, comme il le désire, aux affaires ecclésiastiques. Nous espérons que la séparation de l'Église grecque orientale de l'Église russe, séparation qui a eu lieu sans raison, disparaîtra. Nous espérons aussi que tôt ou tard une entente avec les autres confessions, notamment avec les Églises protestantes et épiscopales de l'Angleterre et de l'Amérique, aura lieu.

III. Nous sommes d'avis que le clergé catholique doit être élevé dans les sciences, et nous regardons les séminaires exclusifs comme très dangereux pour le peuple.

Nous désirons le concours des autorités laïques pour l'éducation du clergé, qui doit être instruit et patriotique, moral et pieux. Nous protestons contre *l'amovibilitas ad nutum* des prêtres, tel qu'il a été introduit par le droit français et adopté dans beaucoup, d'autres pays.

IV. Nous soutenons les constitutions de nos pays, qui garantissent la liberté et le progrès de l'humanité, et pour cette raison, nous protestons contre le dogme de l'infaillibilité, qui menace l'État. Nous nous mettrons du côté de nos gouvernements dans la lutte contre l'ultramontanisme, dogmatisé par le *Syllabus*.

V. Comme tous les conflits dont souffre notre Église catholique sont provoqués par la société de Jésus, et comme les membres de cet ordre propagent la hiérarchie et des tendances antinationales, dangereuses pour le clergé et pour le peuple, nous sommes d'avis que l'entente, la paix et le salut de l'Église, tels que ses rapports avec la société le comportent, ne pourront être réglés d'une façon satisfaisante que lorsque le pouvoir nuisible des jésuites sera détruit.

VI. Comme membres de l'Église catholique, à laquelle les gouvernements ont garanti une protection publique et qu'ils ont reconnu politiquement, nous maintenons aussi nos droits sur tous les biens réels et titres de propriété de l'Église.

Remarque : Nos frères doivent comprendre que sur le thème de ces six articles il y aurait un volume à faire, tout en nous réservant de revenir sur cet intéressant sujet, sur son actualité bien évidente, nous constatons un point capital pour nous, c'est de voir les vieux catholiques affirmer leurs espérances, de voir toutes les confessions s'unir dans une commune entente.

Ce résultat prévu est dans la loi, dans la nature, tout converge vers l'unité, le plan créateur étant l'harmonie en toutes choses, l'étude attentive des problèmes à résoudre dans le champ immense où l'intelligence s'exerce, nous prouve que, soit dans les multiples actions produites par les faits géologiques, par les lois physiques, chimiques et mathématiques qui gouvernent les mondes, il y a un plan général, une connexion sublime et sage à l'extrême. Tout sur les sphères obéit à cette marche ordonnée et sublime, la matière se transforme sans cesse par de multiples et changeantes

combinaisons, chaque molécule a ses amours et ses répulsions que le creuset dévoile aux savantes et ingénieuses investigations, mais aussi, le chercheur remontant de déductions en déductions, se trouve en face de ce résultat, c'est que dans toutes les forces chimiques distribuées dans les trois règnes, il n'y a qu'un seul principe, et ce principe, est-ce l'hydrogène ? Telle est la question que cherchent à résoudre définitivement les hautes sommités scientifiques de notre terre.

Dans le champ de l'intelligence, il en est de même : le troupeau humain, né de multiples et géologiques transmutations de la matière, changements glorieux que le périsprit suit sans cesse, ce troupeau, disons-nous, se réunit pour être fort contre la nuit, contre l'inconnu ; de la cohabitation naissent l'industrie par la vie pastorale, par le besoin de savoir, de s'unir, de coordonner certaines règles changées bientôt en coutumes et puis en lois ; la philosophie voit le jour quand la cité remplace la tribu, l'esprit de cité crée la nation, puis, tour à tour, le sentiment, le droit, la justice, les idées sociales et enfin le cosmopolitisme, pénètrent lentement et non sans de douloureuses convulsions toutes les couches sociales. L'avenir, malgré de profondes et terribles secousses, dévoile ses secrets à qui veut étudier le pourquoi de toutes les pérégrinations humanitaires, comme en chimie, le philosophe, l'historien, prévoient et affirment l'unité, tel est le but divin.

Le Spiritisme, oeuvre puissante de cohésion, comprend et définit admirablement cette synthèse, fraternel selon la grande loi, il embrasse toutes les connaissances humaines, il est un résumé transcendant des plus hautes conceptions égalitaires de l'unité cosmopolite.

Bouleversement du mobilier d'une maison arabe à Alger

L'un de nos correspondants nous envoie la relation du fait suivant, diversement commenté dans la métropole algérienne, mais qui pour les spirites, témoins de ces phénomènes, n'est que le fait de l'intervention des Esprits.

Vers la fin du mois d'août 1871, chez un commissaire-priseur arabe demeurant impasse du Lion, à Alger, et pendant son absence et celle de sa famille, il y eut bouleversement complet du mobilier. En rentrant, la mère et la fille trouvèrent le mobilier de la chambre la plus voisine accumulé en désordre auprès de la porte d'entrée, étonnées, elles attribuèrent tout ce dérangement au maître de la maison ; très contrariées, elles remirent tout en place, mais à peine l'ordre fait dans ce désordre, le mobilier de la chambre supérieure se déplaçait de lui-même et descendait l'escalier.

Prises de frayeur, ces dames envoient chercher le père et les fils, à leur arrivée, tout se calme d'abord, pour continuer ensuite avec une violence extrême, un coup fut donné sur la main d'une femme qui lavait, son linge enlevé vivement était jeté dans la rue, puis rapporté, le mobilier suivait le linge en passant par la porte et la fenêtre, cela se passait de quatre à huit heures du soir. La foule s'assemblait, mais les personnes qui voulurent s'approcher reçurent à la figure de la terre et de l'eau. Dans la maison, un mortier très lourd fut mis en mouvement et lancé à plusieurs reprises contre le mur de la cour intérieure ; une jarre remplie d'huile, renfermée dans un réduit sur la terrasse, fut descendue par un escalier tournant très étroit, et jetée dans la chambre au-dessous, où l'huile se répandit ; des gouttes furent lancées sur le burnous du fils de la maison, qui recevait en même temps des coups sur la tête et sur les épaules, sa sœur était frappée au côté, mais tous ces coups ne laissèrent ni traces ni douleurs, en définitive, toute la famille fut obligée d'aller s'installer dans une autre maison.

M. et madame P..., M. L..., M. A... , un médium somnambule, M. et mademoiselle C..., se réunirent, quatre jours après, dans la maison dont toute la ville s'occupait ; il était huit heures du soir ; et toute la famille leur ayant raconté les faits, ils visitèrent la maison et la terrasse, puis ils se recueillirent afin d'évoquer les Esprits malheureux. M. A... ne put s'endormir ; vainement il voulut écrire, les crayons étaient brisés, le papier déchiré en mille morceaux ; enfin il commençait à écrire, quand il fut jeté sur M. L...

Pendant un instant de calme, l'Esprit prétendit avoir été assassiné dans cette maison par une personne de la famille, il se vengeait !... Après plusieurs essais, on entendit sur les dalles de la maison un grand bruit semblable au bris d'un vase en terre très lourd, ce bruit se produisit deux fois. La séance terminée, les personnes présentes trouvèrent la cour toujours couverte de pierres et de

débris, puis elles remontèrent pour prier et évoquer ; à neuf heures la séance fut suspendue, les Esprits leur recommandaient d'unir leur pensée par la prière, dans leurs églises, synagogues et mosquées, afin que l'influence fût continue sur le mauvais Esprit, auteur des manifestations bruyantes.

Trois jours de calme complet suivirent cette réunion, mais le quatrième, les pierres commencèrent à pleuvoir dans le nouveau logement de la famille, l'une des femmes fut blessée par les briques et les matériaux lancés de la terrasse dans la cour intérieure.

Vainement quelques spirites voulurent étudier cette nouvelle manifestation, afin de s'en rendre bien compte, avec le désir sincère d'être utile à un mauvais Esprit, malheureusement, des étrangers curieux, empêchèrent par leurs saillies toute possibilité d'évocations, bien plus, le Maure, poussé par on ne sait quel mobile, trouva dès lors un prétexte pour refuser d'ouvrir sa porte.

Pour l'autorité, le maître de la maison est un fou, pour les indifférents, ce sont les voisins qui ont jeté des pierres ou ce sont des tours de physique, enfin, on cherche mille causes plus ou moins plausibles, sans trouver la bonne.

Remarque : Pour nous, spirites, qui connaissons ces faits sans cesse renouvelés dans tous les pays, nous savons qu'ils sont dus à l'intervention d'Esprits souffrants, cette certitude, tout le monde peut la posséder, si l'on veut bien se donner la peine d'étudier les diverses phases des phénomènes, non à un point de vue restreint et personnel, mais avec toute l'indépendance que comporte une âme exempte de préjugés.

Correspondance

*La revanche selon le spiritisme*⁶⁶

Chers messieurs,

Cette année a été longue et fertile en grandes leçons. La voix du malheur s'est fait entendre, plus éloquente et plus grande que la voix de Bossuet apostrophant les rois et les grands de la terre. Les peuples sont restés muets dans le silence et la douleur. Grands et petits ont été châtiés, un empire s'est écroulé, des armées se sont effondrées, la gloire de la plus glorieuse des nations a été anéantie, alors, cette nation a crié grâce !... mais ce n'était pas assez, le crime, la guerre civile et la mort ont comblé la mesure. Et maintenant qu'elle est écrasée, maintenant qu'elle est à l'agonie, que nous reste-t-il à faire, à nous ses enfants ?... Devons-nous creuser sa tombe et sonner sur elle le glas de mort ?

Non, cette nation que nos ennemis ont vue tomber avec joie, il faut qu'ils la voient avec stupeur se relever plus grande et plus puissante que jamais ! Car il est un Dieu, et les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne ne sont pas seuls à le bénir. Il est un Dieu, et ce Dieu n'oubliera pas ceux qui ont soif de sa justice et de sa miséricorde. La France malheureuse a déjà vu renaître sa foi, elle reconnaît ses erreurs passées, elle se courbe sous la main qui la frappe. Bientôt le Seigneur touchera ce peuple que le monde croyait mort, mais qui n'était qu'endormi, il l'appellera comme il appelait Lazare, et comme Lazare, ce peuple ressuscitera. Nos ennemis, dans leur orgueil, ont crié : « Ce peuple ne peut plus rien contre nous, il n'a plus ni force physique, ni force morale ; nous l'avons ruiné, ensanglanté, et lui-même dans sa démence, agrandit sa ruine et déchire ses blessures ! »

Mais que les vainqueurs prennent garde : nous nous relèverons, nous nous réveillerons pour nous venger, mais il ne faut pas que notre vengeance soit remise à demain, mais qu'elle éclate aujourd'hui même. Le progrès nous ouvre la voie de la revanche, le progrès, ce flambeau qui guide l'humanité dans les ténèbres. Que le travail soit notre arme de combat ! ce ne sont pas les canons Krupp, tous les engins de la guerre abominable et impie, mais bien nos âmes que nous chercherons à perfectionner. O ! peuple égaré, si tu veux rallumer ton patriotisme éteint, tourne tes pas ailleurs que vers les cabarets et les clubs, ces foyers où je ne sais quel souffle corrompu attise les mauvaises

⁶⁶ Ma..., 24 septembre 1871

passions, où l'on te dit qu'on parle mieux de liberté, quand en réalité, c'est là qu'on en parle le moins.

Tu veux la liberté, peuple ?... Sache bien qu'il n'y en a qu'une, celle que tous vous pouvez avoir et que possèdent peu de personnes, c'est la liberté de l'âme et de la pensée. Que faut-il pour l'acquérir ? Apprendre à se connaître soi-même et à connaître Dieu : à se connaître soi-même, c'est-à-dire à connaître ses devoirs ; à connaître Dieu, c'est-à-dire aimer ses semblables et adorer le Créateur par la compréhension éclairée de ses ouvrages sublimes. Que l'étude et la science, que le désir d'être utile nous passionnent donc ! Que l'on ne cherche pas tant à augmenter le budget de l'armée, à grossir ses cadres, mais bien plus à augmenter le budget de l'instruction publique, à grossir les rangs de l'armée enseignante. Que les portes de la science soient ouvertes à tous, que l'ignorance soit combattue à outrance, celui qui sait doit partager avec l'ignorant, car la loi divine a fait que les petits précèdent les grands, ce sont eux qui ont prêté et prêtent encore leurs bras, que les grands, à leur tour, aident les petits de leur Esprit afin qu'il y ait réciprocité. Aidons-nous, aidons-nous ! Nous avons tant besoin les uns des autres ; unissons-nous pour combattre les préjugés et la routine, unissons-nous pour l'étude du vrai, du beau et du bien, c'est ainsi que nous redeviendrons un peuple fort, se servant de la science non pour en faire une arme de haine et de mort, mais un instrument de liberté et de fraternité. Alors nous serons vengés, car nous aurons vaincu nos ennemis en grandeur et en générosité.

Aux armes donc, aux armes ! Spirités ! Continuez votre oeuvre de régénération morale, abrités sous l'étendard de la charité et de la justice impartiale. Il ne faut pas que de vous l'on dise : Ce sont des sectateurs, les disciples de l'opinion d'un homme, mais bien les serviteurs de la vérité immuable. En admettant que toutes les sectes aient eu quelques excellents principes, nulle parmi elles n'a possédé la vérité absolue et ne saurait même avoir cette prétention, aussi sont-elles toutes périssables.

Mais vous, spirités, vous ne périrez pas, parce qu'au lieu de prétendre posséder la vérité éternelle et infinie comme Dieu, vous travaillerez humblement à la rechercher, à l'étudier ; vous essayerez toutes les voies qui conduisent à sa connaissance. Vous ne direz pas : je suis seul sur le chemin de la vérité, tous les autres se trompent !... Non, vous direz à celui qui sera égaré : essayez tous les chemins, essayez le nôtre, comparez pour choisir le meilleur, car pour les sciences morales comme pour les sciences physiques, il faut procéder par expérience, par inductions.

Que toute idée généreuse, de quelle part qu'elle vienne, de quelle opinion qu'elle émane, reçoive notre approbation et notre encouragement ; s'il s'agit de littérature, de science ou de philosophie, peu importe, traitons avec faveur nos ennemis, ceux qui nous appellent fous, arriveront à reconnaître en fin de compte, que les plus fous ne sont pas toujours ceux qu'on pense.

Toutes ces choses sont essentiellement bonnes à être rappelées, le Maître les a enseignées jusqu'à sa mort, ne voulant pas que l'oeuvre entreprise puisse périr avec lui, mais au contraire progresser, progresser sans cesse ; sachant bien qu'après lui, il y avait infiniment plus à dire qu'il n'avait dit, il légua à ses disciples plutôt son exemple à suivre que son nom et ses opinions à défendre.

Permettez-moi, messieurs, après ces pensées, de vous présenter l'assurance de mes sentiments fraternels et dévoués.

Algol

Dissertations spirités

*La vengeance punie par le remords*⁶⁷

La haine est coupable devant Dieu, la Vengeance l'est infiniment plus. C'est une passion qui, si elle prend naissance dans le cœur de l'homme, ne fait que grandir en ravageant peu à peu les bons sentiments dont elle prend la place.

Oh ! combien sont coupables ceux qui nourrissent dans leur sein ce monstre de la barbarie, qui

⁶⁷ C. s.-s., 3 septembre 1870. Médium, M. N.

cultivent cette passion avec plus de soins même qu'ils n'en mettraient à acquérir les vertus les plus sublimes ! Et ceux, hélas ! qui emploient des années, des siècles à se préparer au jour de la vengeance ! Jamais ils ne se trouvent satisfaits, l'accomplissement d'un crime leur fait espérer la réussite d'un autre leur brutale passion ne peut s'assouvir ils frappent toujours pour le bonheur de frapper. Pour eux les souffrances qu'ils font endurer aux autres sont une cause de satisfaction.

Mais soyez tranquilles, mes amis, cette satisfaction ne doit être que passagère, lorsqu'ils seront arrivés au point marqué par le doigt de Dieu ils s'arrêteront tout à coup au milieu de leurs orgies, dignes des plus féroces cannibales, ne pouvant comprendre comment leur puissance qui pendant un temps était si grande est subitement anéantie par une volonté invisible. Ils s'exaspéreront alors, ils frémiront de rage, et le remords, cet implacable exécuter de la conscience humaine, prendra la place de la vengeance, en digne successeur il rendra le reste de leur vie insupportable pour eux et pour tous ceux qui seront sous leurs ordres. Non content de les accabler pendant les derniers jours de leur misérable existence, il les suivra jusqu'au bord de la tombe, là il les quittera ou du moins il quittera leur enveloppe avilie et méprisée, mais il arrivera avec eux et dans eux, dans le monde des Esprits, les poursuivant avec un acharnement qu'ils n'auront point encore connu, toutes leurs victimes se précipiteront vers eux pour les déchirer, ils n'auront même pas la satisfaction qu'ils demanderont, d'être anéantis par ceux qu'ils auront voulu anéantir. Ils seront enveloppés dans un cercle garni des pointes acérées du remords et des reproches, Dieu permettra qu'elles ne s'émoussent pas de si tôt, parce que c'est lui seul, aidé de sa justice infailible qui se charge de venger les opprimés et de punir les coupables.

Ne vous félicitez pourtant pas, ô mes amis, de ces jours de la justice de Dieu, atténuez au contraire le plus possible par vos prières et vos bonnes oeuvres ce jour futur et terrible. Demandez avec ferveur et sincérité que les coupables se lassent de leurs crimes et se repentent, cela vous profitera mieux que la vengeance divine, efforcez-vous de montrer le bon exemple de la paix, de la concorde et de l'union fraternelle. Il est difficile, je l'avoue, dans ces temps de colère et de vengeance de s'inspirer d'aussi bons sentiments, mais la difficulté n'est pas une raison à objecter au tribunal de Dieu, qui vous fera sentir que si la chose a été difficile, elle n'a pas été impossible.

Plus vous ferez d'efforts vers le bien, plus vous serez méritants devant Dieu et plus vous serez récompensés.

Sachez goûter, ô mes amis, les sages avis que mon amour vous donne.

La vengeance poursuit, détruit, et ne satisfait pas !

Le pardon soulage !

L'amour crée, produit et rend toujours heureux !

Dieu punira la vengeance parce qu'il aime le pardon, et il récompensera l'amour.

L'ange gardien du médium

*Jeanne d'Arc*⁶⁸

Il y a bien des années, Dieu par la voix des Esprits me donna la mission de délivrer la France de ses envahisseurs, soumise à la volonté divine, je quittai pays, parents et amis et malgré les conseils de ceux qui m'étaient chers, malgré les dangers de toutes sortes que j'entrevois, je partis pour la cour de France. Orléans comme aujourd'hui voyait l'ennemi, avec l'aide des bons Esprits et la protection divine il fut chassé, la France fut sauvée et je reçus ma récompense en mourant sur un bûcher qui fut mon triomphe.

Mon souvenir longtemps effacé de la mémoire des hommes revit aujourd'hui parmi vous, ne devrait-il pas vous faire ressouvenir que si une faible femme, a pu opérer, avec l'aide de Dieu, ce que vous appelez un prodige, il vous est aussi facile en ce moment de l'accomplir quand la ville qui m'a légué son nom n'est au pouvoir que de quelques hordes ennemies.

Si vous ne réussissez pas, c'est qu'aucun cœur ne s'élève sérieusement et avec confiance vers celui qui dirige.. Les événements des mondes, C'est que nul ne songe à Dieu dans ces moments solennels

⁶⁸ C. s.-s., 27 octobre 1870. Médium, M. B. C.

où les destinées des peuples s'agitent et se modifient, C'est qu'il n'y a plus de regards levés vers le ciel, plus de croyance, plus de foi, ou si quelques populations, encore imbues des vieux préjugés qui tombent, sont entraînées par ceux qui les dirigent aveuglément dans les anciens errements de leurs pratiques superstitieuses, elles n'ont que l'extérieur de ces pratiques sans que leur cœur parle et demande avec ferveur au ciel la protection dont elles ont besoin. Aussi le ciel semble-t-il sourd à leurs prières ! Quelques isolés incompris s'adressent seuls à Dieu et supplient que la paix seconde leurs efforts vers le bien. A ceux-là il sera tout donné, qu'ils espèrent, car l'avenir est pour eux et ce qui s'accomplit en ce moment est précisément la consécration de leurs vœux !
Orléans, qu'es-tu devenue ? Ville de luxe comme les autres, tu subiras le sort des cités envahies mais la pitié de Dieu est immense ; prie et il te sera pardonné. France, ma patrie, Domrémy, mon pays, songez à Dieu et rappelez-vous ma mission

Jeanne

*Le génie de l'homme en face de la puissance de Dieu*⁶⁹

O mortels insensés, que devient aujourd'hui votre orgueil insolent devant les manifestations de la Providence ? Où vous ont conduits vos grands hommes, vos superbes sophistes, tous vos Esprits éclairés ? Tous ces génies, enfantés par l'orgueil vous ont amenés sur le bord de l'abîme. Vous avez chanté leurs louanges, vous avez voulu élever leur mérite à la hauteur de Dieu, et pourtant, ils sont tombés dans la boue, et le char qu'ils traînaient après eux et qui renfermait le mensonge et l'hypocrisie, est resté embourbé dans l'ornière qu'ils ont eux-mêmes creusée.

Où sont donc vos belles inventions de destruction ? A quoi vous ont servi toutes ces armes raffinées avec la barbarie des sauvages et des anthropophages ? Ah ! Vous espériez humilier le reste de la terre et le convaincre que votre génie était au-dessus de toutes les haines que vous aviez fomentées par votre malveillance et votre maladresse ! Vous avez abandonné complètement le secours de la Providence et vous regardiez d'un air de dédain et de mépris tous ceux qui osaient vous parler de la toute-puissance de Dieu ! Eh bien ! Elle fait sentir maintenant, cette toute-puissance, que vous ne pouvez rien sans elle, elle vous écrase par les inventions que vous avez créées et à l'aide desquelles vous songiez à écraser les autres. Votre châtiment est donc la conséquence de votre présomption outrageuse et insolente envers le Dieu créateur, et malgré votre faiblesse reconnue vous persistez à croire à la sublimité de la force matérielle et brutale.

Abandonnez, ô hommes, cette idée que c'est la force brutale qui peut vous sauver, laissez-la à ces animaux qui n'ont pour eux que l'instinct carnassier et féroce. Élevez les yeux vers le ciel, contemplez tous ces travaux immenses et innombrables, et demandez-vous sérieusement, si le Dieu qui a tout créé, l'a fait pour augmenter dans le cœur de l'homme l'acharnement avec lequel vous cherchez à vous entre-détruire aujourd'hui. Réfléchissez sincèrement aux conseils que les Esprits vous donnent et voyez s'ils ne sont pas plus en rapport avec l'harmonie qui doit régner dans la nature, avec la paix qui doit exister de l'homme avec l'homme, de l'homme avec Dieu ; que tous ces cris de haine, toutes ces vociférations de vengeance qui de tous côtés s'élèvent aujourd'hui vers le ciel comme une odeur mauvaise et malsaine ! Cherchez enfin votre secours en haut et non en bas, car tout ce qui est en bas est placé à votre niveau. Élevez vos âmes au niveau de Dieu même, puisque c'est dans ce but qu'elles ont été créées.

Du courage donc, de la confiance en Dieu et relevez-vous !

L'ange gardien du médium

*Rien n'est grand ni petit*⁷⁰

Nous voulons monter mais non descendre ! Quand nos yeux complets pour la motte de terre que nous foulons, deviennent incomplets pour les espaces constellés de soleils, le télescope nous donne la possibilité de décupler notre rayon visuel. Nous contempions les mondes qui tourbillonnent dans

⁶⁹ C. s.-s., 4 novembre 1870. Médium, M. N.

⁷⁰ Paris, 13 octobre. Médium M. P. L.

l'immensité, leur course éternelle nous charme. Les Esprits dégagés de quelques grands génies tels que Képler, Galilée, Legendre, Newton, Laplace, Arago, ont pu se dédoubler, et prenant une extension d'autant plus grande, que leur savoir avait une base grandiose, un but admirable, ils s'élançaient dans ces tourbillons de grandeurs infinies, ils en déduisaient mathématiquement les lois, ils arrachaient filialement à Dieu un de ses secrets, et nous, leurs descendants, nous reportons notre regard vers ces splendeurs, nous formulons la synthèse de toutes ces divines harmonies, et, humbles cirons, nous sentons que nos pieds tiennent à peine à la terre, pour nous élancer comme notre pensée, dans ces champs où se saluent avec des sons sublimes tous les astres que nous devons habiter. Ainsi, nous prévoyons nos grandeurs futures, mais orgueilleux nous ne voulons pas nous abaisser, nous ne voulons pas nous souvenir du passé. Le parvenu veut dédaigner les pauvres qui furent sa famille ou ses amis, l'homme ne veut pas avoir marché à quatre pattes, il ne veut pas avoir été un noble mammifère, un ruminant, ce doux être qui broie philosophiquement de la chair condensée et qui fut le point de ralliement de la famille, de la tribu, des sociétés, des peuples, de la civilisation.

Tout au plus quelques-uns voudraient-ils avoir été un brillant oiseau, un papillon étincelant, d'autres, une fleur éblouissante de couleurs et de parfums, mais aucuns ne veulent être ni reptile, ni poisson, à plus forte raison une huître bien humble, un crustacé, une monade.

Fol orgueil mais défaut d'éducation. On ne nous a pas appris ?...

Sachez, hommes inconscients, que rien n'est grand ni petit, et que le roi des animaux arrivant, après des milliers de siècles et des vies successives innombrables, à porter haut le front, les yeux au ciel, sa future patrie, est plus grand, plus intéressant, bien plus digne de Dieu, que cet être qui ne veut procéder que de lui-même.

L'homme est invisible à ses semblables à quatre kilomètres, la terre est invisible au soleil, et notre soleil est invisible aux soixante-quinze millions de soleils de la voie lactée, mais cette voie lactée est elle-même un point invisible dans la quantité prodigieuse de nébuleuses qui constellent les espaces incommensurables.

Allez, mes amis, je le répète, rien n'est grand ni petit. Un rien part du gastéropode, en lui il y a l'infini, la suprême beauté quand l'œil le contemple. L'informe morceau de corne s'orne de strates diamantées, de montagnes vertigineuses, sous le microscope ; tout est beau, grand, digne du Créateur, vous seuls abaissez votre esprit en le rapetissant à de mesquines combinaisons et comparaisons.

Donc, humiliez-vous, étudiez et montez sans cesse, telle est la loi, tel est votre droit.

Bernard

De la télégraphie humaine⁷¹

La télégraphie humaine consiste à faire savoir par la pensée à une personne dont on est plus ou moins séparé par la distance, ce qu'on n'a pu jusqu'ici, du moins ostensiblement, faire connaître que par la parole, l'écriture ou par la voie télégraphique ordinaire. Ce n'est pas un mode nouveau de transmission, car il a existé de tout temps, et les hommes, à leur insu, en ont toujours fait usage ; seulement on ne l'a jamais étudié, voilà pourquoi on n'a pas pu s'en servir comme des moyens ordinaires. La volonté est l'agent principal de ce mode de communication. Vouloir c'est pouvoir ; vouloir se communiquer une pensée à distance, c'est pouvoir se la communiquer. Ceci n'est pas nouveau, je le répète, et le nombre de ceux qui, sans s'en douter, font efficacement appel à cette force, est grand. Le jour va venir où il sera permis à tous dans certaines conditions d'user de ce mode de transmission de pensée. Cette arme est mise tout d'abord entre les mains des spirites pour la propagation de la doctrine. C'est une force irrésistible et incalculable devant laquelle les adversaires de toute catégorie seront dans la nécessité de courber la tête. Cette force mise en action engendrera des progrès nouveaux et nombreux, et les négateurs de forces fluidiques, verront alors combien ils sont dans l'erreur en ce qui concerne la partie immatérielle ou plutôt semi-matérielle de

⁷¹ La P.. 5 octobre 1871. Médium Marc Baptiste

l'être humain.

De la télégraphie humaine qui, après tout, dérive du magnétisme, découlera un magnétisme nouveau, ou mieux un mode nouveau de magnétisme qui s'adressera à tous les produits et à tous les êtres de la création, à quelque règne qu'ils appartiennent. Vous aurez l'action humaine spirituelle partout, aussi bien sur les végétaux et même les minéraux, que sur les hommes et les animaux, attendez-vous à une révolution complète, la plus grande qu'on ait vue jusqu'à ce jour, mais bien petite eu égard à ce qui se prépare pour l'avenir. Ce sera le bouleversement de toutes les sciences, la chimie spirituelle se mettant à la place des sciences qui jusqu'ici ont tant contribué au progrès, parce que ces sciences ont un summum qu'elles ne peuvent dépasser ; et d'ailleurs, la chimie spirituelle, puisque je me suis déjà servi du mot, donnera naissance à bien d'autres merveilles que celles de la science ordinaire.

Les négateurs du Spiritisme peuvent puiser à pleines mains dans ses trésors, sans indiquer la source des richesses qu'ils étalent aux yeux du public : le Spiritisme ira plus vite qu'eux et les forcera à hâter le pas d'une façon inaccoutumée. Ils seront bien obligés de reconnaître son existence et sa toute-puissance, leurs idées préconçues se heurteront dans leurs esprits dévoyés, et ils seront obligés de demander grâce s'ils ne veulent à leur tour passer pour les derniers des ignorants.

Allan Kardec

(A suivre)

Avis aux abonnés

En cas de retard ou de non-réception de la *Revue* après le 5 de chaque mois, et des articles de librairie dans les quarante-huit heures, après la réception présumée de la demande d'expédition, nous prions instamment nos abonnés de nous en donner avis par le premier courrier, même recommandation est faite en cas de surtaxe des envois, que l'on devra rigoureusement refuser. Nous leur rappelons en outre que leur abonnement expire le 1^{er} décembre prochain.

Pour le Comité d'administration. Le Secrétaire-gérant : P. G. Leymarie

Décembre 1871

Le lendemain de la mort⁷²

L'auteur qui, en 1860, écrivait «Je suis du nombre de ces Esprits sages qui, témoins du débordement imprévu du merveilleux contemporain, ne peuvent comprendre un tel égarement en plein dix-neuvième siècle, avec une philosophie avancée, et au milieu de ce magnifique mouvement scientifique qui dirige tout aujourd'hui vers le positif et l'utile. » Cet auteur, disons-nous, poursuit ensuite ses démonstrations en causant de l'âme des animaux ; il explique l'animal, pour prouver la migration de son âme à travers le corps des autres espèces.

Les spirites connaissent la loi progressive de l'âme, cette question ayant été parfaitement élucidée. Notre revue de 1871 contient des articles sur les hommes doubles, où sont développées ces idées d'une manière très-large ; du reste, cette question n'est pas étrangère aux personnes qui ont quelques notions d'histoire naturelle, de physiologie et de paléontologie, c'est l'ABC du Spiritisme que cette histoire des candidats à l'humanité ; M.Figuier n'a donc rien conçu, il a seulement copié tout ce qui est largement inscrit dans le grand livre de la nature, tout ce que nos savants professeurs cosmopolites reconnaissent comme loi indéniable, essentielle et divine. « Il est acquis aujourd'hui, que toute naissance n'est pas un commencement, mais une suite logique de l'infini des existences. Qui nous dira où commence le germe, et en quel lieu se termine la vie de l'âme ? Dieu n'ayant révélé son secret à personne. » (Voir la *Genèse*, page 201, n°1 à 29.)

M. Figuiet continuant sur le même ton, explique que les plantes vivent et sentent, il nous présente son système, fait et refait depuis longtemps par des botanistes de génie, pour lui la doctrine de la pluralité des existences, celle de la réincarnation, sont autant d'anneaux d'une même chaîne qui rattachent les uns aux autres tous les êtres vivants. Il fait des réflexions sur le pourquoi et le comment de l'existence terrestre, et commente les déboires et la diversité de position et de santé. (Voir le *livre des Esprits*, page 149, n° 330 à 175, et *Genèse*, p. 68.)

Il termine ainsi : « Si vous connaissez une doctrine, lecteur, une philosophie, une religion qui résolve ces difficultés , je déchire ce livre et je m'avoue vaincu. »

Nous voyons plus d'un spirite sourire à la lecture de cet engagement pris, et, en réponse, renvoyer l'auteur et le lecteur aux ouvrages d'Allan Kardec, notamment en ce qui concerne la question des enfants en bas âge. (Voir à cet égard le *livre des Esprits*, 47e édition, pages 86 à 107.)

L'auteur continue : « Rien ne se perd ni dans les êtres matériels, ni dans les êtres immatériels, et nous pouvons poser ce principe nouveau de philosophie morale, à côté du principe de philosophie chimique établi par le principe de Lavoisier. » Allons le voilà illustre comme Lavoisier, M. Figuiet pose un principe !... N'eût-il pas été plus digne de sa part, de confirmer au nom de la science, un fait, un principe reconnu, discuté, élaboré par les spirites du monde entier ; ne trouve-t-on pas dans les ouvrages d'Allan Kardec cette preuve des aptitudes innées diversement prononcées, des instincts précoces, des petits prodiges qui ne donnent par la suite aucuns résultats, leurs facultés dues à des vies antérieures n'étant pas cultivées ? ne dit-on pas *livre des Esprits*, page 94 et 95, n°218 à 221, que la vocation est la résultante des vies antérieures, la faculté renaissante ressemble à un feu mal éteint d'un incendie, et la deuxième existence est le souffle qui rallume cette flamme. (Voir aussi page 339, n°804.)

L'auteur approuve le système de Gall, il reconnaît des bosses qui décèlent les mauvaises passions, par conséquent l'être créé fatalement, n'est pas responsable de ses actions au dire des moralistes qui ont, bien a tort selon lui, rejeté la phrénologie, car, si par la réincarnation, le cerveau reçoit une conformation obligée, en harmonie avec son avancement, la boîte osseuse du crâne se moule peu à

⁷² Troisième article, voir les numéros de la *Revue* d'octobre et novembre 1871, pages 314 et 321

peu sur la substance cérébrale, d'après cela vient l'énergique concision du *Corpus confis opus* des anciens « le corps est l'œuvre de l'âme, ou l'âme fait son corps », comme on peut toujours surmonter ses penchants, l'incarné est responsable s'il ne sait imprimer à ses actions une direction qui le fasse avancer, n'était-il pas en possession de son libre arbitre ? (Lire à ce sujet, soit le *livre des Esprits*, n^{os}217 et 218, soit le chap. XI, *Genèse spirituelle* ; voir aussi, dans la *Revue* de juillet 1860, l'article *Phrénologie et Physionomie*.) Mais il est convenu que M. Figuiet ne connaît pas les ouvrages spirites.

Puis, il cite l'anglais Locke qui s'immortalisa par les idées innées de l'entendement humain, et Dugald Stewart qui précisa davantage, affirmant que la véritable idée innée, vient du principe de causalité ; ce principe vulgarisé en France par Laromiguière et Damiron, est aujourd'hui une vérité mise hors de doute. L'École normale et l'Université de Paris s'appuient sur Descartes, avoir des idées innées selon elles, vient de la volonté de Dieu qui a créé notre âme, M. Figuiet ajoute que la pluralité des existences peut seule expliquer logiquement ce phénomène, les idées innées n'étant qu'une déduction de cette doctrine.

L'auteur traite ensuite la question du souvenir, question dont il a copié la substance dans le *livre des Esprits*, page 141, n^o304, *Souvenir de l'existence corporelle*. Les lecteurs peuvent prendre les deux textes, afin d'être bien sûrs que toute la pensée du Maître est interpolée dans le *Lendemain de la mort*.

Puis, vient une revue des opinions diverses du matérialisme, l'auteur fait des considérations sur l'équilibre et la régularité des lois de la nature, sur l'équité divine qui ne doit pas écraser la vertu et laisser le vice triomphant, il ajoute que nier les attributs de la perfection et de la souveraine justice de Dieu, c'est se refuser à croire à son existence. Il parle des crimes et des récompenses. La personne humaine est éternelle, Dieu ne pouvait anéantir ce qu'il avait créé, car, selon Malebranche, il eût montré de l'inconstance et manqué à son but. Au sujet des récompenses et des peines, il cite l'Église se reposant sur l'ignorance des temps reculés et prêtant à Dieu nos passions, notre image, notre justice étroite et bornée, il montre saint Augustin, saint Jérôme suivant le système de Ptolémée ; enfin, au point de vue de la résurrection des corps, du ciel et de l'enfer catholiques, calqués sur la mythologie grecque et romaine, il fait la comparaison de ce système avec le sien ; ce parallèle est à l'avantage de l'auteur, car, ajoute-t-il, l'idée en est bien plus consolante.

Le chapitre XX résume en quelques propositions sommaires l'exposition du système de la nature, sauf quelques noms propres tels que être surhumain, homme planétaire, archange ou archihumain, que M. Figuiet emploie de préférence (nous savons pourquoi), le lecteur trouvera toute l'idée de la *Genèse* d'Allan Kardec, reproduite presque textuellement.

Au chapitre XXI, il répond aux arguments qu'on peut lui opposer au sujet de l'immortalité de l'âme, il prouve son individualité, sa mémoire du passé, par conséquent son identité parfaite ; elle est une personne, un Être qui s'affirme toujours, malgré ses nombreuses transformations cette individualité n'est jamais détruite. Puis viennent les contestations d'écoles, soit au sujet des axiomes géométriques, ou du Postulatum d'Euclide, etc., soit au sujet du manque de souvenir des existences. Il explique ainsi le premier point : « Si la première incarnation provient d'un animal supérieur, le souvenir ne peut exister, l'animal n'ayant pas cette faculté bien développée, mais dans une deuxième et une troisième réincarnation, il y a des impressions reçues, des connaissances acquises qui se révèlent dès le berceau, il reste donc à l'incarné la résultante morale des faits, ou idées innées de Locke avec le principe de causalité, des faits seuls, dit-il, peuvent dériver de tels principes, une abstraction ne saurait se baser que sur des faits concrets et sur des événements accomplis, donc, cette abstraction ou cette idée métaphysique née avec une deuxième ou troisième incarnation, implique des faits antérieurs remontant à une vie passée.

Ici M. L. Figuiet cite le livre de la *pluralité des existences de l'âme*, par Pezzani. Paris, 1865. Il appuie ses preuves sur les documents qu'il contient. Certes, nous avons lu l'œuvre de M. Pezzani avec un grand intérêt, nous le connaissions personnellement, il correspondait avec Allan Kardec ; et, dans son chapitre XI, page 408, de la pluralité des existences de l'âme, M. Figuiet qui ne connaît pas l'auteur du *livre des Esprits*, a dû lire : « Spiritisme. Cette nouvelle doctrine ne date, en France

que de 1855, à 1856 quant à ses développements matériels, de 1857 pour ses développements spirituels et philosophiques. »

Pour connaître ce que le Spiritisme renferme de sérieux et d'important au point de vue de la raison et de la philosophie, c'est à Allan Kardec qu'il faut s'adresser, car c'est lui qui s'en est fait le principal représentant. Frappé des phénomènes dont il était témoin, cet ancien professeur vit dans leur manifestation une révélation nouvelle et voulut en étudier les principes par une observation assidue et raisonnée. C'est à la suite de ces études qu'il publia le *livre des Esprits*, celui des *Médiums* et plusieurs autres traités.

Nous allons donc le citer succinctement en ce qui concerne la pluralité des existences de l'âme. Suivent plusieurs pages d'Allan Kardec qui ne peuvent laisser aucune erreur dans les esprits même les plus prévenus ; et M. Pezzani continue ainsi : Le même auteur, dans son plus récent ouvrage (*le Ciel et l'Enfer, ou la justice divine selon le Spiritisme*), parlant en particulier des crétins, soutient que le crétinisme ne peut concorder avec la justice divine et la bonté de Dieu, si l'on n'admet pas la pluralité des existences, qui seule peut en donner la raison.

Il ajoute ces mots significatifs : « Nous ne sachions pas que ceux qui repoussent cette doctrine l'aient jamais combattue avec d'autres arguments que celui de leur répugnance personnelle à revenir ici-bas... Il réplique avec raison que, pour s'affranchir des renaissances terrestres, il faut s'améliorer assez pour mériter de passer dans des mondes meilleurs, et que, pour y être admis, il faut avoir dépouillé l'égoïsme et l'orgueil, et surtout avoir pratiqué la charité véritable.

On remarque dans ces paroles un raisonnement fort et serré bien propre au soutien de la thèse, c'était à coup sûr le meilleur moyen de la présenter au public, qui, généralement, aime assez qu'on raisonne pour lui et qu'on lui présente les questions sous tous les revers comme sous toutes les faces séduisantes, afin de ne se voir contraint. à aucun travail.

Après cet écrivain en renom dans le Spiritisme moderne, il ne nous restera plus qu'à glaner, etc., etc... »

M. Figuiier ne peut donc conserver la prétention de ne pas avoir lu Allan Kardec, du reste, quand on se permet d'être un savant, un penseur, un philosophe, il faut montrer à ses lecteurs qu'on en possède l'étoffe, surtout il ne faut pas déconsidérer les spirites dont on prend les idées : et, si l'auteur se permet l'insolence et le dédain sans connaître le Spiritisme, il n'est plus, en jugeant inconsidérément, ni savant, ni penseur, ni philosophe, ce qui est parfaitement démontré.

La réincarnation étant la vieille idée de la Métempsychose, l'auteur après avoir cité tous les systèmes anciens, bidons, Égyptiens, Grecs, Druides, dit que la simple et saisissante originalité de cette contention philosophique, a conservé sa primitive grandeur à travers les âges : seulement, chez Pythagore et selon ses maximes, c'est à titre de punition, que l'âme se rendait du corps humain dans celui d'un animal inférieur, tandis que la réincarnation est ascendante, progressive, et ne peut aller à reculons.

Devant une autre objection, celle qui ferait de l'opinion de l'auteur sur l'âme ayant déjà existé dans le corps d'un animal, un corollaire de l'opinion des naturalistes, qui font dériver l'âme du singe, M. Figuiier se défend d'épouser ni Darwin, ni les transformistes, ces derniers soutiennent que le principe spirituel commence comme germe dans la plante, pour se développer, s'accroître, en traversant une série progressive d'espèces animales, et aboutir enfin à l'homme, dernier terme d'élaboration et d'achèvement. M. Figuiier considère l'âme comme provenant des mammifères avancés et non du singe tout spécialement, tandis que les darwinistes et transformistes font abstraction de l'âme, pour ne considérer que la structure anatomique, l'auteur n'est donc pas matérialiste, mais bien, dit-il, spiritualiste raisonné.

L'idée de M. Figuiier, celle sur laquelle il insiste avec amour, avec une tendresse pour ainsi dire adorable, c'est d'avoir cloué les Esprits à la surface du soleil. Ils sont alors des points qui produisent un rayonnement intense. C'est là une supposition gratuite, cela doit être, dit-il, mais cela est-il ? Notre maître en logique à tous, Allan Kardec, n'a rien supposé, rien imaginé, il a voulu s'appuyer sur des données certaines et concordantes, il est tout à la fois positif, réel, philosophe et penseur, ses oeuvres le constatent. Maintenant, pillez-le, messieurs, si telle est votre habitude, vous ne

diminuerez pas ce grand et généreux Esprit, le bon sens général sera votre juge.

Ce que nous savons bien, c'est qu'Allan Kardec n'a pas voulu mettre au jour toutes les élucubrations dont nos cartons sont remplis, systèmes n'appartenant qu'à une pensée personnelle. Il faut que nos savants compilateurs sachent bien que nous n'imprimons pas des livres de fantaisie, mais l'opinion générale et concordante d'une multitude d'Esprits.

Non, M. Figuiet n'a rien inventé, qu'il veuille et daigne descendre de son piédestal pour devenir un simple mortel comme nous, qu'il cherche la vérité, mais jamais au détriment du prochain, car, qu'il le sache bien, toute mauvaise action porte en elle-même sa punition méritée. Inconsciemment il a fait notre travail, ce dont nous le remercions.

Nous ne sommes pas plus opposés à l'idée du soleil dont les rayons sont des germes de substances immatérielles (système Figuiet), que nous ne le sommes à toute autre conception, mais, nous attendons d'autres affirmations et d'autres preuves. Néanmoins nous aimons le chapitre XXII, là du moins nous sentons l'amour d'un père pour son enfant, d'un auteur pour sa création, prise ainsi à la source pure, on comprend l'inspiration. Pourquoi l'auteur ne reste-t-il pas toujours le même ?... Si, reniant son passé, il eût dit franchement : Je suis spirite et m'appuie sur la donnée d'Allan Kardec, donnée puisée chez tous les savants qui se sont tendu la main à travers les siècles, depuis le livre antique des *Védas* jusqu'au *livre des Esprits*, tous ses lecteurs, spirites ou non, eussent applaudi sa franchise.

Cette incarnation successive d'une pensée qui a bercé nos pères les Aryas, s'est éclairée du travail constant de notre époque, travail qui a guidé l'auteur du *livre des Esprits*, Jean Raynaud, etc., etc.

Mieux inspiré, M. Figuiet eût mûri son oeuvre, raisonné ses actions, demandé conseil aux Esprits éthérés, dans cette route consciencieuse, il n'eût pas éprouvé de déboires, il eût été une conviction, un frère de plus, nous aurions applaudi à son amour pour la vérité, et accueilli un érudit qui eût grandi d'autant plus, que des millions de spirites lui eussent tendu la main.

Dans son chapitre XXIII, l'auteur croit et affirme que les âmes d'élite seules sont aptes à communiquer avec les morts, l'indignité morale étant un cas rédhitoire pour ainsi dire, qui brise tout moyen de communiquer avec les habitants de l'autre monde. Comment expliquera-t-il cette assertion ? Pourquoi cela est-il ainsi ? Les gens des campagnes, dit-il, sont mieux partagés que la foule immense frappée d'ostracisme. Pourquoi ?... Mieux vaudrait avouer que, jugeant à la légère, il a peu cherché la vérité exacte, il parle d'après le dire d'empiriques comme il y en a partout. Sans doute très préoccupé de sa conception du soleil, astre animé par les Esprits purs, il a laissé de côté la question capitale de l'enseignement mutuel et constant entre le monde de l'erraticité et notre terre, manne divine que reçoivent également les dignes et les indignes.

Spirites convaincus, nous acceptons, sauf quelques réserves au sujet des communications, tout le chapitre XXIII de ses règles pratiques, nous le trouvons rationnel, sagement écrit quant à la prière, au culte, à l'instruction, au sentiment qui doit diriger les hommes. Le culte des morts, tel qu'il l'entend, a toute notre approbation, les spirites le pratiquent, nos bons guides nous ont toujours dépeint ainsi le développement grandiose réservé à la vie de l'erraticité. Nous savons tous que, par le respect dû aux croyances de nos pères, par le culte du beau, du bien, de la science et de la vérité, on mérite un bon lendemain de la mort.

Sauf quelques contradictions et le regret de voir M. Figuiet s'oublier jusqu'à nous donner son coup de griffe maladroit, nous le remercions pour le plaisir que nous a fait son travail, et nous regrettons d'être obligés de lui mesurer notre estime.

Notre article était terminé quand a paru la deuxième édition du *Lendemain de la mort*. Nous engageons les spirites à lire attentivement la préface, dont voici le résumé.

Si M. Figuiet a retardé l'impression de sa deuxième édition, c'était pour attendre les jugements de la critique, les hardiesses contenues dans son livre pouvant lui attirer certaines sévérités.

L'auteur parle de l'accueil favorable fait à son ouvrage si essentiellement religieux. Il ajoute : « Sans doute la formule que je donne au sentiment religieux est en opposition avec tous les dogmes établis ; mais on a bien voulu ne pas me faire un trop grand crime de cette divergence. C'est que, lorsqu'on part du principe de l'immortalité de l'âme, on est bien près de s'entendre avec tous les honnêtes

gens. »

« On a bien voulu ne pas me faire un trop grand crime, etc. » ON !... ? Combien ce mot donne à réfléchir !... d'autant plus que M. Figuiet a la prétention de rendre très clair ce que, dit-il, Charles Bonnet, Dupont de Nemours et Jean Raynaud ont laissé de nuageux et de flottant, le premier s'en référant au catholicisme, le deuxième rejetant au contraire le dogmatisme ; mais Camille Flammarion complètement éliminé dans la première édition, celui qui était dans tes mondes imaginaires une liste, une analyse, assez fastidieuse d'ailleurs, des aînés ci travers les planètes !... Celui qui avait copié David Brewster dans le *Moreworlds than one, the creed of the philosopher and the hope of the christian*⁷³, M. Flammarion devient dans la deuxième édition le Fontenelle de notre siècle, celui qui lui a rendu d'éminents services par son ouvrage connu dans toute l'Europe, etc... et cela continue pendant deux pages ! M. Figuiet pourrait-il nous dire si M. Flammarion l'a charmé ? Un archange a-t-il dicté ces pages rectificatives ?... Quoi qu'il en soit, notre ancien médium de 1862-1863, M. Flammarion, retrouve une large place pages 376 et 377.

Ici, l'auteur prétend avoir pris beaucoup à André Pezzani, dans son livre la *Pluralité des existences de l'âme*, recueil très méthodiquement rassemblé des philosophes anciens et modernes, et dans le *Soleil* de M. Amédée Guillemin ; il termine en disant : « Telles sont les sources auxquelles je me suis adressé, tels sont les ouvrages que j'ai consultés. J'espère n'avoir omis personne dans cette énumération. S'il en était autrement, je m'empresserais de réparer cet oubli, dès qu'il me serait signalé. Après la satisfaction de répandre dans le public des idées utiles et consolantes, il n'en est pas de plus grande que de rendre justice à ceux qui nous ont précédé dans la même voie, et qui, par leurs travaux et leurs écrits, ont facilité notre tâche. »

M. Louis Figuiet a reçu, en septembre, une lettre de M. Charles Lomon, cette lettre est en entier transcrite dans notre *Revue* de novembre 1871, pages 329 à 333, et M. Louis Figuiet ne peut dire qu'il ne l'a pas lue, car sur les trois observations scientifiques qu'elle contient, il a rectifié la première. M. Figuiet avait dit, page 144 (première édition), que d'après Tyndall, la chaleur fournie par le soleil en une heure, est égale à celle que produit la combustion d'une couche de houille enveloppant en entier cet astre sur une épaisseur de 27 kilomètres. « Vous savez mieux que moi (dit M. Lomon), que c'est en un an que cette formidable quantité de chaleur est lancée par l'astre radieux. » En effet, dans la deuxième édition, page 72, l'auteur fait cette rectification. La seconde objection sur l'inclinaison de l'axe de Saturne est devenue inutile, M. Louis Figuiet ayant (nous ne savons pourquoi) supprimé les articles sur les planètes. Et, quant à la troisième observation si judicieuse, nul compte n'en a été tenu.

Mais votre livre, lui dit M. Charles Lomon, est un extrait presque textuel des ouvrages d'Allan Kardec (voir réincarnation progressive), pourtant M. Figuiet, qui obéit à ceux qui ont bien voulu ne pas lui faire un trop grand crime de sa divergence avec les dogmes, fait la sourde oreille en ce qui concerne Allan Kardec, il réédite (page 137, deuxième édition) la très peu véridique allégation contenue dans sa première édition sur les spirites, sans réfléchir que si nous imitions tous ceux qui lui ont imposé des rectifications, il ne resterait bientôt plus du *Lendemain de la mort* qu'une humble et solitaire couverture.

Question posée en Amérique résolue par la réincarnation

Nous extrayons du journal spirite américain, le *Banner of Light*, le compte-rendu de l'une de ses séances. Le 1^{er} juin 1871, une demande était adressée par télégramme : Madame J.-H. Conant, médium, reçut la dictée que nous allons transcrire, tout en nous réservant de répondre aux assertions

⁷³ Remarquons que David Brewster était un adversaire déclaré de la pluralité des mondes habités; Flammarion ne pouvait donc s'appuyer sur lui. Huyghens ne pouvait non plus avoir copié Fontenelle car son ouvrage, le *Cosmotheores*, avait paru quinze ans avant celui de Fontenelle. Ces déclarations erronées, hâtives, ont disparu de la deuxième édition.

émises par un Esprit dans cette communication.

Télégramme :

Philadelphie, 22 mai 1871,

Le Synode presbytérien réformé a adopté aujourd'hui la résolution suivante :

Résolu : La situation de la France en général, telle qu'elle se trouve par suite d'une tempête politique, et la ville de Paris en particulier, abreuvée du sang de ses citoyens, ne sont que le résultat d'une juste rétribution pour le mal accompli lors des massacres de la Saint-Barthélemy ; elle est l'accomplissement de cette promesse divine faite à l'Église : « Aucune arme levée contre toi ne prospérera. »

Réponse d'un Esprit par le médium madame J.-H. Conant :

Que la France ait besoin de s'élever, nous le comprenons tous, car on ne peut nier qu'elle n'ait continuellement depuis 1789 à 1871 marché à l'encontre de son bien-être.

Comme il faut toujours expier, nous ne pouvons être étonnés de voir la France tant souffrir, c'est la conséquence naturelle de l'oubli permanent des devoirs moraux, ceux qui la gouvernent pensent à leurs jouissances exclusives, égoïstes, ils oublient leurs devoirs envers le prochain, envers eux-mêmes, puisqu'ils n'étudient seulement pas dans ses oeuvres le Dieu de solidarité, ils ont tout négligé hormis leurs intérêts. La peine est donc proportionnée au mal produit, et le massacre de la Saint-Barthélemy fut une graine bien semée, elle était le germe des punitions que les générations futures étaient appelées à subir.

Paris récolte donc aujourd'hui les fruits amers de la guerre civile, résultat d'une cause permanente, celle d'une mauvaise direction politique et sociale. Oui, on avait semé pour obtenir cette funeste récolte de 1870 et 1871, cela est conforme aux lois naturelles, spirituelles et divines, ce résultat ne pouvait être évité.

Les dissensions qui ont toujours existé entre la France et les autres nations ses voisines et ses sœurs, ont été un germe fécond, pour la semence latente que les deux dernières années ont fait éclore ; aujourd'hui la moisson donne la mort, et, comme tout naît de métamorphoses successives, la vie naît aussi d'une loi naturelle : la mort, telle est la loi. Mais cette résurrection est une vie plus élevée, qui donne une base sérieuse pour toute tentative vers un but meilleur donc, la France, pour obtenir de meilleurs résultats doit s'aider d'institutions plus en harmonie avec ses tendances.

Depuis les jours sanglants de sa première révolution, la France a toujours fait de violents efforts vers la République, mais au lieu de s'instruire pour savoir se gouverner elle-même, les partis se sont attachés à négliger le plus possible ce grand et sublime devoir, de telle sorte que la France ne saurait pas mieux se gouverner aujourd'hui qu'aux premiers jours de sa grande révolution. Ses meilleurs amis se demandent avec anxiété, si ce grand peuple doit ou ne doit pas supporter encore l'oppression monarchique ; et, si ses fautes séculaires se renouvelant encore, comme un phénomène inhérent à son ignorance fatalement organisée par ses ennemis acharnés, elle est ou va devenir digne de prendre pour couronne une forte et salutaire République, etc.

La France Pêche-t-elle par ignorance ? marche-t-elle dans une voie funeste ? et, pour chaque faute nouvelle, doit-elle subir un expiation ?...

Remarque : La France, selon le Synode presbytérien de Philadelphie expie en 1870 et 1871 le crime de la Saint-Barthélemy ; d'un autre côté, l'Esprit qui s'est communiqué par le médium du *Banner of Light*, approuve ce dire ; pourtant, de l'autre côté de l'Atlantique, on condamne la loi de la réincarnation démontrée si logiquement, par Allan Kardec.

Nous adresserons une demande non-seulement au Synode presbytérien, mais aussi à nos frères de l'Amérique. Si l'homme est un simple passager sur la terre, s'il gravite après une seule existence vers des mondes meilleurs, comment les Esprits venus fort longtemps après le massacre des 24 et 25 août 1572, c'est-à-dire à 299 ans de distance, seraient-ils solidaires des faits d'une oligarchie qui n'a pu, si l'on nie la réincarnation, avoir aucun lien avec les habitants actuels de Paris et de la France ?

Si nos enfants héritent de nos travaux, de nos progrès dans les arts et l'industrie, si en science, en

politique, ils souffrent des actes commis par leurs prédécesseurs, c'est que de l'aïeul à l'arrière-petit-neveu, il existe un lien indissoluble que nul ne peut nier, puisque les faits sont là dans toute leur brutalité.

Cette solidarité, cette loi de rétroactivité tant approuvée de l'autre côté de l'Atlantique, n'est bonne à appliquer que dans certains cas spéciaux, et afin de s'armer au nom du Dieu de Moïse « dent pour dent, oeil pour oeil, » contre tous ceux qui nient la promesse divine faite à toutes les Églises du monde. « Aucune arme levée contre toi ne prospérera. » Mais, quand il s'agit de la réincarnation, on ne trouve plus sur les lèvres que le mot *racca*.

Il est plus juste cependant de s'incliner devant tout ce qui frappe la conscience et la raison. La science ne recule plus devant cette assertion, que tous les êtres proviennent les uns des autres, à la suite d'une gestation, d'une station plus ou moins prolongée dans une série inférieure de laquelle ils gravitent vers la série supérieure : et, si l'homme en définitive, n'est comme composition organique, que le représentant le plus parfait de toutes les espèces animales, n'est-il pas heureux pour nous de constater hautement cette loi primordiale et magnifique, sage et providentielle, qui élève l'infiniment petit jusqu'à l'homme, avec l'aide d'un modèle sublime et merveilleusement préparé.

Ce modèle primitif, se retrouve tout entier et toujours le même dans le tube digestif humain ; seulement, en gagnant par des vies successives, par des réincarnations, chaque chaînon supérieur de la vie animale, il a pris des outils d'autant plus appropriés à ses fonctions nouvelles, que son instinct exigeait de nouvelles pièces pour son appareil de locomotion et de préhension.

Ce qui était bon pour les êtres inférieurs, ces prédécesseurs de l'homme, doit à plus forte raison nous être nécessaire, Dieu ayant fait des lois immuables auxquelles il obéit lui-même.

Dieu conçoit et ne peut aller à l'aventure, affirmer un fait contraire, c'est porter atteinte à la sagesse créatrice, c'est supposer un Dieu partial, jaloux, intolérant, vindicatif, taillé sur le modèle de nos sociétés égoïstes et pleines de préjugés. Heureusement, tout dément cette allégation intéressée et fautive, l'étude des couches géologiques nous offre de telles vérités, l'analyse de la charpente humaine, nos incursions dans l'infini d'en haut et dans l'infini d'en bas, nous présentent des solutions tellement évidentes, qu'il faut, nous le répétons, obéir à un préjugé ou bien à un intérêt tout spécial, pour ne pas ouvrir les yeux de l'Esprit devant cette rayonnante vérité : pluralité des existences dans l'animalité, dans l'humanité, dans le monde planétaire, réincarnations successives, depuis le plus infime animalcule jusqu'aux habitants de l'erraticité.

Spiritistes d'Amérique, médium J.-H. Conant, chère soeur, vous tous lecteurs de l'honorable et estimable *Banner of Light*, veuillez après mûres réflexions, faire un pas vers cette vérité fondamentale de la réincarnation ; sera-t-il dit que les États-Unis, par esprit de parti et au nom d'un préjugé, ne voudront pas aborder cette grave question ? Non, cela ne peut être, et nous sommes assurés que nos bons amis de l'erraticité, tous nos frères partis vers des mondes plus avancés, viendront vous porter cette lumière qui, des deux côtés de l'Atlantique, doit nous donner une base sûre, solide et éminemment fraternelle, une unité d'action qui doit agir souverainement sur la marche progressive et ascensionnelle de nos frères incarnés.

Variétés

Le Spiritisme partout, Henri Marr

Un de nos abonnés, M. le professeur X..., nous adresse, sous ce titre, l'extrait suivant du *Franfurter Zeitung*, n° du 22 septembre 1871, journal publié en langue allemande à Francfort.

Nous sommes très reconnaissants à notre honorable correspondant, d'avoir bien voulu consacrer ses trop rares loisirs à la traduction, pour la *Revue spirite*, de ce fait qui, pour nous, est une manifestation de la médiumnité à pressentiment. Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de donner l'appréciation de M. le professeur X... sur l'ouvrage de M. Figuiet.

Henri Marr, dont nous annoncions dernièrement la mort, avait dirigé pendant quatorze ans le théâtre *Thalia de Hambourg*, où s'étaient formés, sous son habile direction, un grand nombre d'artistes

distingués. Un des événements qui ont le plus remué son âme dans ces derniers temps, ce fut la mort de Louis Lowe. En lui annonçant cet événement, Charles Larache, qui était son ami intime, en reçut la réponse suivante :

« Quoique tu m'aies préparé à recevoir cette triste nouvelle, j'en suis cependant profondément affligé, ta lettre m'a fait verser des larmes amères et ma femme partage toute ma douleur. Aujourd'hui encore, en y pensant, il me semble recevoir sur la tête un violent coup de massue. Notre Louis ! Qu'il m'était cher, malgré toutes ses petites faiblesses humaines ! Comme nous tenions en grande estime les qualités artistiques dont il était doué ! Mon bon, mon cher, souvent capricieux, mais au fond excellent Louis ! Certainement, il nous commandera un bon logement. Je nous vois déjà assis ensemble ; ma femme, aussi bien que moi, nous avons à travailler elle, à son histoire de l'éducation des femmes ; moi, à mes mémoires et à une nouvelle pièce de théâtre ; mais il faut me hâter, car j'ai toujours la pensée que notre Louis trouve le temps long ; en attendant que quelqu'un de nous vienne le rejoindre, ce sera probablement moi qui partirai le premier et lui tiendrai compagnie. »

Henri Marr

Le journal ajoute : Sa prophétie se réalisa, le 24 mai dernier, l'artiste parut pour la dernière fois. Devenu malade dans un voyage à Eisenach, il revint à Hambourg et mourut le samedi de la semaine dernière. La ville tout entière et des députations venues de toutes les grandes villes d'Allemagne, rendirent un dernier hommage à ses restes mortels.

Remarque : Oui, le Spiritisme est partout, car la souffrance se glisse dans la plus grande partie des actes de la vie, et qui dit souffrance, dit progrès continu, par elle, notre pensée est activée et forcée de se demander sans cesse pourquoi elle combine, juge, apprécie d'autant mieux, que d'autres souffrances similaires viennent exciter ses manifestations. Notre esprit, tourmenté de l'inconnu, se rattache à tout ce qui le frappe vivement, car la souffrance attendrit ; elle rend charitable, elle commotionne la chair, ce moule qui imprime au périsprit (et réciproquement) un échange fluide d'impressions joyeuses et douloureuses.

La souffrance est une gestation, voyons la terre en ses transformations, quels accouchements formidables et sublimes, comme tout s'enchaîne avec amour, et la fleur, le fruit, l'animalité se suivent en se soudant intimement, en se reproduisant sans cesse avec une harmonie, avec une douleur qui est la création.

Quel métier, quel art peut se comparer à celui des artistes ? Interprètes des grandes pensées, des oeuvres des grands maîtres, ils doivent tout à la fois se satisfaire eux-mêmes, rendre fidèlement et d'une manière vivante l'être fictif qu'ils représentent, puis enfin plaire à ce tyran capricieux et séduisant nommé le Public. Qui racontera les déboires intimes, les guerres sourdes que nous cachent les coulisses, vie agitée, fiévreuse, enivrante, terrible, qui use les sources de la vie par des impressions sans cesse agitées ; la vie théâtrale est une tempête, où chacun tient fébrilement son gouvernail. Que de naufragés parmi ces voyageurs enthousiastes au départ !

Là, dans cette souffrance non interrompue, le Spiritisme avait sa place marquée ; le chanteur, l'acteur, ces sensibles sont de vraies piles électriques, chez lesquelles les décharges fluidiques d'un auditoire capricieux font vibrer toutes les cordes nerveuses, toutes les fibres, tandis que le visage souriant simule la joie que dément la souffrance intérieure.

Aussi, que de spirites convaincus et sérieux dans ce terrain préparé par la douleur ! Qui dit souffrance, dit progrès continu.

Correspondance

Petite guerre contre le spiritisme

L'un de nos correspondants nous a adressé la lettre suivante ; elle prouve que MM. les curés du canton de X... veulent bien s'occuper encore du Spiritisme, ce mort si souvent enterré, ce Protée qui retrouve une vie d'autant plus énergique, qu'il est plus violemment attaqué. Que veulent-elles ces

passes d'armes innocentes, sinon abattre une loi primordiale ? c'est la vieille histoire de Josué arrêtant la course du soleil.

Messieurs et frères,

C'est avec une grande satisfaction que notre Société a reçu la *Revue spirite* ; combien n'avons-nous pas été tourmentés sur le sort du n°7, rue de Lille !... Toutes les fois qu'un Parisien venait à E..., nous prenions des informations, Dieu a protégé les grands travaux du maître, cela ne suffit-il pas pour les conserver ?

Messieurs, il y a trois ans que nous avons changé de prêtre, les deux premières années nous avons eu à souffrir de ses attaques, naturellement il était le provocateur. Il y a un an, au Carême de 1870, notre curé fit venir un Révérend Père, *un madré*, comme on dit chez nous, uniquement pour prêcher la controverse contre le Spiritisme.

Ce brave Révérend Père jouait le rôle de spirite, notre curé le battait comme plâtre ; tous les spirites du pays ont assisté à ce manège, à cette vieille routine qui n'est plus de saison, en un mot, savez-vous ce qu'ils ont fait ?... Ils ont rendu la vue aux aveugles ; il y en avait un sur dix à E..., qui croyaient au Spiritisme ; depuis leur étourderie, sur cinq cents habitants il y a deux cents prosélytes, la jeunesse surtout aime à lire nos ouvrages, de telle sorte que ces messieurs ayant voulu barrer la rivière, ont simplement créé une multitude de ruisseaux.

Ici, nous tenons d'une main ferme le drapeau du Spiritisme, plusieurs fois le curé m'a provoqué, et, dans nos discussions, il a bien souvent perdu le pied, cela me surprend et ne me surprend pas ; je crois qu'en discutant avec ces messieurs, j'ai une inspiration qui me met au-dessus de mon instruction, car vous devez juger par mon écriture que je suis peu lettré.

Notre médium connaît simplement ses quatre règles principales, c'est ce qui contrarie le plus notre curé, si elle avait fait ses études, il dirait qu'elle seule fait toutes ces écritures, datées de dix-huit cents ans, même plus ; il ne peut pas dire qu'elle lit dans la pensée des assistants, puisqu'elle écrit ses histoires étant seule, nous espérons qu'elles ne sont pas faites pour rester enfouies dans une armoire, Dieu et ses messagers ont leur dessein.

Messieurs et frères, toute notre société se joint à moi pour vous saluer avec fraternité.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

X..., 4 août 1871

Remarque : Notre correspondant a raison, partout les hommes de bonne volonté, les spirites éclairés, peuvent lutter avec avantage contre des idées systématiques appuyées seulement sur des dogmes infaillibles que la discussion ne doit pas effleurer. Là est notre force, nous sommes des convictions mûries par des expériences sans cesse répétées, la science vient corroborer l'identité de la loi spirite, et, bien plus, des médiums comme celui que cite notre courageux et brave correspondant, sont partout une réponse péremptoire aux allégations intéressées et erronées de nos ennemis. Avons-nous des ennemis ? non mais bien des frères égarés.

Le Spiritisme est non seulement le pardon, mais aussi la vérité.

Dissertations spirites

*Coup d'œil sur la situation sociale*⁷⁴

Si les classes plus ou moins privilégiées ont disparu, il existe encore des lignes de démarcations sociales, lesquelles ne dérivent pas d'une situation particulière inhérente à l'état politique et civil de la société, mais résultant de l'action et de l'initiative individuelle. L'égalité politique est faite, mais l'égalité sociale ne l'est pas. Les caractères distinctifs des conditions sociales actuelles peuvent se

⁷⁴ Suite et fin. Voir la *Revue* d'octobre 1871, page 304) - H., juillet 1871. Méd., M. J.

réduire à deux : l'instruction et le bien-être matériel.

Les conditions sociales actuelles sont inégales au point de vue du niveau intellectuel et au point de vue du bien-être matériel. En voici la raison : en prenant possession de son incarnation terrestre, l'Esprit est plus ou moins doué, suivant qu'il a plus ou moins acquis dans ses existences antérieures. De même qu'il existe une hiérarchie entre les peuples qui habitent la terre, de même il en existe une entre les individus qui forment une nationalité. L'Européen est infiniment supérieur à l'Océanien, nul n'en doute ; il a plus vécu, il sait davantage, son intelligence est plus développée. Dans la société européenne, les différences sont tout aussi tranchées, et, si Dieu veut qu'il en soit ainsi, c'est apparemment que nous n'avons pas tous la même tâche à remplir, et que chacun doit agir au point où il est placé. Ceci a été dit et redit, mais il est bon de le répéter. Donc, quelle que soit sa situation sociale, chacun est à son poste de combat et précisément à l'endroit où son concours doit être le plus utile dans l'action commune.

Choqués de ces inégalités, peut-être plus apparentes que réelles, des esprits fougueux et impatients voudraient les faire disparaître. Ils savent qu'il leur est impossible de ramener à un niveau commun toutes les intelligences. Les Esprits qui habitent la terre ne sont pas tous contemporains, beaucoup d'entre eux arrivent de mondes différents d'où ils apportent de nouveaux germes d'idées, comme des abeilles rentrant à la ruche, imprégnées, chacune, d'un parfum différent. C'est la diversité d'origine et la diversité de situation qui produisent le mouvement social. L'inégalité sociale est la condition des mondes inférieurs. Si l'égalité absolue existe quelque part, elle est tellement éloignée de nous qu'elle échappe à notre perception, de même que les mondes qui gravitent par delà les dernières nébuleuses connues, échappent encore à la portée de vos instruments actuels.

Impuissants contre l'inégalité intellectuelle, ces Esprits concentrent tous leurs efforts contre l'inégalité du bien-être matériel. Mais comment s'y prendre pour maintenir d'une manière permanente une égalité parfaite dans la possession des biens matériels ? Voici ma part journalière, j'ai d'autres aptitudes, d'autres besoins que vous, je l'applique différemment. J'ai plus de prévoyance, j'en réserve une partie. Quoique vous fassiez, la supériorité intellectuelle détruira le lendemain le rapport que vous aurez consciencieusement établi la veille.

Vous consentez alors à laisser chacun jouir du fruit de ses oeuvres, mais à cette condition qu'en entrant dans la lutte nous partions tous d'un point commun. L'héritage est une injustice, dites-vous, car il permet à plusieurs de vivre dans une oisiveté plus ou moins complète. Que chacun travaille, et qu'en travaillant il aille où son travail le poussera. *Suum cuique*. Que le travail seul nous différencie, et que l'héritage n'y soit pour rien. Cette réforme est possible, sans troubler outre mesure les conditions sociales telles qu'elles existent aujourd'hui. Combien y en a-t-il qui entrent dans la mêlée de la vie sans avoir un héritage pour viatique ? Combien y en a-t-il auxquels l'héritage arrive alors qu'ils se sont fait une place, et combien d'autres pour qui l'héritage n'est plus qu'un superflu ? Nous voulons abolir l'héritage, mais conserver la famille afin de permettre aux Esprits de se grouper suivant leurs affinités. A la mort du chef, au défaut d'un autre membre de la famille, les incapables et les faibles seront recueillis par la communauté. Ce qui doit disparaître de l'ordre social, c'est la différence choquante dans la répartition de la fortune matérielle et son accumulation quelquefois progressive.

C'est ainsi que vous vous élevez contre ce que vous appelez les chances de la naissance. Êtes-vous bien sûrs que cet acte de la vie de l'Esprit soit le fait du hasard ? Le choix de notre condition sociale nous est quelquefois accordé, mais bien plus souvent il nous est impérieusement imposé. Ceux qui nous dirigent nous placent suivant notre valeur respective. Ne vous inquiétez pas des anomalies qui vous choquent, elles ont leur raison d'être.

Dieu envoie sur les mondes inférieurs, à titre d'initiateurs, des Esprits qui ont la pratique de la vie. Leur mission est de faire progresser les humanités arriérées, d'ouvrir leur intelligence et de leur épargner un stationnement indéfini dans les bas-fonds de la matière. Ils ont passé par là, ils ont l'expérience et nous enseignent la manière de nous dépouiller des langes qui nous étouffent. Il y en a de vicieux, c'est incontestable, mais leurs vices mêmes nous servent d'enseignement et contribuent à notre perfectionnement beaucoup plus que nous ne le pensons. Les bons nous montrent le port

d'où ils sont partis, les autres l'écueil où ils vont s'échouer. Pour l'accomplissement de cette mission, beaucoup ont besoin d'une sécurité relative, et cette sécurité, ils la trouvent selon la mesure de leur rôle, dans l'exemption d'une partie des soucis qu'occasionnent les besoins journaliers de la vie. Pour un certain nombre, la fortune est l'unique moyen d'action.

L'héritage, c'est l'appât offert à l'initiative individuelle, c'est l'émulation mère de la perfection. Au lieu de consommer sans prévoyance, bestialement, j'élève plus haut ma pensée, je travaille plus qu'il est nécessaire, et, songeant à l'avenir, je réserve une part du fruit de ce travail pour ceux sur qui sont concentrées toutes mes affections. Vous voulez l'égalité en nivelant les sommets, mais alors tout grouillera dans un communisme immonde et brutal, il n'y aura plus de pentes, plus de mouvement. Faites effort, et devenez mon égal en vous élevant jusqu'à moi.

L'abolition de l'héritage, c'est la satisfaction désordonnée des appétits, c'est l'homme les yeux tournés vers le sol, le maintien de l'héritage, c'est l'aspiration vers un avenir meilleur, c'est l'homme scrutant du regard la profondeur des cieux.

L'institution de l'héritage a puissamment contribué à maintenir l'homme en famille, et les familles en société. Comme toutes les conceptions humaines, elle n'a rien d'absolu. Née de circonstances spéciales, d'autres circonstances l'ont déjà modifiée : le droit d'aînesse n'existe plus, le partage est plus équitable. C'est un de ces progrès que le temps amène, le temps détruit ce qui devient excessif. Rien n'est immuable, tout se transforme. En s'élevant vers des sphères supérieures, l'humanité se dépouille peu à peu des institutions primitives qui protégeaient son jeune âge, de même qu'en grandissant, la plante laisse tomber ses lobes séminaux. Mais laissez agir le temps et ne dépouillez pas violemment l'arbre de son feuillage, au lieu de faciliter sa croissance, vous la retarderiez.

Certes, l'organisation sociale actuelle est défectueuse, en ce sens que tous n'ont pas la sûreté du lendemain, que tous n'ont pas l'aplomb que donne la possession d'une réserve suffisante pour faire face aux éventualités de la vie. Celui qui ne possède que son labeur quotidien est exposé aux chômages, aux maladies qui en découlent. Manquant de sécurité, il sent un gouffre sous lui et cherche vainement une surface pour s'y cramponner. Inquiet et agité, son trouble et son inquiétude se communiquent au corps social et lui impriment des fluctuations qui le font dévier. Voilà le mal, voilà ce qu'il faut rectifier.

Le prolétariat souffre, mais les plaintes qu'il fait entendre sont grandement exagérées. Il en est toujours ainsi : quand nous éprouvons un malaise, nous nous plaignons avec amertume, rejetant sur autrui la cause de nos souffrances, sans en excepter celles qui proviennent de nos propres fautes.

Les aspirations d'un trop grand nombre de prolétaires sont dérégées. Ils veulent jouir et jouir de suite, brutalement, sans transition. Ils veulent la consommation immédiate et proscrivent la réserve prévoyante, le capital. Ils s'irritent de ce que la part de chacun, dans la répartition de la richesse sociale, ne soit pas rigoureusement exacte. Elle ne peut l'être, pour le moment du moins puisque les appétits, les besoins, les facultés diffèrent. Tout doit venir en son temps. La fleur se noue, le fruit grossit, puis il mûrit. Enlevez le avant maturité et il ne sert à rien. La terre est un lieu d'expiation et d'épreuve, l'expiation et l'épreuve doivent nécessairement varier suivant les circonstances qui les ont motivées. Il y a, entre les individus qui habitent cette terre, inégalité d'aptitude, de savoir, d'expérience acquise, de spécialité. Pour concourir utilement à l'œuvre commune, chacun doit, je l'ai déjà dit, faire effort au point précis où il lui est possible de développer son maximum d'action. Le but est le même, les moyens sont différents. Mais si l'inégalité des conditions matérielles de la vie terrestre est nécessaire, cette inégalité ne doit pas s'abaisser au-dessous du niveau du juste. Tout d'ailleurs est relatif. Une amélioration quelconque du sort de ceux qui sont condamnés, dans leur incarnation, à rester sur les derniers degrés de l'échelle sociale, amènerait inévitablement une amélioration correspondante du sort de ceux qui les précèdent. Il y a place pour tous. Voici des vases de même capacité situés à des hauteurs inégales, chacun renferme une certaine quantité de liquide, mais de telle sorte que la totalité de ce liquide puisse tenir dans n'importe lequel d'entre eux. Ils communiquent ensemble. Le mouvement se fait et le niveau tend à s'établir, non de haut en bas, suivant la loi de la pondération terrestre, mais de bas en haut suivant la loi de la pondération divine. C'est la loi du mouvement ascensionnel en vertu duquel l'humanité progresse par voie de succession

et de remplacement.

Ceux qui souffrent se plaignent et formulent leurs plaintes, ceux qui sont en tête du mouvement, à l'abri des souffrances et des désirs d'en bas, souffrances et désirs qu'ils connaissent pour les avoir endurés, doivent progresser sans cesse afin de faire place à ceux qui les suivent. Concertez-vous, étudiez, discutez, appelez à vous les bons Esprits qui habitent l'espace et qui vous précèdent, et cherchons tous ensemble le moyen d'avancer sans confusion, sans encombrement, car ceux qui sont en arrière ne veulent pas s'attarder. Prenons garde qu'une pression un peu vive n'occasionne de nouveaux bouleversements, de nouvelles ruines. Voyons à organiser le travail de telle sorte que le prolétaire, c'est-à-dire celui qui n'a pas de réserve, puisse se trouver à l'abri d'une crise dont on ne peut prévoir les conséquences, surtout si elle provient du temps d'arrêt des guides de l'humanité. Qu'il ne rencontre nul obstacle dans son mouvement de translation et ne soit pas refoulé, où nous avons passé, il passera, la route devant être libre.

Le père du médium

De la télégraphie humaine⁷⁵ (suite)

On ne prend qu'à ceux qui possèdent. Si certains savants puisent des vérités utiles dans les trésors du Spiritisme, c'est que le Spiritisme possède des trésors de vérités. Il est bien naturel qu'un auteur puisse se désaltérer à la bonne source, mais il est indigne d'y verser le poison après avoir largement bu, afin que personne ne puisse y puiser et reconnaître la tromperie commise.

Cette action est une erreur indigne d'un homme adroit, et encore plus d'un savant qui doit répondre devant ses contemporains et devant l'histoire de ses jugements intéressés. C'est ainsi qu'on se jette à soi-même de la boue, et qu'on salit un nom qui eût pu avoir une saine renommée, au lieu d'être un plagiaire maladroit. Oui, répétons-le, il n'est pas du tout adroit, celui qui laisse le titre du savant utile pour commettre une mauvaise action.

Mais, c'est beaucoup trop nous occuper des agissements des individus, il faut que les personnalités, bonnes ou mauvaises, s'effacent devant la grande oeuvre que nous devons accomplir. Ce n'est pas avec de l'ambition qu'on peut faire quelque chose, c'est avec de l'étude, de l'expérimentation et de la bonne volonté, travaillons donc et laissons faire le temps.

La science spirite marchera plus vite que toutes les autres, sans jamais s'écarter des règles de la prudence. La science ordinaire acceptera ses décisions, parce qu'elles seront toujours basées sur des faits irrécusables. On veut bien déjà nous reconnaître une âme immortelle, mais il y a loin de cette vérité vieille comme le monde à la télégraphie humaine qui nous occupe actuellement. De nos travaux, nous recueillerons des fruits abondants et, de qualité supérieure, même avant que les académies ne les aient connus, nous agirons sur ces retardataires, ces tortues semblables à celles de la fable qui certes n'arriveront pas les premières au but, le Spiritisme, sans avoir la vitesse du lièvre, ne s'amusera pas en route.

Si la volonté est l'agent principal de la transmission de la pensée à travers l'espace, le périsprit est le moyen qu'elle emploie pour arriver à son but. Mais, tout le monde n'est pas doué de la même force périspiritale et de la même énergie de volonté, le périsprit est plus ou moins long, pour me servir d'une comparaison vulgaire, et, suivant sa longueur, il peut atteindre ou plus ou moins, par conséquent, il existe encore des distances pour le périsprit humain, car des limites infranchissables se dressent pour lui devant son action.

Mais, de même qu'une corde attachée à une autre, fournit plus de longueur que la première toute seule, de même plusieurs périsprits agissant en commun, peuvent atteindre plus loin et plus sûrement que ne le ferait un seul. C'est donc cette association de périsprits que nous devons créer, si nous voulons arriver à quelque chose de bon. Ceci n'a rien qui ne ressemble au projet qui vous avait été soumis depuis longtemps, sous le nom de Société Demeure, nom donné par le médium, à cause de l'esprit qui en avait inspiré l'idée. Cette association de forces peut se former sans aucune marque extérieure, et sans qu'il soit besoin de s'astreindre, à certaines heures du jour, à quitter ses travaux

⁷⁵ La P..., 6 octobre 1871. Médium Marc Baptiste.

habituels. Il suffit d'une adhésion une fois donnée sans réserve pour l'accomplissement du bien, et dès lors on agit consciemment ou inconsciemment, suivant les cas, ou la position dans laquelle on se trouve.

Tantôt on s'aperçoit ou on ne s'aperçoit pas du moment de l'appel, du reste, au moment fixé, personne n'est obligé de s'occuper exclusivement de la chose : il suffit, ainsi que je viens de le dire, que les volontés soient d'accord sur le principe. Si au moment voulu, pour une cause quelconque, aucun incarné ne pense à l'action, les désincarnés qui, eux aussi, ont une part considérable dans l'œuvre, car ils ont la direction supérieure, prennent dans les pensées de chacun des associés volontaires, et le plus souvent inconnus les uns aux autres, ce qu'il faut de pensées et de volonté pour accomplir la tâche du moment.

Vous voyez que cette association qui doit devenir l'une des grandes puissances du monde terrestre, peut se former envers et contre tous, sans craindre d'être arrêtée un seul instant dans sa marche régénératrice par les obstacles opposés à son action. Le concours de deux volontés est suffisant pour former un noyau, de deux volontés mêmes se composant d'un incarné et d'un désincarné, mais vous avez mieux fait, vous autres, et votre Société, assez restreinte il y a quelques jours, compte maintenant un très grand nombre d'associés sur la terre et dans l'espace. L'union fuit la force, c'est sur cet axiome qu'est basée cette Société ; aussi, devez-vous chercher à vous maintenir dans une communion de pensées aussi parfaite que possible, vous y trouverez la paix de l'âme. le calme de la conscience et une énergie dont vous ne pouvez vous faire l'idée, un courage, une force indomptable pour braver toutes les vicissitudes de la vie, quelque dures et cruelles qu'elles soient. Mais ce n'est pas là ce que vous devez craindre, les lutteurs spirituels devant être rassurés sur les éventualités matérielles de l'existence. Vous êtes les soldats du droit, les travailleurs pour le compte de la vérité et de la justice, et, à ce titre, tout pouvoir vous a été donné pour le bien. (A suivre.)

Allan Kardec

Les splendeurs de l'espace. Bonté de Dieu⁷⁶

Mon ami, on t'a souvent parlé des splendeurs de l'espace, des magnificences semées à profusion dans les mondes innombrables jetés dans l'infini. Ta pensée s'est souvent portée vers les mondes plus éloignés, et qui appartiennent à d'autres univers. Sont-ils la répétition des planètes de notre tourbillon solaire, leur sont-ils supérieurs ? On vous a dit que les mondes se divisent en inférieurs, plus avancés, supérieurs, célestes ou divins, d'où tu as conclu que probablement, tous les univers devaient se ressembler. En effet, il est difficile de se représenter des mondes plus avancés que les mondes divins. Mais t'es-tu demandé où sont les Esprits devenus Esprits purs depuis l'éternité ? De ce qu'un Esprit est devenu « Esprit pur », il ne s'ensuit pas qu'il a la science parfaite, et je t'étonnerai, peut-être, en te disant qu'il y a moins de distance entre l'atome de poussière et un Esprit pur, de fraîche date, qu'entre ce pur Esprit et un Esprit divin d'origine quasi éternelle ! C'est dans ces univers éloignés que demeurent ces Esprits divins occupés à travailler à l'œuvre du Créateur ! Ce sont eux qui préparent la naissance des mondes nouveaux. Ce sont des dieux, mais ce n'est pas Dieu !

S'il n'y avait qu'un univers, ou si tous les univers étaient formés sur le même modèle, il y aurait là un signe de faiblesse.

Mais Dieu, le Tout-Puissant, ne se copie pas, et chacune de ses œuvres porte le cachet de sa toute-puissance. Il y a donc de l'ouvrage pour tous les Esprits, et dans une éternité future, lorsque tu auras parcouru tous les degrés qui correspondent à l'avancement des divers systèmes solaires qui composent notre univers, tu iras faire ton stage dans un autre univers, et d'univers en univers tu concourras, pendant l'éternité, à l'œuvre du Créateur !

Admire, mon ami, la grandeur infinie du Tout-Puissant, et que ton admiration devienne de l'amour pour le bon Père céleste, qui, par sa toute-puissance, fait, d'un grain de poussière, l'Esprit libre qui deviendra un jour le ministre de sa volonté.

⁷⁶ Bordeaux, 17 septembre 1871. Médium, M. Rul.

*L'avenir de la France*⁷⁷

Un prisonnier, un homme frappé par la justice, subit avec calme aujourd'hui la terrible position que lui a faite l'oubli complet de ses devoirs, né de parents probes et honnêtes, élevé dans ces sentiments, avantaagé par une éducation assez large, il s'est éloigné des véritables principes, malgré les idées innées que Dieu lui a données dans cette dernière incarnation.

Précipité dans l'abîme, il ne récrimine ni sur son sort ni sur sa mauvaise étoile, il n'incrimine pas Dieu, parce qu'il a pu déduire avec l'aide du Spiritisme, toutes les causes de ses maux ; il a pu résumer les faits divers de son existence passée pour remonter ensuite à la cause première, sa vue spirituelle s'est élargie, l'espérance est entrée en maîtresse dans son cœur, sa régénération est complète.

Un préjugé que nous laisse notre éducation, c'est de croire que l'homme frappé par la loi ne puisse avoir le droit d'aimer son pays, et de le défendre. Cet ostracisme est poussé si loin, que son contact devient une blessure, heureusement, les habitants de l'erraticité n'ont pas de ces dédains, et comme la loi de la réincarnation est la source de toute régénération, des Esprits tels que celui d'Allan Kardec savent assez aimer, pour venir consoler ceux dont les blessures sont saignantes. Voici la communication que le Maître, ce guérisseur des âmes, a donné à notre frère affligé, mais spirite.

Cher ami, la France, cette nation si belle et si abondante en cœurs généreux, est sur le point de voir son navire sombrer et faire naufrage au port. Il s'échouera sur des écueils contre lesquels il court se briser, si son pilote abandonne le gouvernail qu'il n'a cessé jusqu'ici de diriger.

Infortuné pays, je te plains, et je déplore les catastrophes que tu endures depuis un an. O nation malheureuse, que ta destinée est triste ! quels jours lugubres n'as-tu pas encore à passer avant de voir ton sceptre rétabli, et avant de dominer par ton intelligence sur toutes les nations étrangères ?...

Te relèveras-tu de ton abaissement ? Ta prédominance est-elle à jamais perdue ? Tes enfants seront-ils désormais le jouet des caprices des Souverains, et les esclaves d'une horde froide, aussi impassible dans ses actes que rigoureuse dans l'exécution de ses desseins ? Oh ! non, cela n'arrivera pas, Dieu ne permettra pas une telle destruction, il voudra bien pardonner, et dans sa bonté il enverra des hommes graves, honnêtes, profonds, instruits, en un mot des âmes d'élite pour tirer du néant ce beau pays tombé si bas,

Je les vois déjà à l'œuvre sous leur gouvernement paternel, tout se transforme, tout se rétablit, leur administration est si bien organisée, leur pouvoir si admirablement distribué et conduit, que leurs actes respectés, leurs lois exécutées, leurs arrêts acceptés, changent la face de ce malheureux pays.

O France ! nation généreuse, nation éclairée, brillante par les sciences et l'industrie, tu renaiss, tu rajeunis, tes forces vitales qui s'étaient étiolées au contact d'un gouvernement impur, se développent, grandissent, et, pleines de vigueur, elles t'élèvent à un rang où tu n'étais jamais parvenue. Tu pourras alors commander, mais non comme autrefois par la terreur et la crainte de tes invasions, ta puissance ne fera plus envie à tes anciens ennemis, car au lieu d'être un épouvantail pour eux, tu seras riche par la douceur, la charité, la moralité, et le bien que tu prodigueras à ceux qui s'adresseront à toi.

Mais quels sont donc ces hommes qui apparaissent et qui rendent à la France un tel prestige ? d'où viennent-ils ? Personne ne les connaissait, et cependant ils sont à l'œuvre, rétablissant l'ordre où régnait le désordre, transformant une société avilie en un corps viril et respectable, établissant des lois nouvelles dont le caractère bien différent des anciennes, est d'autant plus excellent que l'application et l'exécution en sont faciles, ils simplifient le code de la Nation, en réduisant cette volumineuse compilation à quelques articles nettement sentis, et en tout conformes aux vœux et aux besoins des citoyens.

Encore une fois, quels sont ces hommes extraordinaires ? Ce sont les envoyés d'une ère nouvelle,

⁷⁷ A...., 19 septembre 1871. Médium M. X.

après s'être épurés au contact des habitants célestes, ces Esprits viennent par l'ordre de Dieu se réincarner sur cette terre pour bannir l'égoïsme, l'orgueil, la vanité, l'immoralité, et toutes les passions qui avaient entraîné le vieux monde dans le plus vil dévergondage, ils apportent aux hommes nouveaux, la foi, l'amour, la charité, le pardon et toutes les vertus sous le patronage desquelles s'ouvre une ère d'existences heureuses. Chacun oubliant les malheurs passés, ne se souviendra des faits antérieurs que pour goûter un bonheur d'autant plus appréciable, qu'il avait été auparavant gâté par l'infortune et la douleur.

Ces événements s'accompliront-ils bientôt ? C'est ce que je ne saurais trop préciser, mais je puis affirmer que ce jour est proche et que mon pays, cette noble France, est appelé à jouir de ce flambeau de lumière que Dieu, dans sa bonté, lui ménage avant toute autre nation.

Allan Kardec

*Un coup d'œil sur les conséquences de la guerre*⁷⁸

Nous trouvons dans la *Lumière d'outre-tombe (Licht des Jenseits)*, journal spirite mensuel en langue allemande (Vienne, Autriche), directeur M. Delhez, la communication intéressante que voici, et dont la traduction est due à l'obligeance de notre frère M. le docteur F....

Évocation : Je te prie, cher ami Kardec, de nous dire quelques mots sur les événements qui ont dévasté ton pays, et sur les conséquences spirites qui devront en découler.

Réponse : Partout, dans toute la création, l'action immédiate de la justice réside dans les lois simples des causes et des effets. Les peuples, comme les individus isolés marchent dans la voie de leur développement, suivant les qualités et les caractères propres à chacun. Ils s'élèvent à une certaine hauteur, selon que leur tendance est plus noble, plus spirituelle ou plus matérielle.

Ils abandonnent souvent la bonne voie, s'éloignent de la sérieuse contemplation du monde, s'énervent, tombent, et deviennent par leur présomption la proie de ceux qui leur sont supérieurs par l'intelligence.

C'est ce qui est arrivé au peuple français, il fut humilié à cause de son orgueil, et vaincu à cause de la dégénération de son sens moral.

Mais ces malheurs serviront à l'avancement intellectuel et moral de ce peuple, ils feront, en lui, mûrir les meilleurs fruits pour l'avenir. Depuis longtemps trop enclin au matérialisme, il s'attachera un jour, dans la même mesure, à une direction spirituelle supérieure, et les enseignements qu'il puisera dans les circonstances actuelles, lui donneront l'impulsion pour marcher bien plus vite vers le développement des grandes aptitudes dont il est doué.

Au nombre des obstacles que rencontre cette marche en avant, il faut citer la présomption et le dédain pour le mérite d'autrui, deux tendances qui, chez les Français, occupent le premier rang, ces épreuves, ces calamités, avaient leur raison d'être, elles seront le salut intellectuel et moral de cette nation.

La fraternité ne renaîtra, la haine n'aura disparu, un nouvel élan ne se produira dans la vie morale, un souffle et une tendance spirituelle ne se manifesteront en tout, que par l'apparition d'incarnés dont la bien venue donnera de profondes racines à l'enseignement spirite, toutes les classes sociales en seront saturées et relevées.

Oui, de cette tempête surgira une ère nouvelle, non-seulement pour la France, mais aussi pour les autres peuples civilisés : le progrès marchera avec une force irrésistible. Les incarnations promises ouvriront une vie nouvelle où il existera plus d'unité dans la manière d'envisager la vérité, présomptions et ténèbres du passé, vous disparaîtrez, pour laisser aux peuples le droit de se donner fraternellement la main.

Allan Kardec

Remarque : Nous souhaiterions que dans tous les grands centres, une société et un journal du mérite de celui de M. Delhez, à Vienne, pussent se fonder : cette feuille a peu d'étendue, mais

⁷⁸ Communication d'Allan Kardec, reçue à Vienne (Autriche)

tout y est dit dans un langage pur et beau, même élégant, nous dit M. le docteur F... Nous envoyons le salut fraternel à notre confrère de Vienne, au nom des spirites français, et nous regrettons bien vivement que l'état de sa santé ne lui permette pas des travaux plus étendus.

Nos lecteurs remarqueront sans doute comme nous, la coïncidence existant entre cette communication obtenue à Vienne et la précédente, dictées par le Maître, à deux médiums inconnus l'un à l'autre et à une époque presque contemporaine. Veuillez l'Esprit d'Allan Kardec nous faire souvent de semblables surprises !

Bibliographie

*Lettres à Marie sur le spiritisme*⁷⁹, par Marc Baptiste

Notre ami et frère Marc Baptiste nous envoie une série de lettres intéressantes qui se lient intimement et par un lien de parenté, aux *Lettres aux Paysans* dont il est l'auteur. *Les Lettres à Marie sur le Spiritisme*, jouiront auprès du public, nous l'espérons, du même accueil fait à sa première publication, du reste les idées émises dans ces lettres reposent sur de grandes vérités, sur une loi devant laquelle nous devons tous nous incliner. Notre ami veut, au nom du Spiritisme, relever la femme, il lui montre ses devoirs et son action dans la vie, la prenant dès son bas âge, il la conduit paternellement jusqu'à la tombe, en accentuant chacun de ses pas dans l'épreuve terrienne, par des réflexions fraternelles et philosophiques de la plus haute portée.

Spirite convaincu, travailleur infatigable, chercheur consciencieux et éclairé, M. Marc Baptiste est l'un de ceux dont Allan Kardec prévoyait le courage et l'activité, de ces êtres dévoués qui, donnant chaque jour une force nouvelle à notre bien-aimée doctrine, ne la laissent jamais en arrière. Oui, frères, il nous faut des éclaireurs pour la route à suivre, le Spiritisme doit précéder les découvertes scientifiques, il doit tracer, déblayer la route, et non se mettre à la remorque. Sa devise, c'est le progrès continu, et sans arrêt.

Le maître Allan Kardec a donné medianimiquement le 3 juillet 1871 à M. Marc Baptiste, une belle et intéressante préface, là, de généreuses et fortes idées sont émises et recommandées à tous les adeptes, notre devoir bien tracé n'est-il pas, dans la mesure de nos forces, de propager la doctrine, de forcer les masses à adopter l'instruction spirite ? Les femmes, ces sensibles qui possèdent instinctivement l'instruction préalable, doivent avec l'aide de notre croyance, nous régénérer, nous conduire maternellement et intelligemment vers nos futures destinées. Spirites, vous lirez la première lettre si nettement tracée, son titre est *le Spiritisme*, cette largeur de pensées, cette sobriété dans la forme dont elle est empreinte, les déductions qui en découlent, vous feront espérer pour les suivantes le plaisir vivement attendu, d'un repas fortifiant pour l'esprit.

La seconde lettre intitulée, *la Solidarité*, s'étend sur toutes les phases de la vie, celles qui constituent l'ordre général des choses et des êtres. En remontant des effets aux causes premières, après la lutte de tous les éléments et de toutes nos passions, la logique puissante de l'auteur nous conduit au règne de Dieu. La lettre troisième nous donne le moyen de hâter la venue de la solidarité, faire le bien matériellement et moralement, avec intention si l'on ne peut autrement, l'intention étant une force inconnue, une loi mystérieuse et toute-puissante qui doit, en un temps donné et avec l'aide de la Télégraphie humaine, transformer nos passions, nos mauvaises tendances et tous nos actes, cette télégraphie n'aura son effet complet, qu'à l'époque où l'homme dégagé du fardeau, du cortège de ses fantaisies hypocrites et égoïstes, aura conquis le degré de dématérialisation voulu pour l'accomplissement de sa mission divine de solidarité.

Ainsi, partout règne cette bienfaisante solidarité, depuis l'être invisible jusqu'à Dieu, tout se marie et s'unit dans une communion fraternelle, universelle, solidaire, malgré les résistances, nous sommes invinciblement attirés, vers le règne définitif de la fraternité et de l'égalité cosmopolite.

La jeune fille est ici traitée poétiquement, avec une grande sérénité de pensées, avec une délicatesse

⁷⁹ Seront en vente à la Librairie spirite le 25 décembre 1871. 1 fr. 25 cent. franco.

de tons et d'impressions qui porteront leurs fruits ; les mères liront cette lettre à leurs filles bien-aimées, car rien ne saurait mieux les impressionner et les guider, cette charmante et paternelle lettre nous fera bien des spirites.

La jeune femme influe sur les actes de la nation, sur l'éducation, sur l'avenir des générations qu'elle aide à engendrer, cette cinquième lettre combat la fatalité avec des arguments victorieux, nos frères remercieront l'auteur pour ses judicieuses appréciations, pour ses conseils à cette jeune femme, qui sait nous aimer même par delà la tombe. Nos jeunes compagnes portent en leur Esprit, le dévouement et le sacrifice, celui de l'humilité, de la sérénité ; Anges elles naquirent, Anges elles sont dans la famille, dans la souffrance, dans la vieillesse, ne conduisent-elles pas doucement l'humanité vers ses destinées ? Ne sont-elles pas la loi d'amour ?...

Il nous faudrait de longues pages, pour analyser les belles et touchantes lettres de *La mère ; La mère et les enfants ; L'éducation ; L'aïeule* ; elles renferment tant de fortes et touchantes appréciations que l'attendrissement nous gagne, on sent bien vivement que l'auteur est un homme de principes, un grand cœur, un érudit, un homme de bien, franchement spirite. Nous sommes heureux de pouvoir, ici, rendre justice à cette nature supérieure.

L'auteur termine ainsi sa dernière lettre : « Et l'aïeule s'affaïssera, à peu près contente de son travail passé, mais sûre de son travail à venir qui viendra le compléter. Elle s'endormira dans le Seigneur, suivant la parole sacrée, et ceux auxquels elle aura laissé pour viatique terrestre sa ferme croyance, son inébranlable espoir dans l'avenir éternel, lui fermeront pieusement les yeux en disant : Ce n'est pas une morte, c'est une ressuscitée ! Et un ineffable frisson passera sur eux, faisant monter à leurs yeux des larmes d'un amour indestructible comme l'Esprit vénéré qui vient de prendre son vol vers le pays d'où l'on revient toujours ! »

Trilogie spirite, c'est-à-dire scientifique, psychologique et morale, par Augustin Babin⁸⁰

Le livre premier de cet ouvrage nous donne des aperçus sur la vertu et la crainte de Dieu, suivis de trois exemples tirés des souvenirs de l'histoire juive et des annales catholiques plus récentes, l'auteur s'étend avec amour sur la manière d'honorer Dieu en pratiquant la charité, sentiment affectif qui nous enseigne la reconnaissance envers le Créateur, et nous guide dans la voie du progrès et de la prospérité.

L'humilité nous rapproche de Dieu, c'est une qualité morale, source de la véritable richesse, vertu qui nous conduit à la résignation. Tout nous vient de Dieu, et, ajoute l'auteur, le sage a dit : « Ne vous élevez pas en votre pensée » l'exemple de Job vient appuyer cette citation. La prière, cette respiration de l'âme, nous est recommandée avec une insistance toute particulière, toute action, tout travail s'ennoblit et se simplifie, par le devoir, qui n'est autre qu'une pensée, qu'une prière. Suivent des prières pour divers usages, et des maximes morales tirées des oeuvres de nos poètes. En définitive, M. A. Babin renvoie ses lecteurs à *l'imitation de l'Évangile*, d'Allan Kardec.

Dans le livre deuxième, le devoir de l'homme est tout entier dans la charité en paroles et en action envers le prochain, par la pensée, la parole et l'action, on doit étendre cette charité en dehors du cercle de sa famille et de ses amis, l'auteur indique les devoirs de l'homme, il en fait l'énumération et les explique avec l'aide d'exemples appropriés à cet ordre de faits.

Passant ensuite aux devoirs envers l'homme, envers lui-même, par amour pour Dieu, il décrit douze devoirs judicieux pour soigner le corps et l'Esprit, des exemples moraux viennent corroborer son dire. Sa conclusion est une poésie de Fénelon, puis un tableau synoptique sur lequel chaque personne peut inscrire journallement ses bonnes et mauvaises actions : c'est une tenue de livre avec laquelle on peut se dépouiller de ses défauts accentués.

Un supplément, sous le titre *d'Instructions évangéliques*, donne des extraits de divers chapitres de *l'Imitation de l'Évangile*, d'Allan Kardec le lecteur juge ainsi combien l'œuvre du maître est importante, combien pour les non spirites, il est indispensable de connaître les pensées de cet éminent philosophe.

⁸⁰ Sera en vente le 25 décembre 1871 à la Librairie spirite, rue de Lille, 7, qui adressera franco contre 3 fr. 60.

Dans la *Philosophie spirite*, M. Babin nous donne un traité de psychologie extrait du *Livre des Esprits*. Ce traité fait pour lui personnellement, il le livre à la publicité avec ses pensées consolantes et sublimes, le « hors la charité point de salut » lui semblant infiniment supérieur à la maxime « hors l'église point de salut. »

Cette deuxième partie intéresse vivement, car elle développe dans un enchaînement intelligent, la possibilité matérielle et rationnelle des rapports qui existent entre tous les mondes, la nature, l'origine, la destinée des Esprits qui les habitent, selon les prévisions et les inductions logiques. Nous donnons notre complet assentiment à cette partie qui reproduit fidèlement les diverses phases des phénomènes spirites, tous les adeptes de la doctrine voudront lire et posséder ce beau travail, tout y étant bénéfique pour l'esprit.

Le chapitre troisième traite du caractère de la loi naturelle, de la connaissance de la loi naturelle, de la morale et de la division de la loi naturelle ; M. A. Babin les décrit parfaitement, il en est de même des lois d'adoration et de travail, on sent ici que l'auteur possède son sujet car, il le traite avec amour, les lois de reproduction, de conservation, de destruction, méritent toute l'attention des penseurs spirites, et nous ne pouvons qu'approuver les développements de toutes les autres lois, au nombre de huit, là, on trouve abondamment à glaner.

Tout le livre quatrième, *Espérances et consolations*, est un haut enseignement digne d'un philosophe s'appuyant sans cesse sur l'opinion du maître, il prouve combien notre ami et frère possède un ardent désir d'être utile à ses semblables.

Dans quarante-six pages nettes, concises (six notes supplémentaires), se trouvent divers passages d'Allan Kardec, détachés de la *Revue spirite* ou du *Livre des médiums*, à la suite vient un résumé des principes généraux du Spiritisme, et dans une troisième partie, des notions assez étendues sur l'astronomie scientifique, la psychologie et la morale ; ces diverses définitions seront utiles à tous les lecteurs qui ne peuvent aborder faute de temps les études compliquées, ni acheter de nombreux volumes, ce serait un acheminement, une transition pour désirer le savoir supérieur. Les lecteurs devront ne pas se rebuter devant quelques mots techniques indispensables à qui veut entrouvrir les arcanes de l'invisible, rien n'étant inutile devant les exigences de notre nature et salutaire curiosité.

Quelques considérations sur la formation et la progression des mondes vers Dieu, remplissent les dernières pages de cet intéressant et beau volume, M. Babin donne son opinion sur la théorie des fluides, sur leur épuration progressive à partir du végétal et du minéral jusqu'à l'homme, sur l'individualité indépendante de ce représentant du quatrième règne, les Esprits selon leur élévation, ont des missions diverses qui embrassent tous les intérêts physiques et moraux des globes contenus dans notre tourbillon, comme aussi tous ceux des nébuleuses qui constellent l'espace.

En finissant, l'auteur dit : Heureux et mille fois heureux sont ceux qui ont le bonheur de comprendre et d'apprécier cette sublime vérité que le Spiritisme consolateur nous enseigne par cette divine maxime qui en fait le fondement et qui fut de tout temps l'unique maxime du Christ : « Hors la charité point de salut ! »

Avis

La *Revue spirite* commencera le premier janvier prochain sa quinzième année. MM. les abonnés, qui ne voudraient pas éprouver de retard, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

Nous espérons publier, dans le courant de l'année 1872, la table alphabétique et analytique des treize premières années de la *Revue spirite*, par M. Crouzet, avocat, et dont nous avons déjà parlé dans le numéro d'avril de cette année ; mais, pour cela, comme il s'agit pour la Société anonyme d'une dépense d'environ 4,000 francs, nous ne saurions entreprendre cette publication sans être assurés de cinq cents souscripteurs. Nous prions donc ceux de nos abonnés qui ont le désir de posséder ce volume, et ne nous ont pas encore envoyé leur adhésion, de profiter de leur demande de réabonnement pour nous la donner. Le prix de l'ouvrage étant subordonné au tirage à faire, ne peut

être fixé dès à présent, il variera entre 5 et 10 francs, suivant le nombre de souscripteurs.
Le volume de la *Revue spirite*, pour 1871, paraîtra le 10 décembre, les prix sont les mêmes que pour l'abonnement.
France et Algérie, 10 fr. ; Étranger, 12 fr. ; Pays d'outre-mer, 14 fr., *franco*.

Pour le Comité d'administration. Le secrétaire-gérant : P . G. Leymarie

TABLE DES MATIERES

Janvier 1871	2
A nos correspondants	2
Étude sur la nature du Christ	3
Coup d'œil rétrospectif sur l'état du spiritisme en 1870	7
Variétés	10
Dissertations spirites	16
Médiums japonais	18
Poésie	18
Février 1871	21
Étude sur la nature du Christ	21
Variétés	24
Signe des temps	27
Le Credo de Cassien	28
Dissertation Spirites	31
Mars 1871	40
Étude sur la nature du Christ	40
Liberté, Égalité, Fraternité	43
Variétés	45
La Guerre et le Spiritisme	47
Correspondance	54
Dissertations spirites	56
Poésie	57
Avril 1871	58
Profession de foi spirite raisonnée	58
Prévisions sur la guerre actuelle, antérieures au spiritisme	62
Revue de la presse	65
Variétés	68
Dissertations spirites	72
Nécrologie	74
Poésie spirite	74
Notices Bibliographiques	75
Mai 1871	77
La mort spirituelle	77
Deuxième anniversaire de la mort d'Allan Kardec	79
La réincarnation en Angleterre	81
Variétés	83
Correspondance	88
Dissertations spirites	91
Juin 1871	95
Des hommes doubles et des apparitions de personnes vivantes	95
Les moitiés éternelles	99
Variétés	100
Le spiritisme partout	104
Correspondance	105
Nécrologie	107
Dissertations spirites	109

Juillet 1871	113
Avis	113
Variétés.....	113
Nécrologie	118
Correspondance	120
Réfutations.....	123
Questions et problèmes.....	126
Dissertations spirites.....	129
Poésie spirite.....	130
Août 1871	131
Controverses sur l'idée de l'existence d'êtres intermédiaires entre l'homme et Dieu.....	131
La morale universelle du baron d'Holbach.....	134
Variétés.....	136
Correspondance	141
Dissertations spirites.....	146
Bibliographie.....	148
Septembre 1871	150
La musique céleste	150
Les Hommes Doubles.....	151
Variétés.....	158
Revue de la Presse	160
Correspondance	162
Dissertation spirite.....	165
Retraite de M. Desliens	165
Aux abonnés	166
Bibliographie.....	168
Octobre 1871	169
Réflexions au sujet de la réincarnation.....	169
Variétés.....	170
Dissertations spirites.....	176
Poésie spirite.....	181
Bibliographie.....	182
Novembre 1871	187
Le lendemain de la mort ou la vie future selon la science.....	187
Variétés.....	193
Correspondance	199
Dissertations spirites.....	200
Avis aux abonnés.....	204
Décembre 1871	205
Le lendemain de la mort	205
Question posée en Amérique résolue par la réincarnation	209
Variétés.....	211
Correspondance	212
Dissertations spirites.....	213
Bibliographie	220
Avis	222